


Hitt. 9. 314.

Ex bibl. Ezech. Spanhemii.

~~Pz. 2804.~~

Up 5522 - 1

Nur f. LS u. 

M

Voicy l'extraict de ce Livre dans
la Bib. Univ. et Hist. de l'An 1691.
Decemb. p. 96.



ROYAL

MAISON

DE

LA FAMILLE

DE LA

ROYAUME

DE

PREMIER

DE

LA

ROYAUME

DE

LA

ROYAUME

DE

LA

ROYAUME

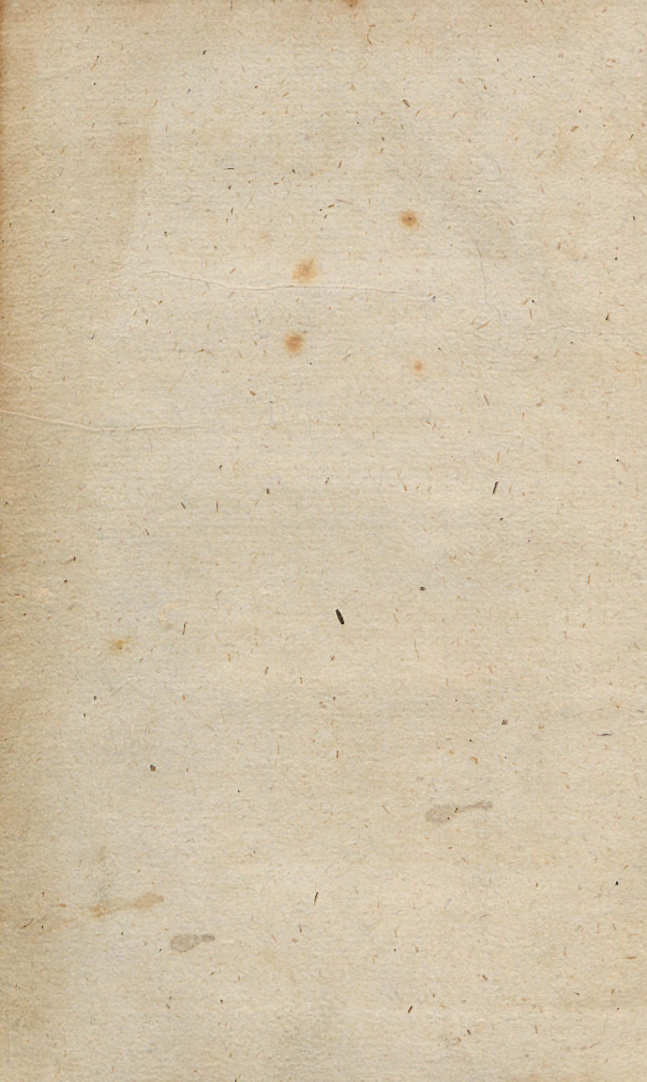
DE

LA

ROYAUME

DE

LA



DU
ROYAUME
DE SIAM,

PAR
MONS^R. DE LA LOUBERE,

*Envoyé extraordinaire du Roy au-
prés du Roy de Siam en 1687.
& 1688.*

TOME PREMIER.



Suivant la Copie imprimée à Paris.

A AMSTERDAM,

Chez ABRAHAM WOLFGANG, près
de la Bourse, 1691.



A MONSEIGNEUR,
LE MARQUIS
DE TORCY,
SECRETAIRE D'ETAT.



MONSEIGNEUR,

C'est par les ordres, dont j'ay eu l'honneur d'être chargé de la part du Roy, en partant pour mon voyage de Siam, que j'ay observé en ce Païs-là, le plus exactement qu'il m'a esté possible, tout ce qui m'y a paru de plus singulier: & j'ay attendu depuis mon retour de nouveaux ordres de vôtre part pour me résoudre à donner une forme aux remarques que j'avois faites. Je souhaite, MONSEIGNEUR, qu'elles vous plaisent. La Science des affaires dans laquelle vous avés esté nourri parmi tant d'exemples dome-

stiques,

E P I T R E.

stiques, & que vous fortifiés tous les jours par vôtre propre experience, & en un mot l'estime que le Roy a témoigné faire de vous, en vous donnant en un âge si peu avancé une Charge si importante, doivent porter tout le monde à rechercher vôtre approbation, & principalement ceux, qui entreprennent d'écrire les mœurs & le gouvernement de quelque Peuple. Mais, **MONSEIGNEUR**, si après avoir étudié dans vos voyages les maximes de toutes les Cours de l'Europe, vous ne trouvez rien dans celle de Siam qui merite vos reflexions, j'espere au moins que vous en ferés sur le desir que j'ay eu de vous obéir, & sur le respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant serviteur

LA LOUBERE.

T A

T A B L E

DES CHAPITRES.

O Ccasion & deſſein de cet Ouvrage. Pag. 1

PREMIERE PARTIE.

Du Païs de Siam.

CHAP. I.	S A Description Geographi- que.	pag. 5
II.	Suite de la Description Geographique du Royaume de Siam, où il eſt parlé de la Capi- tale.	13
III.	De l'Histoire & de l'Origine des Sia- mois.	20
IV.	De ce que le Païs de Siam produit, & pre- mierement des bois.	30
V.	Des Mines de Siam.	37
VI.	Des terres cultivées, & de leur fecon- dité.	43
VII.	Des Grains de Siam.	47
VIII.	Du Labourage & de la difference des Saisons.	50
IX.	Des Jardins des Siamois, & par occaſion de leurs boiſſons.	58

TABLE DES CHAPITRES.

SECONDE PARTIE.

Des Mœurs des Siamois en general.

CHAP. I.	D E l'Habit & de la Mine des Siamois.	73
II.	Des Maisons des Siamois, & de leur Architecture dans les Bâtimens publics.	86
III.	Des Meubles des Siamois.	101
IV.	De la Table des Siamois.	104
V.	Des Voitures, & de l'Equipage en general des Siamois.	118
VI.	Des Spectacles, & des autres Divertissemens des Siamois.	134
VII.	Du Mariage & du Divorce des Siamois.	155
VIII.	De l'Education des Enfans Siamois, & premierement de leur Politesse.	164
IX.	Des Etudes des Siamois.	179
X.	De ce que les Siamois savent en Medecine & en Chymie.	189
XI.	De ce que les Siamois savent des Mathematiques.	195
XII.	De la Musique, & des Exercices du Corps.	207
XIII.	Des Arts exercés par les Siamois.	212
XIV.	Du commerce chez les Siamois.	216
XV.	Caractere des Siamois en general.	223

TABLE DES CHAPITRES.

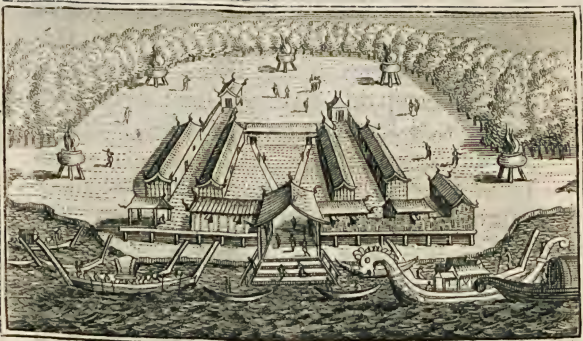
TROISIÈME PARTIE.

Des Mœurs des Siamois suivant leurs diverses Conditions.

CHAP. I.	D es diverses Conditions chez les Siamois.	pag. 234
II.	Du Peuple Siamois.	237
III.	Des Officiers du Royaume de Siam en general.	245
IV.	Des Officiers de Judicature.	249
V.	Du Stile Judiciaire.	259
VI.	Des fonctions de Gouverneur & de Juge dans la Capitale.	267
VII.	Des Officiers d'Etat, & premierement du Tchacry, du Calla-hom, & du General des Elephants.	270
VIII.	De l'Art de la Guerre chez les Siamois, & de leurs forces de Mer & de Terre.	272
IX.	Du Barcalon & des Finances.	281
X.	Du Sceau Royal, & du Maha Obarat.	289
XI.	Du Palais, & de la Garde du Roy de Siam.	290
XII.	Des Officiers qui approchent le plus la personne du Roy de Siam.	300
XIII.	Des Femmes du Palais & des Officiers de la Garde-Robbe.	305
XIV.	Des Coûtumes de la Cour de Siam, & de la Politique de ses Rois.	310
XV.	Du stile des Ambassades à Siam.	327
	XVI. Des	

TABLE DES CHAPITRES.

XVI. Des Etrangers de differentes Nations refugiez & habitez à Siam.	337
XVII. Des Talapoins, & de leurs Convents.	341
XVIII. De l'Election du Superieur, & de la reception des Talapoins, & des Talapoïi- nes.	356
XIX. De la Doctrine des Talapoins.	359
XX. Des Funerailles des Chinois, & de celles des Siamois.	368
XXI. Des Principes de la Morale Indienne.	381
XXII. De la suprême félicité, & de l'extrême infelicité selon les Siamois.	392
XXIII. De l'Origine des Talapoins, & de leurs Opinions.	396
XXIV. Des Contes fabuleux que les Tala- poins & leurs pareils ont entez sur leur Do- ctrine.	411
XXV. Diverses Observations à faire en prê- chant l'Evangile aux Orientaux.	426



Maison faite expres pour les Envoyez du Roy.

DU ROYAUME DE SIAM.

Occasion & Dessen de cet Ouvrage.



Mon retour du voyage, que j'ay fait à Siam en qualité d'Envoyé extraordinaire du Roy, ceux qui ont droit de me commander, ont exigé de moy que je leur rendisse un compte exact des choses, que j'ay vûes ou apprises en ce Pais là; & c'est ce qui fera toute la matière de cet Ouvrage. D'autres

I.
Occasion
de cet Ou-
vrage.

Tome I.

A

ont

ont assez instruit le Public des circonstances de cette longue navigation : mais pour ce qui regarde la description d'un Païs , on n'en sauroit avoir trop de Relations , si on le veut bien connoître : les dernieres éclaircissent toujours davantage les précédentes. Mais afin qu'on sache de quel temps j'écris , je diray seulement que nous partîmes de Brest le premier Mars 1687. que nous mouillâmes à la rade de Siam le 27 Septembre de la même année, que nous en partîmes pour nôtre retour le 3 Janvier 1688. & que nous mîmes pié à terre à Brest le 27 Juillet suivant.

II.
Dessein de
cet Ou-
vrage.

Mon dessein est donc de traiter d'abord du Païs de Siam , de son étenduë , de sa fertilité , & des qualitez de son terroir & de son climat : en second lieu j'expliqueray les mœurs des Siamois en general , & enfin leurs mœurs particulieres selon leurs diverses conditions. Le Gouvernement & la Religion entreront en cette derniere partie ; & je me flatte que plus on avancera dans la lecture de cet Ouvrage , plus on le trouvera digne de curiosité ; parce que le goût & le genie des Siamois , que j'ay tâché de penetrer en toutes choses , s'y découvriront toujours de plus en plus. Enfin pour ne m'arrêter pas à des choses , qui ne seroient pas au gré de tout le monde , ou qui interromproient trop ma narration , je renvoyeray à la fin plusieurs Memoires que j'ay apportez de ce Païs-là , & que je ne saurois supprimer sans faire

faire tort à la curiosité du Public. Que si malgré cette précaution j'étends encore de certaines matieres au de-là du goût de quelques-uns; je les prie de considerer que les expressions generales ne donnent jamais de justes idées; & que ce n'est pas être informé, que de ne l'être que de la premiere écorce des choses. C'est dans ce même esprit de bien faire connoître les Siamois, que je donne plusieurs connoissances des autres Royaumes des Indes, & de celuy de la Chine: car quoy qu'à la rigueur tout cela puisse paroître étranger à mon sujet; il m'a semblé néanmoins que la comparaison des choses des Païs voisins entr'eux, éclaircit beaucoup les unes & les autres. J'espere aussi que l'on me pardonnera les noms Siamois, que je rapporte & que j'explique. Ces remarques feront entendre d'autres Relations que la mienne, lesquelles sans ces éclaircissimens pourroient quelquefois faire douter de ce que je dis.

Au reste ceux qui me connoissent savent que j'aime la verité: mais il ne suffit pas de donner une relation sincere pour la donner véritable: il faut avoir joint les lumieres à la sincerité, & s'être bien informé de ce dont on entreprend d'informer les autres. J'ay donc considéré, interrogé, pénétré, autant qu'il m'a été possible; & pour me rendre plus capable de le faire, j'ay lû avec soin avant que d'arriyer à Siam, plusieurs Relations ancien-

nes & modernes des diverses contrées de l'Orient. De sorte qu'il me semble que cette préparation a suppléé au défaut d'un plus long séjour , & m'a fait remarquer & entendre en trois mois que j'ay été à Siam, ce que je n'eusse ny entendu , ny remarqué peut-être en trois ans sans le secours de ces lectures.



PREMIERE PARTIE.

Du Païs de Siam.

CHAPITRE PREMIER.

La Description Geographique.

LA navigation a fait assez connoître les côtes maritimes du Royaume de Siam, & assez d'Auteurs les ont décrites: mais ils n'ont sù pres-
que rien du dedans des Terres; parce que les Siamois n'ont pas fait une Carte de leur Païs, ou qu'ils la savent tenir cachée. Celle que j'en donne est l'ouvrage d'un Européan, qui a remonté le *Menam* principale riviere du Païs, jusqu'aux frontieres du Royaume; mais qui n'étoit pas assez habile pour donner toutes les positions avec une entiere justesse. D'ailleurs il n'a pas tout vû; & ainsi j'ay crû nécessaire de donner la Carte à Monsieur Cassini Directeur de l'Observatoire de Paris, pour la corriger sur quelques Mémoires qu'on m'a donnez à Siam. Je say néanmoins qu'elle est encore défectueuse: mais elle ne laisse pas de donner des connoissances de ce Royaume-là qu'on n'avoit pas eûes jusqu'icy, & d'être plus exacte en celles que l'on en avoit.

I.
Combien
ce Royau-
me est in-
connu.

II. Ses Frontieres s'étendent vers le Nord jusqu'au 22. degré ou environ : & comme la rade qui termine le golphe de Siam est à peu près à la hauteur de 13. degrez & demy, il s'ensuit que toute cette étendue, que nous ne connoissons presque point, est d'environ 170. lieues en ligne droite, à conter 20. lieues par degré de latitude à la maniere de nos Navigateurs.

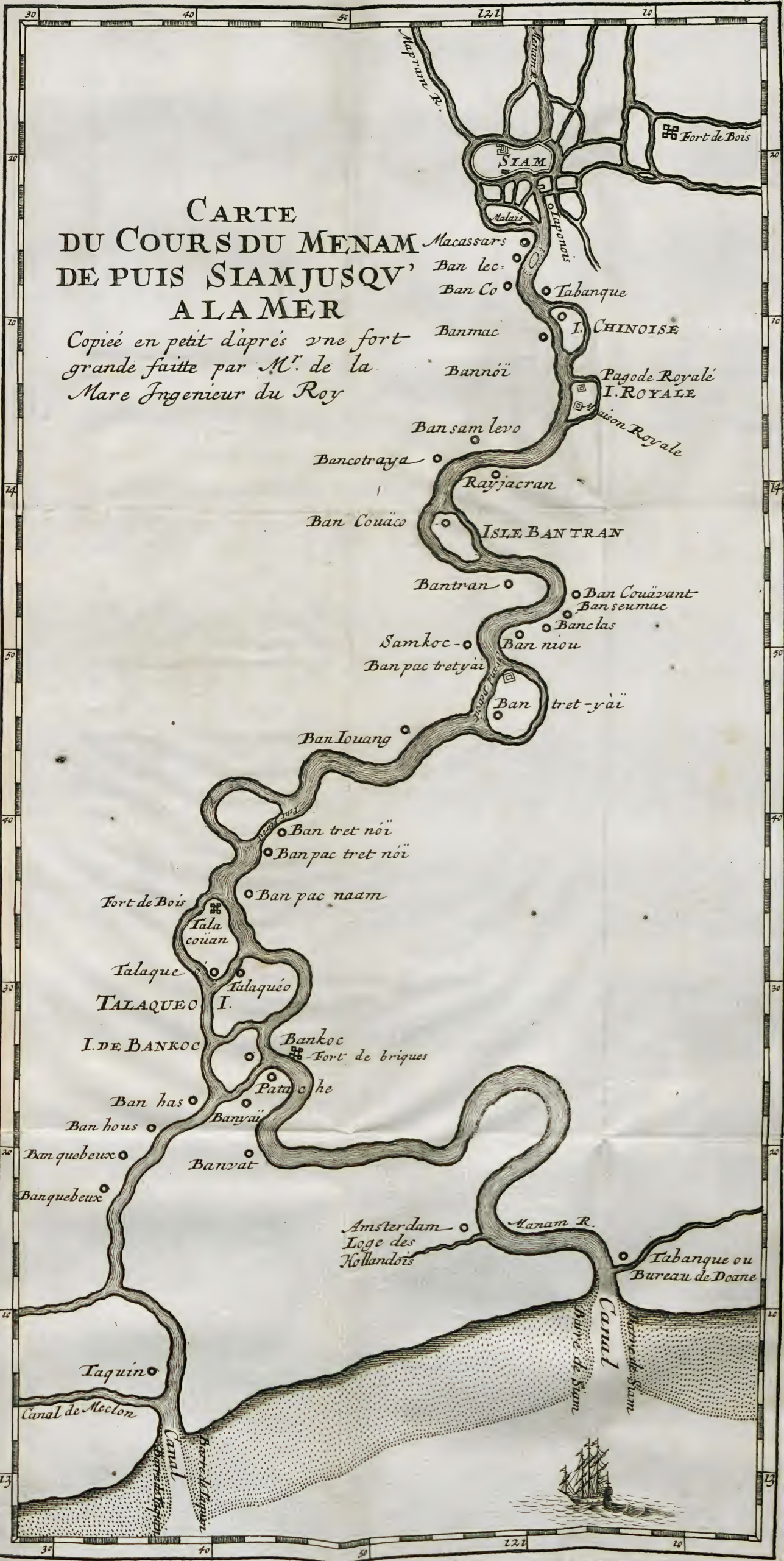
III. Les Siamois disent que la ville de Chiamái est de quinze journées plus au Nord que les frontieres de leur Royaume, c'est à dire, tout au plus, de soixante à soixante dix lieues; car ce sont des journées par la riviere & en la remontant. Il y a environ trente ans, disent-ils, que leur Roy prit cette ville, & l'abandonna après en avoir emmené tout le Peuple : & depuis elle a été repeuplée par le Roy d'Ava, à qui le Pegu obeit aujourd'hui. Mais les Siamois qui furent à cette expedition, ne connoissent point ce Lac celebre, d'où nos Geographes font sortir la riviere de Menam, & auquel selon eux cette ville donne son nom : ce qui m'a fait penser ou qu'elle en est plus éloignée que nos Geographes n'ont crû, ou que ce Lac n'est point du tout. Il se peut faire aussi que cette ville voisine de plusieurs Royaumes, & plus sujette qu'une autre à être ruinée par les guerres, n'ait pas toujours été rebâtie au même endroit : & cela n'est pas difficile à croire des villes qui ne sont que de bois, comme toutes

CARTE
DU
ROYAUME
DE
SIAM



CARTE DU COURS DU MENAM DE PUIS SIAM JUSQV' A LA MER

*Copiee en petit d'après vne fort
grande fuitte par M^r. de la
Mare Ingenieur du Roy*





แผนที่
แสดงเส้นทาง
จากกรุงเทพฯ
ไปเชียงใหม่

โดยทางรถไฟ
และทางรถยนต์

กรุงเทพฯ

เชียงใหม่

ลำปาง

สุโขทัย

พิษณุโลก

พิจิตร

อุตรดิตถ์

น่าน

แพร่

น่าน

น่าน

น่าน

น่าน

น่าน

toutes celles de ces Pais-là, & qui dans leur destruction ne laissent ny masures ny fondemens. Quoy qu'il en soit, on peut douter que le Menam vienne d'un Lac, parce qu'il est si petit en entrant dans le Royaume de Siam, que pendant environ cinquante lieues, il ne porte que de petits bateaux à tenir quatre ou cinq personnes au plus.

Le Royaume de Siam est borné depuis le Levant jusqu'au Nord ou à peu près, par de hautes montagnes, qui le séparent du Royaume de Lâos, & au Nord & au Couchant par d'autres, qui le divisent des Royaumes de Pegu & d'Ava. Cette double chaîne de montagnes (habitées par des peuples peu nombreux, sauvages & pauvres, mais libres, & dont la vie est innocente) laisse entre elles une grande vallée large en quelques endroits de quatre vingt à cent lieues, & arrosée depuis la ville de Chiamai jusqu'à la Mer, c'est à dire du Nord au Midy, par une belle riviere que les Siamois appellent *Mê-nam*, comme qui diroit *Mereau*, pour dire *grande eau*, laquelle s'étant grossie des ruisseaux & des rivières qu'elle reçoit de côté & d'autre, des montagnes dont j'ay parlé; se décharge enfin dans le Golphe de Siam par trois embouchûres, dont la plus navigable est celle qui est au Levant.

IV.
Le Pais de
Siam n'est
qu'une
vallée.

C'est sur cette riviere & à sept lieues de la Mer, qu'est située la ville de Bancok: & je diray en passant, que les Siamois ont fort peu

V.
Villes qui
sont sur la
riviere.

d'habitations sur leurs côtes , qui au moins n'en soient éloignées d'une petite journée: mais aussi elles sont presque toutes sur des rivières assez navigables pour leur donner le commerce de la mer. Quant aux noms de la plupart de ces lieux , qui par cette raison peuvent être appelez Maritimes , ils sont déguisez par les Etrangers. Ainsi la ville de Bancok s'appelle *Fon* en Siamois , sans qu'on sache d'où luy vient le nom de *Bancok* ; quoy qu'il y ait plusieurs noms Siamois , qui commencent par le mot de *Ban*, qui signifie *Village*.

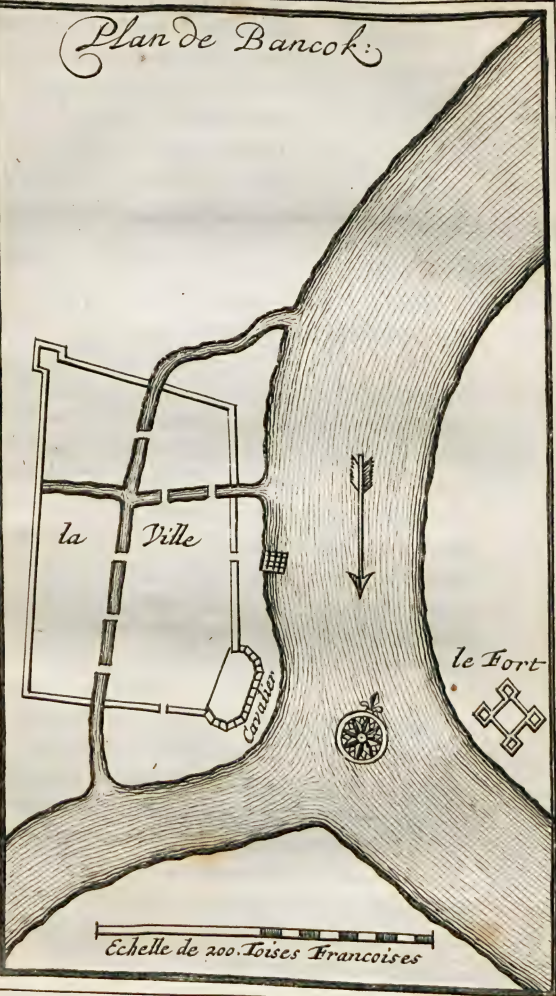
VI.
Jardins de
Bancok.

Les jardins qui sont dans le territoire de Bancok pendant l'espace de quatre lieues , en remontant vers la ville de Siam jusqu'à un lieu nommé *Talacoan* , fournissent à cette Capitale la nourriture que les naturels du Pays aiment le mieux , je veux dire une tres-grande quantité de fruit.

VII.
Autres
villes sur
le Me-
nam.

Les autres lieux principaux que le Menam arrose , sont *Mé-Tac* première ville du Royaume au Nord-Nord-Oüest , & puis tout de suite *Tian-Tong* , *Campeng-pet* ou *Campeng* simplement , que quelques-uns prononcent *Campingue*, *Laconcevan*, *Tchâinat*, *Siam*, *Talacoan*, *Talaguéou* & *Bancok*. Entre les deux villes de *Tchâinat* & de *Siam* , & à une distance de l'une & de l'autre , que les détours de la rivière rendent presque égale , la rivière laisse un peu au Levant la ville de *Louvò* , à 14. d. 42. m. 32. f. de latitude , selon les observations que

Plan de Bancok:





que les PP. Jesuites ont données au Public. Le Roy de Siam y passe la plus grande partie de l'année, pour jouir plus commodément du divertissement de la chasse : mais *Louvò* seroit inhabitable sans un canal qu'on a tiré de la riviere pour l'arroser. La ville de *Mê-Tac* obéit à un Seigneur héréditaire vassal, dit-on, du Roy de Siam, que l'on appelle *Pa-yà Tac*, c'est-à-dire Prince de Tac. *Tian-Tong* est ruiné, & sans doute par les anciennes guerres du Pegu. *Campeng* est connu par des mines d'acier excellent.

A la ville de *Laconcevan* le Menam reçoit une autre riviere considerable qui vient aussi du Nord, & qui aussi s'appelle Menam, nom general à toutes les grandes rivières. Nos Geographes la font venir du Lac de *Chiamai* : mais on assure qu'elle a sa source dans les montagnes, qui ne sont pas si au Nord que cette ville. Elle passe d'abord à *Meüang-fang* puis à *Pitchiai*, à *Pitsanoulouc*, & à *Pitchit*, & enfin à *Laconcevan*, où elle se mêle, comme j'ay dit, à l'autre riviere.

VIII.
Autre riviere appelée aussi Menam.

Pitsanoulouc, que les Portugais appellent par corruption *Porcelouc*, a eu autrefois des Seigneurs hereditaires, comme la ville de *Mê-Tac*; & l'on y rend encore aujourd'huy la justice dans le Palais des anciens Princes. C'est une ville d'assez grand commerce, fortifiée de quatorze bastions, & a 19. degrez & quelques minutes de latitude.

Laconcevan est à la moitié du chemin de Pitfanoulouc ou Porfelouc à Siam, distance que l'on compte être de 25. journées pour ceux qui remontent la riviere en batteau ou *balon*, mais ce même chemin se peut faire en douze jours, quand on a beaucoup de rameurs, & qu'on remonte la riviere en toute diligence.

IX.
Villes de
bois.

Ces Villes, comme toutes les autres du Royaume de Siam, ne sont que des amas de cabanes fermez souvent d'une enceinte de bois, & quelquefois d'une muraille de pierre, ou de briques, mais tres-rarement de pierre. Néanmoins comme les Orientaux ont toujours eu autant de magnificence & d'orgueil dans les figures de leur langage, que de simplicité & de pauvreté dans tout ce qui sert à la vie, les noms de ces villes signifient de grandes choses : *Tian-Tông*, par exemple, veut dire *vray or*. *Campeng-pet* veut dire *murailles de diamant*, & l'on dit que ses murailles sont de pierre; & *Laconcevan* signifie *Montagne du Ciel*.

I.
Supersti-
tion des
Siamois à
Meüang-
fang.

Mais pour ce qui est de *Meüang-fang*, comme *fang* est le nom d'un arbre célèbre pour la teinture, que les Portuguais ont appelé *sapan*; quelques uns l'interpretent *la ville de la forest de sapan*. Et parce qu'on y garde une Dent, qu'on pretend estre une relique de *Sommona-Codom*, à la memoire duquel les Siamois bâtissent tous leurs Temples; il y en a qui

à qui appellent cette ville non pas *Meüang-fang*, mais *Meüang-fan*, c'est à dire, ville de la Dent. La superstition de ces Peuples y attire toujours un grand nombre de Pélérins, non seulement Siamois, mais du Pegu, & de Laós.

Une pareille superstition n'en attire pas moins à un lieu nommé *Pra-bat* à cinq ou six lieues à l'Est-Nord-Est de la ville de Louvò: & voicy quelle est cette superstition. *Bat* veut dire *pié* en Langue Balie, qui est la Langue savante des Siamois, c'est à dire la Langue de leur Religion, & le mot *Pra*, dont on ne sauroit rendre précisément la signification, veut dire en la même Langue tout ce que l'on peut concevoir de digne de vénération & de respect. Les Siamois donnent ce titre au Soleil & à la Lune: mais ils le donnent aussi à *Sommona-Codom*, à leurs Rois, & à quelques Officiers considérables.

XI.

Autre superstition à Prabats.

Le *Pra-bat* est donc une empreinte de pié humain creusée par un mauvais sculpteur dans un roc: mais cette empreinte profonde de 13. à 14. pouces est environ cinq ou six fois plus longue que le pié d'un homme, & large à proportion. Les Siamois l'adorent, & sont persuadés que les Eléphants & sur tout les Eléphants blancs, les Rinocérôts, & toutes les autres bêtes de leurs forêts vont aussi l'adorer quand il n'y a personne: & le Roy de Siam luy-même va l'adorer une fois l'an avec beaucoup

XII.

Quelle elle est.

coup de cérémonie & de pompe. Elle est revêtue d'une lame d'or & renfermée dans une Chapelle qu'on y a bâtie. Ils disent que cette roche qui est aujourd'huy fort platte & en rase campagne , étoit autrefois une fort haute montagne , qui s'affaissa & s'applanit tout d'un coup sous le pié de Sommona Codom, en memoire dequoy ils croient que l'empreinte du pié y est demeurée. Cependant il est certain par le témoignage des vieillards , que cette tradition n'a pas 90. ans d'ancienneté. Un Talapoin ou Religieux Siamois de ce temps-là ayant sans doute fait luy-même , ou fait faire cette empreinte , feignit de l'avoir découverte par miracle ; & sans autre apparence de verité donna du credit à cette fable de la montagne applanie.

XIII.
Source
de cette
supersti-
tion.

Or en tout cela les Siamois ne sont que de fort grossiers copistes. On lit dans les histoires des Indes , avec quel respect un Roy de l'Isle de Ceylan gardoit une dent de Singe, que les Indiens disoient estre une relique , & de quelles sommes il voulut la racheter de Constantin de Bragance alors Viceroy des Indes , qui l'avoit trouvée parmy des dépouilles prises sur les Indiens : mais Constantin aimait mieux la faire brûler , & faire ensuite jeter les cendres dans une riviere. On fait aussi que dans la même Isle de Ceylan , que les Indiens appellent *Lancà* , & sur une veritable montagne , qui ne s'est pas applanie , il y a un pretendu vestige

vestige de pié humain, qui depuis long-temps y est en grande vénération. Il représente sans doute le pié gauche : car les Siamois disent que Sommona-Codom posa le pié droit à leur *Pra-bat*, & le pié gauche à *Lancà* ; quoy que tout le Golphe de Bengale soit entre deux.

Les Portugais ont appelé le vestige de Ceylan le *Pié d'Adam*, & ils ont crû que Ceylan étoit le Paradis terrestre, sur la Foy des Indiens de Ceylan, qui disent que le vestige qu'ils révèrent est celui du premier homme : chacune de ces Nations Payennes ne manquant pas d'assurer que le premier de tous les hommes a habité leur pays. Ainsi les Chinois appellent le premier homme *Puoncuò*, & croient qu'il a habité la Chine. Je ne dis rien de quelques autres pareils vestiges de pié humain, qui sont révérez en divers endroits des Indes, ny du prétendu vestige du pié d'Hercule, dont parle Herodote. Je reviens à mon sujet.

XIV.
Ce que
c'est que
le Pié
d'Adam
de Cey-
lan.

L.4. c. 82.

CHAPITRE II.

*Suite de la Description Geographique du
Royaume de Siam, où il est parlé
de la Capitale.*

Sur les frontières du Pegu est située la ville de *Cambory*, & sur celles de *Láos* la ville de *Corazemà*, que quelques-uns appellent

I.
Autres
villes du
Royaume
de Siam.

Carissimà, l'une & l'autre assez célèbres. Et dans les terres qui sont entre les deux rivières au dessus de la ville de *Laconcevan*, & sur des canaux qui communiquent d'une rivière à l'autre, sont deux autres villes considérables, *Socotâi* à la hauteur à peu près de *Pitchit*, & *Sanquelonc* plus au Nord.

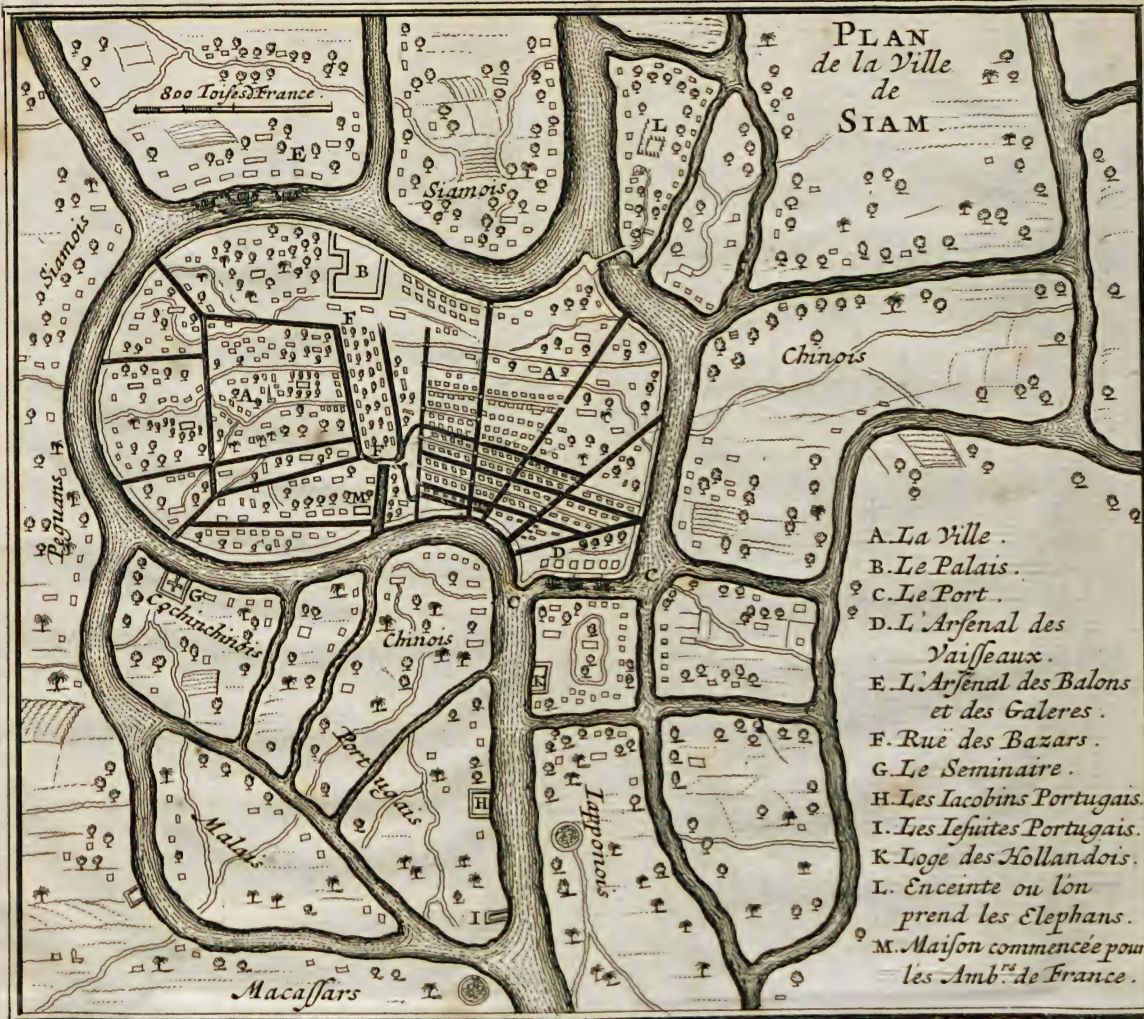
II.
Pays en-
tre-coupé
de ca-
naux.

Comme un Pays si chaud ne peut estre habité qu'aupres des rivières, les Siamois l'ont entre-coupé de beaucoup de canaux : & sans avoir de meilleurs Mémoires, l'on ne peut conter toutes les villes qui y sont assises.

III.
La ville
de Siam
décrite.

C'est par le moyen de ces canaux appelez *Cloum* par les Siamois, que la ville de Siam est non seulement devenuë une Isle, mais qu'elle se trouve placée au milieu de plusieurs Isles : ce qui en rend la situation tres-singuliere. Aujourd'huy l'Isle où elle est située, est toute enfermée dans ses murailles : ce qui n'étoit pas apparemment du temps de *Fernand Mendez Pinto* ; si malgré les bevûës continues de cet Auteur, qui paroît s'être trop fié à sa mémoire, on peut croire ce qu'il dit, que les elephants du Roy du Pegu qui assiegea pour lors la ville de Siam, approchoient assez près des murs pour en abbatre avec leurs trompes les pavois que les Siamois y avoient mis pour se couvrir.

Sa hauteur, selon le P. Thomas Jesuite est de 14. d. 20. m. 40. f. & sa longitude de 120. d. 30. m. Elle a presque la figure d'une gibeciere, dont





dont le haut feroit au Levant & le bas au Couchant. La riviere la prend au Nord par plusieurs canaux qui entrent en celuy qui l'environne; & elle l'abandonne au Midy, en se separant derechef en plusieurs canaux. Le Palais du Roy est au Nord sur le canal qui embrasse la ville; & en tirant au Levant est une chaussée, par laquelle seule comme par un isthme, on peut sortir de la ville sans passer l'eau.

La ville est spatieuse à regarder l'enceinte de ses murailles, qui renferment toute l'Isle comme j'ay dit: mais à peine la sixième partie en est-elle habitée, & c'est celle qui est au Sud-Est. Le reste est desert, ou n'est peuplé que de Temples. Il est vray, que les Fauxbourgs qui sont occupez par les Etrangers, en augmentent considerablement le Peuple. Les rues en sont larges & droites, & en quelques endroits plantées d'arbres, & pavées de briques posées sur le chant. Les maisons y sont basses & de bois; au moins celles des Naturels du País, c'est à dire sur le côté. qui par ces raisons sont exposez à toutes les incommoditez du grand chaud. La plûpart des rues sont arrosées de canaux étroits, qui ont fait comparer Siam à Venise, & sur lesquels sont beaucoup de petits ponts de clayes tres-mauvais, & quelques-uns de briques fort élevés & fort rudes.

Le nom de *Siam* est inconnu aux Siamois. I V.
C'est un de ces mots dont les Portuguais des Ses noms.
Indes

Indes se fervent, & dont on a de la peine à découvrir l'origine. Ils l'employent comme le nom de la Nation, & non comme le nom du Royaume; & les noms de Pegu, de Láo, de Mogol, & la plûpart des noms que nous donnons aux Royaumes Indiens, font auffi des noms Nationnaux: de sorte que pour bien parler, il faudroit dire, les Rois des Pegus, des Láos, des Mogols, des Siams, comme nos Ancêtres disoient, le Roy des François. Au reste ceux qui entendent le Portuguais, savent bien que selon leur orthographe *Siam* & *Siaõ* font la même chose, & que par le rapport de nôtre langue à la leur nous devrions dire, *les Sions* & non *les Siams*: auffi quand ils écrivent en Latin, les appellent-ils *Siones*.

V.
Le vray
nom des
Siamois
veut dire
Francs.

Les Siamois se sont donné le nom de *Tái*, c'est à dire *libres*, selon ce que ce mot signifie aujourd'huy en leur Langue: & ainsi ils se flattent de porter le nom de *Francs*, que prirent nos Ancêtres quand ils voulurent délivrer les Gaules de la domination Romaine. Et ceux qui savent la Langue du Pegu assurent que *Siam* en cette Langue veut dire *libre*. C'est donc peut-être de là que les Portuguais ont tiré ce mot, ayant probablement connu les Siamois par les Peguans. Neanmoins Navarrete dans ses *Traitez Historiques du Royaume de la Chine*, chap. 1. art. 5. dit que le nom de *Siam*, qu'il écrit *Sian*, vient de ces deux

deux mots *Sien lô*, sans ajoûter ce que ces deux mots signifient, ny de quelle Langue ils sont; quoy qu'on puisse presumer qu'il les donne pour Chinois. *Meüang Tái* est donc le nom Siamois du Royaume de Siam (car *Meüang* veut dire Royaume) & ce mot orthographié simplement *Muantay* se trouve dans Vincent le Blanc & dans plusieurs Cartes Géographiques, comme le nom d'un Royaume voisin de celui de Pegu: mais Vincent le Blanc n'a pas compris que ce fût le Royaume de Siam, ne s'étant peut-être pas défié que Siam & Tái fussent deux noms différens d'un même Peuple.

Quant à la ville de Siam, les Siamois l'appellent, *si-yô-thi-yà*, l'o de la syllable *yô* étant encore plus fermé que nôtre diphtongue *au*. Quelquefois aussi ils l'appellent *Crung-thé-papra-mahà-nacôn*: mais la plûpart de ces mots sont difficiles à entendre; parce qu'ils sont pris de cette Langue Balie, que j'ay déjà dit être la Langue savante des Siamois, & qu'ils n'entendent pas toujours bien eux-mêmes. J'ay marqué cy-dessus ce que je say du mot *Pra*, celui de *Mahà* veut dire *Grand*: ainsi en parlant de leur Roy ils le nomment *Pra Mahà Crassât*; & le mot de *Crassât* signifie, à ce qu'ils disent, *Vivant*, & parce que les Portuguais ont crû que *Pra* vouloit dire Dieu, ils ont crû que les Siamois appelloient leur Roy le *Grand Dieu vivant*. De *Si-yô-*
Thi-

Thi yà nom Siamois de la ville de Siam, les Etrangers ont fait *Judia*, & *Odiáa*, par où il paroît que Vincent le Blanc & quelques autres Auteurs distinguent mal à propos *Odiáa* de *Siam*.

VI.
Deux dif-
ferens
Peuples
appelés
Siamois.

Au reste les Siamois dont je parle, s'appellent *Tái nòë*, *Siams-petits*. Il y en a, m'a-t-on dit, d'autres tout à fait sauvages qu'on appelle *Tái-yái*, *Siams-grands*, & qui vivent dans les montagnes du Nord. Je trouve en plusieurs Relations de ces contrées un Royaume de *Siammon*, ou de *Siami* : mais toutes ne conviennent pas que les Peuples en soient sauvages.

VII.
Autres
Monta-
gnes, &
autres
Frontie-
res.

Enfin les montagnes qui sont les frontieres communes d'Ava, du Pegu & de Siam, s'abaissant peu à peu à mesure qu'elles s'étendent vers le Sud, forment la Presqu'Isle de l'Inde au de-là du Gange, qui se terminant à la ville de *Sincapura* separe les Golphes de Siam & de Bengale, & qui avec l'Isle de Sumatrà forme le celebre Détroit de Malacà, ou de *Sincapura*. Plusieurs rivières tombent de part & d'autre de ces montagnes dans les Golphes de Siam & de Bengale, & rendent ces Côtes habitables. Les autres montagnes qui s'élèvent entre le Royaume de Siam & celui de Láos, & s'étendent aussi vers le Sud, vont en s'abaissant peu à peu se terminer au Cap de Camboya, le plus Oriental de tous ceux du continent d'Asie qui regardent le Midy. C'est

à la

à la hauteur de ce cap que commence le Golphe de Siam : & le Royaume de ce nom s'étend assez avant vers le Midy en forme de fer à cheval de l'un & de l'autre côté du Golphe, savoir le long de la côte du Levant jusqu'à près la riviere de Chantebon, où commence le Royaume de Camboya ; & vis à vis savoir dans la Presqu'Isle au de-là du Gange, qui est au Couchant du Golphe de Siam, il s'étend jusqu'à Queda & jusqu'à Patane, Terres des Peuples Malays, dont Malacà étoit autrefois la Capitale.

De cette maniere il a environ 200. lieues de côte sur le Golphe de Siam, & 180. ou à peu près sur le Golphe de Bengale : situation avantageuse qui ouvre aux Naturels du païs la navigation sur toutes ces Mers si vastes de l'Orient. Ajoûtez que comme la nature a refusé toutes sortes de ports & de rades à la côte de Coromandel, qui forme le Golphe de Bengale du côté du Couchant ; elle en a enrichy celle de Siam qui luy est opposée, & qui est au Levant du même Golphe.

Un grand nombre d'Isles la couvrent & la rendent presque par tout un azile sûr pour les vaisseaux : outre que la plupart de ces Isles ont des ports fort bons, & abondance d'eau douce & de bois, attrait pour de nouvelles Colonies. Le Roy de Siam affecte de s'en dire le Maître ; quoy que ses Peuples assez rares dans la Terre ferme ne les aient jamais

VIII.
Côtes de
Siam.

IX.
Isles de
Siam dans
le Golphe
de Ben-
gale.

habi-

habitées, & qu'il n'ait pas assez de forces de mer pour en défendre l'entrée aux Etrangers.

X.
Ville de
Merguy.

La ville de Merguy est à la pointe Nord-Oüest d'une Isle grande & peuplée, que forme à l'extrémité de son cours une fort belle riviere, que les Européans ont appelée Tenasserim, du nom d'une ville située sur ses bords à quinze lieües de la mer. Cette riviere vient du Nord; & après avoir traversé les Royaumes d'Ava & de Pegu, & être entrée dans les Terres de la domination du Roy de Siam, elle se décharge dans le Golphe de Bengale par trois embouchûres, & forme l'Isle que je viens de dire. Le port de Merguy qui est, dit-on, le plus beau de toutes les Indes, est l'entre-deux de cette Isle, & d'une autre qui est inhabitée, & qui est vis à vis & au Couchant de celle-cy, dans laquelle Merguy est situé.

C H A P I T R E III.

De l'Histoire & de l'Origine des Siamois.

I.
Les Siamois peu
curieux
de leur
Histoire.

L'Histoire Siamoise est pleine de fables. Les livres en sont rares, parce que les Siamois n'ont pas l'usage de l'impression : car d'ailleurs je doute de ce que l'on dit, qu'ils affectent de cacher leur Histoire; puisque les Chinois que les Siamois imitent en bien des choses, ne sont pas si jaloux de la leur. Quoy qu'il

qu'il en soit, ceux qui malgré cette prétendue jalousie des Siamois, sont parvenus à lire quelque chose de l'Histoire de Siam, assurent qu'elle ne remonte pas bien haut avec quelque caractère de vérité.

Voicy un abrégé Chronologique fort sec, que les Siamois en ont donné : mais avant toutes choses il faut dire que l'Année courante 1689. à la commencer au mois de Décembre 1688. est la 2233. de leur Ere, dont ils prennent l'Epoque, c'est à dire le commencement de la mort de Sommona-Codom (à ce qu'ils disent :) mais je suis persuadé que cette Epoque a tout un autre fondement, que j'expliqueray dans la suite.

Leur premier Roy eut nom *Pra Poat bonne sourittep pennaratui sonanne bopitrà*. Le premier lieu où il tint sa Cour, s'appeloit *Tchái pappe Mahànacòn*, dont j'ignore la situation ; & il commença de regner en 1300. à compter de leur Epoque. Dix autres Rois luy succederent, le dernier desquels nommé *Ipoia sanne Thora Thesma Teperat* transféra son Siege Royal à la ville de *Tafóo Nacorà Loüang*, qu'il avoit fait bâtir, & dont aussi la situation m'est inconnüe. Le douzième Roy après celuy-cy, dont le nom fût *Pra Psà Noome Thele feri*, obligea tout son Peuple en 1731. à le suivre à *Locontái* ville sise sur une riviere, qui descend des montagnes de Láo, & se jete dans le Menam un peu au dessus de Porfelouc, d'où

II.
L'Epoque
des Siamois.

III.
Leurs
Rois.

d'où Locontai est éloignée de 40. à 50. lieues. Mais ce Prince ne se tint pas toujours à Locontai : car il vint bâtir & habiter la ville de *Pipeli* sur une rivière dont l'embouchure est à deux lieues au Couchant de la plus occidentale embouchure du Menam. Quatre autres Rois luy succederent, dont *Rhamatilondi* le dernier des quatre commença de bâtir la ville de Siam en 1894. & y établit sa Cour : par où il paroît qu'ils donnent 338. ans d'ancienneté à la ville de Siam. Le Roy Regnant est le vingt-cinquième depuis *Rhamatilondi*, & cette année 1689. est la 56. ou la 57. année de son âge. Ainsi ils comptent 52. Rois en l'espace de 934. années, mais qui n'ont pas tous été d'un même sang.

IV.
Race du
Roy d'au-
jourd'hui.

Mr. Gervaise dans son *Histoire Naturelle & Politique du Royaume de Siam*, nous a donné celle du Roy Pere de celui qui est aujourd'hui sur le Thrône, & van Vliet nous la donnée encore beaucoup plus circonstanciée dans sa *Relation Historique du Royaume de Siam* imprimée à la fin du *Voyage de Perse* de *Herbert*. J'y renvoye le Lecteur pour y voir un exemple des révolutions, qui sont ordinaires à Siam : car ce Roy qui n'étoit pas de la race Royale, quoy-que Vliet dise le contraire, ôta le Sceptre & la vie à ses Maîtres naturels, & fit mourir tous les Princes de leur sang, hormis deux qui restoient encore au temps que Vliet a écrit, mais desquels je n'ay pû apprendre aucunes

cunes nouvelles. Sans doute cet Usurpateur les fit enfin perir comme les autres. Et en effet, Jean Struys assure dans *le I. Tome de ses Voyages*, que ce fut le sort de celui de ces deux Princes, qui vivoit encore en 1650. & qui alors étoit âgé de 20. ans. Le Tyran le fit mourir cette même année avec une de ses sœurs sur une accusation apparemment fautive. Mais une circonstance remarquable de l'Histoire de son usurpation, fut qu'étant entré à main armée dans le Palais, il força le Roy à l'abandonner pour se refugier dans un Temple ; & qu'ayant tiré ce mal-heureux Prince de ce Temple, & l'ayant ramené au Palais prisonnier, il le fit déclarer déchû de la Couronne & indigne de regner, pour avoir abandonné le Palais. A cet Usurpateur qui mourut en 1657. après avoir regné environ 30. ans, succéda son Frere ; parce que son Fils ne put, ou n'osa pour lors luy disputer la Couronne. Au contraire pour mettre sa vie en sûreté il chercha un azile dans un Cloître, & se revêtit de l'habit inviolable de Talapoin : mais dans la suite il prit si bien ses mesures, qu'il déposséda son Oncle, lequel fuyant du Palais sur son elephant, fut tué par un Portugais d'un coup de mousquet.

Fernand Mendez Pinto raconte que le Roy de Siam, qui regnoit encore en 1547. & auquel il donne de grandes loüanges, fut empoisonné par la Reine sa femme au retour d'u-

v.
Autre
exemple
des revo-
lutions de
Siam.

ne

ne expedition militaire. Cette Princeſſe prit le parti de prévenir ainſi la vengeance de ſon Mary; parce que pendant qu'il étoit abſent, elle avoit eu un commerce amoureux dont elle étoit demeurée groſſe. Et cét Auteur ajoute qu'elle fit bien-tôt après mourir de la même maniere le Roy ſon propre fils, & qu'elle eut le credit de faire couronner ſon Amant le 11. Novembre 1548. mais qu'en Janvier 1549. ils furent tous deux aſſaſſinez dans un Temple, & que l'on tira du Cloître un Prince bâtard Frere & Oncle des deux derniers Rois pour le faire regner. Les Couronnes d'Asie ſont toutes mal aſſûrées, & celles des Indes, de la Chine & du Jappon plus que les autres.

VI. Pour ce qui eſt de l'Orgine des Siamois, il ſeroit difficile de juger, s'ils ne ſont qu'un ſeul Peuple, qui deſcende directement des premiers hommes, qui ont habité le Païs de Siam, ou ſi dans la ſuite quelque autre Nation ne s'y eſt pas auſſi établie malgré les premiers habitans.

VII. La principale raiſon de ce doute vient de ce que les Siamois connoiſſent deux Langues, la Vulgaire, qui eſt une Langue ſimple preſque toute de monosyllabes, ſans conjugaiſon ny déclinaïſon; & une autre Langue dont j'ay déjà parlé, qui à leur égard eſt une Langue morte, connue ſeulement des ſavants, qu'on appelle la Langue Balie, & qui eſt enrichie d'inflexions de mots, comme les Langues, que

que nous connoissons en Europe. Les termes de Religion & de Justice, les noms des Charges, & tous les ornemens de la Langue Vulgaire sont empruntez de la Balie. Ils font même leurs plus belles chansons en Balie: de sorte qu'il semble pour le moins que quelque Colonie étrangere se soit autrefois habituée au Païs de Siam, & y ait porté un second langage. Mais c'est un raisonnement, que l'on pourroit faire de toutes les contrées des Indes: car elles ont toutes comme Siam deux Langues, dont l'une ne dure encore que dans les Livres.

Les Siamois assurent que leurs Loix sont étrangères, & qu'elles leur viennent du Païs de Láo: ce qui n'a peut-être d'autre fondement que la conformité des Loix de Láo avec celles de Siam, comme il y a de la conformité entre les Religions de ces deux Royaumes, & même avec celle des Peguans. Or cela ne prouve pas précisément qu'aucun de ces trois Royaumes ait donné ses Loix & sa Religion aux deux autres; puis qu'il se peut faire que tous les trois aient tiré leur Religion & leurs Loix d'une autre source commune. Quoy qu'il en soit, comme la tradition est à Siam, que leurs Loix & même leurs Rois viennent de Láo, elle est à Láo, que leurs Rois & la plupart de leurs Loix viennent de Siam.

Les Siamois ne nomment aucun Païs, où la Langue Balie, qui est celle de leurs Loix & de leur Religion, soit aujourd'hui en usage.

VIII.
Ce que les
Siamois
disent de
l'Origine
de leurs
Loix & de
leur Réli-
gion.

IX.
De la
Langue
Balie.

Ils soupçonnent à la vérité, sur le rapport de quelques uns d'entre eux, qui ont été à la côte de Coromandel, que la Langue Balie a quelque ressemblance avec quelqu'un des Dialectes de ce Pais-là : mais ils conviennent en même temps que les lettres de la Langue Balie ne sont connues que chez eux. Les Missionnaires séculiers établis à Siam croient que cette Langue n'est pas entièrement morte ; parce qu'ils ont vu dans leur Hôpital un homme des environs du Cap de Comorin, qui mêloit plusieurs mots Balis dans son langage, assurant qu'ils étoient en usage en son Pais, & que luy n'avoit jamais étudié, & ne savoit que sa Langue maternelle. Ils donnent d'ailleurs pour certain que la Religion des Siamois vient de ces quartiers-là, parce qu'ils ont lu dans un Livre Bali, que Sommona-Codom que les Siamois adorent, étoit fils d'un Roy de l'Isle de Ceylan.

X.

Les Siamois semblables à leurs Voisins.

Mais laissant à part toutes ces choses incertaines, la Langue Vulgaire des Siamois pareille en sa simplicité à celles de la Chine, du Tonquin, de la Cochinchine & des autres Etats de l'Orient, marque assez que ceux qui la parlent, sont à peu près du genie de leurs Voisins. Joignez à cela leur figure Indienne, la couleur de leur teint mêlé de rouge & de brun (ce qui ne convient ny au Nord de l'Asie, ny à l'Europe, ny à l'Afrique.) Joignez encore leur nez court & arrondi par le bout comme l'ont d'ordinaire leurs Voisins, les os du haut de

de leurs joües gros & élevez, leurs yeux fendus un peu en haut, leurs oreilles plus grandes que les nôtres, en un mot tous les traits de la phisionomie Indienne & Chinoise, leur contenance naturellement accroupie, comme celle des singes, & beaucoup d'autres manieres qu'ils ont communes avec ces animaux, aussi bien qu'une merveilleuse passion pour les enfans. Car rien n'est égal à la tendresse, que les grands singes ont pour tous les petits, sinon l'amour que les Siamois ont pour tous les enfans, soit pour les leurs, soit pour ceux d'autrui.

Le Roy de Siam luy-même s'en environne, & il prend plaisir à les élever jusqu'à l'âge de sept ou huit ans: après quoy à mesure qu'ils perdent l'air enfantin, ils perdent aussi ses bonnes graces. Un seul, dit-on, s'y est maintenu jusqu'à l'âge de vingt à trente ans, & il est encore aujourd'huy son favory. Quelques-uns l'appellent son fils adoptif, d'autres le soupçonnent d'être son fils adulterin, il est au moins frere de lait de la Princesse sa fille legitime.

Que si l'on considere les Terres de Siam si basses, qu'elles semblent échappées à la Mer comme par miracle, & qu'elles sont tous les ans sous les eaux des pluyes pendant plusieurs mois, le nombre presque infiny d'insectes tres incommodés qu'elles engendrent, & la chaleur excessive du climat sous lequel elles sont situées; il est difficile de comprendre que d'au-

XI.

Le Roy de Siam aime les Enfans jusqu'à l'âge de 7. & 8. ans.

XII.

Que les Siamois ne sont pas venus de loin habiter leur pais.

tres hommes ayent pû se résoudre à les habiter, sinon ceux qui y sont venus de proche en proche : & l'on croira même qu'elles ne sont habitées que depuis peu de siècles, si l'on en juge par le peu qu'il y en a de défrichées. D'ailleurs il faudroit remonter bien haut au Nord de Siam, pour trouver les Peuples belliqueux, qui auroient pû fournir de ces essèins innombrables d'hommes, qui sont quelquefois sortis de leur Païs pour en aller occuper d'autres. Et comment seroit-il possible qu'ils ne se fussent pas arrêtez en chemin, chez quelqu'un de ces Peuples mols & lâches, qui sont entre le Païs des Scythes, & les forêts & les rivières presque impénétrables des Siamois ? Il y a donc apparence que les Petits Siamois dont nous parlons, sont issus des Grands, & que les Grands se sont jetés dans les montagnes qu'ils habitent, pour se dérober à la tyrannie des Princes voisins, sous laquelle ils étoient nez.

XIII.
Les Etran-
gers venus
à Siam.

Toutefois il est certain, que le Sang Siamois est fort mêlé de Sang étranger. Sans conter les Pegüans, & ceux de Lâos, qui sont à Siam, & que je regarde presque comme une même Nation avec les Siamois, on ne peut douter qu'il ne se soit autrefois réfugié à Siam un grand nombre d'Etrangers de differents Païs, à cause de la liberté du commerce, & à cause des guerres de la véritable Inde, de la Chine, du Japon, du Tonquin, de la Cochinchine & des autres Etats de l'Asie Meridionale. Ils di-
sent

sent encore que l'on conte dans la ville de Siam jusqu'à quaranté Nations différentes : mais comme Vincent le Blanc parle en ces mêmes termes de la ville de Martaban , ce nombre affecté de quarante Nations me paroît une vanité Indienne. L'aneantissement entier du commerce de Siam , ayant fait chercher en ces dernières années des retraites nouvelles à la plupart des Etrangers , qui s'y étoient réfugiés, trois ou quatre Canoniers qui sont de Bengale , composent aujourd'hui une Nation : trois familles Cochinchinoises en font une autre : les Mores seuls , qui ne devroient être contez que pour une seule , en font plus de dix , tant pour être venus à Siam de differens Païs , que sous le pretexte de leurs diverses conditions de Marchands , de Soldats , & de Laboureurs. (J'appelle *Mores* à la maniere Espagnole , non pas les Nègres , mais ces Mahometans Arabes d'origine , que nos Ancêtres ont appelés Sarrazins , & dont la race s'est étendue presque par tout nôtre Hemisphere.) Et avec tout cela , quand les Députez des Etrangers , qu'on appelle à Siam *les quarante Nations*, vinrent saluer les Envoyez du Roy , on ne conta que vingt & une Nations en contant comme les Siamois voulurent.

Elles habitent des Quartiers differens dans la Ville , ou dans les Fauxbourgs de Siam : & néanmoins cette Ville est peu habitée eû égard à sa grandeur , & le Païs l'est encore moins à

XIV.

Le Peuple
du Royau-
me de
Siam peu
nom-
breux.

proportion. Il faut croire qu'ils ne veulent pas un plus grand Peuple : car ils le content tous les ans ; & ils savent bien , ce que personne n'ignore , que l'unique secret de l'augmenter seroit de le soulager dans les impôts & dans les corvées. Les Siamois tiennent donc un conte exact des hommes, des femmes & des enfans : & dans cette grande étendue de Pais ils n'avoient, de leur propre confession, conter la dernière fois que dixneuf cent mille Ames. Dequoy je ne doute pas qu'on ne doive retrancher quelque chose , pour la vanité & le mensonge caracteres essentiels aux Orientaux : mais d'autre part il y faudroit ajouter les fugitifs, qui cherchent dans les forêts un azile contre la Domination.

C H A P I T R E IV.

De ce que le Pais de Siam produit, & premierement des Bois.

I.
Le Bam-
bou.

LE Pais de Siam est presque inculte, & couvert de bois. L'un de leurs arbres les plus celebres est une sorte de roseau appelé en Indien *Mambou*, en Portugais *Bambou*, en Siamois *Mâi pâi*. Les Indiens le mettent à une infinité d'usages. Elien au livre 3. chap. 34. en fait mention comme de leur plus ancienne nourriture. Ils ne s'en nourrissent pas aujourd'huy : mais ils ne laissent pas de le mêler dans quel-

quelques-uns de leurs mets, quand il est encore tendre ; & pour le garder ils le mettent dans le vinaigre , comme nous y mettons le concombre & la perse-pierre. Cet arbre ressemble d'abord au Peuplier, il est droit & haut, & les feüilles en sont rares, pâles & un peu longues. Il est creux, & croît par jets comme nos roseaux, & les jets sont separez les uns des autres par des nœuds : mais il a des branches & des épines, ce que nos roseaux n'ont pas. Il croît de proche en proche, & les mêmes racines poussent plusieurs tiges : de sorte que rien n'est plus épais & plus difficile à percer qu'une forêt de bambou ; d'autant plus que le bois en est dur & mal-aisé à couper, quoy qu'il soit aisé à fendre. Les Siamois en tirent le feu par la friction, ce qui est une marque de sa dureté. Ils ont deux pieces de bambou fendu, qui sont comme deux morceaux de latte, dans le tranchant de l'une ils font une coche, & ils frottent avec force dans cette coche avec le tranchant de l'autre, comme avec la lame d'une sie ; & sans que le bambou s'enflamme, ny qu'il étincelle, quelques feüillages secs, ou autres matieres combustibles, que l'on applique à la coche, ne laissent pas de prendre feu. Il n'y a point de roseau qui naturellement n'ait un suc plus ou moins sucré. Celuy du bambou est celebre dans quelques endroits des Indes, comme un remede excellent à plusieurs maux. Il a échapé à ma curio-

sité de demander si le sucre du bambou de Siam est aussi recherché par cette raison, que celui du bambou de Malacà, qui n'en est pas loin.

II.

L'Arvore
de Raiz
c'est à di-
re l'Arbre
de racine.

Les Siamois disent qu'ils ont aussi cet arbre, que les Portugais ont appelé *Arvore de Raiz*, & eux *Co-pai*, mais qu'ils en ont peu: & ils ajoutent que son bois a cette propriété (sans doute par son odeur) que quand on en a un peu auprès de soy dans son lit, il éloigne les Cousins. C'est cet arbre assez souvent décrit dans les Relations des Indes, des branches duquel pendent plusieurs filets jusqu'à terre. Ils y prennent racine, & deviennent autant de nouveaux troncs: de telle sorte que peu à peu cet arbre gagne un terrain considerable, sur lequel il forme une espece de labyrinthe par ses tiges, qui se multiplient toujours, & qui tiennent les unes aux autres par les branches, d'où ces tiges sont tombées. Nous avons vû les Siamois chercher contre les Cousins d'autres précautions que celle de ce bois-là: & cela me persuade ou qu'il y est bien rare, ou que cette propriété qu'on luy attribue, n'est pas bien avérée.

III.

Le Coton-
nier & le
Capo-
quier.

Mais les Siamois ont d'autres arbres plus utiles, & en abondance. De l'un ils recueillent le coton: un autre leur donne le *capoc*, espece d'ouïette fort fine, & si courte qu'on ne la peut filer, elle leur tient lieu de duvet.

IV.

Arbres

Ils tirent de certains arbres diverses huiles,
qu'ils

Bambou

*Aruore de
Raiz*





qu'ils mêlent dans les ciments pour les rendre plus liants. Une muraille qui en est enduite, a plus de blancheur, & n'a guere moins d'éclat que le marbre; & un bassin fait de l'un de ces ciments conserve mieux l'eau, que la terre glaise. Ils font aussi du mortier meilleur que le nôtre; parce que dans l'eau qu'ils y emploient, ils font bouillir une certaine écorce, des peaux de bœuf, ou de buffle, & même du sucre. Une espece d'arbres fort communs dans leurs Forêts jette cette gomme, qui fait le corps de ce beau vernis, que nous voyons sur divers ouvrages du Japon, & de la Chine. Les Portugais appellent cette gomme *cheyram* mot dérivé peut-être de *cheyro*, qui veut dire *parfum*, quoy que cette gomme n'ait aucune odeur par elle-même. Les Siamois ne la savent pas bien mettre en œuvre. J'ay vû à Siam un Tonquinois de ce métier: mais il ne faisoit aussi rien d'exquis, faute peut-être d'une certaine huile qu'il faut mêler au *cheyram*, & qu'il remplaçoit, comme il pouvoit, par une moins bonne. Je l'eusse amené en France, s'il eût eu le courage de passer la Mer, comme il me l'avoit promis d'abord. Au reste on dit que ce qui rend le vernis plus beau, c'est d'en mettre plus de couches; mais c'est le rendre beaucoup plus cher. Les Relations de la Chine disent aussi qu'il y a deux matieres différentes pour le vernis, & que l'une est beaucoup meilleure que l'autre. On éprouve le cheyram par

une goutte qu'on en verse dans de l'eau ; & si cette goutte va au fond sans se diviser , le cheyram est bon.

V.

Arbres
dont l'é-
corce sert
de papier,
ou à faire
du papier.

Les Siamois font du Papier de vieux linges de coton , & ils en font aussi de l'écorce d'un arbre nommé *Ton cœ*, laquelle ils pilent comme on pile les vieux linges : mais ces papiers ont bien moins d'égalité , de corps & de blancheur que les nôtres. Les Siamois ne laissent pas d'écrire dessus avec de l'ancre de la Chine. Le plus souvent néanmoins ils les noircissent , ce qui les rend plus unis , & leur donne plus de corps ; & puis ils écrivent dessus avec une espèce de craye , qui n'est que de la terre glaise séchée au soleil. Leurs Livres ne sont point reliés , & consistent seulement en une fort longue feuille qu'ils ne roulent pas , comme nos ancêtres rouloient les leurs ; mais qu'ils plient tantôt d'un sens , tantôt d'un autre , comme se plie un paravent : & le sens dont on y couche les lignes , est selon la longueur des plis , & non selon leur largeur. Outre cela ils écrivent avec un poinçon ou stile sur les feuilles d'une sorte d'arbre semblable au Palmier : ils appellent cet arbre *Tan* & ces feuilles *Bâilan*. Ils les coupent en quarré fort long & assez étroit ; & c'est sur cette espèce de tablettes , que sont écrites les Fables & les Prières , que les Talapoins chantent dans leurs Temples.

VI.

Bois pour
la con-

Les Siamois ont aussi des bois propres à construire des Vaisseaux , & à les mâter : mais
comme

comme ils n'ont point de chanvre, leurs constructions des Vais-seaux. sont de brou * de coco, & leurs voiles sont des nattes de gros jonc. Ces agrès ne valent pas les nôtres à beaucoup près : mais leurs voiles ont cet avantage, que se soutenant par elles-mêmes, elles reçoivent mieux le vent, quand il est au plus près; c'est à dire quand il vient autant de l'avant qu'il est possible, sans être contraire à la route.

Enfin les Siamois ont du bois propre à bâtir des maisons, à travailler en menuiserie, & en sculpture. Ils en ont de léger, & de fort pesant, d'aisé à fendre, & d'autre qui ne se fend point, quelques clous ou chevilles qu'il reçoive. Ce dernier est appelé par les Européens *Bois-Marie*, & est meilleur qu'aucun autre à faire les courbes des Navires. Celui qui est pesant & dur est appelé *bois de fer*, assez connu dans nos Isles de l'Amerique; & l'on assure qu'à la longue il ronge le fer. Ils ont un bois, qu'on croiroit à sa legereté & à sa couleur être du sapin : mais il souffre le ciseau du Sculpteur en tant de sens differens sans s'éclater, que je doute que nous ayons en Europe rien de pareil.

Mais sur tout les Siamois ont des arbres si hauts & si droits, qu'un seul suffit à faire un bateau, ou *Balon*, comme parlent les Portugais. VIII. Arbres pour les Balons.

B 6 guais,

* Brou est une écorce verte qui est sur le coco, comme il y en a une sur nos noix : mais celle du coco est épaisse de trois doigts, & ses fibres se peuvent mettre en corde.

guais, de 16. à 20. toises de longueur. Ils creusent l'arbre, & puis à la chaleur du feu ils en élargissent la capacité : ensuite ils en relevent les côtez par un bordage, c'est à dire par une planche de même longueur : & enfin ils attachent aux deux bouts une proue, & une poupe fort hautes & un peu recourbées en dehors, & souvent ornées de sculpture & de dorûre, & de quelques pieces de rapport de nacres de perles.

IX.

Ils n'ont
point de
nos bois.

Cependant parmi tant de differentes especes de bois, ils n'en ont point de celles que nous connoissons en Europe.

X.

Ils n'ont
ni foye ni
lin.

Ils n'ont pû élever de Mûriers, & par cette raison ils n'ont point de vers à foye. Le lin aussi ne croît point chez eux, ny en aucune autre endroit des Indes, ou au moins on n'y en fait point de cas. Le coton qu'ils ont en abondance, leur est, disent-ils, plus agreable & plus sain; parce que la toile de coton ne se refroidit pas pour être mouillée de sueur, & par consequent ne morfond pas, comme la toile de lin.

XI.

Cannelle
& sapan.

Ils ont de la Cannelle inferieure à la verité à celle de l'isle de Ceylan, mais meilleure que toute autre. Ils ont du sapan & d'autres bois propres aux teintures.

XII.

Bois d'A-
quila ou
d'Aigle.

Ils ont aussi du bois d'*Aquila* ou d'*Alôës* moins bon à la verité que le *Calambà* de la Cochinchine, mais meilleur que le bois d'*Aquila* de tout autre Païs. Ce bois ne se trouve
que

que par morceaux, parce que ce ne sont que certains endroits corrompus dans des Arbres d'une certaine espece. Et tout arbre de cette même espece n'en a pas; & ceux qui en ont, ne les ont pas tous en même endroit: si bien que c'est une recherche pénible à faire dans les forêts. Il a esté autrefois fort cher à Paris, aujourd'huy on y en trouve à fort bon marché.

CHAPITRE V.

Des Mines de Siam.

NUL autre País n'a plus la réputation d'être riche en mines, que le País de Siam, & la grande quantité d'Idoles & d'autres ouvrages de fonte qu'on y voit, persuade qu'elles y ont esté mieux cultivées en d'autres temps, qu'elles ne le sont maintenant. On croit même qu'ils en tiroient cette grande quantité d'or, dont leur superstition a orné non seulement leurs Idoles presque sans nombre, mais les lambris & les combles de leurs Temples. Ils découvrent encore tous les jours des puits creusés autrefois, & les restes de quantité de fourneaux, qu'on croit avoir esté abandonnez pendant les anciennes guerres du Pegu.

Neanmoins le Roy qui regne aujourd'huy, n'a pû rencontrer aucune veine d'or ou d'argent, qui valût le soin qu'il y a employé; quoy qu'il ait appliqué à ce travail des Européans,

I.
Reputation des
Mines de
Siam.

II.
Etat des
Mines
d'aujourd'huy.

& entre autres un Espagnol venu du Mexique, qui a trouvé sinon une grande fortune, au moins sa subsistance pendant vingt-ans & jusqu'à sa mort, à flatter l'avarice de ce Prince par des promesses imaginaires d'infinis trésors. Elles n'ont abouty, après avoir fouillé & creusé en divers endroits, qu'à quelques mines de cuivre fort pauvres, quoy que mêlées d'un peu d'or & d'argent. A peine cinq cent livres pesant de mine rendoient-elles une once de metal : encore n'ont-ils jamais su faire la separation des metaux.

III.
Le Tambac.

Mais le Roy de Siam pour rendre ce mélange plus précieux y fait ajouter de l'or : & c'est ce qu'on appelle du *Tambac*. On dit que les mines de l'Isle de Borneo en donnent naturellement d'assez riche : & la rareté en augmente le prix, comme elle augmentoit celui de l'Airain celebre de Corinthe : mais certainement ce qui en fait la véritable valeur chez les Siamois mêmes, c'est la quantité d'or dont on juge qu'il peut être mêlé. Quand leur avarice forme des souhaits, c'est pour l'or, & non pas pour le tambac : & nous avons vu que quand le Roy de Siam a fait faire des Crucifix pour donner aux Chrétiens, la plus noble & la plus petite partie, qui est le Christ, a été d'or, la Croix seule a été de tambac. Vincent le Blanc dit, que les Peguans ont un mélange de plom & de cuivre, qu'il appelle tantost *ganze*, & tantost *ganza*, & dont il dit qu'ils font

font des statües, & une petite monoye, qui n'est pas marquée au coin du Prince, mais que chaque particulier a droit de faire.

Nous avons ramené de Siam Mr. Vincent Medecin Provençal. Il étoit sorti de France pour aller en Perse avec le feu Evêque de Babilone, & le bruit de l'arrivée des premiers vaisseaux du Roy à Siam, l'y fit aller autant par l'envie de voyager, que par celle de chercher son retour en France. Il entend les Mathématiques & la Chymie, & le Roy de Siam l'a retenu quelque temps pour travailler à ses mines.

I V.
Mr. Vincent Medecin Provençal retenu par le Roy de Siam pour faire travailler à ses mines.

Il m'a dit qu'il a rectifié les travaux des Siamois en quelque chose, si bien qu'ils en tirent un peu plus de profit qu'ils ne faisoient. Il leur a montré au haut d'une montagne une mine de fort bon acier qui étoit déjà découverte, & dont ils ne s'appercevoient pas. Il leur en a découvert une de cristal, une d'antimoine, une d'émeril, & quelques autres, & une carriere de marbre blanc. Outre cela il a trouvé une mine d'or qui luy a paru fort riche, autant qu'il en a pû juger, sans avoir eu le temps d'en faire l'essay : mais il ne la leur a pas indiquée. Plusieurs Siamois, la plûpart Talapins, le venoient consulter secrettement sur l'art de purifier & de separer les métaux, & luy portoient diverses montres de mine tres-riches. Des unes il tiroit une assez grande quantité d'argent assez pur, & de quelques autres des mélanges de divers métaux.

V.
Ce qu'il dit des Mines de Siam.

Quant

VI.
Étain &
Plom.

Quant à l'Étain & au Plom, les Siamois en cultivent depuis long temps des mines tres-abondantes, & quoy que peu habiles, ils ne laissent pas d'en tirer un assez grand revenu. Cet étain, ou *Calin*, comme disent les Portugais, se débite par toutes les Indes. Il est mol & mal purifié, & l'on en voit un échantillon dans les boëttes à Thé communes, qui viennent de ces Païs-là. Mais pour le rendre plus dur & plus blanc, tel que celuy des plus belles boëttes à Thé, ils y mêlent de la Cadmie, qui est une sorte de pierre minerale, aisée à mettre en poudre, laquelle étant fondue avec le cuivre, le rend jaune: mais elle rend l'un & l'autre de ces deux métaux plus cassant & plus aigre; & c'est cet étain ainsi blanc qu'ils appellent *Toutenague*. C'est ce que m'a dit Mr. Vincent au sujet des mines de Siam.

VII.
Mines
d'Ay-
mant.

Ils ont dans le voisinage de la ville de Louvò une Montagne de pierre d'Aimant. Ils en ont aussi une autre près de Jonsalam ville sise dans une Isle du golphe de Bengale, qui n'est separée de la côte de Siam que de la portée de la voix humaine: mais l'aymant que l'on tire de Jonsalam perd sa force en trois ou quatre mois: je ne say s'il n'en est pas de même de celuy de Louvò.

VIII.
Pierres
precieuses.

Ils trouvent de l'Agathe fort fine dans leurs montagnes, & Mr. Vincent m'a dit qu'il a vû, entre les mains des Talapoins, qui s'oc-
cupent

cupent en secret à ces recherches, des montres ou pieces de Saphirs & de Diamants fortant de la mine. On m'a assuré aussi que des particuliers ayant trouvé quelques diamants, & les ayant donnez aux Officiers du Roy, s'étoient retirez au Pegu pour n'avoir reçu aucune récompense.

J'ay déjà dit que la ville de Campeng-pet est celebre par des mines d'Acier excellent. IX.
Acier. Les gens du Pais en forgent des armes à leur mode, comme sabres, poignards & couteaux. Le couteau qu'ils appellent *Pen*, est de l'usage de tout le monde, & n'est pas regardé comme une arme, quoy qu'il en puisse servir au besoin: la lame en est large de trois ou quatre doigts, & longue environ d'un pié. Le Roy donne le sabre & le poignard. Ils portent le poignard au côté gauche, un peu en devant. Les Portugais l'appellent *Christ*, mot corrompu de celui de *Crid* dont les Siamois se servent. Ce mot est de la Langue Malaye, qui est celebre par tout l'Orient, & les *Crids* que l'on fait à *Achem* dans l'Isle de Sumatrà, passent pour les meilleurs de tous. Quant au sabre, c'est toujours un esclave qui le porte au devant de son Maître sur l'épaule droite, comme nous portons le mousquet sur la gauche.

Ils ont des mines de Fer qu'ils savent fondre, & l'on m'a dit, qu'ils n'en ont guere: X.
Fer. ailleurs ils sont mauvais forgerons. Aussi n'ont-

n'ont-ils que des anchres de bois pour leurs Galeres , & afin que ces anchres coulent à fond ils y attachent des pierres. Ils n'ont ny épingles, ny aiguilles, ny clous, ny ciseaux, ny ferrures. Ils n'employent pas un clou à bâtir leurs maisons; quoy qu'elles soient toutes de bois. Chacun d'eux se fait des épingles de bambou, comme nos Ancêtres employoient des épines à cet usage: il leur vient des cadenats du Japon, les uns de fer & bons, les autres de cuivre & tres-mauvais.

XI.
Salpêtre
& Pou-
dre.

Ils font de mauvaise Poudre à Canon. Le défaut vient, dit-on, du salpêtre qu'ils tirent de leurs rochers, où il se forme de la fiante des Chauves-souris, animaux qui sont tres-grands & en tres-grand nombre par toutes les Indes: mais soit que ce salpêtre soit bon ou mauvais, le Roy de Siam ne laisse pas d'en vendre beaucoup aux Etrangers.

Après avoir décrit les richesses naturelles des montagnes & des forêts de Siam, ce seroit icy le lieu de parler des Elephants, des Rhinoceros, des Tygres, & des autres Bêtes ferores dont elles sont peuplées: neanmoins puisque cette matiere a esté assez expliquée par beaucoup d'autres, je l'omettrai pour passer aux terres habitées & cultivées.

C H A P I T R E VI.

Des Terres cultivées, & de leur fécondité.

Elles ne sont point pierreuses, à peine y I. trouve-t-on un caillou ; & cela me fait Le País de Siam est argileux. croire du País de Siam ce qu'on a dit de l'Égypte , qu'il s'est formé peu à peu de la terre argilleuse que les eaux des pluies ont entraînée des montagnes. Il y a devant l'embouchure du Menam un Banc de vase , qu'on appelle *la Barre* en termes de Marine , & qui en défend l'entrée aux grands Vaisseaux. Il y a apparence qu'il s'augmentera peu à peu , & qu'il donnera avec le temps à la terre-ferme un nouveau rivage.

C'est donc ce limon descendu des monta- II. gnes , qui est la véritable cause de la fertilité L'inondation annuelle engraisse les Terres de Siam. du Royaume de Siam , par tout où s'étend l'inondation : ailleurs , & principalement sur les lieux les plus élevez , tout est aride & brûlé du Soleil, peu de temps après les pluies. Sous la Zone Torride , & même en Espagne dont le climat est plus temperé si les terres sont naturellement fertiles (comme par exemple , entre Murcie & Carthagene , où la semence rend quelquefois au centuple) elles sont d'ailleurs si sujettes à la sécheresse , aux insectes , & à d'autres inconveniens , qu'il arrive souvent qu'elles sont privées de toute recolte plusieurs années de suite : & c'est ce qui arrive à tous les

Païs

Pais des Indes, qui ne sont pas sujets a estre inondez, & qui outre la sterilité souffrent les ravages des maladies contagieuses & pestilencieles, qui la suivent. Mais l'inondation annuelle fait à Siam la sureté & l'abondance de la récolte de ris, & rend ce Royaume le nourricier de plusieurs autres.

III.
Elle fait
mourir
les insectes.

Outre que l'inondation engraisse les terres, elle fait mourir les insectes; quoy qu'elle y en laisse toujours beaucoup, qui incommodent extrêmement. La nature apprend à tous les animaux de Siam à éviter l'inondation. Les oyseaux qui ne perchent pas en ces Pais-cy, comme les perdrix & les pigeons, perchent tous en celuy-là. Les fourmis doublement prudentes y font leurs nids & leurs magasins sur les arbres.

IV.
Des Fourmis blanches de Siam.

Il y en a de blanches qui entre autres dégâts qu'elles font, percent les livres d'outre en outre. Les Missionnaires sont obligez pour conserver les leurs, de les enduire sur la couverture & sur trenche d'un peu de *cheyram*, qui n'empêche pas qu'on ne les ouvre. Après cette précaution les fourmis n'ont plus la force d'y mordre, & les livres en sont plus agreables; parce que cette gomme n'estant mêlée de rien qui luy donne de la couleur, a le meme éclat que les glaces, dont nous couvrons les tableaux de pastel, ou de miniature. Ce ne seroit pas une épreuve trop chere ny trop difficile, que celle de voir, si le *cheyram* ne défen-

fendrait pas le bois de nos lits contre les punaises. C'est ce même cheyram, qui étant mis sur de la gaze la fait paroître comme de la corne. Ils ont accoustumé d'en entourer de grands falots, que l'on diroit estre de corne, & tout d'une piece. Quelquefois aussi ces petites tassès vernies de rouge, qui nous viennent du Japon, & dont la legereté nous étonne, ne sont que d'une double toile mise en forme de tassè, & enduite de cette gomme mêlée de couleur, qui est ce que nous appelons laque, ou vernis de la Chine, comme je l'ay déjà dit: ces tassès durent peu, quand on y met des liqueurs trop chaudes.

Pour revenir aux Insectes, dont nous avons commencé de parler par occasion, les *Marin-*^{V. Les Ma-}
gouïns sont de même nature que nos cousins: *rin-*
gouïns. mais la chaleur du climat leur donne tant de force, que les bas de Chamois ne défendent pas les jambes contre leurs picqûres. Cependant il semble qu'on peut s'apivoiser avec eux: car les naturels du Pais & les Européans, qui y sont habituez depuis plusieurs années, n'en étoient pas défigurez comme nous.

Le *Mille-piés* est connu à Siam comme aux ^{V I. Le Mille-}
Isles de l'Amerique. On appelle ainsi ce petit ^{piés.}
reptile, parce qu'il a le long de son corps un grand nombre de piés, tous fort courts à proportion de sa longueur, qui est d'environ cinq ou six pouces. Ce qu'il a de plus singulier (ou-
vre les écailles en forme d'anneaux, qui cou-
vrent

vrent son corps, & qui s'emboëtent les unes dans les autres dans les mouvemens,) c'est qu'il pince également par la tête & par la queue, mais ses picqûres, quoy que douloureuses, ne sont pas mortelles. Un François de ceux qui passèrent à Siam avec nous, & que nous y avons laissé en bonne santé, s'en laissa picquer dans son lit plus d'un quart d'heure sans y oser porter sa main pour se secourir luy-même : il se contenta de crier au secours. Les Siamois disent, que le *Mille-piés* a deux têtes aux extrémités de son corps, & qu'il se conduit six mois de l'année par l'une, & six mois par l'autre.

VII.
Ignoran-
ce des
Siamois
dans les
choses
naturel-
les.

Mais il ne faut pas croire legerement leur histoire des animaux : ils n'en connoissent guere mieux les corps que les ames; & en toutes matieres leur penchant est à imaginer des merveilles, & à se les persuader d'autant plus aisément, qu'elles sont plus incroyables. Ce qu'ils disent d'une sorte de Lézard nommé *Toc-quay*, est d'une ignorance & d'une crédulité singulieres. Ils s'imaginent que cet animal sentant son foye croître outre mesure, fait le cry qui luy a fait donner le nom de *Toc-quay*, pour appeler un autre insecte à son secours; & que cet autre insecte luy entrant dans le corps par la bouche, luy mange ce qu'il a de trop au foye, & après ce repas se retire du corps du *Toc-quay* par où il y étoit entré.

VIII.
Les Mou-

Les Mouches luisantes ont comme les ha-
netons

netons quatre aîles, qui paroissent toutes quand la mouche vole, mais dont les deux plus min-^{ches lui-} santes. ces se cachent sous les plus fortes quand la mouche est en repos. Nous ne vîmes guere de ces petits animaux, parce que la saison des pluyes étoit passée, quand nous descendîmes à terre. Les vents de Nord, qui commencent quand les pluyes cessent, ou les tuënt, ou les emportent presque tous. Ils ont quelque feu dans les yeux : mais leur plus grand éclat vient de dessous leurs aîles, & ne brille qu'en l'air, lorsque les aîles sont déployées. Ce que l'on dit n'est donc pas vray, que l'on s'en pourroit servir la nuit au lieu de bougies : car quand elles auroient assez de lumiere, quel moyen de les faire toujours voler, & de les retenir à portée d'éclairer ? Mais c'est assez parlé des insectes de Siam. Ils fourniroient de la matiere pour de gros volumes, à qui les connoîtroit tous.

Je diray seulement qu'il n'y en a pas moins dans la riviere & dans le golphe, que sur la terre, & qu'il y en a dans la riviere de fort dangereux, qui font que les gens riches ne s'y baignent que dans des loges de Bambou.

IX.
Insectes
dans les
eaux.

CHAPITRE VII.

Des Grains de Siam.

LE Ris est la principale récolte des Siamois, & leur meilleure nourriture : il rafraî-

I.
Le Ris.

fraîchit & il engraisse ; & nous avons vû l'équipage de nos vaisseaux y avoir regret , quand après leur en avoir donné plus de trois mois de suite , on les remît au biscuit ; & néanmoins le biscuit étoit bon & bien conservé.

II.

La manière de le cuire dans l'eau pure.

Les Siamois savent par experience mesurer l'eau , le feu , & le temps , qu'il faut pour faire boüillir le ris sans que le grain crève , & il leur sert ainsi de pain. Non toutefois qu'ils le mêlent , comme nous mêlons le pain , à tous les morceaux des autres alimens. Quand ils mangent de la viande , ou du poisson , par exemple , ils mangent l'un & l'autre sans ris ; & quand ils mangent le ris , ils le mangent séparément. Ils le pressent un peu entre les extrémités de leurs doigts pour le mettre en pâte , & ils le portent ainsi à leur bouche , comme nos pauvres mangent le potage. Les Chinois ne touchent jamais à aucun mets qu'avec deux petits bâtons qu'arrez par le bout , qui leur tiennent lieu de fourchette. Ils portent à leur lèvre inférieure une petite tasse de porcelaine , où est leur portion de ris ; & la tenant de la main gauche sans la pencher , ils foüettent le ris dans leur bouche avec les deux bâtons , qu'ils tiennent de la main droite.

III.

On avec du lait.

Les Levantins font boüillir quelquefois le ris avec de la viande & du poivre , & puis y mettent du safran ; & ils appellent ce mets *Pilau*. Ce n'est pas l'usage des Siamois : mais pour l'ordinaire ils cuisent le ris dans l'eau pure ,
comme

comme j'ay dit ; & quelquefois ils le cuisent avec du lait, comme nous faisons les jours maigres.

Il croît du froment à Siam dans les terres assez élevées pour éviter l'inondation : ils les arrosent ou avec des arrousoirs comme ceux de nos jardins , ou en y faisant couler l'eau des pluyes , qu'ils auront retenuë dans des reservoirs encore plus hauts que ces terres. Mais soit à cause du soin ou de la dépense , ou que le ris suffise aux particuliers , il n'y a encore à Siam que le Roy , qui recueille du froment ; & peut-être plus par curiosité que par goût. Ils l'appellent *Káou Possali* , & le mot *Káou* simplement signifie *du ris*. Or comme ces termes ne sont ny Arabes , ny Turcs , ny Persans , je doute de ce qu'on m'a dit , que le froment ait été porté à Siam par les Mores. Les François qui y sont habituez , font venir de la farine de Suratte ; quoy qu'il y ait près de Siam un moulin à vent pour moudre le blé , & un autre près de Louvò.

Au reste le pain , que le Roy de Siam nous donnoit , étoit si sec , que le ris bouilli dans l'eau pure , quelque fade qu'il soit , me paroïssoit plus agréable. Je m'étonnay donc moins de ce que disent les Relations de la Chine ; que le Maître de ce grand Royaume , quoy qu'il ait du pain , aime pourtant mieux le ris. Neanmoins des Européans m'assuroient que le pain de froment de Siam est bon , & que la

IV.
Du Froment.

V.
Pain de Froment trop sec à Siam.

fécheresse du nôtre devoit venir d'un peu de farine de ris, qu'on mêloit sans doute à celle de froment par économie ; peut-être de peur que le pain ne vint à manquer.

VI.
Autres
grains.

J'ay vû des pois à Siam autres que les nôtres. Les Siamois font comme nous de plus d'une espece de recolte : mais ils n'en font qu'une en une année sur la même terre : non que le terroir n'y fût assez bon, à mon avis, pour donner deux récoltes en un an, comme on l'a dit de quelques autres Cantons des Indes, si l'inondation n'y duroit pas si long temps. Ils ont du bled de Turquie, seulement dans leurs jardins. Ils en font bouillir ou griller l'épy entier sans en détacher les grains, & ils mordent dedans.

C H A P I T R E VIII.

Du Labourage, & de la difference des Saisons.

I.
Les
bœufs &
les buffles
employez
au labou-
rage.

ILs employent également les bœufs & les buffles au labourage. Ils les conduisent avec une corde passée par un trou, qu'ils leur font au cartilage, qui sépare les nazeaux : & afin que la corde ne coule pas quand ils la tirent, ils y font un nœud de chaque côté : cette même corde passe aussi dans un trou, qui est au bout du timon de leur charruë.

II.
La char-

La charruë des Siamois est simple & sans
rouës.

Vase dor de filigrance .

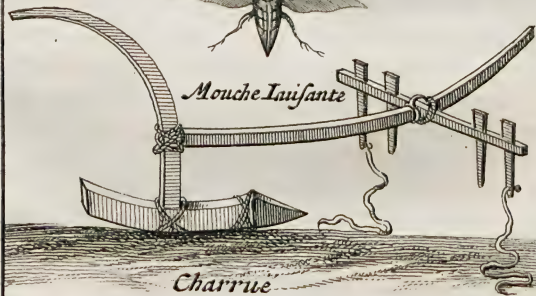
To 1. pag. 50.



*Vase dor à triple etage ou l'on portoit la lettre
du Roy .*



Mouche Inuisante



Charrue



rouës. Elle consiste en un bâton long qui en est le timon, en un autre recourbé qui en est le manche, & en un autre plus court & plus fort, attaché à angles presque droits au bas du manche; & c'est ce troisiéme qui porte le soc. Ils ne lient point ces quatre pieces avec des clous, mais avec des courroyes.

Ils se servent des bêtes de labour pour battre le ris. Quand il est battu ils le font tomber peu à peu d'assez haut, afin que le vent en emporte la bale. Et parce que le ris a une enveloppe dure à peu près comme celle de l'épautre, sorte de grain fort commun en Flandre, & en d'autres lieux, ils la brisent dans un grand mortier de bois avec un pilon de même; ou dans un moulin à bras, dont toutes les pieces sont aussi de bois. On n'a sù me les décrire.

Ils ne connoissent que trois saisons, l'hyver, qu'ils appellent *Na-náou*, commencement de froid; le petit été, qu'ils appellent *Na-rôn*, commencement de chaud; & le grand été, qu'ils appellent *na-rôn-yäi*, commencement de chaud-grand, & qui dépouille leurs arbres de feuilles, comme le froid en dépouille les nôtres. Ils ont deux années de suite de douze mois, & une troisiéme de treize.

Ils n'ont point de mot pour dire *semaine*: mais ils nomment les sept jours, comme nous, par les Planetes; & leurs jours répondent aux nôtres: je veux dire que lors qu'il est Lundy

II.
Com-
ment on
nettoye le
ris en le
recueil-
lant.

IV.
Trois sai-
sons seu-
lement, &
deux for-
tes d'An-
nées.

V.
Les noms
des jours
par les
Planetes.

icy, il est Lundy là, & de même des autres jours : mais le jour y commence plutôt qu'icy d'environ six heures. Parmy les noms qu'ils ont donnez aux Planetes, celui de Mercure est *Pont*, mot Persan, qui signifie *Idole* : d'où vient *Pont-Gheda* Temple de faux-Dieux, & *Pagode* vient de *Pont-Gheda*.

VI.

Par où ils
commen-
cent leurs
années.

Ils commencent leur année le premier jour de la Lune de Novembre ou de Décembre, suivant de certaines regles; & ils ne marquent pas toujours les années par leur nombre, mais par des noms qu'ils leur donnent: car ils se servent du Cycle de soixante années, comme les autres Orientaux.

VII.

Le Cycle
de 60. an-
nées.

Un Cycle de soixante années est une révolution de soixante années, comme une semaine est une révolution de sept jours; & ils ont des noms pour les années du Cycle, comme nous en avons pour les jours de la semaine. Il est vray que je n'ay pû découvrir qu'ils ayent plus de douze noms differents, qu'ils repetent cinq fois dans chaque Cycle pour parvenir au nombre de soixante, & à mon avis avec quelques additions, qui en font les differences. Ils dateront donc, par exemple, de l'année du *cochon*, ou de celle du *grand serpent*, qui sont chez eux des noms d'année; & ils ne marqueront pas toujours la quantième année de leur Ere ce sera, comme nous datons quelquefois un billet de l'un des jours de la semaine dont nous mettons le nom, sans marquer le quantième

tième c'est du mois. Je donneray à la fin de cette Relation les 12. noms des années en Siamois, & ceux des sept jours de la semaine.

Leurs mois sont estimez vulgairement de trente jours. Je dis vulgairement; parce que dans l'exactitude Astronomique il peut y avoir de temps en temps quelque mois plus long ou plus court : mais les Siamois en usent encore autrement que nous, en ce que nous donnons des noms aux mois, & qu'eux ne leur en donnent pas. Ils les nomment par leur rang, *premier mois, second mois*, & ainsi de suite.

VIII.
Leurs
mois.

Les deux premiers mois, qui répondent à peu près à nos mois de Décembre & de Janvier, sont tout leur hyver : le troisième, le quatrième, & le cinquième appartiennent à leur petit été; les sept autres à leur grand été. Ainsi ils ont l'hyver en même temps que nous; parce qu'ils sont au Nord de la ligne comme nous: mais leur plus grand hyver est pour le moins aussi chaud que nôtre plus grand été. Aussi hors le temps de l'inondation couvrent-ils toujours les plantes de leurs jardins contre les ardeurs du soleil, comme nous couvrons quelquefois les nôtres contre les froids de la nuit, ou de l'hyver : mais quant à leurs personnes, la diminution du chaud ne laisse pas de leur paroître un froid assés incommode. Le petit été est leur printemps, & ils ignorent tout-à-fait l'automne. Ils ne content qu'un grand été; quoy qu'il semble qu'ils en pourroient conter deux à la

IX.
Distinction de
leurs saisons.

maniere des anciens, qui ont écrit des Indes, puis qu'ils ont deux fois l'année le soleil à plom sur leurs têtes : une fois, quand il vient de la Ligne au Tropique du Cancre, & une autre fois, quand il s'en retourne du Tropique du Cancre vers la Ligne.

X.
Et des
Mou-
çons.

Leur hyver est sec, & leur été pluvieux. La Zone Torride seroit sans doute inhabitable, comme les Anciens l'ont crû, sans cette merveilleuse providence, qui fait que le Soleil y entraîne toujours après luy les nuages & les pluies, & que le vent y souffle sans cesse de l'un des poles, quand le soleil est vers l'autre. Ainsi à Siam pendant l'hyver, le soleil étant au Midy de la ligne, ou vers le pole Antarctique, les vents de Nord regnent toujours, & temperent l'air jusqu'à le rafraîchir sensiblement. Pendant l'été, lors que le soleil est au Nord de la Ligne, & à plom sur la tête des Siamois, les vents de Midy, qui y soufflent toujours, y causent des pluies continuelles, ou font au moins que le temps y est toujours tourné à la pluie : laissant la plupart des gens en doute, si ce n'est pas la saison des pluies, qu'on doit appeler l'hyver de Siam. C'est cette regle éternelle des vents, que les Portuguais ont appelé *Monçaõs*, & nous après eux *mouçons* (*motiones aeris*, selon Ozorius & le P. Maffée.) Et c'est ce qui fait que les vaisseaux ne peuvent presque arriver à la barre de Siam pendant les six mois des vents de Nord, & qu'ils n'en peuvent presque
sortir

sortir pendant les six mois des vents de Midy. Je donneray à la fin de cet Ouvrage l'ordre des vents & des marées dans le golphe de Siam, en faveur de ceux qui aiment à raisonner sur les choses de Physique.

Les Siamois ne donnent pas bien des fa-
çons à leurs terres. Ils les labourent & les en-
semencent, quand les pluyes les ont assez ra-
mollies ; & ils font leur recolte lorsque les
eaux sont retirées, & quelquefois lorsqu'elles
sont encore sur la terre, & qu'ils ne peuvent
aller qu'en bateau. Toute terre qui inonde
est bonne à porter du ris, & l'on dit que l'épy
surmonte toujours les eaux ; & que si elles
croissent d'un pié en vingt quatre heures, le
ris croît aussi d'un pié en vingt quatre heures :
mais quoy qu'on assure que cela arrive quel-
quefois, j'ay bien de la peine à me le persua-
der dans une si grande étendue d'inondation :
& je croirois plutôt que, quand l'inondation
surmonte quelquefois le ris en certains en-
droits, elle le pourrit.

Ils recueillent aussi du ris en divers Cantons
du Royaume que les pluyes n'inondent pas ;
& celui-là est plus substanciel, a plus de goût,
& se conserve plus long-temps. Quand il a
assez crû dans la terre où on l'a semé, on le
transplante dans une autre, que l'on a prepa-
rée auparavant de cette maniere. On l'inon-
de, comme nous inondons les marais-salans,
jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait molle ; & pour

XI.
Le temps
de labou-
rer & ce-
luy de re-
cueillir.

XII.
Autre for-
te de ris.

cela , il faut avoir des reservoirs plus élevez , ou bien il faut retenir l'eau des pluyes dans le champ même par de petites levées faites tout au tour. En suite on écoule l'eau , on paîtrit cette terre , on l'unit , & enfin l'on y transplante les piés de ris l'un après l'autre , en les y enfonçant avec le ponce.

XIII.
Origine
de l'agri-
culture à
l'égard
des Sia-
mois.

J'ay beaucoup de penchant à croire , que les anciens Siamois ne vivoient que de fruits & de poisson , comme font encore plusieurs Peuples des côtes d'Afrique ; & que dans la suite l'agriculture leur a esté apprise par les Chinois. Nous lisons dans l'Histoire de la Chine qu'anciennement c'estoit le Roy luy-même , qui chaque année mettoit le premier la main à la charruë dans ce grand Royaume , & que de la récolte que luy donnoit son travail , il faisoit du pain pour les Sacrifices. Le Roy legitime du Tonquin & de la Cochinchine tout ensemble qu'on appelle le *Büa* , observe encore cette coûtume d'ouvrir le premier les terres chaque année ; & de toutes les fonctions Royales , c'est presque la seule qui luy est demeurée. Les importantes sont exercées par deux Gouverneurs hereditaires , l'un du Tonquin & l'autre de la Cochinchine , qui se font la guerre , & qui sont les Maîtres veritables ; quoy qu'ils fassent profession de reconnoître pour leur Maître le *Büa* qui est au Tonquin.

XIV.
Ceremo-
nie des

Le Roy de Siam mettoit aussi autrefois la main à la charruë un certain jour de l'année : depuis

depuis près d'un siècle, & pour quelque ob-
 servation superstitieuse d'un mauvais augure, Siamois
touchant
l'agricul-
ture.
 il ne laboure plus; mais il laisse cette cérémo-
 nie à un Roy imaginaire qu'on crée exprès
 toutes les années: Ils n'ont pourtant pas voulu
 qu'il portât le nom de Roy, mais celui d'*Oc-yà*
Káou, c'est-à-dire *Oc-yà du Ris*. Il est monté
 sur un bœuf, & il va où il doit labourer, suivi
 d'un grand cortège d'Officiers qui luy obéis-
 sent. Cette mascarade d'un jour luy vaut de-
 quoy vivre toute l'année; & elle ne laisse pas
 d'être regardée comme funeste par la même
 superstition, qui en a détourné les Rois. Je
 soupçonne donc que cette coutume de faire
 ouvrir les terres par le Prince, est venue de la
 Chine au Tonquin, & à Siam, avec l'art de
 l'agriculture.

Elle n'a esté peut-être inventée que pour
 accréditer le labourage par l'exemple des Rois
 mêmes: mais elle est mêlée de beaucoup de
 superstitions, pour prier les bons & les mauvais
 esprits, qu'ils croient pouvoir servir ou nuire
 aux biens de la terre. Entre autres choses l'*Oc-
 yà káou* leur fait un sacrifice en pleine cam-
 pagne d'un monceau de gerbes de ris, où il
 met le feu de sa propre main.

XV.
 Elle est
 politique
 & super-
 stieuse
 tout en-
 semble.

C H A P I T R E IX.

*Des Jardins des Siamois, & par occasion
de leurs Boissons.*

I.
Leurs legumes &
leurs racines.
La patate,
&c.

LEs Siamois ne sont pas moins attachez à la culture des jardins, qu'à celle des terres labourables. Ils ont des legumes & des racines, mais pour la plûpart autres que les nôtres. Parmi leurs racines la patate merite une mention particuliere. Elle est de la forme & de la grandeur à peu près de la betterave, & le dedans en est quelquefois blanc, quelquefois rouge, quelquefois violet : mais je n'en ay pourtant vû que de la premiere sorte. Etant cuitte sous les cendres elle a le goût du marron : les Isles de l'Amerique nous l'ont fait connoître : elle y tient souvent, dit-on, lieu de pain. J'ay vû à Siam des ciboules & point d'oignons, des aulx, de grosses raves, de petits concombres, de petites citrouilles rouges en dedans, des melons d'eau, du persil, du baume, de l'oseille. Ils n'ont ny vrais melons, ny fraises, ny framboises, ny artichaux : mais beaucoup d'asperges, dont ils ne mangent point. Ils n'ont ny selery, ny poirée, ny choux, ny chou-fleur, ny navets, ny betterave, ny carottes, ny panets, ny porreaux, ny laitues, ny cerfeuil, ny la plûpart des herbes, dont nous composons nos salades. Neanmoins les Hollandois ont presque de toutes ces plantes

tes à Batavia, qui est une marque que le terroir de Siam y seroit propre. Il porte de gros champignons, mais peu, & de peu de goût. Il ne donne point de truffes, non pas même de cette espece de truffes insipides & sans odeur, que les Espagnols appellent *criadillas de tierra*, & qu'ils mettent dans leur pot.

Les Siamois mangent les concombres crûs, comme on fait par tout l'Orient, & même en Espagne: & il n'est pas impossible que leurs concombres ne soient plus sains que les nôtres; puis que le vinaigre ne les durcit point: ils les regardent & les nomment comme une espece de melons d'eau. Mr. Vincent m'a dit qu'un Persan mangera 36. livres pesant de melons, ou de concombres, au commencement de la saison de ces fruits pour se purger. Les ciboules, les aulx & les raves sont d'un goût plus doux à Siam, qu'en ce Pais-cy. Ces sortes de plantes perdent de leur force par le grand chaud: & je n'ay point de peine à croire ce que m'ont assuré ceux qui en ont fait l'épreuve, que rien n'est plus agreable que les oignons d'Egypte, que les Israélites regrettoient si fort.

II.
Les concombres;
les ciboules, les aulx, les raves.

J'ay vû beaucoup de tubereuses dans les jardins de Siam, & point de roses, ny d'œillets: mais on dit qu'il y a assez d'œillets & peu de roses, & que ces fleurs y ont moins d'odeur qu'en Europe; de sorte que les roses n'y en ont presque point. Le jasmin y est encore si

III.
Les fleurs

rare, qu'il n'y en a, dit-on, que chez le Roy. On nous en donna deux ou trois fleurs comme une merveille. Ils ont beaucoup d'amarante & de tricolor. A cela près la plûpart de nos fleurs & des plantes, qui ornent nos Jardins, leur sont inconnuës : mais à leur place ils en ont d'autres, qui leur sont particulieres, & qui sont tres-agreables par leur beauté & par leur odeur. J'ay remarqué de quelques-unes qu'elles ne sentent que la nuit, parce que le chaud du jour dissipe tous leurs esprits. Nos fleurs ont aussi plus d'odeur sur le soir, & nous en avons même quelques-unes, mais peu, qui ne sentent que la nuit.

IV. *Pourquoy il n'y a point de muscat en Perse ny à Surate.* Tout ce qui n'a pas naturellement beaucoup de goût & d'odeur, n'en peut conserver dans les Pais extrêmement chauds. Ainsi quoy qu'il y ait du raisin en Perse & à Surate, il n'y sauroit avoir de muscat, quelque soin qu'on y employe. Les meilleurs plants qu'on y transporte d'Europe, y dégènerent d'abord, & ne donnent la seconde année que du raisin ordinaire.

V. *Ny de raisin à Siam.* Mais à Siam, où le climat est encore plus chaud, il n'y a pas même de bon raisin. Le peu de vigne qu'on a planté à Louvò au jardin du Roy, n'a donné que quelques mauvaises grappes, dont le grain étoit petit & d'un goût amer.

VI. *L'eau pure boisson* L'eau pure est leur boisson ordinaire : ils aiment seulement à la boire parfumée, au lieu qu'à

qu'à nôtre goût l'eau qui ne sent rien, est la meilleure. Comme les Siamois ne la vont pas ^{ordinaire des Siamois.} puiser dans les sources, qui sont sans doute trop éloignées, elle n'est saine, que lors qu'elle a esté reposée plus ou moins de jours, selon que l'inondation est haute ou basse, ou tout à fait écoulée : car quand les eaux se retirent, & qu'elles sont fort chargées de bourbe, & peut-être des mauvais suc's qu'elles prennent dans les terres, ou lors même que la riviere est rentrée dans son lit toujours assez limonneux, elles sont plus corrosives, causent des cours de ventre & des dissenteries, & ne peuvent être buës sans danger, qu'on ne les ait laissé reposer dans de grandes jarres ou cruches, l'espace de trois semaines ou d'un mois.

A Louvò les eaux sont encore plus mal saines qu'à Siam ; à cause que toute la riviere n'y ^{VII. Eaux de Louvò & de Tlé-Poussone.} passe pas, mais seulement un bras, qu'on en a détourné, qui va toujours décroissant après les pluies, & laisse enfin son lit à sec. Le Roy de Siam boit de l'eau d'un grand reservoir fait dans les champs, qu'il fait continuellement garder. Outre cela ce Prince a une petite maison appelée *Tlé-Poussone*, c'est à dire *Merriche* à une lieuë de Louvò. Elle est assise au bord de certaines terres basses, de deux ou trois lieuës d'étendue, qui reçoivent les eaux des pluies & les conservent. Cette petite mer est d'une figure irréguliere, ses bords n'ont rien de revêtu ny d'aligné : mais ses eaux sont saines ;

parce qu'elles sont profondes & reposées, & j'ay oüy dire aussi que le Roy de Siam en boit.

VIII.
Le Thé.

Pour le plaisir ou l'amusement les Siamois prennent du Thé, j'entends les Siamois de la ville de Siam ; car l'usage du thé est inconnu dans tous les autres lieux du Royaume. Mais à Siam la mode en est entièrement établie, & c'est chez eux une civilité nécessaire de donner du thé à ceux qui leur rendent visite. Ils l'appellent *Tcha* comme les Chinois, & ils n'ont pas deux termes, l'un pour ce que nous appelons *thé*, & l'autre pour ce que nous appelons *Cha* ou *fleur de thé*. Il est certain que ce n'est pas une fleur : mais de dire si ce sont les feuilles naissantes & par conséquent plus tendres, ou les plus hautes, & par conséquent les moins nourries, ou la pointe des feuilles, ou bien des feuilles qui n'ayent pas esté boüillies à la Chine, ou une espèce de thé particulière ; c'est ce que je ne saurois décider, parce qu'on m'a parlé diversement la-dessus.

IX.
Trois sortes de thé.

Les Siamois content trois sortes de thé, le *Tcha-boüi* ou *Théboüi*, qui est un peu rougâtre, qui engraisse, dit-on, & qui resserre (on le regarde à Siam comme un remède au cours de ventre) le thé *somloo*, qui au contraire purge doucement, & la troisième espèce de thé, qui n'a point de nom particulier que je sache, & qui ne lâche, ny ne resserre.

X.
Le thé est

Les Chinois & tous les Orientaux usent du thé,

thé, comme d'un remède contre le mal de tête : mais alors ils le font plus fort, & après en avoir pris cinq ou six tasses ils se couchent dans leur lit, se couvrent, & suënt. Il n'est pas bien difficile en des climats si chauds que les sudorifiques opèrent, & ils y sont regardez comme des remèdes presque généraux.

Ils préparent le thé en cette manière. Ils ont des pots de cuivre rouge étamez en dedans, où ils font bouillir de l'eau ; & elle y bout en un instant, parce que le cuivre en est fort mince. Ce cuivre vient du Japon, si ma mémoire ne me trompe ; & il est si aisé à mettre en œuvre, que je doute que nous en ayons de si doux en Europe. On appelle ces pots des *boulis* : & d'autre part ils ont des boulis de terre rouge, qui est sans goût, quoi que sans vernis. Ils rincent d'abord le bouli de terre avec l'eau bouillante pour l'échauffer : puis ils y mettent une pincée de thé, & enfin ils le remplissent d'eau bouillante ; & après l'avoir couvert ils l'arrosent encore d'eau bouillante par le dehors : ils ne ferment pas le biberon comme nous faisons. Quand le thé est assez infusé, c'est à dire quand les feuilles sont précipitées, ils en versent l'eau dans les tasses de porcelaine ; qu'ils ne remplissent d'abord qu'à demy ; afin que si elle paroît trop chargée ou trop teinte, ils la puissent tempérer, en y versant de l'eau pure, qu'ils conservent toujours bouillante dans le bouly de cuivre. Cependant

un sudorifique.

XI.

La manière de préparer le thé.

dant s'ils veulent encore prendre du thé, ils remplissent derechef de cette eau boüillante le bouly de terre, & ils peuvent le faire ainsi plusieurs fois sans y remettre du thé, jusques à ce qu'ils voyent que l'eau ne prend plus assez de teinture. Ils ne mettent point de sucre dans les tasses; parce qu'ils n'en ont point de purifié qui ne soit candi, & que le candi ne fonde que trop lentement. Ils en prennent donc un grain dans leur bouche, auquel ils donnent quelque coup de dent à mesure qu'ils prennent leur thé. Quand ils ne veulent plus de thé, ils rendent la tasse renversée sur la soucoupe; parce que c'est la plus grande incivilité du monde selon eux de refuser quoy que ce soit, & que s'ils rendent la tasse debout, on ne manque pas de leur servir derechef du thé, qu'ils sont obligez de recevoir. Mais ils se gardent de remplir la tasse, s'ils ne veulent témoigner à celui à qui ils la servent toute pleine, que c'est, comme on dit, pour une bonne fois, & qu'on n'entend pas qu'il revienne jamais au logis.

XII.
L'excellente eau
nécessaire
au thé.

Les connoisseurs disent que l'eau ne sauroit estre trop pure pour le thé, que celle de citerne y est la plus propre comme la plus pure, & que le meilleur thé du monde devient mauvais dans de l'eau, qui n'est pas excellente.

XIII.
S'il est nécessaire de
prendre le
thé chaud.

Au reste, si les Chinois prennent le thé si chaud, ce n'est peut-estre pas qu'ils ayent éprouvé qu'il soit plus sain ou plus agreable de
cette

cette maniere ; car ils ne prennent aucune sorte de boisson , qu'à ce même degré de chaleur , à moins que les Tartares leur aient maintenant appris , comme on le dit , à boire quelquefois à la glace. Il est vray que l'infusion du thé se fait au moins plus vite dans de l'eau chaude , que dans de l'eau froide ; mais j'en ay pris avec plaisir que j'avois fait infuser à froid pendant plus d'un jour.

Les Siamois ne s'en tiennent pas au thé : ils ^{XIV.} boivent volontiers du vin , quand ils en ont ; ^{L'amour} du vin. quoy que tout ce qui peut enyvrer leur soit défendu par leur Morale. Les Anglois & les Hollandois leur en portent quelquefois de Schiras en Perse , ou d'Europe. Nos vins de Bordeaux & de Cahors arriverent fort sains à Siam , quoy qu'ils eussent deux fois passé la ligne : & pendant le retour même ce qui nous restoit de ces vins-là , étoit peut-être plus fort & mieux conservé , qu'il ne l'eût esté , s'il fût demeuré toujours à terre. Je ne dis rien des vins de la Chine & du Japon , qui ne sont que des bieres fort mixtionnées , mais assez agréables. Le vin de la Chine dont j'ay apporté une bouteille , n'a pû se conserver jusqu'en France ; quoy que les bieres de Hollande se conservent fort bien jusqu'aux Indes.

Les Siamois boivent aussi de deux sortes de ^{XV.} liqueurs qu'on appelle *Tari* , & *Neri* , & qu'ils ^{Autres} tirent de deux especes d'arbres appelez *Palmi-* ^{liqueurs} *tes* , d'un nom general à tout arbre , qui a de ^{Tari , &} ^{Neri.} gran-

grandes feuilles, comme le Palmier. La maniere de recueillir cette boisson est de faire le soir une incision à l'écorce de l'arbre près du sommet de son tronc, & d'y appliquer une bouteille le plus juste qu'il est possible, la lutant même avec de l'argile ou de la terre glaise, afin que l'air n'y puisse entrer. Le lendemain matin la bouteille se trouve pleine : & cette bouteille est d'ordinaire un tuyau de gros bambou, auquel le nœud sert de fond. Ces deux liqueurs se peuvent aussi recueillir durant le jour : mais on dit qu'alors elles sont aigres, & qu'on s'en sert comme de vinaigre. Le Tari se tire d'une espece de Cocotier sauvage, & le Nerî de l'Aréquier sorte d'arbre, dont je parleray bien-tôt.

XVI.
L'eau de
vie pre-
ferée à
tout, &
de quoi ils
la font.

Mais comme dans les Païs chauds la dissipation continuelle des esprits fait que l'on desire ce qui en donne, on y aime passionnément les eaux de vie, & les plus fortes plus que les autres. Les Siamois en font de ris, & ils la frelatent souvent avec de la chaux. Du ris ils font d'abord de la biere, dont ils ne boivent point : mais ils la convertissent en eau de vie qu'ils appellent *Láou*, & les Portuguais *Arak*, terme Arabe, qui veut dire proprement *sueur*, & metaphoriquement *essence*, & par excellence *eau de vie*. De la biere de ris ils font aussi du vinaigre.

XVII.
Boule-
Ponche

Les Anglois habitez à Siam usent d'une boisson qu'ils appellent *Punch*, & que les Indiens

diens trouvent fort délicate. On met une chopine d'eau de vie ou d'Arak, sur une pinte de limonade avec de la muscade & un peu de biscuit de mer grillé & pilé, & l'on bat le tout ensemble jusqu'à ce que les liqueurs soient bien mêlées. Les François ont appelé cette boisson *boule-ponche* & *bonne-ponche*, de ces deux mots Anglois *boul punch*, qui veulent dire une tasse de ponche.

Enfin les Mores de Siam prennent du Caffé, qui leur vient de l'Arabie, & les Portugais prennent du Chocolat, quand il leur en vient de Manille Capitale des Philippines, où on en porte des Indes Occidentales Espagnoles.

Les Siamois aiment mieux le fruit que tout autre chose : ils en mangent tout le long du jour s'ils en ont. Mais aux oranges prés, aux citrons & aux grenades, il n'y a à Siam aucun des fruits, que nous connoissons. Les citrons qu'ils appellent *Ma-crou* y sont petits, pleins de jus & fort aigres, & la peau en est fort unie. Ils m'ont paru d'une qualité singulière, en ce qu'ils sont déjà pourris en dedans, que leur écorce est encore saine & entière. Mais ils ont de plus d'une espèce de citrons aigres, & point de doux, & au contraire les oranges & les grenades y sont toutes douces ; à moins qu'on veuille prendre pour oranges aigres les *Pampelmonses*, qui en ont le goût & la figure, mais qui sont grosses comme des melons, & n'ont pas beaucoup de jus. Les Siamois les mettent

boisson
Angloise.

XVIII.
Caffé &
Chocolat.

XIX.
Les fruits.

avec

avec raison parmy les especes d'oranges, & les appellent *soum-ô*, & *soum* veut dire *orange*. Parmy les oranges douces les meilleures ont l'écorce fort verte & mal unie: ils les appellent *soum-kéou*, c'est à dire *oranges de cristal*: non qu'elles ayent rien de transparent, mais parce qu'elles leur paroissent en leur genre du mérite du cristal, dont ils font grand cas. Ils donnent de ces *soum kéou* à leurs malades, & les vendent, dit-on, jusqu'à cinq *sols la piece* quand la saison en est passée: cherté considérable en un Pais, où un homme vit communément pour deux liards par jour.

XX.
Certains
fruits en
tout tems.

Or quoy qu'il n'y ait pas toute l'année de cette espece d'oranges, il y en a pourtant toujours d'une espece, ou d'autre. Il y a aussi toute l'année de ce fruit, que les Européens appellent *Bananes* ou *Figues-d'Inde*, & les Siamois *Cloüéi*. Tous les autres fruits n'y durent qu'un temps. C'est à Achem seulement à la pointe Nord de l'Isle de Sumatrà, que la nature les donne tous en toute saison. Ces beaux roseaux d'un seul jet, longs quelquefois de neuf ou dix piés, ne croissent aussi qu'à Achem: mais le ris, qui est leur principale nourriture, leur manque souvent; & ils l'achètent alors cherement de l'or, qu'ils trouvent chez eux en telle abondance, qu'ils le méprisent sans Philosophie.

XXI.
Différence
des

J'obtiens icy à dessein la description de plusieurs fruits, & je la renvoye à la fin de cet

Ou-

l'Aré Kier



Ouvrage. Je ne parleray maintenant que de l'Arek, & je diray des fruits Indiens en général, qu'ils ont pour la plûpart tant de goût & d'odeur, qu'on ne les aime beaucoup, que quand on y est accoustumé; & je croy même qu'alors ils ne nuisent pas. Nos fruits par une raison contraire sont d'abord sans goût & sans odeur, pour qui est accoustumé aux fruits des Indes.

L'Arek que les Siamois appellent *Plou* est une espece de gros gland, qui n'a pourtant point cette demie-coque de bois où tient nôtre gland. Quand ce fruit est encore tendre, il a au centre ou au cœur une substance grisâtre, qui est aussi molle que de la bouillie. A mesure qu'il seche il devient jaune & plus dur, & la substance molle qu'il a au cœur, se durcit aussi. Il est toujours fort amer & point dégoûtant. Après l'avoir ouvert en quatre parties avec un couteau ils en prennent un quartier à chaque fois, & ils le mâchent avec une feuille semblable au lierre appelée Bétel par les Européens qui sont aux Indes, & *Mak* par les Siamois. On la roule pour la mettre plus aisément dans la bouche, & on met sur chacune tant soit peu de chaux faite avec des coquillages, & rougie je ne say par quel artifice. C'est pourquoy les Indiens portent toujours de cette sorte de chaux dans une fort petite tasse de porcelaine, car ils en mettent si peu sur chaque feuille, qu'ils n'en consomment pas beaucoup.

fruits de
Siam aux
nôtres.

XXII.
L'Arek &
le Betel.

coup en un jour, quoy qu'ils usent sans cesse de l'arek & du betel. L'arek encore tendre se consume entierement à mesure qu'on le mâche, le sec laisse toujours quelque marc.

XXIII.
Leur ef-
fet.

L'effet sensible de ce gland & de cette feüille est de faire beaucoup cracher, si on n'aime mieux en avaler le suc: mais il est bon d'en cracher au moins les trois ou quatre premières bouchées, pour ne pas avaler de chaux. Les autres effets moins sensibles, mais dont on ne doute point aux Indes, sont d'emporter, peut-être à cause de la chaux, tout ce que les gensives peuvent avoir de mal sain, & de fortifier l'estomach, soit à cause du suc que l'on avale quand on veut, & qui peut avoir cette propriété, soit à cause des humiditez superflues que l'on crache. Aussi n'ay-je vû personne à Siam qui sentît mauvais, ce qui peut être d'ailleurs un effet de leur sobriété naturelle.

XXIV.
Autre ef-
fet de l'a-
rek & du
betel.

Or comme l'arek & le bétel font cracher rouge, même independamment de la chaux rouge qu'on y mêle, ils laissent une teinture vermeille sur les levres & sur les dents. Elle se passe sur les levres, mais peu à peu elle s'épaissit sur les dents jusqu'à la noirceur; de sorte que les gens qui se picquent de propreté, noircissent leurs dents, parce qu'autrement la crasse de l'arek & du bétel mêlée avec la blancheur naturelle des dents fait un effet desagréable,
que

que l'on remarque dans le menu peuple. Je diray en passant que les levres vermeilles, que les Siamois virent aux portraits de nos Dames, que nous avions portez en ce païs-là, leur firent dire que nous devions avoir en France du bétel meilleur que le leur.

Pour noircir leurs dents ils mettent dessus des quartiers de citron fort aigre, qu'ils tiennent sous leurs jouës & sous leurs levres pendant une heure, ou davantage. Ils disent que cela attendrit un peu les dents. Ils les frottent ensuite d'un suc, qui sort ou d'une certaine racine, ou du coco, quand on les brûle, & l'operation est faite. Il leur plaît néanmoins quelquefois de conter qu'elle dure trois jours, pendant quoy il faut, disent-ils, demeurer sur le ventre & ne rien manger de solide: mais on m'a assuré que cela n'étoit pas vray, & qu'il suffit de ne rien manger de chaud pendant deux ou trois jours. Je croy bien aussi qu'on a les dents assez agacées, pour ne pouvoir mordre de quelque temps à rien de solide. Il faut renouveler de temps en temps cette operation, pour en faire durer l'effet: car cette noirceur ne tient pas si fort aux dents, que l'on ne puisse l'ôter avec de la croûte de pain brûlé mise en poudre. Ils aiment aussi à rougir l'ongle du petit doigt de leurs mains, & pour cela ils le râtaient, & puis ils y mettent d'un certain suc, qu'ils tirent d'un peu de ris pilé dans du jus de citron avec quelques feuilles d'un arbre, qui est

XXV.

Comment ils noircissent leurs dents, & comment ils rougissent l'ongle de leurs petits doigts.

est semblable en toutes choses au grenadier, mais qui ne porte aucun fruit.

XXVI.
Des Pal-
mites en
general.

Au reste l'Aréquier, & tous les arbres que l'on appelle Palmites, n'ont point de branches, mais de grandes feüilles longues & larges comme celles du Palmier; & ils n'ont leurs feüilles, qu'au haut de la tige, qui est creuse. Chaque année ces sortes d'arbres poussent un nouveau jet de feüilles, qui sort du milieu des feüilles de l'année précédente. Celles-cy tombent alors, & laissent une marque autour du tronc; de telle sorte que par ces marques qui sont autant de nœuds, & qui sont près à près, on peut aisément conter les années ou l'âge de l'arbre.

C'est ce que j'avois à dire de l'étenduë & de la fertilité du Royaume de Siam. Je parleray maintenant des mœurs des Siamoïs en general, c'est à dire de leur habillement, de leur logement, de leurs meubles, de leur table, de leur équipage, de leurs divertissemens & de leurs affaires.





To 1. pag. 73.

Mandarin Siamois.



SECONDE PARTIE.

Des Mœurs des Siamois en general.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Habit & de la Mine des Siamois.

ILs ne s'habillent presque point. Tacite dit I.
 de l'Infanterie Allemande de son temps, Ils s'ha-
 qu'elle étoit ou toute nuë, ou couverte de billent
 legers sayons; & encore aujourd'huy il y a des peu,
 Sauvages dans l'Amerique Septentrionale, qui moins à
 sont presque nuds: ce qui prouve, ce me sem- cause du
 ble, que la simplicité des mœurs, autant que chaud,
 le chaud, est la cause de la nudité des Siamois, que par la
 comme elle l'est de la nudité de ces Sauvages, simplicité
 Ce n'est pas que les habits ne soient presque de leurs
 supportables aux François, qui arrivent à Siam, mœurs.
 & qui ne savent pas s'empêcher d'agir & de
 s'agiter: mais il est mal sain pour eux de se des-
 habiller; parce que les injures de l'air fort
 chaud ne sont pas moins à craindre, que celles
 de l'air fort froid à qui n'y est pas accoutumé,
 avec cette différence pourtant, que dans les
 climats fort chauds il suffit pour la santé de se
 bien couvrir l'estomach. Les Espagnols se le
 couvrent pour cette raison d'une peau de buf-
 fle en quatre doubles: mais les Siamois, dont
 les mœurs sont simples en toutes choses, ont

mieux aimé s'accoutumer dès l'enfance , presque à une entière nudité.

II.

La Pagne,
habit des
Siamois.

Ils vont nus pieds & nue tête, & pour la bien seance seulement ils entourent leurs reins & leurs cuisses jusqu'au dessous du genouil, d'une piece de toile peinte , d'environ deux aunes & demie de long, que les Portuguais appellent *Pagne* , du mot Latin *pannus* : quelquefois au lieu d'une toile peinte , la pagne est un étoffe de soye , ou simple , ou bordée d'une broderie d'or ou d'argent.

III.

Une chemise de
mousseline leur
sert de
veste.

Les Mandarins, c'est-à-dire les Officiers, portent outre la pagne, une chemise de mousseline qui est comme leur veste, ou leur justaucorps. Ils la dépouillent, & l'entortillent au milieu de leur corps, quand ils abordent un Mandarin beaucoup plus élevé qu'eux en dignité, pour luy témoigner qu'ils sont prêts d'aller où il voudra les envoyer. Et néanmoins les Officiers que nous avons vus aux Audiences du Roy de Siam, en demeurèrent revêtus comme de leur habit de cérémonie; & par la même raison ils eurent toujours leurs bonnets hauts & pointus sur la tête. Ces chemises n'ont point de collet, & sont ouvertes par devant, sans qu'ils aient soin de les attacher, pour cacher leur estomach. Les manches en tombent presque jusqu'au poignet, larges d'environ deux piés de tour: mais sans être froncées ny en haut ny en bas. D'ailleurs le corps en est si étroit, que ne pouvant passer & descendre

dre par dessus la pagne, il s'y arrête par plusieurs plis.

Dans l'hyver ils mettent quelquefois sur leurs épaules un lé d'étoffe ou de toile peinte, ou en manière de manteau, ou en manière d'écharpe, dont ils passent assez galamment les bouts autour de leurs bras.

IV.
Echarpe
contre le
froid.

Mais le Roy de Siam met une veste de quelque beau brocard, dont les manches sont fort étroites, & viennent jusqu'au poignet : & comme nous nous habillons contre le froid sous le just'au-corps, il met cette veste sous la chemise que je viens de décrire, & qu'il garnit de dentelles, ou de point d'Europe. Il n'est permis à aucun Siamois de porter cette sorte de veste, si le Roy ne la luy donne, & il ne fait ce présent qu'aux plus considérables de ses Officiers.

V.
Com-
ment le
Roy use
des vestes
d'étoffe.

Il leur donne aussi quelquefois une autre veste ou just'au-corps d'écarlatte, qui ne doit servir qu'à la guerre ou à la chasse. Ce just'au-corps descend jusqu'aux genoux, & il a huit ou dix boutons par devant. Les manches en sont larges, mais sans ornement, & si courtes qu'elles n'atteignent pas aux coudes.

VI.
Sorte de
veste Mi-
litaire.

C'est une coutume générale à Siam, que le Prince, & tout ce qui le suit à la guerre ou à la chasse, est habillé de rouge. En ce cas les chemises qu'on donne aux soldats, sont d'une mousseline teinte en rouge, & dans les jours de cérémonie, comme fut celui de l'entrée

VII.
La cou-
leur rouge
pour la
guerre, &
pour la
chasse.

des Envoyez du Roy, on donna de ces chemises rouges aux Siamois, qu'on mit sous les armes.

VIII.
Bonnet
haut &
pointu.

Le bonnet blanc, haut & pointu, que nous avons vû aux Ambassadeurs de Siam, est une coëffure de cérémonie, dont le Roy de Siam & les Officiers se servent également: mais le bonnet du Roy de Siam est orné d'un cercle, ou d'une couronne de pierreries, & ceux de ses Officiers sont ornez de divers cercles d'or, d'argent, ou de vermeil doré, pour marquer leurs dignitez; ou n'ont aucun ornement. Les Officiers ne les portent que devant leur Roy, ou dans leurs Tribunaux, ou dans quelque cérémonie. Ils les attachent avec un cordon qui passe sous le menton, & ils ne les ôtent jamais pour saluer.

IX.
Les ba-
bouches.

Les Mores leur ont porté l'usage des babouches espee de souliers pointus sans quartier ny talon. Ils les quittent aux portes chez autrui & chez eux mêmes, pour ne pas salir les lieux où ils entrent. Mais quelque part que soit leur Roy, ou quelque autre personne, à qui ils doivent du respect, (comme est par exemple un Sancrat, c'est à dire un Superieur de leurs Talapoins) ils ne s'y présentent pas avec les babouches.

X.
Propreté
du Palais
de Siam.

Rien n'est plus net que le Palais du Roy de Siam, tant à cause du peu de personnes qui y entrent, que des précautions, avec lesquelles ils y entrent.



Femme Siamoise avec son enfant.



Ils estiment les chapeaux pour les voyages, & ce Prince en fait faire de toutes couleurs de la figure à peu près de son bonnet: mais très-peu de personnes parmy le peuple daignent couvrir leur tête contre l'ardeur du soleil; & ils ne le font que d'un pan de toile, & seulement quand ils sont sur la rivière, ou la reflexion incommode davantage.

XI.
Chapeaux
pour les
voyages.

La difference de l'habillement des femmes à celui des hommes, est que les femmes attachant leur pagne par sa longueur autour de leurs corps, comme font aussi les hommes, elles la laissent tomber selon sa largeur, & imitent une jupe étroite, qui ne leur descendroit que jusqu'à mi-jambe; au lieu que les hommes relevent leur pagne entre leurs cuisses, en y repassant l'un des bouts, qu'ils laissent plus long que l'autre, & qu'ils font tenir par derrière à la ceinture; en quoy ils imitent en quelque sorte notre haut-de-chaussé. L'autre bout de la pagne pend par devant; & comme ils n'ont point de poche, ils y noient souvent leur bourse pour le bétel en la maniere, dont nous noions quelque chose dans le coin de notre mouchoir. Ils portent aussi quelquefois deux pagnes l'une sur l'autre, afin que celle de dessus demeure plus propre.

XII.
L'habit
des fem-
mes.

A la pagne près les femmes sont toutes nuës; car elles n'ont point de chemises de mousseline: les riches seulement usent toujours de l'écharpe. Elles en passent quelquefois les bouts

XIII.
Nudité
presque
entiere.

autour de leurs bras : mais le bel air pour elles est de la mettre simplement sur leur sein par le milieu, d'en abbatre un peu les plis, & d'en laisser pendre les deux bouts derriere par dessus les épaules.

XIV.
Modestie
dans cette
nudité.

Neanmoins une si grande nudité ne les rend pas immodestes. Au contraire les hommes & les femmes de ce Païs-là sont les plus scrupuleux du monde à montrer les parties de leur corps, que l'usage leur ordonne de cacher : Les femmes qui étoient accroupies dans leurs basons le jour de l'entrée des Envoyez du Roy, tournoient pour la plûpart le dos au spectacle ; & les plus curieuses regardoient à peine par dessus l'épaule. Il fallut donner aux soldats François des pagnes pour le bain, pour faire cesser les plaintes que faisoient ces peuples, de les voir entrer tous nuds dans la riviere.

XV.
Modestie
dans les
châtiments.

Les enfans y sont sans pagne jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans : mais quand une fois ils l'ont prise, on ne les découvre point pour les châtier ; & c'est en Orient une fort grande infamie d'être battu à nud sur les parties du corps, qui sont ordinairement cachées.

XVI.
Pourquoy
ils châ-
tient du
bâton.

Peut-être est-ce delà, que leur est venu l'usage du bâton dans les châtimens ; parce que le foïet, ny les verges ne se feroient pas assez sentir avec les habits.

XVII.
Modestie
dans le lit
même &
au bain.

Bien plus, ils ne se deshabillent pas pour se coucher, ou au moins ils ne font que changer de pagne, comme ils en changent pour se

se baigner dans la riviere. Les femmes s'y baignent comme les hommes, & s'exercent comme eux à la nage; & nulle part au monde on ne nage mieux.

Leur modestie leur rend l'usage des lavements presque insupportable, & peu d'entre eux peuvent encore s'y refoudre. Ils ont attaché l'infamie à la nudité, & ils n'ont pas moins de soin de la pudeur des oreilles, que de celle des yeux; puisque les chançons deshonnêtes sont défendues par les loix de Siam, comme par celles de la Chine. Je n'assurerais pourtant pas qu'on n'y en fasse point du tout: car les loix ne défendent guere nulle part, que les excès déjà trop établis; & il vient de la Chine des figures de porcelaine, & des peintures si immodestes, qu'elles ne valent pas mieux que les chançons les plus sales.

Les pagnes d'une certaine beauté comme celles d'étoffe de soye avec de la broderie, ou sans broderie, & comme celles de toile peinte fort fines, ne sont permises qu'à ceux à qui le Prince en fait present. Les femmes de condition y font assés de cas des pagnes noires, & leur écharpe est souvent de simple mousseline blanche.

Ils portent des bagues aux trois derniers doigts de chaque main, & la mode leur permet d'y en mettre autant qu'il y en peut tenir. Ils achetoient volontiers un demy-écu les bagues à pierres fausses, qui à Paris n'avoient coûté

XVIII.

Autres
preuves
de leur
modestie.

XIX.

Quelles
Pagnes
sont per-
mises.

XX.

Bagues,
brassiers,
pendants-
d'oreille.

que 2. sols. Ils ne savent ce que c'est que de colliers pour orner leurs cols, ny ceux de leurs femmes : mais les femmes & les enfans de l'un & de l'autre sexey connoissent l'usage des pendans-d'oreille. D'ordinaire ils sont en forme de poire, d'or, ou d'argent, ou de vermeil doré. Les jeunes garçons & les jeunes filles de bonne maison portent des bracelets, mais seulement jusqu'à l'âge de six ou sept ans ; & ils en portent également aux bras & aux jambes. Ce sont des anneaux d'or, ou d'argent, ou de vermeil doré de la figure de nos claviers.

XXI.
Leur nudité ne
surprend
point.

Comme ces peuples ont le corps d'une autre couleur que nous, il semble que nos yeux ne les estiment pas nus : au moins leur nudité n'avoit-elle rien qui me surprit ; au lieu qu'un homme blanc nud, quand j'en rencontrois quelqu'un, me paroïssoit toujours un objet nouveau.

XXII.
La taille
des Siamois.

Les Siamois sont plutôt petits que grands ; mais ils ont le corps fort bien fait : ce que j'attribuë principalement à ce qu'on ne les emmaillotte pas dans leur enfance. Les soins que nous prenons de former la taille de nos enfans, ne sont pas toujours si heureux, que la liberté qu'ils laissent à la nature d'achever de former les leurs. Il est vrai que le sein des femmes Siamois ne se soutient plus dès leur première jeunesse, & qu'il leur descend bientôt jusqu'au nombril : mais d'ailleurs leur corps

corps est bien taillé, & leur sein pendant ne choque point les yeux de leurs maris : tant il est vray que les goûts, même ceux qui paroissent les plus naturels, consistent beaucoup en habitude.

La figure de leurs visages, tant des hommes XXIII. que des femmes, tient moins de l'ovale, Leur mine. que de la losange : il est large & élevé par le haut des jouës ; & tout d'un coup leur front se rétraiſſit & se termine presque autant en pointe, que leur menton. D'ailleurs leurs yeux fendus un peu en haut sont petits & pas trop vifs, & le blanc pour l'ordinaire en est tout jaunâtre. Leurs jouës sont creuses, parce qu'elles sont trop élevées par le haut : leurs bouches sont grandes, leurs levres grosses & pâles & leurs dents noircies. Leur teint est grossier, & d'un brun mêlé de rouge ; à quoy le hâle continuël contribuë autant que la naissance.

Les femmes ne mettent ny fard ny mou- XXIV. ches : mais j'ay vû un Seigneur, qui avoit les Couleur bleuë mi- jambes bleuës d'un bleu mat, comme celuy se sur le corps. que laisse la poudre, quand on a esté brûlé d'un coup d'arme à feu. Ceux qui m'en firent apercevoir, me dirent que c'étoit une chose affectée aux Grands, qu'ils avoient plus ou moins de bleu selon leur dignité, & que le Roy de Siam étoit bleu depuis la plante des piës jusqu'au creux de l'estomac. D'autres m'ont assuré que ce n'étoit pas par grandeur, mais par superstition ; & d'autres m'ont voulu

faire douter que le Roy de Siam fût bleu. Je ne fay ce qui en est.

XXV.
Le nez &
les oreil-
les des
Siamois.

Les Siamois, comme j'ay dit autre part, ont le nez court & arrondy par le bout, & les oreilles plus grandes que les nôtres; & plus ils les ont grandes, plus ils les estiment: goût commun à tout l'Orient, comme il paroît par toutes les statuës de porcelaine ou d'autre matiere, qui en viennent. Mais en cela il y a de la difference parmy les Orientaux: car quelques-uns étirent leurs oreilles par le bas pour les allonger, sans les percer qu'autant qu'il faut pour y mettre des pendants. D'autres après les avoir percées, agrandissent peu à peu le trou à force d'y mettre des bâtons plus gros les uns que les autres: & il arrive, sur tout au Pais de Láo, qu'on passeroit presque le poing dans le trou, & que le bas de l'oreille touche aux épaules. Les Siamois ont les oreilles un peu plus grandes que les nôtres, mais naturellement & sans artifice.

XXVI.
Leurs
cheveux.

Leurs cheveux sont noirs, grossiers & plats, & l'un & l'autre sexe les porte si courts, qu'ils ne descendent au tour de leur tête, qu'à la hauteur des oreilles. Au dessous de cela ils sont tondus fort près, & cet air de tête naissante ne déplaît point. Les femmes les relevent sur le front, sans pourtant les rattacher; & quelques-unes, & principalement les Pegüanes, les laissent assés croître par derriere, pour les y pouvoir entortiller. Les jeunes gens
à ma-

à marier , garçons & filles , les portent d'une maniere particuliere. Ils tondent au ciseau & fort près le haut de la tête : & puis tout autour ils arrachent un petit cercle de cheveux de l'épaisseur de deux écus blancs , & au dessous ils laissent croître le reste de leurs cheveux presque jusques sur leurs épaules. Les Espagnols à cause du chaud se tondent ainsi fort souvent sur le haut de la tête , mais ils n'arrachent rien tout autour.

Or comme l'on est toujours prevenu pour les choses de son país , je ne doutois point que les portraits de quelques-unes des plus belles personnes de la Cour , que j'avois portez en ce país-là , ne dussent ravir les Siamois en admiration. La peinture en étoit meilleure que celle de ces petits portraits , qu'on envoie tous les jours dans les país étrangers : cependant il faut avoüer que les Siamois ne s'y arrêterent presque point , & qu'après les portraits des personnes Royales , devant lesquels ils s'inclinoient sans oser les regarder fixement , ils aimerent beaucoup celui de Mr. le Duc de Montauzier à cause de sa mine haute & guerriere. Nous demandâmes à deux jeunes Mandarins ce qu'il leur sembloit d'une grande poupée du Palais , que nous leur montrâmes. L'un d'eux répondit qu'une femme comme cela vaudroit bien cent *cats* , c'est à dire quinze mille livres , & son camarade fut du même avis , mais il ajouta , qu'il n'y au-

X X V I I.
Goût des
Siamois
pour les
femmes
blanches.

roit personne à Siam qui pût l'acheter. De savoir s'ils mettoient à si haut prix une femme blanche ou pour l'agrément singulier qu'ils y pouvoient trouver, ou seulement parce que toute marchandise qui vient de fort loin doit être fort chère, je le laisse à décider. Il est toujours certain, que soit goût, soit grandeur, le Roy de Siam a des femmes blanches Mingreliennes, ou Geotgiennes, qu'il fait acheter en Perse: & les Siamois qui avoient esté en France avoüoient que quoy qu'ils n'eussent pas d'abord esté fort touchés ny de la blancheur, ny des traits des Françoises, néanmoins ils avoient bien-tost compris qu'elles seules étoient belles, & que les Siamois ne l'étoient pas. Quant à l'habit de la poupée, les deux Mandarins le méprisèrent absolument, comme trop embarrassant pour un mary, qui voudroit l'ôter à sa femme: & j'ay fait réflexion depuis, qu'ils croyoient peut-être que nos femmes couchoient dans leurs habits, comme font les leurs, ce qui seroit sans doute fort importun.

XXVIII.

Les Siamois sont
fort pro-
pres.

Comme les habits s'imbibent de tout ce que le corps transpire, il est certain que moins on est habillé, plus il est aisé d'être propre: aussi les Siamois le sont-ils beaucoup. Ils se parfument en plusieurs endroits de leur corps. Ils mettent sur leurs lèvres une sorte de pommade parfumée, qui les fait paroître encore plus pâles, qu'elles ne le sont naturellement.

Ils

Ils se baignent trois ou quatre fois par jour & plus souvent , & c'est une de leurs politesses de ne point faire de visite de conséquence sans s'estre lavez ; & en ce cas-là ils se font une marque blanche sur le haut de la poitrine avec un peu de craye , pour faire connoître qu'ils sortent du bain.

Ils le prennent en deux façons , ou en se XXIX.
mettant dans l'eau à nôtre maniere , ou en se Deux manieres de
faisant répandre de l'eau sur le corps à cueille- prendre
rées ; & ils continuent quelquefois cette der- le bain.
niere sorte de bain pendant plus d'une heure.
Aureste ils n'ont pas besoin de chauffer l'eau
pour leurs bains domestiques , non pas même
quand elle a esté gardée plusieurs jours & en
hyver : elle demeure toujours , naturellement
assez chaude.

Ils prennent grand soin de leurs dents , quoy XXX.
qu'ils les noircissent : ils lavent leurs cheveux Propreté
avec des eaux & des huiles de senteur , comme de leurs
font les Espagnols , & ils ne se poudrent pas dents &
non plus qu'eux : mais ils se peignent , ce que de leurs
la plupart des Espagnols négligent de faire. cheveux.
Ils ont des peignes de la Chine , qui au lieu
d'être tout d'une piece comme les nôtres , ne
sont qu'un amas de pointes ou de dents liées
étroitement avec du fil d'archal. Ils arrachent
leur barbe , & naturellement ils en ont peu :
mais ils ne font point leurs ongles , ils se con-
tentent de les tenir nets.

Nous vîmes des Danseuses de profession XXXI.

tion pour
les ongles
longs.

qui pour la bonne grace avoient mis des ongles de cuivre jaune , & fort longs , qui les faisoient paroître des harpies. A la Chine , au moins avant la conquête des Tartares , l'usage étoit de ne faire ny les ongles , ny les cheveux , ny la barbe. Les hommes même y portoient la tête couverte d'un réseau de crin ou de soye , qu'ils attachoient par derriere , & qui ne couvrant pas le sommet de la tête laissoit un vuide , par lequel ils faisoient sortir leurs cheveux ramassez ; & puis ils les entortilloient & les arrêtoient avec un poinçon. Et l'on dit que cette coëffure sur laquelle ils mettoient encore quelquefois des bonnets , ou des especes de chapeaux , leur donnoit des migraines & d'autres maux de tête tres-grands.

CHAPITRE II.

Des Maisons des Siamois , & de leur Architecture dans les Bâtimens publics.

I.
Les Siamois suivent une même simplicité en toutes choses.

SI les Siamois sont simples dans leurs habits , ils ne le sont pas moins dans leurs logemens , dans leurs meubles & dans leur nourriture : riches dans une pauvreté générale , parce qu'ils savent se contenter de peu de chose. Leurs maisons sont petites , mais accompagnées d'assez grands espaces. Des clayes de bambou fendu , souvent peu serrées , en font les planchers , les murs & les combles.

bles. Les piliers, sur lesquels elles sont élevées pour éviter l'inondation, sont des bambous plus gros que la jambe, & d'environ treize piés de haut sur terre, parce que les eaux montent quelquefois autant que cela. Il n'y en a jamais que quatre ou six, sur lesquels ils mettent en travers d'autres bambous au lieu de poutres. L'escalier est une vraie échelle aussi de bambou, qui pend en dehors comme l'échelle d'un moulin à vent. Et parce que les étables sont aussi en l'air, elles ont des rampes faites de clayes, par où les animaux y montent.

Si donc chaque maison est isolée, c'est plutôt pour le secret du domestique, qui seroit trahy par des murs si minces, que par aucune crainte du feu: car outre qu'ils font leur petit feu dans les courts, & non pas dans les maisons, il ne leur sauroit en tout cas consumer grand chose. Trois cent maisons brûlerent à Siam de nôtre temps, qui furent rebâties en deux jours. Une fois que l'on tira une bombe pour en donner le plaisir au Roy de Siam, qui regardoit de bien loin, & d'une des fenêtres de son Palais, il falut pour cela ôter trois maisons, & les propriétaires les eurent ôtées & emportées avec leurs meubles en moins d'une heure. Leur foyer est une corbeille pleine de terre & appuyée sur trois bâtons comme un trépié. Et ils placent ainsi les feux dont ils entourent de grands espaces dans les forêts pour la chasse des elephants.

II.
Maisons
bien-rôt-
bâties.

C'est

III.
Il n'y a
point
d'hôtellerie
à
Siam.

C'est dans des maisons de cette nature, où plutôt dans ces sortes de tentes, mais plus grandes, qu'ils nous logerent le long de la riviere. Ils les avoient faites exprés pour nous, parce qu'il n'y en a aucunes, où ils eussent pû nous loger. Il n'y a point d'hôtelleries à Siam, ny dans aucun Etat de l'Asie : mais en Turquie, en Perse & chez le Mogol il y a des *Caravanseras* pour les voyageurs, c'est à dire des bâtimens publics & sans meubles, où les Caravannes se peuvent mettre à couvert, & où chacun mange & se couche selon les provisions, & les commoditez qu'il y porte. J'ay vû dans le chemin de Siam à Louvò, une espece de hale pour cet usage. C'est un espace de la grandeur d'une sale ordinaire entouré d'une muraille à hauteur d'appuy, & couvert d'un toit, qui est posé sur des piliers de bois plantez de distance en distance dans la muraille. Le Roy de Siam y fait quelquefois collation dans ses voyages : mais pour ce qui est des particuliers, leurs batteaux leur servent d'hôtellerie.

IV.
L'hospitalité
pourquoy
inconnue
parmy les
peuples
d'Asie.

L'Hospitalité est une vertu inconnue en Asie, ce qui vient à mon avis du soin que chacun y prend de cacher ses femmes. Le Peuple Siamois ne la pratique guere que pour les bêtes, qu'ils secourent volontiers dans leurs maux : mais comme les Talapoins n'ont point de femme, ils sont aussi plus hospitaliers que le peuple. Il n'y a encore eu à Siam qu'un François,

çois, qui se soit avisé d'y tenir auberge : quelques Européans seulement s'y retiroient quelquefois. Et quoy que parmy les Siamois, aussi bien que parmy les Chinois, l'usage soit assez établi de se donner à manger les uns aux autres, c'est plus rarement qu'en ces pais-cy & avec plus de cérémonie : & sur tout il n'y a point de table-ouverte ; de sorte qu'il seroit difficile d'y faire beaucoup de dépense par la table, quand on le voudroit.

Comme il n'y avoit donc point de maison propre pour nous sur les bords de la riviere, ils y en bâtirent à la mode du pais. Des clayes mises sur des piliers, & couvertes de nattes de jonc, faisoient non seulement les planchers, mais le sol des courts. La sale & les chambres étoient tapissées de toiles peintes, avec des plats fonds de mousseline blanche, dont les extrémités tomboient en pente. Les planchers étoient couverts de nattes de jonc plus fines & plus glissantes que celles des courts ; & dans les chambres où couchoient les Envoyez du Roy, il y avoit encore des tapis de pié, par dessus les nattes. La propreté y étoit par tout, mais nulle magnificence. A Bancok, à Siam & à Louvò, où les Européans, les Chinois & les Mores ont bâty des maisons de briques, on nous logea dans des maisons de cette sorte, & non dans des maisons bâties exprés pour nous.

V.
Quelles
étoient les
maisons
faites ex-
prés pour
les En-
voyés du
Roy.

Nous avons vû néanmoins deux maisons de bri-

VI.
Maisons

de briques
pour les
Ambassa-
deurs de
France &
de Portu-
gal, qui
n'étoient
pas ache-
vées.

briques, que le Roy de Siam a fait bâtir, l'une pour les Ambassadeurs de France, & l'autre pour ceux de Portugal: mais elles ne sont pas achevées, peut-être pour le peu d'apparence qu'il y avoit, qu'elles dussent être souvent habitées. D'ailleurs il est certain que ce Prince commence plusieurs bâtimens de briques, & qu'il en acheve peu. Je ne say pourquoy.

VII.
Maisons
des grands
Officiers
de Siam.

Les grands Officiers de la Cour ont des maisons de menuiserie, qu'on diroit être de grandes armoiries: mais là dedans ne logent que le Maître du logis, la principale femme & leurs enfans. Chacune des autres femmes avec ses enfans, chaque esclave avec sa famille, tous ont leurs petits logemens séparés & isolés, mais néanmoins renfermez dans une même enceinte de bambou avec le logis du Maître; quoy que ce soient autant de ménages différens.

VIII.
Leurs
maisons
n'ont
qu'un
étage.

Un étage seul leur suffit: & je suis persuadé que cette maniere de bâtir leur est plus commode que la nôtre; puis qu'ils ne sont pas gênés par l'espace (car il y en a de reste dans la ville, & ils le prennent où ils veulent) & puis qu'ils bâtissent avec ces matériaux peu solides, que chacun prend à son gré dans les forêts, ou qu'il achete à vil prix de celui, qui les y a été prendre. On dit néanmoins que la raison, pourquoy leurs maisons n'ont qu'un étage, est afin que personne ne puisse être chez soy plus haut que le Roy de Siam, quand il passe dans
la

la ruë monté sur son elephant, & que pour s'assurer encore davantage qu'ils sont tous plus bas que ce Prince, quand il passe soit sur l'eau, soit sur terre, ils doivent fermer toutes leurs fenêtres, & descendre à la ruë, ou dans leurs balons pour s'y prosterner. Ils en usèrent ainsi au jour de l'entrée des Envoyez du Roy moins par curiosité pour le spectacle, que par respect pour la lettre de Sa Majesté. Mais il semble aussi que cet ordre de descendre des maisons suffit pour le respect du Prince : car d'ailleurs il n'est pas vray que les maisons élevées, comme elles sont, sur des piliers, soient plus basses que le Roy sur son elephant; & il est encore moins vray qu'elles ne soient pas plus hautes que le Roy dans son balon. Mais ce qu'ils observent sans doute, c'est que leurs maisons soient moins exaucées que les Palais de ce Prince. D'ailleurs ses Palais n'étant aussi que d'un étage font assez voir que c'est le goût du païs dans les bâtimens; & j'en donneray dans la suite la veritable raison.

Les Européans, les Chinois & les Mores y bâtissent de briques, chacun selon son genie; soit qu'eux seuls en veuillent faire la dépense, comme je le croy, soit qu'eux seuls en ayent la permission, comme on le dit. Les uns ajoutent à côté de leurs maisons, pour empêcher le Soleil & n'ôter point l'air, des appentis qui sont comme de grands auvents, ou hangars soutenus quelquefois par des piliers. Les autres

IX.
Maisons
de briques
pour les
Etran-
gers.

tres font des corps-de-logis doubles, qui reçoivent réciproquement le jour l'un de l'autre, afin que l'air passe de l'un à l'autre. Les chambres sont grandes & fort percées, pour être plus airées & plus fraîches; & celles du premier étage ont des vûës sur la sale basse, qu'on devoit appeler salon à cause de son exaucement, & qui quelquefois est presque toute entourée de bâtimens, par lesquels elle reçoit du jour. Et c'est ce qu'ils appellent *Divan*, mot Arabe qui veut dire proprement *Sale de Conseil ou de Jugement*.

X.
Sales ap-
pelées
Divan.

Il y a d'autres sortes de Divans, qui étant bâtis de trois côtez manquent d'un quatrième mur, par où le Soleil doit le moins donner dans tout le cours de l'année (car entre les Tropiques il donne par tout selon les diverses saisons.) Du côté qui est ouvert & sans mur ils mettent un appentis aussi exaucé que le toit; & le dedans du Divan est souvent orné de haut en bas de petites niches pratiquées ou dans le mur, ou dans le lambris, dans lesquelles ils mettent des vases de porcelaine. Nous avons un Divan de cette dernière espece, dans nôtre logis de Siam; & audevant & sous l'appentis jallissoit une petite fontaine.

XI.
Palais &
Temples
de bri-
ques, mais
bas.

Les Palais de Siam & de Louvò, & plusieurs Pagodes ou Temples sont aussi de briques, mais les Palais sont bas, parce qu'ils n'ont qu'un étage, comme j'ay dit; & les Pagodes non plus ne sont pas assez exaucées à propor-

tion

tion de leur grandeur. Elles ont beaucoup moins de jour que nos Eglises : peut être parce que l'obscurité imprime plus de respect, & semble naturellement avoir quelque chose de religieux. D'ailleurs elles sont de la figure de nos Chapelles, mais sans voûtes, ny plats-fonds : seulement la charpente qui soutient les tuiles, est vernie de rouge avec quelques filets d'or.

Le Palais du Roy de la Chine est encore aujourd'huy de bois ; & cela me persuade que les bâtimens de briques sont bien recents à Siam, & que les Européans y en ont porté l'usage. Et parce que les premiers Européans, qui ont bâti en ce pais-là, étoient des facteurs, & qu'ils ont appelé leurs maisons des *faituries*, les Siamois appellent encore du mot, qui veut dire *faiturie* en leur Langue, leur plus ancienne Pagode de briques, comme s'ils disoient *Pagode-faiturie*, ou *Pagode de faiturie*.

Au reste ils ne connoissent nul ornement extérieur pour les Palais, ny pour les Temples, que dans les combles qu'ils couvrent ou de cet étain bas qu'ils nomment Calin, ou de tuiles vernies de jaune, comme il y en a au Palais du Roy de la Chine. Mais quoy qu'il ne paroisse nul or au Palais de Siam par le dehors, & qu'en dedans il n'y ait que peu de dorûre, ils ne laissent pas de l'appeler le Palais d'or, *Prassat-Tong*, parce qu'ils donnent des noms magnifiques à toutes les choses, qu'ils honorent. Pour ce qui est des cinq ordres d'architecture

XII.
Bâtimens
de briques
recents à
Siam.

XIII.
Ils ne
connois-
sent point
les 5. or-
dres d'ar-
chitectu-
re.

teçture compoſez de colonnes , d'Architraves, de Friſes, & d'autres ornemens, les Siamois n'en ont aucune connoiſſance : & ce n'eſt pas en ornemens d'Architecture, que conſiſte chez eux la véritable dignité des Maisons Royales & des Temples.

XIV.
Eſcaliers
& Portes.

Leurs eſcaliers ſont ſi peu de choſe qu'un eſcalier de dix ou douze marches par lequel nous montâmes au ſalon de l'Audience à Siam n'avoit pas deux piés de large. Il étoit de briques tenant à un mur du côté droit, & ſans aucun appuy du côté gauche. Mais les Seigneurs Siamois n'avoient garde d'y en chercher : ils le montèrent en ſe traînant ſur les mains & ſur les genoux; & ſi doucement, qu'on eût dit qu'ils vouloient ſurprendre le Roy leur Maître. La porte du ſalon quarrée, mais baſſe & étroite, étoit digne de l'eſcalier, & placée à gauche à l'extrémité du mur du ſalon, c'eſt à dire preſque au coin. Je ne ſay ſ'ils n'y entendent pas fineſſe, & ſ'ils ne croient pas qu'une fort petite porte n'eſt encore que trop grande, puis qu'il eſt cenſé qu'on ſe doit proſterner pour y entrer. Il eſt vray que l'entrée du ſalon de Louvò eſt mieux ſelon nôtre goût : mais outre que le Palais de Louvò eſt plus moderne, le Prince y dépoſe beaucoup la Majeſté, laquelle réſide principalement dans la Capitale, comme je le diray dans la ſuite.

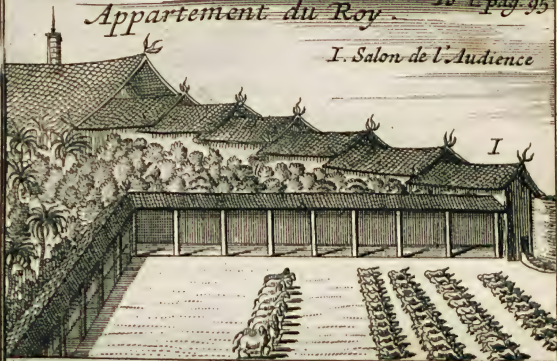
XV.
En quoy
conſiſte

Ce qui fait donc chez eux la véritable dignité des maiſons, c'eſt que quoy qu'il n'y ait qu'un

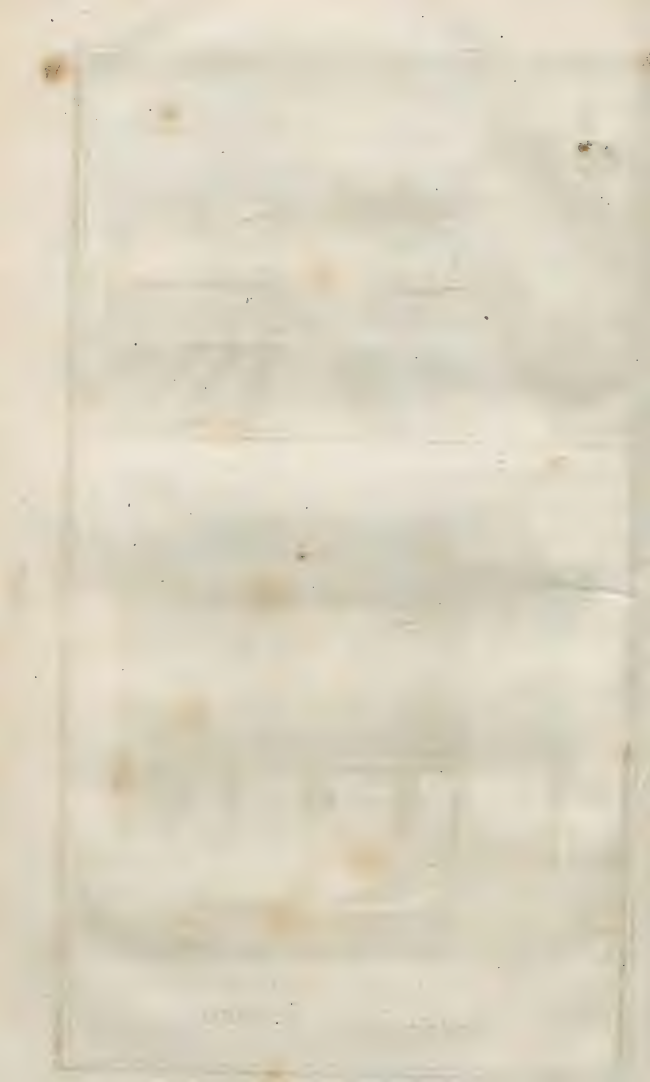
Appartement du Roy .

To 1 pag. 95

I. Salon de l'Audience



Maison d'un Siamois



qu'un étage, il n'y a pourtant point de plain-pié. Par exemple dans le Palais, le logement du Roy & des Dames est plus élevé que tout, & plus une pièce en est proche, plus elle est élevée à l'égard d'une autre, qui en est plus loin. De sorte qu'il y a toujours quelques marches à monter de l'une à l'autre : car elles tiennent toutes l'une à l'autre, & tout est bout à bout sur une ligne, & c'est ce qui cause de l'inégalité dans les toits. Les toits sont tous en dos-d'âne, mais l'un est plus bas que l'autre; à mesure qu'il couvre une pièce plus basse qu'une autre : & un toit plus bas semble sortir pardevant d'un toit plus haut, & le plus haut porter sur le plus bas, comme une selle dont l'arçon de devant porteroit sur l'arçon de derrière d'une autre selle.

la dignité
des Palais.

Au Palais du Roy de la Chine il en est de même : & cette inégalité de toits, qui semblent sortir l'un de dessous l'autre du sens que je viens d'expliquer, marque de la grandeur en ce qu'elle suppose une inégalité de pièces, qui ne se peut trouver en ces Pais-là, au moins en grand nombre, que chez les Rois; afin que plus on a droit de pénétrer dans cette suite de bâtiment, plus on monte en effet, & plus on reçoive en cela de distinction. Les grands Officiers auront jusqu'à trois pièces l'une plus haute que l'autre, que l'on devine aux trois toits de différente élévation : mais j'ay vû au Palais de la ville de Siam, jusqu'à sept toits sortir

XVI.
A la Chi-
ne de
même.

tir l'un de dessous l'autre par devant le bâtiment : je ne say s'il n'en sortoit pas d'autres par derriere. Quelques tours quarrées , qui sont au Palais, semblent aussi avoir plusieurs combles , l'une trois, l'autre cinq, l'autre sept, comme si c'étoient des gobelets quarrés mis l'un sur l'autre & dans l'une de ces tours, est un fort grand tambour garni de peaux d'elephant , pour sonner le Tocfin en cas de besoin.

XVII. Quant aux Pagodes, je n'ay remarqué en
 Aux Tem- celles que j'ay vûës qu'un seul appentis parde-
 ples ou vant, & un autre par derriere. Le toit le plus
 Pagodes élevé est celuy sous lequel est l'Idole, les deux
 de même. autres qui sont plus bas sont estimez n'être que pour le peuple ; quoy que le peuple ne laisse pas d'entrer par tout aux jours que le Temple est ouvert.

XVIII. Mais le principal ornement des Pagodes,
 Pyrami- est d'être accompagnées , comme elles le sont
 des. d'ordinaire, de plusieurs Pyramides de chaux & de briques, dont pourtant les ornemens sont fort grossierement executez. Les plus hautes le sont autant que nos clochers ordinaires, & les plus basses n'ont pas deux toises de haut. Elles sont toutes rondes , & elles diminuent peu en grosseur, à mesure qu'elles s'élevent ; de sorte qu'elles se terminent comme en dôme : il est vray que lors qu'elles sont fort basses, il part de cette extrémité faite en dôme une aiguille de calin fort menuë & fort poin-
 tuë,

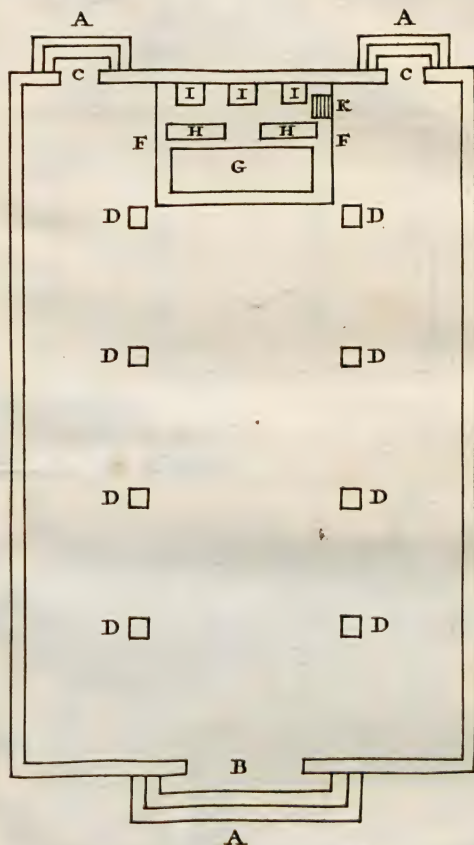
EXPLICATION

Du plan du Temple.

- A Les marches devant les portes du Temple.
- B La principale porte .
- C Deux portes de derrière .
- D Les piliers de bois qui portent le comble .
- E Les piliers de bois qui portent les appentis
devant & derrière le Temple .
- FF L'Autel .
- G La figure de Sommona-codom tenant tout
le devant de l'Autel .
- HH Les statuës de Prá-Moglá, & de Prá
Saribout , moindres & moins hautes que
la premiere .
- III Autres statuës encore moindres que les
précédentes .
- K Degrés dans œuvre pour monter sur l'Au-
tel , qui est une masse faite de briques d'en-
viron 4. piés de haut .

□ E

Plan du Temple

□ E
To. 1. pag. 96

Voyez les Statuës To. 1. pag. 531.

□ E

□ E

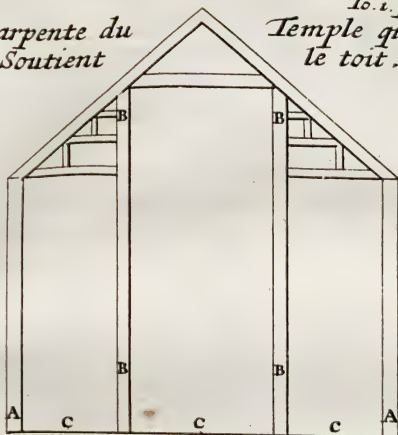
Diagram of a rectangular structure with internal components and labels.



Diagram of a rectangular structure with internal components and labels.

*Charpente du
Soutient*

*Temple qui
le toit.*

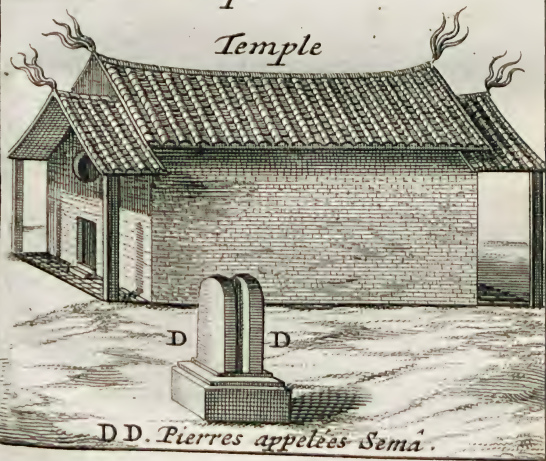


AA. les Murs.

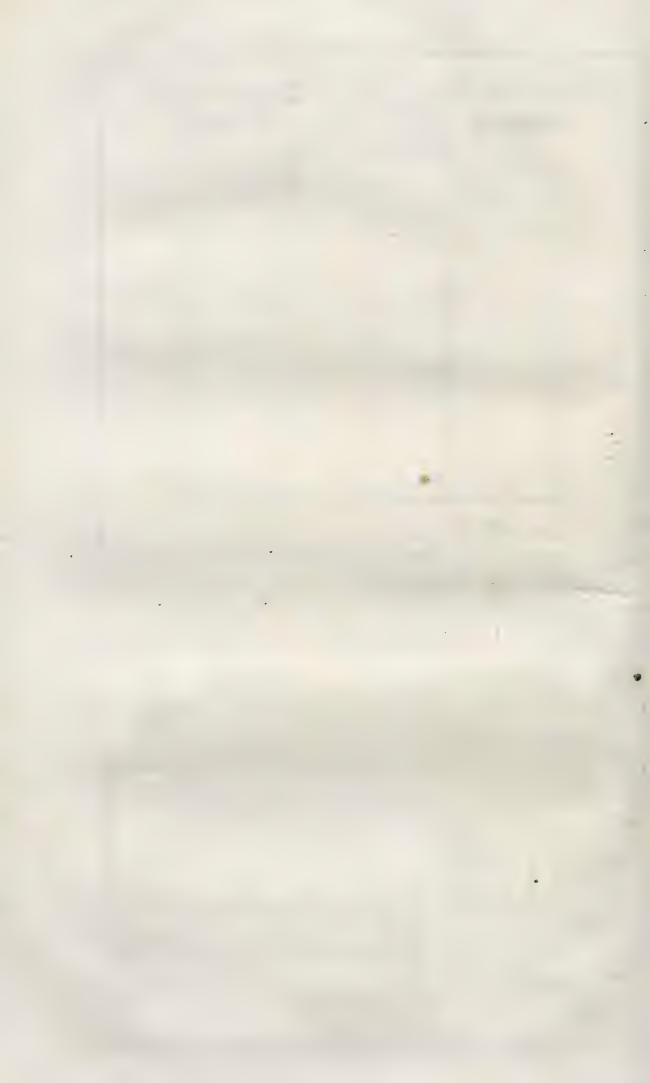
BB. Piliers de bois.

CCC. Sol du Temple.

Temple



D D. Pierres appelées Semâ.



tuë, & assez haute par rapport au reste de la pyramide. Il y en a qui diminuent & grossissent quatre ou cinq fois dans leur hauteur; de telle sorte que leur porfil est ondé : mais ces diverses grosseurs sont moindres à mesure qu'elles sont en une partie plus haute de la pyramide. Elles sont ornées en trois ou quatre endroits de leur contour, de plusieurs canelures à angles droits, tant en ce qu'elles ont de creux, qu'en ce qu'elles ont d'élevé, lesquelles diminuant peu à peu à proportion de la diminution de la pyramide, vont se terminer en pointe au commencement de la grosseur immédiatement supérieure, d'où s'élève derechef de nouvelles canelures.

Je ne puis dire ce que c'est que les appartemens du Roy de Siam : je n'en ay vû que la première pièce, qui est à Siam & à Louvò le salon de l'audience. L'on dit que personne n'entre plus avant, non pas même les domestiques du Roy, hormis ses femmes, & ses eunuques; en quoy, si cela est vray, ce Prince garde plus de hauteur, que ne fait le Roy de la Chine. J'ay vû encore le salon du Conseil du Palais de Louvò : mais c'étoit aussi une première pièce d'un autre corps de logis, je veux dire qu'il n'étoit précédé d'aucune anti-chambre. Au devant & aux deux côtez de ce salon regne une terrasse, qui domine autant sur le jardin qui l'environne, qu'elle est dominée par le salon : & c'est sur cette terrasse, & sous un

XIX.
Description de
certaines
salles du
Palais.

ciel, qu'on avoit tendu exprés au côté exposé au Nord, qu'étoient les Envoyez du Roy en une audience particuliere, que le Roy de Siam leur donna; & ce Prince étoit dans un fauteuil à l'une des fenêtres du salon. Au milieu du jardin & dans les courts il y a des haies isolées qu'on appelle des salles: je veux dire de ces espaces quarrez, que j'ay déjà décrits, qui sont entourez d'un mur à hauteur d'appuy, & couverts d'un toit, qui ne porte que sur des piliers plantez de distance en distance dans le mur. Ces salles sont pour les Mandarins importants, qui s'y tiennent assis les jambes croisées, ou pour les fonctions de leurs charges, ou pour faire leur Cour, c'est à dire pour attendre les ordres du Prince, savoir le matin assez tard, & le soir jusques bien avant dans la nuit, & ils n'en sortent pas sans ordre. Les Mandarins moins considérables sont assis à découvert dans les courts ou dans les jardins; & dès qu'ils savent par certains signaux que le Roy de Siam les voit, quoy qu'il n'en soit pas vû, tous se prosternent sur les genoux & sur les coudes.

XX.
Lieux du
Palais, où
nous di-
nâmes.

Quand nous dînâmes dans le Palais de Siam, ce fut en un endroit fort agréable, sous de grands arbres, & au bord d'un réservoir, où l'on dit qu'entre plusieurs sortes de poissons il y en a qui ressemblent à l'homme & à la femme; mais je n'y en vis d'aucune espee. Dans le Palais de Louvò nous dînâmes dans le jardin

din en une salle isolée , mais dont les murs montent jusqu'au toit & le soutiennent. Ils sont enduits d'un ciment extrêmement blanc, poli & luisant , à l'occasion duquel on nous dit qu'on en fait de bien plus beau à Suratte. La Salle a une porte à chaque bout , & elle est entourée d'un fossé de deux à trois toises de large , & profond peut-être d'une toise , dans lequel il y a une vintaine de petits jets-d'eau à distances égales. Ils jaillissent en arrousoir , c'est à dire par des ajutages percez de plusieurs trous fort petits , & ils ne jaillissent que jusqu'à la hauteur du bord du fossé , ou à peu près , parce qu'au lieu d'élever les eaux , ils ont creusé la terre pour abaisser les bassins.

Le Jardin n'est pas bien spacieux : les compartiments en sont fort petits & formez par des briques posées sur le chant. Les sentiers, que laissent les compartiments , ne peuvent tenir deux personnes de front , & les allées n'en peuvent tenir guere davantage : mais tout étant planté de fleurs , & de diverses sortes de palmiers & d'autres arbres , le jardin , le salon , & les jets-d'eau avoient je ne say quel air de simplicité & de fraîcheur , qui faisoit plaisir. C'est une chose remarquable que ces Princes ne se soient jamais portez à mettre de la magnificence dans leurs jardins ; quoy que de toute ancienneté les Orientaux les aient aimez.

XXI.
Jardin de
Louvo.

Comme le Roy de Siam fait quelquefois

bambou
dans les
bois.

des chasses de plusieurs jours , il a dans les forêts des Palais de bambou , ou si l'on veut des tentes fixes , qu'il ne faut que meubler pour le recevoir. Elles sont rouges par dehors, comme sont celles du Grand-Mogol , quand il va en campagne , & comme les murs , qui servent de clôture au Palais du Roy de la Chine. J'en donne le plan non seulement afin qu'on en voye la simplicité : mais principalement parce que l'on m'a assuré que l'appartement du Roy de Siam dans ses Palais de Siam & de Louvò est sur le même modele. Ce n'est qu'un petit dortoir , où le Roy & ses femmes ont chacun une petite cellule : neanmoins la verité de ce que peu de gens voyent , est toujours malaisée à savoir. Quoy qu'il en soit , on m'a assuré aussi du Roy de Siam ce que j'ay oüi dire de Cromwell , qui est que de peur d'être surpris par quelque conspiration , ce Prince a divers appartemens où il se renferme la nuit , sans qu'il soit possible de deviner précisément dans lequel il couche. Strabon dit des Rois des Indes de son temps , que cette même raison les obligeoit à changer de lit & d'appartement , même plusieurs fois dans la même nuit. Et c'est à peu près tout ce qu'on peut dire de la maniere de bâtir des Siamois. Voicy ce que c'est que leurs meubles.

Des Meubles des Siamois.

I.
Leurs
gros meu-
bles.

II.
Leur vaif-
felle.

puiffer de l'eau sont de bambou fort proprement entrelassé. On voit le peuple dans les marchez cuire son ris dans un coco, & le ris être achevé de cuire avant que le coco soit achevé de brûler : mais le coco ne sert qu'une fois.

III.
Leurs ou-
tils.

Au reste chacun bâtit sa maison, s'il ne la fait bâtir par ses esclaves; & par cette raison la sie & le rabot sont les meubles de tout le monde. Les plus curieux trouveront à la fin de ce volume une liste, que deux Mandarins me donnerent des meubles ordinaires dans leurs ménages. Ce n'est pas que chaque particulier en ait autant, mais peut-être pas un n'en a davantage. Ils y ajouterent les noms des principales parties d'une maison, ceux de leurs habits, & de leurs armes. On y pourra voir la maniere simple, mais propre dont ils bâtissent, & dont ils se meublent; & plusieurs particularitez de leurs mœurs, que j'y rapporte à l'occasion de certains meubles.

IV.
Quels
meubles
chez le
Roy.

Les Meubles de leur Roy sont les mêmes à peu près, mais plus riches & plus précieux que ceux des particuliers. Les salons, que j'ay vûs dans les Palais de Siam & de Louvò, sont tout-lambriffez, & les lambris sont vernis de rouge avec quelques filets & quelques feüillages d'or. Les planchers étoient couverts de tapis de pié. Le salon de l'audience à Louvò étoit déjà tout garni des glaces de miroir, que l'Escadre du Roy avoit portées à Siam. Le salon
du

du Conseil y étoit meublé de cette sorte. Dans le fond il y avoit un sofa fait précisément comme un grand bois-de-lit avec ses quenouilles, un fond, & ses tringues, le tout revêtu d'une lame d'or, & le fond couvert d'un tapis, mais sans ciel ny rideaux, ny aucune sorte de garniture. A l'endroit du chevet étoient en pile les coussins, sur lesquels le Roy s'appuye, mais il ne s'assied point dessus, comme je l'ay déjà marqué : il n'a sous luy que le tapis. Il y avoit aussi dans ce salon, au mur du côté droit par rapport au sofa, un beau miroir, que le Roy avoit envoyé au Roy de Siam par Mr. de Chaumont. Il y avoit encore un fauteuil de bois doré, dans lequel ce Prince se montra aux Envoyez du Roy dans une audience sans cérémonie, dont j'ay parlé, & un *Tiab*, c'est à dire une coupe pour mettre le bétel, haute de deux piés ou environ & revêtuë d'argent fort façonné, & doré en quelques endroits.

Dans tous les répas que nous avons faits au Palais, nous avons vû une assez grande quantité de vaisselle d'argent, sur tout de grands bassins ronds & profonds, & d'un doigt de bord, dans quoy l'on servoit de grandes boîtes ronds d'environ un pié & demy de diamètre. Elles étoient couvertes, & avoient une patte proportionnée à leur grosseur, & c'étoit dans ces boîtes qu'on servoit le ris. On nous donna pour le fruit des assiettes d'or, qu'on

V.

La vaisselle de table que nous avons vûe chez le Roy.

disoit avoir esté faites exprés pour les repas, que le Roy de Siam fit donner à Mr. de Chaumont: & il est vray que ce Prince ne mange point en vaisselle platte. Ils estiment de sa dignité, que les mets qu'on luy sert, ne soient que dans des vases hauts, & la porcelaine est plus ordinaire à sa table, que l'or ny l'argent: usage général de toutes les Cours de l'Asie, & même de celle de Constantinople.

C H A P I T R E I V.

De la Table des Siamois.

I.
Que les
Siamois
mangent
peu, &
quelle est
leur nour-
riture.

LA Table des Siamois n'est pas somptueuse: comme nous mangeons moins en esté qu'en hyver, ils mangent moins que nous, à cause de l'esté continuel, dans lequel ils vivent: leur nourriture ordinaire est le ris, & le poisson. La mer leur donne de petites huîtres tres-déliçates, de tres-bonnes petites tortuës, des écrevices de toute taille, & d'excellens poissons, dont les especes nous sont inconnuës. Leur riviere est aussi fort poissonneuse, & nourrit principalement de belles & bonnes anguilles. Mais ils font peu de cas du poisson frais.

II.
Merveille
qu'on dit
de deux
sortes de
Poissons.

Entre les Poissons d'eau-douce ils en ont de petits de deux sortes, qui meritent que l'on en fasse mention. Ils les appellent *pla out*, & *pla cadì*, c'est à dire le poisson *out*, & le poisson

son *cadz*. L'on m'a assuré, à ne me permettre pas d'en douter, qu'après qu'on les a salez ensemble, comme les Siamois ont coûtume de faire, si on les laisse dans une cruche de terre en leur saumure, où ils pourrissent bien-tost, parce qu'on sale mal à Siam, alors, c'est à dire quand ils sont pourris, & comme en pâte fort liquide, ils suivent exactement le flux & le reflux de la mer, haussant & baissant dans la cruche à mesure que la mer croît, ou décroît. Mr. Vincent m'en donna une cruche en arrivant en France, & m'assura que cette expérience étoit vraie, & qu'il l'avoit vû: mais je n'y puis ajouter mon témoignage, parce que j'en ay esté averti trop tard à Siam, pour avoir occasion de m'en assurer par mes yeux; & que la cruche que Mr. Vincent me donna, & que j'apportay à Paris, ne faisoit plus cet effet; peut être parce que les poissons étoient trop pourris, ou que leur vertu d'imiter le flux & le reflux de la mer ne dure qu'un certain temps.

Les Siamois ont de la peine à faire de bonnes salaisons, parce que les viandes prennent difficilement le sel dans les Païs trop chauds; mais ils aiment le poisson mal salé, & le poisson sec mieux que le frais, même le poisson pourri ne leur déplaît pas non plus que les œufs couvez, les sauterelles, les rats, les lézards, & la plûpart des insectes: la nature tournant sans doute leur appétit aux choses, dont la digestion leur est plus facile. Et peut-être

III.

Mauvaises salaisons à Siam: goût des Siamois pour les mets corrompus.

Tout ce
qui sent
mauvais
n'est pas
toujours
de mau-
vais goût.

être que toutes ces choses ne sont pas de si mauvais goût que nous pensons. Navarrete, page 45. du Tome I. de ses *Discours Historiques de la Chine*, dit qu'il eut d'abord beaucoup d'horreur des œufs couvez d'un oyseau, qu'il appelle *Tabon*, mais que quand il en mangea, il les trouva excellents. Il est au moins certain qu'à Siam les œufs frais sont tres-mal sains : nous mangeons icy des viperes : nous ne vuidons pas de certains oyseaux pour les manger ; & quelquefois les viandes un peu trop venées nous paroissent de meilleur goût.

IV.

Ce qu'un
Siamois
dépense
par jour à
se nourrir.

Un Siamois fait assez bonne chere avec une livre de ris par jour, qui ne revient au plus qu'à un liard, & avec un peu de poisson sec, ou salé, qui ne coûte pas davantage. L'arak ou eau de vie de ris, n'y vaut que deux sols dans cette quantité, qui revient à la pinte de Paris : après quoy il ne faut pas s'étonner si aucun Siamois n'est en grand soucy de sa subsistence, & si l'on n'entend que chançons le soir dans leurs maisons.

V.

Leurs sauces.

Leurs sauces sont simples, un peu d'eau avec des épices, de l'ail, de la ciboule, ou quelque petite herbe de bonne odeur, comme le baume. Ils aiment fort une sauce liquide comme de la moutarde, qui n'est que de petites écrevisses pourries parce qu'elles sont mal salées : ils l'appellent *capi*. On en donna à M^r. Ceberet quelques pots, qui ne sentoient pas mauvais.

Ce qui leur tient lieu de safran est une racine, qui en a le goût, & la couleur, quand elle est sèche & mise en poudre : la Plante en est connue sous le nom de *Crocus Indicus*. Ils estiment fort sain pour leurs enfans de leur en jaunir le corps & le visage : si bien que dans les rues on ne voit que des enfans, qui ont le teint jaune. VI. Ils jaunissent les enfans.

Ils n'ont ny noix, ny olives, ny d'autre huile à manger, que celle qu'ils tirent du fruit de coco ; laquelle, quoy que toujours un peu amere, ne laisse pas d'être bonne, quand elle n'est que de peu de jours : mais bien-tôt elle devient forte à ne pouvoir être mangée, si on n'est bien accoutumé à la méchante huile. Le goût se fait à tout, & il m'est arrivé au retour d'un assez long voyage, où je n'avois pas mangé de trop bonne huile, de trouver l'excellente huile de Paris fade & sans goût. VII. Quelle huile ils mangent.

A propos de quoy je ne puis me tenir de faire une remarque fort nécessaire pour bien entendre les relations des pais éloignez. C'est que les mots de *bon*, de *beau*, de *magnifique*, de *grand*, de *mauvais*, de *laid*, de *simple*, de *petit*, équivoques d'eux-mêmes, se doivent toujours entendre par rapport au goût de l'Auteur de la relation, si d'ailleurs il n'explique bien en détail ce dont il écrit. Par exemple, si un Facteur Hollandois, ou un Moine de Portugal exagèrent la magnificence, & la bonne chere de l'Orient ; si le moindre corps de lo-

VIII. Comment il faut entendre les relations par rapport à celui qui les écrit.

gis du Palais du Roy de la Chine leur paroît digne d'un Roy Européan, il faut croire tout au plus que cela est vray par rapport à la Cour de Portugal, & par rapport à celle des Princes d'Orange. Et encore en peut-on douter, puisqu'au fonds les appartemens du Palais de la Chine ne sont tout au plus que de bois verni par dedans & par dehors, ce qui est plutôt agréable & propre, que magnifique. Ainsi (parce qu'il ne seroit pas juste de mépriser tout ce qui ne ressemble pas à ce que nous voyons aujourd'huy à la Cour de France, & qu'on n'y avoit jamais vû avant ce Regne plein de grandes & glorieuses prosperitez) j'ay tâché de ne rien dire en termes vagues, mais de décrire exactement ce que j'ay vû, pour ne surprendre personne par mon goût particulier, & afin que châcun puisse juger de ce que je dis presque aussi juste, que s'il avoit fait le voyage que j'ay fait.

IX.

Autre réflexion
sur le même
sujet.

Un autre méconte dans les relations c'est la traduction des mots étrangers. Par exemple, parmi les femmes du Roy de la Chine il n'y en a qu'une, qui ait les honneurs & le nom de Reyne: les autres sont fort au dessous de cela, quoy qu'elles soient toutes légitimes, c'est à dire permises par les Loix du Païs. On les appelle mot à mot *Dames du Palais*, & à Siam elles ont le même nom. Les enfans de ces Dames n'honorent point leurs meres naturelles, comme les Chinois sont obligez d'ho-

d'honorer leurs meres, mais ils rendent ce respect, & ils donnent le nom de mere à la Reine; comme si les secondes femmes n'enfan-toient que pour la principale femme. Et c'est aussi l'usage, au moins à la Chine, dans les maisons des particuliers, qui ont plusieurs femmes; afin qu'il y ait une entiere subordi-nation, qui y entretienne la paix autant qu'il se peut; & qu'il soit moins permis aux enfans de disputer entre eux, sur le merite de leurs meres. Nous lisons à peu près la même chose de Sara, qui donna son esclave Agar à Abra-ham, afin d'avoir, disoit-elle, des enfans par son esclave, n'en pouvant avoir par elle-même. Quelques autres femmes des Patriarches en ont usé de même, & l'on voit qu'étant les prin-cipales femmes, chacune étoit censée la mere de tous les enfans de son mary. Or pour re-venir à ce que j'ay dit du danger d'être trompé par les traductions des mots étrangers dans les relations, qui ne voit l'équivoque de ces mots, *Dames du Palais*, mis dans la bouche d'un Chinois, ou dans la bouche d'un Portugais, ou enfin dans la bouche d'un François, qui tra-duit une relation Portugaise de la Chine? Les mêmes équivoques se rencontrent dans les noms des Charges; parce que toutes les Cours ne se ressembtent pas, ny tous les Gouverne-mens. Toutes les fonctions ne se trouvent pas par tout, & l'on n'attribuë pas par tout toutes les mêmes aux mêmes Offices, c'est à

dire aux Offices de même nom : outre que telle fonction sera grande & considérable en un pays, qui sera peu de chose en un autre. Par exemple, les Espagnols ont des Marêchaux, qu'ils ont voulu mouler au commencement sur les Marêchaux de France, & néanmoins un Ambassadeur se trouveroit fort trompé si étant accompagné à l'Audience du Roy d'Espagne par un Maréchal d'Espagne, il se croyoit aussi honoré, que s'il étoit accompagné à l'Audience du Roy par un Maréchal de France. Or plus les Cours sont éloignées, plus le méconte est grand, quand on transporte les mêmes mots & les mêmes idées de l'une à l'autre. A Siam c'est un employ fort honorable d'aller vider le bassin du Roy, que l'on vuide toujours en un endroit destiné à cela, & bien gardé; peut-être par quelque crainte superstitieuse des forcelleries qu'ils s'imaginent qu'on pourroit faire sur les excréments. A la Chine, tout l'éclat & toute l'autorité est dans les Charges que nous appelons de Robbe : Et leurs Officiers de guerre, au moins avant la domination des Tartares, n'étoient que des malheureux, qui ne s'étoient pas senti assez de mérite, pour s'avancer par les Lettres.

x.

Autre reflexion
sur le même sujet.

Un troisième méconte des relations est de ne donner la plûpart des choses que par un bout, s'il faut ainsi dire. Le Lecteur s' imagine qu'en tout le reste la nation, dont on luy parle, ressemble à la sienne, & que par cet endroit

droit la seulement elle est ou extravagante ou admirable. Ainsi si l'on disoit simplement que le Roy de Siam met sa chemise sur sa veste, cela nous paroîtroit ridicule : mais quand tout est entendu, on trouve que, quoy que toutes les nations agissent presque sur divers principes, tout revient à peu près au même ; & que nulle part il n'y a guere rien de merveilleux, ny d'extravagant. Mais c'est assez parlé sur ce sujet, jereviens à la bonne-chere des Siamois.

Ils ont du lait de buffle-femelle, qui a plus de crème, que celui de leurs vâches : mais ils ne font aucune sorte de fromage, & guere de beurre. Le beurre y prend difficilement de la consistance à cause de la chaleur, & celui qu'on y porte de Suratte & de Bengale par des climats si chauds, est bien mauvais & presque fondu en arrivant.

XI.
Laitage
de Siam.

Ils déguisent le poisson sec en plusieurs manieres, sans en varier l'apprêt. Par exemple, ils le couperont en filets menus & tortiliez, comme les *vermicelli* des Italiens, ou les *œufs-filez* des Espagnols. Les Chinois sont si adonnez à cette maniere de déguiser leurs mets, qu'ils feront, par exemple, d'un canard un soldat, d'un ananas un dragon ; & ce dragon sera peint de plusieurs couleurs. Autrefois en Europe on servoit parmy le Fruit plusieurs figures de sucre, mais on ne les mangeoit pas ; & les Allemans les appeloient *du Manger pour-voir, Schau-essen*.

XII.
Com-
ment les
Siamois
déguisent
leurs
mets.

XIII.
Repas
Chinois.

De plus de trente mets, que l'on nous servît à Siam de la façon des Chinois, il ne me fut pas possible de manger d'un seul; quoy qu'il me soit naturellement aussi aisé qu'à tout autre, de m'accommoder aux goûts étrangers. A la vûe donc d'un si étrange repas je demeuray plus persuadé de ce qu'on dit des Chinois, qu'ils tâtent sans dégoût aux excréments des hommes & des autres animaux, pour choisir les plus propres à engraisser les terres; & qu'ils mangent communément de toutes les viandes, que nous avons en quelque sorte d'horreur, comme chats, chiens, chevaux, ânes, mulets.

XIV.
Les Siamois aiment peu la chair, & n'ont point de boucherie.

En quoy ils sont bien opposez aux Siamois, qui ne mangent d'aucune chair que rarement, encore même qu'on leur en donne. Mais quand ils font tant que d'en manger, ils aiment mieux les boyaux, & tout ce qu'il y a de plus dégoûtant pour nous dans les intestins. Ils vendent dans leurs Bazars ou marchez les insectes grillez ou rotis; & ils n'ont ny d'autre rôtisserie, ny d'autre boucherie. Le Roy de Siam nous faisoit donner la volaille, & les autres animaux en vie, & c'étoit à nos gens à les égorger, & à les préparer pour nôtre table. Mais en général toute viande y est coriace, peu succulente & indigeste; & peu à peu les Européans mêmes, qui demeurent à Siam, se portent à n'en guère manger. Les anciens Habitans de l'Isle de Rhodes n'estimoient pas, selon

Ion Elien , ceux qui préféroient la chair au poisson. Les Espagnols & les Italiens en mangent peu , & la mangent sèche à force d'être rôtie ; & nous trouvons que les Anglois en mangent trop , & qu'ils la mangent trop crüe. C'est qu'à mesure que les pais sont plus chauds, la sobriété y est plus naturelle.

Les Siamois ne se donnent pas le soin d'avoir des chapons. Ils ont de deux sortes de poules , les unes sont pareilles aux nôtres, les autres ont la peau & la crête noires , mais la chair & les os blancs : & quand ces poules noires sont cuittes , on ne les sauroit distinguer des blanches ny par le goût , ny par la couleur ; quoy qu'il y ait des gens , qui trouvent les noires ordinairement meilleures. Les canards y sont en abondance & fort bons , mais c'est une viande qui donne aisément la gale , à ce que l'on dit. Les coqs-d'Inde nous sont venus de l'Inde Occidentale , & il n'y en a point à Siam.

Les paons & les pigeons y sont sauvages : toutes les perdrix y sont grises : les lièvres y sont fort rares , & on n'y voit point de lapin : peut-être que la race ne s'y en pourroit conserver dans les bois , parmy toutes les bêtes carnacieres , dont ils sont peuplez. Il y a quantité de francolins , & de bonnes beccassines : on y mange des tourterelles dont le plumage est varié , des perroquets , & divers petits oyseaux , qui sont bons.

XV.
La volaille.

XVI.
La chasse.

XVII.
Le Gibier.

Mais le Gibier est en sûreté parmy les Siamois : ils n'aiment ny à le tuer, ny à luy ôter la liberté. Ils haïssent les chiens, qui leur aideroient à le prendre ; & d'ailleurs la hauteur des herbages, & l'épaisseur des forêts y rendent la chasse difficile. Néanmoins les Mores s'y divertissent fort au vol des faucons, & ces oyseaux leur viennent de Perse.

XVIII.
Singularité des oyseaux de Siam.

Une chose qui paroîtra singulière (quoy qu'elle soit commune au Bresil, & peut-être à d'autres pais chauds) c'est que presque tous les oyseaux sont beaux à voir à Siam, & qu'ils y sont tous desagréables à entendre. Il y en a de plusieurs sortes, qui imitent la parole : tous ont quelque cry, & point de ramage. Et quoy qu'il y ait en ce pais-là quelques-uns des oyseaux que nous avons en celuy-cy, ce ne sont, par exemple, ny les rossignols ny les serins, mais les moineaux, les paons, les corneilles, les vautours. Les moineaux entrent sans crainte dans les chambres, pour y manger les petits insectes, dont tout fourmille. Les corneilles & les vautours y sont en tres-grand nombre & fort familiers ; parce que personne ne les effarouche, & que le peuple leur donne à manger par charité. Il leur donne même pour l'ordinaire les enfans, qui meurent avant l'âge de trois ou quatre ans.

XIX.
Ce que nous ap-
pellons

Le cabrit & le mouton y sont rares, petits, & pas trop bons : on n'en trouve à acheter que chez les Mores ; mais le Roy de Siam en fait
nourrir

nourrir pour luy quelque quantité. Ils gardent d'ordinaire le bœuf & le buffle pour le labourage, & vendent les vâches, & le tout est assez mauvais à manger.

viande de
boucherie
ne vaut
rien à
Siam.

Le cochon y est fort petit, & si gras, qu'il en est dégoûtant. C'est néanmoins la chair la plus saine, qu'on puisse manger dans la plupart des pais de la Zone Torride; & l'on y en donne aux malades. Les cochons sont excellens aussi sur la mer, quand ils y ont mangé de la mâchemourre, c'est à dire de la brisûre de biscuit : au lieu que les moutons y sentent souvent la laine, parce qu'ils se la mangent les uns aux autres, comme la volaille s'entre-mange aussi la plume.

XX.
Bonté du
cochon.

Quant au prix des viandes dans le Royaume de Siam, une vâche n'y vaut que dix sols dans les Provinces, & un écu, ou à peu près, dans la Capitale : un mouton quatre écus : un cabrit deux ou trois écus (encore les Mores n'en vendent-ils qu'à regret ; parce que c'est leur principale nourriture.) Un cochon n'y vaut que sept sols, parce que les Mores n'en mangent pas. Les poules y valent environ vingt-sols la douzaine, & la douzaine des canards y vaut un écu.

XXI.
Le prix
des viandes.

Tous les Volatilles multiplient extrêmement à Siam : la chaleur du climat y couve presque les œufs. La venaison aussi n'y manqueroit pas malgré le dégât qu'en font les bêtes feroces, si les Siamois étoient avides de bonne-

XXII.
Les Volatilles multiplient beaucoup à Siam.

bonne-chere: mais quand ils tuent des cerfs & d'autres bêtes, ce n'est que pour en vendre les peaux aux Hollandois, qui en font un grand commerce au Japon.

XXIII.
Maladies
des Sia-
mois.

Cependant à la honte, ce semble, de la sobriété, ou parce qu'à proportion de la chaleur de leur estomach les Siamois ne sont pas plus sobres que nous, ils ne vivent guère plus long-temps, & leur vie n'est pas moins attaquée de maladies, que la nôtre. Parmi les plus dangereuses, les plus fréquentes sont les cours-de-ventre & les dissenteries, dequoy les Européans qui arrivent en ce país-là, ont encore plus de peine à se défendre, que les naturels du país, parce qu'ils ne peuvent être assez sobres. Les Siamois sont quelquefois attaquez de fièvres chaudes, dans lesquelles le transport au cerveau se forme aisément, avec des fluxions sur la poitrine. D'ailleurs les inflammations y sont rares, & la simple fièvre-continuë n'y tuë personne, non plus que dans les autres lieux de la Zone Torride. Les fièvres intermittentes y sont rares aussi, mais opiniâtres, quoy que le frisson en soit fort court. Le chaud extérieur y affoiblit si fort la chaleur naturelle, qu'on n'y voit presque point de ces sortes de maladies, que nos Medecins appellent froides: Et cela est ainsi dans toute l'Inde, & même en Perse, où de cent malades M^r. Vincent ce Medecin Provençal, dont j'ay déjà parlé, dit qu'à peine en avoit-il trouvé un, qui eût la fièvre,

vre, ou quelque autre maladie chaude. La toux, les coqueluches, & toutes sortes de fluxions & de rhumatismes ne sont pas moins fréquentes à Siam, qu'en ces païs-cy ; & je ne m'en étonne pas, puisque le temps y est tourné à la pluye pendant une si grande partie de l'année : mais la goutte, l'épilepsie, l'apoplexie, la phthisie & toutes sortes de coliques, sur tout la nephretique, y sont rares.

Il y a beaucoup de cancers, d'abcès, & de fistules. Les erisipeles y sont si frequents, que de vingt hommes il y en a dix-neuf, qui en sont atteints ; & quelques-uns en ont les deux tiers du corps couverts. Il n'y a point de scorbut, ny guère d'hydropisie, mais beaucoup de ces maladies extraordinaires, que le peuple croit être causées par des sortilèges. Les maux de débâche aussi n'y sont pas rares, mais ils ignorent s'ils sont anciens, ou récents en leur païs.

Enfin il y a des maux contagieux, mais la véritable peste de ce païs-là est la petite vérole. Elle y fait souvent des ravages effroyables, & alors ils enterrent les corps sans les bruler : mais parce que leur pieté leur fait toujours desirer de leur rendre ce dernier honneur, ils les déterrent pour cela dans la suite : & ce qui m'a fort surpris, c'est qu'ils ne l'osent faire que trois ans après, ou plus-tard ; parce qu'ils ont expérimenté, à ce qu'ils disent, que cette contagion recommence, s'ils les déterrent plutôt.

XXIV.
Ce que
c'est que
la peste à
Siam.

C H A P I T R E V.

*Des Voitures, & de l'Equipage en general
des Siamois.*

I.
Leurs
animaux
domestiques.

Oltre le bœuf & le buffle, qu'ils montent communément, l'elephant est leur seul animal domestique. La chasse des elephants est libre à tout le monde, mais ils ne vont à cette chasse que pour les prendre, & jamais pour les tuer. Ils ne les coupent jamais; mais aussi pour le service ordinaire ne se servent-ils que des elephants femelles: ils destinent les mâles à la guerre. Leur país n'est point propre à élever des chevaux, ou eux-mêmes ne savent pas les élever: mais je croy aussi que leurs pâturages sont trop grossiers & trop marécageux, pour donner du courage & de la noblesse à leurs chevaux; & cela fait qu'ils n'ont pas besoin de les couper pour les rendre plus traittables. Ils n'ont ny ânes, ny mulets: mais les Mores qui sont établis à Siam, ont quelques chameaux, qui leur viennent de dehors.

II.
Chevaux
du Roy
de Siam.

Le Roy de Siam fait nourrir seulement environ deux-mille chevaux: il en a une douzaine de Persans, qui ne valent déjà plus rien. L'Ambassadeur de Perse les luy donna il y a quatre à cinq ans de la part du Roy son Maître. D'ordinaire il envoie acheter des chevaux à Batavia, où ils sont tous petits & assez vifs, mais

mais aussi rétifs que les peuples Javans sont mutins ; soit que le pais le comporte ainsi , soit que les Hollandois ne sachent pas les mener.

Je vis plus d'une fois dans les rues de Batavia la Bourgeoise de la ville à cheval : mais à tout moment leurs rangs se confondoient , parce que la plupart de leurs chevaux s'arrêtoient tout d'un coup , & refusoient de marcher ; & mon Hôte me dit sur cela que le défaut ordinaire des chevaux Javans étoit d'être fort rétifs. La Compagnie Hollandoise entretient de l'Infanterie à Batavia , parmi laquelle il y a bon nombre de François. Pour ce qui est de la Cavallerie , il n'y en a point d'autre que la Bourgeoise , qui malgré le chaud du climat , se pare de bons buffles avec de riches manches de broderie d'or ou d'argent. Nul Bourgeois ne sert dans l'Infanterie : mais si un Soldat fait voir qu'il a de quoy s'établir & s'entretenir dans Batavia , soit par un mariage , soit par un métier , ils ne luy refusent jamais ny son congé , ny le droit de Bourgeoisie.

Quand nous y arrivâmes il y avoit deux Siamois pour acheter deux-cent chevaux pour le Roy leur Maître , dont ils en avoient déjà fait partir pour Siam environ cent cinquante. Ce n'est pas que ce Prince aime à aller à cheval : cette monture luy semble & trop basse & de trop peu de défense ; car l'elephant leur paroît bien plus propre pour le combat , quoy qu'à

tout

III.
Cavallerie & Infanterie de Batavia.

IV.
Le Roy de Siam va peu ou point à cheval.

tout prendre on puisse raisonnablement douter s'il est plus propre à la guerre, comme je le feray voir dans la suite. Ils disent que cet animal fait défendre son maître, le remettre sur son dos avec sa trompe s'il est tombé, & ruër par terre son ennemy. Quand le Roy de Siam s'empara de la Couronne, le Roy son Oncle s'enfuit du Palais sur un elephant, & non pas sur un cheval, quoy qu'un cheval semble bien plus propre à fuir.

V.
Elephant
de garde
dans le
Palais.

Il y a toujours au Palais un elephant de garde, c'est à dire enharnâché & prêt à monter, & il n'y a point de cheval de garde. On m'a pourtant assuré que le Roy de Siam ne dédaigne pas absolument de monter à cheval, mais qu'il n'y monte que fort rarement.

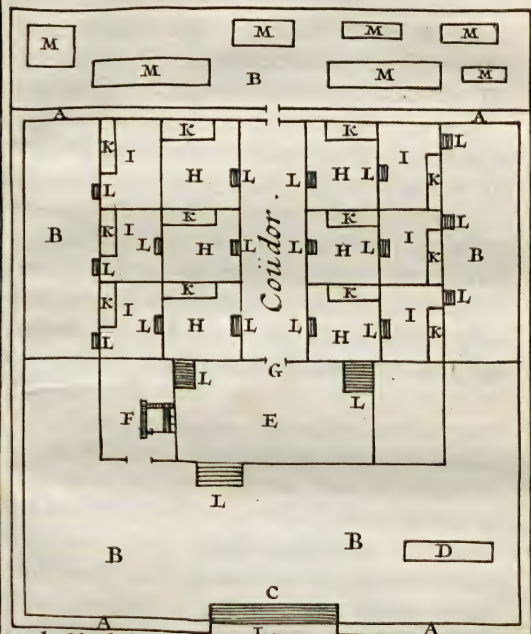
VI.
On ne
voit ja-
mais le
Roy de
Siam de
plain pié.

En cet endroit du Palais, où est l'elephant de garde, il y a un petit échaffaut, auquel le Roy va de son appartement de plain-pié, & de cet échaffaut il monte aisément sur son elephant. Que s'il veut se faire porter en chaise par des hommes, ce qu'il fait quelquefois, il arrive aussi à cette sorte de voiture, à hauteur de s'y placer, ou par une fenêtre, ou par une terrasse: & ainsi jamais ses sujets, ny les étrangers ne le voyent de plain-pié. Cet honneur est uniquement réservé à ses femmes & à ses eunuques, lorsqu'il est renfermé dans l'intérieur de son Palais.

VII.
Chaises à
porteurs.

Leurs chaises à porteurs ne sont pas comme les

*Palais du Roy de Siam de Bambou dans
les forests dont les chambresi ont du jour
que par les portes .*



- AA. double closture de Bambou.
BB. Courts de Clayes elevees sur des piliers.
C. La Porte.
D. Manjar pour les Bras points
E. Salle d'Audience
F. Echaffaut de Bambou pour monter sur l'Elephant de garde.
G. Lafenestre ou le Royse montre
HH. Chambres du Roy et deses Dame
II. Chambres des femmes esclaves, plus basses que les autres.
K. Lits de Claye attachés aux cloisons, come un etau a la hauteur de deux piés ou environ.
L. Degres de Bambou.
M. Cuijines et logemens des Eunuques.

The first of these is the fact that the
 of the system is not a simple one
 of the system.



The second of these is the fact that the
 of the system is not a simple one
 of the system.

les nôtres, ce sont des sièges quarez & plats, plus ou moins élevez, qu'ils mettent & affermissent sur des civieres. Quatre ou huit hommes, (car la dignité en cela est dans le nombre) les portent sur leurs épaules nuës, un ou deux à chaque bâton, & d'autres hommes relayaient ceux-cy. Quelquefois ces sièges ont un dossier & des bras comme nos fauteuils, & quelquefois ils sont simplement entourez, horsmis pardevant, d'une petite balustrade d'un demi-pié de haut: mais les Siamois s'y placent toujours les jambes croisées. Quelquefois ces sièges sont découverts, quelquefois ils ont une imperiale; & ces imperiales sont de plusieurs sortes, que je décriray en parlant des *Balons*, au milieu desquels ils placent aussi de ces sièges, aussi bien que sur le dos des elephans.

Toutes les fois que j'ay vû le Roy de Siam sur un elephant, son siège étoit sans imperiale, & tout ouvert par devant. Par les côtez, & par le derriere s'élevoient jusqu'à la hauteur de ses épaules trois grands feüillages, ou pennaches dorez, & recourbez un peu en dehors par la pointe: mais quand ce Prince s'arrêtoit, un homme à pié, qui se tenoit debout à dix ou douze pas de luy, le mettoit à couvert du Soleil avec un fort haut para-sol en forme de pique, dont le fer auroit trois ou quatre piés de diametre: & ce n'étoit pas une petite fatigue, lorsque le vent donnoit dessus. Cette

VIII.
L'impe-
riale n'est
point fort
honora-
ble à
Siam,
mais le
para-sol.

sorte de para-sol, qui n'est que pour le Roy, s'appelle *Pat-bóouk*.

IX.
Com-
ment ils
montent
un Ele-
phant.

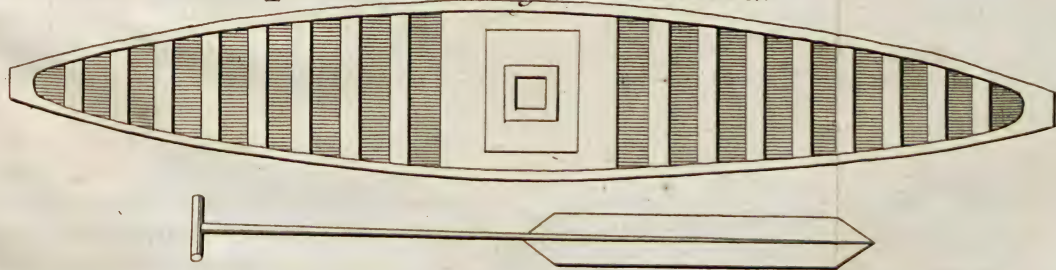
Pour revenir à la voiture de l'Elephant, ceux qui le veulent conduire eux-mêmes se mettent sur son col comme à cheval, mais sans aucune sorte de selle; & avec une espee de pic de fer ou d'argent ils luy picquent la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche, ou tout au milieu du front, en luy disant en même temps par où il faut qu'il aille, & quand il doit s'arrêter; & sur tout dans les penchans des chemins ils l'avertissent qu'il faut aller en descendant, *pat, pat*, c'est à dire descend, descend. Que si on ne veut pas se donner la peine de le mener, on se place sur son dos dans une chaise au lieu de selle, ou sans chaise & à poil, si l'on peut parler ainsi d'un animal qui n'en a point: & alors un domestique, & ordinairement celui, qui a soin de nourrir l'elephant, se met sur son col, & le meine; & quelquefois il y a encore un autre homme assis sur la croupe. Les Siamois appellent *hoüà-sip*, c'est-à-dire *chef de dix*, celui qui se place sur la croupe, parce qu'ils supposent pour le faste, qu'un elephant a un grand nombre d'hommes pour le servir, & qu'il y en a dix sous le commandement de l'*hoüà-sip*. Ils appellent *Näi-Tchang*, c'est-à-dire *Capitaine de l'Elephant*, celui qui le monte sur le col, & il commande à tous ceux, qui sont destinez au service de l'elephant.

Mais,

Balon de Mandarin .



*Corps de Balon avec ses bancs pour les Pagayeurs, et l'estrade ou tablier
pour asseoir le Siege du Mandarin .*



Pagaye



Mais, parce qu'en ce país-là on va plus par eau que par terre, le Roy de Siam a de fort beaux *Balons*. J'ay déjà dit que le corps d'un Balon n'est que d'un seul arbre long quelquefois de 16. à 20. toises. Deux hommes assis les jambes croisées côte à côte l'un de l'autre sur une planche mise en travers, suffisent pour en occuper toute la largeur. L'un pagaye à droite, & l'autre à gauche. Pagayer c'est ramer avec la pagaye, & la pagaye est une rame courte, qu'on tient à deux mains, par le milieu, & par le bout. Il semble qu'on n'en fasse que balayer l'eau quoy qu'avec force. Elle n'est point attachée au bord du balon, & celui, qui la manie, regarde où il va; au lieu que celui qui rame, a le dos tourné à sa route.

X.
La Voiture des
Balons.

Il y a quelquefois dans un seul balon jusqu'à cent ou six vingt pagayeurs rangez ainsi deux à deux les jambes croisées sur des planchettes: mais les moindres Officiers ont des balons beaucoup plus courts, ou peu de pagayes, comme 16. ou 20. suffisent. Les pagayeurs, afin de plonger la pagaye de concert, chantent, ou font des cris mesurez; & ils plongent la pagaye en cadence avec un mouvement de bras & d'épaules qui est vigoureux, mais facile & de bonne grace. Le poids de cette espece de Chiourme sert de lest au balon, & le tient presque à fleur-d'eau, ce qui fait que les pagayes sont fort courtes. Et l'impression

XI.
Description exacte d'un
balon.

que le balon reçoit de tant d'hommes , qui plongent la pagaye en même temps avec effort, fait qu'il se balance toujours d'un mouvement qui plaît à la veüe, & qui se remarque encore davantage à la prouë & à la pouppe ; parce qu'elles sont plus élevées, & pareilles au col, & à la queue de quelque dragon, ou de quelque poisson monstrueux, dont les pagayes de part & d'autre paroissent ou les aïles, ou les nageoires. A la prouë un seul pagayeur occupe le premier rang, sans qu'il puisse avoir un camarade à son côté. Il n'a pas même assez d'espace pour croiser sa jambe gauche avec la droite, & il est obligé de l'allonger en dehors par dessus un bout de bâton, qui sort du côté de la prouë. C'est ce Vogu'avant ou premier pagayeur, qui donne le mouvement à tous les autres. Sa pagaye est un peu plus longue, parce qu'il est placé en cet endroit, où la prouë commence déjà à s'élever, & qu'il en est d'autant plus éloigné de l'eau. Il plonge une fois la pagaye à chaque mesure, & quand il faut aller plus vite il la plonge deux fois ; & de temps en temps, & seulement pour la bonne grace, en levant la pagaye avec un cry, il fait jaillir l'eau bien loin, & le coup d'après tout l'équipage l'imité. Celui qui gouverne se tient toujours debout à la pouppe en un endroit, où elle s'élève déjà beaucoup. Le gouvernail est une pagaye fort longue, qui ne tient point au balon, & à laquelle celui qui gouverne

Pagayeurs





Balon des Envoyez du Roy



Balon du Corps du Roy de Siam ou estoit la lettre du Roy .





verne ne semble donner d'autre mouvement, que de la tenir bien perpendiculaire dans l'eau, & contre le bord du balon tantôt du côté droit, & tantôt du côté gauche. Les femmes esclaves payent aux balons des Dames.

Dans les balons du service ordinaire, où il y a moins de payeurs, il y a au milieu une loge de bambou, ou d'autre bois, sans peinture ny vernis, dans laquelle peut tenir toute une famille ; & quelquefois cette loge a un appentis plus bas par devant, sous lequel sont les esclaves : & bien des Siamois n'ont point d'autre habitation. Mais dans les balons de cérémonie, ou dans ceux du Corps du Roy de Siam, que les Portugais ont appelé *Balons d'Etat*, il n'y a au milieu qu'un siège, qui occupe presque toute la largeur du balon, & où il ne tient qu'une personne & ses armes, le sabre & la lance. Si c'est un Mandarin ordinaire, il n'a qu'un simple para-sol comme les nôtres pour se mettre à couvert : si c'est un Mandarin plus considerable, outre que son siège est plus élevé, il est couvert de ce que les Portugais ont nommé *Chirole*, & les Siamois *Coup*. C'est un berceau tout ouvert par devant & par derriere fait de bambous fendus & entrelacez, & enduit dehors & dedans d'un vernis noir ou rouge. Le vernis rouge est pour les Mandarins de main droite, le noir est pour ceux de main gauche, distinction que j'expliquerai en son lieu. Outre cela les bords de la

XII.
Diverses
especes de
balons.

chirole sont dorez par dehors de la largeur de trois ou quatre pouces, & l'on prétend que c'est dans les façons de ces dorures, qui ne sont pas pleines, mais comme de la broderie, que sont les marques de la dignité du Mandarin. Il y a aussi des chiroles couvertes d'étoffe, mais elles ne servent pas pour le temps des pluies. Celuy qui commande l'équipage, & qui frappe quelquefois du bâton, mais fort rarement, ceux qui payent mollement & hors de mesure, se place les jambes croisées devant le siège du Mandarin, sur l'extrémité de l'estrade ou du tablier, sur lequel le siège est posé & affermy. Que si le Roy vient à passer, le Mandarin descend luy-même sur cette estrade, & s'y prosterne; tout son équipage se prosterne aussi, & son balon ne va point que celuy du Roy n'ait disparu.

XIII.
Les Balons du Corps, que l'on appelle d'Etat.

Les imperiales des Balons d'Etat sont fort dorées, aussi bien que les payages: elles sont soutenues par des colonnes, & comblées de plusieurs ouvrages de sculpture en pyramides, & quelques-unes ont des appentis contre le Soleil. Au balon où est la Personne du Roy, il y a quatre Comites ou Officiers pour commander l'équipage, deux devant & deux derriere: ils se tiennent assis les jambes croisées: & voilà quel est l'appareil des balons.

XIV.
Vitesse des Balons.

Or comme ces bâtimens sont fort étroits & fort propres à fendre l'eau, & que l'équipage en est nombreux, on ne sauroit imaginer avec quelle

quelle rapidité il les emporte même contre le courant, & combien il fait beau voir un grand nombre de balons voguer ensemble en bon ordre.

J'avoué que quand les Envoyez du Roy entrèrent dans la rivière, la beauté du spectacle me surprit. La rivière est d'une largeur agréable, & malgré ses détours on découvre toujours une assez grande étendue de son canal, dont les bords sont deux espaliers continus de verdure. Ce seroit le plus beau Théâtre du monde pour les fêtes les plus galantes & les plus magnifiques: mais nulle magnificence ne frappe, comme une grande multitude d'hommes appliquez à vous servir. Il y en avoit près de trois mille sur soixante-dix ou quatre-vingt balons, qui faisoient le cortège des Envoyez du Roy. Ils vogueoient sur deux colonnes, & laissoient le balon des Envoyez du Roy au milieu. Tout étoit animé & en mouvement: les yeux étoient occupez par la diversité & le nombre des balons, & par la beauté du lit de la rivière; & cependant les oreilles étoient diverties par un bruit barbare, mais agréable, de chants, de cris, & d'instrumens, à travers dequoy l'imagination ne laissoit pas d'avoir un goût sensible du silence naturel de la rivière. Pendant la nuit ce fut une autre sorte de beauté, parce que chaque balon avoit son fanal; & qu'un bruit qui plaît, plaît encore davantage dans la nuit.

XV.
Entrée
des En-
voyez du
Roy dans
la rivière.

XVI.
Ancienne
Magnifi-
cence de
la Cour
de Siam.

On assure à Siam que la Cour y étoit autre-
fois fort magnifique, c'est à dire qu'il y avoit
un grand nombre de Seigneurs parez de riches
étoffes, & de beaucoup de pierreries, & tou-
jours accompagnez de cent, & même de deux-
cent esclaves, & d'un nombre considérable
d'elephants: mais cela n'est plus, depuis que le
Roy Pere du Roy d'aujourd'huy eût fait périr
presque tous les Siamois les plus considérables,
& par conséquent les plus à craindre, tant ceux
qui l'avoient servi dans sa révolte, que ceux
qui luy avoient été contraires. Aujourd'huy
trois ou quatre Seigneurs seulement ont per-
mission d'avoir de ces chaises à porteurs, dont
j'ay parlé. Le Palenquin (qui est une espece de
lit, qui pend presque jusqu'à terre d'une grosse
barre, que des hommes portent sur leurs épau-
les) est permis aux malades, & à quelques
vieillards incommodez, car c'est une voiture
où l'on ne se peut tenir que couché. Mais quoy
que les Siamois ne puissent librement user de
ces sortes de commoditez, les Européans qui
sont à Siam, ont sur cela plus de permission.

XVII.
Les Para-
sols.

L'usage des para-sols, en Siamois *roum*, est
aussi une grace que le Roy de Siam ne fait pas
à tous ses sujets, quoy que le para-sol soit per-
mis à tous les Européans. Ceux qui sont sem-
blables aux nôtres, c'est à dire qui n'ont qu'un
rond, sont les moins honorables, & la plû-
part des Mandarins en ont. Ceux qui ont plu-
sieurs ronds autour d'un même manche, com-
me

me si c'étoient plusieurs para-sols entez l'un sur l'autre, sont pour le Roy seulement. Ceux que les Siamois appellent *Clot*, qui n'ont qu'un rond, mais duquel pendent deux ou trois toiles peintes comme autant de pentes, l'une plus bas que l'autre, sont ceux que le Roy de Siam donne aux Sancrats ou Superieurs des Talapoints. Ceux qu'il avoit donnez aux Envoyez du Roy étoient de cette dernière espèce & à trois toiles. L'on en peut voir la figure dans celle du balon des Envoyez du Roy.

Les Talapoints ont des para-sols en forme d'écran, qu'ils portent à la main. Ils sont d'une feuille de palmitte coupée en rond & plissée, & dont les plis sont liez d'un fil près de la tige, & la tige qu'ils rendent tortuë comme une S en est le manche. On les appelle *Talapat* en Siamois, & il y a de l'apparence que c'est de là que vient le nom de *Talapôï* ou de *Talapoin*, qui est en usage parmy les étrangers seulement, & qui est inconnu aux Talapoints mêmes, dont le nom Siamois est *Tcháou-con*.

L'Elephant est la voiture de quiconque en peut prendre à la chasse, ou en acheter; mais le bateau est encore une voiture plus universelle : personne ne s'en sauroit passer à cause de l'inondation annuelle du País.

Pendant que le Roy de Siam est dans sa Capitale, l'ancien usage de sa Cour voudroit qu'il se montrât au Peuple cinq ou six jours de l'année seulement, & qu'il le fit avec pompe.

XVIII.
Le para-
sol des
Tala-
points, &
l'origine
du mot
Tala-
poin.

XIX.
L'Ele-
phant &
le bat-
teau per-
mis à
tout le
monde.

XX.
Quand &
comment
le Roy de
Siam se
montre.

Autrefois les Rois ses Prédécesseurs labouroient les premiers la terre chaque année, jusqu'à ce qu'ils laissèrent cette fonction à l'*Oc-yà-káou*; & elle étoit accompagnée de beaucoup d'éclat. Ils sortoient aussi un autre jour pour faire sur l'eau une autre cérémonie, qui n'étoit pas moins superstitieuse, ny moins éclatante. C'étoit pour conjurer la riviere de rentrer dans son lit, lorsque l'agriculture le demandoit, & que le vent tourné au Nord assureroit le retour du beau temps. Le Roy d'aujourd'hui a été le premier qui s'est dispensé de cette corvée, & il y a déjà plusieurs années qu'elle paroît abolie; parce, dit-on, que la dernière fois qu'il la fit, il eût la honte d'y être surpris de la pluie, quoy que ses Astrologues luy eussent promis un beau jour.

Fernand Mendez Pinto raconte que de son temps le Roy de Siam avoit accoustumé de se montrer un jour de l'année monté sur son elephant blanc, de parcourir neuf rues de la ville, & de faire beaucoup de libéralitez au Peuple. Cette cérémonie, si elle a été en usage, est maintenant abolie. Le Roy de Siam ne monte jamais l'elephant blanc: & la raison qu'ils en donnent, est que l'elephant blanc est aussi grand Seigneur que luy, parce qu'il a une ame de Roy comme luy. Ainsi ce Prince ne se montre plus dans sa Capitale que deux fois l'année, au commencement du sixième & du douzième mois, pour aller faire des aumônes d'argent,

gent, de pagnes jaunes, & de fruits aux Talapoins des principales Pagodes. Ces jours là, que les Siamois appellent *Van pra*, jour saint ou excellent, il va sur un elephant aux Pagodes qui sont dans la ville même, & par eau à une autre qui est à deux lieuës de la ville en descendant la riviere. Dans les jours suivans il envoie de parcellles aumônes aux Pagodes moins considérables: mais cela ne s'étend que jusqu'à deux lieuës de la Capitale ou environ. Et dans le dernier mois de l'année 1687. ce Prince n'alla nulle part en personne: il se contenta d'envoyer par tout.

Si donc le Roy de Siam se montre dans sa Capitale, c'est pour des cérémonies de Religion. A Louvò, où il luy est permis de faire moins le Roy, il sort tres-souvent, ou pour la chasse du tygre & de l'elephant, ou pour se promener; & il sort avec si peu de faste, que quand il va de Louvò à sa petite maison de *Tlee-pouffone* avec ses Dames, il ne donne aucune voiture aux femmes, qui les accompagnent pour les servir: ce qui est sans doute un respect de ces femmes esclaves envers leurs Maîtresses.

Il a néanmoins toujours à sa suite deux à trois cent hommes tant à pié qu'à cheval; mais qu'est-ce à comparaison de ces cortèges de quinze & de vingt mille hommes que les relations luy donnent dans les jours de cérémonie? Devant luy marchent quelques gents à

XXI.
Le Roy de Siam vit avec moins de faste à Louvò, qu'à Siam.

XXII.
Cortège du Roy de Siam.

pié avec des bâtons, ou avec des sarbacanes à jeter des pois, pour écarter tout le monde de son chemin, & sur tout lorsque les Dames doivent le suivre : & même avant qu'il sorte on fait en ce cas-là avertir les Européans, s'il y en a d'arrivez depuis peu, de ne se point trouver à sa rencontre ; car pour tous les Asiatiques, ils connoissent assez cette coûtume qui est de toutes les Cours de l'Asie. Barros dit que dans la véritable Inde, quand un Noble va dans les rues, il se fait toujours précéder par quelqu'un de ses domestiques, qui crie *pò, pò*, c'est à dire gare, gare ; afin que tous les roturiers s'écartent. Osorius dit que c'est le roturier qui est obligé de crier, & il ajoûte que c'est de peur que quelque Noble ne le touche par mégarde, & ne se vange de cet affront en le tuant. J'appelle Nobles les *Nâires*, qui seuls font profession des armes, & qui se croient souillezz, quand ils ont touché un roturier. A Siam & à la Chine les principaux Magistrats ont des supôts qui les précèdent, qui font ranger le peuple, & qui châtieroient à coups de bâton ceux qui ne se retireroient pas, où qui ne rendroient pas à leur Maître tous les autres respects, qui luy sont dûs, & qu'en ces païs-cy nous trouverions bien insupportables. Il ne faut donc pass'étonner si le Roy de la Chine, le Grand-Mogol, le Roy de Perse, & les autres Potentats Asiatiques ont crû qu'il étoit de leur dignité d'avertir ainsi le Peuple de leur marche.

Ceux

Ceux qui précèdent pour cela le Roy de Siam, s'appellent *Conlaban* & *Coeng*. Les *Conlaban* tiennent la droite, & les *Coeng* la gauche; & nous verrons dans la Liste de certains Officiers, que *Coeng* est le titre du Prevôt. C'est pour le même sujet, c'est à dire pour écarter le peuple loin de la personne du Roy de Siam quand il passe, que deux Officiers de sa garde à cheval de *Mên* & de *Láos* marchent à ses deux côtes, mais à 50. ou 60. pas de luy. Ses Courtisans se trouvent les premiers au rendez-vous, ou bien ils suivent quelquefois à pié les mains jointes sur la poitrine. Quelquefois ils suivent à cheval, quelquefois sur des elephants, mais en ce cas-là leurs elephants n'ont point de chaise. Les gardes à pié & à cheval suivent aussi, mais à la débandade & sans aucun ordre; & si ce Prince s'arrête, tous ceux qui le suivent à pié, se prosternent sur les genoux & sur les coudes, & ceux qui le suivent à cheval ou sur des elephants se baissent entierement sur ces animaux. Ceux que l'on nomme *Scháon-môn* suivent aussi, & à pié : ce sont des domestiques du Roy, qui ne sont pas esclaves. Les uns portent ses armes, & les autres ses boîtes à Betel & à Arek.

Lorsque ce Prince donna aux Envoyez du Roy le divertissement de la prise d'un elephant, une douzaine de Seigneurs habillez de rouge & avec leurs bonnets rouges, arriverent avant luy au lieu du spectacle, & s'assirent à terre les

XXIII.
Respect
singulier
des Sia-
mois
pour leur
Roy.

jambes croisées devant l'endroit, où se devoit tenir le Roy leur Maître. Ils étoient tournez vers le lieu du spectacle; mais dès qu'ils entendirent le bruit de la marche de ce Prince, ils se prosternèrent sur les genoux & sur les coudes vers le lieu d'où venoit le bruit, & à mesure que le bruit approchoit ils se tournoient peu à peu & toujours vers le bruit, & demeuroient toujours prosternez : de sorte que quand le Roy leur Maître fut arrivé, ils se trouvèrent prosternez vers luy, & le dos tourné au spectacle; & tant que le spectacle dura ils ne firent aucun mouvement, & ne donnerent jamais aucun signe de curiosité. Mais mon discours m'amène insensiblement à parler des spectacles & des autres divertissemens des Siamois.

C H A P I T R E VI.

Des Spectacles, & des autres Divertissemens des Siamois.

I.
Maniere
de pren-
dre un
elephant
sauvage.

LE lieu, où est l'elephant que l'on veut prendre, est comme une trenchée fort large & assez longue : je dis comme une trenchée, parce qu'on ne l'a pas faite en creusant, mais en élevant la terre presque à plom de chaque côté, & c'est sur ces terrasses que se tiennent les spectateurs. Dans le fond qui est entre ces terrasses, est un double rang de troncs d'arbres

d'arbres de plus de dix piés de haut, plantez en terre, assez gros pour pouvoir résister aux efforts de l'elephant, & assez loin l'un de l'autre pour laisser passer un homme dans l'entre-deux, mais trop près pour y laisser passer un elephant. C'est entre ces deux rangs de troncs, que les elephans femelles aprivoisez, qu'on avoit menez dans les bois, avoient attiré un elephant mâle & sauvage. Ceux qui les y mènent, se couvrent de feüilles, pour ne pas effaroucher les elephants des bois, & les elephants femelles ont assez d'intelligence, pour faire les cris propres à appeler les mâles. Celuy-cy s'étoit déjà engagé dans le double rang de troncs en suivant les femelles, & il ne pouvoit plus retourner dans les forêts; mais il étoit question de le prendre & de le lier, pour le renfermer & l'apprivoiser. L'issue de l'espace où il étoit, est un coridor étroit, fait aussi de gros troncs d'arbres. Dès que l'elephant est entré dans ce coridor, la porte par laquelle il y entre, & qu'il ouvre en la poussant devant luy avec sa trompe, se referme de son propre poids: l'autre porte par laquelle il doit sortir se trouve fermée; & d'ailleurs l'espace est si étroit qu'il ne sauroit entièrement s'y tourner. La difficulté étoit d'engager l'elephant sauvage dans ce coridor, & de l'y engager seul; car les femelles étoient encore avec luy dans la tranchée, & il ne se séparoit point d'elles. Plusieurs Siamois qui se tenoient derriere les

troncs

troncs au pié des terrasses , où l'elephant ne pouvoit les aller chercher , entroient de toutes parts par entre les troncs dans l'espace , où étoit l'elephant , pour le harceler ; & quand l'elephant en poursuivoit quelqu'un , il se réfugioit bien vîte derriere les troncs , entre lesquels l'elephant irrité pouffoit vainement sa trompe , & contre lesquels il cassa le bout d'une de ses dents. Pendant qu'il couroit ainsi après ceux qui l'agaçoient , d'autres luy jetoient de longs lacets , dont ils retenoient l'un des bouts : & ils les luy jetoient avec tant d'adresse , que l'elephant en courant ne manquoit presque jamais de mettre dedans l'un des piés de derriere ; de sorte qu'en tirant diligemment le bout du lacet , ils le ferroient un peu au dessus du pié de l'elephant. Ces lacets étoient de grosses cordes , dont l'un des bouts étoit passé dans l'autre en nœud coulant , & l'elephant en traînoit trois ou quatre à chaque pié de derriere ; car dès qu'une fois le lacet est serré , on en lâche le bout pour n'être pas soy-même entraîné par l'elephant. Plus il s'irritoit , moins il revenoit aux femelles ; & cependant pour les faire sortir de cet espace , un homme monté sur une autre femelle y entroit , & en ressortoit à plusieurs reprises par le coridor , & cette femelle qu'il montoit , appeloit les autres par un coup sec , qu'elle donnoit contre terre avec sa trompe. Elle la dardoit perpendiculairement en bas évitant néanmoins de frapper

tout

tout à fait du bout, qu'elle tenoit recourbé en haut. Et dès qu'elle avoit fait cet appel deux ou trois fois de suite, celui qui la montoit, la faisoit ressortir par le coridor. Enfin après qu'on eut fait faire cinq ou six fois ce même manège à cette femelle, les autres femelles la suivirent, & bien-tôt après l'elephant revenu à luy-même, parce qu'on cessa de l'irriter, se détermina d'aller après elles. Il poussa devant luy la première porte du coridor avec sa trompe, & dès qu'il fût entré, on luy jeta plusieurs seaux d'eau sur le corps pour le rafraîchir, & avec une vitresse & une adresse incroyables on le lia aux troncs du coridor avec les lacets, qui tenoient déjà à ses piés. Ensuite on fit entrer à reculons dans le coridor un elephant apprivoisé, au col duquel on lia le sauvage aussi par le col, & en même temps on le détacha des troncs; & deux autres elephants privez ayant encore été menez au secours, tous les trois, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, & le troisième par derrière menèrent le sauvage sous un hangar qui étoit fort proche, où on l'attacha & serra de près par le col à un pivot planté tout droit, qu'il faisoit tourner à mesure qu'il tournoit autour. On disoit qu'il ne devoit être à ce pivot que vingt-quatre heures, & que dans cet espace de temps on luy meneroit deux ou trois fois des elephans privez pour luy tenir compagnie, & le consoler: qu'après les vingt-quatre heures on le conduiroit dans la loge qu'on lui avoit

avoit destinée ; & que dans huit jours il auroit pris son parti & se seroit resolu à l'esclavage.

II.
Ce que les
Siamois
pensent
de l'ele-
phant.

Ils parlent d'un elephant comme d'un homme, ils le croient parfaitement raisonnable, & ils en content des choses si raisonnées, qu'il n'y manque que la parole. En voicy une, par exemple, dont on croira ce que l'on voudra. On nous a donné pour une verité tres-connuë, qu'un homme ayant cassé un coco sur la tête d'un elephant qu'il montoit, & s'étant servi pour cela du dos de cette espèce de pic, avec lequel j'ay dit qu'on conduit les elephants, cet animal conçût le desir de s'en venger dès qu'il le pourroit. Il ramassa, dit-on, avec sa trompe l'un des éclats du coco & le garda plusieurs jours, ne le lâchant jamais que pour manger, pendant quoy il le tenoit soigneusement entre ses deux piés de devant. Enfin celuy qui lui avoit fait l'affront, s'étant approché de luy pour luy donner à manger, l'elephant le saisit, le foula aux piés, & le tua, & mit pour sa justification l'éclat de coco sur le corps mort. C'est en ces termes qu'on nous fit ce récit : car les Siamois croient que les elephants sont capables de justice, & de profiter des châtimens les uns des autres ; & ils disent qu'à la guerre par exemple, quand ces animaux se mutinent, on n'a qu'à en tuer quelqu'un sur le champ, pour rendre tous les autres sages. Mais ces contes & plusieurs autres, que j'ay oubliés,

sentent

sentent fort la fable ; & pour ne pas sortir de l'exemple , que je viens de rapporter , il est , ce me semble , bien évident , que si l'elephant offensé eût raisonné , il n'auroit pas attendu d'autre occasion de vengeance , mais qu'il se feroit vengé sur le champ ; puis que tout elephant peut jeter par terre avec sa trompe l'homme qui le monte , & l'ayant jetté par terre le fouler aux piés , & le tuer.

Pour moy dans le temps que j'ay esté à Siam je n'ay rien vû faire de merveilleux à aucun de ces animaux , quoi que je sois persuadé d'ailleurs qu'ils sont plus dociles que les autres. On en embarqua trois jeunes , que le Roy de Siam envoyoit à Messieurs les trois Princes petits fils de France. Les Siamois qui les avoient amenez à bord de nos vaisseaux pour les embarquer , prirent congé d'eux , comme ils eussent pû faire de trois de leurs camarades , & leur dirent à chacun à l'oreille : allez , partez avec joye , vous serez esclaves à la verité , mais vous le serez des trois plus grands Princes du Monde , dont le service est aussi doux qu'il est glorieux. On les guinda ensuite dans les vaisseaux , & parce qu'ils se baissèrent pour passer sous les ponts , on se récria d'admiration , comme si tous les animaux n'en faisoient pas autant pour passer dans les lieux bas.

Un jour à Louvò un elephant déchira dans la rue le frere d'un jeune Mandarin , qui étoit auprès des Envoyez du Roy , comme Monfr. Torpff

III.
Comment les Siamois prirent congé de trois elephants, que le Roy de Siam envoyoit en France.

IV.
L'elephant est fort dangereux.

quand il
est en
chaleur.

Torpff avoit esté auprès des Ambassadeurs de Siam. On disoit à la verité que l'elephant étoit en chaleur, mais cette chaleur n'étoit pas d'une bête plus raisonnable, mais seulement plus feroce que les autres. Aussi pour rendre les elephants de guerre plus doux, les accompagne-t-on de femelles, même lorsqu'on les meine boire & se laver, & je ne say si sans ce cortége on en pourroit toujours venir à bout. Les Siamois disent que les elephants sont sensibles à la grandeur, qu'ils aiment à avoir une grosse maison, c'est à dire plusieurs valets pour leur service, & des femelles pour leurs maîtresses, (dont néanmoins on dit que les elephants ne desirent le commerce que dans les forêts, tant qu'ils sont sauvages & en pleine liberté:) que sans ce faste ils s'affligent du peu d'égard que l'on a pour eux; & que quand ils font quelque grande faute, le plus rude châtiment qu'on leur puisse faire souffrir, c'est de retrencher leur maison, de leur ôter leurs femelles, de les chasser du Palais, & de les renvoyer dans des loges de dehors. Ils disent qu'un elephant ayant esté puni de cette sorte, & étant venu à bout de se mettre en liberté, s'en retourna à sa loge du Palais, & tua l'elephant qu'on avoit mis à sa place: ce qui ne me paroît ny incroyable ny merveilleux pourvu que le chemin ait esté libre & ouvert: car chaque animal aime son gîte ordinaire, & selon qu'il sera plus ou moins courageux, il fera plus

plus ou moins d'effort pour en chasser un autre animal.

Pour revenir aux divertissemens de la Cour de Siam, nous vîmes un combat de deux elephants de guerre. Ils étoient retenus par les piés de derrière avec des cables, que plusieurs Siamois tenoient, & qui outre cela étoient attachez à des cabestans. A peine les elephants pouvoient ils croiser leurs trompes dans le choc : deux hommes étoient montez sur chacun d'eux pour les animer ; mais après cinq ou six attaques le combat finit, & l'on fit approcher les femelles, qui separerent les mâles. Chez le Grand-Mogol on permet aux elephants de s'approcher davantage, & ces animaux tâchent à abbatre le conducteur l'un de l'autre, & souvent ils l'abbattent & le tuent. A Siam on n'expose ny par jeu, ny par exercice la vie des hommes, ny celle des bêtes.

On y aime le combat des coqs. Les plus courageux ne sont pas toujours les plus grands, mais ceux qui sont naturellement les mieux armez, c'est à dire ceux qui ont de meilleurs ergots. Si un coq tombe, ils luy donnent à boire ; parce qu'ils savent par expérience que ce n'est souvent qu'un effet de la soif, & en effet il recommence d'ordinaire le combat après s'être defaltéré. Mais comme il en coûtoit presque toujours la vie à l'un des coqs, le Roy de Siam a défendu ces sortes de duëls ; parce que les Talapoins crioient, & disoient

que

V.
Combat
d'ele-
phants.

V I.
Combat
de coqs.

que les maîtres des coqs pour leur punition se battoient en l'autre monde à coups de barres de fer. Je me dispensay d'assister à un combat d'un elephant & d'un tygre, parce que le Roy de Siam n'y devoit pas être, & que je savois qu'on ne laisseroit pas à ces animaux la liberté de s'abandonner à tout leur courage. On me rapporta que le tygre avoit esté fort lâche, & que le spectacle avoit fort mal réussi. La chasse des elephants faite par une enceinte de feux dans les forêts a esté décrite par d'autres : le Roy de Siam n'alla point à celle qui se fit pendant que les envoyez du Roy étoient à la Cour, & ils n'en furent point priez ; mais voici les autres divertissemens qu'on leur donna tous à la fois & dans une vaste court.

VII.
Comedie
Chinoise.

L'un fut une Comédie Chinoise que j'eusse volontiers vûe jusqu'à la fin, mais on la fit cesser après quelques Scènes, pour aller dîner. Les Comédiens Chinois, que les Siamois aiment sans les entendre, s'égosillent en récitant. Tous leurs mots sont monosyllabes, & je ne leur en ay pas entendu prononcer un seul, qu'avec un nouvel effort de poitrine : on diroit qu'on les égorge. Leur habillement étoit tel que les relations de la Chine le décrivent, presque comme celui des Chartreux, se rattachant par le côté à trois ou quatre agraffes, qui sont depuis l'aisselle jusqu'à la hanche, avec de grands placards quarrés devant & derrière, où étoient peints des dragons,

gons, & avec une ceinture large de trois doigts, sur laquelle étoient de distance en distance, de petits quarrez, & de petits ronds ou d'écaille de tortuë, ou de corne, ou de quelque sorte de bois : & comme ces ceintures étoient lâches, elles étoient passées de chaque côté dans une boucle pour les soutenir. L'un des acteurs qui représentoit un Magistrat, marchoit si gravement, qu'il posoit premierement le pié sur le talon, & puis successivement & lentement sur la plante & sur les doigts, & à mesure qu'il appuyoit sur la plante, il relevoit déjà le talon, & quand il appuyoit sur les doigts, la plante ne touchoit plus à terre. Au contraire un autre acteur en se promenant comme un maniaque, dardoit ses piés & ses bras en plusieurs sens hors de toute mesure, & d'une manière menaçante, mais bien plus outrée, que toute l'action de nos Capitans ou Matamores. C'estoit un Général d'Armée; & si les relations de la Chine sont véritables, cet acteur représentoit au naturel les affectations ordinaires aux gens de guerre de son païs. Le théâtre avoit dans le fond une toile, & rien aux côtez, comme les théâtres de nos Saltinbanques.

Les Marionnettes sont mûettes à Siam, & celles qui viennent du païs de Láo, sont encore plus estimées que les Siamois. Ny les unes ny les autres n'ont rien, qui ne soit fort commun en ce païs-cy.

VIII.
Les Marionnettes.

Mais

IX.
Danseurs
de corde
& autres
fortes de
Saltin-
banques
excellens.

Mais les Saltinbanques Siamois sont excellens, & la Cour de Siam en donne souvent le divertissement au Roy, quand il arrive à Louvò. Elien rapporte qu'Alexandre eût à ses Nôces des Saltinbanques Indiens, & qu'ils furent estimez plus adroits que ceux des autres Nations. Voici de leurs tours, qu'il faut pourtant avoüer que je n'ay pas considéré de près & avec soin, parce que j'étois plus attentif à la Comédie Chinoise, qu'à tous les autres spectacles, qu'on nous donnoit en meme temps. Ils plantent un bambou en terre, & au bout de celuy-là ils en attachent un autre, & au bout de ce second un troisième, & au bout de troisième un cerceau : de sorte que cela fait comme le bois d'une raquette ronde, dont le manche seroit fort long. Un homme tenant les deux côtez du cerceau de ses deux mains pose sa tête sur la partie inférieure & intérieure du cerceau, lève son corps & ses piés en haut, & demeure en cette situation une heure, & quelquefois une heure & demie : puis il mettra un pié où il avoit mis la tête, & sans se tenir autrement, & sans poser l'autre pié, il dansera à leur manière, c'est à dire sans s'élever, mais seulement en se donnant des contorsions. Et ce qui rend tout cela plus périlleux & plus difficile, c'est le balancement continuël du bambou. Ils appellent un danseur de bambou de cette espèce *Lot Boïang*, *lot* veut dire *passer*, & *boïang* veut dire *cerceau*.

Il en mourut un, il y a quelques années, qui se jetoit du cerceau en bas, se soutenant seulement par deux para-sols, dont les manches étoient bien attachez à sa ceinture : le vent le portoit au hazard tantost à terre, tantost sur des arbres, ou sur des maisons, & tantost dans la riviere. Il divertissoit si bien le Roy de Siam, que ce Prince l'avoit fait grand Seigneur : il l'avoit logé dans le Palais, & luy avoit donné un grand titre, ou comme ils disent un grand nom. D'autres marchent, & dansent à la mode du pais sans s'élever, mais avec des contorsions, sur un fil d'archal gros comme le petit doigt, & tendu de la même manière dont nos Saltinbanques tendent leur corde ; & ils disent que plus le fil est tendu, plus il est difficile de s'y tenir, parce qu'il fait plus de ressort, & qu'il en est d'autant plus incertain. Mais ce qu'ils estiment de plus difficile, c'est de monter sur ce fil d'archal par la partie de ce même fil, qui est attachée à terre, & d'en descendre par l'un des bambous, qui sont mis en sautoir pour le soutenir : comme aussi de s'asseoir dessus le fil d'archal les jambes croisées, d'y tenir un de ces bandéges, qui leur servent de table, d'y manger, & de se relever sur ses piés. Ils ne laissent pas aussi de monter & de danser sur une corde tendue, mais sans contre-poids, & avec des babouches aux piés, & des sabres, & des seaux d'eau attachez à leurs jambes. Il y en a tel qui plante à

terre une échelle fort haute , de laquelle les deux côtez sont des bambous, & les échelons sont des sabres, dont le tranchant est tourné en haut. Il monte jusqu'au bout de cette échelle, & se tient, & danse sans aucun appuy sur le tranchant du sabre, qui en fait le dernier échelon; pendant que l'échelle a plus de mouvement qu'un arbre que le vent agite : puis il descend la tête première, & passe vite en serpentant entre tous les sabres. Je le vis descendre, mais je ne pris pas garde quand il étoit sur le sabre le plus haut; & je n'allay pas voir si les échelons étoient des sabres : sans conter que les sabres peuvent n'estre guère tranchans, sinon peut-estre les plus bas, parce qu'ils sont les plus exposez à la vûë. J'obmetts le reste de cette matière, comme peu importante, & parce que je ne l'ay pas assez observée pour l'appuyer de mon témoignage.

XI.

Serpens
apprivoi-
sez.

L'Empereur Galba n'étant encore que Préteur donna au Peuple Romain le spectacle de quelques elephants danseurs de corde. Les elephants de Siam n'en savent pas tant, & les seuls animaux que je sache que les Siamois instruisent, sont de gros serpens, qui sont, dit-on, fort dangereux. Ces animaux s'agitent au son des instrumens, comme s'ils vouloient danser. Mais cela passe pour magie, parce que toujours en ce pais-là, comme souvent en celui-cy, ceux qui ont quelque artifice extraordinaire, disent qu'il consiste en des paroles mysterieuses.

Les

Les Siamois ont aussi des spectacles Religieux. Quand les eaux commencent à se retirer, le peuple les remercie plusieurs nuits de suite par une grande illumination, non seulement de ce qu'elles se sont retirées, mais de la fécondité qu'elles ont donnée aux terres. On voit alors toute la rivière couverte de lanternes nageantes, qui passent avec elle. Il y en a de différentes grandeurs suivant la devotion de chaque particulier ; & le papier diversement peint, dont elles sont faites, augmente le bel effet de tant de lumieres. De même, pour remercier la terre de la récolte, ils font pendant les premiers jours de leur année une autre illumination magnifique. La premiere fois que nous arrivâmes à Louvò ce fut de nuit, & au temps de cette illumination ; & nous vîmes les murailles de la ville ornées de lanternes allumées de distance en distance ; mais le dedans du Palais étoit bien plus beau à voir. Dans les murs qui font les clôtures des courts, on a pratiqué tout autour trois rangs de petites niches, dans chacune desquelles brûloit une lampe. Les fenêtres & les portes étoient aussi toutes ornées de divers feux, & plusieurs fanaux grands & petits, de figures différentes, garnis de papier, ou de gasc, & peints différemment, étoient pendus avec une symmétrie agréable à des branches d'arbres, ou à des poteaux.

Je n'y vis point de feu d'artifice, à quoy néanmoins les Chinois de Siam excellent, &

XII.
Spectacles
Religieux
illumina-
tion sur
les eaux &
une autre
sur la ter-
re, & dans
le Palais.

XIII.
Feux d'ar-
tifice fort
beaux.

ils en firent de tres-beaux pendant nôtre séjour à Siam & à Louvò. A la Chine on fait aussi une illumination solennelle au commencement de leur année, & en un autre temps une autre grande fête sur l'eau sans aucune illumination. Les Chinois ne conviennent pas dans les raisons qu'ils en donnent, mais ils n'en donnent point de Religion, & celles qu'ils donnent, sont puériles & sentent la fable.

XIV.
Cerf-volant de papier.

Il ne faut pas omettre le Cerf-volant de papier, en Siamois *Váo*, amusement de toutes les Cours des Indes pendant l'hyver. Je ne sáy si c'est Religion, ou non: mais le Grand-Mogol, qui est Mahomèran & non pas Idolatre, s'y amuse aussi. Quelquefois on y attache un feu, qui en l'air paroît un astre; & quelquefois on y met une pièce d'or, qui est à celui qui trouve le cerf-volant, en cas que le cordon casse, ou que le cerf-volant tombe si loin, qu'on ne puisse le retirer. Celui du Roy de Siam est en l'air toutes les nuits pendant les deux mois d'hyver, & des Mandarins sont nommez pour se relayer à en tenir le cordon.

XV.
Trois sortes de spectacles de Theatre chez les Siamois.

Les Siamois ont trois sortes de spectacles de Theatre. Celui qu'ils appellent *Cône* est une danse à plusieurs entrées, au son du violon & de quelques autres instrumens. Les danseurs sont masquez & armez, & représentent plutôt un combat qu'une danse: & quoy que tout se passe presque en mouvemens élevez & en postures

stures extravagantes , ils ne laissent pas d'y mêler de temps en temps quelque mot. La plupart de leurs masques sont hideux & représentent ou des bêtes monstrueuses , ou des especes de Diabes. Le spectacle qu'ils appellent *Lacône* est un Poëme mêlé de l'Epique & du Dramatique , qui dure trois jours depuis huit heures du matin jusqu'à sept du soir. Ce sont des Histoires en vers , sérieuses , & chantées par plusieurs acteurs toujours présents , & qui ne chantent que tour à tour. L'un d'eux chante le rôle de l'Historien , & les autres ceux des personages que l'histoire fait parler : mais ce sont tous hommes qui chantent , & point de femmes. Le *Rabam* est une double danse d'hommes & de femmes , qui n'est point guerrière , mais galante , & on nous en donna le divertissement avec les autres , que j'ay dit cy-dessus que l'on nous avoit donnez. Ces danseurs & ces danseuses ont tous des ongles faux , & fort longs , de cuivre jaune : ils chantent des paroles en dansant ; & ils le peuvent sans se fatiguer beaucoup , parce que leur manière de danser n'est qu'une simple marche en rond , fort lente , & sans aucun mouvement élevé , mais avec beaucoup de contorsions lentes du corps & des bras , aussi ne se tiennent-ils pas l'un l'autre. Deux hommes cependant entretiennent le spectateur par plusieurs sottises que l'un dit au nom de tous les danseurs , & l'autre au nom de toutes les danseuses. Tous ces

acteurs n'ont rien de singulier dans leurs habits : seulement ceux qui dansent au Rabam & au Cône, ont des bonnets de papier doré, hauts & pointus à peu près comme les bonnets de cérémonie des Mandarins, mais qui descendent par les côtez jusqu'au dessous des oreilles, & qui sont garnis de pierreries mal contrefaites, & de deux pendans-d'oreille de bois doré. Le Cône & le Rabam sont toujours appelez aux funeraillles, & quelquefois en d'autres rencontres; & il y a apparence que ces spectacles n'ont rien de Religieux, puis qu'il est défendu aux Talapoins d'y assister. Le *Lacône* sert principalement pour solemniser la fête de la dédicace d'un Temple neuf, lors qu'on y place une statuë neuve de leur Sommona-Codom.

XVI.
Lutte &
Pugilar.

Cette Fête est encore accompagnée de courses de bœufs, & de plusieurs autres divertissemens, comme de Lutteurs, & de gens qui combattent à coups de coude & de poing. Dans les combats à coups de poing, ils garnissent leur main de trois au quatre tours de corde à la place des anneaux de cuivre, dont se servent ceux de Láo en de tels combats.

XVII.
Course de
bœufs.

La course de bœufs se fait de cette manière. On marque un espace de cinq-cent toises de long ou environ sur deux toises de large, avec quatre troncs qu'on plante aux quatre coins pour servir de bornes; & c'est au tour de ces bornes que se fait la course. Au milieu de cet espace

espace ils élèvent un échaffaut pour les Juges ; & afin de marquer plus précisément le milieu, qui est l'endroit d'où les bœufs doivent partir, ils plantent contre l'échaffaut un poteau fort élevé. Quelquefois ce n'est qu'un bœuf qui court contre un autre bœuf, l'un & l'autre conduits par deux hommes courants à pié, qui tiennent les rênes ou plutôt le cordon passé dans les naseaux, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; & d'espace en espace d'autres hommes sont placez pour relayer ceux qui courent. Mais le plus souvent c'est une paire de bœufs atelez à une charuë, qui court contre une autre paire de bœufs atelez à une autre charuë ; des hommes les conduisent à droite & à gauche, comme quand ce n'est qu'un bœuf qui court contre un autre bœuf : mais outre cela il faut que châque charuë soit si bien soutenue en l'air par un homme courant, qu'elle ne touche jamais à terre, de peur qu'elle ne retarde les animaux qui la tirent ; & ces hommes qui soutiennent ainsi les charuës, sont relayez encore plus souvent que les autres. Or quoy les charuës courent toutes deux de même sens tournant toujours à droite autour de l'espace que j'ay dit, elles ne partent pas de même lieu. L'une part d'un côté de l'échaffaut & l'autre de l'autre, pour courir réciproquement l'une après l'autre. Ainsi au commencement de leur course elles regardent des lieux opposez, & elles sont éloignées l'une de l'autre de la moi-

tié d'un tour, ou de la moitié de l'espace sur lequel elles doivent courre. Elles courent néanmoins de même sens, comme j'ay dit, tournant plusieurs fois autour des quatre bornes, dont j'ay parlé, jusqu'à ce que l'une attrape l'autre. Les spectateurs sont cependant tout autour, mais il n'est point nécessaire de barrières pour les empêcher de trop approcher. Ces courses sont quelquefois des sujets de pari, & les Seigneurs font nourrir & dresser pour cet exercice des bœufs petits, mais bien taillez; & au lieu de bœufs ils se servent aussi de buffles.

XVIII.
Course de
balons.

Je ne say si je dois mettre parmi les spectacles, le plaisir qu'on nous donna d'une course de balons, car à l'égard des Siamois c'est plutôt un jeu qu'un spectacle. Ils choisissent deux balons les plus égaux en toutes choses qu'il est possible, & ils se divisent en deux bandes pour parier. Alors les comites se tenant debout battent une mesure précipitée, non seulement en coignant du bout d'un long bambou qu'ils ont en leur main, mais par leurs cris & par l'agitation de tout leur corps. La chiourme s'excite aussi elle même par plusieurs cris redoublez, & le spectateur qui parie, pousse aussi des cris, & ne se donne guère moins de mouvement que s'il payeroit en effet. Souvent même on ne laisse pas aux comites le soin d'animer la chiourme, mais deux des parieurs font eux-mêmes cet office.

Les

Les Siamois aiment le jeu jusqu'à se ruiner XIX.
 & à perdre leur liberté, ou celle de leurs en-^{Amour}
 fans: car en ce Pais-là quiconque n'a pas de-^{excessif}
 quoy satisfaire son créancier, vend ses enfans
 pour s'acquiter, & si cela ne suffit, il devient
 esclave luy-même. Le jeu qu'ils aiment le
 mieux, est le Tric-trac qu'ils appellent *Sacà*,
 & qu'ils ont peut-être appris des Portugais, car
 ils le joüent comme eux, & comme nous. Ils
 ne joüent point aux cartes, & je ne say point
 leurs autres jeux de hazard; mais ils joüent aux
 échecs à nôtre manière, & à la manière Chi-
 noise. Je donneray à la fin de cet Ouvrage le
 jeu des échecs des Chinois.

Le tabac en fumée, (car ils n'en prennent XX.
 guère en poudre) est aussi un de leurs plus Les Sia-
 grands amusemens, & les femmes, même les mois ai-
 plus importantes, y sont tout-à-fait adonnées. ment à
 Ils ont du tabac de Manille, de la Chine, & fumer du
 de Siam; & quoy que ces sortes de tabac soient Tabac.
 bien forts, les Siamois les fument pourtant
 sans nul adoucissement; mais les Chinois &
 les Mores en font passer la fumée dans l'eau,
 pour en diminuer la force. La manière des
 Chinois est de prendre un peu d'eau dans leur
 bouche, & puis d'achever de remplir leur bou-
 che de fumée de tabac, & en suite ils rendent
 l'eau & la fumée en même temps. Les Mores
 se servent d'un instrument singulier, dont on
 trouvera la description & la figure à la fin de
 cet Ouvrage.

XXI.
Vie ordi-
naire d'un
Siamois.

Tels sont les divertissemens des Siamois , à quoy l'on peut ajoûter les amusemens domestiques. Ils aiment beaucoup leurs femmes & leurs enfans, & il paroît qu'ils en sont beaucoup aimez. Pendant que les hommes s'acquittent des six mois de Corvées, qu'ils doivent chacun tous les ans au Prince, c'est à leur femme , à leur mere, ou à leurs filles à les nourrir. Et lors même qu'ils ont satisfait au service de leur Roy, & qu'ils sont retournez chez eux, la plupart ne savent à quel travail s'appliquer, se trouvant peu accoustumez à aucune profession particuliere ; parce que le Prince les employe à toutes indifféremment, comme il luy plaît. Par là on peut juger combien la vie ordinaire d'un Siamois est oisive. Il ne travaille presque point, quand il ne travaille pas pour son Roy : il ne se promène point : il ne chasse point : il ne fait presque que demeurer assis ou couché, manger, jouer, fumer & dormir. Sa femme l'éveillera à sept heures du matin, & luy servira du ris & du poisson : il se rendormira là dessus ; & à midy il mangera encore, & il soupera sur la fin du jour. Entre ces deux derniers repas il fera la méridiane : la conversation ou le jeu emporteront tout le reste. Les femmes labourent à la campagne, elles vendent & achètent dans les villes. Mais il est temps de parler des affaires & des occupations sérieuses des Siamois, c'est à dire de leurs mariages, de l'éducation, qu'ils don-

donnent à leurs enfans, des études, & des professions, auxquelles ils les appliquent.

C H A P I T R E V I I.

Du Mariage & du Divorce des Siamois.

L'Usage n'est pas en ce pais-là de permettre aux filles la conversation des garçons. Les meres les châtient, quand elles les y surprennent : mais les filles ne laissent pas de s'échapper, quand elles peuvent ; & cela ne leur est pas impossible sur la fin du jour.

I.
Le soin qu'ils ont de garder leurs filles.

Elles sont en état d'avoir des enfans dès l'âge de douze ans, & quelquefois plutôt ; & la plupart n'en ont plus passé quarante. La coutume est donc de les marier fort jeunes, & les garçons à proportion. Il se trouve néanmoins quelques Siamoises, qui dédaignent toute leur vie le mariage, mais il n'y en a aucune qui se fasse Talapoüine, c'est à dire qui se consacre à la vie Religieuse, qui ne soit déjà vicille.

II.
A quel âge ils les marient.

Lors qu'il est donc question d'un mariage, les parens du jeune homme font demander la fille à ses parens, par des femmes âgées & de bonne réputation. Si les parens de la fille y ont du penchant ils répondent favorablement. Ils se réservent néanmoins la liberté de consulter auparavant le goût de leur fille ; & en même temps ils prennent l'heure de la naissance du garçon, & donnent celle de la naissance de

III.
Comment un Siamois recherche une fille en mariage, & comment leur mariage se conclut.

la fille : & des deux côtez on va aux Devins, pour savoir principalement si le parti proposé est riche , & si le mariage durera jusqu'à la mort sans divorce. Comme chacun cache avec soin ses richesses , pour les mettre à couvert de la concussion des Magistrats , & de l'avidité du Prince , il faut qu'ils aillent au Devin , pour savoir si une famille est riche , & c'est sur l'avis des Devins , qu'ils prennent leur résolution. Si le mariage se doit conclûre , le jeune homme va voir la fille trois fois , & luy porte des présens de bétel & de fruit , & rien de plus précieux. A la troisième visite les parens de part & d'autre s'y trouvent aussi , & l'on conte la dot de l'épouse , & ce que l'on donne de bien à l'époux , auquel le tout est délivré sur le champ & en présence des parens , mais sans aucune écriture. Les nouveaux mariez reçoivent aussi pour l'ordinaire en cette occasion des présens de leurs oncles : & dès lors & sans aucune cérémonie de religion l'époux a droit de consommer le mariage. Il est mêmes défendu aux Talapoins d'y assister. Quelques jours après seulement ils vont chez les nouveaux mariez jeter beaucoup d'eau-benite , & réciter quelques prières en langue Balie.

IV.
Fête de la
nôpce.

La nôpce est , comme par tout ailleurs , accompagnée de festins & de spectacles. Ils y appellent des danseurs de profession ; mais ny l'époux , ny l'épouse , ny aucun des conviez n'y dansent. La fête se fait chez les parens de la fille ,

le, où l'époux a soin de faire bâtir une sale exprés, qui est isolée : & de-là on meine les nouveaux mariez dans un autre bâtiment isolé, bâti aussi exprés, par les soins & aux frais de l'époux, dans l'enceinte de bambou, qui fait la clôture du logis des parens de la fille. Les nouveaux mariez y demeurent pendant quelques mois, & ensuite ils vont habiter où il leur plaît de bâtir un logis pour eux. Un ornement singulier pour les filles des Mandarins que l'on marie, c'est de leur mettre sur la tête ce cercle d'or, que les Mandarins mettent à leur bonnet de cérémonie. A cela près la parure consiste à avoir de plus belles pagnes qu'à l'ordinaire, de plus beaux pendans-d'oreille, & de plus belles bagues aux doigts, & en plus grande quantité. Il y en a qui disent que le prétendu beau-pere, avant que de conclure le mariage de sa fille avec son gendre, le garde chez luy pendant six mois, pour le mieux connoître. On m'a nié absolument que cela fût véritable. Et tout ce qui, à mon avis, peut avoir donné occasion de le dire, c'est que c'est à l'époux à faire bâtir la salle des nopces, & le logement, qu'il doit avoir chez son beau-pere, pendant quoy, c'est à dire pendant deux ou trois jours tout au plus, sa future épouse luy porte à manger, sans qu'on en appréhende les conséquences, parce que le mariage est déjà conclu, quoy que la fête en soit différée.

V.
La richesse des mariages de Siam.

La plus grande dot à Siam est de cent *catès*, qui font quinze mille livres ; & parce qu'il y est ordinaire que le bien de l'époux soit égal à celui de l'épouse, il s'ensuit qu'à Siam la plus grande fortune de deux nouveaux mariez ne passe pas dix mille écus.

VI.
De la pluralité des femmes.

Les Siamois peuvent avoir plusieurs femmes, quoy qu'ils estiment que ce seroit mieux fait de n'en avoir qu'une ; & il n'y a que les gens riches qui affectent d'en avoir davantage, & plus par faste & par grandeur, que par débauche.

VII.
Distinction considérable entre elles.

Quand ils ont plusieurs femmes, il y en a toujours une, qui est la principale : ils l'appellent la grande femme. Les autres, qu'ils appellent les petites femmes, sont à la vérité légitimes, je veux dire permises par les Loix, mais elles sont soumises à la principale. Ce ne sont que des femmes achetées, & par conséquent esclaves ; de sorte que les enfans des petites femmes appellent leur pere *Pô Tcháou*, c'est à dire *Pere Seigneur*, au lieu que les enfans de la femme principale l'appellent *Pô* simplement, c'est à dire *Pere*.

VIII.
Degrés d'alliance défendus & comment les Roys de Siam en usent sur cet article.

Le mariage dans les premiers degrez de parenté leur est défendu : ils peuvent néanmoins épouser leur cousine germaine. Et quant aux degrez d'alliance, un homme peut épouser les deux sœurs l'une après l'autre, & non pas en même temps. Néanmoins les Rois de Siam se dispensent de ces regles, & ne croient pouvoir

voir guère trouver de femme digne d'eux, que dans les personnes qui leur sont les plus proches. Celuy d'aujourd'huy avoit épousé sa sœur, & de ce mariage est née la Princesse sa fille unique, laquelle on dit qu'il a éposée. Je ne l'ay pû savoir au vray, mais c'est le bruit commun: & j'y trouve de l'apparence en ce qu'on luy a fait sa maison comme à une Reyne; & les Européens, qui l'ont appelée la Princesse-Reyne, en ont jugé comme moy. Les relations nous apprennent qu'il y a ailleurs qu'à Siam des exemples de ces mariages du frere avec la sœur; & il est certain qu'ils ont été fréquens autrefois parmy beaucoup de nations Payennes, au moins dans les familles Royales: soit afin que la fille succédât à la Couronne avec le fils: soit par la crainte, que je viens de dire que ces Rois ont eüe de se mésallier, s'ils n'épousoient leurs propres sœurs. Car pour ce que d'autres ajoûtent que c'est afin que les peuples ne puissent douter d'avoir un maître du sang Royal au moins par sa Mere, je n'y trouve nulle vray-semblance à l'égard de l'Orient, où les peuples sont si peu attachez au sang de leurs Rois, & où les Rois croient s'assurer de la fidélité de leurs femmes en les gardant fort étroittement.

La succession dans les familles particulieres de Siam est toute pour la Grande-femme, & puis pour ses enfans, qui héritent de leurs parens par portions égales. Les petites-femmes

Ainsi Jupiter avoit épousé sa sœur.

IX.

Les Loix de la succession pour les veuves & pour les enfans.

& leurs

& leurs enfans peuvent être vendus par l'héritier ; & ils n'ont que ce que l'héritier leur donne , ou ce que le pere avant que de mourir leur a donné de la main à la main , car les Siamois ignorent l'usage des Testaments. Les filles nées des petites-femmes sont vendues pour être elles-mêmes petites-femmes ; & les plus puissans achetant les mieux faites , sans prendre garde aux parens dont elles sortent , font de cette manière des alliances tres-inégales ; & ceux avec qui ils les font , n'acquièrent guère par là ny plus d'honneur , ny plus de protection.

X.
En quoy
consiste la
fortune
d'un Sia-
mois.

Les biens des Siamois consistent principalement en meubles. S'ils ont des terres , ils en ont peu , parce qu'ils n'en sauroient acquerir la pleine propriété : elle appartient toujours à leur Roy , qui reprend quand il lui plaît les terres qu'il a vendues aux particuliers , & qui les reprend souvent sans en rembourser le prix. La Loy du país est néanmoins que les terres soient héréditaires dans les familles , & que les particuliers se les puissent vendre l'un à l'autre : mais le Prince n'a égard à cette Loy , qu'autant qu'il luy convient ; parce qu'elle ne peut préjudicier à son Domaine , qui s'étend généralement sur tout ce que possèdent ses sujets. Cela fait qu'ils acquièrent le moins d'immeubles qu'ils peuvent , & qu'ils tâchent toujours à dérober leurs meubles à la connoissance de leur Roy : & parce que les diamans sont les
meu-

meubles les plus aisez à cacher & à transporter, ils sont recherchez à Siam, & dans toutes les Indes, & s'y vendent chèrement. Quelquefois les Seigneurs Indiens donnent en mourant une partie de leur bien au Roy leur Maître, pour assurer le reste à leur famille, & cela leur réussit pour l'ordinaire.

Les ménages sont presque tous heureux à Siam, comme on en peut juger par la fidélité des femmes à nourrir leur mary, tant qu'il sert le Roy : service qui par une espèce de concussion dure non seulement six mois par an, mais quelquefois une, deux, & trois années de suite. Mais lors que le mary & la femme ne peuvent se supporter l'un l'autre, ils ont le remède du divorce. Il est vray qu'il n'est guère en usage que parmy le peuple : les riches, qui ont plusieurs femmes, gardent également celles qu'ils n'aiment pas, & celles qu'ils aiment.

XI.
Le divorce.

Le mary est naturellement le maître du divorce, mais il ne le refuse guère à sa femme, quand elle le veut absolument : il luy rend sa dot, & leurs enfans se partagent entr'eux en cette manière. La mere a le premier, le troisième, le cinquième & tous les autres en rang impair : le pere a le second, le quatrième, le sixième & tous les autres en rang pair. Par là il arrive que s'il n'y a qu'un enfant, il est pour la mere, & que si le nombre des enfans est impair, la mere en a un de plus : soit qu'ils

XII.
Quelles en sont les Loix.

qu'ils aient jugé que la mere en auroit plus de soin que le pere : soit que les ayant portez dans ses flancs, & les ayant nourris de son lait, elle semble y avoir un plus grand droit que le pere : soit qu'étant plus foible, elle ait plus de besoin que luy du secours de ses enfans.

XIII.
Et les
suites.

Après le divorce il est permis au mary & à la femme de se remarier à qui ils veulent ; & il est libre à la femme de le faire dès le jour du divorce, sans qu'ils se soucient du doute qui en peut arriver touchant le pere du premier enfant, qui peut naître après les secondes nopces. Ils se fient à ce que la femme en dit : grande marque du peu de jalousie de ce peuple. Mais quoy que le divorce leur soit permis, ils ne laissent pas de le regarder comme un fort grand mal, & comme la perte presque certaine des enfans, qui sont d'ordinaire fort mal traittez dans les seconds mariages de leurs parens. De sorte que c'est une des causes que l'on donne de ce que le país n'est guère peuplé ; quoy que les Siamoisés soient fécondes, & qu'elles aient même assez souvent des jumeaux.

XIV.
De la
puissance
Paternelle.

La puissance du mary est despotique dans sa famille, jusqu'à pouvoir vendre des enfans & ses femmes, horsmis sa femme principale, qu'il peut seulement repudier. Les veuves héritent du pouvoir de leurs maris avec cette restriction, qu'elles ne peuvent vendre les enfans qu'elles ont en rang pair, si les parens du pere

pere s'y oppoient; car les enfans n'oseroient s'y opposer. Après le divorce le pere, & la mere peuvent vendre chacun les enfans qui leur sont demeurez en partage, selon la division que j'ay dite. Mais les parens ne peuvent tuer leurs enfans, ny le mary tuer ses femmes, parce qu'en général tout meurtre est défendu à Siam.

L'amour des personnes libres n'y est point honteux, au moins parmy le menu peuple : il y est regardé comme un mariage, & l'inconstance comme un divorce. Les parens néanmoins y gardent leurs filles, comme j'ay dit; & nulle part il n'est permis aux enfans de disposer d'eux-mêmes au préjudice de la puissance Paternelle, qui est le plus naturel de tous les droits. D'ailleurs les Siamoisés sont naturellement assez glorieuses pour ne se donner pas aisément aux étrangers, ou au moins pour ne les pas appeler. Les Pegüanes qui sont à Siam, comme étant étrangères elles-mêmes, sont plus de cas des étrangers; & passent pour débauchées dans l'esprit de ceux, qui n'entendent pas qu'elles cherchent un mary. Aussi sont-elles fidèles jusqu'à ce qu'on les abandonne; & si elles deviennent grosses, elles n'en sont pas moins estimées parmy celles de leur Nation, & même elles font gloire d'avoir eu pour mary un homme blanc. Il se peut faire aussi qu'elles sont de complexion plus amoureuse, que les Siamoisés : elles ont au moins plus de

XV.
Des com-
merces a-
moureux.

vivacité. C'est une opinion établie dans les Indes , que les peuples y ont plus ou moins d'esprit , selon qu'ils sont plus voisins , ou plus éloignez du Pegu.

C H A P I T R E VIII.

De l'éducation des Enfans Siamois , & premierement de leur Politesse.

I.
Amour
des enfans
Siamois
pour leurs
parens.

LEs enfans Siamois ont de la docilité & de la douceur , pourvû qu'on se garde de les rebuter. Leurs parens savent s'en faire beaucoup aimer & respecter , & leur inspirer une extrême politesse. Leurs leçons sont merveilleusement aidées par le pouvoir despotique , que j'ay dit qu'ils ont dans leur famille : mais aussi les parens répondent-ils au Prince des fautes de leurs enfans. Ils ont part à leurs châtimens , & sur tout ils sont obligez de les livrer quand ils ont failly. Et quoy-que le fils s'en soit enfui , il ne manque jamais de revenir se livrer luy-même , quand le Prince s'en prend à son pere , ou à sa mere , ou même à ses autres parens collatéraux , mais plus vieux que luy , & auxquels il doit du respect : & c'est une grande preuve de l'amour des enfans Siamois envers leurs parens.

II.
Politesse
nécessaire
aux Sia-
mois.

Quant à la politesse , elle est si grande par tout l'Orient , même à l'égard des étrangers , qu'un Européan qui y a demeuré long-temps ,
a bien

a bien de la peine à s'accoutumer derechef aux familiaritez & au peu d'égards de ces païs-cy. Comme les Princes Indiens sont fort adonnez au commerce , ils aiment à attirer chez eux les étrangers , & ils les protegent , même contre leurs sujets. Et de-là vient que les Siamois par exemple paroissent sauvages , & qu'ils fuient la conversation des étrangers. Ils savent qu'ils sont censez avoir toujours tort , & qu'ils sont toujours châtiez dans les querelles , qu'ils ont avec eux. Les Siamois elevent donc leurs enfans dans une extrême modestie , parce qu'elle est nécessaire dans le commerce , & encore davantage dans le service , qu'ils rendent six mois de l'année à leur Roy , ou aux Mandarins par ordre de leur Roy.

Le silence n'est pas plus grand parmy les Chartreux qu'il l'est dans le Palais de ce Prince : les Seigneurs ne s'en dispensent pas plus que les autres. La seule envie de parler n'emporte donc jamais les Siamois à rien dire qui puisse déplaire. Il faut qu'ils soient bien persuadez que vous voulez savoir la verité de quelque chose , pour s'enhardir à vous la dire contre ce que vous en pensez. Ils n'affectent en rien de paroître mieux instruits que vous , non pas même dans les choses de leur païs , quoy que vous soyez étranger.

Ils m'ont parû éloignez de toute sorte de raillerie , parce qu'ils n'en entendoient aucune

III.
Leur pen-
chant à se
taire.

IV.
De la rail-
lerie par-
my eux.

cune peut-estre par la faute des Interprètes. C'est principalement en matière de raillerie, qu'est véritable cet ancien mot des Indiens, que les choses les mieux pensées, quand elles sont dites par interprète, sont une source pure qui passe dans de la bourbe. Le plus sûr est de railler peu avec les étrangers, même avec ceux qui entendent nôtre langue; parce que les railleries sont la dernière chose, qu'ils en entendent, & qu'il est aisé qu'ils se blessent d'une raillerie qu'ils n'entendront pas. Je ne doute donc point que les Siamois ne sachent se railler poliment les uns les autres. L'on m'a assuré qu'ils le font souvent entre personnes égales, & même en vers; & qu'autant les femmes que les hommes ils sont tous fort exercez à *l'impromptu*; dont la matière la plus ordinaire est chez eux une raillerie continuée, où paroît à l'envy la vivacité des réparties & des répliques. J'ay vû la même chose parmy le peuple d'Espagne.

V.
Politesse
de la lan-
gue Sia-
moise.

Mais quand ils rentrent dans le sérieux, leur langue est bien plus capable que la nôtre de tout ce qui marque le respect & les distinctions. Ils donnent par exemple, de certains titres à de certains Officiers, comme sont chez nous les titres d'*Excellence* & de *Grandeur*; De plus ces mots de *je* & de *moy* indifférens en nôtre langue s'expriment par plusieurs termes dans la langue Siamoise, dont l'un est du maître à l'esclave, & l'autre de l'esclave au

maî-

maître. Un autre est d'un homme du peuple à un Seigneur, & un quatrième s'employe entre personnes égales, & enfin il y en a qui ne sont que dans la bouche des Talapoins. Le mot de *vous* & de *luy* ne s'expriment pas en moins de manieres. Et quand ils parlent des femmes (parce que dans leur langue il n'y a point de distinction de Genres en Masculin & Féminin) ils ajoûtent au Masculin le mot de *Nang*, qui en langue Balie veut dire *jeune*, pour signifier le féminin, comme si nous disions par exemple *jeune Prince* au lieu de dire *Princesse*. Il semble que leur politesse les empêche de comprendre que les femmes puissent jamais vieillir.

Par ce même esprit de politesse ils les nomment par les choses les plus précieuses ou les plus agréables de la nature, comme *jeune diamant*, *jeune or*, *jeune cristal*, *jeune fleur*. La Princesse fille du Roy s'appelle *Nang fâ*, *jeune Ciel* : s'il avoit un fils on l'appelleroit, dit-on, *Seigneur du Ciel*, *Tcháou fâ*. Il est certain que l'Elephant blanc que Mr. de Chaumont vit à Siam, & qui estoit mort quand nous y arrivâmes, avoit atteint une extrême vieillesse : cependant parce que c'estoit une femelle, & qu'ils croyent d'ailleurs que dans le corps des Elephants blancs il y a toujours une ame Royale, ils l'appeloient mot à mot *jeune Prince* Elephant blanc, *Nang Payà Tchang peïac*.

VI.
Les noms
des Siamois.

VII.
Les paro-
les dont
les Sia-
mois se
servent en
salüant.

Les paroles, dont ils se servent pour salüer, sont *ca vái Tcháou*, je salüé Seigneur. Et, si c'est véritablement un Seigneur qui salüé un inférieur, il répondra simplement, *Ráou vái*, je salüé, ou *ca vái* qui veut dire la même chose ; quoy que le mot de *ca* qui signifie *moy*, ne doive estre naturellement que dans la bouche d'un esclave parlant à son maître, & que le mot de *Ráou*, qui signifie aussi *moy*, marque quelque dignité en celuy qui parle. Pour dire comment vous portez-vous ? Ils disent *Tgion di ? kin di ?* C'est à dire, *demeurez-vous bien ? mangez vous bien ?*

VIII.
Com-
ment il
leur est
permis de
demander
des nou-
velles de
la santé
de leur
Roy.

Mais c'est une observation singuliere, qu'il ne soit pas permis à un Siamois de demander à un autre, qui luy est inférieur, des nouvelles de la santé de leur Roy ; comme si c'estoit un crime à celuy, qui approche davantage de la personne du Prince, d'en estre moins informé, qu'un autre, qui s'en doit tenir plus éloigné.

IX.
Com-
ment ils
s'asseient.

Leur maniere civile de s'asseoir est comme s'asseient les Espagnoles en croisant les jambes ; & ils y sont si bien accoustumés, que, même sur un siège lors qu'on leur en donne, ils ne se placent pas autrement.

X.
Leur con-
tenance.

Quand ils forment un cercle, ils ne se tiennent jamais debout ; mais, s'ils ne sont assis les jambes croisées, ils s'accroupissent par respect des uns pour les autres. Les esclaves & les serviteurs devant leurs maîtres, & les gens du

du peuple devant les Seigneurs se tiennent à genoux le corps assis sur les talons, la tête un peu inclinée, & les mains jointes à la hauteur de leur front. Un Siamois qui passe devant un autre, à qui il veut rendre du respect, passera tout incliné & les mains jointes plus ou moins élevées, & ne le saluera pas autrement.

Dans les visites, si c'est un homme fort inférieur qui la rend, il entre courbé dans la chambre, il se prosterne, & demeure à genoux & assis sur ses talons de la manière que je viens de dire: mais il n'ose parler le premier. Il doit attendre que celui à qui il rend visite, luy parle: & ainsi les Mandarins qui nous venoient voir de la part du Roy de Siam, attendoient toujours que je leur parlasse le premier. Si c'est une visite entre égaux, ou si le supérieur va voir l'inférieur, le maître du logis le reçoit, à la porte de la salle, & à la fin de la visite il l'accompagne jusques-là, & jamais plus loin. D'ailleurs il marche ou droit, ou courbé selon le degré de respect, qu'il doit à celui qui le vient voir. Il observe aussi de parler le premier, ou le dernier, selon qu'il le peut, ou qu'il le doit: mais il montre toujours sa place à celui qu'il reçoit chez luy, & il l'invite à la prendre. Il luy fait servir ensuite du fruit & des confitures, & quelquefois même du ris & du poisson; & sur tout il luy sert de sa main de l'arek & du bétel, & du thé. Le

XI.
Leurs cérémonies dans les visites.

menu peuple n'oublie pas l'arek, & les gens de condition s'en accommodent quelquefois. A la fin de la visite l'étranger témoigne qu'il s'en veut aller comme parmy nous, & le maître du logis y consent avec des paroles honnêtes, & il faudroit qu'il fût fort au dessus de celui, qui luy rend visite, pour luy dire de s'en aller.

XII.
A quel
point le
lieu le
plus émi-
nent est le
plus ho-
norable.

Le lieu le plus haut est tellement le plus honorable selon eux, qu'ils n'osoient monter au premier étage, même pour le service de la maison, quand les Envoyez du Roy étoient dans la salle-basse. Dans les maisons, que les étrangers bâtissent de briques à plus d'un étage, ils observent que le dessous de l'escalier ne serve jamais de passage, de peur que quelqu'un ne passe sous les piés d'un autre qui montera : mais les Siamois ne bâtissent qu'à un étage, parce que le bas leur seroit inutile, personne parmy eux ne voulant ny passer ny loger sous les piés d'un autre. Par cette raison, quoy que les maisons Siamoises soient élevées sur des piliers, ils ne se servent jamais du dessous, non pas même chez le Roy, dont le Palais estant sans plain-pié, à des pièces plus élevées les unes que les autres, dont le dessous pourroit estre habité. Il me souvient que quand les Ambassadeurs de Siam arrivèrent à une Hôtellerie de la Pigote près de Vincennes, comme on avoit logé le premier au premier étage, & les autres au second, le second Ambassadeur s'estant

s'estant aperçû qu'il estoit au dessus de la lettre du Roy son Maître, que le premier Ambassadeur avoit auprès de luy, sortit bien vite de sa chambre se lamentant de sa faute, & s'arrachant les cheveux de desespoir.

La droite est à Siam plus honorable que la gauche : le fond de la chambre opposé à la porte est plus honorable que les côtez de la chambre; & les côtez le sont plus que le mur où est la porte, & le mur qui est à la droite de celui qui est assis au fond, est plus honorable que celui qui est à sa gauche. Ainsi dans les Tribunaux personne n'est assis sur l'estrade attachée au mur qui est vis à vis la porte, sinon le Président, lequel seul a voix délibérative. Les Conseillers, qui n'ont jamais que voix consultative, sont assis sur d'autres estrades plus basses le long des murs des côtez, & les autres Officiers le long du mur de la porte. De même si quelqu'un reçoit une visite importante, il place celui, dont il est visité, seul au fond de la chambre, & il se met le dos tourné vers la porte, ou vers l'un des côtez de la chambre.

Ces cérémonies & beaucoup d'autres sont si précises à la Chine, qu'il faut que les entrées des maisons, & les chambres ou les particuliers reçoivent leurs visites, & celles où ils donnent à manger à leurs amis, soient toutes sur un modèle, pour y pouvoir observer les mêmes civilitez. Mais cette uniformité de

XIII.
Le côté droit plus honorable à Siam que le gauche.

XIV.
Pourquoy à la Chine les villes sont toutes sur un modèle.

bâtir, & même de tourner les bâtimens au Midy, de telle sorte qu'on regarde au Nord en y entrant, a esté encore plus indispensable dans les Tribunaux, & dans toutes les autres maisons publiques: si bien que dans ce grand Royaume qui voit une ville les voit toutes.

XV.
Exactitu-
de des
Siamois
dans les
cérémonies.

Or les cérémonies sont aussi essentielles, & presque en aussi grand nombre à Siam qu'à la Chine. Un Mandarin se tient autrement, devant ses inférieurs, & autrement devant ses supérieurs. S'ils sont plusieurs Siamois ensemble, & qu'il en survienne un autre, il arrive souvent que la posture de tous change. Ils savent devant qui, & à quel point, ils doivent se tenir courbez ou redressez, ou assis: s'ils doivent joindre leurs mains, ou non, & les tenir basses ou hautes: si estant assis ils peuvent avancer un pié, ou tous les deux, ou s'ils doivent les tenir tous deux cachez en s'asseyant sur leurs talons. Et les fautes en ces sortes de devoirs peuvent estre punies du bâton par celui, envers qui elles sont commises, ou par ses ordres, & sur le champ. Si bien qu'il ne s'introduit point parmy eux de ces airs de familiarité, qui attirent dans les divertissemens les grossièretés, les injures, les coups & les querelles, & quelquefois l'intempérance & l'effronterie: ils sont toujours retenus par des égards réciproques. C'est une chose assez plaisante, que ce que l'on dit du chapeau des Chinois. Il n'a point de bord ny par devant ny par

par derriere, mais seulement par les côtez : & ce bord, qui se termine en ovale, est si peu attaché au corps du chapeau, qu'il tombe, & rend un homme ridicule au premier mouvement irrégulier, qu'il fait de sa tête. Tant ces peuples, ont compris que moins les hommes sont gésnez, plus ils font de fautes.

Or toutes ces pratiques, qui nous paroîtroient fort pénibles, ne le leur paroissent pas tant, parce qu'on les y accoûtume de bonne heure. L'accoûtumance leur rend aussi les distinctions moins dures, qu'elles ne nous le seroient : & encore plus la pensée qu'ils en peuvent jouir à leur tour; celui qui est aujourd'hui supérieur ou inférieur, changeant demain de condition, suivant la prudence, ou le caprice du Prince. Les distinctions héréditaires, que la naissance donne icy à tant de personnes, qui sont quelquefois sans mérite, ne paroîtroient guère moins rudes à souffrir, à qui n'y seroit pas accoûtumé, ou à qui ne comprendroit pas que la plus précieuse récompense de la vertu est celle, que l'on espère de faire passer à ses descendants.

L'usage est donc à Siam & à la Chine que quand le supérieur veut ménager l'inférieur, & luy témoigner beaucoup de considération (comme il arrive quelquefois dans les intrigues de Cour) le supérieur affecte d'éviter en public la rencontre de l'inférieur; pour luy épargner les soumissions publiques, dont il ne

XVI.
Ils s'y accoûtument dès l'enfance.

XVII.
Comme les Grands les peuvent épargner aux petits.

le dispenseroit pas s'ils se rencontroient. D'ailleurs l'affabilité envers les inférieurs, la facilité de se montrer à eux, ou d'aller au devant d'eux passent pour foiblesse dans les Indes.

XVIII.
Certaines
choses in-
décentes
parmy
nous ne le
font pas
parmy
eux & au
contraire.

Les Siamois ne se contraignent point à retenir les rapports d'estomach dans la conversation, ny ils ne détournent leur visage pour cela, ny ils ne mettent rien devant leur bouche, non plus que les Espagnols. Ce n'est pas aussi une incivilité parmy eux d'essuyer la sueur de son front avec ses doigts, & puis de les secouer contre terre. Nous employons à cela nôtre mouchoir, & peu de Siamois en ont : ce qui est cause qu'ils font assez mal proprement tout ce à quoy le mouchoir est nécessaire. Ils n'oseroient cracher ny sur les nattes, ny sur les tapis de pié ; & parce qu'il y en a dans toutes les maisons un peu meublées, ils se servent de crachoirs qu'ils portent à la main. Chez leur Roy ny ils ne toussent, ny ils ne crachent, ny ils ne se mouchent. Le bétel qu'ils mâchent toujours, & dont ils avalent le suc quand il leur plaît, les en empêche : néanmoins ils ne peuvent prendre du bétel en présence du Prince, mais seulement continuer de mâcher celui, qu'ils ont déjà dans leur bouche. Ils ne refusent rien de ce qu'on leur offre, & n'oseroient dire, *j'en ay assez*.

XIX.
Quel est le
plus grand

Comme le lieu le plus éminent est toujours chez eux le plus honorable, la tête comme
la

la partie du corps la plus haute , y est aussi la plus respectée. Toucher quelqu'un à la tête ou aux cheveux , ou luy passer la main par dessus la tête , c'est luy faire le plus grand de tous les affronts. Toucher à son bonnet , s'il le laisse quelque part , est une grande incivilité. La mode de ce pais-là parmy les Européans qui y demeurent , est de ne laisser jamais son chapeau en lieu bas ; mais de le donner à un domestique , qui le porte plus haut que sa tête , au bout d'un bâton & sans y toucher ; & ce bâton a un pié , afin qu'il puisse demeurer debout , si celui , qui le porte , est obligé de le laisser.

La posture la plus respectueuse , ou pour mieux dire la plus humble est celle , où ils se tiennent tous , & toujours devant leur Roy : en quoy ils luy portent plus de respect , que les Chinois n'en portent au leur. Ils se tiennent prosternez sur les genoux & sur les coudes , les mains jointes à la hauteur du front , & le corps reculé sur les talons ; afin qu'il porte moins sur les coudes , & qu'il soit possible (sans s'ayder des mains , mais en les tenant toujours jointes à la hauteur du front) de se relever sur les genoux , & de se remettre sur les coudes ; comme ils font trois fois de suite , toutes les fois qu'ils veulent reprendre la parole , pour parler à leur Roy. J'ay même remarqué que , quand ils sont ainsi prosternez , ils penchent le derrière d'un côté ou d'autre , autant

de tous les
affronts
chez les
Siamois.

XX.
Quelles
situations
sont plus
ou moins
respe-
ctueuses.

qu'ils le peuvent sans déplacer les genoux, comme pour s'anéantir davantage.

Par le même principe non seulement il est plus honorable selon eux d'être assis sur un siège haut, que de l'être sur un siège bas; mais il est encore plus honorable d'être debout que d'être assis. Quand M^r. de Chaumont eût sa première audience, il fallût que les Gentilshommes François, qui l'accompagnoient, entraissent les premiers dans le salon, & s'y assissent sur les talons, avant que le Roy de Siam se montrât; afin que ce Prince ne les vît pas un moment debout. On leur défendît mêmes de se lever pour le saluer, quand il paroîtroit. Jamais ce Prince n'a souffert aux Evêques, ny aux Jésuites de paroître debout devant luy dans les audiences. Il n'est pas même permis de se tenir debout en nul endroit du Palais, sinon en marchant: &, si dans ce dernier voyage de 1687. à la première audience des Envoyez du Roy, les Gentilshommes François eurent l'honneur d'entrer, lors que le Roy de Siam étoit déjà visible, ce ne fût que parce que les Mandarins, qui avoient accompagné en France les Ambassadeurs de Siam, étoient entrez dans la galerie de Versailles, lors que le Roy étoit déjà sur le thrône, qu'il y avoit fait élever.

XXI.
Com-
ment le
Roy de

Le Roy de Siam eût ce respect pour le Roy de luy faire dire par M^r. de Chaumont, que s'il y avoit quelque usage dans sa Cour, qui ne fût pas

pas de la Cour de France, il le changeroit : & lors que les Envoyez du Roy arrivèrent en ce païs-là, le Roy de Siam affecta en effet de leur faire une reception différente en plusieurs choses de celle, qu'il avoit faite à Mr. de Chaumont, pour la conformer davantage à celle, qu'il apprit que le Roy avoit faite à ses Ambassadeurs. Il fit même une chose, quand Mr. des Farges le salua, qui n'avoit jamais eu d'exemple à Siam : car il voulût que les Officiers de sa Cour se tinssent debout en sa présence; comme se tenoient Mr. des Farges, & les autres Officiers François, qui l'accompagnoient.

Se souvenant donc que Mr. de Chaumont avoit demandé à le complimenter assis, & sachant que ses Ambassadeurs avoient parlé debout au Roy (honneur dont il faisoit un fort grand cas) il me fit dire qu'il me donnoit la liberté de luy parler assis ou debout : & je pris le party de prononcer debout tous mes complimens; & si j'eusse pû m'élever davantage j'eusse reçu plus d'honneur. C'a été aussi au Roy de Siam, à ce qu'ils m'ont dit, une marque de respect pour les lettres du Roy, de ne les avoir pas reçues debout, mais assis.

Mettre sur sa tête une chose, que l'on donne, ou que l'on reçoit, c'est à Siam & en beaucoup d'autres Païs une tres-grande marque de respect. Les Espagnols, par exemple, sont obligez par Loy expresse de rendre ce respect aux *Cédules*, c'est à dire aux ordres par écrit,

Siam accommoda les cérémonies de sa Cour à celles de la Cour de France.

XXII.

Pourquoy j'aimay mieux parler debout qu'assis au Roy de Siam.

XXIII.

Autre civilité Siamoise.

qu'ils reçoivent de leur Roy. Le Roy de Siam eût du plaisir à me voir mettre sur ma tête la lettre du Roy en la luy rendant : il se récria, & demanda où j'avois appris cette civilité de son País. Il avoit porté à la hauteur de son front la lettre du Roy, que M^r. de Chaumont luy rendit; mais ayant sù par le rapport de ses Ambassadeurs que cette civilité estoit inconnüe à la Cour de France, il l'obmit à l'égard de la lettre du Roy, que j'eüs l'honneur de luy rendre.

XXIV.
Manière
de saluër
chez les
Siamois.

Quand un Siamois saluë, il lève ou ses deux mains jointes, ou au moins sa main droite à la hauteur de son front, comme pour mettre sur sa tête celuy qu'il saluë. Toutes les fois qu'ils prennent la parole pour parler à leur Roy, ils recommencent toujous par ces mots: *Prá pou-ti Tcháon-ca, co rap pra ouncan sái cláon sái cramòm*: c'est-à-dire: *Haut & Excellent Seigneur de moy ton esclave, je demande de prendre ta Royale parole, & de la mettre sur mon cerveau, & sur le haut de ma tête*. Et c'est de ces mots *Tcháon-ca*, qui veulent dire *Seigneur de moy ton esclave* qu'est venuë parmi les François cette façon de parler faire *chocà* pour dire *Ta vái bang com*, c'est-à-dire *se prosterner à la Siamoise*. Faire la *Zombaye* au Roy de Siam veut dire luy présenter un Placet, ce qui ne se fait pas sans faire *chocà*. Je ne say d'où les Portugais ont pris cette façon de parler. Si vous tendez la main à un Siamois pour toucher dans

dans la sienne, il porte ses deux mains à la vôtre & par dessous, comme pour se mettre tout entier en votre puissance. C'est une incivilité selon eux de ne donner qu'une main, comme aussi de ne tenir pas à deux mains ce qu'ils vous présentent, & de ne pas prendre à deux mains ce qu'ils reçoivent de vous. Mais c'est assez parlé de la politesse que les Siamois inspirent à leurs enfans, quoy que je n'aye pas épuisé cette matière.

CHAPITRE IX.

Des Etudes des Siamois.

QUand ils ont élevé leurs enfans jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, ils les mettent dans un Convent de Talapoins, & leur font prendre l'habit de Talapoin : car c'est une profession qui n'engage point, & que l'on quitte sans honte, quand on veut. On appelle *Nen* ces petits Talapoins : ils ne sont pas pensionnaires, mais leurs parens leur envoient tous les jours à manger. Il y a même de ces *Nen* de bonne maison, qui ont auprès d'eux un ou plusieurs esclaves pour les servir.

On leur montre principalement à lire, à écrire, & à conter; parce que rien n'est plus nécessaire à des marchands, & que tous les Siamois font quelque commerce. On leur enseigne les principes de leur Morale, & les fa-

I.
Ils mettent leurs enfans chez les Talapoins.

II.
Ce qu'ils y apprennent.

bles de leur Sommona-Codom , mais point d'Histoire, ny de Loix, ny aucune science. On leur enseigne aussi la langue Balie, qui est comme j'ay dit plus d'une fois la langue de leur Religion, & de leurs Loix : & peu d'entre-eux y font quelque progrès, s'ils ne s'attachent long-temps à la profession de Talapoin, ou s'ils n'entrent dans des charges : car c'est en ces deux cas seulement que cette langue leur est nécessaire.

III.
Les lan-
gues Balie,
& Sia-
moise
compa-
rées à la
Chinoise.

Ils écrivent le Siamois & le Bali de la gauche à la droite, du même sens que nous écrivons nos langues d'Europe : en quoy ils sont différens de la plupart des autres Asiatiques, qui de tout temps ont écrit de la droite à la gauche ; & des Chinois même, qui conduisent la ligne de haut en bas, & qui dans l'arrangement des lignes en une même page, mettent la première à la droite, & les autres de suite vers la gauche. Ils sont encore différens des Chinois, en ce qu'ils n'ont pas comme eux un caractère pour chaque mot, ou même pour chaque signification d'un seul mot, afin que l'écriture n'ait point d'équivoques comme le langage. La langue Siamoise & la Balie ont comme les nôtres un Alphabeth de peu de lettres, dont on compose des syllabes & des mots. D'ailleurs la langue Siamoise tient beaucoup de la Chinoise, en ce qu'elle a beaucoup d'accent (car leur voix s'élève souvent de plus d'une quarte) & en ce qu'elle est presque toute de mono-syllabes : de
sorte

sorte qu'on peut présumer que si on l'entendait bien, on trouveroit que le peu de mots, qu'elle a de plusieurs syllabes, sont ou étrangers, ou composez de monosyllabes, dont quelques-uns ne sont plus en usage, que dans ces compositions.

Mais la ressemblance la plus remarquable, IV.
 qui soit entre ces deux langues, & qui ne se Les lan-
 trouve pas dans la Balie, est que ny l'une ny gues Sia-
 l'autre n'ont ny déclinaison ny conjugaison, ny moise &
 peut-être de dérives, au lieu que la langue Ba- Chinoise
 lie en a. Par exemple le mot qui veut dire *con-* n'ont
tant voudra dire aussi *contentement*, & celui point
 qui signifie *bon* signifiera *bien* & *bonté*, selon d'inflex-
 les diverses manières de les employer. L'arran- tion de
 gement seul marque les cas dans les noms, & mots, la
 en cela leur arrangement n'est guère différent Balie en a.
 du nôtre. Et quant aux Conjugaisons les Siamois ont seulement quatre ou cinq petites Particules, qu'ils mettent tantôt devant le verbe, & tantôt après, pour en signifier les nombres, les temps, & les modes. Je les donneray à la fin de ce Volume avec les Alphabets Siamois & Balis: & c'est en cela que consiste à peu près toute leur Grammaire.

Leur Dictionnaire n'est guère moins simple: je veux dire que leur Langue n'est guère V.
 abondante; mais le tour de leur Phrase n'en Langue
 est que plus divers & plus difficile. Dans les Siamoise
 pays froids, où l'imagination est froide, on peu abon-
 nomme chaque chose par son nom; & l'on y dante,
mais fort
figurée.

abonde autant ou plus en paroles qu'en choses: & lorsqu'on a mis tous ces mots dans sa mémoire, on peut se promettre de bien parler. Il n'en est pas de même dans les pays chauds: peu de mots y suffisent à beaucoup dire; parce que la vivacité de l'imagination les employe en cent manières différentes toutes figurées. Voicy deux ou trois exemples des façons de parler Siamois. *Cœur bon* veut dire *content*, ainsi pour dire, *si j'étois à Siam je serois content*, ils disoient, *si moy être ville Siam, moy cœur bon beaucoup*. *Sii* veut dire *lumière*, & par métaphore *beauté*, & par une seconde métaphore ce mot de *sii* étant joint à celui de *Pak* qui veut dire *bouche*, *sii-pak* veut dire *les lèvres*; comme qui diroit *la lumière ou la beauté de la bouche*. Ainsi, *la gloire du bois* veut dire *fleur*, *le fils de l'eau* veut dire en général *tout ce qui s'engendre dans l'eau sans être poisson*; comme les crocodiles, & toutes sortes d'insectes aquatiques. Et en d'autres rencontres le mot de *fils* ne marquera que la petitesse, comme *les fils des poids*, pour dire *les petits poids*, au contraire du mot de *mere*, dont ils se servent pour signifier la grandeur en certaines choses. Au reste je n'ay vû en cette langue aucuns mots, qui ayent du rapport aux nôtres, que ceux de *pô* & de *mê* qui veulent dire *perc* & *mere*, en Chinois *fu*, *mu*.

mois. Leur Arithmétique a comme la nôtre dix caractères, dont ils figurent le zéro comme nous, & auxquels ils donnent les mêmes valeurs que nous, dans le même arrangement, plaçant comme nous de la droite à la gauche, Nombres, dixaines, centaines, mille, & toutes les autres puissances du nombre dix. Les marchands Indiens sont si exercez à conter, & leur imagination est si nette là dessus, qu'on dit qu'ils peuvent résoudre sur le champ des questions d'Arithmétique tres-difficiles : mais je croy aussi qu'ils ne résolvent jamais ce qu'ils ne peuvent résoudre sur le champ. Ils n'aiment point à resver, & ils n'ont nul usage de l'Algèbre.

Les Siamois ne calculent guère qu'avec la plume : mais les Chinois se servent d'un Instrument, qui revient au jeton, & que l'Histoire de la Chine du P. Martini porte qu'ils ont inventé deux mille six à sept cent ans avant JESUS-CHRIST. Quoy qu'il en soit, *Pignori* dans son Ouvrage *De servis* nous apprend que cet Instrument étoit familier aux anciens esclaves Romains, qui étoient destinez à conter. J'en donne la description & la figure à la fin de cet Ouvrage.

VII.
Instrument qui sert de jeton aux Chinois.

Les Etudes auxquelles l'on nous applique dans nos Collèges, sont presque absolument inconnues aux Siamois ; & l'on peut douter s'ils y sont bien propres. Le caractère essentiel des peuples des pays extrêmement chauds

VIII.
Les Siamois peu propres aux Etudes d'application.

ou extrêmement froids est la paresse d'esprit & de corps; avec cette différence qu'elle dégénère en stupidité dans les païs trop froids, & que dans les païs trop chauds il y a toujours de l'esprit & de l'imagination; mais de cette sorte d'imagination & d'esprit, qui se lasse bientôt de la moindre application.

IX. Les Siamois conçoivent facilement & nettement, leurs reparties sont vives & promptes, leurs objections sont justes. Ils imitent d'abord, & dès le premier jour ils sont passablement bons ouvriers: si bien qu'on croit qu'un peu d'étude les va rendre tres-habiles, soit dans les plus hautes sciences, soit dans les arts les plus difficiles; mais leur paresse invincible détruit tout d'un coup ces espérances. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils n'inventent rien dans les sciences qu'ils aiment le mieux, comme la Chymie & l'Astronomie.

X. J'ay dit cy-dessus qu'ils sont naturellement Poëtes. Leur Poësie consiste, comme la nôtre, & comme celle dont on se sert aujourd'huy par toute la Terre connue, dans le nombre des syllabes, & dans la Rime. Quelques-uns en attribuent l'invention aux Arabes, parce qu'il semble que ce sont eux, qui l'ont portée par tout. Les relations de la Chine disent bien que la Poësie Chinoise d'aujourd'huy est en rime; mais quoy qu'elles parlent de leur Poësie ancienne, dont ils ont encore plusieurs Ouvrages, ils ne disent pas de quelle nature elle

elle étoit, parce, à mon avis, qu'il est difficile d'en juger: car encore que les Chinois aient conservé l'intelligence de leur ancienne écriture, ils n'ont pas conservé leur ancien langage. Quoy qu'il en soit, j'ay de la peine à comprendre d'une Langue toute de monosyllabes, & pleine de voyéles fort accentuées, & de diphtongues fort composées, que si la Poësie ne consiste dans la Rime, elle puisse consister dans la Quantité, comme faisoient les Poësies Grecque & Latine.

Je n'ay pû avoir une chanson Siamoise bien traduite, tant leur façon de penser est éloignée de la nôtre. J'y aypourtant entrevû des peintures, comme par exemple d'un jardin agréable, où un amant invite sa maîtresse de venir. J'y ay vû aussi des expressions qui me paroissent d'une immodestie grossière; quoy que cela ne fit pas le même effet en leur langue. Mais outre les chansons d'amour, ils en ont aussi d'Historiques & de Morales tout ensemble: j'en ay ouï chanter aux Pagayeurs mêmes, dont on me faisoit entendre à peu près le sens. Le *Lacône* dont j'ay parlé n'est autre chose qu'un chant Moral & Historique, & l'on m'a dit que l'un des freres du Roy de Siam fait des Poësies Morales fort estimées, auxquelles il met luy-même le chant.

Mais si les Siamois naissent Poëtes, ils ne naissent point Orateurs, & ils ne le deviennent point. Leurs Livres sont ou des narrations d'un

Ils lisent
en la lan-
gue d'au-
jourd'huy
les cara-
ctères an-
ciens.

XI.

Leur ge-
nie dans
la Poësie.

XII.

Ils ne sont
point Ora-
teurs.

stile

stile fort simple, ou des Sentences d'un stile coupé & plein d'Images. Ils n'ont point d'Avocats : les partis disent chacune leur affaire au Greffier, qui écrit sans aucune Rhétorique les faits & les raisons qu'on luy dit. Quand ils prêchent, ils lisent le Texte Baly de leurs Livres, & ils le traduisent & l'expliquent en Siamois simplement, & sans aucune sorte d'action ; comme nos Professeurs, & non pas comme nos Prédicateurs.

XIII.
Leurs
compliments se
ressemblent toujours.

Ils savent porter une parole en une affaire, & ils s'en acquittent avec beaucoup d'insinuation ; mais pour ce qui est de leurs complimens, ils sont tous sur un modèle, qui est fort bon à la vérité ; mais qui fait que dans les mêmes cérémonies ils disent toujours à peu près les mêmes choses. Le Roy de Siam luy-même a ses paroles presque contées dans ses audiences de cérémonie ; & il ne dit aux Envoyez du Roy qu'à peu près ce qu'il avoit dit à M^r. de Chaumont, & avant luy à feu M^r. l'Evêque d'Helopolis.

XIV.
De la dernière harangue que l'Ambassadeur de Siam fit en France.

Je n'ay point oublié cette excellente harangue, que l'Ambassadeur de Siam fit au Roy dans son audience de congé, & qui seule pourroit faire croire que les Siamois sont grands Orateurs ; si nous pouvions juger du mérite de l'original par celui de la Traduction : mais cela est difficile, sur tout en deux langues, qui ont si peu de rapport l'une à l'autre. Tout ce que nous en devons croire, c'est que le gros
du

du deſſein & de la penſée eſt de l'Ambaſſadeur Siamois: & je ne m'étonne point qu'il ait admiré la bonne mine, l'air Majeſtueux, la puifſance, l'affabilité, & toutes les qualitez extraordinaires du Roy. Elles le devoient encore plus frapper qu'un autre; parce que ces vertus ſont abſolûment inconnûes en Orient: & s'il eût oſé dire toute la verité, il eût avoué que la flatterie naturelle à ceux de ſon païs luy avoit fait loüer toute ſa vie ces mêmes choſes, où elles n'étoient point, & qu'il'en voyoit dans le Roy le premier exemple. Quand les Mandarins vinrent à bord de nôtre vaiſſeau porter le premier compliment du Roy de Siam aux Envoyez du Roy, ils prîrent congé d'eux, en leur témoignant qu'ils le demandoient à regret, & par la néceſſité indiſpenſable d'aller ſatisfaire l'impatience du Roy leur Maître, ſur les choſes qu'ils avoient à luy rapporter: penſée naturelle & bonne ſur laquelle roule tout le commencement de la harangue de congé de l'Ambaſſadeur. Et quant à ce bel endroit par où il finit, que leur relation de luy & de ſes collègues ſeroit miſe dans les Archives du Royaume de Siam, & que le Roy leur Maître ſe feroit un honneur de l'envoyer aux Princes ſes Alliez, il eſtoit en cela moins Orateur qu'Hiftorien. Il rendoit conte d'une pratique de ſon païs, qui ne s'obmet point dans les grandes occaſions, & qui eſt en uſage en d'autres Royaumes. Il y en a un exemple dans Oſorius

au livre 8. de son *Histoire d'Emmanuel Roy de Portugal*, où il raconte comment Alphonse, deuxième Roy Chrétien de Congo, fit mettre dans ses Archives l'Histoire de sa conversion, & celle d'une célèbre Ambassade, qu'il avoit reçûe d'Emmanuel; & comment il en fit part à tous les Princes ses vassaux. On peut donc assûrer que les Siamois ne sont point Orateurs, & qu'ils n'ont jamais besoin de l'être. Mêmes leur usage n'est pas de faire ny harangue ny compliment aux Princes, vers qui on les envoie; mais de répondre aux choses, sur lesquelles ces Princes les interrogent. Ils haranguèrent en cette Cour, pour s'accommoder à nos mœurs, & pour jouir d'un honneur qu'ils estimoient fort, qui étoit de parler au Roy avant que sa Majesté leur parlât. Voilà tout ce que l'on peut dire de leur Poësie, & de leur Rhétorique.

XV.
Ils ont
une Phi-
losophie
Morale, &
point de
Theolo-
gie.

Ils ignorent absolument toutes les parties de la Philosophie, horsmis quelques principes de Morale, où, comme nous verrons en parlant des Talapoins, ils ont mêlé bien du faux. Je feray voir aussi en même temps qu'ils n'ont aucune sorte de Théologie, & qu'on pourroit peut-estre les justifier sur le culte des fausses Divinitez dont on les accuse, par une impiété plus coupable, qui est de ne connoître aucune Divinité, ny vraie, ny fausse.

XVI.
Com-
ment ils

Ils n'ont point d'Etude de Droit: ils n'apprennent les Loix de leur País que dans les
em-

emplois. Elles ne sont point publiques, comme j'ay dit, faute d'Imprimerie : mais quand ils entrent en quelque office, on leur met en main une copie des Loix qui le concernent : & la même chose se pratique en Espagne ; quoy que les Loix y soient entre les mains de tout le monde, & qu'il y ait des Ecoles publiques pour les enseigner. Par exemple, ils inséreront dans les Provisions d'un *Corrégidor* tout le titre de *Corrégidores*, qui est dans la compilation de leurs Ordonnances. J'ay vû même quelque exemple de celà en France.

étudient
leurs
Loix.

C H A P I T R E X.

De ce que les Siamois savent en Médecine & en Chymie.

LA Médecine ne peut mériter chez les Siamois le nom de Science. Les principaux Médecins du Roy de Siam sont Chinois ; & il en a aussi de Siamois, & de Peguans : & depuis deux à trois ans il a pris en cette qualité Mr. Paumart l'un des Missionnaires François séculiers, auquel il se confie plus qu'à tous ses autres Médecins. Les autres sont obligez à rapporter tous les jours à celui-cy l'estat de la santé de ce Prince, & à recevoir de sa main les remèdes qu'il luy prépare.

I.
Le Roy de Siam a ses Médecins de divers païs.

Leur ignorance capitale est de ne rien savoir en Chirurgie, & d'avoir besoin des Européans,

II.
Ils ignorent la

Chirurgie
& l'Ana-
tomie.

ropéans, non seulement pour les trépan, & pour toutes les autres operations de Chirurgie difficiles, mais pour les simples saignées. Ils ignorent entierement l'Anatomie: & bien loin d'avoir jamais porté leur curiosité, jusqu'à découvrir ny la circulation du sang, ny toutes les choses nouvelles, que nous savons touchant la structure du corps des animaux, ils n'ouvrent les corps morts, qu'après les avoir rôtis dans les funeraillies, sous couleur de les brûler; & ils ne les ouvrent que pour y chercher dequoy abuser la crédulité superstitieuse du peuple. Par exemple ils disent qu'ils trouvent quelquefois dans l'estomac des morts, de grosses pièces de chair fraîche de cochon, ou de quelque autre animal, du poids d'environ huit ou dix livres: & ils supposent qu'elle y a esté mise par quelque sortilège, & qu'elle est bonne à en faire d'autres.

III.
Ils n'ont
aucun
principe
mais des
Receptes.

Ils ne se piquent pas d'avoir aucun principe de Médecine, mais seulement un nombre de Receptes, qu'ils ont apprises de leurs Ancêtres, & auxquelles ils ne changent jamais rien. Ils n'ont nul égard aux symptomes particuliers des maladies: & cependant ils ne laissent pas d'en guérir beaucoup; parce que la tempérance naturelle des Siamois les préserve de beaucoup de maux difficiles à guérir. Mais quand enfin il arrive que le mal est plus fort que les remèdes, ils ne manquent pas d'en attribuer la cause à maléfice.

Un

Un jour le Roy de Siam ayant sù que j'étois un peu incommodé , quoy que je le fusse si peu , que je ne garday jamais la chambre , il ne laissa pas d'avoir la bonté de m'envoyer tous les Médecins. Les Chinois firent d'abord quelque honnêteté aux Siamois & aux Pegüans ; & puis ils me firent asseoir , & s'assirent eux-mêmes : & après avoir demandé silence , car la compagnie estoit nombreuse , ils me tâterent le poux l'un après l'autre assez longtemps , pour me faire soupçonner que ce n'estoit que grimace. J'avois lû qu'à la Chine il n'y a point d'Ecole pour les Médecins , & qu'on y est reçu à en faire la profession, tout au plus après un leger examen fait par un Magistrat de Judicature , & non par des Docteurs en Médecine. Et je savois d'ailleurs , que les Indiens sont de grands fripons , & les Chinois encore davantage : de sorte que j'eusse bien voulu me défaire de ces Docteurs , sans qu'il m'en eût coûté quelque expérience de leurs remèdes. Après m'avoir tâté le poux , ils dirent que j'avois un peu de fièvre , mais je ne m'en sentoiss point du tout : ils ajoûtèrent que j'avois la poitrine attaquée , & je ne m'en apercevois , sinon en ce que j'avois la parole un peu affoiblie. Le lendemain matin les Chinois seuls revinrent me présenter une petite potion tiède , dans une tasse de porcelaine couverte & fort propre. L'odeur du remède me plût , & fit que je l'avalay , & je ne m'en trouvay ny bien ny mal.

Les Médecins Chinois sont fort charlatans.

On

V.
Différen-
ce des
charlatans
Chinois
aux nô-
tres.

On fait assez qu'il y a par tout des charlatans, & que tout homme qui promettra hardiment la santé, les plaisirs, les richesses, les honneurs, & la connoissance de l'avenir trouvera toujours des duppes. Mais la différence qu'il y a des charlatans de la Chine à ceux d'Europe au sujet de la Medecine, est que les Chinois abusent les malades par des remèdes agréables & attrayants, & que ceux d'Europe nous donnent des drogues, dont le corps humain cherche à se défaire par toutes sortes d'efforts: si bien que nous sommes portez à croire qu'on ne tourmenteroit pas ainsi un malade, si cela n'estoit certainement bien nécessaire.

VI.
De quels
remèdes
on use à
Siam.

Quand quelqu'un est malade à Siam, il commence par se faire ramollir tout le corps par quelqu'un qui soit entendu en cela, qui monte sur le corps du malade, & le foule aux piés. L'on dit mêmes que les femmes grosses se font ainsi fouler aux piés par un enfant, afin d'accoucher avec moins de peine: car dans les pais chauds, encore que les accouchements semblent devoir estre plus faciles par la conformation naturelle des femmes, ils ne laissent pas d'y estre assez douloureux, peut-estre parce qu'ils y sont précédéz de moins d'évacuation.

Autrefois les Indiens n'apportoient d'autre remède à la plénitude, qu'une excessive diète; & c'est encore la principale finesse des Chi-
nois

nois dans la Médecine. Aujourd'hui les Siamois usent de la saignée, pourvû qu'ils ayent un Chirurgien Européen ; & quelquefois à la place de la saignée ils employent les ventouses scarifiées & les sangsues.

Ils ont des purgatifs dont nous nous servons, & d'autres qui leur sont particuliers ; mais ils ne connoissent point l'Ellébore si familier aux anciens Médecins Grecs. D'ailleurs ils n'observent aucun temps dans la purgation, & ne savent ce que c'est que Crise ; quoy qu'ils n'ignorent pas l'utilité des sueurs dans les maladies, & qu'au contraire ils estiment beaucoup l'usage des sudorifiques.

Ils employent dans leurs remèdes des minéraux & des simples, & les Européens leur ont fait connoître le Kinkina. En général leurs remèdes sont fort chauds ; & ils n'usent d'aucun rafraîchissement intérieur : mais ils se baignent dans la fièvre, & dans toute sorte de maladies. Il semble que tout ce qui concentre ou augmente la chaleur naturelle, leur soit bon.

Leurs malades ne se nourrissent que de bouillie de ris, qu'ils font extrêmement liquide : les Portugais des Indes l'appellent *cangé*. Les bouillons de viande sont mortels à Siam, parce qu'ils relâchent trop l'estomac : & quand leurs malades sont en estat de manger quelque chose de solide, ils leur donnent de la viande de cochon préféablement à toute autre.

VII.
Le regime
des mala-
des Sia-
mois.

VIII.
 Leur
 ignorance
 en Chy-
 mie, &
 leurs fa-
 bles sur
 cette ma-
 tiere.

Ils ignorent la Chymie, quoy qu'ils l'aiment passionnément; & que plusieurs parmy eux se vantent d'en posséder les secrets les plus recherchez. Siam, comme tout le reste de l'Orient, est plein de deux sortes de personnes sur cette matiere, d'imposteurs & de duppes. Le feu Roy de Siam pere de celui-cy consuma deux millions, grande somme pour son païs, à la vaine recherche de la Pierre Philosophale: & les Chinois estimez si habiles ont la folie depuis trois ou quatre mille ans de chercher un remède universel, par lequel ils espèrent de s'exempter de la nécessité de mourir. Et comme parmy nous il y a des Traditions sourdes de quelques personnes rares, qu'on dit avoir fait de l'or, ou avoir vécu quelques siecles, il y en a de fort établies chez les Chinois, chez les Siamois, & chez les autres Orientaux, de ceux qui ont su se rendre immortels, ou absolument, ou de telle sorte qu'ils ne peuvent plus mourir que de mort violente. C'est pourquoy l'on suppose que les uns & les autres se sont dérobez à la vûë des hommes; ou pour jouir d'une immortalité libre & paisible, ou pour se mettre à couvert de toute force étrangere, qui pourroit leur ôter la vie, que nulle maladie ne peut altérer. Ils content merveilles du savoir de ces prétendus immortels, & il ne faut pas s'étonner qu'ils les croient capables de forcer la nature en plusieurs choses, puis qu'ils s'imaginent qu'ils ont eu l'art de se dérober à la mort.

C H A P I T R E X I.

De ce que les Siamois savent des Mathématiques.

L'Imagination vive & nette des Siamois sembleroit plus propre aux Mathématiques, qu'aux autres études, si elle ne se lassoit trop tôt : mais ils ne peuvent suivre un long tissu de raisonnemens, dont ils ne prévoient ny le bout, ny le profit. Et il faut avoüer pour leur excuse, que toute application d'esprit est si pénible en un climat aussi chaud que le leur, que les Européens même n'y peuvent guère étudier, quelque envie qu'ils en ayent.

I.
Le grand chaud de Siam contraire à toute application d'esprit.

Les Siamois ne savent donc rien en Géométrie ny en Mécanique, parce qu'ils peuvent absolument s'en passer : & l'Astronomie ne les touche qu'autant qu'ils croient qu'elle peut servir à la divination. Ils n'en savent que quelques pratiques, dont ils dédaignent de pénétrer les raisons ; mais dont ils se servent dans les Horoscopes des particuliers, & dans la construction de leur Almanac, qui est comme un Horoscope générale.

II.
Ignorance des Siamois touchant les principales parties des Mathématiques.

Il paroît qu'ils ont fait reformer deux fois leur Calendrier, & par d'habiles Astronomes : lesquels pour suppléer aux Tables Astronomiques, ont pris deux Epoques arbitraires, mais remarquables par quelque conjonction rare des

III.
Du Calendrier Siamois & pour quoy les Siamois ont deux Epoques.

des Planetes. Sur ces observations ayant une fois établi de certains nombres , ils ont au moyen de plusieurs additions, soustractions, multiplications & divisions , donné pour les années suivantes le secret de trouver le lieu des Planetes , à peu près comme nous trouvons l'Epacte de chaque année en ajoutant onze à l'Epacte de l'année d'auparavant.

IV.
La plus
récente
est évi-
demment
arbitraire.

La plus récente des deux Epoques Siamois-
ses se rapporte à l'an de Grace 638. J'ay donné
à Mr. Cassini Directeur de l'Observatoire de
Paris la maniere Siamoise de trouver le lieu
du Soleil, & celuy de la Lune par un calcul,
dont le fondement est pris de cette Epoque.
Et le merite singulier qu'a eu Mr. Cassini à dé-
velopper une chose si difficile , & à en penetrer
les raisons, fera sans doute admiré de tous les
Savants. Or comme cette Epoque n'est visi-
blement que le fondement d'un calcul Astro-
nomique , & qu'elle a esté choisie plutost
qu'une autre, seulement parce qu'elle a paru
plus commode qu'une autre au calcul, il est
évident qu'on n'en doit rien conclure qui re-
garde l'Histoire Siamoise; ny s'imaginer que
l'an 638. ait esté chez eux plus illustre qu'un
autre par aucun événement, duquel ils aient
trouvé à propos de commencer à conter leurs
années, comme nous contons les nôtres de-
puis la Naissance du Sauveur du Monde.

V.
La plus
ancienne

Par la même raison je suis persuadé que leur
plus ancienne Epoque , depuis laquelle en
cette

cette année 1689. ils content 2233. ans, n'a aussi pa-
esté remarquable à Siam par aucune chose roît arbi-
digne de memoire, & qu'elle ne prouve pas traire.
que le Royaume de Siam soit de cette ancien-
neté. Elle est purement Astronomique, &
sert de fondement à une autre maniere de cal-
culer les lieux des Planetes, qu'ils ont aban-
donnée pour cette nouvelle Methode, que
j'ay donnée à Mr. Cassini. Quelqu'un leur aura
fait connoître les mécontes, ou dans la suite
des temps cette ancienne methode doit estre
tombée; comme nous avons connu avec le
temps les erreurs de la reformation du Calen-
drier faite par l'ordre de Jules-César.

Les Memoires Historiques des Siamois ne VI.
remontant, comme j'ay remarqué au com- Et n'est
mencement, qu'à neuf-cent ans ou environ, point pri-
il ne faut pas aller chercher la fondation de se de la
leur Royaume à l'an 545. avant la Naissance mort de
de JESUS-CHRIST, ny supposer que de Sommo-
puis ce temps-là ils ayent eu une suite de Rois, na-Co-
qu'ils ignorent absolument eux-mêmes. Et dom.
quoy que les Siamois disent vulgairement que
cette premiere Epoque, depuis laquelle ils
content, comme j'ay dit, 2233. ans, est celle
de la mort de leur Sommona-Codom, & quoy
qu'elle se rapporte à peu près au temps auquel
vivoit Pythagore, qui a semé en Occident la
doctrine de la Metempsychose, qu'il avoit
aprise des Egyptiens, il est certain néanmoins
que les Siamois n'ont aucun memoire du
13 temps,

temps, auquel leur Sommona-Codom peut avoir vécu : & je ne puis me persuader que leur Sommona-Codom soit Pythagore, qui n'a point esté en Orient, ny que leur ancienne Epoque soit autre qu'Astronomique, & arbitraire; non plus que leur Epoque récente.

VII.
Variété de
stile dans
les Dates.

Que si les Siamois s'en servent encore dans leurs Dates, après l'avoir abandonnée dans leurs calculs Astronomiques, c'est parce que dans les choses de stile on ne change pas aisément les usages, auxquels l'on est accoutumé : & pourtant ils ne laissent pas de dater quelquefois par rapport à cette Epoque récente, qu'ils ont prise, comme j'ay dit, de l'an 638. de nôtre Seigneur. Mais leur premier mois est toujours la Lune de Novembre, ou de Décembre, en quoy ils ne se départent pas de l'ancien stile, lors même qu'ils datent l'année selon leur stile nouveau; quoy que le premier mois de l'année soit, selon ce stile nouveau, ou le cinquième ou le sixième du stile vieux.

VIII.
Ce que les
Siamois
pensent
du systé-
me du
monde.

C'est là en peu de mots toute l'habileté des Siamois en Astronomie. D'ailleurs ils n'entendent rien du véritable système du monde, parce qu'ils ne savent rien par raison. Ils croient donc, comme tout le reste de l'Orient, que les Eclipses se font par quelque Dragon, qui dévore le Soleil & la Lune (peut-estre à cause de cette façon de parler Métaphorique des Astronomes, que les Eclipses se font dans la

la tête & dans la queue du Dragon :) & ils font un grand bruit de poëles & de chauderons pour effrayer & chasser ce pernicieux animal, & pour délivrer ces beaux Astres. Ils croient la Terre quarrée & fort vaste, sur laquelle la voûte du Ciel porte par ses extremitez, comme si c'estoit une de ces cloches de verre, dont nous couvrons quelques-unes de nos plantes dans nos jardins. Ils assûrent que la Terre est divisée en quatre parties habitables si séparées les unes des autres par des mers, qu'elles sont comme quatre mondes differens. Ils supposent au milieu de ces quatre mondes une tres-haute montagne pyramidale de quatre faces égales, appelée *Cáou pra soumene* (*Cáou* veut dire, *Montagne & monter* :) & depuis la surface de la terre, ou de la mer, jusqu'au sommet de cette montagne, qui touche, disent-ils, aux étoiles, ils content quatre-vingt-quatre-mille *jods*, & chaque *jod* vaut environ huit-mille toises. Ils content autant de *jods* depuis la surface de la mer jusqu'aux fondements de la montagne; & ils content aussi quatre-vingt-quatre-mille *jods* d'étendue de mer depuis chacune des quatre faces de cette montagne jusqu'à chacun des quatre mondes que j'ay dits. Or nôtre monde, qu'ils appellent *Tchiampion*, est à ce qu'ils disent, au Midy de cette montagne; & le soleil, la lune & les étoiles tournent sans cesse autour d'elle: & c'est ce qui fait selon eux le jour & la nuit.

Au dessus de cette montagne est un ciel qu'ils appellent *Intratracha*, qui est surmonté par le ciel des Anges. Cet échantillon, qui est tout ce que j'en say, suffira pour faire voir leur grossièreté; & s'il ne se rapporte pas exactement à ce que d'autres ont écrit avant moy de cette matiere, il ne faut pas plus admirer la variété des opinions Siamoises en une chose qu'ils n'entendent pas, que la contrariété de nos systêmes dans l'Astronomie, que nous croyons entendre.

IX.

Les Indiens sont superstitieux à proportion de leur extrême ignorance.

L'extrême superstition des Indiens est donc une suite tres-naturelle de leur profonde ignorance: mais pour leur excuse, des peuples plus éclairez qu'eux n'ont esté guère moins superstitieux. Les Grecs, & après eux les Romains, n'ont-ils pas crû à l'Astrologie judiciaire, aux augures, aux présages, & à toutes sortes d'arts inventez sous prétexte de deviner & de predire? Ils pensoient qu'il estoit de la bonté des Dieux d'avoir donné aux hommes des secours pour penetrer l'avenir, & les mots de *Devin* & de *divin* sont un même mot dans leur origine, parce que selon les anciens Payens l'art de deviner n'estoit qu'un art de consulter les Divinitez. Les Siamois croient donc encore qu'il y a un art de prophetiser, comme il y en a un de rendre la santé aux malades: & quand les Devins du Roy de Siam se trompent, il leur fait donner des coups de bâton, non comme à des imposteurs, mais comme

comme à des negligents ; comme il fait bastonner ses Medecins , quand les remedes qu'ils luy donnent, ne font pas l'effet qu'ils s'en est promis.

Ce Prince n'entreprend , non plus que ses X.
sujets, ny affaire, ny voyage, que ses Devins Autorité
des De-
vins sur
les Sia-
mois.
qui sont tous Brame ou Peguans, ne luy ayent marqué une heure pour l'entreprendre heureusement. Il ne sort pas de chez luy, ou s'il en est sorti, il n'y rentre pas, tant que ses Devins le luy défendent. Le Dimanche luy paroît plus heureux que les autres jours, parce que dans sa langue il a conservé le nom de *jour du Soleil*. Il croit le croissant de la Lune plus heureux que le déclin : & outre cela l'Almanac, qu'il fait faire tous les ans par un Astrologue Brame, luy marque & a ses sujets les jours heureux, ou malheureux, pour la plûpart des choses qu'ils ont coûtume de faire : folie qui n'est peut-estre que trop tolerée parmy les Chrétiens : témoin l'Almanac de Milan, auquel tant de gents ont aujourd'huy une si aveugle créance.

Les Siamois prennent à mauvais augure les XI.
hurlements des animaux ferores, & les cris Et des
présages.
des cerfs & des singes ; comme plusieurs personnes parmy nous s'effrayent des hurlements des chiens pendant la nuit. Un serpent qui coupe le chemin, la foudre qui tombe sur une maison, quelque chose qui tombe comme de soy-même & sans aucune cause apparente, sont

des sujets de crainte pour les Siamois, & des raisons d'abandonner, ou de remettre une affaire, quelque importante & quelque pressée qu'elle soit d'ailleurs. Une des manieres dont ils se servent pour deviner l'avenir, & qui est commune à tous les Orientaux, c'est de faire quelques ceremonies superstitieuses, puis d'aller en ville, & de prendre pour un oracle sur ce qu'ils ont envie de savoir, les premieres paroles, qu'ils entendent dire au hazard dans les rues, ou dans les maisons. Je n'en ay pû savoir davantage, parce que les Interpretes Chrétiens, dont j'eusse pû me servir, regardent ces choses avec horreur, comme des sortilèges, & des pactes avec le Démon: quoy qu'il soit bien possible que ce ne soient que des sottises pleines de credulité & d'ignorance. Les anciens François par une pareille superstition consultoient en leurs guerres les premieres paroles, qu'ils entendoient chanter dans l'Eglise en y entrant. Encore aujourd'huy plusieurs personnes ont une créance superstitieuse en de certaines herbes, qu'ils cueillent la veille de la St. Jean, d'où est venue cette façon de parler proverbiale, employer toutes les herbes de la St. Jean en une affaire: & parmy les Italiens il y en a qui, après s'estre lavé les piés dans du vin la veille de la St. Jean, jettent le vin par la fenêtré, & si tiennent ensuite pour écouter ceux qui passent dans la rue, prenant pour un augure certain sur ce qu'ils ont envie

envie de savoir, la première parole qu'ils entendent dire.

Mais ce qui a donné aux Indiens la réputation de grands forciers, c'est principalement les continuëles conjurations, dont ils usent pour éloigner les mauvais esprits, & pour attirer les bons. Ils prétendent avoir des Talismans, ou des *Caractères* qu'ils appellent *Catà*, pour venir à bout de tout ce qu'ils veulent : comme pour faire mourir, ou pour rendre invulnérable ; & pour faire taire gents & chiens, quand ils veulent faire une méchante action, & n'être pas découverts. S'ils préparent une médecine ils attacheront au bord du vase plusieurs papiers, où ils auront écrit des paroles mystérieuses, pour empêcher que les *Petpayatons* n'emportent la vertu du remède avec la fumée. Ces *Petpayatons* sont à leur avis des esprits répandus dans l'air, de qui ils croient entre autres choses, qu'ils jouissent les premiers de toutes les filles ; & qu'ils leur font cette prétendue blessure, qui se renouvelle tous les mois. Sur la mer pendant l'orage, ils attacheront à tous les Agrès de pareils papiers écrits, qu'ils croient propres à calmer les vents.

Les superstitions, dont ils usent envers les femmes accouchées, ne paroissent pas moins ridicules, quoy qu'elles soient peut-être fondées sur quelque utilité pour la santé. Ils croient que les femmes accouchées ont besoin d'estre

XII.

Les Indiens accusés de forcellerie & pourquoi.

XIII.

Superstitions pour les femmes en couches.

purifiées : soit que les Juifs répandus par toute la terre ayent semé cette Tradition parmy plusieurs Nations, soit que les peuples des païs chauds soient plus aisément blesez que ceux des païs froids des impuretez naturelles des femmes. Les Siamois tiennent les femmes accouchées pendant un mois devant un feu continuël & assez grand, où ils les tournent tantôt d'un côté tantôt d'un autre. La fumée cependant les incommode beaucoup, & ne s'échape que lentement par une ouverture, qu'ils font au toit de leurs maisons. Les Peguans mettent leurs femmes sur une espece de gril de bambou assez élevé avec du feu dessous, mais ils ne les y tiennent que quatre ou cinq jours. Au relever des couches les uns & les autres remercient le feu d'avoir purifié leurs femmes, & dans le repas qu'ils donnent en cette occasion à leurs parents, ils ne mangent rien, qu'ils n'ayent auparavant offert au feu, en le laissant quelque temps auprès. Même pendant tout le temps des couches les femmes ne mangent & ne boivent rien, qui ne soit chaud : & j'apprends que nos *Sages-femmes* défendent aussi aux accouchées de boire froid.

XIV.
Philtres
regardez
comme
des effets
de magie.

Mais les effets les plus prompts & les plus sensibles des prétendus sortilèges des Indiens sont dans l'usage de certains philtres, qui ne sont que des boissons naturelles. Les Indes portent des simples, dont nous ne connoissons ny les espèces, ny la force, ny l'usage. Les philtres

tres amoureux sont ceux, qui affoiblissent l'imagination, & font tomber un homme comme en enfance; de sorte qu'il est aisé après cela de le gouverner. Mes domestiques m'ont assuré qu'ils avoient vû à Batavia un homme, de qui on disoit publiquement que sa femme l'avoit rendu hébété de cette manière. D'autres boissons font d'autres effets. Les relations sont pleines de celles, que les femmes de Goa donnent souvent à leurs maris, & qui les rendent si stupides pour 24. heures, qu'elles peuvent alors leur être infidèles en leur présence. L'opium ou essence de pavot fait de si différents effets, qu'il endort, ou qu'il éveille selon qu'il est diversément préparé. Les Indiens en allant au combat en prennent pour se donner du courage, ou plutôt de la fureur. Ils vont alors tête baissée à l'ennemy comme des sangliers: il est périlleux de les attendre, mais on peut les éviter en se détournant de devant eux, car ils passent outre. De plus l'effet de l'opium ne leur dure que quelques heures; après quoy ils retombent non seulement dans leur lâcheté naturelle, mais dans une lassitude, qui ne leur laisse que peu d'action pour leur défense. Et tels étoient ces Macassars, qui avoient conspiré contre le Roy de Siam, quelques mois avant que les Envoyez du Roy y arrivassent.

Les Siamois ont aussi des maladies, dont les symptômes sont quelquefois si étranges, qu'ils croient qu'on n'en peut attribuer la cause qu'à

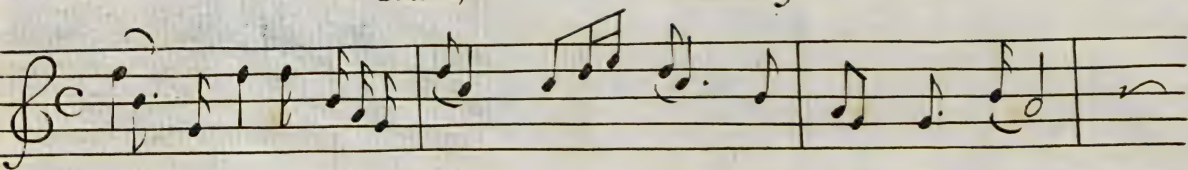
XV.
Maladies
regardées
comme
des effets
de magie.

des sortilèges. Mais outre ces cas extraordinaires, leurs Médecins accusent presque toujours la force majeure des esprits, de l'inefficacité de leurs remèdes; & ils jouënt en cela de si subtils tours de passe-passe, ou plutôt ils ont affaire à des gens si crédules, que pendant que nous étions à Siam, ils firent accroire à un malade, qu'il venoit de rendre une peau de cerf avec une medecine, & qu'il devoit avoir avallé cette peau de cerf par un effet de magie, & sans s'en estre aperçû. C'est ce que j'ay crû devoir dire des superstitions Siamoisés, desquelles chacun jugera comme il luy plaira: car si d'une part je n'ay rien vû, qui m'oblige à les accuser de forcellerie, d'autre part je n'ay nul intérêt à les en justifier entièrement.

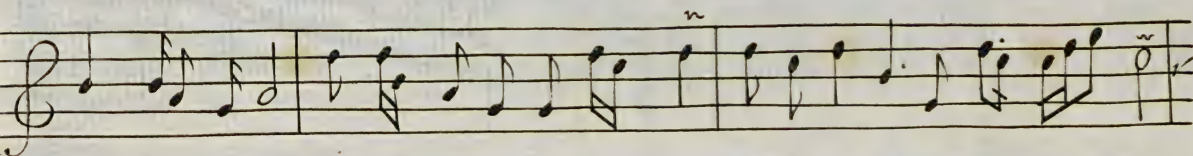
XVI.

Superstition ou vanité touchant les murailles des villes.

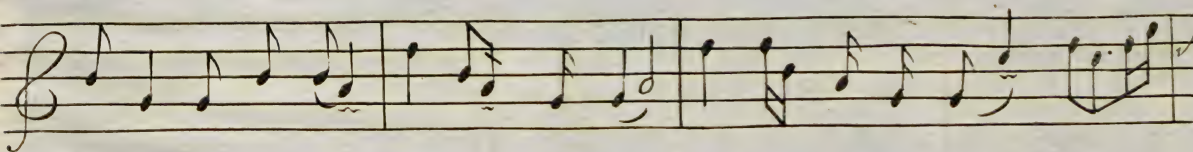
Mais avant que de quitter cette matière j'ajouterais ici une chose, que l'on attribuera comme l'on voudra, à superstition ou à vanité. Un jour que les Envoyez du Roy furent saluez par des Ambassadeurs vrais ou supposez de Parane, de Camboya, & de quelque autre Cour du voisinage, des Députez de quelques-unes des diverses Nations qui sont à Siam, furent aussi de cette visite: & entre autres il y en eût deux, qui dirent que la ville de leur origine, dont j'ay oublié le nom, ne subsistoit plus: mais qu'elle avoit esté si considérable, qu'on n'en pouvoit faire le tour qu'en trois mois. J'en ris en moy-même comme d'une folie sans fondement: & peu de jours après le sieur de la



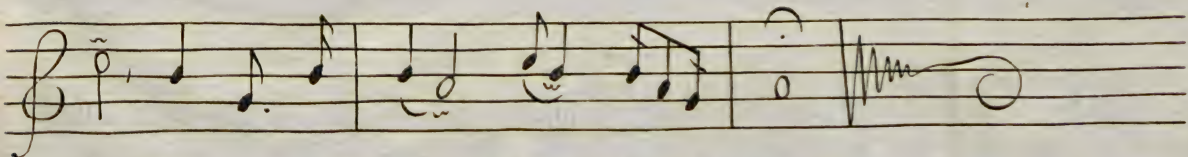
Say Samon eüy leûpacam Son Seüa conêp neüa tch'ou



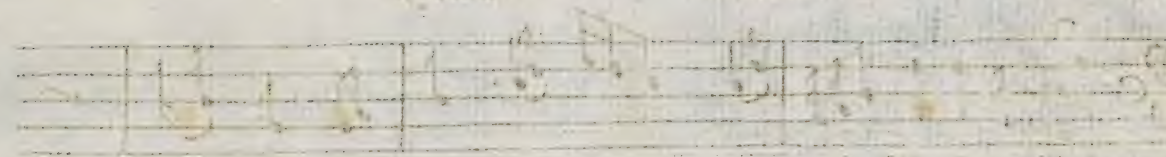
Keun diaou náyey pleng ný co tchaoüa pleng day, pleng labam le tchaoüey tchautay



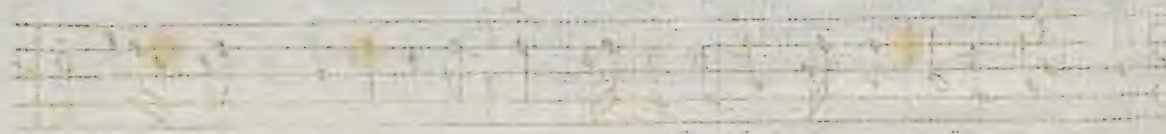
pleng ný cochaüa pleng So náyey, peüy Vongle chaüüey Tchiong



quouang nang Tchang Tchayleu Tcha deun ey.



Handwritten text below the first staff, likely a vocal line or lyrics.



Handwritten text below the second staff, likely a vocal line or lyrics.



Handwritten text below the third staff, likely a vocal line or lyrics.



Handwritten text at the bottom of the page, possibly a signature or concluding remarks.

la Mâre Ingenieur , que Mr. de Chaumont avoit laissé à Siam, me dit que quand il avoit esté à Ligor par ordre du Roy de Siam, pour en prendre le plan, le Gouverneur ne voulût jamais luy permettre d'en faire le tour sinon en deux jours, quoy qu'il eût pû le faire en moins d'une heure. Passons à l'étude de la dernière partie des Mathematiques.

CHAPITRE XII.

De la Musique, & des Exercices du Corps.

LA Musique n'est pas mieux entendüe à Siam, que la Geometrie & l'Astronomie. Ils font des airs par génie, & ils ne les savent pas noter. Ils n'ont ny cadence, ny tremblement non plus que les Castillans : mais ils chantent quelquefois comme nous sans paroles, ce que les Castillans trouvent fort étrange ; & à la place des paroles, ils ne disent que *nôï, nôï*, comme nous disons *lan-lá-lari*. Je n'y ay pas remarqué un seul air, dont la mesure fût à trois temps, au lieu que ceux-là sont sans comparaison les plus familiers aux Espagnols. Le Roy de Siam entendit sans se montrer plusieurs airs de violon de nos Opera, & l'on n'ous dit qu'il ne les avoit pas trouvez d'un mouvement assez grave : néanmoins le peuple Siamois n'a rien de fort grave dans ses chants ; & tout ce qu'ils jouent sur leurs instruments, même

r.
Les Siamois
n'ont nul
art dans le
Chant.

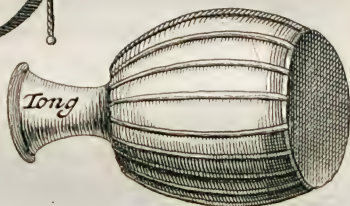
mesme dans la marche de leur Roy, est assez vif.

II. Ils ne connoissent pas plus que les Chinois la diversité des chants pour les diverses Parties d'un corps de Musique : ils ne connoissent pas même la diversité des parties ; ils chantent tous à l'unisson. Leurs instrumens ne sont pas d'ailleurs bien recherchez, & il faut croire que ceux, où il paroît quelque connoissance de la Musique, leur sont venus de dehors.

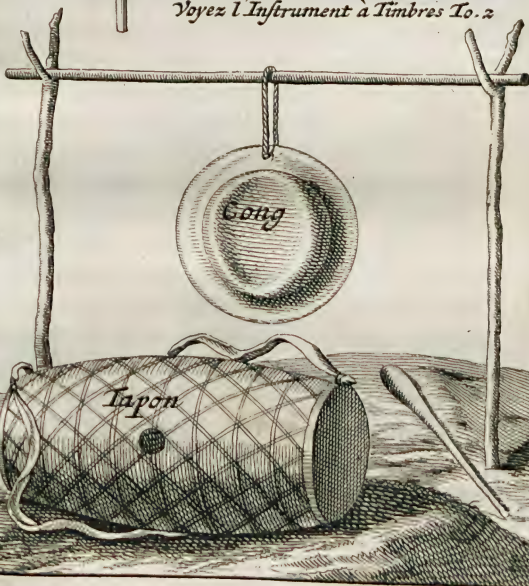
III. Ils ont de mauvais petits rebecs ou violons à trois cordes, qu'ils appellent *Trô*, & des haut-bois fort aigres qu'ils nomment *Pi*, & les Espagnols *Chirimias*. Ils n'en jouent pas mal, & ils les accompagnent du son de certains bassins de cuivre, sur chacun desquels un homme frappe un coup, avec un bâton court, à certains temps * de chaque mesure. Ces bassins sont suspendus par un cordon, chacun a une perche posée en travers sur deux fourches qui sont debout : l'un s'appelle *Schoungschang*, & il est plus mince, plus large, & d'un son plus grave que l'autre, qu'ils nomment *Cong*.

IV. A cela ils mêlent deux especes de tambour, le *Tlounpounpan*, & le *Tapôn*. Le bois du *tlounpounpan* est de la grandeur de celui de nos tambours de basque, mais il est garni de peau des deux côtes comme un vray tambour, & de chaque côté du bois pend une balle de plomb à un cordon. Outre cela le bois du *tlounpounpan* est traversé de part en part par un bâ-
ton

*Instruments d'ac :
compagnement
pour la Musique .*



Voyez l'Instrument à Timbres To. 2



ton qui luy sert de manche, & c'est par là qu'on le tient. On le roule entre ses mains comme un bâton de chocolatière, sinon qu'on tient le bâton de chocolatière renversé, & le tlounpounpan tout-droit : & par ce mouvement que je viens de dire, les bales de plom qui pendent de chaque côté du tlounpounpan frappent de part & d'autre sur les deux peaux.

Le *Tapôn* est de la figure d'un barril : on le porte par devant, pendu au col par un cordon ; & on le bat sur les deux peaux, de chaque main & à coups de poing.

V.

Le Tapôn.

Ils ont un autre instrument composé de timbres, qu'ils nomment *pat-cong*. Les timbres sont mis tous de suite chacun sur un bâton court, & planté tout-droit sur une demie circonférence de bois pareille aux gentes d'une petite rouë de carrolle. Celuy qui joue de cet instrument, est assis au centre ou à la place du moyeu les jambes croisées ; & il frappe les timbres avec deux bâtons, dont il tient l'un de la main droite, & l'autre de la main gauche. Il me semble que cet instrument n'avoit qu'une quinte redoublée d'étendue : mais certainement il n'y avoit aucuns demy-tons, ny rien pour étouffer le son d'un timbre, lors que l'on en frappoit un autre.

VI.

Instru-
ment à
timbres.

C'étoit un charivary de tous ces instruments ensemble, que la marche que l'on sonnoit à l'entrée des Envoyez du Roy : on la sonne toute pareille à la suite du Roy de Siam, & ce bruit

VII.

Concert
qui suit le
Roy dans
ses mar-
ches.

bruit tout bizarre qu'il est, n'a rien de desagréable principalement sur la riviere.

VIII.
Accom-
pagnements de
la voix.

Ils accompagnent quelquefois la voix avec deux bâtons courts, qu'ils appellent *crab*, & qu'ils frappent l'un contre l'autre; & celui qui chante ainsi s'appelle *Tchang-cap*. Ils le font venir la veille des nopces avec plusieurs de ces instrumens dont j'ay parlé. Le peuple accompagne aussi la voix le soir dans les courts des logis, avec une espee de tambour appelé *tong*. On le tient de la main gauche, & on le frappe de temps en temps d'un coup de poing de la droite. C'est une bouteille de terre sans fond, & qui au lieu de fond est garnie d'une peau rattachée au goulet avec des cordons.

IX.
Trompettes &
Tambours.

Les Siamois aiment extrêmement nos trompettes; les leurs sont petites & aigres: ils les appellent *tré*; & ils ont outre cela de vrais tambours, qu'ils appellent *clong*. Mais quoy que leurs tambours soient plus petits que les nôtres, ils ne les portent point pendus à leur épaule: ils les assèent sur l'une des peaux, & ils les battent sur l'autre, se tenant eux-mêmes assis les jambes croisées devant leurs tambours. Ils se servent aussi de cette sorte de tambour pour accompagner la voix: mais ils ne chantent guère avec ces accompagnements de tambours que pour danser.

X.
Ils en ont
de faux
pour en

Le jour de la premiere audience des Envoyez du Roy il y avoit dans la court la plus intérieure du Palais, une centaine d'hommes prosterner, les

les uns tenant pour la montre de ces mauvai- faire pa-
ses petites trompettes qu'ils ne sonnoient point, radé.
& que je soupçonnay être de bois; & les autres
ayant devant eux, chacun un petit tambour,
sans le battre.

Par tout ce que je viens de dire il paroît qu'à XI.
quelques pratiques près les Mathématiques Des exer-
sont aussi négligées à Siam que les autres Scien- cices du
ces. Ils n'ont pas plus en recommandation les corps.
exercices du corps, que ceux de l'esprit. Ils
ne savent ce que c'est que l'art de manier un
cheval: ils n'ont point d'armes, si leur Roy ne
leur en donne, & ce n'est qu'après qu'il leur
en a donné qu'ils peuvent en acheter. Ils ne
s'exercent à les manier que par l'ordre de ce
Prince. Ils ne tirent jamais le mousquet de-
bout, non pas même à la guerre: ils mettent
pour le tirer un genouil à terre, & souvent ils
achèvent de s'asseoir sur le talon, en étendant
en avant l'autre jambe, qu'ils n'ont point flé-
chie. A peine savent-ils marcher, ou se tenir
sur leurs piés de bonne grace: ils ne tendent
jamais bien leurs jarrets, parce qu'ils sont ac-
coûtumés à les tenir tout à fait pliez. Les Fran-
çois viennent de leur montrer à se tenir debout
sous les armes, & jusqu'à l'arrivée des vaisseaux
du Roy à Siam, leurs sentinelles mêmes s'as-
seyoient à terre. Loin de s'exercer à la course,
ils ne marchent jamais, purement pour se pro-
mener. La chaleur du climat fait en eux assez
de dissipation. La lutte, & le combat à coups
de

de poing ou de coude y sont des métiers de batteleur. La course des balons est donc leur seul exercice. La rame & la pagaye sont en ce pais-là dès l'âge de quatre à cinq ans le métier de tout le monde : aussi peuvent-ils pagayer trois jours & trois nuits presque sans se reposer, quoy qu'ils ne supportent guère aucun autre travail.

CHAPITRE XIII.

Des Arts exercés par les Siamois.

I.
Ils sont
mauvais
Artisans,
& pour-
quoy.

ILs n'ont point de corps de Métiers, & les Arts ne fleurissent point parmy eux ; non seulement à cause de leur paresse naturelle, mais encore plus à cause du Gouvernement sous lequel ils vivent. Comme il n'y a nulle sûreté pour le bien des particuliers, sinon à le bien cacher, chacun y demeure dans une si grande simplicité, que la plûpart des arts ne leur sont pas nécessaires, & que les ouvriers n'y sauroient trouver le juste prix des ouvrages, auxquels ils voudroient mettre beaucoup de dépense & de travail. De plus, comme chaque particulier doit tous les ans six mois de corvées au Roy, & que souvent il n'en est pas quitte pour six mois, il n'y a personne en ce Pais-là qui ose se distinguer dans quelque art, de peur d'être forcé à travailler toute sa vie gratuitement pour le service de ce Prince. Et parce que dans ces cor-
vées

vées ils sont employez à tout indifféremment, chacun s'applique à savoir faire un peu de tout, pour éviter les coups de bâton ; mais personne ne veut trop bien faire, parce que la servitude est le prix de l'habileté. Ils ne savent, ny ne veulent savoir faire que ce qu'ils ont fait de tout temps. Il ne leur importe d'être cinq-cent ouvriers, plusieurs mois durant, à ce que peu d'Européans bien payez acheveroient en peu de jours. Si quelque étranger leur donne quelque adresse, ou quelque machine, ils l'oublient dès que leur Prince l'oublie. Aussi ne s'offre-t-il point d'Européan au service d'un Roy Indien, qui n'y soit reçu, pour ainsi dire, à bras ouverts. Quelque petit mérite qu'il ait, il en a toujours plus que les Indiens naturels : & non seulement pour les arts mécaniques, mais pour la marine, & pour le commerce, à quoy ils sont encore plus affectionnez. L'inconvénient est que les Rois des Indes savent bien le secret, ou de n'enrichir un étranger que d'esperances, ou de le garder chez eux, s'ils l'ont véritablement enrichi. Rien n'est si magnifique que les Appointemens que donne le Grand-Mogol : mais voit-on un Européan, qui ait remporté bien des richesses de ce service ?

Pour revenir à l'industrie des Siamois, voicy à peu près les arts qu'ils connoissent. Ils sont passablement bons menuisiers, & parce qu'ils n'ont point de clous, ils entendent fort bien
les

II.
Quels arts
ils exer-
cent.

les assemblages. Ils se mêlent de sculpture; mais grossièrement: les statues de leurs Temples sont tres-mal faites. Ils savent cuire la brique & faire d'excellents ciments, & ils n'entendent pas mal la maçonnerie. Néanmoins leurs bâtimens de briques ne durent guère faute de fondemens: ils n'en font pas même à leurs fortifications. Ils n'ont ny cristal fondu, ny verre; & c'est une des choses qu'ils aiment le mieux. Le Roy de Siam trouvoit fort à son gré ces verres taillez à facettes, qui multiplient un objet; & il demandoit des vitres entieres avec cette même propriété.

III.
Les vitres
des Chi-
nois.

Les vitres des Chinois sont composées de filets de verre gros comme des pailles, mis de même sens l'un auprès de l'autre, & collez par les bouts à du papier, comme nous colons les quareaux de verre dans nos châssis de fenestre. Ils mettent souvent quelques peintures sur ces sortes de vitres; & de ces vitres ainsi peintes ils font quelquefois des panneaux de paravent, derriere lesquels ils aiment à mettre des lumieres: parce qu'ils ont extrêmement le goût des illuminations.

IV.
Com-
ment les
Siamois
se servent
des mé-
taux.

Les Siamois savent fondre les métaux, & jeter des ouvrages en moule. Ils revêtent fort bien d'une lame fort mince, ou d'or, ou d'argent, ou de cuivre leurs Idoles, qui sont quelquefois des masses énormes de briques & de chaux. J'ay chez-moy un petit Sommona-Codom, qui est ainsi revêtu d'une lame de cuivre

cuivre dorée, & qui est encore plein du ciment qui a servi de modèle. Ils revêtent d'une pareille lame d'or ou d'argent, de certains meubles de leur Roy, & la garde de fer des sabres, & des poignards, dont il fait présent à quelques-uns de ses Officiers, & quelquefois à des étrangers. Ils n'ignorent pas tout à fait l'orfèvrerie, mais ils ne savent ny polir les pierres précieuses, ny les mettre en œuvre.

Ils sont bons doreurs, & ils savent assez bien battre l'or. Toutes les fois que le Roy de Siam écrit à un autre Roy, il le fait sur une feuille de ce métal aussi mince qu'une feuille de papier. L'on y marque les lettres par compression, avec un poinçon émoussé, comme ceux dont nous écrivons sur nos tablettes.

V.
Com-
ment ils
écrivent
sur une
feuille
d'or.

Ils ne se servent guère du fer que dans la première fonte, parce qu'ils sont mauvais forgerons : leurs chevaux ne sont point ferrez, & n'ont d'ordinaire que des étriers de cor-de, & des bridons fort méchants. Ils n'ont pas de meilleures selles : l'art de conroyer & de préparer les peaux est absolument inconnu à Siam.

VI.
Ils sont
méchants
forge-
rons, &
ne savent
pas con-
royer.

On n'y fait guère de toiles de coton, & on n'y en fait que de fort grosses, & avec une fort vilaine peinture, & seulement dans la Capitale. On n'y fait nulles étoffes, ny de soye, ny de laine, ny aucun ouvrage de tapisserie : la laine même y est fort rare. Ils savent broder, & leurs desseins plaisent.

VII.
Ils font
peu de
toiles, &
point
d'étoffes.

VIII.
La Peinture des
Siamois,
& des
Chinois.

J'ay vû dans un de leurs Temples une agréable Peinture à fresque, dont les couleurs étoient fort vives. Il n'y avoit nulle ordonnance; & elle faisoit souvenir de nos anciennes tapisseries: ce n'estoit pas apparemment un ouvrage de main Siamoise.

Les Siamois & les Chinois ne savent pas peindre en huile, & d'ailleurs ils sont mauvais Peintres. Leur goût est de faire peu de cas de tout ce qui n'est que d'après nature. Il leur semble qu'une imitation juste est trop facile; parce qu'en effet leur exécution en cela n'a rien, qui ne le soit beaucoup. Ils veulent donc de l'extravagance dans la Peinture, comme nous voulons du merveilleux dans la Poësie. Ils imaginent des arbres, des fleurs, des oyseaux, & d'autres sortes d'animaux, qui ne fûrent jamais. Ils donnent quelquefois aux hommes des attitudes impossibles, & le secret est de répandre sur toutes ces choses une facilité, qui les fasse paroître naturelles. Voilà pour ce qui regarde les arts.

CHAPITRE XIV.

Du Commerce chez les Siamois.

I.
La pèche
& le commerce
sont les
deux professions

LEs professions les plus generales à Siam sont la pèche pour le menu peuple, & la marchandise pour tous ceux, qui ont dequoy la faire. Je dis tous, sans en excepter même leur

leur Roy. Mais le commerce du dehors estant qui parta-
gent pres-
que tous
les Sia-
mois. réservé presque tout entier à ce Prince, celui du dedans est si peu de chose, qu'on n'y fau-
roit faire de fortune considérable. Cette sim-
plicité de mœurs, qui fait que les Siamois se
passent de la plupart des arts, fait qu'ils se
passent aussi de la plupart des marchandises,
qui sont nécessaires aux peuples d'Europe.
Voicy néanmoins comment le peuple Siamois
fait ses commerces.

Dans les prêts un tiers, quel qu'il soit, écrit II.
Quelles
sont leurs
écritures
privées. la promesse; & cela leur suffit en Justice, parce
qu'on présume contre la foy du débiteur qui
nie, pour le double témoignage de celui qui
produit la promesse, & de celui qui l'a écrite.
Il faut seulement qu'il paroisse par l'inspection
de l'écriture, que ce n'est pas le créancier, qui
a écrit la promesse.

D'ailleurs ils ne signent nulles écritures, ny III.
Quelle est
leur signa-
ture. ils n'appliquent aucun cachet aux écritures
privées. Il n'y a que les Magistrats, qui ayent
un cachet, lequel est proprement un sceau
que le Roy leur donne, comme un instrument
de leurs Offices. Les particuliers au lieu de
signature mettent une simple croix; & quoy
que cette espèce de signature soit pratiquée de
tous, chacun pourtant reconnoît la croix,
qui est de sa main; & il est, dit-on, fort rare
que quelqu'un soit d'assez mauvaise foy pour
la desavouer en Justice. Au reste je diray en
passant qu'il ne faut chercher aucun mystere
Tom. I. K en

en ce qu'ils signent avec une croix : ce n'est chez eux qu'une espèce de parafse, qu'ils ont préférée à tout autre, probablement parce qu'elle est plus simple que toute autre.

IV.
Ils n'ont
point d'é-
criture
publique
ny de No-
taires.

J'ay dit qu'ils dotent les filles en les mariant, & que la dot se conte au mary en presence des Parents, mais sans aucune écriture. J'ay dit aussi qu'ils ne font point de Testament, & qu'avant de mourir ils donnent de la main à la main ce qu'il leur plaît, & à qui il leur plaît, & qu'à cela près la coûtume dispose de leur succession.

Ils font peu de commerce d'immeubles. Personne presque ne s'avise parmy eux d'acheter le fond de terre d'un autre : le Prince en donne, ou en vend assez à qui en veut. Mais comme la véritable propriété luy en demeure toujours, cela fait que personne en ce pais-là ne songe ny à acquérir beaucoup de terres, ny à améliorer à un certain point celles qu'il a acquises, de peur d'en faire envie à quelqu'un plus puissant que luy. Et ainsi n'ayant pas besoin d'Écritures de longue durée, ils ne se font pas avisez d'avoir des Notaires.

V.
Des petits
commer-
ces.

Quant aux petits commerces, ils sont presque tous de si petite conséquence, & la bonne foy y est si grande, que dans les bazars ou lieux de marché le vendeur ne conte point l'argent, qu'il reçoit, ny l'acheteur la marchandise, qu'il achète par conte. Ils furent scandalisez de voir les François acheter les moindres choses avec plus de précaution.

L'heure

L'heure du marché est depuis cinq heures du soir jusqu'à huit ou neuf. Ils n'ont point d'aune, parce qu'ils achètent les mouffelines & les autres toiles, toutes entieres. On est bien malheureux en ce pais-là, lors qu'on y achète la toile par *Ken*, terme qui veut dire, *coude & coudée* tout ensemble; & pour ceux à qui cela arrive, on mesure effectivement avec le bras, & non avec aucune sorte d'aune.

Néanmoins ils ont leur brasse, qui vaut nôtre toise à un ponce prés. Ils s'en servent dans les bâtimens, dans l'arpentage, & peut-estre en d'autres choses; & singulierement à mesurer les chemins, ou les canaux, par où leur Roy passe d'ordinaire. Ainsi de Siam à Louvò chaque lieuë est marquée par un poteau, sur lequel ils ont écrit la quantiëme lieuë c'est. La même chose s'observe chez le Grand-Mogol, où Bernier dit qu'ils marquent les Kosses ou demies-lieuës par des *Tourrettes* ou par de petites pyramides; & tout le monde fait que les Romains marquoient les lieuës par des pierres.

Le Coco sert de mesure aux grains & aux liqueurs en cette maniere. Comme tous les cocos sont naturellement inégaux, on en mesure la capacité par ces petits coquillages appelez *coris*, qui servent de basse monnoye à Siam, & qui ne sont pas sensiblement plus grands l'un que l'autre. Il y a donc tel coco qui contient jusqu'à mille *coris*, à ce qu'on

V I.
Ils n'usent point d'aune.

V I I.
Ils ont la brasse, dont ils se servent en plusieurs choses, & principalement à mesurer les chemins.

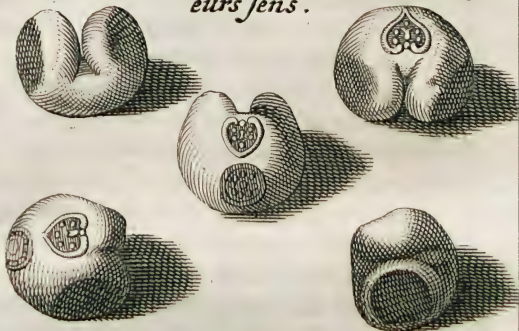
V I I I.
Le Coco sert de mesure aux Siamois pour les grains & pour les liqueurs.

m'a dit, tel qui n'en contient que cinq-cent, & tel autre plus ou moins. Ils ne laissent pas d'avoir pour mesurer le grain une espèce de *boisseau*, appelé *Sat* en Siamois, qui n'est fait que de bambou entrelacé; & pour mesurer les liqueurs ils ont une cruche appelée *Canan* en Siamois, *choup* en Portuguais: & c'est sur ces sortes de mesures, qu'ils font leurs marchez. Mais faute de Police & d'un *Eta-lon*, sur lequel les mesures soient légitimement réglées, l'acheteur ne les admet qu'après les avoir mesurées avec son coco, duquel il a reconnu la capacité par les coris; & il se sert ou d'eau, ou de ris selon qu'il veut mesurer, ou le canan, ou le sat avec son coco. Au reste le quart du canan s'appelle *Leeng*, & les quarante *sat* font le *seste*, & les quarante *sestes* le *Cohi*. On ne sauroit dire le rapport que des mesures si peu justes ont avec les nôtres. J'ay dit ailleurs qu'une livre de ris par jour suffit à un homme, & qu'elle ne vaut guère qu'un liard. Mr. Gervaise dit que le seste de ris est estimé peser cent *catis*, c'est à dire deux cent vingt-cinq de nos livres.

IX.
La mon-
noye leur
sert de
poids.

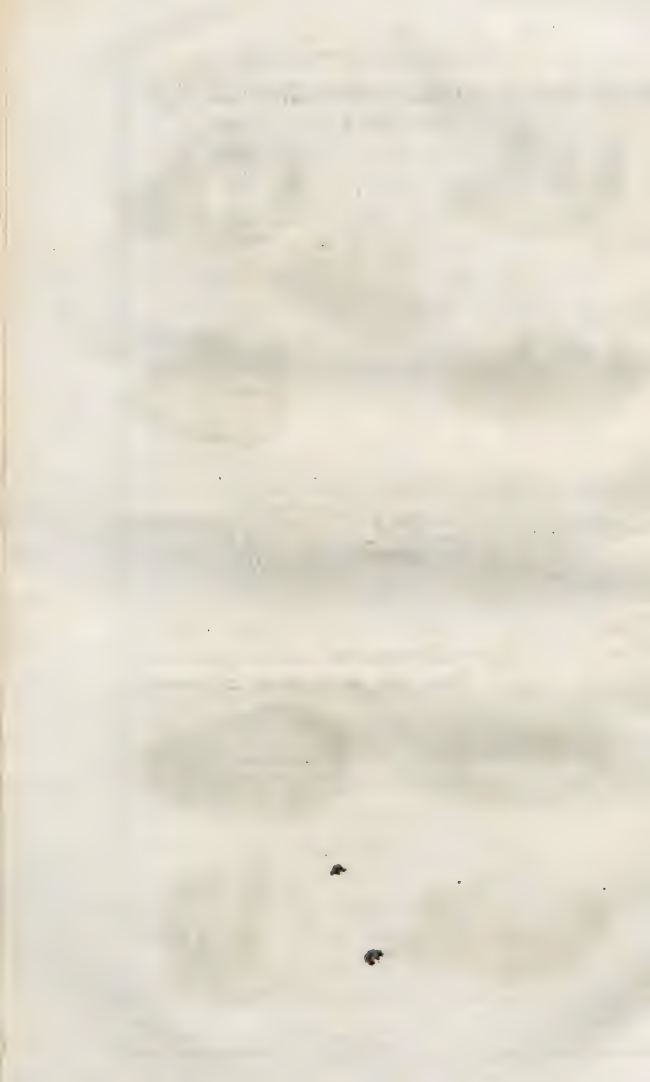
Ils ne sont pas plus exacts sur les poids: ils les appellent *Ding* en general; & les pièces de leur monnoye sont les plus fidèles, & presque les seuls, dont ils se servent; quoy que leur monnoye soit souvent fausse ou legere. On me vint dire comme une chose fort remarquable, que les Siamois vendoient à poids d'argent

Tical dans sa grosseur naturelle vu de Plusieurs sens.



Cori, Coquillage Seruant de monnoye vu de plusieurs sens dans sa grandeur naturelle.





d'argent je ne say quoy d'assez vil, par ce qu'on avoit vû au marché cette marchandise dans l'un des bassins de la balance, & la monnoye d'argent qui servoit de poids, dans l'autre. Les mêmes noms marquent donc les poids & les monnoyes tout ensemble.

Leurs monnoyes d'argent sont toutes de même figure, & frappées aux mêmes coings : X.
Leurs monnoyes. seulement les unes sont plus petites que les autres. Elles sont de la figure d'un petit cylindre ou rouleau fort court & entièrement plié par le milieu, de sorte que les deux bouts du rouleau reviennent l'un à côté de l'autre. Leurs coings (car ils en ont deux sur chaque pièce, frappez l'un à côté de l'autre au milieu du rouleau, & non sur les bouts) ne représentent rien que nous connoissions, & on n'a pas sû me les expliquer. La proportion de cette monnoye à la nôtre est que leur Tical, qui ne pèse qu'un demi-écu, vaut pourtant 37. sols & demi. J'en donne la figure & la grandeur, & l'on trouvera à la fin de cet ouvrage leurs mesures pour les longueurs, aussi bien que leurs monnoyes, & leurs poids. Ils n'ont point de monnoye d'or, n'y de cuivre. L'or est marchandise chez eux, & il y vaut douze fois l'argent, la finesse étant supposée égale dans les deux métaux.

Ny l'or ny l'argent ne sont monnoyez à la Chine: ils coupent ces métaux par morceaux XI.
Monnoye de la Chine. informes, dont ils payent les autres marchan-
dises;

difes ; & il faut pour celà qu'ils ayent toujours le trébuchet , & la pierre de touche à la main : leur trébuchet est une petite balance Romaine : mais il fait chez eux si bon vivre, que pour les achats ordinaires leur monnoye , qui n'est que de cuivre, leur suffit. Ils l'enfilent en certain nombre en un cordon , car elle est percée au milieu , & ils content par cordons , & non par pièces.

XII.

Le Coup-
pan mon-
noye d'or
du Jap-
pon.

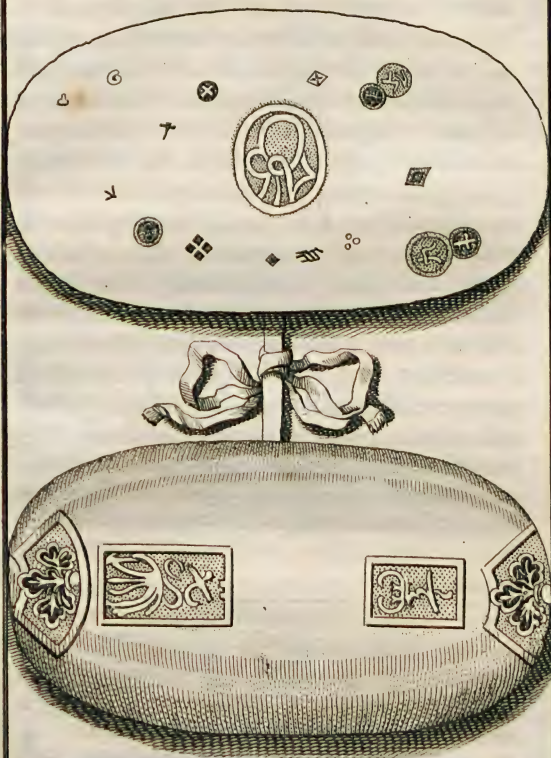
Les Japponois ont une monnoye d'or platte un peu plus longue que large , & arrondie presque en ovale. J'en donne exactement la grandeur & la figure. Elle est frappée à plusieurs coings avec des hachûres. Son poids est de quatre gros & demi , & douze grains , & elle est au moins de 23. Karacts , autant qu'on en peut juger sans la fondre. On l'appelle coup-pan , & sa valeur est estimée vulgairement dix écus la pièce.

XIII.

Coquilla-
ges basse
monnoye
de Siam.

La basse monnoye de Siam n'est autre que ces petits coquillages , dont j'ay déjà parlé , & dont je donne aussi la grandeur & la figure. Les Européens qui sont à Siam les nomment *Coris* , & les Siamois *Bia*. On les pèche abondamment aux Isles Maldives , & quelquefois , aux Philippines , mais en tres-petite quantité , à ce qu'on m'a dit. Toutefois Navarrete en ses *Discours de la Chine* page 61. parle ainsi des *Coris* , qu'il appelle *Signeies*. On en porte , dit-il , de la côte de l'Inde & de Manille : il y en a d'innombrables à l'Isle de Luban , qui est l'une

*Grandeur et Figure du Coupan, Monnoye
d'or du Japon vû des deux côtéz.*



*Ces hachures ne Sont pas des ombres on les fait
dans la monnoye pour en justifier le poids.*

Handwritten text at the top of the page, likely a title or header, written in a cursive script.



Handwritten text at the bottom of the page, likely a footer or a concluding note, written in a cursive script.

l'une des Philippines. Et plus bas il dit. *On porte les figueies des Isles de Baldivia*, qui sont les Maldives.

Il n'est pas aisé de dire jusqu'où s'étend l'usage de cette monnoye naturelle. Elle a cours par toute l'Inde, & presque sur toutes les côtes d'Afrique; & l'on m'a dit qu'elle est reçue en quelques endroits de la Hongrie: mais j'ay de la peine à le croire, parce que je ne voy pas qu'elle vaille la peine d'y en porter. Il s'en casse beaucoup dans l'usage: & à mesure qu'il y en a moins, elle vaut davantage par rapport à la monnoye d'argent; comme aussi elle baisse de prix quand il en arrive quelque charge considérable par quelque vaisseau: car c'est une sorte de marchandise. Le prix ordinaire à Siam est qu'un *Foïan*, ou la huitième partie d'un Tical vaut huit-cent *coris*, c'est à dire que sept ou huit *coris* valent à peine un denier: vileté de monnoye qui est une marque certaine du bon marché, ou plutôt du vil prix des Denrées.

XIV.
Combien
l'usage de
cette
monnoye
est étendu.

CHAPITRE XV.

Caractère des Siamois en général.

Comme l'aisance se trouve dans le bon marché des choses nécessaires à la vie, & comme les bonnes mœurs se conservent plus facilement dans une aisance modérée, que dans

I.
Les Siamois sont
bonnes
gents.

une pauvreté accompagnée de trop de travail, ou dans une oisiveté trop abondante, on peut affûrer que les Siamois sont bonnes gens. Les vices sont honteux parmi eux, & ils ne les excusent ny comme plaisanterie, ny comme supériorité d'esprit. Un Siamois tant soit peu au dessus de la lie du peuple, loin de s'enivrer, a honte de boire de l'arak.

II.
L'adultère est rare à Siam.

L'adultère est rare à Siam, non pas tant parce que le mary a droit de se faire justice de sa femme (c'est-à-dire de la tuer, s'il la trouve en flagrant délit, ou de la vendre, s'il la peut convaincre d'infidélité) que parce que les femmes n'y sont corrompues ny par l'oisiveté, (car ce sont elles qui nourrissent les hommes de leur travail) ny par le luxe de la table ou des habits, ny par le jeu, ny par les spectacles. Les Siamois ne jouent point : elles ne reçoivent point de visite d'homme ; & les spectacles sont assez rares à Siam, & n'ont ny jours marquez, ny prix certain, ny théâtre public. Il ne faut pourtant pas croire que tous les mariages y soient chastes : mais au moins tout autre amour plus dereglé, que celui des femmes, y est, dit-on, sans exemple.

III.
De la jalousie des Siamois pour leurs femmes.

La jalousie n'est chez eux qu'un pur sentiment de gloire, qui est plus grand en ceux, qui sont plus élevez en dignité. Les femmes du peuple y faisant tout le commerce y jouissent d'une liberté entière. Celles des Grands sont fort retirées, & ne sortent que rarement, ou pour

pour quelque visite de famille, ou pour aller aux Pagodes. Mais quand elles sortent, elles vont à visage découvert, lors mêmes qu'elles vont à pié; & quelquefois on les distingue difficilement des femmes esclaves, qui les accompagnent. Au reste non seulement elles ne trouvent rien de rude dans la contrainte où elles vivent, mais elles y mettent leur gloire. Elles regardent comme une honte une plus grande liberté; & se tiendroient offensées & méprisées par un mary, qui voudroit la leur permettre: elles sont jalouses pour eux, autant qu'eux-mêmes.

Il n'y a point en Asie de femme de bien, qui n'aime mieux en une occasion de guerre, que son mary la tuë, que s'il la laissoit tomber au pouvoir des ennemis. Tacite en donne un exemple dans Zénobie femme de Rhadamistus au Livre 12. de ses Annales. Les maris mesme regardent, comme la chose du monde la plus honteuse pour eux, que leurs femmes tombent au pouvoir des ennemis; & quand cela arrive, le dernier outrage qu'on leur puisse faire, est de ne leur pas rendre leurs femmes. Mais quoy que les femmes d'Asie soient capables de sacrifier leur vie à leur gloire, il ne laisse pas d'y en avoir parmy elles, qui prennent des plaisirs secrets quand elles peuvent, & qui risquent pour celà leur gloire & leur vie. On dit qu'il y en a eu des exemples parmy les femmes du Roy de Siam: quelques renfermées, qu'elles

IV.
Gloire des
femmes
Asiati-
ques.

les soient, elles trouvent quelquefois le moyen d'avoir des amants. On m'a assuré que la manière ordinaire dont ce Prince les punit, est de les soumettre premièrement à un cheval accoutumé, je ne say comment, à l'amour des femmes, & puis de les faire mourir. Il y a quelques années qu'il en donna une aux tygres, & parce que ces animaux l'épargnerent d'abord, il voulut luy faire grace: mais cette femme fût assez indignée pour la refuser, & avec tant d'injures, que le Roy la regardant comme une enragée, ordonna derechef qu'elle mourût. On irrita les tygres, & ils la déchirerent en sa presence. Il n'est pas si sûr qu'il fasse mourir les amants, mais au moins il les fait bien châtier. L'opinion commune est à Siam que ce fût une faute de cette nature, qui causa la dernière disgrâce du feu Barcalon frere aîné du premier Ambassadeur du Roy de Siam auprès du Roy. Le Roy son Maître le fit bastonner tres-rudement, & cessa de le voir, sans pourtant luy ôter ses charges. Au contraire il continua de se servir de luy pendant les six mois, qu'il survêcut aux coups qu'il avoit reçûs; & il prépara de sa propre main tous les remèdes que le Barcalon prit dans sa dernière maladie, parce que personne n'osoit luy en donner, de peur d'être accusé de la mort d'un homme, qui paroïssoit si cher à son Maître. Bernier rapporte quelques exemples, par où il paroît que le Grand-Mogol ne punit pas tous
jours

jours de mort ny les femmes de son Serrail qui manquent à leur devoir, ny les hommes qui sont leurs complices. Ces Princes regardent ces sortes de crimes, comme les autres, qu'on peut commettre contre leur Majesté, à moins que quelque sentiment d'amour les rende plus sensibles à la jalousie.

Les Seigneurs Siamois ne sont pas moins jaloux de leurs filles que de leurs femmes; & s'il y en a quelqu'une qui tombe en faute, ils la vendent à un certain homme, qui a droit de les prostituer pour de l'argent, moyennant un tribut qu'il paye au Roy: l'on dit qu'il en a eu jusqu'à six-cent, toutes filles d'Officiers de considération. Il achète aussi les femmes, quand les maris les vendent pour les avoir convaincuës d'infidélité.

V.
De la jalousie des Siamois pour leurs filles.

Le peu de respect envers les vieillards n'est pas moins rare à Siam qu'à la Chine. Des deux Mandarins, qui vinrent à bord des Envoyez du Roy leur porter le premier compliment du Roy de Siam, le plus jeune, quoy que le plus élevé en Dignité, ceda la première place & la parole au plus âgé, qui ne l'étoit que de trois ou quatre ans seulement.

VI.
Leur respect pour les vieillards.

La menterie envers les Supérieurs y est punie par le Supérieur même; & le Roy de Siam la punit encore plus sévèrement que tout autre: & malgré tout cela on ment à Siam autant, ou plus qu'en Europe.

VII.
Les Siamois grands menteurs.

L'union des familles y est telle, qu'un fils

VIII.
Grande

union
dans leurs
familles.

qui y voudroit plaider contre ses parents, y passeroit pour un monstre. Aussi personne en ce pais-là ne craint-il ny le mariage, ny le nombre des enfans : l'interêt n'y divise point les familles : la pauvreté n'y rend point le mariage onéreux.

IX.
La mendicite rare, & honteuse à Siam.

Nos domestiques n'y remarquerent que trois mendiants, gens vieux, impotens & sans parenté. Les parents n'y souffrent pas que leurs parents demandent l'aumône : ils nourrissent charitablement ceux de leur famille, qui ne peuvent se nourrir de leur bien, ny de leur travail. La mendicité y est honteuse non seulement à celui qui mendie, mais à toute sa famille.

X.
Les Siamois sont voleurs.

Mais le vol y est encore plus honteux que la mendicité, je ne dis pas au voleur même, mais à ses parents. Les plus proches n'osent s'intéresser pour un homme prévenu de vol ; & il n'est pas étrange que le vol soit estimé si infame, où l'on peut vivre à si bon marché : aussi leurs maisons sont-elles beaucoup moins sûres, que nos plus mauvais coffres. Néanmoins, comme il n'y sauroit avoir de véritable vertu, que dans les vûes éternelles du Christianisme, les Siamois ne refusent guère un vol, qui s'offre à eux, pour ainsi dire. C'est proprement parmi eux que l'occasion fait le larron. Ils mettent l'idée de la parfaite Justice à ne pas ramasser les choses perduës, c'est à dire à ne pas profiter d'une occasion si facile d'acquiescer.

querir. De mesme les Chinois pour exagérer le bon Gouvernement de quelques-uns de leurs Princes, disent que sous leur Regne la Justice étoit en si grande recommandation parmy le peuple, que nul ne touchoit à ce qu'il trouvoit d'égaré dans un grand chemin: & cette idée n'a pas été inconnüe aux Grecs. Autrefois dans la Grèce les Stagyrites en avoient fait une Loy en ces termes: *Ce que tu n'as pas mis quelque part, ne l'en ôte point*: & c'est peut-être d'eux, que Platon l'avoit prise, quand il l'a inférée parmy ses Loix. Mais les Siamois sont bien éloignez d'une si exquise probité.

Le P. d'Espagnac, l'un de ces pieux & savants Jésuites que nous menâmes à Siam, étant un jour seul dans le Divan de leur logis, un Siamois vint hardiment prendre devant luy un beau tapis de Perse sur une table: & le P. d'Espagnac le laissa faire, parce qu'il ne se douta pas que ce fût un vol. Dans le voyage, que le Roy fit faire en Flandre aux Ambassadeurs de Siam, l'un des Mandarins, qui les accompagnoient, prit une vintaine de jetons dans une maison, où les Ambassadeurs étoient priez à dîner, comme ils séjournoient en une des principales villes de Picardie. Le lendemain ce Mandarin croyant que ces jetons fussent de la monnoye, en donna un à un laquais pour boire; & son vol fût reconnu par là, mais on n'en témoigna rien.

XI.

Quelques
exemples
de vols
commis
par des
Siamois.

Voicy encore un trait, qui prouve que l'oc-

XII.

Autre ex-

emple
plus fin-
gulier.

casion de voler a tant de force sur eux, qu'elle les emporte quelquefois, lors mesme qu'elle est périlleuse. L'un des Officiers des Magazins du Roy de Siam luy ayant volé quelque argent, ce Prince ordonna qu'on le fit mourir, en luy faisant avaler trois ou quatre onces d'argent fondu; & il arriva que celuy, qui eût ordre d'ôter de la gorge de ce malheureux ces trois ou quatre onces d'argent, ne pût se tenir d'en dérober une partie. Le Roy fit donc mourir encore celuy-cy du mesme supplice, & un troisiéme s'y exposa en commettant une pareille faute; je veux dire en dérobant une partie de l'argent, qu'il retira de la gorge du dernier mort. De sorte que le Roy de Siam, en luy faisant grace de la vie, dit: c'est assez punir, je ferois mourir tous mes sujets, si je ne me résolvois une fois à pardonner.

XIII.
Voleurs
dans les
forêts de
Siam, &
de la Chi-
ne, qui
tuënt fort
rarement.

Il ne faut pas douter après celà de ce que l'on dit des Siamois qui vivent dans les forêts, pour se soustraire à la Domination, qu'ils volent souvent les passants, sans tuër néanmoins pres-que personne. Les forêts de la Chine ont esté pleines de tout temps de pareils voleurs: & il y en a eu, qui après avoir attiré auprès d'eux bien des compagnons, ont formé des armées entières, & se sont enfin rendu maîtres de ce grand Royaume.

XIV.
Bonne
foy des
Siamois

D'autre part la bonne foy est tres-grande à Siam en toutes sortes de commerces, comme je l'ay marqué ailleurs: mais l'usure y est pra-
tiquée

tiquée sans nulles bornes. Leurs Loix n'y ont dans le point pourvû quoy que leur Morale la défen-^{com-}merce, de. L'avarice est leur vice essentiel; & ce qu'il leurs usu- y a en cela de plus merveilleux, c'est qu'ils n'a-^{res sans}bornes, & massent pas des richesses pour s'en servir, mais leur ava- pour les enfoûir.^{rice.}

Comme ils ne font presque point de com-^{xv.} Ils sont: merce d'immeubles, qu'ils ne font ny Testa-^{fort vin-}dicatifs, &^{com-}ments, ny Contracts publics, & qu'en un mot dicatifs, & ils n'ont point de Notaires, il semble qu'ils^{ment.} ne sauroient presque avoir de procès, & ils en ont peu en effet de civils, mais beaucoup de criminels. C'est par la calomnie principalement qu'ils exercent leurs haines secretes & leurs vengeances; & ils y trouvent de la facilité auprès des Juges, qui en ce païs-là, comme en Europe vivent de leur profession. Les Siamois ont naturellement horreur du sang: mais quand ils haïssent jusqu'à la mort, ce qui est fort rare, ils assassinent, ou ils empoisonnent, & ne connoissent point la vengeance incertaine des duëls. La plûpart de leurs querelles néanmoins n'aboutissent qu'à des coups de coude, ou à des injures réciproques.

Les Anciens ont remarqué que c'est l'humidité des aliments, qui défend les Indiens^{xvi.} Autres: contre cette action du Soleil, qui brûle le teint^{qualitez} des Siamois. des Siamois. & cotonne leurs cheveux. La nourriture des Siamois est encore plus aqueuse que celle d'aucun autre Peuple des Indes; & l'on peut sûrement leur attribuer toutes les bonnes,

bonnès, & toutes les mauvaises qualitez, qui viennent du flegme & de la pituite; parce que le flegme & la pituite sont des effets necessaires de leur nourriture. Ils ont de la douceur, de la politesse, du sang-froid, & peu de soucy. Ils se possèdent long-temps, mais quand une fois leur colere s'allume, ils ont peut-être moins de retenuë que nous. Leur timidité, leur avarice, leur dissimulation, leur taciturnité, leur inclination à mentir croissent avec eux. Ils sont opiniâtres dans leurs coûtures autant par paresse, que par le respect de leurs Ancêtres, qui les leur ont laissées. Ils n'ont nulle curiosité & n'admirent rien. Ils sont orgueilleux avec ceux qui les ménagent, & rempans avec ceux qui les traittent avec hauteur. Ils sont rusez & changeants, comme tous ceux qui sentent leur propre foiblesse.

XVII.

Leur amitié est infidèle.

Leur maniere de se promettre une éternelle amitié, c'est en bûvant de la mesme eau de vie dans la mesme tasse, & quand ils veulent se la jurer plus solemnelement, ils goûtent du sang l'un de l'autre; ce que Lucien nous donne pour une coûture des anciens Scythes, & qui est pratiqué aussi par les Chinois, & par d'autres Nations: mais les Siamois ne laissent pas quelquefois de se trahir après toutes ces ceremonies.

XVIII.

Ils sont naturellement plus

En general ils ont plus de moderation que nous: leurs humeurs sont aussi tranquilles que leur Ciel, qui ne change que deux fois l'année & in-

& insensiblement, quand il tourne peu à peu de la pluye au beau-temps, & du beau-temps à la pluye. Ils n'agissent que par nécessité, & ne mettent pas comme nous le mérite dans l'action. Il ne leur semble pas raisonnable que le travail & la peine soient le fruit ou l'apanage de la vertu. Ils ont le bonheur de naître Philosophes, & peut-être que s'ils ne naissoient pas tels, ils ne le deviendroient pas plus que nous. Je croirois donc volontiers ce que les Anciens ont dit, que la Philosophie est passée des Indes en Europe, & que nous avons esté plus touchés de l'indolence des Indiens, que les Indiens ne l'ont esté des merveilles, que nôtre inquiétude a produites dans la recherche de tant d'Arts différens, dont nous nous sommes flattez, peut-être mal à propos, que la nécessité estoit la mere. Mais c'est assez parlé des mœurs des Siamois en general, entrons dans le détail de leurs mœurs, suivant leurs diverses conditions.

modérez
que nous
parce
qu'ils sont
plus pa-
ressieux.

TROISIEME PARTIE.

Des Mœurs des Siamois suivant leurs
diverses Conditions.

CHAPITRE PREMIER.

Des diverses Conditions chez les Siamois.

I.
De l'escla-
vage selon
les
mœurs de
Siam.

A Siam les personnes sont ou libres ou esclaves. Le maître y a tout pouvoir sur l'esclave, horsmis celuy de le tuer : & quoy qu'on dise que les esclaves y sont fort battus (ce qui est bien vray-semblable en un País, où l'on bat si fort les personnes libres) neanmoins l'esclavage y est si doux, ou si l'on veut, la liberté y est si vile, qu'il a passé en proverbe, que les Siamois la vendent, pour manger d'une sorte de fruit, qu'ils appellent Durions. J'ay déjà dit qu'ils aiment mieux la jouïr, que de ne point jouïr du tout : il est certain aussi qu'ils craignent plus la mendicité que l'esclavage ; & cela me fait croire que la mendicité y est aussi pénible que honteuse, & que les Siamois, qui ont beaucoup de charité pour les bêtes, jusqu'à les secourir, s'ils en trouvent de malades dans les champs, en ont fort peu pour les hommes.

II.
A quoy
on y em-
ploie les
esclaves.

Ils employent leurs esclaves à cultiver leurs terres & leurs jardins, & à quelques services domestiques : ou bien ils leur permettent de

travailler pour gagner leur vie, sous un tribut qu'ils en retirent, depuis quatre jusqu'à huit Ticals par an, c'est à dire depuis 7. liv. dix sols jusqu'à quinze livres.

On peut naître esclave, ou le devenir. On le devient ou pour dette, comme j'ay dit, ou pour avoir esté pris en guerre, ou pour avoir esté confisqué en Justice. Quant on n'est esclave que pour dette, on redevient libre en payant: mais les enfans nez pendant cet esclavage, quoy que passager, demeurent esclaves.

On naît esclave, quand on naît d'une mere esclave: & dans l'esclavage les enfans se partagent comme dans le divorce. Le premier, le troisiéme, le cinquiéme, & tous les autres en rang impair appartiennent au maître de la mere: le second, le quatriéme, & les autres en rang pair appartiennent au pere, s'il est libre, ou à son maître, s'il est esclave. Il est vray qu'il faut pour celà que le pere & la mere n'ayent eu commerce ensemble, qu'avec le consentement du maître de la mere: car autrement tous les enfans appartiendroient au maître de la mere.

La différence qu'il y a des esclaves du Roy de Siam à ses sujets de condition libre, c'est qu'il occupe toujours ses esclaves à des travaux personels, & qu'il les nourrit; au lieu que ses sujets libres ne luy doivent tous les ans que six mois de service, mais à leurs propres dépens.

III.

Un Siamois peut naître ou devenir esclave.

IV.

Comment il naît esclave, & à qui il appartient.

V.

La différence qu'il y a entre les esclaves du Roy de Siam, & ses autres sujets.

Au

VI.
Les esclaves des particuliers ne doivent aucun service au Roy.

Au reste les esclaves des particuliers ne doivent aucunes corvées à ce Prince : & quoy que par cette raison il perde en un homme libre, quand cet homme tombe en esclavage, ou pour dette, ou pour éviter la mendicité, ce Prince ne s'y oppose pourtant pas, ny ne prétend aucune indemnité pour cela.

VII.
De la Noblesse Siamoise.

Il n'y a pas à proprement parler deux sortes de conditions entre les personnes libres. La Noblesse n'y est autre chose que la possession actuelle des charges, les familles qui s'y maintiennent pendant long-temps, en deviennent sans doute plus illustres & plus puissantes : mais elles sont rares ; & dès qu'elles ont perdu leurs charges, elles n'ont plus rien, qui les distingue du menu peuple. On verra fort bien à la payaye le petit-fils d'un homme, qui sera mort grand Seigneur, & quelquefois son propre fils.

VIII.
Des Prêtres ou Talapoints.

La distinction entre le peuple & les Prêtres n'est aussi qu'une distinction passagère, puis qu'en tout temps on peut passer de l'un de ces deux états à l'autre. Les Prêtres sont les Talapoints, dont nous parlerons dans la suite. Sous le nom de peuple je comprends tout ce qui n'est pas Prêtre, savoir le Roy, les Officiers, & le peuple même, dont nous allons parler maintenant.

C H A P I T R E II.

Du Peuple Siamois

LE Peuple Siamois est une milice, où chaque particulier est enrôlé : Ils sont tous Soldats, en Siamois *Taban*, & doivent tous six mois de service par an à leur Prince. C'est au Prince à les armer, & à leur donner des elephans, ou des chevaux, s'il veut qu'ils servent ou sur des elephans, ou à cheval : mais c'est à eux à s'habiller, & à se nourrir. Et comme le Prince n'employe jamais tous ses sujets dans ses Armées, & que souvent il ne met point d'Armée aux champs, encore même qu'il soit en guerre avec quelqu'un de ses voisins, il employe à tel travail, ou à tel service qu'il luy plaît, pendant six mois par an, ceux de ses sujets, qu'il n'employe pas à la guerre.

C'est pourquoy, afin que personne n'échappe au service personnel du Prince, on tient un conte exact du peuple. Il est divisé en gens de main droite, & en gens de main gauche, afin que chacun sâche de quel côté il doit se ranger dans ses fonctions.

Et outre cela il est divisé par bandes, dont chacune a son Chef, qu'ils appellent *Nái* : si bien que ce mot de *Nái* est devenu un terme de civilité, que les Siamois se donnent réciproquement les uns aux autres, comme les

I.

Le Peuple Siamois est une milice.

II.

Il est conté & divisé en gens de main droite, & de main gauche.

III.

Et par bandes.

Chi-

Chinois s'entre-donnent le titre de *Maitre* c'est à dire de Précepteur.

IV.
Quelle
difference
il y a en-
tre bande
& com-
pagnie.

J'ay dit que le peuple Siamois est divisé par bandes plutôt que par compagnies ; parce que le nombre des Soldats d'une même bande n'est pas fixe, & parce que tous ceux d'une même bande ne sont pas toujours d'une même compagnie à l'Armée : & j'ay dit que *Nái* vouloit dire Chef, quoy qu'on le traduise par le mot de *Capitaine* ; parce que le *Nái*, ne mène pas toujours sa bande à la guerre, non plus qu'aux corvées : son soin est de fournir autant de gens de sa bande, qu'on luy en demande, soit pour la guerre, soit pour les corvées.

V.
Les en-
fants sont
de la ban-
de de
leurs pa-
rents.

Les enfans sont de la bande de leurs parents : & si les parents sont de différentes bandes, les enfans en rang impair sont de celle de la mere, & les enfans en rang pair sont de celle du pere : pourvû néanmoins que le *Nái* de la mere ait esté averti du mariage, & qu'il y ait donné son consentement ; autrement les enfans seroient tous de la bande de la mere.

VI.
Les Tala-
pains &
les fem-
mes sont
exempts
de service,
& néan-
moins
sont en-
rôlez, &
pourquoi.

Ainsi, quoy que les Talapains & les femmes jouissent de toute exemption de service, comme ne pouvant estre estimez Soldats, ils ne laissent pas d'estre couchez sur les rôles du peuple : les Talapains, parce qu'ils peuvent revenir, quand ils veulent, à la condition séculiere, & qu'alors ils retombent sous le pouvoir de leur *Nái* naturel : les femmes, parce que leurs enfans sont de leur bande,

ou

ou tous, ou la plus grande partie comme j'ay dit.

C'est un des privileges du *Nái* de pouvoir VII. Les avan-
tages des
Nái. prêter à son soldat plutôt que tout autre, & de pouvoir satisfaire le créancier de son soldat; afin de faire de son soldat son esclave, quand il se trouve insolvable. Comme le Roy donne un balon à chaque Officier avec un certain nombre de payeurs, & comme ce sont les Officiers, qui sont aussi les *Nái*, chaque Officier a ses payeurs dans sa bande. Il les marque au poignet en dehors avec un fer chaud, & de l'ancre par dessus; & ces sortes de Domestiques s'appellent *Báo*. Mais pas un des *Báo* ou payeurs, ne doit à son *Nái* que ce service, & ne le luy doit que six mois par an: c'est pourquoy ils sont relayez de six en six mois, ou par mois: comme il plaît au *Nái*. Le *Nái* a aussi quelques fonctions dans les procès. comme nous verrons.

Or plus la bande est nombreuse, plus il est VIII. Ce que
sont à
Siam les
dignitez
de Pa-yà,
d'Oc-yà
& les au-
tres. estimé puissant: Les charges & les emplois n'estant importants à Siam, que par cet endroit. Les dignitez de *Pa-yà*, d'*Oc-yà*, d'*Oc-Prá*, d'*Oc-Loüang*, d'*Oc-Counne*, d'*Oc-Meüing*, & d'*Oc-Pan* sont sept degrez de ces *Nái*. Il est vray qu'aujourd'huy le titre d'*Oc-Pan* est hors d'usage. *Pan* veut dire mille, & il estoit censé qu'un *Oc-Pan* estoit un Chef de mille-hommes. *Meüing* veut dire dix-mille & il est censé qu'un *Oc-Meüing* est un Chef

Chef de dix-mille hommes : non qu'en effet celà soit ainfi, mais c'est qu'aux Indes on groffit les titres. On ne m'a pas fû dire la juste signification de ces mots, *Pa-yà*, *Oc-yà*, *Oc-Prá*, *Oc-Loüang*, *Oc-Counne*, ny combien d'hommes sont assignez à chacune de ces cinq dignitez : mais il y a de l'apparence que comme les mots de *Pan* & de *Meüing* sont des termes de nombre, les autres le sont aussi.

IX.
Du mot
Oc.

Le mot *Oc* semble vouloir dire *Chef* : car ils ont un autre titre sans fonction, savoir *Oc-Meüang*, qui semble vouloir dire *Chef de Ville*, en ce que *Meüang* veut dire ville, & en ce qu'il faut avoir esté fait *Oc-Meüang* avant que d'estre fait effectivement Gouverneur, qu'ils appellent *Tcháou-Meüang*, Seigneur de ville.

X.
Ce mot
n'est pas
Siamois,
& com-
ment ils
en usent.

Mais ce mot *Oc* n'est pas Siamois : *Chef* en Siamois se dit *Hoüà*, & ce mot *hoüà* veut dire proprement *la tête*. De là vient *hoüà sip*, *chef de dix*, qui est, comme je l'ay dit ailleurs, le titre de celui, qui monte un elephant sur la croupe. De même on appelle *hoüà pan*, c'est-à-dire *chef de mille*, celui, qui porte l'étendart Royal dans le balon où est le Roy, comme s'il avoit mille hommes sous luy. Pour revenir au terme d'*Oc*, un supérieur ne le donne jamais à un inférieur. Ainfi le Roy de Siam parlant à *Oc-prá Pipitcharatcha*, par exemple, ne dira pas *Oc-prá Pipitcharatcha*, mais seulement *Prá-Pipitcharatcha* ; un homme

me disant luy mesme ses titres , supprimera aussi ce terme d'*Oc* par modestie ; & enfin le moindre du peuple en parlant des plus hauts-Officiers obmettra fort bien le mot *Oc* , & dira , *yà yumrat* par exemple , pour *Oc-yà yumrat* ; *Meïing Vâi* pour *Oc-Meïing Vâi*.

Les Portugais ont traduit le mot de *Pa-yà* XI.
par celuy de *Prince* ; non , à mon avis , pour le Du mot
bien savoir , mais parce qu'ils ont vû donner Pa-yà.
ce titre aux Princes , & que mesme le Roy de Siam se le donne : mais il le donne aussi quelquefois à des Officiers de sa Cour , qui ne sont pas Princes , & il ne le donne pas toujours à des Princes de naissance. Les Seigneurs de la Cour du Grand-Mogol s'appellent , selon Bernier , *Hazary* , *Dou-hazary* , *Penge* , *hecht* , & *Deh-hazary* , c'est-à-dire *Mille* , *Deux-mille* , *Cinq* , *Huit* & *Dix-mille* comme qui diroit Seigneurs à autant de milliers de chevaux ; quoy que réellement ils n'en doivent ny entretenir ny commander un si grand nombre. Le fils aîné mesme du Grand-Mogol s'appeloit dit-il , *Douze mille* , comme s'il eût eu le commandement effectif de douze mille chevaux. Il n'y auroit donc rien d'étrange que les sujets du Roy de Siam estant estimez Soldats , comme ceux du Grand-Mogol sont estimez Cavaliers , on eût pris également dans les deux Cours des termes de nombre , pour exprimer les plus hautes dignitez , & pour nommer les Princes mesmes. Je ne puis pourtant

assûrer que cela soit ainsi à Siam, parce que je sáy seulement que les noms de *Pan* & de *Meüing* sont des termes Siamois & numéraux : mais quant aux autres noms de dignitez, dont j'ay parlé, on m'a dit qu'ils sont Balis, & qu'on ne les entend point. Je sáy qu'au país de Láos les dignitez de *Pa-yà* & de *Meüing* & l'Epithète si honorable de *Prá* sont en usage ; peut-être aussi que les autres termes de dignité sont communs aux deux Nations, ainsi que les Loix.

XII.
Six Ordres
de villes
à Siam.

Par rapport aux six dignitez (car celle d'*Oc-pan* n'est plus en usage, comme j'ay dit) il y a aujourd'huy à Siam six Ordres de Villes, qui ont esté déterminez autrefois sur les rôles des Habitans. De sorte que telle ville, qui se trouva pour lors fort peuplée, eût pour Gouverneur un *Pa-yà*, & telle qui l'estoit moins eût un *Oc-yà*, & les autres eurent ainsi d'autres dignitez à proportion des Habitans, qu'elles contenoient. Mais il n'est pas nécessaire de croire que ces villes ayent jamais esté aussi peuplées que les titres de leurs Gouverneurs le pouvoient porter ; parce, comme je l'ay souvent dit, que ces peuples sont fort fastueux dans les titres. Seulement les plus grands titres furent donnez aux Gouverneurs des plus grosses villes, & les moindres titres aux Gouverneurs des moins habitées. Ainsi la ville de Mê-Tac, dont j'ay parlé au commencement, eût un Gouverneur qu'on appela

Pa-

Pa-yà-Tac, & le mot de *Mé* qui veut dire *mere*, & qu'on joint à celui de *Tac*, semble signifier que la ville de *Mé-Tac* estoit fort grande. La ville de Porfelouc avoit aussi un *Pa-yà*, Ténasserim, Ligor, Corázema & d'autres ont encore aujourd'huy des *Oc-yà*. De moindres comme *Pípeli*, & *Bancok*, ont des *Oc-prá*, d'autres ont des *Oc-loüang* ou des *Oc-Counnes*, & les moindres de toutes ont des *Oc-Meüing*. Les Portugais ont traduit ces titres à leur fantaisie par ceux de Roy, de Vice-Roy, de Duc, de Comte, de Marquis. Ils ont donné le titre de Royaume à Métac, à Ténasserim, à Porfelouc, à Ligor, & mesme à *Pípeli*; soit à cause des titres de leurs Gouverneurs hereditaires, soit pour avoir esté comme *Pípeli* la demeure des Rois de Siam: & ils ont donné aux Rois de Siam le titre d'Empereur, parce que les Espagnols ont crû de tout temps que le titre d'Empereur se doit donner aux Rois, qui ont d'autres Rois pour feudataires. De sorte que par cette seule raison quelques Rois de Castille ont porté le titre d'Empereur, donnant à leurs Enfans le titre de Rois des divers Royaumes, qui estoient unis à leur Couronne.

Pour revenir aux Titres des Siamois, ils ne se donnent pas seulement aux Gouverneurs, mais à tous les Officiers du Royaume; parce qu'ils sont tous des *Náï*: & l'on ne joint pas toujours le mesme titre au mesme office.

XIII.
Les dignitez des Siamois ne sont pas attachées aux

seuls Gouverne-
mens de
ville ou
de Pro-
vince.

Le Barcalon , par exemple , a eu quelque-
fois celui de Pa-yà , à ce qu'on m'a dit , &
aujourd'huy il n'a que celui d'Oc-yà. Que si
un homme a deux offices , il peut avoir deux
titres différens par raport à ses deux offices :
& il n'est pas rare qu'un seul homme ait deux
offices , l'un dans la ville & l'autre dans la
Province , ou bien l'un en titre , & l'autre par
commission. Ainsi *Oc-yà Prâ-sedet* , qui est
Gouverneur de la ville de Siam en titre , est au-
jourd'huy *Oc-yà Barcalon* par commission : le
Roy de Siam y trouvant son conte , parce qu'il
ne donne pas pour celà à un Officier double
entretien.

XIV.
Les equi-
voques
que celà
fait dans
les Rela-
tions.

Or cette multiplication d'offices sur une
même tête fait beaucoup d'obscurité & d'équi-
voques dans les Relations anciennes de Siam ;
parce que dès qu'un homme a deux offices , il
a deux titres & deux noms , & quand la Rela-
tion porte qu'un tel Oc-yà , par exemple , se
mêloit de telle chose , on est porté à croire que
la Relation a nommé cet Oc-yà par le titre de
la fonction qu'elle lui attribue , & souvent elle
l'a nommé par le titre d'un autre office. Ainsi
si une Relation du Royaume de France faite
par un Siamois portoit que Monseigneur le
Duc du Mayne est General des Suisses , les Sia-
mois se pourroient persuader mal à propos que
tout General des Suisses porte le titre de Duc
du Mayne. Et c'est ce que j'avois à dire tou-
chant le peuple de Siam.

C H A P I T R E III.

*Des Officiers du Royaume de Siam
en général.*

LEs Portugais ont appelé Mandarins généralement tous les Officiers dans toute l'étendue de l'Orient; & il y a de l'apparence qu'ils ont formé ce mot de celui de *Mandar*, qui en leur langue veut dire *Commander*. Navarrete, que j'ay déjà cité, est de cette opinion; & on la peut confirmer, parce que le mot Arabe *Emir* qui est en usage à la Cour du Grand-Mogol & en plusieurs autres Cours Mahométanes des Indes, pour signifier les Officiers, se dérive du verbe Arabe *amarà* qui veut dire *commander*. Le mot de Mandarin s'étend aussi aux enfans des principaux Officiers que l'on regarde comme des enfans de qualité, appelez *Môn* en Siamois. Mais je ne me serviray du mot de Mandarin que pour signifier les Officiers.

I.
Significa-
tion pro-
pre du
mot Man-
darin.

Le Roy de Siam ne fait donc point de Mandarin considérable, qu'il ne luy donne un nouveau nom: usage établi aussi à la Chine, & en d'autres Etats de l'Orient. Ce nom est toujours une loüange, quelquefois il est inventé exprés, comme celui qu'il a donné à Mr. l'Evêque de Métropolis, & comme ceux qu'il donne aux étrangers qui sont à sa Cour: mais souvent ces noms sont anciens, & connus pour

II.
Le Roy de
Siam
donne des
Noms
aux Man-
darins
confidé-
rables.

avoir esté d'autresfois donnez à d'autres ; & ceux-là sont les plus honorables, qui ont esté autrefois portez par des personnes fort élevées en dignité, ou par des Princes du sang Royal. Et quoy que de tels noms ne soient pas toujours accompagnez de fonctions & d'autorité, ils ne laissent pas d'estre une grande marque de faveur. Il arrive aussi qu'un mesme nom est donné à plusieurs personnes de dignitez différentes ; de sorte qu'en mesme temps l'un s'appellera, par exemple, *Oc-Prá* Pipitcharatcha & l'autre *Oc-counne* Pipitcharatcha. Ces noms, dont on ne dit jamais que les premiers mots, & qui font chacun une periode, sont tirez presque tous entiers de la langue Balie, & ne sont pas toujours bien entendus : mais celà, & le stile des Loix, qui tient fort du Bali, & les livres de la Religion, qui sont Balis, sont cause que les Rois de Siam ne doivent pas ignorer cette langue. D'autant plus, comme je l'ay dit ailleurs, qu'elle prête tous ses ornemens à la Siamoise, & qu'on les mêle souvent ensemble par élégance, soit en parlant, soit en écrivant.

III. La Loy de l'Etat est que tous les Offices
 Tous les offices
 font héréditaires.
 soient héréditaires ; & la mesme Loy est au Royaume de Láos, & estoit anciennement à la Chine. Mais la venalité des charges n'y est pas permise : & d'ailleurs la moindre faute du pourvû, ou le seul caprice du Prince, ou le
 bas

bas âge de l'héritier peuvent ôter les offices aux familles ; & quand celà arrive c'est toujours sans récompense. Tres-peu de familles s'y maintiennent long-temps , sur tout dans les charges de la Cour , qui sont plus que les autres sous la main du maître.

De plus nul Officier à Siam n'a de gages. Le Prince les loge , ce qui n'est pas grand chose ; & leur donne quelques meubles, comme boîtes d'or , ou d'argent pour le bétel : quelques armes , & un balon : des bêtes , comme elephants , chevaux , & buffles : des corvées , des esclaves , & enfin quelques terres labourables. Toutes choses , qui reviennent au Roy avec l'office , & qui font principalement que le Roy semble estre l'héritier de ses Officiers. Mais le principal gain des offices consiste dans les concussions , parce qu'en celà il n'y a nulle justice pour les foibles. Tous les Officiers sont d'intelligence à piller ; & la corruption est plus grande en ceux , d'où devroit venir le remède. Le commerce des présents y est public : les moindres Officiers donnent aux plus grands à titre de respect ; & un Juge n'y est pas puni pour avoir accepté des présents des parties , si d'ailleurs on ne le convainc d'injustice , ce qui n'est pas bien aisé à faire.

IV.
Emolument des offices.

La forme du serment de fidélité consiste à avaler de l'eau , sur laquelle les Talapoints prononcent des imprécations contre celui ,

V.
Le serment de fidélité.

qui la doit avaller, en cas qu'il vienne à manquer à la fidelité qu'il doit à son Roy. Ce Prince ne dispense de ce serment personne de ceux, qui s'engagent à son service, de quelque Religion & Nation qu'on soit.

VI.
Le Droit
Public de
Siam est
écrit.

Le Droit Public de Siam est écrit en trois Volumes. Le premier s'appelle *Pra Tam Ra*, & contient les noms, les fonctions, & les prérogatives de tous les offices. Le second a pour titre, *Prá Tam Non*, & est un Recueil des Constitutions des anciens Rois; & le troisième est le *Prá Rayja Cammanot*, où sont les Constitutions du Roy Pere de celui qui regne aujourd'huy.

VII.
Difficulté
d'en avoir
les Livres.

Rien n'eût esté plus nécessaire qu'un extrait fidèle de ces trois Volumes, pour bien faire connoître la constitution du Royaume de Siam: mais bien loin d'en pouvoir avoir une traduction, je n'ay pû en avoir un Exemplaire en Siamois. Il eût fallu pour cela demeurer plus long-temps à Siam, & avec de moindres affaires. Voicy donc ce que j'ay pû apprendre de certain sur cette matiere, sans le secours de ces Livres, & en un país, où tout le monde craint de parler. La plus grande marque de la servitude des Siamois est qu'ils n'osent presque ouvrir la bouche sur quoy que ce soit de leur país.

C H A P I T R E I V.

Des Offices de Judicature.

LE Royaume de Siam est divisé en haut & I. bas. Le haut est vers le Nord (puis que la Division du Royaume de Siam par Provinces. rivière en descend) & contient sept Provinces, que l'on nomme par leurs Capitales, de *Por-selouc*, de *Sanquelouc*, de *Locontái*, de *Campeng-pet*, de *Coconrépina*, de *Péchebonne*, & de *Pitchiái*. A *Por-selouc* ressortissent immédiatement dix Jurisdicitions, à *Sanquelouc* huit, à *Locontái* sept, à *Campeng-pet* dix, à *Coconrépina* cinq, à *Péchebonne* deux, & à *Pitchiái* sept. Et outre cela il y a dans le haut Siam vingt & une autres Jurisdicitions auxquelles nulle autre Jurisdicition ne ressortit; mais qui ressortissent à la Cour, & sont autant de petites Provinces.

Ils content dans le bas Siam, c'est à dire dans la partie Méridionale du Royaume, les Provinces de *For*, de *Patane*, de *Ligor*, de *Ténasserim*, de *Chantebonne*, de *Petelong* ou *Bordelong*, & de *Tchiái*. De *For* dépendent immédiatement sept Jurisdicitions, de *Patane* huit, de *Ligor* vingt, de *Ténasserim* douze, de *Chantebonne* sept, de *Petelong* huit, & de *Tchiái* deux. Et outre cela, il y a encore dans le bas Siam treize petites Jurisdicitions, qui sont comme autant de Provinces particulières, qui ne ressortissent qu'à la Cour, & auxquelles nulle

autre Jurisdiction ne ressortit. La ville de Siam a sa Province à part, au cœur de l'Etat, entre le haut & le bas Siam.

II.
Le Gouverneur
est le Juge.

Tout Tribunal de Judicature ne consiste proprement qu'en un seul Officier, puis qu'il n'y a que le Chef ou Président qui ait voix délibérative, & que tous les autres Officiers n'ont que voix consultative, selon l'usage reçu aussi à la Chine, & dans les autres Etats voisins. Mais la prérogative la plus importante du Président est d'être le Gouverneur de tout son ressort, & de commander même les Garnisons, s'il y en a; à moins que le Prince n'en ait disposé autrement par ordre exprès. Si bien que comme d'ailleurs ces charges sont héréditaires, il n'a pas esté difficile à quelques-uns de ces Gouverneurs, & sur tout aux plus puissans, & aux plus éloignez de la Cour, de se soustraire tout à fait ou en partie à la Domination Royale.

III.
Jor n'est
plus du
Royaume
de Siam.

Ainsi le Gouverneur de *Jor* n'obéit plus, & les Portugais luy donnent le nom de Roy. Et peut-estre n'a-t-il jamais obéi, à moins que le Royaume de Siam se soit étendu, comme quelques Relations le disent, à toute la Presqu'Isle d'au delà du Gange. Jor en est la ville presque la plus Méridionale, située sur une riviere, qui a son embouchure au Cap de Sincapura, & qui forme un fort bon port.

IV.
Ny Patane.
ne.

Le peuple de Patanie vit, comme celui d'Achem dans l'Isle de Sumatrà, sous la Domination

nation d'une femme, qu'ils élisent toujours dans une même famille, & toujours vieille, afin qu'elle n'ait pas besoin de mary; & au nom de laquelle les plus accréditez gouvernent. Les Portugais luy ont donné aussi le nom de Reine; & pour toute redevance elle envoie au Roy de Siam de trois en trois ans deux petits arbres, l'un d'or & l'autre d'argent, & l'un & l'autre chargez de fleurs & de fruits: mais elle ne doit aucun secours à ce Prince dans ses guerres. Si ces arbres d'or & d'argent sont un véritable hommage, ou seulement un respect pour entretenir la liberté du commerce, comme le Roy de Siam envoie de trois en trois ans des présents au Roy de la Chine en vûe du commerce seulement, c'est ce que je ne saurois dire: mais comme le Roy de la Chine se fait un honneur de ces sortes de présents, & qu'il les prend pour une espèce d'hommage, il se peut bien faire que le Roy de Siam ne s'honore pas moins des présents qu'il reçoit de la Reine de Patane; quoy qu'Elle ne soit peut-estre pas sa vassale.

Les Siamois appellent *Tcháou-Meïang* v.
 un Gouverneur hereditaire, *Tcháou* veut dire Le Gouverneur
Seigneur & *Meïang* veut dire *Ville*, ou est Seigneur.
Province, & même *Royaume*. Les Rois de
 Siam ont détruit les plus puissants *Tcháou-*
Meïang, autant qu'ils ont pû; & ils ont mis
 à leur place des Gouverneurs par commission
 pour trois ans. Ces Gouverneurs par commi-

sion s'appellent *Pou-ran* : & *Pou* veut dire, *Personne*.

VI.
Emolu-
ments ou
Droits du
Tchaou-
Meïang.

Outre les présents que le *Tcháou-Meïang* peut recevoir, comme j'ay dit, les autres Droits légitimes sont. 1^o. De partager également avec le Roy les rentes que font les terres labourables, qu'ils appellent *náa*, c'est à dire *campagnes* : & selon l'ancienne Loy ces rentes sont d'un *Mayon* ou quart de *Tical* pour quarante brasses quarrées. 2^o. Le *Tcháou-Meïang* profite de toutes les confiscations, de toutes les amendes au profit du fisc, & de dix pour cent de toutes les condamnations envers la partie. Les confiscations sont fixées par la Loy selon les cas, & ne sont pas toujours de tout le bien, même en cas de condamnation à mort : mais quelquefois aussi elles s'étendent au corps, non seulement du condamné, mais aussi de ses enfans. 3^o. Le Roy de Siam donne au *Tcháou-Meïang* des gens pour exécuter ses ordres : ils l'accompagnent par tout, & ils payent dans son balon. Les Siamois les appellent *Kenlái*, c'est-à-dire *Bras-peints*; parce qu'on leur déchiquette les bras, & qu'on met de la poudre à canon sur les playes : ce qui leur peint les bras d'un bleu mat. Les Portugais les appellent *Bras-peints*, & *Gardes*; & ces bras-peints sont encore en usage au pays de Laós. 4^o. Dans les Gouvernemens maritimes le *Tcháou-Meïang* prend quelquefois des droits sur les vaisseaux marchands, mais c'est d'ordinaire

naire peu de chose. A Ténasserim c'est huit pour cent en mêmes espèces, suivant la Relation des Missions étrangères.

On m'a assuré que les Siamois ont l'humanité de ne s'approprier rien de tout ce que la tempête jette sur leurs côtes, soit par échouement de vaisseaux, soit par naufrage. Néanmoins Fernand Mendez Pinto raconte que Louis de Monteroyo Portuguais ayant échoué sur la côte de Siam près de Patane le *Chabandar* ou Doüanier d'un lieu qu'il nomme *Chatir*, voulut confisquer non seulement le vaisseau & sa charge, mais Monteroyo même, & quelques enfans, disant que par l'ancienne coutume du Royaume tout ce que la mer jetoit aux côtes, estoit des émolumens de son office. Il est vray que cet Auteur ajoute, avec de grandes loüanges pour le Roy de Siam qui regnoit alors, que ce Prince, à la priere des Portuguais qui se trouverent à sa Cour, mit en liberté Monteroyo, & luy rendit toute la prise, & les enfans : mais il ajoute aussi que ce fut comme par aumône, & le jour que ce Prince se promenoit par la ville monté sur l'elephant blanc, pour faire, dit-il, des aumônes au peuple.

5. Sur les frontieres les *Tchéou-Meüang* s'arrogeant tous les Droits de souveraineté lèvent, quand ils peuvent, des derniers extraordinaires sur le peuple. 6. Les *Tchéou-Meüang* font par tout le commerce ; mais sous le

VII.
Humanité des
Siamois
envers
ceux qui
ont fait
naufrage.

VIII.
Suite des
Droits ou
émolu-
ments du
Tchaou-
Meüang.

nom de leur Secrétaire, ou de quelque autre de leurs domestiques. Et cette dernière circonstance fait voir qu'ils en ont quelque honte, & que la Loy peut-être le leur défend; mais qu'en cela ils ne sont pas plus scrupuleux que leur Roy. 7. En quelques endroits, où il y a des étangs, le *Tcháou-Meüang* prend le premier du poisson, quand on vuide l'étang: mais il n'en prend que pour son usage, & non pas pour en vendre; & il abandonne le reste au peuple. 8. La chasse & le sel sont libres par tout le Royaume, & le Roy même n'y a mis ny défense ny impôt. Le sel y est à vil prix. J'ay ouï dire qu'ils en ont de roche: & ils en font de l'eau de la mer: les uns m'ont dit avec le Soleil, d'autres m'ont dit avec le feu; & peut-être que l'un & l'autre est véritable. Aux endroits, où les rivages sont trop hauts pour recevoir la mer, & en ceux, où le bois n'est pas tout à fait à la main, le sel peut manquer, ou coûter trop à faire, comme dans l'Isle de Jonfalam, dont les habitans aiment mieux faire venir leur sel de Ténasserim.

IX. Le *Pou-ran* ou Gouverneur par commission a les mêmes honneurs, & la même autorité que le *Tcháou-Meüang*; mais non pas les mêmes émoluments. Le Roy de Siam nomme des *Pou-ran* en deux rencontres, ou lors qu'il ne veut point de *Tcháou-Meüang*, ou lors que le *Tcháou-Meüang* est obligé de s'ab-

s'absenter de son gouvernement: car le *Tcháou-Meüang* n'a pas de Lieutenant ordinaire: qui puisse remplir la place en son absence, comme en France le Chancelier n'en a point. Au premier cas le *Pou-ran* n'a que les émolumens que le Roy luy assigne en le nommant: au second cas il prend la moitié des émolumens du *Tcháou-Meüang*, & luy en laisse l'autre moitié.

Voicy maintenant les Officiers ordinaires d'un Tribunal de Judicature, non qu'il y en ait autant dans chacun, mais dans aucun il n'y en a peut-estre davantage.

Oc-yà Tcháou-Meüang. Le *Tcháou-Meüang* n'est pas toujours *Oc-yà*: il a quelquefois un autre Titre, & les autres Officiers de son Tribunal ont toujours des titres proportionnez au sien.

Oc-Prá Belat. Son nom veut dire *second*, mais il ne préside pas en l'absence du *Tcháou-Meüang*, parce qu'il n'a pas voix délibérative.

Oc-Prá Jockebatest une espèce de Procureur du Roy, & sa fonction est d'estre un espion exact du Gouverneur. Son office n'est pas hereditaire: le Roy y nomme quelque personne de confiance: mais l'experience fait voir qu'il n'y a nulle fidelité en ces gens-là, & que tous les Officiers s'entendent à piller le peuple.

Oc-Prá Penn commande la garnison, s'il y en

X.
Noms & fonctions des Officiers qui composent un Tribunal.

y en a , mais sous les ordres du *Tchàon-Meüang* ; & il n'a la justice sur ses Soldats , que quand ils sont en campagne.

Oc-Prá Mahà-Tái est comme le Chef du peuple. Son nom semble vouloir dire le *Grand Siamois* , car *Mahà* signifie *grand* , & *Tái* signifie *Siamois*. C'est lui qui lève les Soldats , ou plutôt qui les demande aux *Nái* : qui envoie des provisions à l'armée , qui veille à ce que les rôles du peuple soient bien-faits ; & qui en general fait exécuter tous les ordres du Gouverneur qui regardent le peuple.

Oc-Prá-Sassèdì fait & garde les rôles du Peuple. C'est un office fort sujet à corruption , parce que chaque particulier tâche à se faire obmettre dans les rôles pour de l'argent. Les *Nái* même cherchent à favoriser ceux de leur bande , qui leur font des présens , & à charger de travail ceux qui n'ont rien à leur donner. Le *MahàTái* & le *Sassèdì* empêcheroient ce désordre , s'ils n'étoient les premiers corrompus. Le *Sassèdì* commence à mettre les enfans sur les rôles , dès qu'ils ont trois ou quatre ans.

Oc-Loüang Meüang est comme le Maire de la ville , car comme j'ay déjà dit , *Meüang* veut dire *ville* : mais pour ce qui est du titre d'*Oc-Loüang* , il ne veut pas dire *Maire* , & n'est pas plus attaché à cet office qu'un autre titre. Ce Maire a soin de la Police & de la

patroüille. On faisoit toute la nuit la patroüille autour du logis des Envoyez du Roy comme autour du Palais du Roy de Siam, & c'estoit une tres-grande marque d'honneur.

Oc-Loüang Vang est le maître du Palais du Gouverneur, car *Vang* veut dire *Palais*. Il le fait reparer, il commande les gardes du Gouverneur, & même leur Capitaine; & en un mot il ordonne dans le Palais du Gouverneur, de tout ce qui a rapport à la charge de Gouverneur.

Oc-Loüang Peng garde le livre de la Loy ou de la coûtume, sur laquelle on juge; & quand on juge il en lit l'Article, qui sert au jugement du procès: & enfin c'est luy qui dresse la sentence.

Oc-Loüang Clang a soin du magazin du Roy, *Clang* veut dire *Magazin*. Il reçoit certains revenus du Roy, & il vend au peuple les marchandises du Roy, c'est à dire celles dont le Roy s'approprie le commerce, comme en Europe les Princes s'approprient d'ordinaire celui du sel.

Oc-Loüang Cou-ça a inspection sur les étrangers; il les protège, ou les accuse près du Gouverneur.

De plus il y a quelques Officiers dans chaque Tribunal superieur pour envoyer aux Justices inferieures, dont le *Tcháou-Meüang*, ou le *Pou-ran* sont morts, en attendant que le Roy y pourvoyé: & le nombre de ces Officiers.

ciers est aussi grand que celui des Justices inférieures.

Oc-Loïang ou *Oc-Counne Coëng* est le Prevôt : il est toujours armé d'un sabre, & il a des bras-peints pour archers.

Oc-Counne Pa-yà Bat est le Chef de la Geole ou des prisons : & le mot de *Pa-yà*, que les Portugais ont traduit par celui de Prince, semble bien avili dans le titre de cet Office. *Nai-Cong* est le vray Geolier, *couc* veut dire prison, & rien n'est plus cruel que les prisons de Siam. Ce sont des cages de bambou exposées à toutes les injures de l'air.

Oc-Counne Narin commande ceux, qui ont soin des elephants, que le Roy a dans la Province : car il en a en plusieurs lieux, parce qu'il seroit difficile de loger & de nourrir un fort grand nombre d'elephants ensemble.

Oc-Counne Nai-rong est le Pourvoyeur des elephants.

Enfin il y a dans chaque Tribunal un Officier pour lire les *Tarà* ou ordres du Roy au Gouverneur, & une maison en lieu élevé pour les garder : comme dans l'enceinte du Palais du Roy de Siam il y a un bâtiment isolé, en lieu éminent, pour garder toutes les lettres que le Roy de Siam reçoit des autres Rois.

XI.
Distinction importante en Officiers de

Ce sont là à peu près les Officiers qu'on appelle du dedans. Outre ceux-là il y en a d'autres qu'on appelle du dehors, pour le service de la Province. Tous sont dans une entière dépen-

dépendence du Gouverneur ; & quoy que ceux du dehors ayent de pareils titres, ils sont ^{dedans, & en Officiers de} pourtant fort au dessous des Officiers du dedans. Ainsi un *OcMening* du dedans du Palais est supérieur à un *Oc-yà* du dehors ; & en un mot il ne faut pas croire que tous ceux, qui portent de grands titres, soient toujours de grands Seigneurs : Cet infame qui achète les femmes & les filles pour les prostituer porte le titre d'*Oc-yà* ; on l'appelle *Oc-yà Meen* : & c'est un homme fort méprisé. Il n'y a que les jeunes débauchez, qui ayent commerce avec luy. Chacun des Officiers du dedans a son Lieutenant en Siamois *Belat*, & son Greffier en Siamois *Semien*, & dans son logement, que le Roy luy donne, il a pour l'ordinaire une salle pour donner ses audiences.

C H A P I T R E V.

De stile Judiciaire.

ILs n'ont qu'un même stile pour tous les procès, & ils ne se sont pas même avisez ^{I.} de les diviser en civils & en criminels : soit ^{Ils n'ont point un double stile.} parce qu'il y a toujours quelque châtiment contre le perdant, même en matiere purement civile, soit parce que les procès en matiere purement civile y sont tres-rares.

C'est chez eux une regle generale, que tout ^{II.} ^{Ils ne playdent} procès ^{que par}

Écrit & en donnant caution. procès soit par écrit, & qu'on ne plaide pas sans donner caution.

II I. Or comme tout le peuple du ressort est divisé par bandes, & que leurs principaux Nái sont les Officiers du Tribunal, que j'appellerai du nom general de Conseillers, en cas de procès le demandeur va d'abord au Conseiller qui est son Nái, ou à son Nái de village, lequel va au Nái Conseiller. Il luy présente sa requête, & le Conseiller la présente au Gouverneur. Le devoir du Gouverneur seroit de la bien examiner; & de l'admettre, ou de la rejeter, selon qu'elle luy paroîtroit juste ou injuste; & même de faire châtier en ce dernier cas la partie, qui l'auroit présentée, afin que personne ne commençât aucun procès témérairement, & c'est aussi le stile de la Chine: mais il s'observe peu à Siam.

IV. Le Gouverneur donc admet la requête, & Com-ment on instruit un procès à Siam. la renvoye à l'un des Conseillers; & pour l'ordinaire il la rend à celui qui la luy a présentée, s'il est le Nái commun des deux parties: mais dès lors il y met son sceau, & il en conte les lignes & les ratures, afin qu'on n'y puisse rien altérer. Le Conseiller la donne à son Lieutenant & à son Greffier, lesquels luy en font leur rapport chez luy dans sa salle d'audience: & ce rapport, & tous ceux dont je parlerai dans la suite, ne sont que lecture. Après celà le Greffier du Conseiller présenté par son maître rapporte ou lit cette même requête, dans

dans la salle du Gouverneur, à l'assemblée de tous les Conseillers ; mais en l'absence du Gouverneur, qui ne daigne pas se trouver à tout ce qui ne sert qu'à instruire le procès. Là on fait entrer les parties sous couleur de tâcher à les accommoder ; & on les en somme jusqu'à trois fois, plus par manière d'acquit, qu'avec une sincère intention de procurer l'accommodement. L'accommodement ne réussissant point, la salle ordonne, s'il y a des témoins, qu'ils seront ouïs devant le même Greffier, à moins qu'il soit déclaré suspect : & dans une autre séance pareille, c'est à dire où le Gouverneur n'assiste point, le Greffier lit le procez & les dépositions des témoins, & l'on procède aux opinions, qui ne sont que consultatives, & que l'on écrit toutes en commençant par celle du dernier Officier.

Le procès étant ainsi achevé d'instruire, & le Conseil tenant en présence du Gouverneur, son Greffier luy fait la lecture du procès & des opinions ; & le Gouverneur, après les avoir resumées toutes, interroge ceux dont les opinions ne luy paroissent pas justes, pour savoir d'eux sur quelles raisons ils les fondent. Après cet examen il prononce en termes généraux, que telle des parties sera condamnée selon la Loy.

Alors c'est à *Oc-Loüang Peng* à lire tout haut l'article de la Loy, qui regarde le procès : mais

V.

La forme
des juge-
ments.

VI.

On y lit la
Loy ou la
coutume.

mais ils disputent en ce pais-là , comme en celui - cy , du sens des Loix. Ils y cherchent des accommodements à titre d'Equité; & sous prétexte que toutes les circonstances du fait ne sont jamais dans la Loy , ils ne suivent jamais la Loy. Le Gouverneur seul décide enfin ces contestations , & la Sentence est prononcée aux parties , & mise par écrit. Que si elle estoit contraire à toute apparence de Justice , ce seroit au *fockebat* ou Procureur du Roy à en avertir la Cour , mais non à s'y opposer.

VII.

Les procès y durent long-temps.

VIII.

Ils n'ont ny Avocat ny Procureur.

Tout procès devoit finir en trois jours , & il y en a qui durent trois ans.

Les parties parlent devant le Greffier , qui écrit ce qu'elles luy disent ; & elles parlent ou par elles mêmes , ou par un autre : mais il faut que cet autre , qui fait en cela l'office de Procureur ou d'Avocat , soit au moins cousin germain de celui pour qui il parle : autrement il seroit puni , & ne seroit pas écouté.

IX.

Devant qui ils produisent.

X.

Preuves subsidiaires à la question.

Le Greffier reçoit aussi tous les titres , mais en présence de la salle , qui en conte les lignes & les ratures.

Quand les preuves ordinaires ne suffisent pas , ils ont recours à la question dans les accusations , qui sont assez graves pour cela ; & ils la donnent rigoureuse , & en plusieurs manieres : ou bien ils se servent des preuves de l'eau & du feu , ou de quelques autres aussi superstitieuses , mais point du duël.

Dans

Dans la preuve du feu on bâtit un bucher dans une fosse, de telle sorte que la surface du bucher soit à niveau des bords de la fosse. Ce bucher est long de cinq brasses & large d'une. Les deux parties y passent à piés nuds d'un bout à l'autre, & celui qui n'en a pas la plante des piés offensée gagne son procès. Mais comme ils sont accoutumés à aller nuds-piés, & qu'ils ont la plante du pié comme accornie, on dit qu'il est assez ordinaire que le feu les épargne, pourvû qu'ils appuyent bien le pié sur les charbons : car le moyen de se brûler c'est d'aller vite & légèrement. Deux hommes marchent d'ordinaire à côté de celui qui passe sur le feu, & ils s'appuyent avec force sur ses épaules, pour l'empêcher de se dérober trop vite à cette épreuve : & l'on dit que bien loin que ce poids l'expose davantage à estre brûlé, il étouffe au contraire l'action du feu sous ses piés.

XI.
La preuve
du feu.

Quelquefois la preuve du feu se fait avec de l'huile ou autre matiere boüillante, dans laquelle les parties passent la main. Un François, à qui un Siamois avoit volé de l'étain, se laissa persuader, faute de preuve, de mettre sa main dans de l'étain fondu ; & il l'en retira presque consumée. Le Siamois plus adroit se tira d'affaires, je ne say comment, sans se brûler ; & fût renvoyé absous ; & néanmoins six mois après, dans un autre procès, où il se trouva engagé, il fût convaincu du vol, dont le

XII.
Autre sorte de preuve par le feu.

le François l'avoit accusé. Mais mille événements pareils ne persuadent pas aux Siamois de changer leur stile.

XIII. La preuve de l'eau se fait de cette maniere. Les deux parties se plongent dans l'eau en même temps, se tenant chacun à une perche, le long de laquelle ils descendent; & celui qui demeure plus long-temps sous l'eau est censé avoir bonne cause. Tout le monde s'exerce donc de jeunesse en ce pais-là à se familiariser avec le feu, & à demeurer long-temps sous l'eau.

XIV. Ils ont une autre sorte de preuve, qui se fait par de certaines pillules préparées par les Talapoins, & accompagnées d'imprécations: les deux parties en avalent; & la marque du bon Droit est de les pouvoir garder dans l'estomac sans les rendre, car ce sont des vomitifs.

XV. Toutes ces preuves se font non seulement devant les Juges, mais devant le peuple, & si les deux parties sortent également bien, ou également mal de l'une, on a recours à une autre. Le Roy de Siam les employe aussi dans ses jugemens, mais outre cela il livre quelquefois les parties aux tygres, & celui que les tygres épargnent pendant un certain temps, est censé innocent. Que si les tygres les dévorent tous deux, ils sont tous deux estimez coupables. Si au contraire les tygres ne veulent ny de l'un ny de l'autre, on a recours à quel-

quelque autre preuve, ou bien on attend que les tygres se déterminent à dévorer l'une des parties, ou à les dévorer toutes deux. La constance avec laquelle on dit que les Siamois souffrent ce genre de mort, est incroyable en des gens, qui montrent si peu de courage à la guerre.

Il y a quelquefois plusieurs Provinces qui ressortissent l'une à l'autre : ce qui multiplie les degrez d'Appel jusqu'à trois & quatre. L'Appel est permis en toutes causes, mais les frais en sont toujours plus grands à mesure qu'il faut aller plaider plus loin, & en un Tribunal supérieur.

Mais dès qu'il y doit avoir peine de mort la décision en est réservée au Roy seul. Nul autre Juge que luy ne peut ordonner une peine capitale, si ce Prince ne luy en donne expressément le pouvoir : & il n'y a presque point d'exemple, qu'il le donne horsmis à des Juges extraordinaires, que ce Prince envoie quelquefois dans les Provinces, ou pour un cas particulier, ou pour faire justice sur les lieux de tous les crimes dignes de mort. On garde tous les coupables dans les prisons jusqu'à l'arrivée de ces Commissaires : & ils ont quelquefois, comme à la Chine, le pouvoir de déposer, & de punir même de mort les Officiers ordinaires, s'ils le méritent. Que si le Roy de Siam donne d'autres commissions pour son service, ou pour celuy de l'Etat, il est rare qu'il exempté

XVI.
Les degrez d'Appel.

XVII.
Les Jugements de mort réservés au Prince, ou à des Commissaires extraordinaires.

le Commissaire de prendre l'attache du Gouverneur dans les lieux où il l'envoie.

XVIII.
La peine
du vol
étendue
aux héritages.

La peine ordinaire du vol est la condamnation au double, & quelquefois au triple, par portions égales envers le Juge & envers la partie. Mais ce qu'il y a de singulier en cecy, est que les Siamois étendent la peine du vol à tout possesseur injuste en matière réelle : de sorte que quiconque est évincé d'un héritage par procès, non seulement rend l'héritage à la partie, mais en paye encore le prix, moitié à la partie, & moitié au Juge. Que si par une permission extraordinaire du Roy le Juge peut faire mourir le voleur, alors il peut ordonner à son choix ou la mort, ou la peine pécuniaire, mais non la mort & la peine pécuniaire tout-ensemble.

Or pour faire voir combien la Justice est chère en un païs, où les vivres sont à si vil prix, je mettray à la fin de cet Ouvrage un Mémoire qu'on m'a donné des frais de Justice, où l'on verra encore un détail du stile : mais les frais ne sont pas les mesmes dans tous les Tribunaux, comme je l'ay déjà dit. Celuy pour lequel est ce rôle a quatre Jurisdictions inférieures, & il ressortit à une autre, laquelle ressortit à la Cour.

C H A P I T R E V I.

*Des fonctions de Gouverneur & de Juge
dans la Capitale.*

DAns la Capitale, où il n'y a pas d'autre Tcháou-Meüang que le Roy, les fonctions de Gouverneur & de Juge sont séparées en deux Offices: & les autres fonctions des petits Officiers, qui composent un Tribunal de Tcháou-Meüang, sont distribuées aux principaux Officiers de l'Etat; mais avec plus d'étendue & d'autorité, & avec des titres plus élevez.

I.
Le Roy est le Tcháou-Meüang, de la Capitale.

Ils appellent *Yumrat* le Président du Tribunal de la ville de Siam, auquel ressortissent tous les appels du Royaume. Il porte d'ordinaire le titre d'*Oc-yà*, & son Tribunal est dans le Palais du Roy: mais il ne suit pas le Roy, quand ce Prince s'éloigne de sa Capitale; & alors il rend la Justice dans une tour, qui est dans la ville de Siam, & hors de l'enceinte du Palais. A luy seul appartient la voix deliberative; & il y a encore appel de luy au Roy, si l'on en veut faire les frais.

II.
L'Office d'*Yumma-rat*, que l'on prononce *Yumrat*.

En ce cas-là le procès se rapporte & s'examine au Conseil du Roy; mais en son absence, jusqu'à sentence consultative inclusivement, comme il se pratique au Conseil des Tcháou-Meüang. Le Roy n'y assiste que quand il faut qu'il donne un jugement diffinitif: & selon le

III.
Stile Judiciaire chez le Roy.

ftile general du Royaume, ce Prince, avant de prononcer, résume toutes les opinions, & débat avec ses Conseillers celles qui luy paroissent injustes; & l'on m'a assuré que le Roy d'aujourd'huy s'en acquitte avec beaucoup de capacité & de netteté.

IV.

L'Office
de Práfa-
det qu'on
prononce
Prá-fedet.

Le Gouverneur de la ville de Siam s'appelle *Prá-fedet*, & porte aussi pour l'ordinaire le titre d'*Oc-yà*. Son nom qui est Baly est composé du mot *Prá*, dont j'ay parlé plusieurs fois, & du mot *Sedet* qui signifie, dit-on, *le Roy est sorti*; & en effet ils ne disent pas autrement, pour dire que le Roy est sorti. Mais cela ne fait point entendre ce que c'est que l'office de *Prá-fedet*: & il paroît en plusieurs choses, qu'ils ont fort perdu l'exacte intelligence du Baly. Mr. Gervaise appelle cet office *Pesdet*: je l'ay toujours ouï nommer *Prá fedet*, & par gens habiles, quoy qu'on l'écrive *Prá-fadet*.

V.

La Reception que
les Gouverneurs
firent aux
Envoyés
du Roy,
chacun
dans son
Gouvernement.

Le cours de la rivière depuis son embouchure jusqu'à la Capitale est divisé en plusieurs petits Gouvernemens. Le premier est *Pipeli*, le second *Prépadem*, le troisième *Bancok*, le quatrième *Talaccan*, & le cinquième *Siam*. Les Officiers de chacun de ces Gouvernemens reçurent les Envoyés du Roy à l'entrée de leur ressort, & ils ne les abandonnèrent pas, que les Officiers du ressort prochain ne les eussent joints & saluez: & c'étoient les Officiers particuliers de chaque Gouvernement qui faisoient la tête du cortége. Outre cela il y avoit
des

des Officiers plus considérables, qui étoient venus offrir les balons du Roy leur Maître aux Envoyez du Roy, à l'embouchûre de la rivière : & chaque jour il s'y joignoit de nouveaux Officiers, qui venoient porter de nouveaux complimens aux Envoyez du Roy de la part du Roy de Siam ; & qui ne quittoient plus les Envoyez du Roy depuis qu'ils les avoient joints.

Les Envoyez du Roy arrivèrent ainsi à deux lieues de Siam à un lieu, que les François ont appelé la *Tabanque* ; & ils y attendirent huit ou dix jours celuy de leur entrée dans la Capitale. *Tabanque* en Siamois veut dire *Doane* : & parce que le logis du Doanier, qui est à l'embouchûre de la rivière, est de bambou comme tous les autres, les François appelèrent *Tabanque* tous les logis de bambou, où ils logèrent, du nom du logis du Doanier, qu'ils avoient vû le premier de tous.

Le jour donc que les Envoyez du Roy firent leur entrée, *Oc-yà Prásedet* comme Gouverneur de la Capitale vint les chercher, & les complimenter à cette prétendue *Tabanque*.

VI.

Le lieu, où les Envoyés du Roy attendirent le jour de leur entrée.

VII.

Le Gouverneur de Siam les y vint prendre.

CHAPITRE VII.

Des Officiers d'Etat, & premierement du Tchacry, du Calla-hom, & du Général des Eléphants.

I.
Des Offi-
ciers en
Chef en
général.

Parmi les offices de la Cour sont principalement ceux, auxquels sont attachées les fonctions de nos Secrétaires d'Etat : mais avant que d'entrer en cette matière, je dois dire que tous les Officiers en chef en quelque genre d'affaires que ce soit, ont sous eux autant ou partie de ces Officiers subalternes, qui composent le Tribunal des Tchéou-Méiang.

II.
Du Tcha-
cry.

Le Tchacry a le département de toute la Police intérieure du Royaume : à luy reviennent toutes les affaires des Provinces : tous les Gouverneurs luy rendent conte immédiatement, & reçoivent immédiatement les ordres de luy : il est le Chef du Conseil d'Etat.

III.
Du Calla-
hom.

Le *Calla-hom* a le département de la guerre : il a soin des places, des armes, des munitions : il donne tous les ordres, qui regardent les Armées ; & il en est naturellement le Général, quoi que le Roy puisse nommer pour Général qui il luy plaît. Il paroît par la Relation de van Vliet que le commandement des éléphants appartenoit aussi au *Calla-hom*, même hors de l'Armée : mais au-
jour-

jourd'huy c'est un employ à part, à ce que l'on m'a assuré : soit que le pere du Roy d'aujourd'huy, après s'être servi de la charge de *Callahom* pour envahir le Thrône, ait voulu en diviser le pouvoir, soit que naturellement ce soient deux charges distinctes, qu'on peut donner à un seul.

Quoy qu'il en soit, c'est *Oc-Prá Pipitcharatcha* appelé par corruption *Petratcha* qui commande tous les éléphants & tous les chevaux : & c'est un des plus grands emplois du Royaume, parce que les éléphants sont estimez les principales forces du Roy de Siam. Il y en a qui disent que ce Prince en nourrit jusqu'à dix-mille, mais c'est ce qu'on ne sauroit savoir, parce que la vanité porte toujours ces gens là à la menterie : & ils sont encore plus vains en matière d'éléphants qu'en autre chose. La Capitale du Royaume de Láos s'appelle *Lan-Tchang*, & son nom en la langue du País, qui est à peu près la mesme que la Siamoise, veut dire, *dix millions d'éléphants*. Le Roy de Siam en nourrit donc un fort grand nombre : & l'on dit qu'il faut au moins trois hommes pour le service de chaque éléphant : & ces hommes, avec tous les Officiers qui les commandent, sont sous les ordres d'*Oc-Prá Pipitcharatcha* : qui bien qu'il n'ait que le titre d'*Oc-Prá*, ne laisse pas d'être un fort grand Seigneur. Le peuple l'aime parce qu'il paroît modéré, & il le croit invulnérable, parce qu'il a

IV.
Du Général des éléphants.

témoigné beaucoup de courage dans quelque combat contre les Pegüans : son courage luy a attiré aussi la faveur du Roy son Maître. Sa famille est de long temps dans les plus hautes charges : elle s'est souvent alliée à la Couronne ; & l'on dit publiquement que luy ou son fils *Oc-Loüang Souraçac* y pourront prétendre, s'ils survivent l'un ou l'autre au Roy, qui regne aujourd'hui. La mere d'Oc-Prá Pipitcharatcha a esté nourrice du Roy, & la mere du premier Ambassadeur que nous avons vû icy l'a esté aussi : & quand le Roy fit bastonner pour la derniere fois le grand Barcalon frere de cet Ambassadeur, ce fut Oc-Loüang Souraçac fil d'Oc-Prá Pipitcharatcha, qui le bastonna par ordre du Roy, & en sa présence ; la nourrice du Prince mere du Barcalon estant prosternée à ses piés, pour obtenir grace pour son fils.

C H A P I T R E V I I I .

*De l'Art de la guerre chez les Siamois,
& de leurs forces de mer
& de terre.*

I.
Les Siamois sont
peu propres à la
guerre.

L'Art de la guerre est fort ignoré à Siam : les Siamois sont peu portez à ce métier. L'imagination trop vive des païs trop chauds n'est pas plus propre au courage, que l'imagination trop lente des païs trop froids. Il ne faut que la vûë d'une épée nuë pour mettre
en

en fuite cent Siamois; il ne faut mesine que le ton assuré d'un Européan, qui porte une épée à son côté, ou une canne en sa main, pour leur faire oublier les ordres les plus exprés de leurs Supérieurs.

Je dis bien plus: tout homme né aux Indes est sans courage; encore qu'il soit né de parents Européans; & les Portugais nés aux Indes en ont été une bonne preuve. Une société de marchands Hollandois ne trouva en eux que le nom & le langage, & non la bravoure des Portugais; & si d'autres Européans y alloient chercher les Hollandois, ils n'y en trouveroient pas qui valussent, à beaucoup près, ceux qui en six semaines de la campagne de 1672. perdirent 48. places. Les hommes les mieux constituëz sont ceux des Zones tempérées: & entre ceux-cy la difference des aliments qui leur sont ordinaires, & celle des lieux qu'ils habitent, plus ou moins chauds, secs ou humides, exposez aux vents ou aux mers, plaines ou montagnes, forêts ou terres défrichées, & encore plus les divers Gouvernemens peuvent mettre de fort grandes différences. Car qui doute, par exemple, que les anciens Grecs élevez dans la liberté, ne valussent incomparablement mieux que les Grecs d'aujourd'huy, abbatus par une si longue servitude? Toutes ces raisons concourent à amollir le courage des Siamois, je veux dire la chaleur du climat, les aliments piteux, & le Gouvernement Despotique.

II.
Combien
les gents
nés aux
Indes sont
méprisables
du
côté du
courage.

III.

Les Siamois abhorrent le sang.

L'opinion de la Métempsychose leur inspirant l'horreur du sang, leur ôte encore l'esprit de guerre. Ils ne songent qu'à faire des esclaves. Si les Pegians, par exemple, entrent d'un côté sur les terres de Siam, les Siamois entreront par un autre endroit sur les terres du Pegu; & les deux partis emmèneront des villages entiers en captivité.

IV.

Comment ils déguisent dans les combats le dessein de tuer leurs ennemis.

Que si les Armées se rencontrent, ils ne tireront point directement les uns contre les autres, mais plus haut: & néanmoins comme ils tâchent de faire retomber ces coups perdus sur les ennemis, afin qu'ils en puissent être atteints, s'ils ne se retirent, l'un des deux partis ne tarde pas beaucoup à prendre la fuite, pour peu qu'il sente pleuvoir les traits ou les balles. Que s'il est question d'arrêter des troupes, qui viennent sur eux, ils tireront plus bas qu'il ne faut; afin que si les ennemis approchent, ce soit leur faute de s'être mis à portée d'être blessés ou tués. *Ne tuez point* est l'ordre que le Roy de Siam donne à ses troupes, quand il les envoie en campagne: ce qui ne veut pas dire qu'on ne tué pas absolument, mais qu'on ne tire pas droit sur les ennemis.

V.

Comment le Roy de Singor fût pris par un François.

On m'a assuré sur ce sujet la chose du monde, qui paroîtra à mon avis la plus incroyable. C'est d'un Provençal nommé Cyprien, qui est encore à Surate au service de la Compagnie de France, s'il ne l'a quitté, ou s'il n'est mort depuis peu d'années: j'ignore le nom de sa famille.

Avant

Avant que d'entrer au service de la Compagnie, il avoit servi pendant quelque temps dans les Armées du Roy de Siam en qualité de canonnier ; & parce qu'on luy defendoit de tirer droit, il ne doutoit pas que le Général Siamois ne trahît le Roy son Maître. Ce Prince ayant ensuite envoyé des troupes contre le *Tchéou-Méiang*, ou, si l'on veut, contre le Roy de Singor sur la côte Occidentale du Golphe de Siam, Cyprien lassé de voir des Armées en présence, qui n'attentoient à la vie de personne, se détermina une nuit de passer tout seul au camp des rebelles, & d'aller prendre le Roy de Singor, dans sa tente. Il le prit en effet, & le mena au Général Siamois, & termina ainsi une guerre de plus de vint ans. Le Roy de Siam voulût récompenser ce service de Cyprien d'une quantité de bois de Sapan ; mais par quelque intrigue de Cour il n'eut rien, & se retira à Surate.

Or quoy que les Siamois nous paroissent si peu propres à la guerre, ils ne laissent pourtant pas de la faire souvent & avec avantage, parce que leurs voisins ne sont ny plus puissants ny plus braves qu'eux.

Le Roy de Siam n'a d'autres troupes entretenues que sa garde étrangère, dont je parleray dans la suite. Il est vray que Mr. le Chevalier de Forbin avoit montré l'exercice des armes à quatre-cent Siamois, que nous trouvâmes dans Bangkok : & qu'après qu'il eût

VI.

Les Siamois ont peu à craindre de leurs voisins.

VII.

Le Roy de Siam n'a d'autres troupes entretenues que sa garde étrangère.

quitté ce Royaume-là, un Anglois, qui avoit esté Sergent dans la garnison de Madraspatan sur la côte de Coromandel, montra ce mesme exercice, qu'il avoit appris sous Mr. le Chevalier de Forbin, à environ huit-cent autres Siamois, pour faire voir au Roy de Siam que Mr. le Chevalier de Forbin ne luy estoit pas nécessaire. Mais tous ces Soldats n'ont autre solde, que l'exemption des corvées pour quelques-uns de leur famille : & comme ils ne sauroient se nourrir facilement hors de chez eux, parce qu'ils ne reçoivent point d'argent, ils demeurent chez eux, les 400. aux environs de Bancok, & les huit-cent autres à Louvò, ou aux environs. Seulement pour la sûreté de Bancok des détachements y alloient tour à tour faire une garde continuëlle, & les autres estant aux environs pouvoient s'y rendre en cas d'alarme. Mais selon l'usage ordinaire du Royaume de Siam les garnisons qu'il peut y avoir, sont composées de gents, qui servent en cela par corvées, comme ils serviroient en autre chose; & qui sont relayez par d'autres quand ils ont servi leur temps.

VIII.
Le país de
Siam est
assez fort
sans for-
teresses.

Le Royaume de Siam estant assez fort par ses forêts impenetrables, & par le grand nombre de canaux, dont il est coupé, & enfin par l'inondation annuelle de six mois, les Siamois n'ont point voulu jusques icy de places bien fortes, de peur de les perdre, & de ne les pouvoir reprendre : & c'est la raison qu'ils m'en ont dite.

dite. Les places qu'ils ont soustiendroient à peine la premiere insulte de nos Soldats ; & quoy qu'elles soient petites & mauvaises, parce qu'ils les veulent telles, il a fallû néanmoins employer l'adresse des Européans à les tracer.

Il y a quelques années, que le Roy de Siam voulant faire faire un fort de bois sur la frontiere du Pegu, n'eut pas de plus habile homme, à qui il en pût commettre le soin, qu'un nommé frere René Charbonneau, qui après avoir esté valet de la Mission de St. Lazare à Paris, avoit passé au service des Missions étrangères, & estoit allé à Siam. Frere René, qui pour toute industrie savoit faire une saignée, & donner un remede à un malade. (car c'est par de pareils emplois de charité, & par des présents, que les Missionnaires sont soufferts & aimés en ces pais-là) se défendit tant qu'il pût de faire ce fort, protestant qu'il n'en estoit pas capable : mais il ne pût enfin se dispenser d'obeïr, quand on luy eût témoigné que le Roy de Siam le vouloit absolument. Depuis il a esté trois ou quatre ans Gouverneur de Jonsalam par commission, & avec beaucoup d'approbation : & parce qu'il voulût retourner à la ville de Siam auprès des parents de sa femme, qui sont Portuguais, le Sieur Billi Maître d'Hôtel de Mr. de Chaumont luy succéda dans l'employ de Jonsalam.

Les Siamois n'ont pas beaucoup d'artillerie.

^{IX.}
Les Siamois ne savent pas faire un fort de bois.

^{X.}
De leur artillerie.

Un Portuguais de Macao , qui est mort à leur service , leur a fondu quelques pièces de canon , mais pour eux je doute qu'ils en sachent jamais faire de mediocrement bons ; quoy qu'on m'ait dit qu'ils en font de fer battu à froid.

XI.

En quoy
consistent
leurs Ar-
mées.

Comme ils n'ont point de chevaux (car qu'est-ce que deux-mille chevaux tout au plus, qu'on dit que le Roy de Siam nourrit ?) leurs Armées ne consistent qu'en elephants , & en Infanterie nuë à la mode du pais , & mal armée. Leur ordre de bataille & de campement est tel.

XII.

Quel est
leur ordre
de batail-
le, & celui
de leurs
campe-
mens.

Ils se rangent sur trois lignes, dont chacune est composée de trois gros bataillons quarez ; & le Roy, ou le General qu'il nomme en son absence, se tient dans le bataillon du milieu, qu'il compose des meilleures troupes pour la sûreté de sa personne. Châque Chef particulier de bataillon se tient aussi au cœur du bataillon, qu'il commande : & si les neuf bataillons sont trop gros, ils sont divisez chacun en neuf moindres, avec la même symmetrie que tout le corps de l'Armée.

XIII.

Elephants
de batail-
le.

L'Armée estant ainsi rangée, chaque'un des neuf bataillons a seize elephants mâles derriere. Ils les appellent elephants de guerre : & chacun de ces elephants porte son étendard particulier , & est accompagné de deux elephants femelles ; mais tant femelles, que mâles ils sont montez chacun de trois hommes armez ;

armez ; & outre cela l'Armée a des elephants de bagage. Les Siamois disent que les elephants femelles ne sont que pour la dignité des mâles ; mais comme je l'ay déjà dit autre-part , on auroit de la peine à gouverner toujours les mâles sans la compagnie des femelles.

L'artillerie aux endroits , où la riviere man-
que , est portée sur des charrettes tirées par des buffles , ou des bœufs , car elle n'a point d'affût. Elle commence le combat : & si elle ne le termine pas , alors ils se mettent à portée de se servir de la mousqueterie , & des flèches , de la maniere que j'ay expliquée , mais jamais ils n'attaquent avec assez de vigueur , ny ne se défendent avec assez de constance , pour en venir aux dernieres approches & à la mêlée.

Ils se rompent & s'enfuient dans les bois , mais d'ordinaire ils se rassemblent avec la même facilité , qu'ils se sont rompus : & si dans quelque occasion , comme dans la dernière conjuration des Macassars , il est absolument nécessaire de tenir ferme , ils ne peuvent se promettre de retenir les Soldats , qu'en mettant des Officiers derriere , pour tuer ceux qui prendront la fuite. J'ay dit ailleurs comment ces Macassars s'estoient servis de l'opium pour se donner du courage : c'est un usage pratiqué principalement par les *Ragiponts* , & par les peuples *Malais* , mais non pas par les Siamois : les Siamois auroient peur de devenir trop courageux.

XIV.
L'artillerie commence le combat.

XV.
Les Siamois aises à rompre & à rallier.

XVI.
Elephants
peu pro-
pres à la
guerre.

Ils content fort sur les elephants dans les combats, quoy que cet animal pour n'avoir ny mords ny bride ne puisse estre gouverné sûrement, & qu'il revienne souvent sur ses maîtres quand on le blesse. D'ailleurs il craint si fort le feu, qu'il ne s'y accoûtume presque jamais. Ils en exercent pourtant à porter, & à voir tirer sur leur dos de petites pièces de trois piés de long, & d'environ une livre de balle, & Bernier dit que ce même usage est chez le Mogol.

XVII.
Les Sia-
mois in-
capables
des Sié-
ges.

Quant aux sièges, ils en sont tout à fait incapables, comme gents qui n'osent même aller à l'ennemi, lors qu'il est à découvert. Aussi n'attaqueront-ils jamais de vive force une place tant soit peu fortifiée, mais seulement par trahison, en quoy ils sont fort habiles, ou par la faim, si les assiégés ne peuvent avoir de vivres.

XVIII.
Leur foi-
blesse sur
la mer.

Ils sont encore plus foibles sur mer que sur terre. A peine le Roy de Siam a-t-il cinq ou six vaisseaux fort petits, dont il se sert principalement pour la marchandise; & quelquefois il les arme en course contre ceux de ses voisins, avec qui il est en guerre. Mais les Officiers & les matelots, à qui il les confie, sont étrangers; & jusqu'à ces derniers temps il les avoit choisis Anglois ou Portugais: depuis peu d'années il y avoit aussi employé des François. L'intention du Roy de Siam est, que ses Corsaires ne tuent personne, non plus que

ses

ses troupes de terre, mais qu'ils usent de toutes les supercheries possibles pour faire des prises. Il ne se propose jamais dans ses guerres de mer, que des représailles sur quelqu'un de ses voisins, de qui il croira avoir reçu quelque tort dans le commerce : & les supercheries lui réussissent tandis que ses ennemis ne sont en aucune défiance. Outre cela il a cinquante ou soixante galères, dont j'ay dit que les anchres sont de bois. Ce ne sont que de médiocres batteaux à un pont, qui portent chacun jusqu'à cinquante ou soixante hommes, pour ramer & pour combattre. Ces hommes se prennent par corvées, comme pour toute autre chose : il n'y en a qu'un à chaque rame ; & il est obligé de ramer debout parce que la rame est courte pour estre légère, & qu'elle n'atteindroit pas à l'eau, si on ne la tenoit presque toute droite. Ces galères vont seulement le long des côtes du golphe de Siam.

CHAPITRE IX.

Du Barcalon, & des Finances.

LE *Prá-Clang* ou par une corruption des Portugais *Le Barcalon* est l'Officier qui a le département du commerce tant du dedans que du dehors du Royaume. Il est le sur-Intendant des magasins du Roy de Siam, ou si l'on veut son premier facteur. Son nom est

I.
Du Bar-
calon.

com-

composé du mot Bali *Prá*, dont j'ay si souvent parlé, & du mot *Clang* qui veut dire *Magazin*. Il est le ministre des affaires étrangères, parce qu'elles se reduisent presque toutes au commerce; & c'est à luy que les nations réfugiées à Siam s'adressent dans leurs affaires, parce que ce n'est que la liberté du commerce qui les y a autrefois attirées. Enfin c'est le Barcalon qui reçoit les revenus des villes.

II.
Les revenus du Roy de Siam viennent de deux sources.

Les revenus du Roy de Siam sont de deux sortes, revenus des villes, & revenus de la campagne. Les revenus de la campagne sont reçûs par *Oc-yà Pollatep*, selon ce qu'on m'a dit, ou *Vorethep*, selon Mr. Gervaise.

Ils se reduisent tous aux Chefs suivans.

III.
Ses droits sur les terres labourables.

1. Sur quarante brasses quarrées de terres labourables, un mayon ou quart de Tical par an : mais cette rente se partage avec le *Tcháou-Meüang* où il y en a; & même elle n'est guère bien payée au Roy sur les frontieres. Outre celà la Loy du Royaume est que quiconque ne laboure pas sa terre ne paye rien, quoy que ce soit par sa négligence qu'il ne recueille rien. Mais le Roy de Siam d'aujourd'huy pour forcer ses sujets à travailler, exige ce droit de ceux qui ont possédé les terres pendant un certain temps, encore qu'ils cessent de les travailler. Celà ne s'exécute pourtant que dans les endroits, où son autorité est bien entiere. Il n'aimeroit rien tant, que de voir des étrangers venir s'établir dans ses Etats, pour y travailler.

vailler ces grands espaces incultes, qui en font sans comparaison la plus considérable partie: il seroit liberal en ce cas-là de terres en friche, & de bêtes pour les cultiver, quand elles auroient esté défrichées.

2. Sur les batteaux ou balons, les naturels du païs doivent pour chaque brassée de longueur un tical. On a ajoûté sous ce Regne, que tout balon ou bateau de plus de six coudées de large payeroit six ticals, & que les étrangers seroient obligez à ce droit aussi bien que les naturels du païs. Ce droit se lève comme une espèce de Doane en certains endroits de la riviere, & entre autres à Tcháinat quatre lieues au dessus de Siam, où elle se réunit toute entiere.

IV.
Sur les
batteaux.

3. Les Doanes sur tout ce qui entre ou qui sort par mer. Outre que le corps du vaisseau paye quelque chose à proportion de sa capacité, comme les balons.

V.
Doanes.

4. Sur l'arak ou eau de vie de ris, ou plutôt sur chaque fourneau où on le fait, qu'ils appellent *Táou-láou*, les gents du païs doivent un tical par an. Ce droit a esté doublé sous ce Regne, & s'exige sur les naturels du païs, & sur les étrangers également. On a ajoûté aussi que chaque vendeur d'arak en détail payeroit un tical par an, & chaque vendeur en gros un tical par an par chaque grande cruche, dont je ne trouve pas la grandeur autrement marquée dans le memoire qu'on m'a donné.

VI.
Sur l'arak.

5. Sur

VII.
Sur les
durions.

5. Sur le fruit appelé *Durion* pour chaque pié d'arbre portant déjà fruit, ou n'en portant pas, deux mayons ou demi-tical par an.

VIII.
Sur le bétel.

6. Sur chaque pié de bétel un tical par an.

IX.
Sur l'arek.

7. Sur chaque arekier on payoit autrefois trois glans d'arek en espèce: sous ce Regne on en paye six.

X.
Impôts
nouveaux.

8. Les revenus entierement nouveaux, ou établis sous ce Regne, sont en premier lieu un certain droit sur une Academie de jeu permise à Siam. Le tribut que paye l'*Oc-yà Meen* est à peu près de même nature, mais je ne say s'il n'est pas plus ancien que celui du jeu. En second lieu sur chaque cocotier un demi-tical par an; & en troisième lieu sur les orangers, manguiers, mangoustaniers, & sur les pimentiers, pour chaque pié d'arbre un tical par an. Il n'y a point de droit sur le poivre, parce que le Roy voudroit que ses sujets s'adonnassent davantage à en planter.

XI.
Domaine
réservé au
Roy.

9. Ce Prince a en divers endroits de ses Etats des jardins & des terres, qu'il fait cultiver, comme son Domaine particulier, tant par ses esclaves, que par des corvées. Il en fait recueillir & garder les fruits sur les lieux, pour l'entretien de sa maison, & pour la nourriture de ses esclaves, de ses elephants, de ses chevaux, & de ses autres bêtes; & il vend le reste.

XII.
Les présents.

10. C'est une maniere de revenu casuel que les

les presents que ce Prince reçoit aussi bien que tous les Officiers de son Royaume, les dons que les Officiers luy font en mourant, ou ce qu'il prend de leur succession; & enfin les faux frais qu'il prend sur ses sujets en plusieurs rencontres: comme pour l'entretien des Ambassadeurs étrangers, à quoy les Gouverneurs, dans le ressort desquels les Ambassadeurs passent, ou sejourment, sont obligez de fournir; & pour la construction des fortresses & des autres ouvrages publics, dépense qu'il prend sur les peuples chez qui ces ouvrages se font.

11. Les revenus de la Justice consistent en confiscations & en amendes.

XIII.
Confiscations & amendes.

12. Six mois de corvées par an de chacun de ses sujets: service que luy ou ses Officiers étendent souvent plus loin, qui seul le défraye de toutes choses, & dont il luy reste du revenant-bon. Car en certains lieux ce service est converti en paiement fait en ris, ou en bois de sapan, ou en bois d'aloés, ou en salpêtre, ou en elephans, ou en peaux de bêtes, ou en ivoire, ou en autres marchandises: & enfin ce service est quelquefois estimé, & payé argent contant; & c'est par de l'argent contant que les gents riches s'en exemptent. Anciennement ce service estoit estimé un tical par mois, parce qu'il ne faut qu'un tical à un homme pour s'entretenir: & cette estimation sert encore de taux aux journées, des ouvriers, qu'un

XIV.
Six mois de corvées.

qu'un particulier employe. Elles reviennent à deux ticals par mois pour le moins, parce qu'on conte qu'il faut qu'un ouvrier gagne en six mois son entretien de toute l'année; puis qu'il ne peut rien gagner les autres six mois, qu'il sert le Prince. Aujourd'huy le Prince tire jusqu'à deux ticals par mois de l'exemption des corvées.

XV.

Le commerce re-
venu ex-
traordi-
naire ou
casuel.

13. Ses autres revenus viennent du commerce, qu'il fait avec ses sujets & avec les étrangers. Il l'a porté à un tel point, que la marchandise n'est presque plus un métier de particulier à Siam. Il ne se contente pas de vendre en gros, il a des boutiques dans les Bazars pour vendre en détail.

XVI.

Les toiles
de coton.

La principale chose qu'il vend à ses sujets sont les toiles de coton: il les répand dans ses magasins des Provinces. Autrefois ses predecesseurs & luy n'y en envoyoit que de dix en dix ans, & une quantité modérée, laquelle estant débitée les particuliers avoient lieu d'en faire commerce: maintenant il en fournit toujours, il en a dans ses magasins plus qu'il n'en sauroit débiter; & il est arrivé quelquefois que pour en débiter davantage il a forcé ses sujets à habiller les enfans avant l'âge accoustumé. Avant que les Hollandois eussent pénétré dans le Royaume de Laos, & dans d'autres du voisinage, le Roy de Siam y faisoit tout le commerce des toiles avec un profit considerable.

Tout

Tout le Calin est à luy, & il le vend tant aux étrangers qu'à ses sujets, hormis celui, que l'on tire des mines de Jonfalam sur le golphe de Bengale: car comme c'est une frontiere éloignée, il y laisse les habitans dans leurs anciens droits; de sorte qu'ils jouissent des mines qu'ils travaillent, moyennant un léger profit pour ce Prince.

XVII.
Le Calin
ou étain.

Tout l'yvoire vient au Roy, ses sujets sont obligez de luy vendre tout celui qu'ils vendent, & les étrangers n'en peuvent acheter qu'à son magasin. Le commerce du salpêtre, du plom & du sapan, est aussi au Roy: on n'en peut vendre qu'à son magasin, n'y en acheter que de son magasin, soit-on Siamois ou étranger.

XVIII.
Yvoire,
salpêtre,
plom, sa-
pan.

L'arek, dont il sort beaucoup hors du Royaume, ne peut estre vendu aux étrangers que par le Roy; & il en achete pour cela de ses sujets, outre celui, qu'il a de ses revenus particuliers.

XIX.
L'arek.

Les marchandises de contre-bande, savoir le soulfre, la poudre & les armes, ne peuvent estre vendues ny achetées à Siam qu'au seul magasin du Roy.

XX.
Les mar-
chandises
de contre-
bande.

Quant aux peaux de bêtes, ce Prince s'est obligé, par un traité fait avec les Hollandois, à les leur vendre toutes; & pour cela il les achete de ses sujets: mais ses sujets en détournent beaucoup, que les Hollandois achètent d'eux en secret.

XXI.
Peaux de
bêtes.

XXII.
Les com-
merces li-
bres à
tout le
monde.

Le reste du commerce est permis à Siam à tout le monde, comme celuy du ris, du poisson, du sel, du sucre noir, du candi, de l'ambre gris, du fer, du cuivre de la cire, de la gomme dont on fait le vernis, de la nacre de perle, de ces nids d'oiseaux dont on mange, (qui viennent du Tonkin & de la Cochinchine, & que Navarrete dit estre faits de l'écume de la mer dans des roches, par une espèce de petits oiseaux de mer, qui ressemblent à des hirondelles :) de la gomme-goutte, de l'encens, de l'huile, du coco, du coton, de la canele, du nénuphar qui n'est pas exactement comme le nôtre, de la casse, des tamarins, & de plusieurs autres choses, tant du crû du Royaume, qu'apportées de dehors.

XXIII.
Le sel, la
pesche, la
chasse.

Châcun peut faire & vendre du sel, pescher, & chasser, comme je l'ay dit autre part, & sans rien payer au Roy. Il est vray qu'on apporte à la pesche la Police necessaire; & *Oc-Prá-Táinam* qui reçoit les revenus particuliers de la riviere, empêche ces manieres de pescher, qui détruisent trop de poisson à la fois.

XXIV.
A quelle
somme
montent
les reve-
nus du
Roy de
Siam.

Le Roy de Siam n'a jamais esté bien payé de ses revenus dans les terres éloignées de sa Cour. On dit que l'argent contant qu'il en tiroit autrefois, montoit à douze-cent-mille livres, & que celuy qu'il en tire aujourd'huy monte à six-cent-mille écus, ou à deux millions. C'est une chose difficile à bien savoir : tout ce que j'en puis asûrer, est qu'on dit en ce

ce païs-là (comme une chose tres-confiderable, & qu'on croit qui doit paroître hyperbolique) que le Roy de Siam d'aujourd'huy a augmenté ses revenus d'un million.

C H A P I T R E X.

Du Sceau Royal, & du Mahà Obarat.

IL n'y a point de Chancelier à Siam. Châ-
que Officier, qui a droit de donner des
Sentences, ou des ordres par écrit, qu'ils appel-
lent *Tarà* en general, a un sceau que le Roy
lui donne: & le Roy lui-mesme a son sceau
Royal, qu'il ne confie à qui que ce soit, & dont
il se sert pour les lettres qu'il écrit, & pour tout
ce qui émane immédiatement de lui. La fi-
gure qui est dans les sceaux, n'y est pas creuse,
mais en relief. On frotte le sceau d'une espèce
d'ancre rouge, & on l'imprime sur le papier
avec la main. Un Officier inferieur prend cer-
te peine; mais c'est à l'Officier à qui le sceau
appartient, à le retirer de sa propre main de
dessus l'empreinte.

I.
Il n'y a point de Chancelier à Siam. Le Roy ne donne son sceau à personne.

Il m'a semblé après plusieurs remarques
que j'ay faites, que tout ce qui se fait au nom
du Roy de Siam n'a nul pouvoir s'il n'est fait au
lieu, où ce Roy reside actuellement. Certaines
raisons ont empêché, qu'on ne m'en ait infor-
mé avec certitude. Quoy qu'il en soit, il est
assuré que pour la raison que j'ay ditte ou pour

II.
Du Mahà-
Obarat.

quelque autre il y a à Siam comme un Viceroy né, qui représente le Roy, & fait les fonctions Royales en l'absence du Roy, comme lors que ce Prince est à la guerre. Cet Officier s'appelle *Maha-Obarat* selon qu'on me l'a donné par écrit, ou *Ommarat* selon Mr. l'Abbé de Choisy, & selon Mr. Gervaise. Et Mr. l'Abbé de Choisy ajoûte que le *Mahà Ommarat* a droit de s'asseoir devant le Roy, circonstance qu'on m'a dit être particuliere à un autre Officier, dont je parleray dans la suite. Aujourd'huy ils luy donnent le titre de *Pa-yà*, & ils y ajoûtent le mot de *Tháou*, qui veut dire Seigneur, *Tchaou Pa-yà mahà Obarat*: quelquefois il n'a que le titre d'*Oc-yà*, comme dans la Relation de Vliet, où il est appelé *Oyà ombrat*. Il y est qualifié aussi Chef de la Noblesse, ce qui ne veut rien dire, on veut dire seulement le premier de tous les Officiers du Royaume.

CHAPITRE XI.

Du Palais, & de la Garde du Roy de Siam.

I.
Officiers
du de-
dans, &
du de-
hors.

IL me reste à parler du Roy, & de sa Maison. Le Palais de ce Prince a ses Officiers du dedans, & ses Officiers du dehors; mais si différens en dignité, qu'un *Oc-meïing* du dedans commande à tous les *Oc-yà* du dehors. On appelle Officiers du dedans, non pas seulement

lement ceux, qui logent toujours dans le Palais; mais ceux, dont les fonctions s'exercent dans le Palais: & on appelle Officiers du dehors du Palais, non pas tous les Officiers du Royaume, qui n'ont point de fonction dans le Palais; mais ceux qui n'ayant nulle fonction dans le Palais, n'ont pourtant au dehors aucune fonction, qui ne regarde le service du Palais. Ainsi les Espagnols ont des valets, qu'ils appellent *de Escalera arriba*, & d'autres qu'ils appellent *de Escalera abaxo*, c'est à dire des valets de l'escalier en haut, ou qui peuvent monter l'escalier chez leur Maître, & chez ceux à qui leur Maître les envoie, & d'autres qui demeurent toujours au bas de l'escalier.

Les Palais du Roy de Siam ont trois enceintes; & celuy de la ville de Siam les a si distantes l'une de l'autre, que l'entre deux en paroît de vastes courts. Tout ce que renferme l'enceinte intérieure, savoir le logement du Roy, quelque cour, & quelque jardin, s'appelle *Vang* en Siamois. Le Palais entier avec toutes ses enceintes s'appelle *Prassat*, quoy que Vlier dans le titre de sa Relation traduise le mot de *Prassat* par celuy de *Thrône*. Les Siamois n'entrent dans le *Vang*, n'y n'en sortent sans se prosterner, & ils ne passent point devant le *Prassat*. Et si quelquefois le fil de l'eau les emporte, & les force à y passer, ils sont accueillis d'une grêle de pois, que les gens du Roy tirent sur eux avec des sarbacanes. Mr. de Chaumont &

II.

Trois en-
ceintes
dans les
Palais du
Roy de
Siam.

les Envoyez du Roy mirent pié à terre, & abandonnèrent leurs para-sol dès la premiere entrée du Praffat.

III.
De l'Oc-
yà Vang.

L'Oc-yà Vang commande dans le Vang; & réunit en lui toutes les fonctions, qui regardent les reparations du Palais, l'ordre qui doit être observé dans le Palais, & la dépense, qui s'y fait pour l'entretien du Roy, & pour celui de ses femmes & de ses eunuques, & de tous ceux que ce Prince nourrit dans le *Vang*. Ce fut *l'Oc-yà Vang*, qui, à l'exemple de tous les autres Gouverneurs qui avoient reçu les Envoyez du Roy à l'entrée de leur gouvernement, les vint recevoir à la porte du *Vang*; & qui les introduisit à l'audience du Roy son Maître.

IV.
De portes
du Palais,
& des pré-
cautions
avec les-
quelles on
y est ad-
mis.

Les portes du Palais sont toujours fermées; & derriere chacune est un portier, qui a des armes, mais qui au lieu de les porter, les tient dans sa loge près de la porte. Si quelqu'un heurte, le portier en avertit l'Officier, qui commande dans les premières enceintes, & sans la permission duquel personne n'entre, ny ne sort: mais personne n'y entre armé, ny après avoir bû de l'arak, pour se bien assûrer qu'aucun homme yvre n'y entre. C'est pourquoy l'Officier visite, & sent à la bouche tous ceux qui doivent y entrer.

V.
Les
Meüing-
Tchion.

Cet Office est double, & ceux qui en sont pourvus, servent alternativement & par jour. Les jours de service ils demeurent les vingt-quatre

quatre heures entieres dans le Palais, & les autres jours ils peuvent être chez eux. Leur titre est *Oc-Meïing Tchion*, ou bien *Prá-Meïing Tchion*: car au Palais devant le mot de *Meïing* il y en a qui mettent le mot de *Prá* au lieu de celui d'*Oc*, quoy qu'on m'ait dit que c'est *Oc-Meïing*, & non *Prá Meïing* qu'il faut toujours dire. Ce fût l'un de ces *Meïing Tchion*, qui porta le premier compliment du Roy de Siam aux Envoyez du Roy, lors qu'ils estoient encore en rade; & qui demeura toujours auprès d'eux après qu'ils furent descendus à terre, comme Mr. Torpff demeura toujours auprès des Ambassadeurs de Siam.

Entre les deux premieres enceintes, & sous un hangar, est un petit nombre de Soldats defarmez & accroupis. Ce sont de ces *Ken-lái* ou *Bras-peints*, dont j'ay parlé autre-part. L'Officier qui les commande immédiatement, & qui est Bras-peint lui-mesme, s'appelle *Oncarac*, & lui & eux sont les executeurs de la Justice du Prince; comme les Officiers & les Soldats des cohortes Pretoriennes estoient les executeurs de la Justice des Empereurs Romains. Mais en mesme temps ils ne laissent pas de veiller à la sûreté de la personne du Prince: car il y a dans le Palais de quoi les armer au besoin. Ils rament le Balon du Corps, & le Roy de Siam n'a point d'autre garde à pié. Leur emploi est hereditaire comme tous les autres du Royaume; & l'ancienne Loy

VI.
Les Bras-peints.

porte qu'ils ne doivent être que six cent : mais celà se doit sans doute entendre qu'il n'y en doit avoir que six-cent pour le Palais : car il en faut bien davantage dans toute l'étendue de l'Etat ; parce que le Roy en donne, comme j'ay dit ailleurs, à un fort grand nombre d'Officiers.

VII.
Garde de
parade
prise des
esclaves.

Mais ce Prince ne se contente pas de cette garde dans les jours de ceremonie, comme fût celui de la premiere audience des Envoyez du Roy. En de pareilles occasions il fait mettre sous les armes ses esclaves ; & si leur nombre ne suffit pas, on arme les esclaves des principaux Officiers. On leur donne à tous des chemises de mouffeline teinte en rouge, des mousquets, ou des arcs, ou des lances, & des pots en tête de bois doré, que l'on tire pour celà du magasin ; & dont la quantité détermine, à mon avis, le nombre de ces Soldats de parade. Ils formoient une double haye à la reception de Mr. de Chaumont ; & dès qu'il avoit passé, ceux qu'il avoit laissez derriere, se hâtoient de regagner le devant par des chemins détournez, pour aller remplir les places vuides qui les attendoient. De nôtre temps ils marcherent aux côtez des Envoyez du Roy, jusqu'à ce qu'ils fussent à border de part & d'autre l'espace, par où ils devoient passer. Nous trouvâmes aussi une partie de ces esclaves prosternez au devant du petit escalier, qui monte au salon de l'audience. Les uns tenoient ces petites trompettes inutiles, dont j'ay parlé : & les autres

tres avoient devant eux ces petits tambours, qu'ils ne battirent jamais. Les Meüing Tchion sont les Nái de tous ces esclaves ; & ces esclaves rament les balons de la suite du Roy, & on les employe d'ailleurs à divers travaux.

Autrefois les Rois de Siam avoient une garde de Japponoise composée de six-cent hommes : mais parce que ces six-cent hommes seuls faisoient trembler, quand ils vouloient, tout le Royaume, le Roy pere du Roy d'aujourd'huy, après s'être servi d'eux pour envahir la Couronne, trouva le moyen de s'en défaire plus par adresse que par force.

VIII.
Le Roy de Siam n'a plus de garde Japponoise entretenue.

La garde à cheval du Roy de Siam est composée de gents de Láos, & d'un autre país voisin, dont la ville Capitale s'appelle *Meen* : & comme les Meen & les Láos le servent par corvées, il fait cette garde aussi nombreuse qu'il luy plaît, & autant qu'il veut y employer de chevaux.

IX.
Garde à cheval de Meen, & de Láos.

Oc-Coune Ran Patchi commande cette garde à la main droite : son fils est en France, & a appris pendant quelques années le métier de Fontainier à Triannon. *Oc-Coune Pipitcharatcha*, ou comme le peuple dit, *Oc-Coune Petratcha* commande la moitié de cette garde, qui sert à la main gauche : mais au dessus de ces deux Officiers *Oc-yà Láo* commande la garde des Láos, & *Oc-yà Meen* la garde des Meen : & cet *Oc-yà Meen* est autre que celuy, qui prostituë les filles débauchées.

X.
Garde à
cheval é-
trangere
entretene-
nuë.

Outre cela le Roy de Siam a une garde à cheval étrangere & entretenüe, qui consiste en cent-trente Maîtres : mais ni eux, ni les Meen, ni les Laos, ne font jamais la garde au Palais. On les avertit pour accompagner le Roy, quand il doit sortir : & ainsi tout cela est estimé du service extérieur, & non du service intérieur du Palais.

XI.
Dequoy
elle est
compo-
sée.

Cette garde étrangere consiste premièrement en deux compagnies de trente Mores chacune, gens natifs ou originaires des Etats du Mogol, de parfaitement bonne mine, mais estimez tout à fait poltrons. Secondement en une compagnie de vingt Tartares-Chinois armez d'arcs & de flèches, & redoutez pour leur courage ; & enfin en deux compagnies de vingt-cinq hommes chacune, de Payens de la véritable Inde, habillez à la Moresque, qu'on appelle Rasbouttes, ou Ragibouttes, qui se piquent tous d'être de race Royale, & dont le courage est fort celebre, quoi que ce ne soit que l'effet de l'Opium, comme je l'ay marqué cy-dessus.

XII.
Ce qu'elle
coûte.

Le Roy de Siam fournit à toute cette garde des armes, & des chevaux : & outre cela chaque More lui coûte trois *catis* & douze *teils* par an, c'est à dire 540. *livres*, ou à peu près, & une veste d'étoffe de laine rouge ; & chacun des deux Capitaines Mores cinq *catis* & douze *teils*, ou 840. *livres*, & une veste d'écarlatte. Les Ragibouttes sont entretenus
sur

sur le mesme pié : mais châque Tartare-Chinois ne lui coûte que six *teils* ou 45. *livres* par an, & leur Capitaine quinze *teils*, ou 112. *livres* dix *sols*.

Dans les premieres enceintes sont aussi les XIII.
loges des éléphants, & les ecûries des che- Elephants
& che-
vaux du
Palais.
vaux, que le Roy de Siam aime le mieux, & qu'on appelle éléphants & chevaux de *Nom* : parce que ce Prince leur donne en effet un nom : comme il en donne à tous les Officiers du dedans de son Palais, & aux Officiers importants de l'Etat, qui en cela sont fort distinguez des Officiers, à qui il n'en donne point. Celui qui a soin des chevaux, soit pour leur entretien, soit pour les dresser, & qui est comme le premier Ecuyer, s'appelle *Oc-Loïang Tchoumpon* : son Belat ou Lieutenant est *Oc-Meïning si sing Toup Pa-tchat* ; mais lui seul a droit de parler au Roy : son Belat ni les autres Officiers inferieurs ne lui parlent point.

Les éléphants de nom sont traittez avec XIV.
plus ou moins de dignité, selon le nom plus Des ele-
phants de
nom.
ou moins honorable qu'ils portent ; mais châcun d'eux a plusieurs hommes à son service. Ils ne sortent, comme j'ay dit ailleurs, qu'avec appareil ; & parce que tous les éléphants de nom ne peuvent tenir dans l'enceinte du Palais, il y en a quelques-uns, qui ont leurs loges auprès.

Ces peuples sont naturellement tant de cas XV.
des éléphants, qu'ils se sont persuadez qu'un De Pele-
phant
blanc.
animal

animal si noble, si fort, & si docile, ne peut être animé que d'une ame illustre, qui ait esté autrefois dans le corps de quelque Prince, ou de quelque grand personnage: mais ils ont encore une plus haute idée des éléphants blancs. Ces animaux sont rares, & ils ne se trouvent, dit-on, que dans les forêts de Siam. Ils ne sont pas tout à fait blancs; mais de couleur de chair: & c'est pour cela que Vliet dans le titre de sa Relation a dit: l'éléphant blanc & rouge. Les Siamois appellent cette couleur *Peüak*, & je ne doute pas que ce ne soit cette couleur tirant sur le blanc, & d'ailleurs si rare en cet animal, qui luy a attiré la veneration de ces peuples, jusqu'à leur persuader ce qu'ils en disent, qu'une ame de quelque grand Roy est toujours logée dans le corps d'un éléphant blanc, soit mâle ou femelle, il n'importe.

XVI.
Le cas
que les
Siamois
font de la
couleur
blanche
dans les
animaux.

Par la même raison de la couleur, les chevaux blancs sont ceux, que les Siamois estiment le plus. J'en vay donner une preuve. Le Roy de Siam ayant un de ses chevaux malade, fit prier Mr. Vincent, ce Medecin Provençal dont j'ay souvent parlé, de luy aller ordonner quelque remède. Et pour le luy persuader (car il savoit bien que les Medecins Européens ne s'abbaissent pas à traiter les bêtes) il luy fit dire que le cheval étoit Mogol (c'est à dire blanc) de quatre races de pere & de mere, sans aucun mélange de sang Indien, & que n'eût esté cette considération il ne luy eût pas fait
faire

faire cette prière. Les Indiens appellent les blancs, Mogols, qu'ils distinguent en Mogols d'Asie & Mogols d'Europe. Quoy qu'il en soit donc de ce respect pour la couleur blanche, tant dans les hommes, que dans les bêtes, je n'ay pû découvrir à Siam nulle autre cause que celle-là de la veneration que les Siamois ont pour les éléphants blancs. Après les blancs ils estiment davantage ceux qui sont tout à fait noirs, parce qu'ils sont aussi assez rares; & ils en teignent quelques uns de cette couleur, quand ils ne sont pas assez noirs naturellement. Le Roy de Siam nourrit toujours un éléphant blanc dans son Palais, qui est traité comme le Roy de tous les éléphants, que nourrit ce Prince. Celuy que Mr. de Chaumont vit en ce Pais-là, étoit mort, comme j'ay dit, quand nous y arrivâmes. Il en nâquit, disoit-on, un autre le 9^e. de Decembre 1687. peu de jours avant nôtre départ: mais cet éléphant étoit encore dans les forêts, & ne recevoit point de visite, & ainsi nous n'y vîmes point d'éléphant blanc. D'autres relations nous ont appris comment cet animal est servi avec des vases d'or.

Le soin des balons du Roy & de ses galères XVII.
appartient au Calla-hom. Leur arsenal est vis Des ba-
à vis le Palais, la rivière entre-deux. Là chacun lons du
de ces bâtimens est enfermé dans une tren- Roy de
chée, où l'eau de la rivière entre; & chaque Siam.
trenchée est enfermée dans une enceinte faite
de bois, & couverte. L'on ferme ces encein-

tes à clef, & outre celà quelqu'un y veille pendant la nuit. Les balons du service ordinaire ne sont pas si ornez que ceux de ceremonie; & parmi ceux de ceremonie il y en a que le Roy donne à ses Officiers pour ces occasions là seulement: car ceux qu'il leur abandonne pour les ceremonies ordinaires, sont moins beaux.

CHAPITRE XII.

Des Officiers, qui approchent le plus la Personne du Roy de Siam.

I.
En quel
endroit
du Palais
se tien-
nent les
courtis-
sans.

II.
Com-
ment le
Roy de
Siam se
montre à
eux.

DAns le *Vang* sont quelques-unes de ces salles isolées que j'ay décrites; dans lesquelles les Officiers s'assemblent, soit pour leurs fonctions, soit pour faire leur cour, c'est à dire pour y attendre les ordres du Prince.

Le lieu ordinaire, où il se montre à eux, est le salon, où il donna audience aux Envoyez du Roy; & il ne s'y montre que par une fenêtre, comme faisoit anciennement le Roy de la Chine. Cette fenêtre est d'une chambre plus haute, qui a cette vûë sur le salon, & qu'on diroit être d'un premier étage. Elle a neuf piés de haut ou environ; & il fallut mettre trois marches au dessous, pour m'élever à hauteur de donner la lettre du Roy de la main à la main au Roy de Siam. Ce Prince aima mieux faire mettre ces trois marches, que de se voir encore

encore obligé à se baïsser , pour prendre la lettre du Roy de ma main , comme il avoit esté obligé de faire pour prendre celle , que Mr. de Chaumont luy rendit. On fait par la Relation de Mr. de Chaumont, qu'on luy avoit mis entre les mains une espèce de bassin d'or , qui avoit au dessous un manche fort long de même matiere ; afin qu'il s'en servit pour donner la lettre du Roy au Roy de Siam. Il le fit , mais il ne voulut pas prendre ce bassin par le manche pour élever la lettre : de sorte qu'il fallut que le Roy de Siam se penchât hors de la fenêtre pour la recevoir. C'est avec ce même bassin , que les Officiers de ce Prince luy servent tout ce qu'il reçoit de leurs mains. Aux deux coings du salon qui sont aux côtez de cette fenêtre ; font deux portes à la hauteur de la fenêtre , & deux escaliers fort étroits pour y monter. Pour tout meuble il n'y a que trois para-sol , un devant la fenêtre à neuf ronds , & deux à sept ronds aux deux côtez de la fenêtre. Le para-sol est en ce pais là que le Dais est en celuy-cy.

C'est dans ce salon que les Officiers du Roy de Siam , qu'on appellera , si l'on veut , de la Chambre , ou plutôt de son anti-chambre , attendent ses ordres. Il a quarante-quatre jeunes hommes , dont le plus vieux ne passe guère vingt-cinq ans : les Siamois les appellent *Mahatlek* , les Européans les ont appelés *Pages*. Ces quarante-quatre pages donc

III.

Des pages
du Roy de
Siam.

sont divisez en quatre bandes d'onze chacune : les deux premières sont de la main droite, & se prosternent dans le salon à la main droite du Roy : les deux autres sont de la main gauche, & se prosternent à la main gauche. Ce Prince leur donne à chacun un nom & un sabre ; & ils portent ses ordres aux pages du dehors, qui sont en grand nombre, & qui n'ont point de nom, qui leur soit donné par le Roy. Les Siamois les appellent *Caloang* & ce sont ces *Caloang*, que le Roy envoie d'ordinaire dans les Provinces pour des commissions, soit ordinaires, soit extraordinaires.

IV.
Leurs
fon-
ctions.

Outre cela les quarante-quatre pages du dedans ont leurs fonctions réglées. Les uns, par exemple, servent le bétel au Roy, les autres ont soin de ses armes, d'autres gardent ses livres, & quand il veut, ils lisent en sa présence.

V.
Combien
le Roy de
Siam
aime la
lecture.

Ce Prince est curieux au dernier point. Il se faisoit traduire le *Q. Curce* en Siamois, pendant que nous étions là ; & il s'estoit déjà fait traduire plusieurs de nos Histoires. Il connoît les Etats de l'Europe : & je n'en puis douter, parce qu'une fois, comme il m'eut donné occasion de luy dire que l'Empire d'Allemagne est électif il me demanda si outre l'Empire & la Pologne il y avoit quelque autre Etat électif en Europe : & je luy entendis prononcer le mot de *Polonia*, dont je ne luy avois pas parlé. On m'a assuré qu'il a dit souvent que l'art de
regner

regner ne se devine point , & qu'avec beaucoup d'experience & de lecture on s'aperçoit qu'on n'achève pas encore de l'apprendre. Mais il l'a voulu principalement étudier sur l'Histoire du Roy : il est avide de toutes les nouvelles de France ; & dès que ses Ambassadeurs fûrent arrivez , il retint le troisiéme auprès de luy , jusqu'à ce qu'il luy eût lû leur relation d'un bout à l'autre.

Pour revenir aux quarante-quatre pages , quatre Officiers les commandent ; lesquels , parce qu'ils approchent de si près le Prince , sont dans une grande consideration , mais non pas pourtant en égal degré : car il y a une grande difference du premier au second , du second au troisiéme , & du troisiéme au quatriéme. Ils ne portent que le titre d'*Oc-Meüing* , ou de *Prá-Meüing* : *Meüing Vái* , *Meüing Sarapet* , *Meüing Semeungtchái* , *Meüingsii*. Les sabres & les poignards , que le Roy leur donne , sont ornez de quelques pierreries. Tous quatre sont des *Nái* considerables , ayant beaucoup d'Officiers subalternes sous eux ; & quoy qu'ils n'ayent que le titre de *Meüing* , ils ne laissent pas d'estre Officiers en Chef. Les *Pa-yà* , les *Oc-yà* , les *Oc-Prá* , & les autres titres ne sont pas toujours subordonnez entre eux : seulement l'un doit commander à plus de personnes que l'autre. Au reste ce fût *Meüingsii* , qui accompagna *Meüing Tchion* à bord de nos vaisseaux , pour y porter aux Envoyez du Roy

VI.

Des Offi-
ciers qui
comman-
dent les
pages du
dedans.

Roy le premier compliment du Roy de Siam, & ce fût à luy que *Meüing Tchion*, quoy que plus élevé en dignité, céda la premiere place & la parole; parce que *Meüing si* estoit plus âgé que luy de trois ou quatre ans : mais le plus âgé de tous les deux n'en avoit pas trente.

VII.

Du seul
Officier,
qui ne se
prostern
pas devant
le Roy de
Siam.

Pendant que les Envoyez du Roy étoient à l'audience du Roy de Siam, il y avoit en un endroit, qu'on n'apercevoit pas un Officier, qui seul, à ce qu'on m'a dit, a droit de ne se prosterner pas devant le Roy son Maître; & cela rend son Office fort honorable. J'ay oublié d'en écrire le titre dans mes memoires. Il a toûjours les yeux attachez sur ce Prince, pour recevoir ses ordres, qu'il connoît à de certains signes, & qu'il fait entendre par signes à d'autres Officiers, qui sont hors du salon. Ainsi dès que l'audience fût finie, je veux dire dès que le Roy eut cessé de nous parler, ce Prince, dans ce silence qui est profond, fît quelque signe, auquel nous ne prîmes pas garde; & d'abord on entendit au fond du salon, & en un endroit élevé, qu'on ne void point, un bruit de quinquaille, comme celle, dont est garni un tambour de basque. Ce bruit estoit accompagné d'un coup, qu'on donnoit de temps en temps sur un tambour, qui est suspendu sous un hangar hors du salon, & qui pour estre fort grand, rend un son grave & majestueux : il est garni de peau d'elephant.

Per-

Personne cependant ne fit aucun mouvement, jusqu'à ce que le Roy, dont une main invisible tira peu à peu le siège par derrière, s'éloigna de la fenêtre, & en ferma les volets: & alors le bruit de la quinquailleterie, & celui du gros tambour cessèrent.

CHAPITRE XIII.

Des femmes du Palais & des Officiers de la Garde-robe.

Quant à la chambre du Roy de Siam les I. véritables Officiers en sont les femmes, il De la chambre du Roy de Siam. n'y a qu'elles qui ayent droit d'y entrer. Elles font son lit & sa cuisine: elles l'habillent & le servent à table: mais personne que luy-même ne touche à sa tête quand on l'habille, ny ne passe rien par dessus sa tête. Les pourvoyeurs portent les provisions aux eunuques, & ceux-cy les donnent aux femmes: & celle qui fait la cuisine, n'employe le sel & les épices que par poids; afin de n'en mettre jamais ny plus ny moins: usage qui n'est, à mon avis, qu'une loy des Medecins à cause de la mauvaise santé du Roy, & non une ancienne coutume du Palais.

Les femmes ne sortent jamais qu'avec le Roy, ny les eunuques sans ordre exprés. On II. dit qu'il a huit ou dix eunuques seulement, tant De la feuë Reine sa femme & sa sœur. blancs que noirs. La feuë Reine qui estoit sa femme

femme & sa sœur en même temps s'appeloit *Nang Acamahisii*. Il n'est pas facile de savoir le nom du Roy : ils le cachent avec soin , & par superstition , à mon avis , de peur qu'on ne lui fasse quelque forcellerie sur son nom : & d'autres disent que leurs Rois n'ont un nom qu'après leur mort , & que c'est leur successeur qui les nomme : & cela seroit encore plus sûr contre les prétendues forcelleries.

III.
De la
Princesse
sa fille
unique.

De la Reine *Acamahisii* est née , comme j'ai dit autre-part , la Princesse fille unique du Roy de Siam , laquelle a aujourd'hui rang & maison de Reine. Les autres femmes du Roy (qu'on appelle en general *Tcháou Vang* , parce que le mot de *Tcháou* , qui veut dire Seigneur , veut aussi dire *Dame & Maîtresse*) lui obéissent , & la regardent comme leur Souveraine. Elles sont soumises à sa justice , aussi bien que les femmes , & les eunuques , qui les servent ; parce que ne pouvant sortir , pour aller plaider ailleurs , il faut nécessairement que ce soit la Reine , qui soit leur juge , & qui les fasse châtier pour les maintenir en paix. Cela se pratique ainsi dans toutes les Cours d'Asie ; mais il n'est vray ny à Siam , ny peut-estre nulle part de l'Orient , que la Reine ait aucune Province à gouverner. Il est aisé aussi de comprendre que , si le Roy aime quelqu'une de ses Dames plus que les autres , il fait la soustraire à la jalousie , & aux mauvais traitemens de la Reine.

De temps en temps on prend des filles à Siam pour le service du Vang, ou pour estre maîtresses du Roy, si ce Prince s'en accommode : mais les Siamois ne baillent leurs filles que par force, parce que c'est pour ne les revoir jamais ; & ils les rachètent tant qu'ils peuvent pour de l'argent. De sorte que cela devient une espèce de concussion : car on prend beaucoup de filles à dessein simplement de les rendre aux parents, qui les rachètent.

IV.
Le Roy de Siam prend les filles de ses sujets pour son Palais, quand il luy plaît.

Le Roy de Siam a peu de Dames, c'est à dire huit ou dix en tout, non par continence, mais par épargne. J'ay déjà dit qu'avoir beaucoup de femmes est en ce pais-là plutôt magnificence que débauche. C'est pourquoy ils sont fort surpris d'entendre dire qu'un aussi grand Roy que le nôtre n'a qu'une femme, qu'il n'a point d'elephants, & que ses terres ne portent point de ris ; comme nous le pouvons estre, quand on nous dit que le Roy de Siam n'a ni chevaux, ni troupes entretenues, & que son pais ne porte ni blé ni raisin ; quoi que toutes les Relations relèvent si fort la richesse & la puissance du Royaume de Siam.

V.
Il a peu de Dames.

La Reine a ses elephants & ses balons, & des Officiers pour en avoir soin, & pour l'accompagner quand elle sort : mais il n'y a que ses femmes & ses eunuques qui la voyent. Elle est cachée à tout le reste du monde ; & quand elle sort, soit sur un elephant, soit en balon, elle est dans une chaise fermée par des rideaux,

VI.
La maison de la Reine.

rideaux, qui lui permettent de voir ce qu'elle veut, & qui l'empêchent d'estre vüe : & le respect veut, que si on ne la peut éviter, on lui tourne le dos en se prosternant, quand elle passe.

VII.
Son ma-
gazin &
ses vais-
seaux.

Outre celà elle a son magasin, ses vaisseaux & ses finances. Elle fait commerce; & quand nous arrivâmes en ce pais-là, la Princesse, que j'ai dit estre traittée en Reine, estoit fort broüillée avec le Roy son pere; parce qu'il s'est reservé à lui seul presque tout le commerce étranger, & que par là elle s'en trouve privée, contre l'ancienne coûtume du Royaume.

VIII.
De la suc-
cession à
la Cou-
ronne; &
les causes
qui la
rendent
incer-
taine.

Les filles ne succedent point à la Couronne : à peine y sont elles regardées comme libres. Ce seroit le fils aîné de la Reine, qui y devroit toujours succéder par la Loi. Néanmoins parce que les Siamois ont de la peine à concevoir qu'entre des Princes à peu près de même rang, le plus âgé se prosterne devant le plus jeune, il arrive souvent qu'entre freres, quoi qu'ils ne soient pas tous fils de la Reine, & qu'entre oncles & neveux, le plus avancé en âge est preferé : ou plutôt c'est la force qui en décide presque toujours. Les Rois mêmes contribuent à rendre la succession Royale incertaine; parce qu'au lieu de choisir constamment pour leur successeur le fils aîné de la Reine, ils suivent le plus souvent l'inclination qu'ils auront pour le fils de quelqu'une de leurs Dames dont ils seront amoureux.

C'est

C'est pour cela que le Roy de Bantam, par exemple, a perdu la Couronne & la liberté. Il voulut avant sa mort faire reconnoître pour son successeur l'un de ses fils, qu'il avoit eu de quelqu'une de ses Maîtresses : & le fils aîné qu'il avoit eu de la Reine, se jeta entre les bras des Hollandois. Ceux-cy le mirent sur le Trône après avoir vaincu son pere, qu'ils tiennent encore en prison, s'il n'est mort : mais pour le prix de ce service ils sont demeurez les maîtres du Port, & de tout le commerce de Bantam.

IX.
Occasion
qui a rendu les
Hollandois Maîtres de
Bantam.

La succession n'est pas mieux réglée à la Chine, quoy qu'il y ait aussi une Loy expresse & fort ancienne en faveur du fils aîné de la Reine. Mais quelle Règle y sauroit-il avoir en une chose, quelque importante qu'elle soit, quand les passions des Rois cherchent toujours à la broüiller ? Tous les Orientaux, dans le choix d'un Maître, s'attachent tout au plus à la famille Royale, & non à un certain Prince de la famille Royale : incertains dans la seule chose où les Européens ne le font point. Dans tout le reste nous varions tous les jours, & ils ne varient jamais. Toujours mêmes mœurs chez eux, toujours mêmes loix, même religion, même culte : comme on en peut juger en comparant ce que les anciens ont écrit des Indiens, avec ce que nous en voyons aujourd'huy.

X.
De la succession au
Royaume de la Chine.

J'ay dit que ce sont les femmes du Palais, qui

XI.
De la Gar-

de-robe
du Roy
de Siam.

qui habillent le Roy de Siam; mais elles n'ont pas soin de sa Garde-robe: il a des Officiers pour cela. Le plus considerable de tous est celuy qui touche à son bonnet, quoy qu'il ne luy soit pas permis de le mettre sur la tête du Roy son Maistre. C'est un Prince du sang Royal de Camboya; parce que le Roy de Siam se vante d'en estre issu, ne pouvant se vanter d'estre de la race des Rois ses predecesseurs. Le titre de ce Chef de Garde-robe est *Oc-yà Out haya tanne*, ce qui fait assez voir que le titre de *Pa-yà* ne signifie pas Prince, puis que ce Prince ne le porte point. Au dessous de luy *Oc-Prá Rayja Vounsà* a soin des habits. *Rayja* ou *Raja* ou *Ragi* ou *Ratcha* ne sont qu'un terme Indien diversément prononcé, qui veut dire, Roy ou Royal, & qui entre dans la composition de plusieurs noms chez les Indiens.

CHAPITRE XIV.

Des coutumes de la Cour de Siam, & de la Politique de ses Rois.

I.
Les heu-
res du
Conseil.

L'Usage ordinaire de la Cour de Siam est de tenir le Conseil deux-fois le jour: vers les dix-heures du matin, & vers les dix-heures du soir, à conter les heures à nôtre maniere.

II.
Division
du jour &
de la nuit
selon les
Siamois.

Pour eux ils divisent le jour en douze-heures depuis le matin jusqu'à la nuit. Ils appellent les heures *Mong*: ils les content comme nous, & ne

& ne leur donnent pas un nom particulier à chacune, comme les Chinois. Pour ce qui est de la nuit, ils la divisent en quatre veilles, qu'ils appellent *Tgiam*, & l'on voit toujours clair à la fin de la quatrième. Les Latins, les Grecs, les Juifs, & d'autres peuples ont divisé de même manière le jour & la nuit.

Le peuple de Siam n'a point d'horloge; mais comme les jours y sont presque égaux toute l'année, il leur est aisé de savoir toujours quelle heure il est, à la seule vûe du Soleil. Dans le Palais du Roy ils usent d'une sorte d'horloge d'eau : c'est une tasse de cuivre fort mince, au fond de laquelle ils font un trou presque imperceptible. Ils la mettent toute vuide sur de l'eau : l'eau y entre peu à peu par le petit trou ; & quand la tasse est assez pleine pour couler à fond, c'est une de leurs heures, ou une douzième partie du jour. Ils mesurent les veilles de la nuit par une méthode semblable, & ils font du bruit sur des bassins de cuivre, lors que la veille est finie.

J'ay dit comment les procès se terminent dans le Conseil du Roy de Siam : les affaires d'Etat s'y examinent & s'y décident à peu près de même. Celuy des Conseillers, à qui ce Prince a donné une affaire, en fait le rapport, qui consiste en lecture autant qu'il se peut ; & puis l'on procède aux opinions consultatives ; & jusques-là la présence du Roy n'est pas nécessaire. Lors qu'il est arrivé il entend

III.
Leur hor-
loge.

IV.
Com-
ment le
Roy de
Siam fait
examiner
des affai-
res dans
son Con-
seil, &
comment
il les ter-
mine.

le

le rapport , qu'on luy lit de la consultation precedente , il résume tous les avis , refute ceux qu'il n'approuve pas , & puis décide. Que si l'affaire luy semble mériter une plus mûre délibération , il ne décide pas : mais après avoir proposé ses difficultez , il en commit l'examen à quelques-uns de son Conseil , qu'il nomme exprés ; & principalement à ceux qui estoient d'un autre avis que le sien. Ceux-cy , après avoir consulté derechef ensemble , font faire le rapport de leur nouvelle consultation par l'un d'entre eux , en plein Conseil & devant le Roy ; & sur cela ce Prince achève de prendre son parti. Quelquefois néanmoins , mais tres-rarement , & dans des affaires de certaine nature , il consultera les principaux Sanctâs , qui sont les supérieurs des Talapoins ; desquels il rabaisse d'ailleurs le crédit autant qu'il peut , quoy qu'il les honore fort en apparence. Enfin il y a telle nature d'affaires , où il appellera les Officiers des Provinces : mais en toutes rencontres , & en toutes affaires , il décide quand il luy plaît ; & il n'est jamais contraint ny à demander avis à personne , ny à suivre aucun autre avis que le sien.

V.
Il punit
les mau-
vais con-
seils & re-
compense
les bons.

Souvent il punit un mauvais conseil , ou il en recompense un bon. Je dis bon ou mauvais selon son sens , car luy seul en est le juge. Ainsi ses Ministres s'appliquent bien plus à deviner son sentiment , qu'à luy déclarer le leur

leur, & ils ne laissent pas de s'y méprendre, parce qu'il s'applique aussi à leur cacher sa pensée.

Au reste l'affaire, sur laquelle il les consulte, n'est pas toujours une vraie affaire: c'est quelquefois une question, qu'il leur propose par manière d'exercice.

Il a aussi de coutume d'examiner ses Officiers sur le *Prá-Tam-Rà*, qui est ce Livre, que j'ay dit qui contient tous leurs devoirs; & il fait châtier, mesmes du bâton, ceux qui ne répondent pas assez bien, comme un pere châtie ses enfans en les instruisant.

C'est une ancienne Loy de l'Etat établie pour la sûreté du Roy, dont l'autorité est naturellement presque désarmée, que les Courtisans ne se rendent nulle visite sans sa permission expresse, & seulement aux nôces, & aux funérailles & qu'ils ne se parlent, quand ils se rencontrent, que tout haut, & en présence d'un tiers: mais si les Rois de Siam sont peu habiles, ou négligens, aucune Loy ne les met en sûreté. Aujourd'huy les Courtisans peuvent se retrouver à l'Académie de jeu, où le grand nombre semble ôter toute occasion aux cabales.

Le métier de délateur, si detesté par tout où les hommes naissent libres, est ordonné à tout le monde à Siam sous peine de mort pour les moindres choses: & ainsi ce qui est su de deux témoins, est presque infailliblement

VI.

Quelquefois il consulte des affaires inventées par manière d'exercice.

VII.

Il examine ses Officiers sur leurs obligations.

VIII.

Loy contre l'ambition des Grands.

IX.

Le métier de délateur ordonné à Siam par la Loy.

rapporté au Roy ; parce que chacun se hâte de l'en avertir, de peur d'être prévenu en cela par son compagnon, & de demeurer coupable du silence.

X.
Precau-
tion du
Roy de
Siam
pour n'être pas
trompé.

Le Roy de Siam d'aujourd'huy ne se fie pas en une affaire importante au seul rapport de celui, à qui il l'a commise ; mais il ne se fie pas aussi au rapport d'un seul delateur. Il a nombre d'espions secrets, qu'il interroge séparément ; & il en envoie quelquefois plus d'un interroger ceux, qui ont eu part à l'affaire, dont il veut estre informé.

XI.
Pourquoy
elles sont
souvent
inutiles.

Et néanmoins il est aisé qu'il soit trompé : car par tout pais tout delateur est un mal-honneste homme, & tout mal-honneste homme est infidele. D'ailleurs la flatterie est si grande aux Indes, qu'elle a persuadé aux Rois Indiens, que s'il est de leur interest d'estre informez, il est de leur dignité de ne rien entendre, qui leur puisse déplaire. Par exemple, on ne dira pas au Roy de Siam, qu'il manque d'esclaves ou de corvées ; pourquoy que ce soit qu'il veuille entreprendre. On ne lui dira pas qu'on ne sauroit faire ce qu'il veut : mais on le fera mal ; & quand le mal paroîtra, on l'excusera par quelque défaite. On lui apprendra une mechante nouvelle tout autrement qu'elle n'est ; afin que la verité ne revenant à lui que peu à peu le blesse moins, & qu'il soit plus aisé de l'adoucir à plusieurs reprises. On ne lui conseillera pas un mauvais parti : mais on le
lui

lui inspirera par insinuation ; afin qu'il s'en croye lui-mesme l'auteur, & qu'il ne se prenne qu'à lui du mauvais succès. Et puis on ne lui dira pas qu'il faut changer une chose, qu'il aura mal faite : mais on lui persuadera de la faire encore meilleure par quelque côté, qui ne sera qu'un prétexte : & dans le nouveau projet on supprimera, sans l'en avertir, ce qu'on a dessein de reformer, & l'on mettra à la place ce que l'on voudra establis. J'ay vû moy-mesme partie de ce que je dis, & l'on m'a bien assuré le reste.

Or de pareils artifices sont toujours fort perilleux : on ne blesse en rien impunement le Roy de Siam d'aujourd'hui. Severe jusqu'à l'extreme rigueur il fait mourir sans formalité de Justice qui il lui plaît, & par la main de qui il lui plaît, & en sa presence, & quelquefois l'accusateur avec le coupable, l'innocent avec le calomniateur : car lors que les preuves demeurent douteuses, il expose, comme je l'ay dit, les deux parties aux tygres.

Après l'exécution il insulte au corps-mort par quelques paroles, qui sont une leçon aux vivants ; comme par exemple, après avoir fait avaler de l'argent fondu à celui, qui avoit volé dans son magasin, il dit au cadavre : misérable, tu m'as volé dix livres d'argent, & il n'en falloit que trois onces pour t'ôter la vie. Puis il se plaint de ce qu'on ne l'a pas retenu dans sa colere, soit qu'en effet il se repente

XII.
Justice rigoureuse
du Roy
de Siam.

XIII.
Comment l'insulte au cadavre.

Thomiris
insulta de même à
la tête de
Cyrus.

quelquefois de ses cruautéz precipitées, soit qu'il veuille faire croire qu'il n'est cruel que dans le premier emportement.

XIV.
Divers
supplices
de la Cour
de Siam.

Quelquefois il expose un coupable à un taureau qu'on irrite, & on arme le coupable d'un bâton creux, & par conséquent propre à faire peur, mais non à blesser, avec quoy il se defend quelque temps. D'autres fois il le donnera aux éléphants, tantôt pour estre foulé aux piés & tué, tantôt pour estre balotté sans estre tué: car on assure que les éléphants sont dociles jusqu'à ce point, & que s'il ne faut que balotter un homme, ils se le jettent l'un à l'autre, & le reçoivent sur la trompe, & sur les dents, sans le laisser tomber à terre. Je ne l'ay pas vû, mais je n'en ay pû douter de la maniere dont on me l'a assuré.

XV.
Les châti-
ments y
ont du
rapport
aux cri-
mes.

Mais les châtimens ordinaires sont ceux, qui ont quelque rapport à la nature des crimes. Par exemple, la concussion exercée sur le peuple, & le vol fait de l'argent du Prince, seront punis par faire avaler de l'or ou de l'argent fondus: la menterie ou un secret revelé seront punis par coudre la bouche. On la fendra pour punir le silence, où il ne le falloit pas garder. Quelque faute dans l'exécution des ordres sera châtiée par piquer la tête, comme pour punir la memoire. Piquer la tête c'est la taillader avec le tranchant d'un sabre: mais afin de le manier surement, & de ne pas faire de trop grandes blessures, on le tient d'une

feu-

seule main par le dos, & non pas par la poignée.

La peine du glaive ne s'exécute pas seulement par couper le col, mais par couper un homme par le milieu du corps: & le bâton y est quelquefois aussi une peine de mort. Mais lors même que le châtement du bâton ne doit pas aller jusqu'à la mort, il ne laisse pas d'être très-rigoureux, & de faire perdre souvent toute connoissance.

XVI.
La peine
du glaive
& celle du
bâton.

S'il est question de faire mourir un Prince dans les formes, comme il peut arriver, ou lors qu'un Roy veut se défaire de quelqu'un de ses proches, ou lors qu'un usurpateur veut éteindre la race, à laquelle il a ravi la Couronne, ils se font une religion de ne pas répandre le sang Royal: mais ils feront mourir le Prince de faim, & quelquefois d'une faim lente en lui soustrayant tous les jours quelque chose de ses aliments: où ils l'étoufferont avec des étoffes précieuses: ou bien ils l'étendront sur de l'écarlatte, dont ils font grand cas, parce que la laine y est rare, & chère; & là ils lui enfonceront l'estomac avec un billot de bois de sandal. Ce bois est odoriférant & fort estimé. Il y en a de trois espèces: le blanc est meilleur que le jaune, & tous les deux ne croissent que dans les Isles de Solor & de Timor à l'Orient de celle de Java. Le rouge est le moindre de tous, & il croît en plusieurs endroits.

XVII.
Supplices
duquel on
punit les
Princes.

Les Rois d'Asie mettent toute leur sûreté à se

XVIII.
Défiance

extrême
des Rois
de Siam.

se faire craindre, & de temps immemorial ils n'ont point eu d'autre Politique: soit qu'une longue experience ait fait voir que ces peuples sont incapables d'amour pour leur Souverain, ou que ces Rois ne se soient pas avisez que plus ils sont craints, plus ils ont à craindre. Quoy qu'il en soit, l'extreme defiance dans laquelle vivent toujours les Rois de Siam, paroît assez dans les soins, qu'ils prennent d'empêcher tout commerce secret entre les Grands, de tenir les portes de leur Palais fermées, de n'y laisser entrer personne qui soit armé, & d'y desarmer leurs propres gardes. Une arme-à-feu lâchée, par hazard ou autrement, si près du Palais que le Roy l'entende, est un crime capital; & comme on avoit entendu un coup de pistolet dans le Palais, peu après la conspiration des Macassars, on doutoit si le Roy n'avoit pas tué de ce coup l'un de ses freres; parce que le Roy seul l'avoit pû tirer, & que d'ailleurs l'un de ses freres avoit esté soupçonné d'avoir trempé en cette conspiration: & ce doute n'étoit pas encore éclairci quand nous partîmes de Siam.

XIX.
Peines infamantes.

Outre ces punitions que j'ay dites, ils en ont de moins douloureuses, mais plus infamantes, comme d'exposer un homme en place publique chargé de fers, ou le col passé dans une sorte d'échelle, qu'on appelle *Cangue*, en Siamois *Ka*. Les deux côtez de cette échelle sont longs d'environ une toise, & sont attachez à un

à un mur ou à des poteaux, chacun par l'un de ses bouts, avec une corde ; de telle sorte que l'échelle peut se hausser & s'abaisser, comme si elle tenoit à des charnières. Au milieu de l'échelle sont deux échelons, entre lesquels est le col du patient, & il n'y a point d'autres échelons que ces deux-là. Le Patient peut s'asseoir à terre, ou se tenir debout lors que le poids de l'échelle, qui porte sur ses épaules, n'est pas trop grand, comme il l'est quelquefois ; ou lors qu'on n'attache pas l'échelle par tous les quatre bouts : car en ce dernier cas elle est couchée en l'air, portant par les extrémités sur des appuis, & alors le patient est comme pendu par le col : à peine touche-t-il à terre par la pointe des piés. Outre cela ils ont l'usage des ceps & des menottes.

Le patient est quelquefois dans une fosse pour être plus bas que terre ; & cette fosse n'a pas toujours de la largeur : mais souvent elle est tout à fait étroite, & le coupable y est, à proprement parler, en foüy jusqu'aux épaules. Là pour une plus grande honte ils lui font donner des soufflets, ou des coups sur la tête ; ou seulement ils lui font passer la main par dessus la tête, outrages estimez tres-grands, sur tout si on les reçoit de la main des femmes.

Mais ce qu'il y a en celà de fort particulier, est que le châtement le plus infamant n'est honteux qu'autant qu'il dure. Celui qui l'a souffert aujourd'hui, rentrera demain, si le

XX.

La honte
des châti-
ments ne
dure
qu'autant

que les
châti-
ments.

XXI.
Elle est
suivie
d'hon-
neur.

Prince le veut, dans les charges les plus impor-
tantes.

Bien plus, ils font gloire des châtimens, qu'ils reçoivent par ordre de leur Roy, comme d'un soin paternel de sa part pour celui, qu'il a la bonté de châtier. On reçoit des complimens & des presents après les coups de bâton, & c'est principalement dans tout l'Orient que les châtimens passent pour des témoignages d'affection. Nous avons vû un jeune Mandarin estre renfermé pour estre puni; & comme un François s'offrit à lui, pour aller demander sa grace à son Supérieur: non, répondit le Mandarin en Portugais, je veux voir jusques où ira son amour; comme un Européen auroit dit: je veux voir jusques où il poussera sa rigueur. Etre réduit d'une charge éminente à une plus basse n'est pas une honte, & cela estoit arrivé au second Ambassadeur que nous avons vû ici. Cependant il arrive aussi qu'on se pend en ce pais-là de desespoir, quand d'une haute charge on se voit réduit à une extreme pauvreté, & aux corvées dûes au Prince, quoy que cette chûte ne soit pas honteuse.

XXII.
D'autres
que le
coupable
sont en-
veloppés
dans le
châti-
ment.

J'ay dit en un autre endroit, que le pere a quelquefois part à la punition du fils, comme devant répondre de l'éducation qu'il lui a donnée. A la Chine un Officier répond des fautes de tous ceux de sa famille, parce qu'ils prétendent que qui ne fait pas gouverner sa propre famille n'est capable d'aucune fonction publique.

La

La crainte donc, qu'ont les particuliers de voir sortir de leurs familles des emplois, qui en font l'éclat & l'appuy, les rend tous sages, comme s'ils estoient tous Magistrats. De mesme à Siam & à la Chine, un Officier est puni des fautes d'un autre Officier qui est à ses ordres; parce qu'il a dû veiller sur celui, qui dépend de lui, & qu'ayant droit de le corriger il doit répondre de sa conduite. Ainsi il n'y a pas bien des années qu'on a vû à Siam pendant trois jours *Oc-Prá-Simó-ho-sot*, Brame de Nation, qui est encore aujourd'hui du Conseil d'Etat du Roy de Siam, exposé à la *cangue* avec la tête d'un malheureux, qu'on avoit fait mourir, pendue à son col; sans qu'il fût accusé d'avoir eu d'autre part au crime de celui, dont on lui avoit pendu la tête à son col, que trop de negligence à veiller sur un homme, qui lui étoit soumis. Après cela on ne s'étonnera pas, à mon avis, que les coups de baston soient si frequents à Siam. Quelquefois on y verra plusieurs Officiers à la *cangue* disposez en cercle, & au milieu d'eux sera la tête d'un homme, qu'on aura fait mourir; & cette tête pendra par divers cordons du col de chacun de ces Officiers.

Ce qu'il y a de pis c'est que le moindre air de crime y rend une action criminelle: il suffit presque d'être accusé pour estre coupable. Une action de foi innocente devient mauvaise, dès que quelqu'un s'avise d'en faire un crime. Et

XXIII.
L'ombre
du crime
est punie.

de là viennent les disgraces si frequentes des principaux Officiers. On n'a sù, par exemple, me conter tous les Barcalons, qu'a eût le Roy de Siam depuis qu'il regne.

XXIV.
Politique
des Rois
de Siam
cruëlle
contre
tous, &
contre
leurs pro-
pres freres.

La grandeur des Rois, dont l'autorité est Despotique, est de pouvoir tout contre tous, & contre leurs propres freres. Les Rois de Siam estropient les leurs, en plusieurs façons, quand ils peuvent : ils leur font ôter ou debiliter la vûë par le feu, ils les rendent impotens par dislocation de membres, ou hebetez par des brûvages ; ne s'assûrant eux-mesmes & leurs enfans, contre les entreprises de leurs freres, qu'en rendant leurs freres incapables de regner : celuy qui regne aujourd'hui n'a pas mieux traitté les siens. Ce Prince n'enviera donc point à nôtre Roy la douceur d'être aimé de ses sujets, & la gloire d'être si craint de ses ennemis, qu'ils se croient à peine assez forts tous ensemble contre lui seul. L'idée d'un grand Royn'est pas à Siam, qu'il se rende terrible à ses voisins, pourvû qu'il le soit à ses sujets.

XXV.
Le Gouverne-
ment de
Siam plus
fâcheux
aux
Grands,
qu'au me-
nu peu-
ple.

Il y a neanmoins cette reflexion à faire sur cette sorte de Gouvernement, que le joug en pèse moins, pour ainsi dire, sur le menu peuple, que sur les Grands. L'ambition en ce pais-là meine à l'esclavage : la liberté & les autres douceurs de la vie sont pour les conditions vulgaires. Plus on y vit inconnu au Prince, & loin de luy, plus on y est à son aise ; & pour
cette

cette raison les charges des Provinces y sont regardées comme une recompense des services rendus dans le Palais.

Le Ministère y est orageux : non seulement par l'inconstance naturelle, qui se peut trouver dans l'esprit du Prince; mais parce que les voyes sont ouvertes à tout le monde, pour porter des plaintes au Prince contre ses Ministres. Et quoy que les Ministres & tous les autres Officiers employent tous leurs artifices à rendre inutiles ces voyes de plainte, par où l'on peut les attaquer tous, néanmoins toutes les plaintes sont dangereuses: & quelquefois c'est la plus legere qui nuit, & qui renverse la faveur la mieux établie. Ces exemples, qui arrivent assez souvent, édifient le peuple: & si le Roy d'aujourd'hui n'avoit porté trop loin ses exactions sans aucun besoin veritable, son Gouvernement plairoit autant aux petits, qu'il est redoutable aux Grands.

Néanmoins il a eu cet égard pour son peuple de ne pas augmenter ses droits sur les terres labourables, & de n'en mettre ni sur les grains, ni sur le poisson; afin qu'au moins ce qui est nécessaire à la vie n'encherît pas: moderation d'autant plus admirable, qu'il semble qu'on n'en doive attendre aucune d'un Prince nourri dans cette maxime, que sa gloire consiste à ne mettre aucunes bornes à son pouvoir, & à augmenter toujours son thresor.

Mais ces Rois qui sont si absolument les

XXVI.
Combien
le Mini-
stere est
orageux à
Siam.

XXVII.
Egards du
Roy de
Siam
pour son
peuple.

XVIII.
Inconve-

nients de
cette Do-
mination.
Elle rend
le Prince
chance-
lant sur
son Thrô-
ne.

Maîtres de la fortune & de la vie de leurs su-
jets, en sont d'autant plus chancelans sur le
Thrône. Ils ne trouvent en personne, ou tout
au plus en un petit nombre de domestiques,
cette fidélité & cet amour que nous avons
pour nos Rois. Les peuples, qui ne possèdent
rien en propriété, & qui ne content que sur ce
qu'ils ont ensoüy en terre, comme ils n'ont
nul établissement solide en leur país, ils n'y
ont aussi nul attachement. Résolus à porter
le même joug sous quelque Prince que ce soit,
& assurés de n'en pouvoir porter de plus pe-
sant, ils ne s'intéressent point à la fortune de leur
Prince; & l'expérience fait voir qu'au moin-
dre trouble ils laissent aller la Couronne, à qui
la force ou l'adresse la donneront. Un Siamois,
un Chinois, un Indien mourront facilement
pour exercer une haine particulière, ou pour
éviter une vie trop malheureuse, ou une mort
trop cruelle: mais mourir pour leur Prince &
pour leur país n'est pas une vertu à leur usage.
Parmi eux ne se trouvent point les puissans
motifs, par lesquels nos peuples s'animent à
une vigoureuse défense. Ils n'ont nul hé-
ritage à perdre, & la liberté leur est souvent
plus onéreuse que la servitude. Les Siamois,
que le Roy du Pegu aura pris en guerre, demeu-
reront tranquilles dans le Pegu, à vingt lieues
des frontières de Siam; & ils y cultiveront les
terres, que le Roy du Pegu leur aura données,
sans qu'aucun souvenir de leur país leur fasse
haïr

haïr leur nouvelle servitude. Et il en est de même des Pegians, qui sont dans le Royaume de Siam.

Les Rois d'Orient sont regardez, si vous voulez, comme les fils adoptifs du Ciel. L'on croit qu'ils ont des ames célestes, & aussi élevées au dessus des autres ames par leur mérite, que la condition Royale paroît plus heureuse que celle des autres hommes. Cependant, si quelque'un de leurs sujets se revolte, le peuple doute bien tost laquelle des deux ames vaut le mieux, ou celle du Prince legitime, ou celle du sujet rebelle, & si l'adoption du Ciel n'a pas passé du Roy au sujet. Leurs Histoires sont toutes pleines de ces exemples: & celle de la Chine, que le P. Martini nous a donnée, est curieuse dans les raisonnemens, par lesquels les Chinois, je dis les Chinois Philosophes, se sont souvent persuadez qu'ils suivoient l'inclination du Ciel en changeant de Maître, & quelquefois en preferant un voleur des grands chemins à leur Prince legitime.

XXIX.
Combien
le respect
extrême
des O-
rientaux
pour leurs
Rois est
peu soli-
de.

Mais outre que l'autorité Despotique est presque dépourvûe de défense, elle est d'ailleurs plutôt usurpée sur celui qui la possède, en ce que l'exercice en est moins communiqué. Quiconque se saisit de l'esprit ou de la Personne du Prince, n'a presque plus rien à faire pour déposséder le Prince même; parce que l'exercice de l'autorité estant trop réuni

XXX.
Ces Prin-
ces per-
dent sou-
vent leur
autorité
par en
estre trop
jaloux.

dans le Prince, il n'y en a point hors de luy, qui le défende au besoin. Aussi n'est-il pas permis à un Roy de Siam d'estre mineur, ou trop facile à se laisser gouverner. Le Sceptre de ce pais-là tombe bien-tost des mains, qui ont besoin d'appui pour le soutenir. Au contraire dans les Royaumes, ou plusieurs corps permanens de Magistrature partagent l'éclat & l'exercice de l'autorité Royale, ces mêmes corps la conservent toute entiere pour le Roy, qui leur en fait part; parce qu'ils n'en livrent pas à l'Usurpateur cette partie, qui est en leurs mains, & qui seule suffit à sauver celle, que le Roy même n'a sù retenir.

XXXI.
Peril à
réunir
toute
l'autorité
Royale
dans le
sceau.

Dans les anciennes révoltes de la Chine il paroît que celuy, qui se saisissoit du sceau Royal, se rendoit d'abord le Maistre de tout; parce que les peuples obéissoient aux ordres, où le sceau Royal paroissoit, sans s'informer entre les mains de qui estoit le sceau. Et la jalousie que le Roy de Siam a du sien, que j'ay dit qu'il ne confie à personne, me persuade qu'il en est de même en son pais. Le péril est donc pour ces Princes dans ce en quoy ils mettent leur sûreté. Leur Politique veut que toute leur autorité soit dans leur sceau, pour l'exercer eux-seuls plus entiere: & cette Politique expose autant leur autorité, que leur sceau est aisé à perdre.

XXXII.
Thréfor
public

Le même danger se trouve dans un grand thrésor, unique ressource de tous les Gouvernemens

ments Despotiques , où les peuples ruinez ne peuvent fournir de subsides extraordinaires dans les necessitez publiques. En un grand thrésor se reünissent toutes les forces de l'Etat, & qui s'empare du thrésor, s'empare de l'Etat. Si bien qu'outre qu'un thrésor ruine les peuples, sur qui on le lève, il sert souvent contre ceux qui l'accumulent ; & cela même entraîne la dissipation.

nécessaire
aux Gouverne-
ments
Despoti-
ques, &
quels en
sont les
inconve-
nients.

Le Gouvernement Indien a donc tous les défauts du Gouvernement Despotique. Il rend la fortune du Prince, & celle de ses sujets également incertaines : il trahit l'autorité Royale, & la livre toute entière, sous prétexte d'en mettre l'exercice plus entier entre les mains d'un seul ; & il luy ôte d'ailleurs sa défense naturelle, en séparant tout l'interêt des sujets de celui du Prince & de l'Etat. Après avoir donc dit comment les Rois de Siam traittent leurs sujets, il reste à voir comment ils traittent, tant avec les Princes étrangers par les Ambassades, qu'avec les Nations étrangères, qui sont réfugiées à Siam.

XXXIII.
Conclu-
sion de ce
Chapitre.

CHAPITRE XV.

Du stile des Ambassades à Siam.

UN Ambassadeur par tout l'Orient n'est autre chose qu'un Messager de Roy : il ne représente point son Maistre. On l'honore peu

I.
Les Am-
bassadeurs
d'Orient
ne repre-
peu

sentent
pas leurs
Maîtres,
& sont
moins
honorez
qu'en Eu-
rope.

peu à comparaison des respects, qu'on rend à la lettre de créance, dont il est porteur. Mr. de Chaumont, quoy qu'Ambassadeur extraordinaire, n'eût jamais de balon du corps, non pas même le jour de son entrée; & ce fût dans un balon du corps que fût mise la lettre du Roy, qu'il avoit à rendre au Roy de Siam. Ce balon avoit quatre para-sol un à chaque coin du siège; & il estoit accompagné de quatre autres balons du corps ornez de leurs para-sol, mais vuides; comme le Roy d'Espagne quand il va en carrosse, & qu'il veut estre vû & connu, en a toujours un qui le suit à vuide, qu'on appelle *de respeto*, terme & usage venus d'Italie. Même les presents du Roy furent portez dans les balons du corps; & toutes ces mêmes choses s'observerent à l'entrée des Envoyez du Roy. Aussi les Orientaux ne mettent-ils nulle difference entre un Ambassadeur, & un Envoyé: & ils ne connoissent ny les Ambassadeurs, ny les Envoyez ordinaires, ny les Résidens; parce qu'ils n'envoient personne pour résider en une Cour étrangere, mais pour y faire une affaire, & s'en retourner.

II.
Les Ambassades
Siamoisés
consistent
en trois
person-
nes.

Les Siamois n'envoient jamais ny plus ny moins de trois Ambassadeurs ensemble. Le premier s'appelle *Rayja Tout*, c'est à dire Royal Messager; le second *Oubba Tout*, & le troisième *Tri Tout* (termes que je n'entends point) mais les deux derniers Ambassadeurs

deurs sont obligez à suivre en tout l'avis du premier.

Tout homme donc, qui est porteur d'une lettre de Roy, est censé Ambassadeur par tout l'Orient. C'est pourquoy, après que l'Ambassadeur de Perse, que Mr. de Chaumont laissa au païs de Siam, fût mort à Ténasserim, ses domestiques ayant élu l'un d'entre eux, pour rendre la lettre du Roy de Perse au Roy de Siam, celuy qui fut ainsi élu, fut reçu sans autre caractère, comme l'eût esté le véritable Ambassadeur, & avec les mêmes honneurs, que le Roy de Perse avoit auparavant accordez à l'Ambassadeur de Siam.

III.

Ils sont
regardez
comme
des Mes-
sagers qui
portent
une lettre.

Mais ce en quoy principalement ils traitent un Ambassadeur comme un simple Messager, c'est que le Roy de Siam dans l'audience de congé luy donne un *recepisse* de la lettre qu'il a reçuë de luy; & si ce Prince fait réponse il ne la luy donne pas, mais il envoie avec luy ses Ambassadeurs pour la porter.

IV.

On ne
leur don-
ne point
de répon-
se, mais
un *rece-
pisse*.

Un Ambassadeur étranger qui arrive à Siam, est arrêté à l'entrée du Royaume, jusqu'à ce que le Roy de Siam en ait eu l'avis; & s'il est accompagné d'Ambassadeurs Siamois, comme nous l'étions, c'est aux Ambassadeurs Siamois à prendre le devant, pour porter au Roy leur Maître la nouvelle de leur arrivée, & de celle de l'Ambassadeur étranger, qu'ils amènent avec eux.

V.

Com-
ment le
Roy de
Siam est
averti de
l'arrivée
d'un Am-
bassadeur.

Tout Ambassadeur étranger est défrayé & logé

VI.

Un Am-
bassadeur

est défraïé
à Siam. Il
doit com-
muniquer
ses Instru-
ctions.

logé par le Roy de Siam, & il peut pendant le temps de son Ambassade exercer la marchandise: mais il ne peut traiter d'aucune affaire, qu'il n'ait rendu sa lettre de Créance, & communiqué ses Instructions en original. Ils ont fait grace à Mr. de Chaumont, & aux Envoyez du Roy de ce dernier article: mais les Ambassadeurs de Siam ne s'en dispensèrent pas en France: ils communiquèrent leurs Instructions.

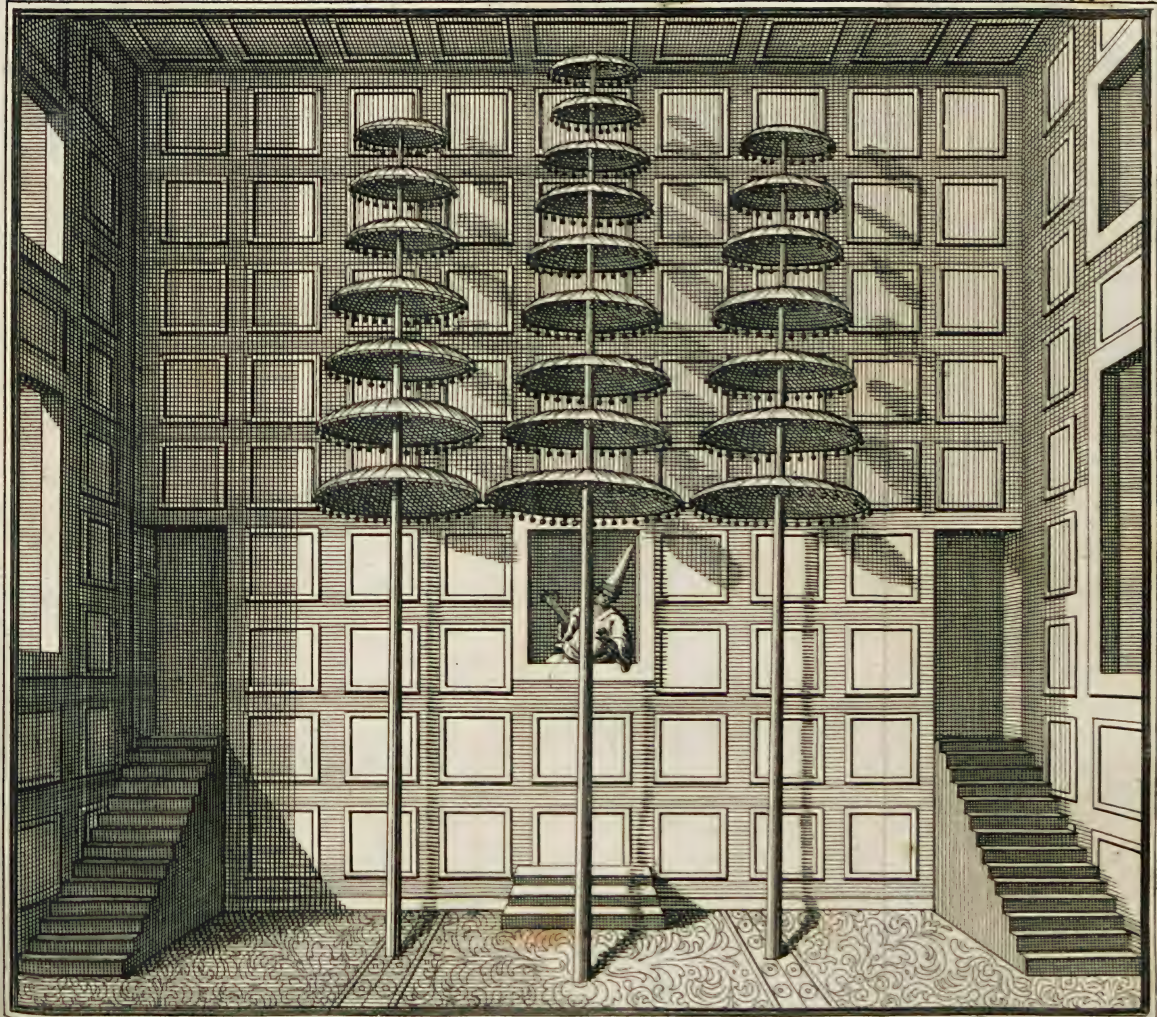
VII.
Il n'entre
dans sa
Capitale
qu'en al-
lant à
l'audien-
ce, & il
sort de la
Capitale
en sortant
de l'au-
dience de
congé.

L'Ambassadeur ne peut entrer dans la Capitale, qu'il n'aille tout droit à l'audience, ny demeurer dans la Capitale après l'audience de congé: en sortant de l'audience de congé il sort de la ville, & il n'est plus reçu à rien négocier. C'est pourquoy la veille de l'audience de congé le Roy de Siam lui fait demander s'il n'a autre chose à proposer, & dans l'audience de congé il lui demande s'il est content.

VIII.
Des au-
diences
solemnel-
les.

La Majesté du Prince réside principalement dans la Capitale: c'est là que se donnent les audiences solennelles: hors de là toute audience est censée particuliere, & sans de véritables ceremonies. Toute la garde tant l'ordinaire, que celle d'ostentation, fût mise sous les armes pour l'audience de Siam: les elephans & les chevaux parurent avec leurs plus beaux harnois, & en grand nombre, sur le passage des Envoyez du Roy: & il n'y eut presque rien de tout cela pour les audiences de

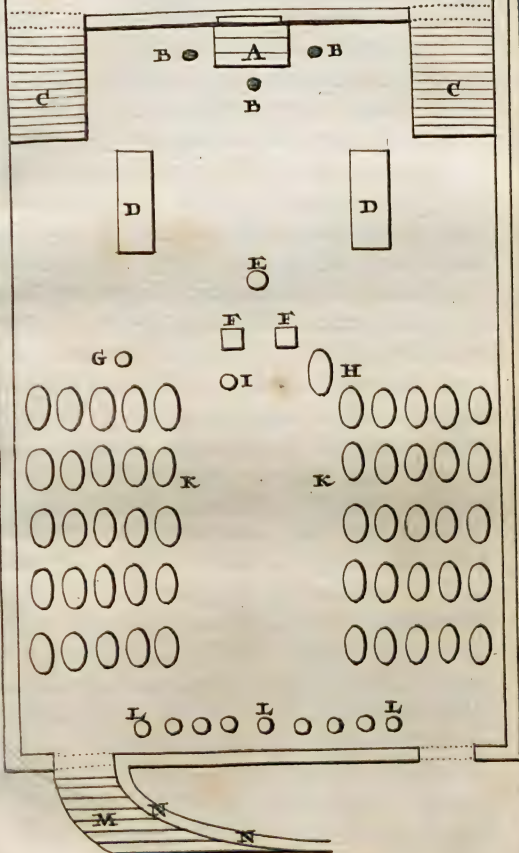
Louvò.



Vue du fond du Salon de l'Audience du Palais de Siam .



*Plan du Salon de l'Audience de
Siam.*



500000	100000
100000	100000
100000	100000
100000	100000
100000	100000

80 = 1000

Louvò. A Siam le para-sol, qui estoit devant la fenestre du Roy, avoit neuf ronds, & les deux qui estoient à côté en avoient chacun sept : à Louvò le Roy n'avoit point de para-sol devant lui ; mais deux de chaque côté, qui n'avoient chacun que quatre ronds, & qui s'élevoient beaucoup moins que ceux de Siam. Le Roy n'estoit pas à Louvò à une simple fenestre comme à Siam : il estoit dans une tour de bois attachée au fond du salon, dans laquelle il entroit par derriere, & de plain-pié, par une pièce plus haute que le salon. De sorte qu'encore que ce Prince fût aussi élevé à Louvò qu'à Siam, néanmoins il estoit à Louvò dans le salon de l'audience ; au lieu qu'à Siam il estoit dans une autre pièce, qui avoit une veüe dans le Salon. D'ailleurs la porte du salon de Louvò estoit grande, & au milieu du mur, c'est à dire vis à vis du Roy ; au lieu qu'à Siam la porte estoit basse & étroite, & presqu'au coin du salon : differences, qui ont toutes leurs raisons en ce pais-là, où les moindres choses sont mesurées, & faites avec attention. A l'audience de Siam il y avoit cinquante Mandarins prosterner dans le salon, vingt-cinq de chaque côté, en cinq rangs de cinq chacun : aux audiences de Louvò il n'y en avoit que trente-deux, seize de chaque côté, par quatre rangs de quatre chacun. L'audience de reception, où la lettre de Créance est renduë, se donne toujours dans la Capitale, & avec tout l'apparat

rat possible, pour le respect de la lettre de Créance : les autres audiences se donnent hors de la Capitale, & avec moins de faste, parce qu'il n'y paroît point de lettre de Roy.

IX.
Ce qui
s'observe
dans les
audien-
ces.

L'usage est dans toutes les audiences que le Roy parle le premier & non pas l'Ambassadeur. Ce qu'il dit dans celles de cérémonie se réduit à quelques interrogations à peu près toujours les mêmes : après quoy il dit à l'Ambassadeur de s'adresser au Barcalon pour toutes les propositions, qu'il aura à faire. Les harangues ne luy conviennent point du tout; quoy qu'il ait eu la bonté de me faire dire, sur les compliments que j'eus l'honneur de réciter devant luy, que j'étois un grand Ingenieur de paroles. On a beau les embellir de figures, & y employer le Soleil, la Lune & les Etoiles (ornemens du discours, qui en autre chose peuvent leur plaire) ce Prince croit que plus un Ambassadeur parle long-temps le premier, moins il l'honore. Et en effet dès que l'Ambassadeur n'est qu'un Messager, qui rend une lettre, il est naturel qu'il n'ait rien à dire qu'on ne l'interroge. Après donc que le Roy a parlé à l'Ambassadeur, il luy fait donner de l'arek & du bétel, & une veste dont l'Ambassadeur se revêt sur le champ, & quelquefois un sabre & une chaîne d'or.

X.
Il ne don-
ne au-
dience

Ce Prince donna des sabres, des chaînes d'or & des vestes, ou quelquefois seulement des vestes aux principaux Officiers François,

çois, mais il ne leur donna audience, que comme par rencontre dans ses jardins, ou hors de son Palais à quelque spectacle.

Dans toutes sortes d'affaires les Indiens sont lents à conclure à cause de la longueur de leurs Conseils: car ils ne se départent jamais de leurs usages. Ils ont beaucoup de flegme & de dissimulation. Ils sont insinüants dans leurs paroles, captieux dans leurs écritures, fourbes autant qu'on veut se laisser tromper. La louange que les femmes & les Courtisans du Roy de Siam luy donnoient, quand ils vouloient le flatter au dernier point, c'estoit de luy dire, non pas qu'il estoit un Héros, ou le plus grand Capitaine du monde, mais qu'il avoit toujours esté plus fin que tous les Princes, avec qui il avoit eu affaire. Ils ne s'engagent par écrit que le moins qu'ils peuvent. Ils vous recevront plutôt dans un port, ou dans une place, qu'ils ne conviendront avec vous de vous les livrer par un traité en bonne forme, & scellé par leur Barcalon.

Les Portugais naturellement fiers & dédaigneux ont toujours traité les Indiens avec beaucoup de hauteur & avec fort peu de confiance: & les Hollandois ont crû ne pouvoir mieux faire que d'imiter en cela les Portugais; parce qu'en effet les Indiens nourris dans un esprit de servitude, sont rusez, & comme je l'ay dit en un autre endroit, soumis à ceux, qui les traittent avec hauteur, & insolens

qu'en passant aux étrangers qui ne sont pas Ambassadeurs.

XI.
Les Indiens sont précautionnez & fourbes dans leurs negotiations.

XII.
Que les Européens ont toujours éprouvé, qu'il faut traiter les Indiens avec hauteur.

envers ceux, qui les ménagent. Le Roy de Siam dit de ses sujets qu'ils sont du naturel des singes, qui tremblent, tant qu'on tient le bout de leur attache, & qui ne reconnoissent plus de maistre, dès que l'attache est lâchée. Les exemples ne sont pas rares aux Indes des simples facteurs Européans, qui ont frappé impunement du baston des Officiers des Rois Indiens : & il est constant que de certaines réparties vigoureuses, que l'on fait quelquefois en ces pais-cy, nous paroissent plus hardies, que les coups de baston ne le sont en ce pais-là : pourvû qu'on les donne de sang froid & non par emportement : un homme qui se laisse emporter à la colere, est ce que les Indiens méprisent le plus.

XIII.
Les présents sont
essentiels
aux Ambassades
dans l'Orient.

Mais comme le commerce est leur plus sensible interêt, les présents sont essentiels pour eux dans les Ambassades. C'est un trafic à titre honorable, & de Roy à Roy. Leur politesse les porte à témoigner par plusieurs démonstrations combien ils estiment les présents qu'ils ont reçûs. Si c'est quelque chose d'usage, quand même ce ne seroit pas de leur usage, ils préparent publiquement tout ce qui sera nécessaire pour s'en servir, comme s'ils en avoient une veritable envie. Si c'est quelque chose à porter sur soy, ils s'en pareront en vôtre présence. Si ce sont des chevaux, ils bâtiront exprés une écûrie pour les loger. Ne fût-ce qu'une lunette de longue vûë, ils bâtiront une
tour

tour pour voir de plus loin avec cette lunette; & ainsi ils paroîtront faire un cas extrême de toutes sortes de presents pour honorer le Prince qui les leur envoie, à moins qu'on eût reçu des presents de leur part avec des moindres démonstrations d'estime. Néanmoins ils ne sont véritablement touchez, que du profit. Avant que les presents du Roy sortissent de nos mains, quelques Officiers du Roy de Siam vinrent en faire une exacte description par écrit, jusqu'à conter toutes les pierreries de chaque sorte, qui estoient parsemées dans les broderies: & afin qu'il ne parût pas que le Roy leur Maître prenoit ce soin, pour s'empêcher d'estre volé par ceux de ses Officiers, par les mains de qui les presents devoient passer, ils dirent que ce Prince estoit curieux & impatient, & qu'il falloit luy aller rendre conte de ce que c'estoit, & estre prêt à luy répondre exactement sur les moindres choses.

Tous les Princes Orientaux se font un grand honneur de recevoir des Ambassades, & de n'en envoyer que le moins qu'ils peuvent; parce que c'est, à leur avis, une marque qu'on ne peut se passer d'eux & de leurs richesses, & qu'ils peuvent se passer des richesses des étrangers. Ils regardent même les Ambassades, comme une espèce d'hommage; & ils retiennent dans leurs Cours les Ministres étrangers, autant qu'il leur est possible, pour prolonger d'autant plus l'honneur qu'ils reçoivent. Aussi le

XIV.
Les O-
rientaux
se font
un grand
honneur
de rece-
voir des
Ambas-
sades.

le Grand - Mogol, & les Rois de la Chine & du Jappon n'envoyent - ils jamais d'Ambassadeurs. Le Roy de Perse même n'en envoya à Siam, que parce que l'Ambassadeur du Roy de Siam luy en avoit demandé comme je vais dire.

XV.
Les Ambassadeurs
Siamois
sont con-
tables.

Les Ambassadeurs Siamois sont contables, parce qu'ils sont chargez de marchandise: & il n'arrive guère qu'ils en rendent assez bon conte pour éviter entièrement le baston. Ainsi Agi Selim (c'est le nom d'un More, que le Roy de Siam envoya il y a huit ou neuf ans en Perse, comme son Ambassadeur, fut rudement châtié à son retour, quoy qu'en apparence il eût parfaitement bien servi. Il avoit établi le commerce avec la Perse, & avoit amené avec luy cet Ambassadeur de Perse, que j'ay dit plusieurs fois, qui mourut à Ténasserim. C'estoit un *Moula* ou Docteur de la Loy de Mahomet, qu'Agi Selim avoit demandé au Roy de Perse, pour instruire, disoit-il, au Mahometisine le Roy de Siam. Bernier rapporte tome II. page 54. que pendant son séjour aux Indes, des Ambassadeurs du Prestre-Jan, qui fait, comme tout le monde fait, profession d'estre Chrestien, demandèrent au Grand-Mogol un Alcoran, & huit Livres des plus renommez qui soient dans la Religion Mahometane: flatterie indigne, qui scandalisa beaucoup Bernier. Mais generalement parlant ces Rois marchands se servent fort du pré-

prétexte de la Religion pour l'augmentation de leur commerce.

CHAPITRE XVI.

Des Etrangers de différentes Nations réfugiés & habituez à Siam.

C'Etoit, comme je l'ay dit, la liberté du Commerce, qui avoit autrefois attiré à Siam une grande multitude d'étrangers de différentes Nations; lesquels s'y établirent avec la liberté d'y vivre selon leurs mœurs, & d'y exercer publiquement leurs divers cultes. Châque Nation occupe un quartier différent. Les Portuguais appellent *Camp*, & les Siamois *Ban*, les quartiers qui sont hors de la ville, & qui en composent les fauxbourgs. De plus châque Nation élit son Chef, ou son Nâi, comme disent les Siamois, & ce Chef traite les affaires de sa Nation avec le Mandarin, que le Roy de Siam nomme pour celà, & qu'on appelle le Mandarin de cette Nation. Mais les affaires, pour peu qu'elles soient importantes, ne se terminent pas par ce Mandarin: elles sont portées au Barcalon.

Parmi ces diverses Nations celle des Mores a été la mieux établie sous ce regne. Il a été un temps que le Barcalon estoit More, vray-semblablement parce que le Roy de Siam croyoit mieux établir par son moyen son commerce, chez les plus puissans des Princes ses voisins, qui

I.
Police
gardée à
l'égard
des étran-
gers refu-
giés à
Siam.

II.
La fortune
des
Mores
fort di-
verse à
Siam en
divers
temps.

font tous profession du Mahometisme. Les principales charges de la Cour & des Provinces étoient alors entre les mains des Mores : le Roy de Siam leur fit bâtir plusieurs Mosquées à ses dépens, & encore aujourd'hui il fait les frais de leur principale Fête, qu'ils celebrent durant plusieurs jours de suite à la memoire de la mort d'Haly, ou de celle de ses enfans. Les Siamois qui embrassoient la Religion des Mores avoient le privilege d'estre exempts du service personnel : mais bien-tôt le Barcalon More éprouva l'inconstance des fortunes de Siam, il tomba en disgrâce, & le credit de ceux de sa Nation alla tousjours depuis en decadence. On leur ôta les charges & les emplois considerables, & l'on fit payer en argent contant aux Siamois, qui s'étoient faits Mahometans, les corvées, dont ils avoient esté exemptez. Leurs Mosquées néanmoins leur sont demeurées, ainsi que la protection publique que le Roy de Siam donne à leur Religion, comme à toutes les Religions étrangères. Il y a donc encore trois ou quatre mille Mores à Siam, autant de Portugais nés aux Indes, & autant de Chinois, & peut-être autant de Malays, outre ce qu'il y a de quelques autres Nations.

III.
Le commerce étranger cesse à Siam en a fait sortir

Mais les étrangers les plus riches, & sur tout les Mores, se sont retirez ailleurs, depuis que le Roy de Siam s'est reservé à lui seul, presque tout le commerce étranger. Le Roy son père a fait autrefois la même chose, & peut-être que

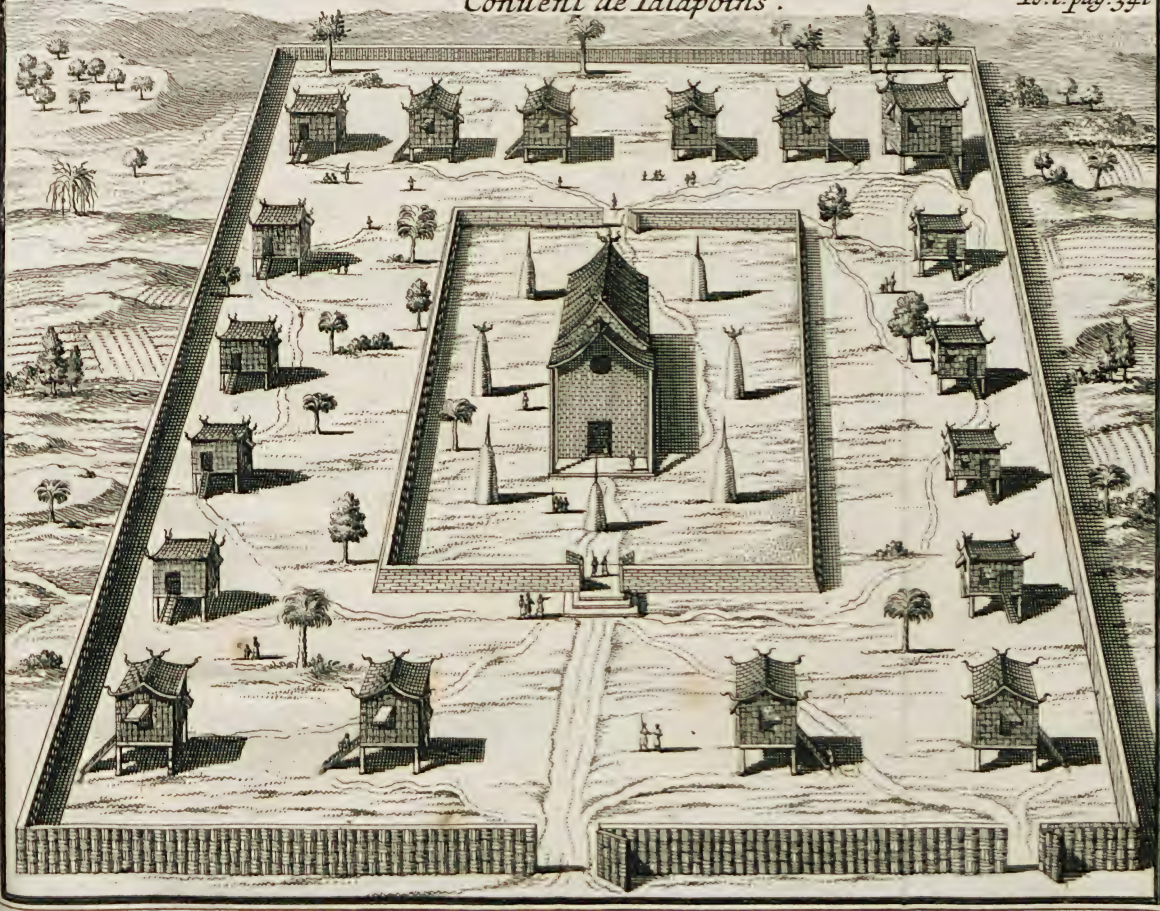
que c'est la Politique de Siam de le faire ainsi de les étran-
 temps en temps. D'ailleurs il est certain qu'ils gers les
 ont laissé presque tousjours le commerce libre, plus ri-
 & qu'il a souvent fleuri à Siam. Fernand Man- ches, &
 dez Pinto dit que de son temps il y alloit tous sur tout
 les ans plus de mille vaisseaux étrangers, main- les Mo-
 tenant il n'y va que deux ou trois barques Hol- res.
 landoises.

Le commerce veut une certaine liberté: IV.
 personne n'a pû se résoudre à aller à Siam, Par où le
 pour vendre necessairement au Roy ce qu'on commer-
 y portoit, & pour acheter de lui seul ce qu'on ce étran-
 vouloit en tirer, lors mesme que celà n'étoit ger a cessé
 pas du crû du Royaume. Car encore qu'il a Siam.
 y eût plusieurs vaisseaux étrangers ensemble
 à Siam, le commerce n'étoit pas permis d'un
 vaisseau à l'autre, ny avec les habitans du pais
 naturels ou étrangers, jusqu'à ce que le Roy,
 sous pretexte d'une preference deuë à sa digni-
 té Royale, eust acheté tout ce qu'il y avoit de
 meilleur dans les vaisseaux, & au marché
 qu'il vouloit, pour le revendre ensuite com-
 me il lui plaisoit: parce que quand la saison
 du départ des vaisseaux pressoit, les marchands
 aimoient encore mieux vendre à grosse per-
 te, & acheter une nouvelle charge chèrement,
 que d'attendre à Siam une nouvelle saison de
 partir, sans espérance de faire un meilleur né-
 gocc.

Au reste ce ne sont ny les richesses naturel- V.
 les, ny les manufactures du Royaume de Siam, Les Sia-
 que mois na-

turels ne
peuvent
fournir au
commer-
ce étran-
ger.

que l'on feroit tenté d'y aller chercher. Les Siamois naturels, ruinez comme ils sont par des impôts & par des corvées, ne sauroient faire un grand commerce, quand ils en auroient toute la liberté possible. On ne fait le commerce que d'un argent superflu, & à peine l'argent nécessaire à la vie se trouveroit-il dans les lieux, où les impôts sont trop grands. Le trop d'argent levé sur le peuple revient lentement au peuple, & sur tout aux Provinces éloignées: & il n'y revient pas tout, parce qu'il en demeure une grande partie entre les mains de ceux, qui servent aux recettes & aux dépenses du Prince. Et quand à cette partie qui revient au peuple, elle ne demeure pas en ses mains pour les usages: elle en sort bien-tôt pour retourner aux coffres du Prince: si bien qu'il faut au moins que tous les petits commerces cessent faute d'argent, ce qui ne peut être, que le commerce general d'un Etat n'en souffre beaucoup. Mais cela est encore plus veritable à Siam, où le Prince accumule tous les ans ses revenus, au lieu de les dépenser. Après avoir ainsi expliqué tout ce qui regarde le Roy, les Officiers, & le peuple de Siam, il me reste à parler de leurs Prêtres, c'est à dire des Talapoins.





CHAPITRE XVII.

Des Talapoins, & de leurs Convents.

ILs vivent dans des Convents, que les Siamois appellent *Vat*; & ils servent des Fem-
 ples, que les Siamois appellent *Pihan*, & les Portugais *Pagode*, du mot Persan *Pontghéda*,
 qui veut dire Temple d'Idoles: mais les Portu-
 guais employent le mot de *Pagode*, pour signi-
 fier également l'*Idole* & le Temple.

Le Temple & le Convent occupent un
 fort grand terrain quarré entouré d'une clôtu-
 re de bambou. Au milieu du terrain est le Tem-
 ple comme au lieu estimé le plus honorable
 dans leurs campemens: & aux extrémités de
 ce terrain, & le long de la clôture de bam-
 bou, sont rangées les cellules des Talapoins,
 comme des tentes d'Armée: & quelquefois
 les rangs en sont doubles, ou triples. Ces cellu-
 les sont de petites maisons isolées, & élevées
 sur des piliers, & celle du Supérieur est de mê-
 me, mais un peu plus grande & un peu plus
 haute que les autres. Les pyramides sont près
 du Temple & tout autour: & le terrain que le
 Temple & les pyramides occupent, outre qu'il
 est élevé, est enfermé entre quatre murs:
 mais depuis ces murs jusqu'aux cellules il reste
 encore un grand terrain vuide, qui est comme
 la Court du Convent. Quelquefois ces murs
 sont tous nuds, & ne servent que de clôture au-

I.
Origine
du mot
Pagode.

II.
Descri-
ption des
Convents
des Tala-
pains.

terrein, qu'occupent le Temple & les pyramides : quelquefois le long de ces murs il y a des galeries couvertes de la figure de celles, qu'on appelle *le Cloître*, dans nos maisons Religieuses : & sur un contremur à hauteur d'appui, qui regne le long de ces galeries, ils posent tout de suite & près à près un grand nombre d'Idoles quelquefois dorées.

III.

Ils ont des
cellules
pour les
Tala-
poiïnes.

Quoy qu'il y ait à Siam des Talapoïïnes, c'est à dire des femmes, qui observent en la pluspart des choses la Règle des Talapoins, elles n'ont pas néanmoins d'autres Convents que ceux des Talapoins mesmes : les Siamois estimant que l'âge avancé de toutes ces femmes, car il n'y en a pas de jeunes, est une caution suffisante de leur continence. Il n'y a pas à la vérité des Talapoïïnes dans tous les Convents : mais dans ceux où il y en a, leurs cellules sont le long de l'un des côtez de la clôture de bambou, dont j'ay parlé, sans estre autrement séparées de celles des Talapoins.

IV.

Com-
ment les
enfants
Talapoins
sont lo-
gés.

Les *Nens* ou *enfants Talapoins*, sont dispersez, un, deux, ou trois dans chaque cellule de Talapoin, & ils servent le Talapoin chez qui ils logent, c'est à dire auprès de qui ils ont esté mis par leurs parens : si bien que quand un Talapoin a deux ou trois Nens, il n'en reçoit pas davantage. Ces Nens au reste ne sont pas tous jeunes : il y en a qui vieillissent dans cette condition, qui n'est pas censée entièrement Religieuse, & ils appellent *Taten* le plus vieux de

de tous. C'est à lui entr'autres choses à arracher les herbes, qui croissent dans le terrain du Convent, ce que les Talapoins ne peuvent, à leur avis, faire eux-mêmes sans péché.

L'Ecole des Nens est une salle de bambou isolée; & outre cette salle, il y en a tousjours quelque autre, aussi isolée, où le peuple porte ses aumônes aux jours que le Temple est fermé, & où les Talapoins s'assemblent pour leurs conférences ordinaires.

V.
Salles du
Convent.

Le Clocher est une tour de bois aussi isolée, ils l'appellent *ho-racang*, c'est à dire tour de la cloche; mais la cloche n'a point de battant de fer. Ils la frappent avec un marteau de bois pour la sonner; & ce n'est qu'à la guerre, ou pour des choses de guerre, qu'ils frappent leurs bassins & autres instruments d'airain, ou de cuivre, avec des marteaux de fer.

VI.
Le Clo-
cher.

Chaque Convent est sous la conduite d'un supérieur appelé *Tchéou-Vat*, c'est à dire Seigneur ou Maître du Convent; mais tous les Supérieurs ne sont pas d'une égale dignité. Les plus honorables sont ceux, qu'ils appellent *Sancrat*, & le Sancrat du Convent du Palais est le plus reveré de tous. Nul Supérieur néanmoins, ny nul Sancrat n'a autorité ny juridiction sur un autre. Ce corps seroit trop à craindre s'il n'avoit qu'une tête, & s'il agissoit tousjours de concert, & par les mêmes maximes.

VII.
Des Supé-
rieurs.

Les Missionnaires ont comparé les Sancrats à nos Evêques, & les simples Supérieurs à nos

VIII.
Des San-
crats.

Curez; & ils ont du penchant à croire que ce païs-là a eu autrefois des Evêques Chrétiens, auxquels les Sancrats ont succédé. Il n'y a à la vérité que les Sancrats, qui puissent faire des Talapoins, comme il n'y a que les Evêques, qui puissent faire des Prêtres. Mais d'ailleurs les Sancrats n'ont aucune juridiction ny aucune autorité, ny sur le peuple, ny sur les Talapoins qui ne sont pas de leur Convent; & on ne m'a pû dire qu'ils ayent quelque caractère particulier qui les fasse Sancrats, sinon en ce qu'ils sont Superieurs de certains Convents destinez à des Sancrats. Tout Convent donc destiné à un Sancrat est distingué des autres Convents, où il n'y a que de simples Superieurs, par des pierres plantées au tour du Temple & près de ses murs, dont chacune est double, & a quelque ressemblance, mais bien éloignée, avec une mitre posée sur un pié d'estail. J'en ay mis la figure dans l'estampe de celle d'un Temple. Leur nom en Siamois est *Semâ*. Or c'est cette ressemblance telle- quelle de ces pierres avec des mitres, qui est le principal fondement du soupçon, qu'ont les Missionnaires, que les Sancrats peuvent avoir succédé à des Evêques. Plus il y a de ces pierres autour d'un Temple, plus le Sancrat est censé élevé en dignité; mais il n'y en a jamais moins de deux, ny plus de huit. L'ignorance où sont les Siamois de ce que ces pierres signifient, a réduit les Missionnaires à en chercher l'origine dans le Christianisme.

Le Roy de Siam donne aux principaux San- IX.
Honneurs
des San-
crats.
crats un nom, un para-sol, une chaise & des
hommes pour la porter; mais les Sancrats ne se
servent guère de cet équipage que pour aller
chez le Roy, & ce ne sont jamais des Talapoins
qui portent la chaise. Le Sancrat du Palais s'ap-
pelle aujourd'hui *Prá-Viriat*.

L'esprit de l'Institut des Talapoins est de se X.
L'esprit
de cet In-
stitut.
nourrir des péchez du peuple, de mener une
vie pénitente pour les péchez de ceux, qui leur
font l'aumône, & de vivre d'aumônes. Ils ne
mangent pas en communauté, & encore qu'ils
soient fort hospitaliers envers les séculiers, qui
ont recours à eux, & même à l'égard des Chrê-
tiens, il leur est pourtant défendu de se faire
part des aumônes qu'ils reçoivent, ou au
moins de s'en faire part sur le champ; parce que
chacun d'eux estant censé faire assez de péni-
tence, n'a nul besoin de racheter ses pechez en
faisant l'aumône à son compagnon, & peut-
être a-t-on voulu aussi les obliger tous à la fa-
tigue de la quête: il n'est pas néanmoins dé-
fendu à un Talapoin de rien donner jamais à
son confrère, ou de l'assister dans un véritable
besoin. Ils ont deux loges, une à chaque côté
de leur porte pour recevoir les passants, qui
cherchent un gîte chez eux.

Il y a deux sortes de Talapoins à Siam, com- XI.
Il y a deux
sortes de
Tala-
poins.
me dans tout le reste des Indes. Les uns vi-
vent dans les bois & les autres dans les villes;
& ceux des bois mènent, dit-on, une vie qui

paroîtroit intolerable, & qui la feroit fans doute en des païs moins chauds que Siam, ou que la Thébaïde d'Egipte.

XII.
Ils font
obligez
au celi-
bat sous
peine du
feu.

Tous, c'est à dire ceux des villes, & ceux des bois doivent sous peine du feu garder exactement le celibat, tandis qu'ils demeurent dans leur profession; & le Roy de Siam, à la juridiction duquel ils ne se font point soustraits, ne leur fait point de grace sur ce chapitre: car comme ils ont de grands privileges, & qu'entre autres choses ils sont exempts des six mois de corvées, il lui importe que la profession de Talapoin ne devienne pas tout à fait commode, de peur que tous ses sujets ne l'em brassent.

XIII.
Et à cer-
taine lit-
terature
sous peine
d'être
chassé du
Convent.

Mesme pour diminuër le nombre de ces privilegiez, il les fait examiner de temps en temps sur leur savoir, qui regarde la langue Balie & ses Livres: & quand nous arrivâmes en ce païs-là, il venoit d'en réduire plusieurs milliers à la condition seculiere, parce qu'ils n'avoient pas esté trouvez assez savants. Leur examinateur avoit esté *Oc-Loïang Souraçac* jeune homme de vingt-huit à trente-ans, fils de cet *Oc-Prá Pipitcharatcha*, que j'ay dit qui commande les éléphants: mais les Talapoins des forêts avoient refusé de subir l'examen d'un séculier; & ne consentoient d'estre examinez que par quelqu'un de leurs Superieurs.

XIV.
Ils ele-
vent la

Ils elevent la jeunesse, comme j'ay dit; & ils expliquent au peuple leur Doctrine, selon qu'elle

qu'elle est écrite en leurs livres Balis. Ils prê-
 chent le lendemain de toutes les nouvelles & de toutes les pleines Lunes, & le peuple est tous-
 jours assez assidu aux Temples. Quand le lit
 de la rivière est plein de l'eau des pluies, jus-
 qu'à ce que l'inondation commence à baisser,
 ils prêchent tous les jours, depuis six heures du
 matin jusqu'au dîner, & depuis une heure après
 midy jusqu'à cinq du soir. Le Prédicateur est
 assis les jambes croisées dans un fauteuil élevé,
 & plusieurs Talapoins se relayent les uns les au-
 tres dans cet office.

Le peuple approuve la Doctrine qu'on lui
 prêche par ces mots Balis, *sa-tou-sa*, qui veu-
 lent dire *oüy Monseigneur*, ou par d'autres Sia-
 mois qui reviennent au même sens; & puis il
 donne l'aumône au Prédicateur: & ceux qui
 prêchent souvent, non seulement en ce temps-
 là, mais durant tout le cours de l'année, devien-
 nent aisément riches.

Or c'est ce temps-là que les Européans ont
 appelé le Carême des Talapoins. Leur jeûne
 est de ne rien manger depuis midy, hormis
 qu'ils peuvent mâcher du betel: mais quand
 même ils ne jeûnent pas, ils ne mangent de-
 puis midy que du fruit. Les Indiens sont natu-
 rellement si sobres, qu'un jeûne de quarante
 jours, & même de cent, ne leur paroît pas in-
 croyable. Twist Auteur Hollandois rapporte
 dans sa *Description des Indes*, que l'expérience
 a certainement fait voir qu'il y a des Indiens,

jeunesse
 & instrui-
 sent le
 peuple.

xv.
 Ce métier
 est lucra-
 tif.

xvi.
 Du Carê-
 me des
 Talapoins
 & de leur
 facilité à
 jeûner.

qui peuvent jeûner vingt, trente, & quarante jours, sans rien prendre qu'un peu de liqueur mêlée de quelque bois amer mis en poudre. Les Siamois m'ont cité l'exemple d'un Talapoin, qu'ils prétendent avoir jeûné cent-sept jours sans rien manger. Mais quand j'ai sondé leur pensée là-dessus, j'ay trouvé qu'ils attribuoient ce jeûne à magie : & pour me le prouver ils ajoûtoient qu'il étoit facile de vivre de l'herbe des champs ; pourvû qu'on soufflat dessus, & qu'on dît certaines paroles, qu'ils ne savoient pas, ou qu'ils ne vouloient pas me dire, & qu'ils disoient que d'autres savoient.

XVII.
Veille des
Siamois
dans les
champs :
& l'estime
que le
peuple en
fait.

Après la récolte du ris les Talapoins vont pendant trois semaines veiller les nuits au milieu des champs, sous de petites hutes de feüillages rangées en quarré ; & le jour ils reviennent visiter le Temple, & dormir dans leurs cellules. La hute du Superieur est au milieu des autres & plus élevée. Ils ne font point de feu la nuit pour écarter les bêtes féroces, comme tous ceux qui voyagent dans les bois de ce pais-là, ont accoustumé d'en faire, & comme on en faisoit autour des Tabanques où nous logions : si bien que le peuple regarde comme un miracle que les Talapoins ne soient pas dévorez, & je ne say quelle précaution ils y apportent, hormis celle de s'enfermer dans un parc de bambou. Mais sans doute ils choisissent des lieux peu exposez, éloignez des bois, & où les bêtes féroces ne sauroient arriver avec la faim, mais après
avoir

avoir trouvé beaucoup à manger, car c'est la saison où il y a beaucoup de fourage sur la terre. Le peuple admire aussi la sûreté, dans laquelle vivent les Talapoins des forêts : car ils n'ont ny Convent ny Temple pour se retirer. Il croit que les tygres, les elephants & les rhyoceros les respectent, & leur léchent les piés & les mains, quand ils en trouvent quelque un d'endormi : mais ceux-cy peuvent faire du feu de bambou pour se garentir de ces animaux, ils peuvent coucher dans des forts bien épais ; & d'ailleurs quand le peuple trouveroit les restes de quelque homme dévoré, il ne présumeroit jamais que ce fût d'un Talapoin ; & quand il n'en pourroit douter, il présumeroit que ce Talapoin auroit esté méchant, & ne laisseroit pas de croire que les bêtes respectent les bons. Et il faut bien aussi que les forêts ne soient pas si dangereuses qu'ils disent, puis que tant de familles y cherchent un azile contre la Domination.

Je ne say au reste ce que les Talapoins prétendent ny par cette veille, ny par leur carême ; j'ignore aussi ce que veulent dire des chapelets de cent huit grains, sur lesquels ils récitent de certaines paroles Balies.

XVIII.
Les Talapoins ont un chapelet.

Ils vont nus piés & nuë tête, comme le reste du peuple : ils portent autour des reins & des cuisses la pagne des séculiers, mais de toile jaune, qui est la couleur de leurs Rois, & celle des Rois de la Chine : & ils n'ont ny chemise

XIX.
Leur habit.

de mouffeline, ny aucune veste. Leur habit est d'ailleurs de quatre pièces. La premiere qu'ils appellent *Angsa*, est une espèce de bandoliere de toile jaune, large de cinq ou six pouces: ils la portent sur l'épaule gauche, & la boutonnent avec un-seul bouton sur la hanche droite; & elle ne descend guère plus basse que la hanche. Sur cette bandoliere ils mettent une autre grande toile jaune, qu'on appelle la pagne de Talapoin, & qu'eux appellent *Pa Schivon*, c'est à dire toile de plusieurs pièces, parce qu'elle doit estre rattachée en plusieurs endroits. C'est un espèce de Scapulaire, qui descend presque jusqu'à terre par derriere & par devant; & qui ne couvrant que l'épaule gauche revient à la hanche droite, & laisse les deux bras, & toute l'épaule droite libres. Par dessus le *Pa Schivon* est le *Pa Pat*. C'est une autre toile large de quatre ou cinq pouces qu'ils mettent aussi sur l'épaule gauche, mais en maniere de chaperon: elle descend par devant jusqu'au nombril, & autant par derriere que par devant. Sa couleur est quelquefois rouge: les Sancrats & les plus vieux Talapoins la portent ainsi, mais l'*Angsa* & le *Pa Schivon* ne peuvent jamais estre que jaunes. Pour tenir en estat le *Pa Pat* & le *Pa Schivon*, ils se ceignent le milieu du corps d'une écharpe de toile jaune, qu'ils appellent *Rappacod*, & qui est la quatrième & la dernière pièce de leur habit.

Quand

Quand ils vont à la quête ils portent un bandege de fer, pour recevoir ce qu'on leur donne : & ils le portent dans un sac de toile, qui leur pend au côté gauche, aux deux bouts d'un cordon passé en bandolier sur l'épaule droite.

XX.

Ils ont un petit bassin de fer pour la quête.

Ils se rasent la barbe, la tête, & les sourcils ; & pour se garantir du Soleil ils ont le *Talapat*, qui est leur petit para-sol en forme d'écran, comme je l'ay déjà dit autre part. Le Supérieur est réduit à se raser luy-même, parce que personne ne luy pourroit toucher à la tête, sans luy manquer de respect. Par la même raison un jeune Talapoin n'oseroit en raser un vieux : mais il est permis aux vieux de raser les jeunes, je veux dire ces enfans dont on leur commet l'éducation, & qui ne sauroient se raser eux-mêmes. Néanmoins quand le Supérieur est fort vieux, il faut bien qu'il souffre qu'un autre le rase ; & cet autre le fait après luy en avoir demandé permission expresse. Au reste les rasoirs de Siam sont de cuivre.

XXI.

Ils se rasent toute la tête, & ont un écran à la main.

Les jours auxquels ils se rasent, sont ceux de la nouvelle & de la pleine lune ; & ces jours-là les Talapoins & le peuple jeûnent, c'est à dire qu'ils ne mangent point depuis midy. Le peuple s'abstient aussi ces jours-là d'aller à la pêche, non pas parce que la pêche est un travail, car ils ne s'abstiennent d'aucun autre travail, mais parce, à mon avis, qu'ils n'estiment

XXII.

Les jours auxquels ils se rasent, sont des jours de dévotion pour le peuple.

ment pas la pesche entierement innocente, comme nous verrons dans la suite. Et enfin le peuple porte ces jours-là aux Convents des aumônes, qui consistent en argent, en fruits, en pagnes, ou en bêtes. Si les bêtes sont mortes, les Talapoins les mangent : si elles sont en vie, ils les laissent vivre & mourir autour du Temple; & ils ne les mangent que quand elles meurent d'elles-mêmes. Il y a même près de certains Temples un vivier pour le poisson vivant, que l'on offre au Temple: & outre ces jours de Fête communs à tous les Temples, chaque Temple en a un singulier destiné à recevoir des aumônes, comme si c'estoit la Fête de sa Dédicace: car je n'ay pû savoir ce que c'est.

XXIII.
Le peuple
aime à se
parer pour
aller aux
Temples:
& sa cha-
rité en-
vers les
animaux.

Le peuple assiste volontiers à ces Fêtes, & y fait parade de ses habits neufs. Une de leurs grandes charitez c'est d'y rendre la liberté à des animaux, qu'ils achètent de ceux, qui les auront esté prendre dans les champs. Ce qu'ils donnent à l'Idole, ils ne l'offrent pas immédiatement à l'Idole, mais aux Talapoins: & ceux-cy le presentent à l'Idole, ou en le tenant sur la main devant l'Idole, ou en le mettant sur l'Autel; & peu de temps après ils le retirent, & le convertissent à leurs usages. Quelquefois le peuple offre des bougies allumées, que les Talapoins attachent aux genoux de la statuë, & cela fait qu'au moins l'un des genoux de beaucoup d'Idoles est dédoré. Pour
ce

ce qui est de sacrifice sanglant, ils n'en font jamais, il leur est défendu au contraire de rien tuer.

A la pleine lune du cinquième mois les Talapoints lavent l'Idole avec des eaux parfumées, mais le respect ne permet pas qu'on luy lave la tête. Ils lavent ensuite le Sancrat. Et le peuple va aussi laver les Sancrats & les autres Talapoints : & puis dans les familles particulières les enfans lavent leurs parents, sans avoir égard au sexe : car le fils & la fille lavent également le pere & la mere, l'ayeul & l'ayeule. Cette coutume s'observe aussi au païs de Láo, avec cette singularité, qu'on y lave le Roy même dans la riviere.

XXIV.

Les Siamois lavent leurs Idoles, leurs Talapoints, & leurs parents.

Les Talapoints n'ont point d'horloge : & ils ne se lèvent que quand il fait assez clair pour pouvoir discerner les veines de leurs mains, de peur que s'ils se levoient plus matin, ils ne tiraissent en marchant quelque insecte sans l'apercevoir. Cela fait qu'ils se levent un peu plus tard aux jours plus courts, quoy que leur cloche ne laisse pas de les éveiller avant le jour.

XXV.

L'heure à laquelle se levent les Talapoints.

Etant levez ils vont avec leur Supérieur au Temple pendant deux heures. Là ils chantent ou récitent du Bali, & ce qu'ils chantent est écrit sur des feuilles d'arbre un peu longues, & rattachées par l'un des bouts, comme j'ay dit en parlant de l'arbre qui les porte. Le peuple n'a aucun livre de prières. La contenance

XXVI.

Ils vont au Temple dès le matin.

nance des Talapoins pendant qu'ils chantent, est d'estre assis les jambes croisées, & d'agiter tousjours leur Talapat ou éventail en forme d'écran, comme s'ils vouloient toujourns se donner du vent: de sorte que leur éventail va ou vient à châque syllabe qu'ils prononcent, & ils les prononcent toutes à temps égaux & sur le même ton. En entrant dans le Temple & en sortant ils se prosternent trois fois devant la statué, & les séculiers en usent de même: mais les uns & les autres demeurent dans le Temple assis les jambes croisées, & non toujourns prosternez.

XXVII.
Puis à la
quête, de
laquelle
seule ils
ne vivent
pas tou-
jours.

Au sortir de la prière les Talapoins vont en ville demander l'aumône pendant une heure: mais ils ne sortent jamais du Convent, & n'y rentrent jamais sans aller saluer leur Supérieur, devant lequel ils se prosternent jusqu'à toucher la terre de leur front: & parce que le Supérieur est assis les jambes croisées à l'ordinaire, ils prennent l'un de ses piés à deux mains, & le mettent sur leur tête. Pour demander l'aumône ils se présentent aux portes sans rien dire; & ils passent outre après un peu de temps, si on ne leur donne rien. Il est rare que le peuple les renvoye sans leur donner, & outre cela leurs parens ne les laissent jamais manquer de rien. Les Convens ont même quelquefois des jardins, & des terres labourables, & des esclaves pour les travailler. Toutes leurs terres sont libres d'impôt, & le Prince n'y

n'y touche pas; quoy qu'il en ait la vraye propriété, s'il ne s'en est dépoüillé par écrit, ce qu'il ne fait presque jamais.

Au retour de la quête les Talapoins déjeûnent s'ils veulent, & ne sont pas tousjours réguliers à présenter à l'Idole ce qu'ils mangent, quoy qu'ils le fassent quelquefois de la maniere que j'ay dite. En attendant le dîné ils étudient, ou ils s'occupent à ce que bon leur semble, & ils dînent à midy. Après dîné ils font la leçon aux petits Talapoins, & ils dorment; & sur le déclin du jour ils balayent le Temple, & y chantent comme le matin pendant deux heures, après quoy ils se couchent. S'ils mangent le soir ce n'est que du fruit: & quoy que leur journée semble remplit par ce que je viens de dire, ils ne laissent pas de se promener en ville les après-dînées pour leur plaisir.

XXVIII.
Com-
ment ils
remplis-
sent la
journée.

Outre les esclaves que peuvent avoir les Convens, ils ont chacun un ou deux valets, qu'ils appellent *Tapacáon*, & qui sont véritablement séculiers, quoy qu'ils soient habillez comme les Talapoins, hormis que leur habit est blanc, & non jaune. Ils reçoivent l'argent que l'on donne aux Talapoins, parce que les Talapoins n'en peuvent toucher sans péché: ils ont soin des jardins & des terres, que peut avoir le Convent, & en un mot ils font dans les Convens, pour les Talapoins, tout ce que les Talapoins croient ne pouvoir faire.

XXIX.
Des valets
séculiers
des Tala-
poins.

faire par eux-mêmes , comme nous verrons dans la suite.

CHAPITRE XVIII.

De l'Election du Supérieur, & de la reception des Talapoins, & des Talapoïnes.

I.
L'Election du
Supérieur.

QUand le Supérieur est mort, soit-il Sancrat ou non , le Convent en élit un autre, & pour l'ordinaire il choisit le plus vieux Talapoin de la maison, ou au moins le plus savant.

II.
Comment fait
un séculier, qui
bâtit un
Temple,
& com-
mence un
Convent.

Si un particulier fait bâtir un Temple , il convient avec quelque vieux Talapoin à son choix , pour venir estre le Supérieur du Convent , qui se bâtit autour de ce Temple , à mesure que d'autres Talapoins y veulent venir habiter : car on ne bâtit point de loge de Talapoin par avance.

III.
Comment on
est receu
Talapoin.

Si quelqu'un veut se faire Talapoin , il commence par convenir avec quelque Supérieur , qui veuille le recevoir dans son Convent : & parce qu'il n'y a qu'un Sancrat , comme j'ay dit , qui luy puisse donner l'habit , il va le demander à quelque Sancrat , si le Supérieur avec qui il veut demeurer , n'est luy-même Sancrat ; & le Sancrat luy donne heure à peu de jours de là & pour l'après-dînée. Quiconque s'y opposeroit pécheroit ; & comme cette profession

est

est lucrative, & qu'elle ne dure pas nécessairement toute la vie, les parens sont tousjours fort aises de la voir embrasser à leurs enfans. Je n'ay pas ouï dire ce que rapporte Mr. Gervaise, qu'on ait besoin d'une permission par écrit d'Oc-yà Prá-sedet pour estre reçu Talapoin. Je ne voy pas même comment cela seroit praticable dans toute l'étendue du Royaume; & l'on m'a toujours assuré qu'il est libre à tout le monde de se faire Talapoin, & que si quelqu'un s'opposoit à la reception d'un autre dans cette profession, il pécheroit. Lors donc que quelqu'un doit estre reçu, ses parens & ses amis l'accompagnent à cette ceremonie avec des instrumens & des danseurs, & de temps en temps ils s'arrêtent en chemin pour voir danser. Pendant la ceremonie le Postulant & les hommes, qui sont de la suite, entrent dans le Temple où est le Sancrat: mais les femmes, les instrumens, ny les danseurs n'y entrent point. Je ne say qui rase la tête, les sourcils & la barbe au Postulant, ou s'il ne se la rase pas luy-même. Le Sancrat luy donne l'habit de la main à la main, & il s'en revest: laissant tomber l'habit séculier par dessous, quand il a mis l'autre. Le Sancrat prononce cependant plusieurs paroles Balies: & quand la ceremonie est achevée, le nouveau Talapoin s'en va au Convent où il doit demeurer; & ses parens & ses amis l'y accompagnent: mais dès lors il ne doit plus entendre d'instru-

strument, ny regarder aucune danse. Quelques jours après les parens donnent un repas au Convent; & ils donnent beaucoup de spectacles devant le Temple, lesquels il est défendu aux Talapoins de regarder.

IV.
S'il y a
divers de-
grés de
Tala-
pains.

Mr. Gervaise distingue les Talapoins en *Baloïang*, *Tcháou-con* & *Picon*. Pour moy j'ay toujours ouï dire que *Baloïang*, que les Siamois écrivent *Pat-loïang*, n'est qu'un titre de respect. Les Siamois le donnoient aux PP. Jésuites, comme nous leur donnons le titre de reverence. Je n'ay jamais ouï parler en ce pais-là du mot de *Picon*, mais seulement de celui de *Tcháou-con*, que j'expliqueray dans la suite, & qu'on m'a dit estre le mot Siamois qui veut dire Talapoin. De sorte qu'ils disent, *c'est un Tcháou-con*, & je veux estre *Tcháou-con*, pour dire *c'est un Talapoin* & je veux estre *Talapoin*. Néanmoins comme il peut y avoir entre les Sancrats & les Talapoins quelque difference, dont les gents que j'ay consultez, n'ont sù, quoy qu'habiles d'ailleurs, m'expliquer le veritable fondement, il peut bien estre qu'il y en ait aussi quelque une entre les Talapoins mêmes, dont quelques-uns soient *Pat-loïang* & d'autres *Picon*, & que le nom general de tous soit *Tcháou-con*: je m'en rapporte à Mr. Gervaise.

V.
Des Tala-
pouïnes.

Les Talapouïnes s'appellent *Nang Tchii*: Elles sont vêtues de blanc, comme les Tapaçaou, & ne sont pas estimées tout-à-fait Religieu-

gieuses. Un simple Supérieur suffit à leur donner l'habit, aussi-bien qu'aux *Nens* : & quoy qu'elles ne puissent avoir aucun commerce charnel avec les hommes, néanmoins on ne les brûle pas pour cela, comme on brûle les Talapoins, qu'on surprend en faute avec les femmes. On les livre à leurs Parens pour les châtier du baston ; parce que les Talapoins ny les Talapoüines ne peuvent frapper personne.

CHAPITRE XIX.

De la Doctrine des Talapoins.

Toutes les Indes sont pleines de Talapoins quoy qu'ils n'ayent pas par tout ce même nom, & qu'ils ne vivent pas par tout d'une même sorte. Quelques-uns se marient, & d'autres gardent le célibat : quelques-uns mangent de la viande, pourvû qu'on la leur donne tuée, d'autres n'en mangent jamais : quelques-uns tuent des animaux, d'autres n'en tuent point du tout ; & d'autres n'en tuent que rarement & pour quelque sacrifice. Leur Doctrine ne paroît pas non plus exactement la même par tout, quoy que le fond en soit toujours l'opinion de la Metempsychose : & leur culte aussi est divers, quoy qu'il se rapporte toujours aux morts.

I.
Divers
genres de
Talapoins
dans les
Indes.

Il semble qu'ils croient toute la nature animée,

II.
Com-
ment ils

croient
toute la
nature a-
nimée, &
quelle
idée, ils
ont de
l'animati-
on.

mée, non seulement les hommes, les bêtes & les plantes, mais le ciel, les astres, la terre & les autres elements, les fleuves, les montagnes, les villes, les maisons mêmes. Et d'ailleurs comme toutes les ames leur paroissent de même nature, & indifferentes à entrer dans tous les corps, de quelque espèce qu'ils soient, il semble qu'ils n'ayent pas de l'animation l'idée que nous en avons. Ils croient que l'ame est dans le corps, & qu'elle regit le corps, mais il ne paroît pas qu'ils croient comme nous que l'ame soit unie physiquement au corps, pour faire un tout avec luy. Bien loin de penser que le penchant naturel des ames soit d'estre dans les corps, ils croient que c'est un soin pénible pour elles, & une occasion de souffrir, & d'expier leurs pechez par leurs souffrances; parce qu'en effet il n'y a pas de genre de vie qui n'ait ses peines. La suprême félicité de l'ame est, à leur avis, de n'estre plus obligée à animer aucun corps, mais de demeurer éternellement dans le repos: & le veritable enfer de l'ame est au contraire, selon eux, la necessité perpetuelle d'animer des corps, & de passer de l'un dans l'autre par de continuelles transmigrations. On dit que parmi les Talapoins, il y en a qui assurent hardiment qu'ils se souviennent de leurs transmigrations passées: & ces témoignages suffisent sans doute pour confirmer le peuple dans l'opinion de la Metempsychose. Les Européans

péans ont quelquefois traduit par le mot de *Génie tutelaire* les ames que les Indiens donnent à des corps , que nous estimons inanimés : mais ces génies ne sont certainement dans l'opinion des Indiens que de veritables ames, qu'ils supposent animer également tous les corps où elles sont presentes, mais d'une maniere qui ne répond pas à *l'union physique* de nos Ecoles.

La figure du monde est éternelle selon leur doctrine, mais le monde que nous voyons ne l'est pas: car tout ce que nous y voyons, vit dans leur opinion, & doit mourir ; & il renâtra en même temps d'autres êtres de même espèce, un autre Ciel, une autre terre, d'autres astres : & c'est le fondement de ce qu'ils disent qu'on a vû la nature périr & renâître plusieurs fois.

III.
Ce qu'ils pensent de l'éternité du monde.

Nulle opinion n'a esté si généralement reçue parmi les hommes, que celle de l'immortalité de l'ame : mais que l'ame soit immatérielle , c'est une verité dont la connoissance ne s'est pas tant étendue. Aussi est-ce une difficulté tres-grande de donner à un Siamois l'idée d'un pur Esprit : & c'est le témoignage qu'en rendent les Missionnaires, qui ont esté le plus long-temps parmi eux. Tous les Payens de l'Orient croient à la verité qu'il reste quelque chose de l'homme après sa mort, qui subsiste separement & independamment de son corps : mais ils donnent étendue & figure

IV.
De la nature de l'ame selon eux.

re à ce qui en reste, & ils lui attribuent en un mot tous les mêmes membres, & toutes les mêmes substances solides & liquides, dont nos corps sont composez. Ils supposent seulement que les ames sont d'une matière assez subtile, pour se dérober à l'attouchement & à la vûë; quoy qu'ils croient d'ailleurs que si on en blefsoit quelqu'une, le sang qui couleroit de sa blessure, pourroit paroître. Tels estoient les manes & les ombres des Grecs & des Romains, & c'est à cette figure des ames pareille à celle des corps, que Virgile suppose qu'Enée reconnut Palinure, Didon, & Anchise dans les enfers.

V.
Absurdité
de leur
opinion.

Or ce qu'il y a de tout-à-fait impertinent dans cette opinion, c'est que les Orientaux ne sauroient dire pourquoy ils donnent la figure humaine plutôt que toute autre, aux ames qu'ils supposent pouvoir animer toutes sortes de corps, autres que le corps humain. Lors que le Tartare qui regne aujourd'hui à la Chine, voulut forcer les Chinois à se raser les cheveux à la Tartare, plusieurs d'entre-eux aimèrent mieux souffrir la mort, que d'aller, disoient-ils, en l'autre monde paroître sans cheveux devant leurs Ancêtres: s'imaginant que l'on rasoit la tête de l'ame en rasant celle du corps.

VI.
Des pei-
nes & des
récom-
penses de
l'ame

Les ames donc, quoy que matérielles sont pourtant imperissables dans leur opinion; & au sortir de cette vie, elles sont punies ou récompensées par des supplices, ou par des plaisirs

firs proportionnez par la grandeur & par la durée à leurs bonnes ou mauvaises œuvres, jusqu'à ce qu'elles rentrent dans le corps humain, où elles doivent jouir d'une vie plus ou moins heureuse, selon le bien ou le mal qu'elles ont commis en une vie antérieure.

Si un homme est malheureux avant que d'avoir failli, comme s'il meurt avant que de naître, les Indiens croient qu'il l'a mérité dans une vie antérieure, & qu'alors peut-être il a fait avorter quelque femme grosse. Si au contraire ils voyent prospérer un méchant homme, ils croient qu'il jouit de la récompense qu'il a méritée en une autre vie par de bonnes actions. Si la vie de l'homme est mêlée de bien & de mal, c'est, disent-ils, que tout homme a bien & mal fait quand il a autrefois vécu. En un mot personne ne souffre, à leur avis, aucun malheur, s'il a toujours été innocent, ny il n'est toujours heureux, s'il a quelquefois été coupable, ny il ne jouit d'aucune prospérité qu'il ne l'ait méritée par quelque bonne action.

Outre les diverses manières d'être de ce monde, comme de plante, ou d'animal, auxquelles les âmes sont tour à tour attachées après la mort, ils content plusieurs lieux hors de ce monde, où les âmes sont punies ou récompensées. Il y en a de plus heureux que le monde où nous sommes, & il y en a de plus malheureux. Ils placent tous ces lieux comme par

VII.

Comment ils expliquent la prospérité des méchants, & les malheurs des bons.

VIII.

Des divers lieux, où l'âme passe après la mort.

étages dans toute l'étendue de la nature; & leurs Livres varient dans le nombre; quoy que l'opinion la plus commune est qu'il y en ait neuf d'heureux, & autant de malheureux. Les neuf heureux sont au dessus de nos têtes, les neuf malheureux sont au dessous de nos piés; & plus un lieu est élevé, plus il est heureux, comme aussi plus il est bas, plus il est malheureux: de sorte que les heureux s'étendent bien au dessus des étoiles, comme les malheureux s'abysment bien au dessous de la terre. Les Siamois appellent *Thenada* les habitants des mondes Supérieurs, *Pii* ceux des mondes inférieurs, & *Manout* ceux de ce monde. Les Portuguais ont traduit le mot de *Thenada* par celui d'AnGES, & le mot de *Pii*, par celui de DiabLes: & ils ont donné le nom de Paradis aux mondes Supérieurs, & celui d'enfer aux inférieurs.

IX.
Elle y re-
naît.

Mais les Siamois ne croient pas que les âmes en sortant du corps passent en ces lieux-là, comme les Grecs & les Romains croyoient qu'elles passoient aux enfers: elles naissent, selon eux, aux lieux où elles passent; & elles y vivent d'une vie, qui nous est cachée, mais qui est sujette aux infirmités de celle-cy, & à la mort. La mort & la renaissance sont toujours le chemin de l'un de ces lieux à un autre, & ce n'est qu'après avoir vécu en un certain nombre de lieux, & pendant un certain temps, qui s'étend d'ordinaire à plusieurs milliers d'années, que les Âmes, punies par-là,
ou

ou recompensées viennent-renaitre au Monde où nous sommes.

Or comme ils supposent que les ames ont un nouveau ménage dans les lieux où elles renaissent, ils croient qu'elles ont besoin des choses de cette vie; & tout l'ancien Paganisme l'a crû de mesme. Les Gaulois brûloient avec le corps d'un homme mort les choses, qu'il avoit le plus aimées pendant sa vie, meubles, animaux, esclaves, & mesme des personnes libres, s'il y en avoit eu de singulièrement attachées à son service.

x.

Pour y vivre d'une vie pleine de besoins comme celle-cy.

On pratique encore aujourd'huy pis que celà, s'il est possible, parmy les Payens de la veritable Inde, où la femme fait gloire de se brûler toute vive avec le corps de son mary, pour rejoindre son ame en l'autre monde. Je sáy bien que quelques-uns presument que cette coustume fut autrefois introduite aux Indes, pour garentir les maris de la trahison de leurs femmes, en les forçant de mourir avec eux. Mandelslo rapporte cette opinion; & Strabon l'avoit rapportée avant luy, & l'avoit des-approuvée, ne trouvant pas probable ny qu'une telle loy fût établie, ny qu'une telle raison de l'établir fût veritable. En effet, outre que cette coustume s'est étendue aux meubles & aux animaux, toutes choses innocentes, elle est libre à l'égard des femmes, dont aucune ne meurt de cette maniere, si elle ne le desire; & elle a été reçue en trop de païs,

x i.

Pourquoy les Indiennes se brûlent avec le corps de leur mary mort.

pour croire que les crimes des femmes y aient donné lieu. Les femmes pour estre esclaves, ou comme esclaves de leurs maris, aux lieux où la coûtume en est establie, n'en font ny plus mécontentes de leur condition ny plus ennemies de leurs maris, & elles ne changent nulle part de condition à cet égard, par un second mariage. Aussi voit-on que les Indiennes ont tousjours regardé non comme une peine, mais comme un bonheur qui leur est offert, la liberté qu'elles ont de mourir avec leurs maris. Les femmes esclaves suivent quelquefois leur maîtresse au mesme bucher, mais volontairement & sans y estre forcées. Et d'ailleurs ce n'est pas une chose sans exemple aux Indes, qu'un mary amoureux de sa femme veuille se consumer avec elle, par l'esperance d'aller jouir avec elle d'une autre vie.

XII.

Cette
coûtume
est reçüe
parmi les
Tartares,
& n'est
pas sans
exemple
chez les
Chinois.

Navarete dit que c'est une coûtume des Tartares, que quand il meurt quelqu'un parmy eux, l'une de ses femmes se pend, pour le suivre en l'autre monde; mais que le Tartare qui re-
gnoit à la Chine en 1668. abolit cette coûtume: & il ajoûte, que quoy qu'elle ne soit pas ordinaire aux Chinois, ny approuvée par Confucius, elle n'y est pas néanmoins sans exemple. Il en rapporte même un de son temps, du vice-Roy de Canton, qui s'étant empoisonné luy-même, & se sentant mourir, appela celle de ses femmes qu'il aimoit le mieux, & la pria de le suivre: ce qu'elle fit en se pendant dès qu'il fut mort.

Mais

Mais certainement ny les Chinois, ny les Tonquinois, ny les Siamois, ny les autres Indiens d'au de-là du Gange, n'ont jamais reçu, que l'on sache, la coutume de laisser brûler les femmes: & d'ailleurs ils ont établi par une sage économie, qu'il suffisoit de brûler avec les corps morts, au lieu de veritables meubles & de veritable monnoye, ces mesmes choses figurées en papier decoupé, & souvent peint ou doré: sous couleur, à mon avis, qu'en matiere d'ombres, celles des choses en papier étoient aussi bonnes que celles des choses mesmes, que le papier represente. C'est pourquoy le peuple dit que ce papier qu'on brûle, se convertit en l'autre vie aux choses qu'il represente. Les plus riches Chinois ne laissent pas de brûler au moins de veritables étoffes, & ils brûlent d'ailleurs tant de papier, que cette seule dépense ne laisse pas d'estre considerable.

Mais tous ces peuples d'Orient ne croient pas seulement qu'ils peuvent estre secourables aux morts, comme je viens de l'expliquer; ils pensent aussi que les morts ont le pouvoir de tourmenter & de secourir les vivants: & de-là vient leur soin & leur magnificence dans les funerailles: car ce n'est qu'en cela qu'ils sont magnifiques. De-là vient aussi qu'ils prient les morts, & principalement les Manes de leurs Ancêtres jusqu'au Bisayeul, ou au Trisayeul, presumant que les autres sont tellement écartez par diverses transmigrations, qu'ils ne sauroient

XIII.
Oecono-
mie des
Chinois
& de leurs
Voisins
dans les
funerail-
les.

XIV.
Pouvoir
des morts
sur les vi-
vants,
source du
culte des
morts.

plus les entendre. Les Romains prioient aussi leurs Ancêtres morts, quoy qu'ils ne les crussent pas Dieux. Ainsi Germanicus dans Tacite, au commencement d'une expedition militaire prie les Manes de son père Drusus de la rendre heureuse, parce que Drusus avoit luy-mesme fait la guerre en ce pais-là.

XV.

Ils ne craignent que les morts de connoissance.

Mais par une prevention, que je voy répandue mesme parmy les Chrétiens, qui ont peur des esprits, les Orientaux n'attendent, ny ne creignent rien des morts des pais estrangers, mais des morts de leur ville, ou de leur quartier, de leur profession, ou de leur famille.

CHAPITRE XX.

Des Funerailles des Chinois, & de celles des Siamois.

I.

Raison de parler des funérailles des Chinois.

LEs funérailles des Chinois sont decrites en plusieurs Relations, mais je ne laisseray pas d'en dire un mot, pour faire mieux entendre celles des Siamois; parce que les mœurs d'un pais s'éclaircissent toujours mieux par la comparaison des mœurs des pais voisins.

II.

Quelles en sont les principales circonstances.

Le premier soin des Chinois dans les funérailles est d'avoir une bière de bois precieux; en quoy ils font quelquefois une dependance au dessus de leur fortune: & quoy qu'ils enterrent les corps sans les brûler, ils ne laissent

sent pas de brûler , en les enterrant , meubles , maisons , animaux , monnoye , & tout ce qui est necessaire aux commoditez de la vie ; mais le tout en papier , hormis quelques étoffes veritables qu'on brûle aux funérailles des riches. Le P. Semedo rapporte qu'aux funérailles d'une Reyne de la Chine , on brûla réellement ses meubles. Le second soin des Chinois dans les funérailles est de choisir un lieu propre pour le tombeau. Ils le choisissent sur l'avis des Devins , s'imaginant que le repos du mort dépend de ce choix , & que le bonheur & le repos des vivants dépend du repos du mort. Si donc ils ne sont pas les propriétaires du lieu indiqué par les Devins , ils ne manquent pas de l'acheter , & quelquefois chèrement. Et en troisième lieu , outre le convoi funebre qui est grand , ils donnent des repas magnifiques au mort , non seulement quand ils l'enterrent , mais à pareil jour toutes les années , & mesme plusieurs fois l'année.

Ils ont dans leur maison une chambre destinée aux Manes de leurs Ancêtres , où de temps en temps ils vont rendre à leur figure les mesmes devoirs , qu'ils ont rendus à leur corps en l'enterrant. Ils brûlent de nouveau des parfums , des étoffes , & des papiers dépoupez , & ils leur font de nouveaux repas. Les Tonquinois , selon le P. de Rhodes , mêlent à ces sortes de repas des mets de papier qu'ils brûlent. Le même Auteur raconte bien au long les prières que les

III.
Culte des
morts.

Tonquinois font aux morts : comment ils leur demandent une longue & heureuse vie : avec quel zele ils redoublent leur culte & leurs prières dans leurs malheurs , quand les Devins leur assurent qu'ils en doivent attribuer la cause à la colere de leurs Parens morts.

IV.

Les Chi-
nois d'au-
jourd'huy
font en-
tieremen-
timpies.

Plusieurs Relations de la Chine assurent que les Gents-de-lettres , qui sont en ce pais-là les Citoyens les plus importants, ne regardent les ceremonies des funerailles , que comme des devoirs Civils, auxquels ils ne mêlent aucunes prieres: qu'ils n'ont aujourd'huy aucun sentiment de Religion, & ne croient ny l'existence d'aucun Dieu, ny l'immortalité de l'ame; & qu'encore qu'ils rendent à Confucius un culte exterieur dans les Temples qui luy sont consacrez , ils ne luy demandent pourtant pas la science, que les Gents-de-lettres du Tonquin luy demandent.

V.

Doctrines
des an-
ciens Chi-
nois sur
le culte
des
morts, &
qu'il est
vray sem-
blable
qu'ils
n'ont ja-
mais prié
les morts
dans les
funerail-
les.

Mais, soit que les funerailles que les Chi-
nois lettrez font à leurs Parents soient sans
prieres ou non, il ne laisse pas d'estre certain
que l'ancien esprit de la Doctrine des Chi-
nois étoit de croire l'immortalité de l'ame, d'at-
tendre des biens & des maux de la part des
morts, & de leur adresser des prieres, sinon
dans les funerailles, au moins dans les disgraces
de la vie pour s'attirer leur protection. D'ail-
leurs quelque opinion qu'ils ayent eu du pou-
voir des morts à secourir les vivants, il est vray-
semblable qu'ils estimoient, que les morts
étoient

étoient dans le besoin au moment des funérailles, c'est à dire dans l'entrée & dans l'établissement d'une autre vie, & que c'étoit alors aux vivants à secourir les morts, & non à leur demander du secours.

Mais il est temps de dire quelles sont les funérailles des Siamois. Dès qu'un homme est mort on enferme son corps dans une bière de bois, que l'on fait vernir par dehors, & mesme dorer : & comme le vernis de Siam n'est pas si bon que celui de la Chine, & qu'il n'empêche pas tousjours que la mauvaise odeur du corps mort ne passe par les fentes de la bière, ils tâchent à consumer au moins les intestins du mort avec du mercure, qu'ils versent dans sa bouche, & qui sort, dit-on, enfin par le fondement. Ils se servent aussi quelquefois de bières de plom, & quelquefois aussi ils les font dorer : mais le bois de leurs bières n'est pas si précieux qu'à la Chine, parce qu'ils ne sont pas si riches que les Chinois. Ils placent par respect la bière sur quelque chose d'élevé, & d'ordinaire sur un bois de lit qui ait des piés, & tant qu'on garde le corps au logis, soit pour attendre le Chef de la famille, s'il est absent, soit pour préparer les honneurs funebres, on brûle des parfums & des bougies auprès de la bière ; & toutes les nuits les Talapoins viennent chanter en langue Balie dans la chambre où on l'expose : ils s'y arrangent le long des murs. On les nourrit, & on leur donne quelque

VI.

Les funérailles des Siamois.

argent : & ce qu'ils chantent, sont des moralitez sur la mort, avec le chemin du ciel, qu'ils prétendent montrer à l'ame du trépassé.

VII.
Com-
ment ils
brûlent
les corps.

Cependant la famille choisit un lieu à la campagne pour y porter le corps & pour l'y brûler. Ce lieu est d'ordinaire un espace près du Temple que le mort, ou quelqu'un de ses devanciers auront fait bâtir ; ou auprès de quelque autre Temple, s'il n'y en a pas de propre à la famille du mort. On enferme cet espace d'une enceinte en quarré faite de bambou avec quelque sorte d'architecture, du même ouvrage à peu près que les berceaux & les cabinets de nos jardins, & ornée de ces papiers peints ou dorez, qu'ils découpent pour représenter des maisons, des meubles & des animaux domestiques & sauvages. Au milieu de cet enclos est le bucher composé entièrement ou en partie de bois odoriferants, comme sont le sandal blanc ou jaune, & le bois d'aigle, & cela selon la richesse & la dignité du mort. Mais le plus grand honneur des funérailles consiste à élever le bucher, non à force d'y mettre du bois, mais par de grands échaffaudages, sur lesquels ils mettent de la terre & puis le bucher. Aux funérailles de la feuë Reyne, qui mourut il y a sept ou huit ans, l'échaffaut fut le plus élevé qu'on eût encore vû en ce pais-là, & il fallut demander une machine aux Européens, pour lever la bière avec décence à cette hauteur.

Quand

Quand il est question de porter le corps au lieu du bucher (ce qui se fait toujours le matin) les parens & les amis le portent au son de beaucoup d'instruments. Le corps marche le premier, puis la famille du mort hommes & femmes tous habillés de blanc, la tête même voilée d'une toile blanche, & se lamentants beaucoup; & enfin le reste des amis & des parents. Si le convoi peut faire tout le chemin par eau, on le fait. Dans les funeraillies fort magnifiques on porte de grandes machines de bambou couvertes de papier peint & doré, qui représentent non seulement des Palais, des meubles, des elephants, & d'autres animaux ordinaires, mais des monstres bizarres, dont quelques-uns approchent de la figure humaine, & que les Chrétiens prennent pour des figures de Diables. Ils ne brûlent pas la bière, mais ils en ôtent le corps qu'ils laissent sur le bucher: & les Talapoins du Convent, près duquel on brûle le corps, chantent pendant un quart d'heure, & puis se retirent pour ne paroître pas davantage. Alors commencent les spectacles du Cône & du Rabam, que l'on représente en même temps, & tout le long du jour, mais sur des théâtres differents. Les Talapoins ne pensent pas y pouvoir assister sans péché; & ces spectacles ne sont appelez aux funeraillies par aucune vûe de Religion, mais seulement pour les rendre plus magnifiques. Ils donnent à la ceremonie un

air de Fête, & néanmoins les parens du mort ne laissent pas d'y faire beaucoup de lamentations, & d'y verser beaucoup de larmes : mais ils ne loient point de pleureuses, à ce qu'on m'a assuré.

IX.
Le valet
des Tala-
pains al-
lume le
bucher.

Sur le midy le *Tapacáou* ou valet des Talapains met le feu au bucher, qui brûle pour l'ordinaire pendant deux heures. Le feu ne consume jamais le corps, il le rôtit seulement, & souvent fort mal : mais il est toujours censé pour l'honneur du mort, qu'il a esté tout-à-fait consumé en lieu éminent, & qu'il n'en reste que les cendres. Si c'est le corps d'un Prince du sang, ou d'un Seigneur que le Roy ait aimé, le Roy met luy-même le feu au bucher, & sans sortir de chez luy. Il lâche un flambeau allumé le long d'une corde, que l'on tend depuis l'une des fenêtres du Palais jusqu'au bucher. Quant aux papiers découpés qui sont naturellement destinez aux flammes, les Talapains les en garentissent souvent, & s'en saisissent pour les prêter à d'autres funeraillles ; & la famille du mort les laisse faire. En quoy il paroît qu'ils ont oublié la raison, pourquoy les Nations voisines ne se dispensent pas de brûler effectivement de tels papiers : & en general on peut assurer qu'il n'y a gens au monde, qui ignorent leur propre Religion autant que les Talapains. Il est, dit-on, tres-difficile d'en trouver quelqu'un parmy eux qui sache quelque chose : il faut cher-

chercher leurs opinions dans les livres Babilis, qu'ils conservent, & qu'ils étudient fort peu.

La famille du mort nourrit le convoi, & pendant trois jours elle fait des aumônes : savoir le jour que l'on brûle le corps, aux Tala-
X.
Aumônes
aux fune-
railles.
pains qui ont chanté auprès du corps, le lendemain à tout leur Convent, & le troisième jour à leur Temple.

Voilà ce qui se pratique aux funeraill^{XI.}
des Siamois : à quoy il faut seulement ajouter les redou-
qu'ils embellissent le spectacle par beaucoup blées.
de feux d'artifice, & que si les funeraill^{XI.}
sont d'un homme d'une haute conséquence, elles
durent avec les mêmes spectacles pendant trois
jours.

Il arrive aussi quelquefois qu'un homme de
grande dignité fait déterrer le corps de son
pere, quoy que mort depuis long-temps, pour
luy faire des funeraill^{XII.}
magnifiques ; si lors Corps dé-
qu'il est mort, on ne luy en a pas fait, pour re-
qui fussent dignes de l'élevation présente du fils. cevoir
de plus
grands
honneurs.
funébres.
Cela sent les mœurs des Chinois, qui com-
muniquent autant qu'ils peuvent à leurs pa-
rens morts, les honneurs auxquels ils parvien-
nent. Ainsi, quand un homme n'estant pas
né fils de Roy parvient à la Couronne de la
Chine, il fera avec de certaines ceremonies
donner le titre de Roy à son pere mort.

Après que le corps d'un Siamois a esté brû-
lé, comme j'ay dit, toute la pompe est finie :
XIII.
Ce que le
feu ne

consume
pas, est en-
terré sous
des pyra-
mides: &
comment
les Sia-
mois ap-
pellent
ces pyra-
mides.

on renferme les restes de son corps dans la bière, & sans façon; & l'on met ce dépôt sous une de ces pyramides, dont ils environnent leurs Temples. Quelquefois aussi ils enterrent des pierreries & d'autres richesses avec le corps, parce que c'est les mettre en un lieu que la Religion rend inviolable. Il y en a qui disent qu'ils jettent les cendres de leurs Rois dans la rivière, & j'ay lû des Peguans qu'ils font une pâte des cendres de leurs Rois avec du lait, & qu'ils l'enterrent à l'embouchûre de leur fleuve quand la mer est retirée: mais comme le feu ne consume jamais tout, & qu'il épargne principalement les os, les Siamois & les Peguans mettent ces restes de leurs Rois sous des pyramides. Ces pyramides s'appellent *PráTchiái-dì*. *Prá* est ce terme Baly, dont j'ay souvent parlé. *Tchiái-dì* veut dire *cœur-bon*, c'est à dire *contentement* comme je l'ay expliqué autre part: de sorte que *PráTchiái-dì* revient à ces mots *repos sacré*, autant que ceux de *repos* & de *contentement* se ressembtent.

XIV.
D'ou est
venu le
goût des
pyrami-
des pour
les tom-
beaux.

Un tombeau tout plat comme les nôtres ne feroit pas à leur avis assez honorable, il leur faut quelque chose d'élevé: & voilà le goût des pyramides d'Egypte & des Mausolées. Des peuples encore plus vains y ont joint les epitaphes: & parce que le temps efface les Inscriptions, qui sont exposées à la vûe, d'autres ont mis leurs noms à couvert sur les pierres fon-

fondamentales de certains édifices superbes: si bien que quand on les y découvre, leur ouvrage est déjà renversé jusqu'aux fondements. Les Siamois s'en tiennent encore au premier degré de vanité, qui est des simples pyramides sans epitaphe, & si peu fondées, que celles qui durent le plus, ne durent jamais un siècle.

Ceux qui n'ont ny Temple ny pyramide, XV.
gardent quelquefois chez eux les restes mal Pourquoy
brûlez de leurs parens: mais il n'y a guère de les Sia-
Siamois assez riche pour bâtir un Temple qui mois ai-
ne le fasse, & qui n'y enfoüisse les richesses ment à
qu'il a de reste. Les Temples sont des aziles bâtir des
inviolables, comme j'ay dit, & les Rois de Temples.
Siam aussi bien que les Particuliers, leur con-
fient leurs Thrésors. Je say que des Siamois
ont demandé des limes sourdes à des Euro-
péans, pour couper de grosses barres de fer
qui lioient des pierres dans des Temples, sous
lesquelles il y avoit de l'or caché. Les Siamois
qui n'ont pas dequoy bâtir un Temple, ne
laissent pas de faire faire au moins quelque
Idole, qu'ils donnent à quelqu'un des Tem-
ples déjà bâtis. Ce qui en ces peuples est un
sentiment de vanité ou de Religion, au lieu
que la construction des Temples peut estre
autant l'interêt de conserver leurs richesses à
leur famille, que toute autre chose.

Les plus pauvres enterrent leurs parens sans XVI.
les brûler; mais s'il leur est possible ils y ap- Funerail-
pel- les des
pauvres.

pellent les Talapoins , qui ne marchent pas sans salaire. Ceux qui n'ont pas même dequoy payer les Talapoins, croient faire assez d'honneur à leurs parens morts, de les exposer à la campagne en lieu éminent : c'est à dire sur un échaffaut, où les vautours & les corneilles les dévorent.

XVII.

Honneurs
funébres
retardez.

J'ay déjà dit que dans les maladies épidémiques ils entérrent les corps sans les brûler; & qu'ils les déterrent & les brûlent quelques années après, lors qu'ils croient tout le péril de l'épidémie passé.

XVIII.

Ceux qui
sont pri-
vez des
honneurs
funébres.

Mais ils ne brûlent jamais ny ceux que la Justice fait mourir ny les enfants morts-nez, ny les femmes qui meurent en accouchant, ny ceux qui se noyent, ou qui périssent par quelque autre defastre extraordinaire, comme par un coup de foudre. Ils mettent ces malheureux au rang des coupables, parce qu'ils croient que de tels malheurs n'arrivent jamais à des personnes innocentes.

XIX.

Le Deüil.

Le Deüil à la Chine est prescrit par la loy, & celui du père & de la mere y dure trois ans, & prive ou dépouille le fils pendant ce temps-là de toute sorte d'employ public, s'il n'est militaire : encore me semble-t-il que cette exception pour les emplois militaires est un établissement récent. Les Siamois au contraire n'ont point de Deüil forcé : ils ne donnent de marques de douleur qu'autant qu'ils sont affligés ; si bien qu'il est plus ordinaire à Siam
que

que le pere & la mere y prennent le Deüil de leurs enfans, que non pas que les enfans l'y portent de leur pere & de leur mere. Quelquefois le pere se fait Talapoin & la mere Talapoüine, ou au moins ils se rasent la tête l'un & l'autre : mais il n'y a que les veritables Talapoins, qui puissent se raser aussi les sourcils.

Il ne m'a pas paru, que les Siamois invoquent leurs parens morts, quelque interrogation que j'aye pû faire sur cela ; mais ils ne laissent pas de se croire souvent tourmentez de leurs apparitions : & pour lors ils portent des viandes à leurs tombeaux que les bêtes mangent ; & ils font des aumônes pour eux aux Talapoins, parce qu'ils croient que l'aumône rachète les péchez des morts aussi bien que des vivants. Outre cela les Siamois font presque en toutes rencontres des prières aux bons Génies, & des imprecations contre les mauvais, dequoy j'ay déjà donné quelques exemples : & ces Génies ne sont certainement dans leur opinion que des ames, toutes, comme j'ay dit, de même nature.

Les méchants Génies sont les ames de ceux, qui meurent, ou par ordre de la justice, ou par quelqu'un de ces malheurs extraordinaires, qui les font juger indignes des honneurs funébres. Les bons Génies sont toutes les autres ames, estimées plus ou moins bonnes selon qu'elles ont esté plus ou moins vertueu-

XX.

Que les
Siamois
prient les
morts.

XXI.

Com-
ment il
faut en-
tendre
que les
ames des
bons se
changent
en Anges,

ses

& celle
des mé-
chants en
Diabes.

ses en cette vie. Et cela revient tout-à-fait à l'opinion de Platon, qui vouloit qu'on s'attachât à la vertu pendant la vie, afin que l'habitude en durât après la mort. Cela revient encore à cette ancienne opinion, qui estoit répandue même parmi quelques-uns des anciens Chrétiens, que les ames des bons se changeoient en Anges, & les ames des méchants en Diabes. Mais chez les Indiens cette Doctrine n'est autre chose, sinon que les ames des bons renaissent après la mort dans un de ces lieux, que les Portuguais ont appelé Paradis, & les ames des méchants dans un de ces autres lieux, qu'ils ont appelé Enfers. Les unes continuant d'estre bonnes apres la mort, font du bien aux hommes, les autres continuant d'estre méchantes, nuisent aux hommes & à toute autre chose, autant qu'elles peuvent. Et qui fait si ces divers Paradis qu'ils croient, ne sont pas un souvenir confus des divers Ordres des Esprits célestes?

XXII.

Les In-
diens
n'ont
point de
Dieu qui
soit le
Juge des
actions
humai-
nes.

Or par un aveuglement incroyable les Indiens n'admettent aucun Etre intelligent, qui juge de la bonté, ou de la malice des actions humaines, & qui en ordonne le châiment ou la récompense. Ils n'admettent pour cela qu'une fatalité aveugle, qui fait, disent-ils, que le bonheur accompagne la vertu, & que le malheur accompagne le vice; comme elle détermine les choses pesantes à descendre, & les légères à monter. Et parce que rien ne re-
pugne

pugne davantage à la raison , que de supposer une Justice exacte dans le hazard , ou dans la nécessité du destin ; les peuples Indiens se portent à imaginer quelque chose de corporel dans les œuvres bonnes ou mauvaises , qui a , disent-ils , la force de faire aux hommes le bien ou le mal qu'ils ont mérité. Mais puisque nous avons souvent dit , que les Indiens reconnoissent la distinction des œuvres bonnes ou mauvaises , il est à propos de donner les Principes de leur Morale.

C H A P I T R E XXI.

Des Principes de la Morale Indienne.

ILs se reduisent à cinq préceptes négatifs, à peu près les mêmes dans tous les Cantons des Indes. Ceux des Siamois sont tels. I.
Cinq préceptes négatifs.

1. Ne rien tuer.
2. Ne rien dérober.
3. Ne commettre aucune impureté.
4. Ne point mentir.
5. Ne point boire de liqueur qui enivre, qu'ils appellent *Láou* en general.

Le premier Précepte n'est point borné à ne tuer ny hommes ny animaux : mais il s'étend aux plantes & aux semences ; parce que , par une opinion assez vray-semblable , ils croient que la semence n'est que la plante même dans une enveloppe. L'homme observant donc ce II.
Le premier Précepte s'étend aux plantes & aux semences.

pre-

premier Précepte, comme ils l'entendent, ne sauroit vivre que de fruit; d'autant qu'ils regardent le fruit, non comme une chose qui a vie, mais comme une partie d'une chose qui a vie, & qui ne souffre point, quoy qu'on luy ôte son fruit. Il faut seulement en mangeant le fruit ne manger ny pepin ny noyau, parce que ce sont des semences: & il faut enfin ne point manger de fruit hors de la saison, c'est à dire, à mon avis, avant la saison; parce que c'est faire avorter la semence que le fruit contient, en l'empêchant de mûrir.

III.
Et à ne
rien dé-
truire
dans la
nature.

Outre cela le Précepte de ne point tuer s'étend à ne rien détruire dans la nature: parce qu'ils estiment que tout y est animé, ou, si l'on veut, qu'il y a des ames par tout, & que c'est déloger une ame par force, que de détruire quoy que ce soit. Ils ne veulent même rien estropier, ny rien mutiler. Ils ne casseront pas, par exemple, une branche d'arbre, comme ils ne casseront pas le bras à un homme innocent. Ils croient que c'est offenser l'ame de l'arbre. Mais quand une fois l'ame a esté chassée d'un corps, ils regardent cela comme une destruction déjà faite, & ne croient rien détruire en se nourrissant de ce corps. Les Talapoins même ne font aucun scrupule de manger ce qui est mort, mais de tuer ce qu'ils estiment vivant.

IV.
Ils ont en
plusieurs

En plusieurs choses ils témoignent plus d'horreur du sang que du meurtre. Il leur est défendu

défendu de faire aucune incision, d'où il sorte du sang ; comme si l'ame estoit principalement dans le sang, ou qu'elle ne fût que le sang. Et c'est peut-estre un souvenir confus de l'ancien Précepte de Dieu, qui en permettant à l'homme l'usage des viandes, luy défendoit de manger le sang des animaux, *parce que le sang leur tient lieu d'ame*. Il y a des Indiens, qui n'osent couper une certaine plante, parce qu'il en sort un suc rouge, qu'ils prennent pour le sang de cette plante. Les Siamois ne font scrupule d'aller à la pesche, que les jours que les Talapoins se rasent la tête. A cela près il leur semble que quand ils peschent, ils ne commettent point de faute ; parce qu'ils ne s'estiment pas coupables de la mort des poissons. Ils ne font, disent-ils, que les tirer de l'eau, & ils ne répandent pas leur sang. Le moindre détour leur suffit pour éluder les Préceptes. Ainsi ils ne croient pas pécher en tuant à la guerre, parce qu'ils ne tirent pas droit à l'ennemy : quoy qu'au fonds ils tâchent de tuer, comme je l'ay expliqué en parlant de leur maniere de combattre.

Que si on leur dit que selon l'opinion de la Metempsychose, le meurtre paroît souvent loisible, puis qu'il peut délivrer une ame d'une vie malheureuse : ils répondent que c'est toujours offenser les ames que de les déloger par force ; & que d'ailleurs on ne les soulage point, parce qu'elles rentrent en des corps pareils, pour

choses
plus
d'horreur
du sang
que du
meurtre.

V.
L'opinion
de la Me-
tempsy-
chose favo-
rable au
meurtre
des mal-
heureux,
si elle ne
rend tout

meurtre
indiffé-
rent.

pour y remplir le reste du temps, pendant lequel elles sont destinées à cette sorte de vie. Mais ils ne sentent pas que cette raison prouveroit aussi qu'on ne feroit nul véritable tort en tuant : & les Chinois qui pensent en cecy autrement que les Siamois, tuent leurs enfans quand ils en ont trop, & ils disent que c'est pour les faire renaitre plus heureux.

VI.
Se tuer
soy-mê-
me leur
paroît
une chose
loüable.

Deplus tous les Indiens pensent que de se tuer soy-même est non seulement une chose permise, parce qu'ils se croient les maîtres d'eux-mêmes; mais que c'est un sacrifice utile à l'ame, & qui luy acquiert un grand degré de vertu & de bonheur. Ainsi les Siamois se pendent quelquefois par dévotion à un arbre qu'ils appellent en Baly *Prá si mahà Pout*. & en Siamois *Tonpô*. Ces mots Balis semblent vouloir dire l'Excellent ou le saint Arbre du grand Mercure : car pour veut dire Mercure dans le nom Bali du Mercredi. Les Européens appellent cet arbre *l'Arbre des Pagodes*, parce que les Siamois le plantent devant les Pagodes. Il croît dans les forêts comme les autres arbres du pais, mais nul particulier n'en peut avoir dans son jardin : & c'est de ce bois-là, qu'on fait toutes les statues de Sommona-Codom, que l'on veut faire de bois. Mais dans ce zele qui détermine quelquefois les Siamois à se pendre, il y a toujours quelque sujet évident d'un grand dégoût pour la vie, ou d'une grande crainte, comme est celle de la colère du Prince.

Il y a six ou sept ans qu'un Pegüan se brûla dans l'un des Temples, que les Pegüans ont à Siam, appelé *Sam-Pihan*. Il s'affit les jambes croisées, & s'enduisit tout le corps d'une huile fort épaisse, ou plutôt d'une sorte de gomme, & y mit le feu. On disoit qu'il étoit fort mécontent de sa famille, laquelle pleuroit pourtant beaucoup autour de luy. Après que le feu l'eut étouffé & bien grillé, on couvrit son corps d'une sorte de plâtre; & on en fit une statuë qu'on dora, & qu'on mit sur l'autel, derrière celle de leur *Sommona-Codom*. Ils appellent ces sortes de saints *Prátiantée*, *Tian* veut dire véritable, *tée* veut dire assurément. Voilà donc comment les Siamois entendent le premier Precepte de leur Morale.

VII.
Histoire
d'un Pe-
güan, qui
se brûla
luy mê-
me.

Je n'ay rien de particulier à dire sur le second : mais quant au troisième, qui défend toute sorte d'impureté; il ne s'étend pas seulement à l'adultère, mais à tout commerce charnel de l'homme avec la femme, & au mariage même. Non seulement le célibat est chez eux un état de perfection, mais le mariage y est un état de péché : soit par cet esprit de pudeur, qui chez toutes les Nations est attaché à l'usage du mariage, & qui semble y supposer un mal dont on rougit : soit par une aversion générale de toutes les malpropres naturelles, dont quelques-unes étoient des impuretés légales chez les Juifs. On se lave chez de certains peuples après avoir vu

VIII.
La défense
de
l'impure-
té s'étend
à la dé-
fense du
mariage.

sa femme, comme après quelque autre sorte de souillure. Mahomet a crû les femmes indignes du Paradis ; & sans dire ce qu'elles deviendront, il en promet de plus blanches & de plus nettes à ses élus.

IX.
Les Philosophes
Chinois estiment
le divorce une
action vertueuse.

Les Philosophes Chinois disent que la femme est une chose mauvaise en soy, & qu'il ne faut ny garder la sienne, ny en prendre une autre, dès qu'on a des enfans, qui puissent rendre aux parens dont ils sont nez, & à leurs autres Ancêtres, les devoirs que la Religion Chinoise croit nécessaires au repos des morts. Sans cette prétendue nécessité ils croiroient le mariage illicite ; & dès qu'ils ont assez d'enfans, ils estiment qu'il y a de la vertu à faire divorce. Ils citent l'exemple de Confucius, qui quitta sa femme, dès qu'il en eut un fils : ils citent l'exemple de ce fils, qui quitta aussi la sienne ; & l'exemple & le sentiment de plusieurs autres Philosophes Chinois, qui ont fait divorce avec leurs femmes, & qui ont conté le divorce parmi les actions vertueuses. Ils condamnent comme une corruption des mœurs anciennes de la Chine, l'opinion du peuple Chinois d'aujourd'hui, qui aussi bien que le peuple Siamois, guidé par les sentimens de la Nature, regarde le divorce, sinon comme un mal, pour le moins comme un malheur. Je ne say rien touchant le quatrième Precepte, qui mérite d'estre expliqué.

X.
Toute li-
queur qui

Le cinquième ne defend pas seulement de s'en-

s'enyvrer; mais de boire d'aucune liqueur, qui puisse enyvrer, quoy que l'on ne s'en enyvrepas. Ils estiment une chose mauvaise en soy, qui peut nuire par la quantité.

peut en-
yvrer, dé-
fenduë.

C'est ainsi qu'ils entendent leurs Preceptes: mais aussi ne croient-ils pas que l'exacte vertu soit faite pour tout le monde, mais seulement pour les Talapoins. Ils estiment que ce qui est péché en soy, est péché pour tous; & les Talapoins ne font ny vœu, ny quoy que ce soit, qui rende péché à leur égard, ce qui n'est pas péché pour tout le monde: mais, selon eux, le métier des seculiers est de pécher, & celui des Talapoins est de ne point pécher, & de faire penitence pour ceux qui péchent. Ils comprennent comme nous que ceux, qui sont destinez à expier les péchez des autres par la penitence, doivent estre plus purs que les autres; & que la peine deuë & nécessairement attachée au péché, peut néanmoins passer du coupable sur l'innocent, si l'innocent veut bien s'y soumettre, pour en delivrer le coupable. D'ailleurs ils conçoivent la nature du péché fort grossièrement & fort matériellement: car les Talapoins se contentent de s'abstenir eux-mêmes des actions qu'ils croient mauvaises, mais ils ne font point de scrupule de les faire commettre aux seculiers pour en profiter. Ainsi quand ils veulent manger du ris, comme le ris est une semence, ils ne le peuvent faire bouillir sans péché, parce que c'est le faire

XI.

La vertu à
leur avis
n'est pas
faite pour
tout le
monde.

mourir : mais ils font commettre ce prétendu péché à leurs *Tapacáon* qui sont leurs domestiques séculiers , ou bien ils le font commettre aux enfans-Talapoins qu'ils elevent : & quand le ris est boüilli , alors ils le mangent. De même il leur est defendu d'uriner ny sur le feu , ny dans l'eau , ny sur la terre , parce que ce feroit éteindre le feu , ou corrompre ces deux autres elements : ils urinent dans quelque vase , & un serviteur séculier le verse où il luy plaît , & il n'importe qu'il péche. Les séculiers donc ny n'observent les Preceptes , ny ne les éludent , que par la crainte des châtimens publics , ou par l'éloignement naturel qu'ils pourrout avoir à ce qu'ils estimeront péché : mais ils rachètent leurs péchez par leurs bonnes œuvres , qui consistent principalement à faire l'aumône aux Temples & aux Talapoins , selon l'ancienne tradition connue peut-être par toute la terre , & si souvent repetée dans l'Ecriture sainte , que l'aumône rachète les péchez. Il est aisé aussi de remarquer en eux un sentiment tres-naturel & tres-juste , qui est qu'ils condamnent bien davantage les péchez , qui se peuvent aisément éviter , que ceux qui sont inevitables , quoy qu'ils croient que tous soient des péchez. Mais afin qu'on connoisse encore mieux la Morale des Talapoins , je mettray à la fin de cet Ouvrage la plûpart de leurs maximes mot à mot , comme on me les a données : j'y ajouteray seulement

ment quelques notes pour les faire mieux entendre.

On y verra le respect qu'ils ont pour les elements & pour toute la nature. Il leur est XII:
L'esprit
des maxi-
mes des
Tala-
pains. défendu de dire des injures à aucune chose naturelle : de faire aucun creux en terre, & de ne le pas remplir après l'avoir fait : de cuire de la terre, comme de cuire du ris : d'allumer du feu, parce que c'est détruire ce avec quoy on l'allume, & de l'éteindre, quand il est une fois allumé. On y verra qu'ils ont soin de la netteté & des bienféances autant que de la véritable vertu : qu'ils ont des idées de presque toutes les vertus, & qu'ils n'en ont presque aucune qui soit exacte ; parce qu'ils portent les unes jusqu'à des scrupules superstitieux, & qu'ils demeurent au dessous des autres.

D'ailleurs ces maximes sont seulement pour XIII.
La vertu
selon eux
est impos-
sible. les Talapains : non qu'ils croient que personne les puisse enfreindre sans péché : mais c'est qu'ils voyent bien qu'il est impossible que quelqu'un ne les enfreigne : par exemple, il faut bien que quelqu'un fasse du feu. Ils sont surpris de la beauté de nôtre Morale, quand on leur dit qu'elle appelle également tous les hommes à la vertu, parce qu'ils ne comprennent pas que ce soit une chose praticable : mais quand on le leur fait entendre, & qu'on leur dit que la vertu ne consiste pas en ces choses impossibles, en quoy ils la mettent, ils méprisent ce qu'on leur dit, & se croient bien plus

purs & plus vertueux, que les Chrétiens: ou plutôt ils reviennent à croire qu'eux seuls sont *Creeng*, c'est à dire purs, & que les Chrétiens sont *cahat* ou destinez au péché, comme le reste des hommes: prevention, qui nous doit bien confondre, & qui prouve l'extrême besoin que la raison humaine a d'une lumière Supérieure, pour ne se pas égarer dans la connoissance du bien & du mal, dont néanmoins les idées nous paroissent si faciles & si naturelles.

XIV.
Vanité
des Talapoins.

Si donc les Talapoins se croient seuls vertueux, il ne faut pas s'étonner s'ils se permettent aussi tout l'orgueil possible à l'égard des séculiers. Cet orgueil paroît en toutes choses: comme en ce qu'ils affectent de s'asseoir plus haut que les séculiers, de ne saluer jamais aucun séculier, & de ne pleurer jamais la mort d'aucun, non pas mesme celle de leurs parens. Ils ont une pratique, qui ressemble à la confession, car de temps en temps ils semblent rendre compte en secret à leur Supérieur de leurs déportemens: mais bien loin de s'avouer pecheurs, ils ne font que parcourir les Preceptes, pour dire qu'ils ne les ont point enfreints. Je n'ay point dérobé, disent-ils, je n'ay point menti, & ainsi du reste. En un mot ils ne sont point humbles, & ils ont plutôt l'idée des humiliations & des mortifications que celle de l'humilité.

XV.
Quelques
apparens-

Ils semblent connoître le recüeillement & la retraite. *Un Talapoin pêche si en marchant*

chant dans les rues il n'a pas ses sens recueillis. ces de
Un Talapoin pêche s'il se mêle d'affaires d'E- certaines
tat. On ne s'en mêle guere sans beaucoup de *vertus*
 distraction, & sans s'attirer l'envie & la haine de *Monasti-*
 plusieurs: ce qui ne convient pas à un Talapoin, *ques dans*
 qui ne doit songer qu'à son Convent, & à édi- *les Tala-*
 fier tout le monde par sa modestie. Mais d'ail- *pains.*
 leurs je croy qu'une sage Politique a eu beau-
 coup de part à interdire toutes affaires d'Etat à
 des gens, qui ont tant de pouvoir sur l'esprit
 des peuples. Ils connoissent l'obeïssance Reli-
 gieuse. L'obeïssance est la vertu de tout le mon-
 de en ce país-là; & il ne faut pas s'étonner
 qu'elle se trouve dans leurs Cloîtres. Ils con-
 noissent aussi la chasteté. Un Talapoin pêche
 s'il touffe pour attirer sur luy les regards des
 femmes; s'il regarde lui-même une femme avec
 complaisance, ou s'il en desire quelqu'une: s'il
 use de parfums sur sa personne: s'il met des
 fleurs à ses oreilles; & en un mot s'il se pare avec
 trop de soin. Et l'on diroit aussi qu'ils connois-
 sent la pauvreté: car il leur est defendu d'avoir
 plus d'un vêtement, & d'en avoir de précieux:
 de garder rien à manger du soir au lendemain:
 de toucher ny or ny argent, ny d'en desirer.
 Mais au fonds, comme ils peuvent abandonner
 leur profession, ils font si bien, que s'ils vivent
 pauvrement, tandis qu'ils sont Talapains, ils
 ne laissent pas d'amasser de quoy vivre à leur
 aise, quand ils cesseront de l'être. Et ce sont là
 les idées que les Siamois ont de la vertu.

C H A P I T R E XXII.

De la suprême félicité, & de l'extrême infélicité selon les Siamois.

I.
La parfaite
félicité.

IL me reste à expliquer en quoy ils mettent la parfaite félicité, c'est à dire la suprême récompense des bonnes œuvres, & le dernier degré de malheur, c'est à dire la plus grande punition des coupables. Ils croient donc que si par plusieurs transmigrations, & par un grand nombre de bonnes œuvres dans toutes les vies, une ame acquiert tant de mérite, qu'il n'y ait plus dans aucun monde aucune condition mortelle, qui soit digne d'elle, ils croient, dis-je que cette ame est dès lors exempte de toute transmigration, & de toute animation: qu'elle n'a plus rien à faire: qu'elle ne naît plus, ny ne meurt plus: mais qu'elle jouit d'une éternelle inaction, & d'une vraie impassibilité. *Nireupan*, disent-ils, c'est à dire cette ame a disparû: elle ne reviendra plus en aucun monde: & c'est ce mot que les Portugais ont traduit par ceux-cy, *elle s'est anéantie*, & par ceux-cy encore: *elle est devenue un Dieu*, quoy que dans l'opinion des Siamois ce ne soit pas un anéantissement véritable, ny une acquisition d'aucune nature divine.

II.
Ce que les
Portugais
ont appelé
Paradis &

Tel est donc le véritable Paradis des Indiens: car quoy qu'ils supposent une grande félicité dans le plus haut des neuf Paradis, dont nous

nous avons déjà parlé, ils disent pourtant que cette félicité n'est pas éternelle, ny exempte de toute inquiétude; puis que c'est un genre de vie, où l'on naît, & où l'on meurt. Par une pareille raison leur vray enfer n'est aucun de ces neuf lieux, que nous avons appelé enfers, & en quelques-uns desquels ils supposent des tourments & des flammes éternelles: car quoy qu'il y doive avoir éternellement des ames dans ces enfers, ce ne seront pas toujours les mêmes ames: aucune ame n'y sera éternellement punie; elles y naîtront pour y vivre un certain temps, & pour en sortir par la mort.

Mais le vray enfer des Indiens n'est comme je l'ay déjà dit, que les transmigrations éternelles de ces ames, qui ne parviendront jamais au *Nireupan* c'est à dire à *disparoître* dans toute la durée du monde, qu'ils pensent devoir estre éternelle. Ils croient de ces ames, que c'est pour leurs péchez, & faute d'acquiescer jamais un assez grand mérite, qu'elles passeront toujours d'un corps en un autre. Le corps, quel qu'il soit, est toujours, selon eux, une prison pour l'ame, où elle est punie de ses fautes.

Mais avant qu'un homme entre dans la suprême félicité, avant qu'il *disparoisse*, pour parler comme eux, ils croient qu'après l'action, par laquelle il achève de mériter le *Nireupan*, il jouit dès cette vie de grands Privilèges.

Enfers, ne font ny la parfaite félicité, ny l'extreme infelicité selon les Siamois.

117.

Le dernier degré d'infelicité.

IV.

Les merveilles qu'ils disent d'un homme qui mérite le Nir-

reupan, &
comment
ils luy
consa-
crent leurs
Temples.

Ils croient que c'est pour lors qu'un tel homme prêche la vertu aux autres avec bien plus d'efficace : qu'il acquiert une science prodigieuse, une force de corps invincible, le pouvoir de faire des miracles, & la connoissance de tout ce qui luy est arrivé dans toutes les transmigrations de son ame, & de tout ce qui luy doit arriver jusqu'à sa mort. Sa mort même doit être d'une espèce singuliere, qu'ils trouvent plus noble que la maniere commune de mourir. *Il disparoit*, disent-ils, *comme une étincelle qui se perd en l'air*. Et c'est à la memoire de ces fortes d'hommes, que les Siamois consacrent leurs Temples.

V.
Quoy
qu'ils en
croient
plusieurs,
ils n'en
honorent
qu'un seul
appelé
Sommo-
na-Co-
dom.

Or quoy qu'ils disent que plusieurs sont parvenus à cette felicité (afin, à mon avis, que plusieurs esperent d'y parvenir) ils n'en honorent pourtant qu'un seul, qu'ils estiment avoir surpassé tous les autres en vertu. Ils l'appellent *Sommona-Codom* : & ils disent que *Codom* estoit son nom, & que *Sommona* veut dire en langue Balie, un Talapoin des forêts. Il n'y a pas selon eux, de veritable vertu hors de la profession de Talapoin, & ils croient les Talapoins des forêts encore plus vertueux que ceux des villes.

VI.
Nulle
idée de
Divinité
chez les
Siamois.

Et c'est là certainement toute la Doctrine des Siamois, en laquelle je ne trouve nulle idée de Divinité. Les Dieux de l'ancien Paganisme que nous connoissons, regissoient la nature, punissoient les méchants, & recompen-

pensoient les bons : & quoy qu'ils fussent nez comme les hommes, ils estoient de race immortelle, & ne connoissoient point la mort. Les Dieux d'Epicure n'avoient soin de rien, non plus que Sommona-Codom ; mais il ne paroît pas que ce fussent des hommes parvenus par leur vertu à cet estat d'une inaction bien-heureuse : ils ne naissoient, ny ils ne mouroient. Aristote a reconnu un premier Moteur, c'est à dire un Etre puissant, qui avoit arrangé la nature, & qui luy avoit donné, pour ainsi dire, le branle, qui y conservoit l'harmonie. Mais les Siamois n'ont nulle idée semblable, bien éloignez de reconnoître un Dieu Createur : & ainsi je croy qu'on peut assurer que les Siamois n'ont nulle idée d'aucun Dieu, & que leur Religion se réduit toute entière au culte des morts. Et il faut bien que les Chinois l'entendent ainsi, & qu'ils n'estiment pas que Pagode veuille dire Dieu : car le P. Magaillans nous apprend qu'ils s'offensent quand on traite Confucius de *Pagode* ; parce que c'est le traiter, non pas de Dieu, ce qui ne seroit pas un outrage pour Confucius ; mais d'homme parvenu à la supreme vertu des Indiens, que les Chinois croyent fort inférieure à la vertu de Confucius.

CHAPITRE XXIII.

De l'Origine des Talapoins, & de leurs Opinions.

I.
Il semble
qu'il la
faille
chercher
dans l'An-
tiquité
Chinoise.

II.
Si les An-
ciens Chi-
nois ont
connu la
Divinité,
ils en ont
bien-tôt
corrompu
l'idée.

QUand j'ay voulu chercher par quels de-
grez la raison humaine a pû se preci-
piter dans des égarements si étranges, je croy
en avoir trouvé les vestiges dans l'Antiquité
Chinoise.

Les Chinois sont si anciens, qu'on doit pre-
sumer qu'ils ont au commencement connu le
vray Dieu, & par luy la distinction des œuvres
bonnes & mauvaises, & les recompenses ou
les peines que les unes & les autres doivent at-
tendre de ce Juge tout-puissant: mais que peu
à peu ils ont obscurci & corrompu ces idées.
Dieu, cet Etre si pur & si parfait, est devenu
tout au plus l'ame materielle du monde en-
tier, ou de sa plus belle partie, qui est le Ciel. Sa
Providence & sa Puissance n'ont plus été qu'une
puissance & une providence bornées, quoy
que pourtant beaucoup plus étendues que la
force & la prudence des hommes. *Il semble,*
dit le P. Trigaut, au premier livre de son
Expédition Chrétienne à la Chine. chap. 10.
que les anciens Chinois aient crû le Ciel & la
Terre animez, & qu'ils en aient adoré l'Ame
comme un Dieu suprême, l'appellant le Roy du
Ciel, ou simplement le Ciel & la Terre. Le
P. Trigaut pouvoit former le même doute sur
toutes

toutes choses : car la Doctrine des Chinois a de tout temps attribué des esprits aux quatre parties du monde , aux astres , aux montagnes, aux rivières, aux plantes, aux villes & à leurs fosses, aux maisons & à leurs foyers, & en un mot à toutes choses. Et tous les esprits ne leur paroissent pas bons : ils en reconnoissent de méchants, pour estre la cause immédiate des maux & des defastres auxquels la vie humaine est sujette. D'ailleurs comme ils ont crû que la terre & la mer tenoient au Ciel par l'horison , ils n'ont attribué qu'un même esprit, ou qu'une même ame au Ciel & à la terre : quoy que néanmoins, & peut-estre par quelque pensée contraire à leur premiere opinion, ils ayent bâti deux Temples differents, l'un consacré au Ciel, & l'autre à la Terre.

Comme donc l'ame de l'homme estoit, à leur avis, la source de toutes les actions vitales de l'homme ; ainsi ils donnoient une ame au Soleil, pour estre la source de ses qualitez & de ses mouvemens : & sur ce principe les ames répandues par tout, causant dans tous les corps les actions qui paroissent naturelles à ces corps, il n'en falloit pas davantage pour expliquer dans cette opinion toute l'Oeconomie de la nature, & pour suppléer la Toute-Puissance, & la Providence infinie, qu'ils n'admettoient en aucun Esprit, non pas même en celui du Ciel.

III.
Ils ont
ôté à Dieu
la Provi-
dence in-
finie, &
la Toute-
Puissance.

IV.
Ils ont
fait de
Dieu
comme
un Roy
de toute
la nature,
mais non
pas un
Roy tou-
jours
obéi.

A la verité, comme il semble que l'homme, usant des choses naturelles pour sa nourriture, ou pour sa commodité, a quelque pouvoir sur les choses naturelles, l'ancienne opinion des Chinois, donnant à proportion un semblable pouvoir à toutes les ames, supposoit que celle du Ciel pouvoit agir sur la nature, avec une prudence & une force incomparablement plus grandes que la prudence & la force humaines. Mais en même temps elle reconnoissoit dans l'ame de chèque chose, une force intérieure, indépendante par la nature du pouvoir du Ciel, & qui agissoit quelquefois contre les desseins du Ciel. Le Ciel gouvernoit la nature comme un Roy puissant : les autres ames luy devoient obéissance : il les y forçoit presque toujours, mais il y en avoit qui se dispensoient quelquefois de luy obéir.

V.
Confu-
cius croit
l'extrême
vertu im-
possible,
& par
consé-
quent il
croit im-
possible
l'idée,
que nous
avons de
Dieu.

Confucius parlant de la vertu sans bornes, qui est la vraie idée, que nous avons de la Divinité, la croit impossible. *Quelque vertueux*, dit-il, *que soit un homme, il y aura encore un degré de vertu, auquel il n'aura pu atteindre. Le Ciel même & la Terre, ajoûte-t-il, quoy que si grands, si parfaits & si bien-faisants, ne peuvent néanmoins satisfaire les desirs de tout le monde; à cause de l'inconstance des temps & des éléments : de telle sorte que l'homme trouve en eux de quoy reprendre, & même de justes sujets d'indignation. C'est pourquoy si l'on comprend bien la grandeur de l'ex-*
trême

trême vertu , on avoïera nécessairement que l'Univers entier n'en peut contenir ny soutenir le poids. Si au contraire on songe à ce point subtil & caché de perfection en quoy elle consiste , on avoïera que le Monde entier ne la sauroit diviser ny penetrer. Ce sont les paroles de *Confucius* , telles que le P. Couplet nous les a données , par où ce Philosophe semble n'avoir eu autre intention que de décrire la véritable Divinité , laquelle il croit impossible, puis qu'il ne la trouve nulle part , non pas même dans l'Esprit du Ciel & de la Terre , qui est ce qu'il croyoit de plus parfait.

La Puissance & la Providence Divines étant ainsi distribuées comme par morceaux , à une multitude d'Ames infinie , les anciens Chinois se trouverent obligez d'adresser à cette infinité d'ames ou d'esprits , les vœux & le culte qu'ils ne devoient qu'à un seul.

VI.

Le Culte
dû au
Créateur
divisé aux
Créatures.
par les an-
ciens Chi-
nois.

Ils firent de la nature une Monarchie invisible , qu'ils moulèrent sur la leur , & dont ils croyoient que les membres invisibles avoient une continuëlle correspondance avec les membres de la Monarchie Chinoise, qu'ils croyoient occuper à peu près toute la Terre. Ils donnèrent à l'Esprit du Ciel six principaux Ministres, comme le Roy de la Chine en a six , qui sont les Présidents des six premiers Tribunaux , où eux seulement ont voix délibérative. Ils croyoient que le Roy du Ciel (car ils don-

VII.

Ils firent
de toute
la nature
un Etat
pareil au
leur.

donnoient ce titre à l'Esprit du Ciel) ne se mêloit que de la personne & des mœurs du Roy de la Chine: que tous les hommes devoient honorer ce suprême Esprit, mais qu'il n'y avoit que le Roy de la Chine, qui fût digne de luy offrir des sacrifices; & ils n'avoient pour ces sacrifices aucun autre Prêtre. Les Ministres de la Chine offroient des sacrifices aux Ministres du Ciel: & chaque Officier Chinois honoroit ainsi un Officier pareil à luy auprès du Ciel. Le peuple sacrifioit à la foule des Esprits répandus par tout, & chacun estoit Prêtre en cette sorte de Culte: sans qu'il y eût aucun Ordre, ou Corps Religieux, pour le service des Temples, & pour les sacrifices.

VIII.
Ce que les
Indiens
ont ajouté à ces
erreurs.

Les Indiens croient aujourd'huy comme les anciens Chinois, des Ames, tant bonnes que mauvaises, répandues par tout; auxquelles ils ont distribué, pour ainsi dire, la Toute-Puissance Divine. Et l'on trouve encore des restes de cette opinion même parmy les Indiens, qui ont embrassé le Mahometisme. Mais par une nouvelle erreur les Payens des Indes ont crû toutes ces Ames de même nature, & ils les ont fait toutes rouler d'un corps en un autre. L'Esprit du Ciel des anciens Chinois avoit quelque air de Divinité: il estoit, ce semble, immortel, & non pas sujet à vieillir, & à mourir, & à laisser sa place à un successeur: mais dans la Doctrine Indienne de la Metempsycose, les Ames ne sont fixes nulle part,

part ; & se succédant par tout les unes aux autres , elles ne valent pas mieux l'une que l'autre par leur nature : elles sont seulement destinées à de plus hautes ou à de plus basses fonctions dans la nature , selon le mérite de leurs œuvres.

Aussi les Indiens n'ont-ils pas consacré de Temples aux Esprits , non pas même à celui du Ciel : parce qu'ils les croient tous des Ames , comme toutes les autres , qui sont encore dans la voye des transmigrations : c'est à dire dans le péché , & dans les peines de différentes sortes de vie , & par conséquent indignes d'avoir des Autels.

IX.
Pourquoy les Indiens n'ont point consacré de Temple aux Esprits , non pas même à celui du Ciel.

Que si les anciens Chinois avoient , pour ainsi dire , mis en pièces la Providence & la Toute-Puissance de Dieu , ils n'avoient pas moins divisé sa Justice. Ils assûroient que les Esprits , comme des Magistrats cachez , étoient principalement occupez à punir les fautes cachées des hommes : que l'Esprit du Ciel punissoit les fautes du Roy , les Esprits Ministres du Ciel les fautes des Ministres du Roy & ainsi des autres Esprits à l'égard des autres hommes.

X.
Les anciens Chinois ont divisé la justice de Dieu.

Sur ce fondement ils disoient à leur Roy , qu'encore qu'il fût le fils adoptif du Ciel , le Ciel néanmoins ne se laisseroit mener à son égard par aucune sorte d'affection , mais par la seule considération du bien , ou du mal , qu'il feroit dans le Gouvernement de son Royaume. Ils appeloient l'Empire Chinois

XI.
La justice du Ciel étoit principalement occupée à punir les fautes des Rois de la Chine.

nois le *Commandement Céleste* ; parce, disoient-ils, qu'un Roy de la Chine devoit gouverner son Etat comme le Ciel gouvernoit la nature, & que c'estoit au Ciel, qu'il devoit demander la science de gouverner. Ils reconnoissoient que non seulement l'art de regner estoit un présent du Ciel : mais que la Royauté même estoit donnée par le Ciel, & qu'elle estoit un présent difficile à conserver ; parce qu'ils supposoient que les Rois ne se pouvoient maintenir sur le Thrône sans la faveur du Ciel, ny plaire au Ciel que par la vertu.

XII.
Com-
ment ils
croient
leurs Rois
respon-
sables en-
vers le
Ciel des
mœurs de
leurs su-
jets.

Ils portoient cette Doctrine si avant, qu'ils prétendoient que la seule vertu des Rois pouvoit rendre tous leurs sujets vertueux ; & que par là les Rois étoient les premiers responsables envers le Ciel des mauvaises mœurs de leur Royaume. La vertu des Rois, c'est à dire *l'Art de regner selon les Loix de la Chine*, estoit, à leur avis, un Don du Ciel, qu'ils appeloient *Raison céleste* ou Raison donnée par le Ciel, & pareille à celle du Ciel : la vertu des sujets, c'est à dire selon eux, *les égards des Citoyens, tant des uns envers les autres, que de tous envers leur Prince, selon les Loix de la Chine*, estoit l'ouvrage des bons Rois. C'est peu, disoient-ils, de punir les crimes, il faut qu'un Roy les empêche par sa vertu. Ils louient un de leurs Rois d'avoir regné vingt-deux ans sans que le peuple s'en aperçût, c'est à dire sans qu'il sentît le poids de l'autorité Royale,

Royale, non plus que la force, qui meut la nature, & qu'ils attribuent au Ciel. Ils disent donc que pendant ces vingt-deux années il n'y eût pas un seul procès dans toute la Chine, ny une seule execution de justice : merveille qu'ils appellent *gouverner imperceptiblement comme le Ciel*, & qui seule peut faire douter de la fidelité de leur Histoire. Un autre de leurs Rois rencontrant, disent-ils, un malheureux, que l'on menoit au supplice, s'en prenoit à soy-même, de ce que sous son regne il se commettoit des crimes dignes de mort. Et un autre voyant la Chine affligée d'une stérilité de sept années, se condamna, s'il en faut croire leur Histoire, à porter les crimes de son peuple, comme s'en estimant seul coupable; & voulut se dévouer à la mort, & se sacrifier luy-même à l'Esprit du Ciel vengeur des crimes des Rois. Mais leur Histoire ajoute, que le Ciel content de la pitié de ce Roy l'exempta de ce sacrifice, & rendit la fertilité aux terres par une pluye subite & abondante. Comme le Ciel donc ne fait justice que du Roy, & qu'il ne s'en prend qu'au Roy de ce qu'il void de punissable dans le peuple, les Ministres du Ciel font justice des fautes secretes que font les Ministres du Roy, & tous les Officiers qui dépendent d'eux : & de la même maniere les autres Esprits veillent sur les actions des hommes, qui ont dans le Royaume de la Chine un rang pareil à celui, que ces Esprits

occupent dans la Monarchie invincible de la nature , dont l'Esprit du Ciel est le Roy.

XIII.
Les Chi-
nois crai-
gnent
leurs pa-
rents
morts.

Outre celà l'horreur naturelle qui la plupart des hommes ont des morts , qu'ils ont fort connu vivants ; & l'opinion que plusieurs ont de les avoir vû s'apparoître à eux , soit par un effet de cette horreur naturelle , qui les leur represente , soit par des songes si vifs , qu'ils ressembtent à la vérité , portèrent les anciens Chinois à croire que les ames de leurs Ancêtres , qu'ils estimoient estre d'une matiere fort subtile , se plaisoient à demeurer auprès de leur posterité , & qu'elles pouvoient , encore après leur mort , châtier les fautes de leurs enfants. Le peuple Chinois est encore aujourd'huy dans ces mêmes pensées des peines & des récompenses temporelles , qui viennent de l'Ame du Ciel & de toutes les autres Ames ; quoy que d'ailleurs pour la plus grande partie ils aient embrassé l'opinion de la Metempsychose inconnuë à leurs Ancêtres.

XIV.
Impieté
des Chi-
nois d'au-
jour-
d'huy ,
qui sont
gents de
lettres.

Mais peu à peu les gents de lettres , c'est à dire ceux qui ont des Grades de litterature , & qui seuls ont part au Gouvernement , estant devenus tout à-fait impies , & n'ayant pourtant rien changé au langage de leurs predecesseurs , ont fait de l'Ame du Ciel , & de toutes les autres ames , je ne say, quelles substances aériennes , & dépourvûës d'intelligence ; & pour tout Juge de nos œuvres , ils ont établi une fatalité aveugle , qui fait , à leur avis , ce
que

que pourroit faire une Justice toute-puissante & toute-éclairée. Combien cette impiété est ancienne à la Chine, il ne m'appartient pas de le décider. Le P. de Rhodes dans son Histoire du Tonquin en accuse Confucius même : le P. Couplet à qui nous devons la Traduction de plusieurs Ouvrages de ce Philosophe, l'en prétend justifier : & il rapporte en même temps plusieurs raisonnemens des Chinois récents, par lesquels ils tâchent de faire voir que c'est une chose toute-conforme aux principes de la nature, que par des sympathies secrètes, mais certaines, entre la vertu & le bonheur, & entre le vice & le malheur, la vertu soit toujours heureuse, & le vice toujours malheureux : mais en vérité leurs raisonnemens sont si guindez & si forcez, & conviennent si mal au langage de leurs Ancêtres, qu'on void bien, qu'ils ne sont que l'effet d'un grand dérèglement d'imagination, qui n'étoit point dans leurs Ancêtres.

Les Siamois ne craignent pas moins les Esprits, que les Chinois ; quoy qu'ils n'imaginent peut-estre pas de la conformité entre le Royaume des morts & le leur, & comme d'ailleurs ils n'ont pas moins perdu que les Chinois l'idée de la Divinité, & qu'ils ont pourtant conservé cette ancienne maxime, qui promet des récompenses à la vertu, & qui menace le crime de châtimens, ils n'ont pu prendre d'autre parti, que d'attribuer cette justice

XV.

Les Siamois

n'ont point d'autre

juge des actions humaines que la fatalité.

justice distributive à une fatalité aveugle. De sorte que selon eux, c'est la fatalité, qui fait passer les ames d'un estat à un autre meilleur ou pire, & qui les y retient plus ou moins proportionnément à leurs œuvres bonnes ou mauvaises. Et c'est par ces degrez que les hommes sont tout à fait déchûs de la vérité, quand ils ont voulu se conduire par cette raison si foible, dont ils se glorifient si fort.

XVI.
Les Indiens
croient
les Talapoins &
leur Do-
ctrine
aussi an-
ciens que
le genre
humain.

Quant à l'origine des Talapoins, & de leurs pareils, qui sont répandus dans tout l'Orient, sous divers noms, comme de Bramines, de Jogues & de Bonzes, elle est si cachée dans l'antiquité, qu'il est difficile, à mon avis, qu'on la découvre jamais. Il paroît que les Indiens croient ce genre d'hommes, & leur Doctrine aussi anciens que le Monde. Ils ne nomment point leur Instituteur; & ils pensent que c'est de cette profession, qu'ont esté tous les hommes, dont les statuës sont honorées dans leurs Temples, & tous ces autres qu'ils supposent avoir esté adorez avant ceux, qu'ils adorent aujourd'hui.

XVII.
Les Chi-
nois
nomment
Che-Kià
pour
l'Auteur
de cette
Doctrine.

Les Chinois disent que les Bonzes & leur Doctrine leur sont venus des Indes, la huitième année du regne de Mim-ti, qui répond à la 65^{me.} de nôtre salut: & comme ils aiment à donner l'origine de toutes choses, ils disent que ce fut un Siamois nommé *Che-Kià*, qui en fut l'Auteur, environ mille ans avant la Naissance de JESUS-CHRIST, quoy que les

les Siamois mêmes ne disent rien de pareil, & que se piquant d'ancienneté en toutes choses, comme tous les autres Indiens, ils pensent que la Doctrine de la Metempsychose soit aussi ancienne que les ames mêmes. Les Japponois appellent *Chakà*, le Che-Kià des Chinois, & les Tonkinois ont corrompu ce même nom d'une autre sorte : car ils l'appellent *Thikà*, selon le P. de Rhodes.

Or ces mots de *Che-Kià* & de *Chakà* ap- XVIII.
prochent assez de ces mots Siamois *Tcháou-cà* Que ce
& *Tcháou-coù* pour me faire soupçonner qu'ils Che-Kià
n'en sont qu'une légère corruption. *Tcháou-* n'est ap-
cà, & *Tcháou-coù* veulent dire *Monseigneur*, parem-
ou mot à mot *Seigneur de moy*, avec cette dif- ment que
ference, que le mot de *cà* qui veut dire *moy*, le nom
ne s'employe que par les esclaves en parlant à Siamois
leur maître, ou par ceux qui veulent rendre des Tala-
un pareil respect à celui, à qui ils parlent ; au pous.
lieu que le mot de *coù*, qui veut dire aussi
moy, n'est pas si respectueux, & se joint au
mot de *Tcháou*, pour parler en tierce per-
sonne de celui, qu'on traite de son Seigneur.
En parlant donc à un Talapoin on luy dira
Tcháou-cà, & en parlant de luy à un autre on
le nommera *Tcháou-coù*. Mais ce qui est à
remarquer, c'est que les Talapous n'ont point
d'autre nom en Siamois : si bien qu'on dit
mot à mot, *je veux estre Monseigneur*, pour
dire *je veux estre Talapoin*, *crái pen Tcháou-*
coù. Ils appellent leur Sommona - Codom
Prá-

Prá-ponti Tcháon, ce qui mot à mot veut dire *le grand & l'excellent Seigneur*, & c'est en ce sens-là, qu'ils le disent de leur Roy: mais ces mots peuvent aussi vouloir dire *le grand & l'excellent Talapoin*. De même parmi les Arabes le mot de *Moula*, qui veut dire un Docteur de la Loy, signifie proprement *Seigneur*, & le mot de *Maître* est équivoque en nôtre langue: on le dit d'un Docteur, & on le dit aussi du Roy. Je trouve donc de l'apparence à croire que les Chinois ayant reçu la Doctrine de la Metempsychose de quelque Talapoin Siamois, ils ont pris le nom general de la profession, pour le nom propre de l'Auteur de la Doctrine: & cela est d'autant plus plausible, qu'il est certain d'ailleurs que les Chinois appellent aussi du nom de *Che-Kia* leurs Bonzes, comme les Siamois appellent *Tcháou-con* leurs Talapoins. On ne peut donc assurer sur le témoignage des Chinois, qu'il y ait eu mille ans avant JESUS-CHRIST un Indien nommé *Che-Kia* Auteur de l'opinion de la Metempsychose: puis que les Chinois, qui n'ont reçu cette opinion, que depuis la mort de JESUS-CHRIST, & peut-estre bien plus tard qu'ils ne disent, sont obligez d'avouer qu'ils n'ont rien dit de ce *Che-Kia* que sur la foy des Indiens; lesquels n'en disent pas un seul mot, ne songeant pas qu'il y ait jamais eu aucun premier Auteur de leurs opinions.

Avant

Avant les Bonzes venus des Indes à la Chi-
 ne, les Chinois n'avoient aucuns Prêtres ny
 Religieux; & ils n'en ont pas encore pour leur
 ancienne Religion, qui est celle de l'Etat. Par-
 mi eux, comme parmi les Grecs, la plus an-
 cienne maniere d'instruire les Peuples étoit par
 la Poësie & par la Musique. Ils avoient trois-
 cent Odes, dont *Confucius* fait grand cas,
 pareilles aux Ouvrages de Salomon: car elles
 contenoient non seulement la connoissance
 des plantes, mais tous les devoirs d'un bon
 Citoyen Chinois, & sans doute toute leur Phi-
 losophie: & peut-estre que ces Odes se sont
 encore conservées. Les Magistrats avoient soin
 de les faire chanter publiquement, & *Confu-
 cius* se plaint de ce qu'il voyoit de son temps
 cette pratique presque éteinte, & toute l'an-
 cienne Musique perdue. Selon luy, la plus
 sûre marque de la perte d'un Etat estoit la per-
 te de la Musique, & Platon croyoit comme
 luy la Musique essentielle à la bonne politique.
 Ces deux grands Philosophes avoient compris
 que les mœurs ne se peuvent conserver sans
 l'instruction continuëlle du peuple, & que les
 Loix, c'est à dire l'unique fondement de l'Au-
 torité publique & du repos public, ne peuvent
 durer long-temps, où les mœurs sont corrom-
 puës: car où les mœurs sont corrompuës on
 ne songe qu'à violer ou à éluder les Loix. Les
 Savants remarquent dans le Pentateuque les
 vestiges d'une parcellle Poësie, qui contenoit

XIX.

L'ancien-
 ne manie-
 re d'in-
 struire les
 peuples
 étoit par
 la Poësie,
 & par la
 Musique.

l'Histoire des Hommes Illustres , mesme de ceux qui estoient plus anciens que le déluge : Moïse en cite de certains endroits, où l'on remarque le stile Poétique.

XX.
Com-
ment les
Talapoins
& leurs
pareils
peuvent
avoir suc-
cédé à
l'ancienne
Poësie, &
à la Musi-
que.

Je m'imaginer donc que les hommes ennuyez de chanter tousjours les mesmes choses, & perdant peu à peu l'intelligence des vieilles chansons, ont cessé de les chanter, & ont cherché des commentaires aux Vers, qu'ils ne chantoient plus faute de les bien entendre : qu'alors les Magistrats ont laissé le soin de ces commentaires à d'autres hommes, & que ceux-cy abusant peu à peu de la créance des peuples, ont mêlé à leurs leçons bien des choses à leur avantage particulier, qui sont la source de la veneration superstitieuse, que les Indiens ont encore aujourd'huy pour les Talapoins & pour leurs Confreres.

Quoy qu'il en soit, leur habit, leurs Convents, & leurs Temples sont inviolables, encore que les revolutions de ce pais-là ayent fait voir des exemples du contraire. Vliet, que j'ay souvent cité, rapporte que quand le Père du Roy, qui regne aujourd'huy, s'empara de la Couronne, il ne crut pas pouvoir attenter sûrement sur la personne de l'un des Princes de la famille Royale, que par adresse il ne luy eût fait quitter auparavant la pague de Talapoin qu'il portoit. De mesme lors que cet Usurpateur fut mort, son fils qui regne aujourd'huy, voyant son oncle paternel s'emparer

rer du Thrône, se fit Talapoin pour mettre sa vie en sûreté, comme je l'ay rapporté au commencement de cette Relation.

CHAPITRE XXIV.

Des Contes fabuleux que les Talapoins & leurs pareils ont entez sur leur Doctrine.

LEs Talapoins sont donc obligez de suppléer la Musique ancienne, & d'expliquer au peuple de vive voix leurs livres Balis. Ces livres sont remplis de contes extravagans entez sur la Doctrine que j'ay expliquée : & ces fables sont à peu près les mêmes par toute l'Inde, comme le fonds de la Doctrine est par tout le même, ou à peu près. Ils croient par tout la Metempsychose, & qu'elle n'est qu'un moyen de punir les ames de leurs fautes, & de les porter peu à peu à la perfection. Ils croient des esprits répandus par tout, bons & mauvais, capables d'ayder & de nuire, mais qui ne sont autres que les ames des morts, & ils admettent le culte de ces esprits, quoy qu'ils ne leur élèvent point d'autels; mais seulement aux manes des hommes, qu'ils croient estre parvenus au comble de la vertu, autant qu'ils croient la vertu possible. Ils ont tous quelque bête à quatre piés, qu'ils preferent à toutes les autres, quelque oyseau favory, & quelque arbre, qu'ils reverent principalement. Ils croient tous la

I.
Fables
commu-
nes à tous
les In-
diens.

même chose du prétendu dragon qui cause les éclipses, & de la prétendue montagne, autour de laquelle tout le Ciel tourne pour faire les jours & les nuits. Ils ont à peu près les mêmes cinq préceptes de Morale, ils content à peu près le même nombre d'Enfers & de Paradis. Ils attendent tous d'autres hommes, qui doivent mériter des autels, comme ceux à qui ils en ont déjà consacré; afin que chacun ait le champ libre de prétendre à la suprême vertu. Ils supposent tous que les astres, les montagnes, les rivières, & en particulier le Gange, peuvent penser, parler, se marier & avoir des enfans. Ils content tous des Metempsychoses ridicules des hommes qu'ils adorent, en cochons, en singes & en d'autres bêtes. Abraham Roger dans son Livre de la Religion des Bramines raconte que les Payens de Paliacate sur la côte de Coromandel, croient que leur *Brama* qu'ils adorent, naquit à peu près comme quelques livres Babilis content que Sommona-Codom est né, savoir d'une fleur, qui estoit née du nombril d'un enfant, lequel, disent-ils, estoit une feuille d'arbre en forme d'enfant se mordant l'orteil, & nageant sur l'eau qui seule subsistoit avec Dieu. Ils ne prennent pas garde que *la feuille-enfant* subsistoit aussi: & selon Abraham Roger, on croit en Dieu en ce Pais-là, mais en un Dieu qu'on n'adore point: & sans doute qu'il l'a avancé avec aussi peu de fondement, que d'autres ont écrit que les Siamois croient un Dieu.

Il n'a pastenu à moy qu'on ne m'ait donné la vie de *Sommona-Codom* traduite de leurs livres, mais ne l'ayant pû avoir, j'en rapporteray ce qu'on m'en a dit. Quelque merveilleuse qu'ils prétendent qu'ayt esté sa naissance, ils ne laissent pas de luy donner un Père & une Mère. Sa Mère dont on trouve le nom dans quelque'un de leurs livres *Balis*, s'appeloit, disent-ils, *Mahà Maria*, ce qui semble vouloir dire la grande Marie; car *Mahà* veut dire grand. Mais on trouve écrit *Mania* aussi souvent que *Maria*: ce qui prouve presque que ce sont deux mots *man ya*, parce que les Siamois ne confondent l'n avec l'r qu'à la fin des mots, ou à la fin des syllabes, qui sont suivies d'une consone. Quoy qu'il en soit, cela n'a pas laissé de donner de l'attention aux Missionnaires, & a peut-être donné lieu aux Siamois, de croire que Jesus étant fils de Marie, étoit frere de *Sommona-Codom*, & qu'ayant esté crucifié, il estoit ce frere scelerat, qu'ils donnent à *Sommona-Codom* sous le nom de *Thevetat*, & qu'ils disent être puni en enfer d'un supplice, qui tient quelque chose de celui de la Croix. Le Père de *Sommona-Codom* étoit selon ce mesme livre *Bali* un Roy de *Teve Lancà*, c'est à dire un Roy de la celebre Ceylan: mais les livres *Balis* sans date & sans nom d'auteur, n'ont pas plus d'autorité que toutes les traditions, dont on ignore l'origine. Voicy maintenant ce que l'on raconte de *Sommona-Codom*.

II.
Les Fa-
bles que
les Sia-
mois con-
tent de
leur Som-
mona-
Codom.

On dit qu'il fit une aumône de tous ses biens; & que sa charité n'étant pas encore satisfaite, il s'arracha les yeux, & tua sa femme & ses enfans, pour les donner à manger aux Talapoins de son siècle. Merveilleuse contrariété d'idées en ce Peuple, qui ne défend rien tant que de tuer, & qui rapporte les plus exécrables parricides, comme les œuvres les plus méritoires de Sommona-Codom. Peut-être pensent-ils qu'à titre de propriété un homme a autant de droit sur la vie de sa femme, & sur celle de ses enfans, qu'il leur semble qu'il en a sur la sienne propre: car il n'importe si d'ailleurs l'Autorité Royale défend aux Siamois particuliers d'user de ce droit prétendu de vie & de mort sur leurs femmes, sur leurs enfans, & sur leurs esclaves: au lieu qu'elle seule en use également sur tous ses sujets, peut-être par cette maxime du gouvernement Despotique, que la vie des sujets appartient au Roy en propriété.

Les Siamois attendent un autre Sommona-Codom, je veux dire un autre homme miraculeux comme luy, qu'ils nomment déjà *Pra Narotte*, & qu'ils supposent avoir esté prédit par Sommona-Codom mesme. Et ils disent de luy, par avance, qu'il tuera deux enfans qu'il aura, qu'il les donnera à manger aux Talapoins, & que ce sera par cette pieuse aumône qu'il consommera sa vertu. Cette attente d'un nouveau Dieu, pour me servir de ce terme, les rend

atten-

attentifs & credules, toutes les fois qu'on leur propose quelqu'un, comme un Personnage extraordinaire, sur tout si celuy qu'on leur propose, est entierement stupide, parce que l'entière stupidité ressemble à ce qu'ils se figurent de l'inaction & de l'impassibilité du Nireupan. Par exemple, il parut il y a quelques années à Siam, un jeune garçon né muët, & si hebeté, qu'il ne sembloit avoir rien d'humain que la figure : neanmoins le bruit se répandit par tout le Royaume, qu'il estoit de la race des premiers hommes, qui ont habité ce pais-là, & qu'il devoit quelque jour devenir Dieu, c'est à dire parvenir au Nireupan. Le peuple accourût à luy de toutes parts, pour l'adorer & luy faire des presens, jusqu'à ce que le Roy craignant les suites de cette follic, la fit cesser par le châtiment de quelques-uns de ceux, qui s'y estoient laissé aller. J'ay lû quelque chose de pareil dans l'*India Orientale* de Tosi. *Tom. I. pag. 203.* Il rapporte que les Bonzes de la Cochinchine ayant élevé parmy eux un enfant stupide, le montrerent au peuple comme un Dieu, & qu'après s'estre enrichis des presents que le peuple luy fit, ils publierent que ce Dieu pretendu vouloit se brûler, & il ajoute qu'ils le brûlerent en effet publiquement, après luy avoir ravi les sens par quelque brûvage, nommant extase l'état insensible, où ils l'avoient mis. Cette derniere Histoire est donnée comme une fripponnerie

des Bonzes , mais elle fait voir , aussi bien que la premiere , la creance qu'ont ces peuples , qu'il peut tous les jours naître quelque nouveau Dieu , & l'inclination , qu'ils ont à prendre l'extreme stupidité , pour un commencement du Nireupan.

Sommona - Codom s'étant degagé par les aumônes que j'ay dites , de tous les attachemens de la vie , s'adonna au jeûne , à l'oraison , & aux autres pratiques de la vie parfaite : mais comme ces pratiques ne sont possibles qu'aux Talapoins , il embrassa la profession de Talapoin ; & quand il eut mis de comble à ses bonnes œuvres , aussi-tôt il en acquit tous les privileges.

Il se trouva doiué d'une si grande force , qu'il vainquit en combat singulier un autre homme d'une vertu déjà consommée , qu'ils appellent *Prá Soïane* , & qui doutant de la perfection , à laquelle Sommona-Codom étoit parvenu , le défia pour éprouver ses forces , & fut vaincu. Ce *Prá Soïane* , n'est pas le seul Dieu , ou plutôt le seul homme parfait , qu'ils pretendent avoir esté contemporain de Sommona-Codom. Ils en nomment plusieurs autres , comme *Prá Ariaferia* , de qui ils disent , qu'il avoit quarante brasses de haut , que ses yeux en avoient trois & demie de large , & deux & demie de tour , c'est à dire , moins de circonference que de Diametre , s'il n'y a faute dans l'écrit d'où j'ay tiré cette remarque. Les Siamois

mois ont un temps de merveilles, comme en avoient les Egyptiens & les Grecs, & comme les Chinois en ont. Par exemple, leur principal livre qu'ils croyent être l'ouvrage de Sommona-Codom même, conte qu'un certain éléphant avoit trente-trois têtes, que chacune de ses têtes avoit sept dents, chaque dent sept étangs, chaque étang sept fleurs, chaque fleur sept feuilles, chaque feuille sept tours, & chaque tour sept autres choses, qui en avoient chacune sept autres, & celles-cy encore d'autres, & tousjours par sept : car les nombres ont tousjours esté un grand sujet de superstition. Ainsi il y a dans l'Alcoran, si ma mémoire ne me trompe, un Ange a un fort grand nombre de têtes, dont chacune a autant de bouches, & chaque bouche autant de langues, qui louent Dieu autant de fois chaque jour.

Outre la force corporelle Sommona-Codom eût la puissance de faire toutes sortes de miracles. Par exemple, il pouvoit se rendre aussi gros & aussi grand qu'il vouloit ; & au contraire il se rendoit si petit, quand il vouloit, qu'il se déroboit à la vûe, & se tenoit sur la tête d'un autre homme, sans être ny senti par son poids, ny aperçu des yeux d'autrui. Dès lors il eût pû s'anéantir luy-même, & mettre quelque autre homme à sa place : c'est à dire que dès lors il eût pû jouir du repos du Nireupan. Il connut tout d'un coup & parfaitement toutes les choses du Monde : il

penetra également le passé & l'avenir; & ayant donné à son corps une agilité entière, il se transporta sans peine d'un lieu à un autre, pour prêcher la vertu à toutes les Nations.

Il eut deux principaux Disciples, l'un de la main droite, & l'autre de la main gauche: on les met tous deux derrière luy, & côte à côte l'un de l'autre sur les autels, mais leurs statues sont moindres que la sienne. Celui qu'on place à sa droite s'appelle *Prá Moglà*, & celui qui est à sa gauche s'appelle *Prá Saribout*. Derrière ces trois statues, & sur le même autel, il y en a toujours quelques autres, qui ne représentent que les Officiers du dedans du Palais de Sommona-Codom. Je ne saurois dire, si elles ont des noms. Le long des galeries en forme de Cloître, qui sont quelquefois autour des Temples, sont les statues des autres Officiers du dehors du Palais de Sommona-Codom. Ils content de *Prá Moglà*, qu'à la prière des damnez il renversa la Terre, & prit dans le creux de sa main tout le feu d'Enfer; mais que voulant l'éteindre il n'en pût venir à bout, parce que ce feu séchoit les rivières au lieu de s'y éteindre, & qu'il consumoit tout ce sur quoy *Prá Moglà* le posoit. *Prá Moglà* alla donc prier *Prá Pouti Tcháou*, c'est à dire Sommona-Codom, d'éteindre le feu d'Enfer; mais quoy que *Prá Pouti Tcháou* eût pû le faire, il ne le trouva pas à propos, parce, disoit-il, que les hommes deviendroient



*Statuë de
cuiure .*



*Statuë de brique
dorée en demi-
relief.*



Statuë de cuiure doré.



droient trop méchants, s'ils perdoient la crainte de ce supplice.

Or depuis même que *Prá Pouti Tcháou* fut parvenu à cette haute vertu, il ne laissa pas de tuër un *Mar*, ou un *Man* (car ils écrivent *Mar & Man*, quoy qu'ils prononcent toujours *Man* :) & en punition de cette grande faute, sa vie ne s'étendit que jusqu'à quatre-vingt ans, après quoy il mourut en *disparoisant* tout d'un coup comme une étincelle qui se perd en l'air.

Les *Man* étoient un peuple ennemy de *Sommona-Codom*, dont ils appellent le Roy *Payà Man*; & parce qu'ils supposent que ce peuple étoit ennemy d'un si saint homme, ils en font un peuple monstrueux, avec un visage fort large, des dents horribles par leur grandeur, & des serpents à la tête au lieu de cheveux.

Un jour donc que *Prá Pouti Tcháou* mangea de la chair de cochon, il en eut une colique qui le tua: fin admirable d'un homme si abstinant: mais c'est qu'il falloit qu'il mourût par un cochon, parce qu'ils supposent que l'ame du *Man* qu'il tua, n'étoit pas alors dans le corps d'un *Man*, mais dans le corps d'un cochon: comme si une ame pouvoit estre estimée, même selon leur opinion, l'ame d'un *Man*, quand elle est dans le corps d'un cochon. Mais tous ces forgeurs de contes ne sont pas si attentifs aux Principes de leur Doctrine.

Sommona-Codom avant de mourir ordonna qu'on luy consacrat des statuës & des Temples, & depuis sa mort il est dans cet état de repos, qu'ils expriment par le mot de Nireupan. Ce n'est pas un lieu, mais une maniere d'être: car à parler juste, disent-ils, Sommona-Codom n'est nulle part, & il ne jouit d'aucune felicité: il est sans nul pouvoir, & hors d'état de faire ny bien ny mal aux hommes: expressions que les Portugais ont renduës par le mot d'aneantissement. Neanmoins d'autre part les Siamois estiment Sommona-Codom heureux, ils luy adressent des prières, & luy demandent tout ce dont ils ont besoin: soit que leur Doctrine ne convienne pas avec elle-mesme: soit qu'ils portent leur culte au de-là de leur Doctrine: mais en quelque sens qu'ils attribuent du pouvoir à Sommona-Codom, ils conviennent qu'il n'en a que sur les Siamois, & qu'il ne se mêle point des autres peuples, qui adorent d'autres hommes que luy.

III.
Qu'il y a
de l'appar-
ence que
Sommo-
na-Co-
dom n'a
jamais
été.

Comme donc ils ne disent rien que de fabuleux de leur Sommona-Codom, qu'ils ne le regardent pas mesme comme l'Auteur de leurs Loix & de leur Doctrine, mais tout au plus comme celuy qui les à rétablies parmy les hommes, & qu'enfin ils n'ont nul memoire raisonnable de luy, on peut douter, ce me semble, qu'il y ait jamais eu un tel homme. Il paroît avoir été inventé à plaisir pour être l'idée d'un homme, que la vertu, comme ils
la

la conçoivent , ait rendu heureux , dans les temps de leurs fables , c'est à dire au de-là de tout ce que leurs Histoires ont de certain. Et parce qu'ils ont crû nécessaire de donner en même temps une idée opposée , d'un homme que sa méchanceté ait soumis à de grandes peines , ils ont apparemment inventé ce *Tévetat* , qu'ils supposent avoir esté frere de Sommona-Codom & son ennemi. Ils les donnent tous deux pour Talapoins , & quand ils disent que Sommona-Codom a esté Roy , ils le disent , comme ils disent qu'il a esté finge & cochon. Ils supposent que dans les diverses transmigrations de son ame il a esté toutes choses , & toujours excellent dans chaque espèce , c'est à dire qu'il a esté le plus louable de tous les cochons , comme le plus loüable de tous les Rois. Je ne say d'où Mr. Gervaise tient que les Chinois prétendent que Sommona-Codom estoit de leur país : je n'en ay rien vû dans les Relations de la Chine , mais seulement ce que j'ay dit de Chekià ou Chakà.

On m'a donné la vie de *Tévetat* traduite du Bali , mais pour ne pas interrompre mon discours , je la mettray à la fin de cette Relation. C'est aussi un tissu de fables , & un curieux échantillon de la maniere de penser de ces gens-là , touchant les vertus & les vices , les peines & les recompenses , la nature & les transmigrations des ames.

Je ne doy pas obmettre ce que je tiens de

tymolo-
gie de
Sommo-
na-Co-
dom, &
sur quelle
langue
peut-être
la Balie.

Mr. Herbelot. J'ay crû le devoir consulter sur tout ce que je say de Siamois ; afin qu'il vît ce que les mots, que j'en say, peuvent avoir de commun avec l'Arabe, le Turc, & le Persan : & il m'a dit que *Suman*, qu'il faut prononcer *Souman*, veut dire *Ciel* en Persan, & que *Codum* ou *Codom* veut dire *ancien* en la même langue ; si bien que *Sommona-Codom* semble vouloir dire *le Ciel éternel* ou *incrée*, parce qu'en Persan & en Hebreu, le mot qui veut dire *ancien* signifie aussi *incrée* ou *éternel*. Et touchant la langue Balie, il m'a dit que l'ancien Persan s'appelle *Pahalevi* ou *Pahalî*, & qu'entre *Pahalî* & *Bahalî* les Persans ne mettent point de différence. Ajoutez que le mot *Pout* qui en Persan veut dire *Idole*, ou *faux-Dieu*, & qui sans doute vouloit dire *Mercur*, quand les Persans estoient Idolâtres, signifie *Mercur* chez les Siamois, comme je l'ay déjà marqué. *Mercur*, qui estoit le Dieu des Sciences, paroît avoir esté adoré par toute la terre ; parce sans doute, que la Science est un des plus essentiels attributs du vray Dieu. Remarques qui pourront à l'avenir exciter la curiosité des gents Savants, qui seront destinez à voyager en Orient.

v.
Elle sem-
ble prou-
ver que le
culte du
Ciel des
Chinois

Mais je ne say si dés à cette heure il n'est pas permis de croire que c'est une preuve de ce que j'ay dit, que les Ancêtres des Siamois doivent avoir adoré le Ciel, comme les anciens Chinois, & comme peut-estre les anciens

ciens Perses; & qu'ayant ensuite embrassé la Doctrine de la Metempsychose , & oublié le vrai sens du nom de Sommona-Codom, ils ont fait un homme de l'Esprit du Ciel, & luy ont attribué toutes les fables que j'ay dites.

C'est un grand art, pour changer la créance des peuples, de leur laisser leurs anciens mots en les revêtissant d'idées nouvelles. Ainsi, il peut-estre que les Ancêtres des Siamois ayent crû que l'esprit du Ciel régissoit toute la nature, quoy que les Siamois d'aujourd'huy ne le croient pas de Sommona-Codom : ils croient au contraire, comme j'ay dit, qu'un tel soin est opposé à la suprême félicité. Ils croient aussi que Sommona-Codom a péché, & qu'il en a esté puni, lors même qu'il estoit déjà digne du Nirupan, parce qu'ils croient l'extrême vertu impossible. Ils croient que le Culte de Sommona-Codom n'est que pour eux, & que chez les autres Nations il y a d'autres hommes, qui se sont rendu dignes des autels, & que ces autres Nations doivent adorer.

Tous les Indiens en general sont donc per-
suadez que de differents peuples doivent avoir
de differents cultes, mais en approuvant que
les autres peuples ayent chacun leur culte, ils
ne comprennent pas que l'on veuille leur ôter
le leur. Ils ne pensent pas comme nous que la
foy soit une vertu : ils croient, parce qu'ils
ne savent pas douter ; mais ils ne se persuadent

pas

pas qu'il y ait une foy & un culte, qui doivent estre la foy & le culte de toutes les Nations. Leurs Prêtres ne leur prêchent pas qu'une ame sera punie en l'autre monde, pour n'avoir pas crû en celuy-cy les Traditions de son païs, parce qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'aucun d'eux nie les fables de leurs livres. Ils sont prêts à croire tout ce qu'on leur dit d'une Religion étrangere, quelque incomprehensible qu'elle soit : mais ils ne peuvent croire que la leur soit fausse : & encore moins pourroient-ils se résoudre à changer leurs Loix, leurs mœurs & leur culte. On a beau leur faire voir des contrarietez & des ignorances grossières dans leurs livres : ils en conviennent quelquefois, mais ils ne rejettent pas pour cela leurs livres ; comme pour quelque chose de faux, nous ne rejetons pas tout un Historien ny tout un livre de Physique. Ils ne croient pas que leur Doctrine ait esté dictée par une vérité éternelle & infaillible, dont ils n'ont seulement pas l'idée, ils croient leur Doctrine née avec l'homme, & écrite par des hommes, qui leur paroissent avoir eu un savoir extraordinaire, & avoir mené une vie fort innocente : mais ils ne croient pas que ces hommes n'ayent jamais péché : ny qu'ils ne se soient jamais trompez. Comme ils ne reconnoissent nul Auteur de l'Univers, ils ne reconnoissent nul premier Législateur. Ils bâtissent des Temples à la memoire de certains hommes,

mes, de qui ils croyent mille fables, que la superstition de leurs Ancêtres a inventées dans le cours de plusieurs siècles : & c'est ce que les Portugais ont appelé les Dieux des Indes. Les Portugais ont crû que ce qui estoit honoré d'un culte public, ne pouvoit estre qu'un Dieu : & quand les Indiens ont accepté ce mot de Dieu pour ces hommes, à la memoire desquels ils consacrent leurs Temples, c'est qu'ils n'en ont pas compris la force.

Il n'y a rien qui se prenne en plus de sens divers, ny qui reçoive plus de différentes interpretations que le culte extérieur. Les statues n'ont pas toujours esté des marques d'un honneur divin. Les Grecs & les Romains en ont élevé, comme nous faisons, à des hommes encore vivants, sans aucun dessein d'en faire des Dieux. Les Chinois passent plus avant, & non seulement ils consacrent des statues à des Magistrats encore vivants, mais ils leur élèvent des espèces de Temples, & d'édifices sacrez : ils leur établissent un culte accompagné de prosternations, de parfums, & de lumieres; & ils conservent de certaines choses de leur habillement comme des reliques : quoy qu'on ne puisse croire qu'ils regardent ces Magistrats encore vivants comme des Dieux, mais comme des hommes fort inférieurs au Roy de la Chine leur Maître, dont ils ne font pas une Divinité. Il y a plusieurs Princes Chrétiens, qui sont servis à genoux; & les

VII.
Que le
culte des
Siamois
ne prouve
pas qu'ils
croient
une Divi-
nité.

Dépu-

Députez du tiers Etat ne parlent au Roy qu'en cette posture. Nous donnons de l'encens aux Particuliers dans nos Eglises ; & les Chrétiens honorent leurs Princes de beaucoup , & de grandes marques du culte extérieur. Ainsi le culte extérieur des Indiens n'est pas une preuve qu'ils reconnoissent , du moins à présent , aucune Divinité ; & jusques-là on doit les appeler Athées plutôt qu'Idolâtres. Mais quand ils offrent des sacrifices à d'autres , qu'à Dieu , & qu'ils y joignent des vœux pour se les rendre propices , on ne peut les excuser d'Idolâtrie : car pour avoir entièrement oublié la Divinité , ils n'en font que plus Idolâtres , lors qu'ils terminent leur culte à ce qui n'est pas Dieu , & qu'ils en font le seul objet de leur Religion.

C H A P I T R E XXV.

Diverses Observations à faire en prêchant l'Evangile aux Orientaux.

I. **D**E tout ce que je viens de dire des opinions des Orientaux , il est aisé de comprendre de quelle difficulté est l'entreprise de les amener à la Religion Chrétienne , & de quelle consequence il est , que les Missionnaires , qui prêchent l'Evangile en Orient connoissent parfaitement les mœurs & la créance de ces peuples. Car comme les Apôtres & les premiers Chrétiens , lors même que Dieu appuyoit

Que nôtre Créance scandalise les Orientaux en plusieurs choses , qu'il ne faudroit pas leur prêcher sans pré-

poyoit leur prédication par tant de merveilles, ^{caution, si} ne découvroient pas tout d'un coup aux Payens ^{l'on n'a le} tous les mystères que nous adorons, mais leur ^{don des} déroboient long-temps, & aux Cathecumènes mêmes la connoissance de ceux, qui pouvoient les scandaliser, il me semble à plus forte raison, que les Missionnaires, qui n'ont pas le don des Miracles, ne doivent pas découvrir d'abord aux Orientaux ny tous les Mystères, ny toutes les pratiques du Christianisme. Il seroit bon, par exemple, si je ne me trompe, de ne leur pas prêcher sans de grandes précautions le culte des Saints : & à l'égard même de la connoissance de JESUS-CHRIST, je croy qu'il faudroit la leur ménager pour ainsi dire, & ne leur parler du mystère de l'Incarnation, qu'après les avoir persuadés de l'existence d'un Dieu Créateur. Car quelle apparence de commencer par persuader aux Siamois d'ôter Sommona-Codom, Prá Moglà, & Prá Saribout des Autels, pour mettre JESUS-CHRIST, S. Pierre & S. Paul à leur place ? Il ne seroit peut-estre pas plus à propos de leur prêcher JESUS-CHRIST crucifié, qu'ils n'eussent auparavant compris qu'on peut être malheureux & innocent, & que par la règle receüe, même parmi eux, qui est que l'innocent peut se charger des fautes du coupable, il estoit nécessaire qu'un Dieu se fit homme, afin que cet homme-Dieu satisfît par une vie pénible, & par une mort hon-

honteuse, mais volontaire, pour tous les péchez des hommes : mais avant toutes choses il faudroit leur donner la véritable idée d'un Dieu Créateur, & justement irrité contre les hommes. L'Eucharistie après cela ne scandaliserait point les Siamois, comme elle scandalisoit autrefois les Payens d'Europe : d'autant plus que les Siamois croient que Sommona-Codoin a pû donner sa femme & ses enfans à manger aux Talapoins.

II.

Que la lecture de l'Ecriture Sainte ne leur doit être permise qu'avec précaution.

Au contraire, comme les Chinois sont respectueux envers leurs parens jusqu'au scrupule, je ne doute pas que si on leur mettoit d'abord l'Evangile entre les mains, ils ne fussent scandalisez de cet endroit, où quand on vint dire à JESUS-CHRIST que sa Mere & ses Freres le demandoient, il répondit de telle maniere, qu'il semble à n'y regarder pas de près, qu'il affectoit de les méconnoître. Ils ne le feroient pas moins de ces autres paroles mystérieuses, que nôtre Divin Sauveur dit à ce jeune homme, qui luy demandoit le temps d'aller ensevelir ses parents. Laissez, luy dit-il, aux morts le soin d'ensevelir leurs morts. On fait la peine que les Japonois témoignent à St. François Xavier sur l'éternité de la damnation, ne pouvant se résoudre à croire que leurs parents morts fussent tombez dans un si horrible malheur, faute d'avoir embrassé le Christianisme, dont ils n'avoient jamais ouï parler. Il paroît donc nécessaire de prévenir

nir & d'adoucir cette pensée , par les voyes dont ce grand Apôtre des Indes se servoit , en établissant d'abord l'idée d'un Dieu tout-puissant , tout-intelligent , tout-juste , auteur de tout bien , à qui uniquement tout est dû , & par la volonté de qui nous devons aux Rois , aux Ecclesiastiques , aux Magistrats , & à nos parents les respects , que nous leur devons. Ces exemples suffisent pour faire voir avec quelles précautions il faudroit préparer les esprits de l'Orient à penser comme nous , & à ne se point scandaliser de la plûpart des Articles de la foy Chrétienne.

Les Chinois ne respectent guère moins leurs Précepteurs que leurs parents ; & ce sentiment est si bien établi parmi eux , qu'ils châtient le Précepteur du Prince héritier présomptif de la Couronne , des fautes que fait ce Prince ; & qu'il s'est trouvé des Princes , qui étant devenus Rois , ont vengé leurs Précepteurs. Les Indiens honorent encore davantage la memoire de ceux , qu'ils croient leur avoir prêché la vertu avec efficace : ce sont ceux-là , qu'ils ont jugé dignes de tout leur culte ; & ils se scandalisent de ce que nous nous en scandalisons. Pouvons-nous moins faire , disent ils , pour ceux , qui nous ont prêché une si sainte Doctrine ? Le P. Hierôme Xavier Jésuite Portuguais ayant fait à Agra une espèce de Cathechisme sous le titre de *Miroir de vérité*. Un Persan d'Hispanhan nommé

III.
Qu'il ne
faut parler
aux O-
rientaux
qu'avec
estime
de leurs
Législa-
teurs.

Zin el Abedin y fit une réponse sous le titre de *Miroir repon*, que la Congregation de *propagandâ fide* crût devoir faire refuter : & elle en donna le soin au P. Philippe Guadagnol de l'Ordre des Clercs Mineurs reguliers. Mais celui cy parla si mal de Mahomet, que sa refutation en devint inutile; parce que la Mission d'Hispanhan n'osa jamais la publier : & comme cette Mission demanda que le P. Guadagnol moderât un peu sa Satire, ce bon Pere se jetant dans l'autre extremité, fit le Panegyrique de Mahomet, qui luy attira une reprimande de la Congregation de *propagandâ*. Il faut donc en ces sortes de matieres observer une sage moderation, & parler avec estime, au moins aux Indiens, de Brama, de Sommona-Codom, & de tous les autres, dont on void les statuës sur leurs autels. Il faut convenir avec eux que ces hommes ont eu de grandes lumieres naturelles, & des intentions dignes de louange, & leur insinuer en même temps qu'étant hommes, ils se sont trompez en plusieurs choses importantes au salut éternel du Genre-humain, & principalement en ce qu'ils ont méconnu le Créateur.

IV.
Que ces
Législa-
teurs peu-
vent être
louiez en
quelques
choses.

Mais à cet aveuglement près, qu'il faut faire voir inexcusable, pourquoy ne loueroit-on pas les Législateurs de l'Orient, aussi bien que les Législateurs Grecs, de ce qu'ils se sont appliquez à inspirer aux peuples ce qui leur a paru le plus vertueux, & le plus propre à les main-

maintenir dans la paix & dans l'innocence ? Pourquoi les blâmeroit-on des fables , qu'une longue suite de siècles pleins d'ignorance a inventées sur leur sujet , & dont probablement ils n'ont point esté les auteurs : vû même que quand ils auroient parlé magnifiquement de leurs personnes , ils n'auroient fait que ce que l'on pardonne à presque tous les autres Législateurs ? Ils ont le mérite d'avoir connu avant les Grecs des Etres intelligents supérieurs à l'homme , & l'immortalité de l'ame.

Que si ils ont crû la Métempfycofe , ils y ont esté portez par des raisons apparentes. Ignorant toute création , & établissant d'ailleurs qu'une ame ne pouvoit naître d'une ame , & qu'il n'y pouvoit avoir un nombre actuellement infini d'ames , ils estoient forcez de conclûre , que le nombre infini des vivants , qui s'estoient succedé les uns aux autres dans le monde , pendant toute cette éternité passée , qu'ils supposoient que le monde avoit déjà duré ; n'avoient pû estre animez par ce nombre fini d'ames , sans qu'elles eussent passé une infinité de fois d'un corps en un autre. L'opinion de la Métempfycofe est donc fondée sur plusieurs Principes, que nous recevons ; & n'en contient qu'un certainement faux , qui est l'impossibilité pretenduë de la Création.

Quant aux suites naturelles de cette Doctrine , la défense des viandes est tres-saine dans les

V.
Que la
Doctrin
de la Mé-
tempfy-
cofe peut-
être excu-
sée par des
raisons
physi-
ques.

VI.
Et par des
raisons
politi-
ques.

les Indes, & l'horreur du sang seroit utile par tout. Le grand Barcalon Frere aîné du premier Ambassadeur de Siam, ne cessoit de reprocher aux Chrétiens les fureurs sanglantes de nos guerres. D'autre part l'opinion de la Métempsychose console les hommes dans les malheurs de la vie, & les affermit contre l'horreur de la mort, par l'esperance, qu'elle donne de revivre une autrefois plus heureusement : & parce que les hommes sont crédules à proportion de leurs desirs, on remarque que ceux, qui s'estiment les plus malheureux en cette vie, comme les Eunuques, s'attachent plus fortement à cette esperance d'une autre vie meilleure, que la Doctrine de la Métempsychose donne aux gens de bien.

VII.
La crainte
des pa-
rents
morts ex-
cusée par
des rai-
sons Poli-
tiques.

Mais si l'erreur peut-être utile, quelle autre peut l'être autant que cette crainte des enfants pour leurs parens morts. Confucius en fait l'unique fondement de toute bonne Politique. Et en effet elle établit la paix des familles & des Royaumes : elle plie les hommes à l'obéissance, & les rend plus soumis à leurs parents & aux Magistrats : elle conserve les mœurs & les Loix. Ces peuples-là ne comprennent pas qu'ils puissent jamais abandonner les opinions & les coutumes, qu'ils ont reçues de leurs peres, ny éviter, s'ils le faisoient, le ressentiment qu'en auroient, à leur avis, leurs Ancêtres morts. La Doctrine Chinoise n'a d'autre Paradis ny d'autre Enfer, que cette Republique
des

des morts, où ils croient que l'ame est reçûe au sortir de cette vie, & où elle est bien ou mal accüeillie des ames de ses Ancêtres, selon ses vertus, ou ses vices.

C'est pour cette consideration, que les Rois legitimes de la Chine se sont toujourns abstenus de rien innover au gouvernement. Il n'y a que les Usurpateurs qui l'ayent osé faire, non seulement par le Droit que donne la force, mais parce que n'étant pas issus des Rois leurs Predecesseurs, ils n'ont crû devoir aucun respect à leurs établissemens.

VIII.
Cette crainte fait la stabilité des Loix de la Chine.

Néanmoins comme toutes les erreurs ont de mauvais côtez, *Confucius* interrogé par quelqu'un de ses Disciples, si les morts avoient quelque sentiment des devoirs, que leurs enfans leur rendoient, répondit qu'il ne falloit jamais faire de ces sortes d'interrogations trop curieuses; qu'en répondant que non, il craignoit d'abolir le respect des enfans pour leurs parents morts; & qu'en respondant qu'oüy, il apprehendoit de porter les plus gens de bien à se tuër eux-mêmes, pour aller rejoindre leurs Ancêtres.

IX.
Elle a pourtant ses inconveniens.

Il y auroit aussi je ne say quoy d'injuste à traiter les Talapoins d'imposteurs & d'intéressez. Ils ne trompent, que parce qu'ils sont les premiers trompez: ils ne sont ny plus habiles ny plus intéressez que les séculiers: ils sont assez bonnes gens. Quand ils prêchent aux séculiers de leur faire l'aumône, ils croient

X.
Qu'il ne faut pas croire les Talapoins imposteurs avec connoissance & par interest.

leur prêcher leur devoir ; & par tout Païs les Ministres de l'Autel vivent de l'Autel.

XI.
Qu'il faut
user avec
les Orien-
taux de
toutes les
insinua-
tions, que
notre Ré-
ligion, &
l'exemple
des pre-
miers
Chrétiens
nous peu-
vent per-
mettre.

Je suis donc convaincu, que le véritable secret de s'insinuer dans l'esprit de ces peuples, supposé qu'on n'ait pas le don des miracles, c'est de ne les contrarier en rien directement, mais de leur faire voir, comme sans y penser, leurs erreurs dans les Sciences, & principalement dans les Mathématiques & dans l'Anatomie, où elles sont plus sensibles : c'est de changer les termes de leur culte le moins qu'il est possible, de donner au vrai Dieu, ou le nom de souverain Seigneur, ou celui de Roy du Ciel & de la Terre, ou quelque autre nom qui signifie en la langue du Païs, ce qu'il y a de plus digne de veneration, comme le mot *Prá* en Siamois : mais en même temps il faudroit leur apprendre à attacher à ces noms l'idée entière de la Divinité, idée d'autant plus aisée à recevoir, qu'elle ne fait que relever & embellir les basses idées des faux-Dieux. Gott qui aujourd'huy veut dire Dieu en Alleman, étoit autrefois, selon Vossius, le nom de Mercure, qui paroît avoir esté adoré par tout. Certainement les mots de *Theos* & de *Deus* n'ont pas toujours signifié en Grèce & en Italie le Dieu, que nous adorons. Qu'ont donc fait les Chrétiens ? Ils ont accepté ces noms-là à la place du nom ineffable de Dieu, & ils les ont expliqués à leur maniere. De la connoissance d'un Dieu éternel, spirituel, & Createur, il se-
roit

roit aisé de descendre à la foy de JESUS-CHRIST : & ces Peuples n'y auroient pas d'opposition, si auparavant ils se voyoient guérir de quelque ignorance sensible. L'esprit de l'homme est tel, qu'il reçoit presque sans examen les opinions de celui, qui l'a visiblement convaincu de ses premières erreurs. Persuadez bien à un malade que le remède dont il use, n'est pas bon, il prendra incontinent le vôtre.

Mais c'est à mon sens l'un des plus importants articles de la conduite des Missionnaires, de s'accommoder tout à fait à la simplicité des Mœurs des Orientaux, dans la nourriture, dans les meubles, dans le logement, & dans tout ce que prescrivent les Regles des Talapoins, où elles n'ont rien de contraire au Christianisme. L'exemple du P. de Nobilibus Jésuite est célèbre. Etant en Mission au Royaume de Maduré dans les Indes, il se résolut à vivre en Jogue, c'est à dire en Bramine des Forests, à aller nuds piés & nuë teste, & le corps presque nû, dans les sables brûlants de ce Pais-là, & à se nourrir avec cet excès de frugalité, qui paroît intolérable : & l'on dit qu'il convertit par ce moyen près de quarante-mille personnes. Or comme cette imitation exacte de la rigidité Indienne est le vray moyen de faire des conversions, aussi plus on s'en éloigneroit, plus on s'attireroit le mépris & la haine des Indiens. Il faut apprendre en ces Pais-là, à se passer de tout ce dont ils se passent, & n'y pas porter les

XII.
Combien
les Mis-
sionnaires
doivent
s'accom-
moder
aux
Mœurs
simples
des Orien-
taux, en ce
qui n'in-
teresse
point la
Religion.

besoins , ou plutôt les superfluités de ces Païscy, si l'on ne veut donner de la jalousie & de l'envie à des Nations, dont les Particuliers cachent leur fortune, parce qu'ils ne sauroient la conserver qu'en la cachant. Moins les Missionnaires paroissent établis, plus la Mission s'affermir, & mieux elle persuade la Religion. Comme l'Orient n'est pas un Païs d'établissements pour les personnes privées : on auroit tort de songer à s'y en faire: les Naturels du Païs ne jouissent eux-mêmes d'aucune fortune solide; & ils ne manqueroient pas de faire des querelles à ceux, qui paroïtroient plus riches qu'eux, pour les dépouiller de leurs richesses. D'ailleurs les Orientaux ne semblent avoir de l'éloignement pour aucune Religion, & il faut avouer que si la beauté du Christianisme ne les a pas persuadés, c'est principalement à cause de la méchante opinion, que leur ont donnée des Chrétiens, l'avarice, les perfidies, les invasions, & la tyrannie des Portugais, & des Hollandois dans les Indes, & l'irrégion de ces derniers en particulier. Mais il est temps de finir cette Relation par la vie de Tévetat Frère de Sommona-Codom, & par toutes les autres choses, que j'ay promises.

Fin du premier Tome.

T A B L E

Des Cartes Geographiques, Plans, & Figures de ce premier Volume.

M aison de bambou faite exprés pour les Envoyez du Roy, elle sert de Vignette.	page 1
Carte du Royaume de Siam.	5
Carte du Cours du Menam depuis la ville de Siam jusqu'à la Mer.	6
Plan de Bancok.	8
Plan de la ville de Siam.	14
L'Arbre de Bambou & l'Arvore de Raiz.	32
La Charruë des Siamois, & le bassin d'or où l'on portoit la lettre du Roy.	50
L'Arékier arbre.	69
Mandarin Siamois.	73
Autre.	ibid.
Femme Siamoise.	77
Appartement du Roy, & maison d'un Siamois.	95
Un Temple de Siam.	96
Le Plan du Temple.	ibid.
Palais de Bambou pour le Roy de Siam dans les Forêts.	100
Balon de Mandarin.	123
Les Pagayeurs.	124
Autres Balons.	125
Une Chançon Siamoise.	207
Instruments d'accompagnement pour la Mu- sique.	208
	Mon-

TABLE DES CARTES, &c.

<i>Monnoyes de Siam.</i>	220
<i>Coupan Monnoye du Japon.</i>	222
<i>Vûe du fond du Salon de l'Audience de Siam.</i>	330
<i>Plan de ce Salon.</i>	331
<i>Convent de Talapoins.</i>	341
<i>Statues de Sommona-Codom.</i>	418

Avertissement necessaire.

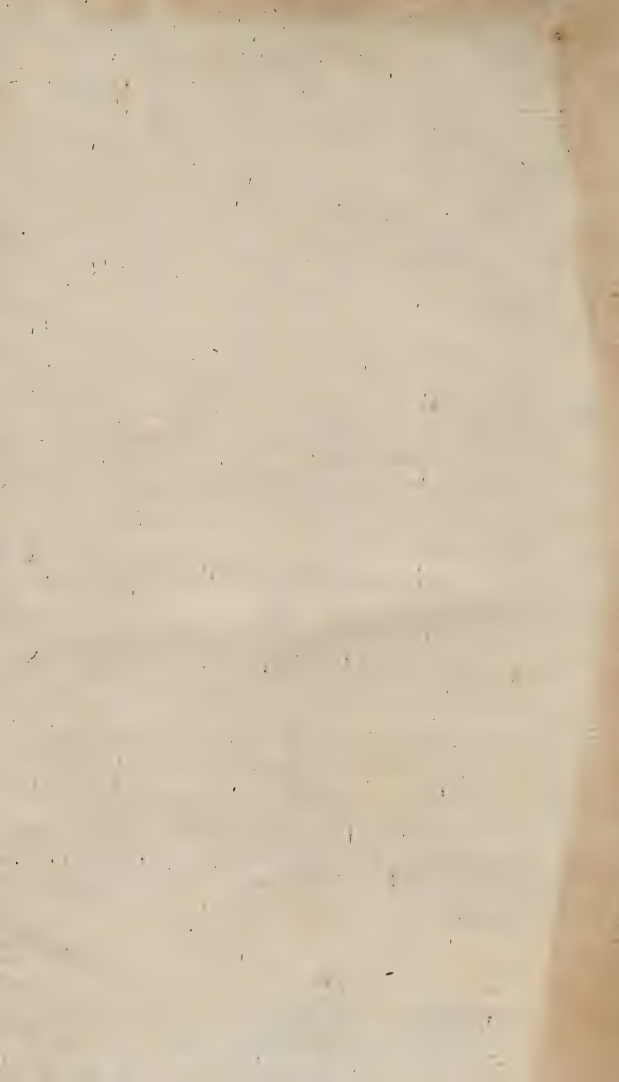
DEpuis que cette Relation est faite, nous avons appris la mort du Roy de Siam dont elle parle, & qu'Oc-Prá Pipitcharatcha luy a succédé. On verra dans cet Ouvrage que c'étoit à Siam le bruit public, pendant que j'y étois, qu'Oc-Prá Pipitcharatcha, ou son Fils Oc-Louang Souraçac parviendroient à la Couronne, s'ils survivoient l'un ou l'autre au Roy, qui regnoit alors : & j'en rendis compte à feu M. le Marquis de Seignelay à mon retour, dans un Mémoire qu'il desira que je luy donnasse.

EXPLICATION

Du plan du Salon de l'Audience de Siam.

- A Trois marches que l'on mit sous la fenestre, où étoit le Roy de Siam, pour m'élever à hauteur de luy donner la lettre du Roy de la main à la main.
- B Trois Para-sol.
- C Deux escaliers pour monter à l'endroit, où étoit le Roy de Siam.
- D Deux tables couvertes de leurs tapis, sur lesquelles étoient étalés les presens du Roy, qui y pouvoient tenir.
- E Le fils de Monsieur Ceberet debout, tenant la lettre du Roy dans un bassin d'or de filigrane à triple étage, dont la figure est à la page 50.
- F Deux placets qu'arrez & bas, couverts chacun d'un petit tapis, pour asseoir les Envoyez du Roy. Monsieur de Chaumont en avoit eu un pareil.
- G Monsieur l'Evêque de Metellopolis Vicaire Apostolique assis les jambes croisées.
- H Monsieur Constance prosterné à ma droite, & en arriere pour me servir d'interprete.
- I Le Pere Tachart assis les jambes croisées.
- K Cinquante Mandarins prosternés.
- L Les Gentils-hommes François assis les jambes croisées.
- M Petit escalier de briques pour monter au salon de l'audience.
- N Le mur où tient cet escalier.

continued 9 36 to 2.45 m. 1.5



K

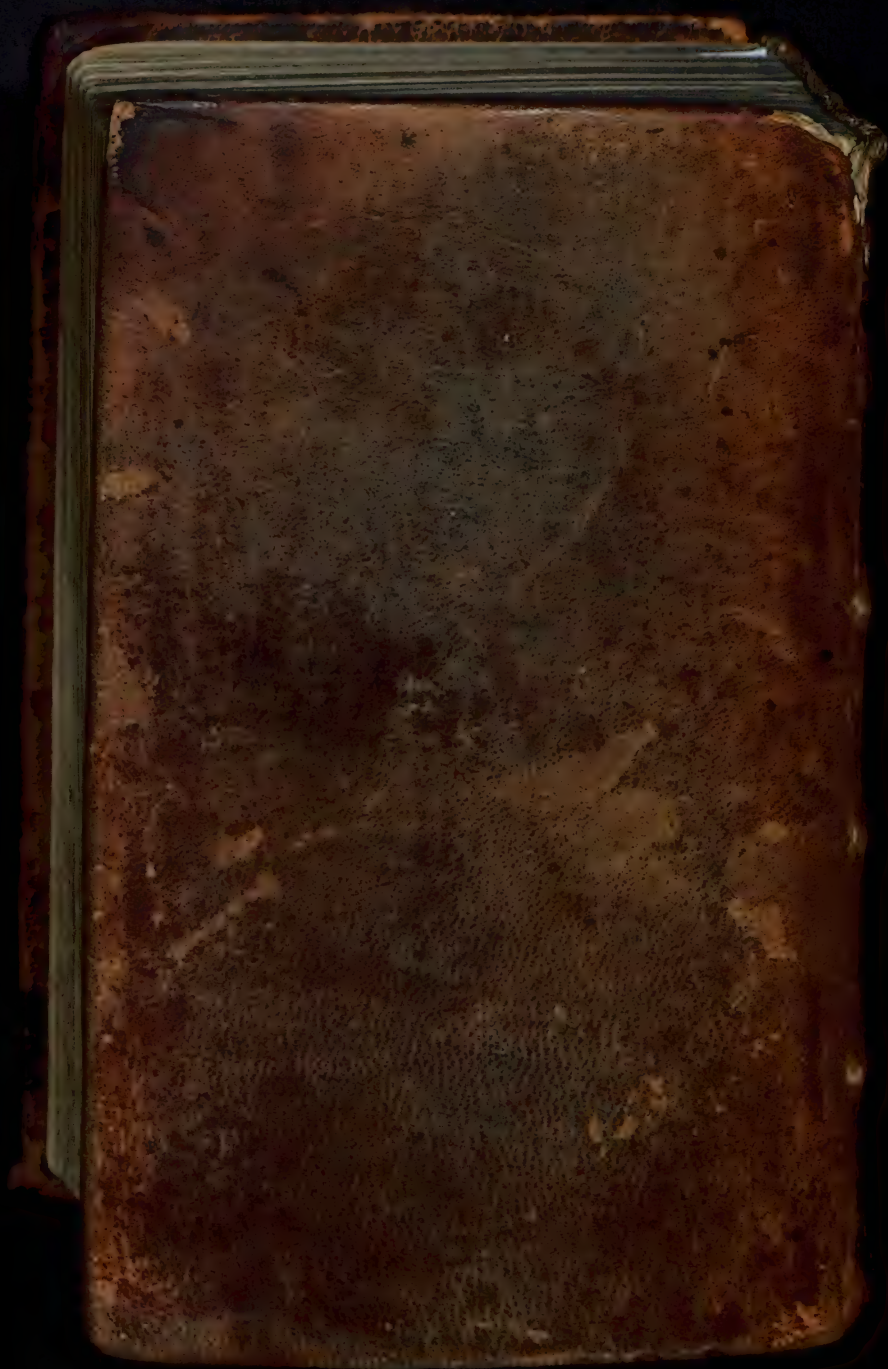
Asia.

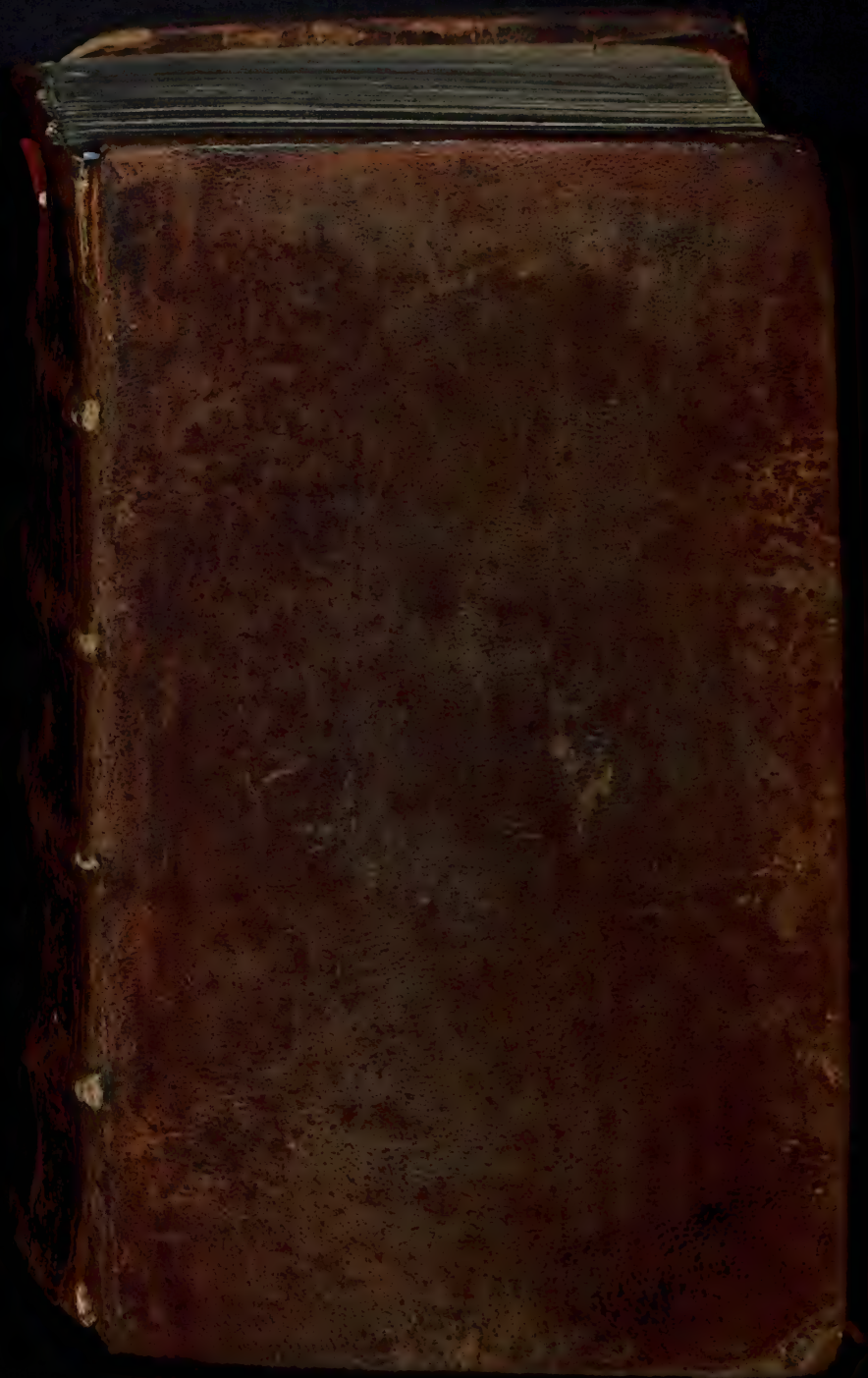
VII. India orient.

SBB



N12<127854667010






H. 4. 9. 314.

Ex bibl. Ezech. Spanhemii.

~~Pz. 2804.~~

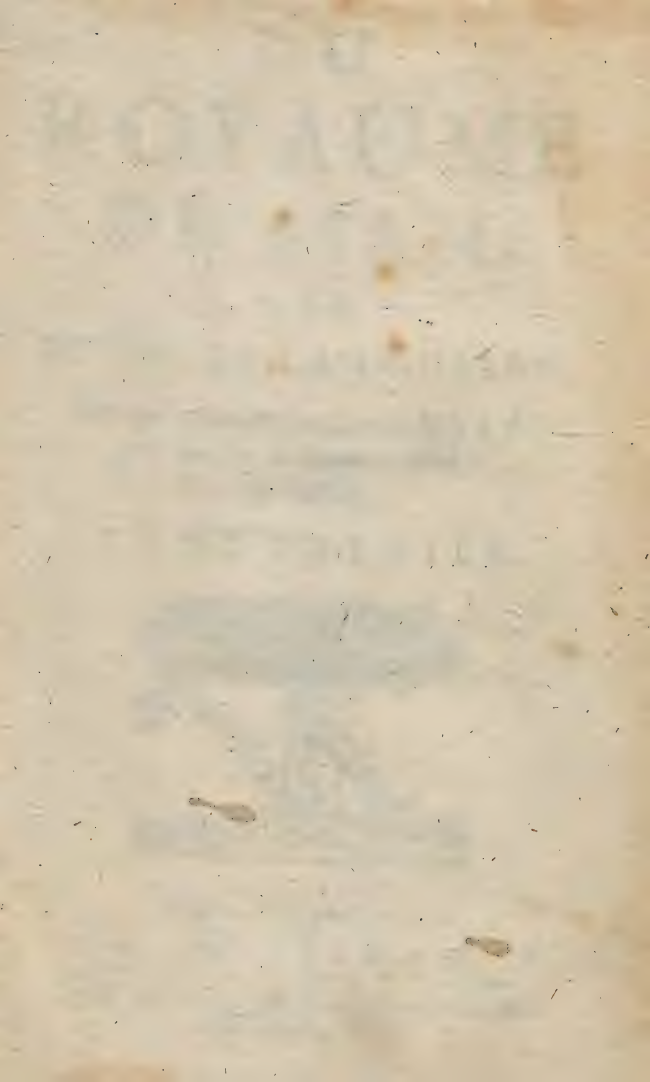
Up 5522 - 1

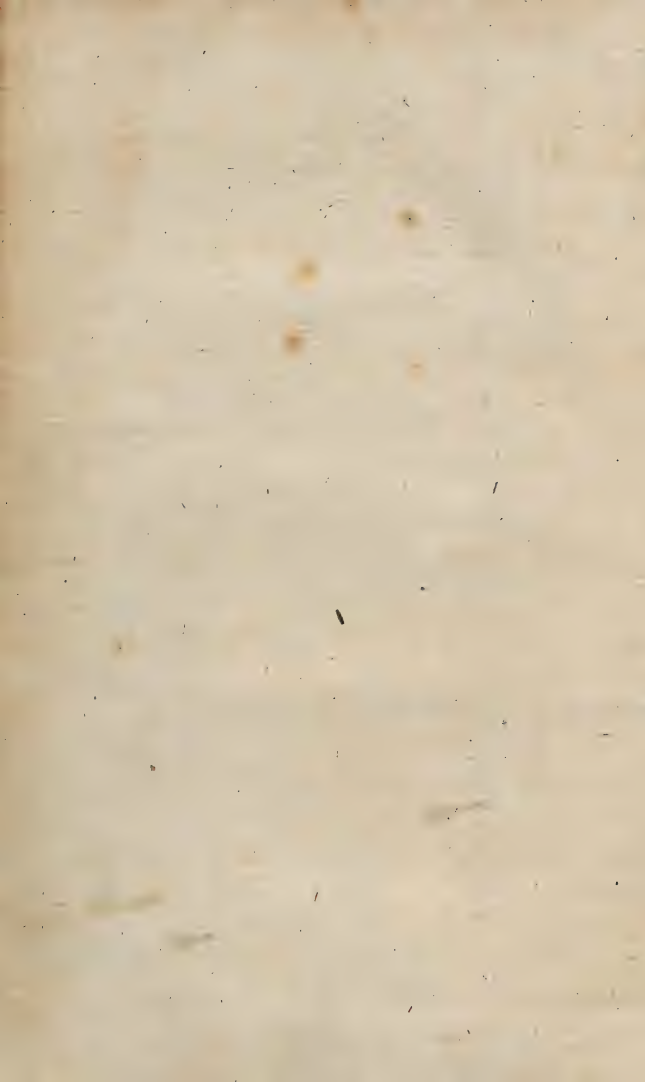
Nur f. LS u. 

M

Page l'extraict de ce livre dans
la Bib. Univ. et Kpl. de l'an 1691.
Decemb. p. 96.







D U
ROYAUME
DE SIAM,

PAR
MONS^R. DE LA LOUBERE,

*Envoyé extraordinaire du ROY au-
prés du Roy de Siam en 1687.*

& 1688.

TOME SECONDE.

Contenant plusieurs Pièces détachées.



Suivant la Copie imprimée à Paris.

A AMSTERDAM,

Chez ABRAHAM WOLFGANG, près
de la Bourse, 1691.

D U

ROYAUME DE SIAM

PAR

BOULET DE LA FORTUNE

Paris chez
M. de la Harpe
Libraire

TOME SECOND

Paris chez M. de la Harpe



A PARIS

chez M. de la Harpe
Libraire

A U L E C T E U R.

E n'ay presque d'autre part à ce Volume, que d'en avoir rassemblé les Pièces. Quelques-unes sont des Traductions, qui ne sont pas de ma façon : en quelques autres je n'ay presque fait que tenir la plume, quand on m'en a dicté la substance. S'il y en a qui paroissent trop étrangères à une Relation de Siam, elle ne le sont pas tant à mon Voyage, dont on m'auroit peut-être pardonné l'Histoire, si j'eusse entrepris de la faire : & encore moins à la connoissance generale, que j'ay tâché de donner de tout l'Orient, pour faire mieux connoître par là le génie des Siamois. En tout cas je demande grace pour deux ou trois Pièces au plus, qui ne déplairont peut-être pas en elles-mêmes, & que j'ay données à la curiosité de quelques personnes, que j'honore.

T A B L E

Des Pièces contenuës en ce Volume.

L <i>A Vie de Tévétat traduite du Bali.</i>	Page 1.
<i>Explication du Patimouc ou du Texte du Vinac.</i>	27
<i>Les principales Maximes des Talapoins de Siam traduites du Siamois.</i>	28
<i>Mémoire des frais de Justice traduit du Siamois.</i>	45
<i>Des Mesures, des Poids, & des Monnoyes de Siam.</i>	47
<i>Liste des Meubles, des Armes, & des Habits des Siamois, & des Parties de leurs Maisons.</i>	50
<i>Les Noms des Jours, des Mois, & des Années des Siamois.</i>	59
<i>Des Mouçons & des Marées du Golphe de Siam.</i>	64
<i>Description des principaux fruits de Siam.</i>	67
<i>De la Langue Siamoise, & de la Balie.</i>	73
<i>Instrument à Fumer, dont les Moines, qui ont à Siam, se servent.</i>	95
<i>Jeu des Echecs des Chinois.</i>	97
<i>De l'Instrument à conter des Chinois.</i>	102
<i>Du Cap de Bonne-Esperance.</i>	104
<i>Règles de l'Astronomie Siamoise pour calculer les Mouvements du Soleil & de la Lune, traduites du Siamois, & depuis examinées & expliquées par Monsieur Cassini, &c.</i>	113
<i>Réflexions sur les Règles Indiennes.</i>	150
<i>Le Probleme des quarrés Magiques selon les Indiens.</i>	235
<i>Du soin des Mœurs chez les Chinois, & de l'ancienneté de leur Histoire.</i>	288
<i>Réflexions sur la Chronologie Chinoise par Monsieur Cassini.</i>	304
<i>De la Taprobane par le même Monsieur Cassini.</i>	321

LA VIE DE TEVETAT,

Traduitte du Bali.



Près la naissance de Pouti Sat*, * C'est un
qui par ses bonnes œuvres dans des noms
la suite des temps parvint au de Som-
Nireupan, son père le Roy Tâ- mona-
ousoutout consulta les devins Codom,
pour savoir ce qu'il deviendrait, & la fortune Sat, à
qu'auroit un fils, à la naissance duquel il avait mon avis
paru tant de merveilles. Tous l'assurèrent qu'il veut dire
avait grand sujet de se réjouir, puis que si son Seigneur
fils demeurait dans le monde, il serait en Bali,
Empereur de toute la terre, ou que s'il se faisait comme
Talapoin en abandonnant les plaisirs du siècle, il Tchâou
parviendrait au Nireupan. Il faut savoir que en Sia-
cet Empereur avait sept sortes de choses, qui mois, &
lui étoient tellement particulières, qu'il ny ainsi on
avait que lui qui les eût. La première estoit dit Pouti
une boule de verre, dont il se servoit pour se Sat, &
delaire de ses Ennemis, en la jetant contre Pouti
ceux, qu'il vouloit faire mourir; laquelle Tchâou
étant lâchée alloit couper le col à l'ennemy, le mor
puis retournoit d'elle-même. La seconde c'é- Pouti est
toient des éléphants & des chevaux d'une bon- Bali.
té & beauté extraordinaires, qui voloient avec

la mesme facilité, qu'ils marchoient. La troisième estoit une pièce de verre, par le moyen de laquelle il pouvoit avoir tant d'or & d'argent qu'il vouloit: car pour cela il n'avoit qu'à la jeter en l'air, & de la hauteur qu'elle alloit, il croissoit une colonne d'or ou d'argent. La quatrième estoit une Dame, venue du côté du Nord, d'une beauté merveilleuse, qui avoit une marmite de verre soutenue par trois colonnes de mesme: puis quand elle vouloit faire cuire du ris, elle n'avoit qu'à y mettre tant soit peu de ris, & le feu s'allumoit de luy-mesme, & s'éteignoit aussi de luy-mesme lors que le ris estoit cuit: le ris se multiplioit tellement en cuisant, qu'elle en pouvoit nourrir jusqu'à 500. hommes & davantage. La cinquième estoit un homme, qui avoit soin de la maison, & qui avoit des yeux si penetrans, qu'il voyoit l'or, l'argent, & les pierreries dans le sein de la terre. La sixième estoit un grand Mandarin d'une force & d'une valeur extraordinaires. La dernière estoit qu'il avoit mille enfans de la Reyne seule, qui à la verité n'étoient pas tous sortis de son ventre. Un seul en estoit sorti, & les autres s'estoient engendrés de l'eau, du sang, & de tout ce qui sort à l'accouchement. Chacun de ces enfans en particulier estant devenu grand, estoit capable de terrasser, & de vaincre tous les ennemis, que leur père eût pû avoir. Or il y eut un des devins, qui prenant le père à part, lui dit qu'assurement son fils

aban-

abandonneroit le siècle, quitteroit la Royauté, & se consacreroit à la penitence en se faisant Talapoin pour pouvoir par ses bonnes œuvres arriver au Nireupan.

Ses parents au nombre de dix-mille, ayant appris par la réponse des devins, que le domaine universel de tout ce monde, ou le Nireupan estoient assurés à ce jeune Prince, résolurent entr'eux de lui donner, quand il seroit un peu avancé en âge, chacun un de leurs fils, pour estre à sa suite: & ils le firent ainsi. Quand donc ce Prince, après la penitence de quelques sept années qu'il fit dans les bois, fut devenu digne du Nireupan, quantité de ces jeunes gens dont nous venons de parler qui étoient à sa suite, se firent Talapoins avec lui: mais parmi cette grande troupe il y en eut six, qui quoy qu'ils fussent ses parents, & à sa suite ne voulurent pourtant point le suivre. Nous en rapporterons les noms, à cause que dans la suite nous ne parlerons plus que d'eux. Le premier s'appelle Pattia, le second Anourout, le troisième Aanon, le quatrième Packou, le

* Les Siamois disent que Téverat étoit frère de Sommonacodom, par cette Histoire il n'est que son parent.

entr'eux: est-ce que, parce qu'aucun de nos enfans n'a voulu se faire Talapoin, nous cesserons pour cela d'estre ses parents? Voilà pourquoy le père d'Anourout l'un de ces six jeunes Princes, qui fut le successeur du Roy Tâousoutout, dit à son fils que quoy qu'il fût de sang Royal; cependant si Soumona-Codom vouloit le recevoir à sa compagnie pour Talapoin, qu'il ne l'en empêcheroit pas, encore que des gens de sa condition ne suivissent pas cet exemple.

Anourout Prince accoustumé à ses plaisirs & à avoir tout ce qu'il souhaittoit, ne comprenoit pas ce que vouloit dire cette parole de refus, *non*. Un jour que ces six jeunes Princes se divertissoient au jeu de boulle, & jouïoient des confitures pour la collation, Anourout ayant perdu, envoya un homme à sa mère la prier de luy envoyer des confitures, ce qu'elle fit: puis les ayant mangées, ils jouïrent une seconde collation, puis une troisième, & une quatrième; & sa mère luy envoya des confitures, jusqu'à ce qu'elles furent achevées: mais comme Anourout en voulut envoyer encore chercher, sa mère alors dit au serviteur: *non, il n'y en a plus*. Ce qui ayant esté rapporté au fils, & le fils ne concevant pas ce que vouloient dire ces paroles, *non il n'y en a plus*, pour ne les avoir jamais ouï dire, crût que sa mère vouloit dire qu'elle en avoit encore d'autres excellentes, dont le
nom

nom devoit estre ces mots, *non il n'y en a plus*. Il renvoya donc son serviteur à sa mère pour la prier de luy envoyer des confitures *non il n'y en a plus*; sa mere comprenant par là que son fils n'entendoit pas ces mots, *non il n'y en a plus*, resolut de les luy apprendre. Elle prit un grand plat vuide, le couvrit d'un autre, & le donna au serviteur pour le porter à son fils. Mais alors les Génies de la ville KouBILEPAT faisant reflexion à tout ce qui se passoit entre le Prince Anourout & sa mère, & sachant que le Prince n'entendoit pas ces mots, *non il n'y en a plus* (parce qu'autrefois dans une autre generation il avoit donné aux Talapoins par aumône sa portion de ris, & avoit demandé & souhaité, que dans la suite des temps, qu'il viendroit renaître en ce monde, il n'entendît point ce que vouloient dire ces mots, *non il n'y en a plus*, ny ne connût ny ne fût le lieu où croissoit le ris) ils se dirent qu'il falloit vite s'assembler avec les autres Génies, pour voir ce qu'il y avoit à faire, parce que si Anourout trouvoit le plat vuide, en punition leur tête se briseroit en sept morceaux. Il fut donc resolu qu'ils le rempliroient de confitures apportées du Ciel, ce qu'ils firent. Le serviteur qui portoit le plat, l'ayant posé & mis au lieu, où ces jeunes Princes estoient à se divertir. Anourout, qui n'attendoit que cela pour payer sa debte à ses compagnons, courut au plat & le decouvrit, & le trouva à son

Ces Génies ne sont pas invulnérables, & leur soin est de récompenser & de punir.

ordinaire plein de confitures, mais si excellentes que toute la Ville fut embaumée de leur odeur : l'excellent goût qu'ils trouvoient à ces confitures, se répandit par tout leur corps. Le plat fut bien-tôt vuide, & sur cela Anourout faisant reflexion à la bonté de ces confitures se disoit à lui-même : il faut que ma mère ne m'ait guère aimé jusque-icy, puis qu'elle ne m'avoit encore jamais donné des confitures *non il n'y en a plus*. Etant de retour au logis il s'en alla demander à sa mère, si elle aimoit son fils. Sa mère qui l'aimoit passionnement, fut toute surprise de cette demande, & lui répondit qu'elle l'aimoit comme son cœur, & comme ses yeux. Et pourquoy, si ce que vous dites est vrai, ne m'aviez vous donc jamais donné de confitures *non il n'y en a plus*. A l'avenir je vous prie de ne m'en point donner d'autres : je suis resolu de ne plus manger que de celles-là. Sa mère étonnée d'entendre ainsi parler son fils, s'adressa au serviteur, qui avoit porté le plat, & lui demanda en secret, s'il avoit vû qu'il y eût dedans quelque chose, lequel lui répondit qu'oüy, qu'il avoit vû le plat rempli d'une espece de confitures, dont il n'avoit jamais vû auparavant : & pour lors la mère d'Anourout comprit le mystere, & jugea bien que le merite ancien de son fils lui avoit attiré ces confitures, & que les Genies superieurs lui avoient rendu ce bon office. Dans la suite donc quand le Prince demandoit de ces confitures à sa

sa mère , elle ne faisoit que prendre un plat vuide , le couvrir d'un autre , & le lui envoyoit , & le plat se trouvoit tousjours rempli comme j'ay dit.

Anourout n'entendoit pas aussi ce que vouloient dire ces paroles , prendre la pagne ou l'habit de Talapoin , & ayant prié un jour son frère aîné Patia de les lui expliquer , Patia lui dit ce qu'il savoit , que prendre l'habit de Talapoin , c'estoit se faire raser entierement les cheveux , & la barbe , dormir sur une claye , & s'habiller d'une pagne jaune. Ce qu'Anourout ayant entendu , il dit à son frère qu'étant accoutumé de vivre à son aise , & d'avoir toutes choses à souhait , il auroit bien de la peine à mener cette vie : & Patia lui repliqua : puis donc mon frère que vous ne voulez pas vous résoudre à vous faire Talapoin , voilà qui est bien : mais aussi pour ne pas estre sans rien faire , apprenez à travailler , & demeurez au logis de mon père tant qu'il vous plaira. Anourout lui demande ce qu'il vouloit dire par ce mot de *travailler* , qu'il n'entendoit point : Patia lui dit alors , comment sauriez-vous ce que c'est que travailler , puis que vous ne savez pas ou le ris croît ny comment ? En effet un jour Quimila , Patia & Anourout discourant ensemble , sur le lieu où pouvoit croître le ris , Quimila répondit qu'il croissoit dans la grange : Patia , dit que non , & assûra qu'il croissoit dans la marmite : & Anourout leur dit à tous

A 4

deux

deux qu'ils n'y entendoient rien, & qu'il croissoit dans le plat. Le premier ayant vû un jour qu'on tiroit du ris de la grange, crut que c'étoit là qu'il croissoit. Le second l'avoit vû tirer de la marmite, & c'est ce qui luy donna lieu de croire qu'il croissoit dans la marmite: mais le troisième qui n'en avoit jamais vû qu'au plat, crut effectivement que le ris croissoit au plat, quand on avoit envie d'en manger: & ainsi tous trois n'en savoient rien.

Anourout dit ensuite aux deux autres qu'il n'estoit point porté à travailler, & qu'il aimoit encore mieux se faire Talapoin; & il s'en alla en demander la permission à sa mere. Elle la luy refusa deux ou trois fois: mais comme il ne se rebutoit point, & qu'il la pressoit tous-jours davantage, elle luy dit que si Patia se faisoit Talapoin, elle luy permettoit de le suivre. Anourout s'en alla donc solliciter ses cinq autres compagnons de se faire Talapoins, & ils resolurent de le faire sept jours après. Ces sept jours estant passez ils sortirent de la ville, avec un grand équipage, faisant semblant de s'aller divertir à la campagne. Ils avoient à leur suite quantité de Mandarins sur des éléphants, avec bon nombre de gens de pié. Mais principalement ils avoient à leur suite un Barbier de Profession nommé Oubbali. Etant arrivez sur les confins du Royaume ils renvoyèrent toute leur suite hormis Oubbali: puis ils se dépouillerent de leurs habits, les plièrent

plièrent bien proprement , & les mirent entre les mains d'Oubbali pour luy en faire un present , luy disant qu'il s'en retournât à la ville, & qu'il avoit dequoy vivre à son aise le reste de ses jours. Oubbali tout triste de se séparer de ces six Princes, & n'osant pourtant contredire à ce qu'ils luy ordonnoient , après avoir pris congé d'eux se retira en pleurant , & prit sa route du côté de la ville, d'où ils étoient sortis ensemble. Mais il luy vint bien-tôt en pensée que s'il s'en retournoit, & que les parents de ces jeunes Princes vissent les habits de leurs enfants, ils auroient sujet de le soupçonner de leur mort, & mesme de le faire mourir, ne voulant pas croire que ces jeunes Princes eussent quitté des habits si précieux pour les luy donner. Sur cela il pendit ces habits à un arbre, & s'en retourna chercher ces jeunes Seigneurs. D'abord qu'ils le virent, ils luy demanderent le sujet de son retour, & luy le leur ayant déclaré , leur témoigna qu'il vouloit demeurer auprès d'eux, & prendre l'habit de Talapoin. Ces jeunes Princes le presenterent alors à Sommona-Codom, le priant de luy donner l'habit plutôt qu'à eux : car se sentant encore pleins de l'esprit du monde, & le cœur superbe, & voulant s'humilier, ils desiroient qu'Oubbali, qui leur estoit fort inferieur dans le monde, fût leur ancien dans la Religion, afin d'estre obligez à le respecter , & à luy ceder en toutes choses : la * Regle voulant qu'entre deux * Je croy que c'est

une note
que le
Tradu-
cteur a in-
sérée dans
le Texte,
& l'on
pourra y
en remar-
quer quel-
qu'autre.

Talapoins le plus ancien aye tous les honneurs, quand même le plus jeune seroit beaucoup plus savant. Sommona-Codom leur accorda leur demande, & ils prirent l'habit peu de temps après Oubbali. Etant donc entrez dans leur temps de penitence Pattia par son mérite eut le cœur, les yeux, & les oreilles célestes : c'est à dire qu'il savoit tout, qu'il connoissoit le cœur des autres, qu'il voyoit tout, & qu'il entendoit tout, malgré l'éloignement & malgré tous les obstacles. Un jour après que Sommona-Codom eut prêché, Anourout fut élevé jusqu'au degré d'Ange. Dans le mesme temps Aanon Talapoin chery de Sommona-Codom alla jusqu'à *sonda* premier degré de la perfection. Packou & Quimila après s'estre bien exercé pendant long-temps à la priere & à la meditation, furent élevez jusqu'à devenir Anges. Il ny eut que Téverat qui n'obtint autre chose qu'une grande puissance, & le pouvoir de faire des miracles. *

Sommona-Codom estant allé avec ses Talapoins à la ville de Koufampi les habitants venoient leur faire tous les jours des presents, tantôt à Sommona-Codom, tantôt à Moglà, & à Saribout ses deux principaux favoris, dont l'un s'asseyoit à sa droite, & l'autre à sa gauche : les uns à Kasop & à Pattia, les autres à Quimila & à Packou, ou à Anourout, mais ce qui est remarquable, personne n'en fit à Téverat : & on ne parloit non plus de luy que si
jamais

* Les Miracles de J. Christ leur persuadent qu'il est Téverat : mais il faut leur faire voir que les miracles qu'ils attribuent à Téverat sont pour mal faire, & que ceux de J. Christ sont pour le bien.

jamais il n'avoit esté au monde , dont il fut
extremement indigné. Est-ce, disoit-il, que
je ne suis pas Talapoin aussi bien que les au-
tres? Est-ce que je ne suis pas de sang Royal
comme eux? Pourquoy personne ne m'a-t-il
fait aucun present? Il resolut donc sur l'heu-
re de chercher quelqu'un qui luy en fit , &
de s'attirer des disciples. Le Roy de la ville
Pimpisaan estoit arrivé jusqu'au premier degré
de la perfection avec cent-dix-mille hommes,
tous disciples de Sommona-Codom: & il avoit
un fils encore jeune , & qui ne savoit ce que c'é-
toit que le mal. Tévetat songeant à aller sé-
duire ce fils , pour se servir de luy dans ses
mauvais desseins , sortit de la ville de Pinme-
san pour aller à Rachacreu , & prit , par la
puissance qu'il avoit, la figure d'un petit en-
fant, avec un serpent autour de chaque jam-
be, un autre autour de son col, & un autre
autour de sa tête. Outre cela il en avoit un qui
le prenant par dessus l'épaule gauche s'en venoit
descendre dessous l'épaule droite par devant &
par derriere. En cet équipage il prit l'essor , &
s'en alla par les airs à la ville de Rachacreu. Il
descendit sur les piés d'Achatafatrou, qui étoit
ce jeune Prince fils du Roy de la ville de * Pim-
mepisan, & qui voyant Tévetat de cette ma-
niere, le corps tout entortillé de serpens, en
eût grand' frayeur. Tout épouventé d'un cas si
étrange il demanda à Tévetat qui il estoit, &
Tévetat lui ayant dit son nom, & l'ayant en-
* Il vient de dire Pimpisaan.

tièrement rassuré reprit sa première forme ; c'est à dire son habit de Talapoin , & ses serpens disparurent. Achatafatrou conçût ainsi une grande estime de Tévetat , & lui fit de grands presents , honneur qui acheva de perdre Tévetat par l'orgueil qu'il en conçût ; car dès lors il forma le dessein de se faire le Maître & le chef de ses confreres. Il s'en alla donc auprès de Sommona-Codom : il le trouva qui prêchoit chez le Roy , le salua , l'approcha , & après quelques discours il luy dit , qu'étant déjà dans un âge fort avancé , il n'estoit pas juste qu'à l'avenir il prit tant de peine , mais qu'il devoit songer à passer le reste de ses jours doucement & à son aise. Je suis, ajoûta-t-il , prêt à vous ayder en tout ce que je pourray , & comme le soin de tant de Religieux vous accable , vous pourrez à l'avenir vous en décharger sur moy. C'est le langage , que luy mettoit à la bouche le desir extrême de se voir au dessus de tous. Sommona-Codom qui le connoissoit , refusa & méprisa sa demande , dont Tévetat fût si outré qu'il ne songea plus qu'aux moyens de s'en venger. Il s'en retourna à la ville de Rachacreu chercher Achatafatrou son disciple , & luy persuada de se défaire de son père pour monter plutôt sur le Thrône , & pour luy donner ensuite les moyens de faire mourir Sommona-Codom , & de se mettre à sa place. Achatafatrou fit donc mettre son père dans une basse fosse chargé de fers , & s'em-
para

para du Thrône. Tévetat luy en témoigna sa joye, & le pria de se souvenir de la promesse qu'il luy avoit faite. Le nouveau Roy luy donna tout aussi-tost 500. hommes armez de flèches, pour aller tuër Sommona-Codom. Ils le trouverent qui se promenoit au pié d'une montagne; & sa seule veüe leur imprima tant de crainte & de respect, qu'il n'y en eut aucun, qui osât jamais lâcher une flèche: ils demurerent tous immobiles, chacun avec l'arc bandé. Sommona-Codom les pria de luy dire l'auteur de leur attentat; & quand ils le luy eurent dit, il leur fit une predication, à la fin de laquelle ils parvinrent jusqu'au premier degré de perfection, & s'en retournerent chez eux. Aussi-tost que Tévetat vit qu'ils avoient manqué leur coup, il s'en alla luy-même sur la montagne, & se mit à rouller des pierres en bas, à dessein de tuër Sommona-Codom: & quand il crut en avoir assez roullé pour le tuër, il descendit de là, & l'appella deux ou trois fois par son nom. Sommona-Codom qui avoit monté la montagne par un côté, lors que Tévetat descendoit par l'autre, respondit qu'il estoit en haut: aussi-tost Tévetat remonta, & en même temps Sommona-Codom, qui le favoit sans le voir descendit sans estre vû. Tévetat remonta encore inutilement, & il en mouroit de rage. Cependant Sommona-Codom se voyant ainsi persecuté, se disoit à luy-même, quelle faute ay-je fait, quel crime,

* Sommona-Codom péche, & en est puni même en Enfer.

quel péché? Presentement que je suis au comble de la perfection, que j'ay fait une si grande penitence, que j'ay tant preaché & enseigné une si sainte Doctrine, on ne cesse pourtant de me poursuivre pour me faire mourir. Et en s'examinant ainsi il se souvint, qu'un jour estant yvre, * il avoit atteint un Talapoin d'une petite pierre qu'il luy avoit jettée, & qui luy avoit fait sortir un peu de sang & il connut qu'il en devoit estre puni dans cinq cent generations de suite, qu'il l'avoit esté déjà dans 499. & que c'estoit icy la cinqcentième: outre quoy il avoit esté long-temps en Enfer. C'est pourquoy sachant d'ailleurs que s'il ne permettoit à Tévetat de luy faire quelque mal, il le feroit mourir de rage, & aller en Enfer après sa mort, il voulut bien qu'un petit éclat d'un caillou que luy jeta Tévetat, & qui se brisa contre un autre, vint le blesser au pié jusqu'à luy tirer un peu de sang. Ce fut même luy qui tendit son pié pour recevoir le coup, & par là il modera la colere de Tévetat, qui oublia pour quelque temps la resolution de le tuer.

Un jour comme Sommona-Codom s'en alloit demander l'aumône à la ville de Rachacreu, Tévetat en estant averti fit que le Roy luy envoya au devant ses plus méchants elephants, pour luy faire du mal s'il ne se retireroit pas. Sommona-Codom ne laissa pas de continuer son chemin avec ses Talapoins; & comme

comme ils furent près des elephans, Aanon se mit au devant de son maître, pour le garentir de la fureur des elephans en s'y exposant, mais ils ne firent mal à personne.

Au sortir de la ville Sommona-Codom se retira dans une Pagode, où le peuple en foule luy apportoit à manger. Il mangea, & prêcha ensuite à toute cette multitude, qui estoit sortie au nombre de dix millions de personnes, pour le venir entendre : & il s'en convertit quatre-vingt-quatre-mille, dont les uns allèrent jusqu'au premier degré, les autres jusques au second, les autres jusqu'au troisième, d'autres jusqu'au quatrième degré de la perfection. Plusieurs s'étendirent sur les loüanges d'Aanon, ce qu'il aimoit assez son maître, pour avoir exposé sa vie pour luy. Surquoy Sommona-Codom leur dit que ce n'étoit pas là la première fois qu'Aanon l'avoit fait. Une autrefois leur dit-il, que j'étois Roy des Ong (c'est une espèce d'oyseaux) Aanon étant Ong aussi & mon cadet, il me sauva la vie en exposant la sienne à ma place. Quand le Roy Achatafattrou eut entendu ainsi louer Aanon d'avoir exposé sa vie pour son maître, il retira les 500. hommes, qu'il avoit donnez à Tévetat : & ainsi Tévetat se vit abandonné de tout le monde. Il avoit beau demander, personne ne luy donnoit, non pas même pour vivre : réduit à l'extrémité de chercher luy-même sa vie, il retourna auprès de Sommona-

mona-Codom, & luy fit cinq propositions qu'il le pria de luy accorder. La premiere, que s'il y avoit des Talapoins qui voulussent s'obliger à vivre dans les bois & loin du monde le reste de leurs jours, il le leur permit. La seconde que ceux qui voudroient s'engager à ne vivre que d'aumônes, pussent s'y soumettre. La troisiéme qu'il laissât la liberté de s'habiller pauvrement à ceux qui le desireroient toujours faire, & qui s'obligeroient à se contenter toujours de vieilles pagnes rapetassées & salles. La quatriéme qu'il permit à ceux qui le voudroient, de renoncer pour toute leur vie, à avoir d'autre Convent ou d'autre logis, que le dessous d'un arbre; & enfin que ceux qui ne voudroient jamais manger ny viande ny poisson, pussent s'en ôter la liberté. Sommona-Codom luy répondit qu'il falloit laisser à chacun sa volonté, & n'obliger personne à plus qu'on ne voudroit, ou même qu'on ne pourroit. Tévetat se leva après la réponse de Sommona-Codom, & dit tout haut à tous les Talapoins qui estoient présents : que tous ceux qui voudront estre bien-heureux me suivent : & aussi-tôt une troupe d'ignorans au nombre de cinq-cent, deçûs par la belle apparence de ses fausses intentions, se resolurent de le suivre, & de garder exactement les 5. choses qu'il venoit de proposer. Ils avoient des dévots qui les nourrissoient, & qui pourvoyoient à tous leurs besoins : quoy qu'ils fussent que

Téve-

Tévetat avoit , pour ainſi dire , mis la guerre entre les Talapoins en ſe ſéparant de ſon maître. Quand Sommona-Codom vit qu'il prenoit une ſi méchante conduite , il tâcha de le ramener , par diverſes predications qu'il luy fit , pour luy faire voir qu'il n'y avoit pas de plus grand crime que celui-là. Tévetat l'écouta aſſez paiſiblement , mais ſans en faire aucun profit : car il quitta bruſquement Sommona-Codom. Il rencontra en chemin Aanon qui demandoit l'aumône de porte en porte dans la ville de Rachacreu , & luy dit qu'il venoit de quitter ſon Maître , pour vivre à l'avenir à ſa fantaſie. Aanon le dit à Sommona-Codom , qui répondit qu'il le ſavoit bien , qu'il voyoit que Tévetat eſtoit un malheureux , qui iroit en Enfer. Voilà juſtement , ajouta-t-il , comment font les pécheurs : ils commettent de grands crimes , & ils appellent cela faire du bien , & ce qui eſt bien ils l'appellent mal. Les hommes vertueux font le bien ſans peine , au lieu que c'eſt un ſupplice pour les méchants ; & tout au contraire le mal déplaît aux bons , & les méchants s'en font un plaſiſr. Sachant donc le lieu & l'endroit , où Tévetat ſ'eſtoit retiré avec ſes 500. diſciples , il y envoya Moglâ & Saribout pour les luy enlever. Ils trouverent Tévetat prêchant , & lors qu'il les vit , il crût qu'ils avoient comme luy quitté leur Maître. C'eſt pourquoy après ſon Sermon , il leur dit : je ſay que quand vous étiez

avec

avec Sommona-Codom vous étiez ses deux favoris , & qu'il vous faisoit asseoir l'un à sa droite & l'autre à sa gauche, je vous prie d'accepter la même chose auprès de moy. Pour ne le point fâcher, & pour mieux couvrir leur dessein, ils luy dirent qu'ils le vouloient bien, & s'affirerent en effet à ses côtez. Alors il les pria de prêcher à sa place pendant qu'il iroit reposer. Saribout prêcha, & après son Sermon tous ces 500. Talapoins arriverent jusqu'à la perfection d'Ange, s'éleverent en l'air, & disparûrent. Conkali disciple de Tévetat courut l'éveiller & luy conter tout ce qui s'estoit passé. Je vous avois bien dit de ne pas vous fier à eux, luy dit-il : puis il commença à se facher, & à tel point, qu'il battit Conkali jusqu'à luy faire sortir le sang par la bouche. D'autre part quand les Talapoins, qui estoient avec Sommona-Codom, virent revenir Moglâ & Saribout avec leur compagnie, ils allerent aussitôt avertir leur Maître, & luy témoigner l'étonnement où ils estoient de voir revenir Moglâ & Saribout si bien accompagnez, après les avoir vû partir seuls. Moglâ & Saribout vinrent aussi saluer leur Maître, & les Talapoins nouveaux-venus dirent à Sommona-Codom, que Tévetat l'imitoit en toutes choses. Vous vous trompez fort de croire leur dit-il, qu'il fasse ce que je fais : à la verité autrefois il m'a contrefait, mais presentement il en use de même. Pour lors ses disciples luy
dirent :

dirent : nous savons nôtre cher Maître que Tévetat vous contrefait presentement , mais qu'il vous ait contrefait par le passé nous n'en savons rien , c'est pourquoy nous vous prions de nous l'expliquer. Il prit donc la parole , & leur dit : vous saurez qu'autrefois estant oyseau , mais un oyseau qui cherchoit sa vie tantôt sur les eaux , tantôt sur la terre , Tévetat en ce même temps estoit oyseau de terre , & à grands piés. Il voulut à mon exemple prendre du poisson , mais il s'embarassa le col dans des herbes , sans jamais pouvoir en sortir , & il y mourut. Il me souvient aussi que j'étois une fois un de ces petits oyseaux rouges , qui mangent les vers des arbres , Tévetat estoit un oyseau d'une autre espèce , & il affectoit de se nourrir comme moy. Je cherchois les vers dans les arbres , qui ont le cœur enfermé au milieu du tronc , & je cherchois ces arbres dans une grande & spacieuse forêt , luy cherchoit les vers dans des arbres sans cœur , mais qui ont une apparence de cœur ; & sa tête se brisa par punition. Une autrefois j'étois né Rachasi , & luy estoit né chien Sauvage. Or les Rachasi ne vivent que des elephans , qu'ils tuënt dans les forêts : & le chien des bois voulut faire comme moy , mais il luy en prit mal : car les elephans le foulèrent aux piés & l'écrasèrent.

Quelqu'autre jour Sommona-Codom prêchant à ses disciples leur parla de Tévetat , &
leur

leur dit. Une fois j'étois un de ces grands oyseaux terrestres à grands piés, & luy estoit Rachasi. En mangeant de la viande il voulut avaler un os, qui luy estant demeuré au gozier l'étrangloit. J'eus compassion de luy, je luy tiray l'os de la gorge à la priere qu'il m'en fit, en avouant que quelque force qu'il eût, il ne pouvoit pourtant se secourir. J'entray donc dans sa grande gueule, qu'il ouvrit, & luy ôtay cet os avec mon bec: & comme il m'avoit promis récompense, je luy demandai seulement quelque chose à manger, mais il me répondit que m'ayant laissé entrer dans sa gueule, & en sortir sain & sauf, c'estoit la plus grande grace qu'il pouvoit me faire. J'étois une autrefois un cerf, & Tévetat un chasseur. Etant allé un jour à la chasse il monta sur un arbre, qui porte de petits fruits que mangent les cerfs, & s'y fit comme une petite maison, pour se tenir à l'affu, & caché en attendant sa proye: & comme le cerf

* *Pontisat* fut arrivé fort près de l'arbre, Tévetat luy jeta des fruits pour le faire approcher davantage: mais le cerf *Pontisat* voyant ces fruits tomber de côté & d'autre, se douta de l'affaire, & remarqua le chasseur sur l'arbre, auquel il dit de ne plus l'attendre, qu'il n'iroit pas le chercher plus près. C'est ainsi que Tévetat desire beaucoup. Une autrefois Tévetat estoit pescheur: ayant un jour jeté sa ligne, l'hameçon se prit à un arbre tombé dans l'eau: luy croyoit que l'hameçon tint à un gros poisson,

* C'est un
des noms
de Som-
mona-
Codom.

son , & songeant déjà qu'il en devoit faire part à ses amis, il en fut fâché, parce que ces presens luy en osteroyent la meilleure partie. Pour prevenir cet inconvenient il envoya son fils qu'il avoit avec luy, porter à sa femme la nouvelle de la prise qu'il croyoit tenir , & ordre de s'en aller sur le champ faire querelle à tous ses voisins. Elle prit donc son petit chien , & s'en alla sur l'heure chez le plus proche , monta chez luy , & commença à luy chanter pouille & à sa femme : de là elle s'en alla chez un autre , & enfin chez tous. Tévetat estoit cependant après sa ligne qu'il ne pouvoit retirer, de sorte que pour l'avoir il se dépouilla , mit ses habits sur le bord de l'eau, se jeta dans l'eau, & donna contre l'arbre un si malheureux coup, qu'il se creva les deux yeux. Les passants luy déroberent ses habits : & la querelle de sa femme avec ses voisins luy coûta tout le peu d'argent qu'il avoit, par un procez qu'ils luy firent pour cette injure. Après celà Sommona-Codom sortit de la ville de Rachacreu pour aller à Savati : il y fût malade dans un convent où il se logea : & en même temps Tévetat fût aussi malade d'une maladie, qui le tint neuf mois. Il avoit une extreme passion de revoir Sommona-Codom son Maître, & il le témoigna à ses disciples, les priant de luy faire la grace de le porter vers luy. Ils luy demanderent comment il y osoit penser, & quel bien & quel secours il osoit attendre

tendre de luy, & après l'avoir tant persecuté. Il est vray, leur dit-il, que pour le bien qu'il m'a fait, je ne luy ay fait que du mal : mais n'importe portez moy à luy, cela me suffit. Ils luy obéirent, & l'ayant mis sur une claye, ils se mirent en chemin pour aller chercher Sommona-Codom. Comme ils approchoient, les disciples de Sommona-Codom coururent avertir leur Maître, que Tévetat malade venoit pour le voir. Je le say, leur répondit-il, je say qu'il vient, mais il ne me verra pas. Depuis que vous luy refusâtes, repliquerent les disciples, la grace qu'il vint vous demander, touchant les cinq articles qu'il desiroit observer, nous ne l'avons vû icy. A ces mots Sommona-Codom leur dit : Tévetat est un misérable, qui a toujours suivi son caprice, & ne s'est jamais soucié de garder la Regle, que j'ay tant pris de peine à luy enseigner; c'est pourquoy, quoy qu'il vienne exprès pour me voir, & quelque bonne envie qu'il en ait, il ne me verra pourtant pas; parce qu'il a voulu s'opposer à moy, & mettre la division entre mes disciples. Comme Tévetat fut à une lieuë du lieu, où estoit Sommona-Codom, tous ses disciples l'en allerent avertir derechef; & il leur dit encore : je le say bien, mais pourtant Tévetat ne me verra pas. Quand Tévetat fut à une demie lieuë de la Ville, les disciples revinrent le dire à Sommona-Codom : il est vray, leur dit-il, cependant il ne me verra pas.

pas. Quand Tévetat fut arrivé à l'étang, qu'ils nomment Bukoreni, près du lieu où estoit Sommona-Codom, les Talapoins allèrent encore dire à Sommona-Codom qu'il estoit tout près, à quoy il respondit : quelque près qu'il soit, néanmoins il ne me verra pas. Tévetat estant donc arrivé à cet étang, ses disciples le mirent à terre sur le bord de l'eau : & comme il voulut commencer de marcher, ses piés s'enfoncerent, & entrèrent dans la terre, & peu à peu il y entra jusqu'au col, puis jusqu'au menton. Se voyant en cet estat il commença à se recommander à Sommona-Codom, & à s'offrir à luy, confessant qu'il estoit tres-parfait, tres-grand : qu'il ramenoit les personnes égarées au bon chemin, comme fait un palefrenier qui a soin de battre ses chevaux pour les corriger quand ils sont méchants : qu'il connoissoit & savoit tout : qu'il estoit plein de mérites. Il s'humilia, reconnut la faute qu'il avoit faite, & en demanda pardon. Sommona-Codom cependant pensant à ce malheureux, se disoit à luy-même : pourquoy l'as-tu reçu chez toy ? pourquoy luy as-tu donné l'habit ? ne valloit-il pas mieux le laisser demeurer dans le monde ? mais non, reprit-il, car s'il y fût demeuré, il n'auroit fait que transgresser les cinq commandements, & pécher. Il auroit ôté la vie à une infinité d'animaux : On void par cet endroit il se seroit saisi du bien d'autrui, par tout où quels sont il en auroit pû attraper : il se seroit laissé aller à toute

Les cinq
comman-
dements
des Sia-
mois.

toute sorte d'impureté : il auroit esté menteur & imposteur : on l'auroit veu toujours yvre comme une bête : & enfin il n'auroit fait aucun bien , & n'auroit jamais songé à l'avenir. Voilà pourquoy je l'ay reçu. Après cela Sommona-Codom prophétisa qu'après cent mille

* Peut-être y faut-il *Lan*, c'est-à-dire dix millions, pour dire dix millions d'années : comme en d'autres endroits des Indes *Lec* se prend pour cent mille années, quoy que *Lec* signifie simplement cent-mille. On void par cet endroit comment ils prétendent que les ames des méchants se peuvent purifier à

* Kan Tévetat seroit Dieu & se nommeroit Attisaripeithiequepout. Cependant Tévetat fut ensevely dans la terre, & jusqu'aux enfers, où il est sans pouvoir se remuer, faute d'avoir aimé Sommona-Codom. Son corps est haut d'un Jod, c'est à dire de huit mille brasses : il est dans l'enfer Avethi grand de 650. lieües : il a sur sa tête comme une grande marmite de fer toute rouge de feu, & qui luy vient jusques sur les épaules : il à ses piés enfoncez dans la terre jusqu'à la cheville, & tout enflamez. De plus une grande broche de fer qui passe du couchant au levant, luy entre par les epaules & luy sort par la poitrine; une autre le perce par les côtez, qui sort du Midy & s'en va au Nord, & traverse tout l'enfer; & une autre luy entre par la tête & le perce jusqu'au pié. Or toutes ces broches tiennent des deux bouts, & sont bien enfoncées dans la terre. Il est debout sans pouvoir se coucher, ny se remuer. Les disciples de Sommona-Codom parloient entre-eux du pauvre Tévetat, disant qu'il n'avoit pu venir que jusqu'à l'étang Bukoreni & non jusqu'au convent, qui en est proche : & Sommona-Codom prenant la parole leur dit

dit que ce n'estoit pas la premiere fois , qu'il estoit arrivé un semblable châtiment à Tévetat, d'estre englouti & enseveli dans les enfers. Il me souvient, poursuivit-il, que Tévetat dans une de ses generations estoit chasseur , & que pour lors j'estois éléphant des bois. Comme donc un jour il estoit à la chasse , & qu'il se fut egaré & perdu ne sachant où il estoit, moy le voyant dans une si grande affliction, j'eus pitié de luy, je le mis sur mon dos, le tiray hors des bois, le rendis près de chez luy, & puis m'en revins. Etant retourné une autrefois à la chasse , comme il me vit avec de si belles dents, il luy vint en pensée que s'il en avoit de semblables , il les vendroit fort bien, & sur cela il m'en coupa les deux bouts. Ayant mangé l'argent qu'il en avoit eu, il revint m'en couper autant, & une troisiéme fois il acheva de couper ce qui m'en restoit. J'en fus extrêmement affligé , & en témoignay tout le ressentiment dont j'estois capable: mais il ne porta pas loin sa faute, car comme il m'eut laissé, la terre s'ouvrit & l'engloutit, sans luy donner le temps de demander pardon. A ces mots de Sommona-Codom , tout le monde se réjouit de la mort de Tévetat: & Sommona-Codom dit encore. Je me souviens qu'anciennement Tévetat estoit né Roy de la ville de Paranafi. Il avoit nom Pingquelera. Il tourmentoit tellement ses sujets qu'il n'y en avoit pas un seul qui l'aimât: au contraire tous l'au-

force de transi-
grations.
On void
aussi que
le mot
Pour qui
veut dire,
Mercure
entre dans
ce nom de
Dieu, & je
ne doute
pas que
l'adjectif
bali Pour
ne vienne
de Pour,
quoy que
j'aye vû
les Sia-
mois écri-
re ces
deux
mots par
des lettres
différen-
tes; mais
ils sont
peu exacts
dans leur
Ortho-
graphe.

roient voulu voir mort : & sa mort arriva lors qu'il s'y attendoit le moins. On en fit des réjouissances publiques, hormis le Portier de la ville, qui pleuroit de tout son cœur : & comme on luy en demanda la raison : ah ! dit-il, je pleure, parce que ce malheureux, méchant comme il est, tourmentera les Diables, comme il nous a tourmentez, & les Diables ne le pouvant souffrir, nous le rendront, & nous serons aussi misérables qu'auparavant. Voilà le sujet de mes pleurs.

Sommona-Codom ayant cessé de parler, les Talapoins le prièrent de leur dire où estoit alors Tévétat, & dans quel lieu il estoit allé renaître : & il leur dit qu'il estoit allé renaître dans le grand Enfer Avethi : mais, luy dirent-ils, est-ce qu'après avoir tant souffert en cette vie, il est encore allé souffrir en Enfer ? oüy, leur répondit Sommona-Codom, car vous devez savoir que tous les pécheurs, quels qu'ils soient, & de quelque condition qu'ils puissent estre, soit Talapoins, soit laïques, après toutes les souffrances de ce monde-cy, en auront d'autres incomparablement plus grandes & plus fâcheuses.

Fin de la Vie de Tévétat.

On me donna cette Vie de Tévétat au moment que je partoys pour mon retour ; & je la reçûs sans avoir le temps d'y regarder. J'ay trouvé
an

au bout , le commencement d'un autre Ouvrage, sur lequel je n'ay pû interroger personne. Je donne ce que j'en ay.

*Explication du Patimouc, ou du
Texte du Vinac.*

VOicy quatre choses, que l'on doit faire avant que d'entrer dans l'explication du Patimouc, selon ce que Sommona-Codom a enseigné. 1°. Il faut balayer la salle où l'on s'assemble. 2°. Il faut allumer les lampes ou les bougies. 3°. L'on doit preparer de l'eau dans des gargoulettes, ou dans d'autres vases destinez à cela, pour ceux, qui auront soif. 4°. L'on doit estendre des nattes pour s'asseoir, ou des tapis. Après donc que les disciples ont balayé, ils le vont dire au Maître, qui leur répond qu'ils ont bien fait : puis ils luy disent qu'ils ont allumé les lampes, & le Maître leur dit qu'il n'estoit pas necessaire puisque le Soleil luit, & qu'il fait grand jour. Ensuite les disciples luy disent qu'ils ont apporté de l'eau & estendu les nattes: bon, leur dit le Maître, voilà qui est bien. Voilà donc, disent les disciples au Maître, ces quatre choses que Sommona-Codom a enseignées & ordonnées avant que de commencer la lecture du Vinac. Oüy, répond le Maître. *Le Disciple.* Quelles sont les quatre choses qu'il faut encore faire après celles

B 2

dont

dont nous venons de parler , & lesquelles Sommona-Codom a aussi prescrites? ne sont-ce pas celles-cy , 1^o. Quand il arrive quelques nouveaux Talapoins après l'explication commencée, s'ils sont moindres en nombre que les auditeurs , ils sont obligez de dire qu'ils croient & reçoivent de tout leur cœur ce que l'on a déjà expliqué: que si au contraire ceux qui arrivent sont en plus grand nombre que les premiers, il faut recommencer tout de nouveau ce que l'on a déjà lû , 2^o. Il faut savoir & dire dans quelle saison de l'année l'on est, 3^o. conter le nombre des auditeurs, 4^o. enseigner. Commencez donc, s'il vous plaît, par la première de ces quatre choses.

Fin du Fragment.

*Les principales Maximes des Talapoins
de Siam, traduites du Siamois.*

NE tuëz point les hommes. *Non seulement les Talapoins ne tuënt pas, mais ils ne frappent jamais personne.*

Ne dérobez point.

Ne commettez point le péché de la chair.

Ne vous glorifiez pas disant que vous estes arrivé à la sainteté. *Tout homme qui n'est pas Talapoin, ne sauroit devenir saint, c'est à dire qu'il ne sauroit parvenir à un certain degré de merite.*

Ne

Ne creusez point la terre. *C'est par respect pour cet element.*

Ne faites mourir aucun arbre. *Il leur est defendu d'en couper aucune branche.*

Ne tuiez aucun animal.

Ne bûvez aucune liqueur, qui enyvre.

Ne mangez point de ris après midy. *Ils peuvent manger des fruits le soir, & mascher du bétel tout le long du jour.*

Ne regardez point les chants, les danfes, ny les joüeurs d'instruments.

Ne vous servez point de senteurs sur vous.

Ne vous asseyez, ny ne dormez dans un lieu aussi élevé, que celui de vôtre Superieur.

Ne gardez ny or ny argent. *Il leur est mesme defendu d'en toucher ; mais ils observent mal cette regle. Le métier de Talapoin est un métier à devenir riche, & quand ils le sont assez, ils quittent le cloître & se marient.*

Ne vous entretenez pas de choses, qui ne regardent pas la Religion.

Ne faites pas d'ouvrage, qui ne soit ouvrage de Religion.

Ne donnez point de fleurs à des femmes.

Ne puisez pas de l'eau en un lieu, où il s'engendre des vers.

Un Talapoin qui va faire ses necessitez, & qui n'a pas auparavant puisé de l'eau pour se laver, pêche. *Les saletez naturelles leur paroissent des fautes.*

Ne faites point amitié avec les seculiers,

en vuë de recevoir des aumônes d'eux.

N'empruntez rien des seculiers.

Ne prêtez point à usure, quand ce ne seroit qu'un seul cory.

Ne gardez ny lance, ny épée, ny aucune arme de guerre.

Ne mangez pas avec excez.

Ne dormez pas beaucoup.

Ne chantez point de chansons mondaines.

Ne joüiez d'aucun instrument, & évitez toute sorte de jeux & de divertissemens.

Ne jugez point vôtre prochain, ne dites pas : celui-cy est bon, celui là est méchant.

Ne brandillez pas les bras en marchant. *Ils observent peu ce precepte.*

Ne montez pas sur les arbres. *C'est de peur d'en casser quelque branche.*

Ne cuisez point de tuile, ny ne brûlez le bois. *C'est par respect pour la terre & pour le bois. Il est aussi mal fait de cuire la terre que le ris, & il est mal fait de détruire le bois.*

Ne clignez pas les yeux en parlant, & ne regardez pas de travers avec mépris.

Ne travaillez pas pour de l'argent. *Ils doivent vivre d'aumône, & non du travail de leurs mains.*

Ne donnez pas de medecines fortes aux femmes enceintes. *De peur de faire mourir l'enfant.*

Ne regardez pas les femmes pour contenter vos yeux.

Ne

Ne faites aucunes incisions, qui fassent sortir du sang.

Ne vendez, ny n'achetez aucune chose.

En mangeant ne faites point *tchibe tchibe*, *tchiabe tchiabe*, comme font les chiens. C'est le bruit desagréable que font certaines gens en maschant lentement & mollement. Les Siamois ont grand soin des décences.

Ne dormez point dans un lieu exposé à la vûë.

Ne donnez point de medecine où il entre du poison. A cause du peril de tuer. L'art de la Medecine ne leur est pas défendu : ils s'en mêlent beaucoup. C'est pourquoi bien loin que les Siamois se scandalisent de voir les Missionnaires exercer la Medecine, c'est par là principalement qu'ils les souffrent, & qu'ils les aiment. Il faut que les Missionnaires guérissent gratuitement les malades, ou par l'art de la Medecine, ou par Miracle.

Un Talapoin pêche, si en marchant dans les rües il n'a pas ses sens receüillis.

Un Talapoin qui ne rase pas sa barbe, ses cheveux & ses sourcils, & qui ne fait pas ses ongles, pêche. Je ne say si cela a d'autre fondement qu'un excés de propreté.

Un Talapoin qui estant assis, a ses piés étendus ou suspendus, pêche. La modestie veut, à leur avis, que les jambes soient croisées, & les piés placez près des genoux.

Après que vous avez mangé ne recüillez

point les restes pour le lendemain. *Ils les donnent aux bêtes.*

N'ayez pas plusieurs vêtemens. *Le peuple leur en donne souvent par aumône, & ils en font part à leur famille.*

Un Talapoin qui aime les petits Talapoins, & les caresse comme si c'estoient des femmes, pèche.

Un Talapoin qui fait semblant d'estre aussi austere qu'un Talapoin des bois, & de garder la regle plus exactement qu'un autre, qui fait la meditation pour estre vû, & qui estant seul n'observe rien de tout cela, il pèche.

Un Talapoin qui a reçu une aumône, & qui va aussi-tôt la donner à un autre, pèche.

Un Talapoin qui parle à une femme en lieu secret, pèche.

Un Talapoin qui se mêle dans les affaires du Roy, qui ne sont pas de la Religion, pèche.

Un Talapoin qui cultive la terre, ou qui élève des canards, des poules, des vaches, des buffles, des éléphants, des chevaux, des cochons, des chiens à la façon des seculiers, pèche. *Ne pas cultiver la terre, est un respect pour cet element : le reste sent purement la pauvreté Monastique.*

Un Talapoin qui en prêchant ne parle pas Bali, pèche. *Cette maxime n'est pas bien rendue par le traducteur. Leur maniere de prêcher est de lire du Baly, où ils ne doivent rien changer, mais ils doivent le commen-*

ser en Siamois, & ne rien dire qui ne soit dans le Baly.

Un Talapoin qui parle d'une façon & pense d'une autre, pêche.

Un Talapoin qui dit du mal d'autrui, pêche.

Un Talapoin qui estant éveillé ne se lève pas aussi-tôt, & se tourne d'un côté & d'autre, pêche. *Il faut pourtant qu'il soit heure de se lever, c'est à dire qu'ils puissent discerner les veines de leurs mains.*

Un Talapoin qui s'assied sur une mesme natte avec une femme, pêche.

Un Talapoin qui embrasse une femme, pêche.

Un Talapoin qui fait cuire du ris, pêche. *Parce que c'est faire mourir cette semence.*

Un Talapoin qui mange quelque chose, qui ne luy a pas esté offert les mains jointes, pêche. *C'est vanité, car le respect veut en ce Pais-là qu'on donne tout à deux mains. Les Talapoins se croyant saints, sont fort vains à l'égard des séculiers, qu'ils croient chargez de péchez. Ils ne salüent personne, non pas mesme le Roy, & quand le Sancrat prêche ou parle au Roy, le Roy est derriere un voile pour mettre à couvert la Majesté: mais quand ce Prince ne peut éviter un Talapoin, il le salüe, & le Talapoin ne salüe pas le Prince.*

Un Talapoin qui songe en dormant qu'il void une femme, en sorte que l'effet du songe

l'éveille, péche. *Quoy que tout cela soit involontaire.*

Un Talapoin qui desire le bien d'autrui, péche.

Un Talapoin qui urine sur le feu, sur la terre, ou dans l'eau, péche. *Ce seroit éteindre le feu, & corrompre ces deux autres elements. Mandelslo rapporte qu'il est defendu aux Banianes d'uriner à terre. Il n'a pas su le precepte entier; & il a esté trompé, quand il l'a cru fondé sur la crainte de tuer quelque insecte. Si cela étoit il seroit defendu aux Banianes de répandre aucune liqueur, & d'ailleurs ils ne croient aucun insecte dans le feu. Pythagore defendoit d'uriner contre le Soleil.*

Un Talapoin qui dit des injures à la terre, au vent, au feu, à l'eau, ou à quelque autre chose que ce soit, péche.

Un Talapoin qui excite les gents à rompre ensemble, péche.

Un Talapoin qui va sur un cheval, sur un éléphant, ou en Palenquin, péche. *Il ne doit charger ny homme ny bête ny arbre.*

Un Talapoin qui est habillé avec des vêtements précieux, péche.

Un Talapoin qui se frotte le corps contre quelque chose, péche.

Un Talapoin qui se met des fleurs aux oreilles, péche.

Un Talapoin qui se sert de souliers, qui cachent ses talons, péche.

Un

Un Talapoin qui plante des fleurs, ou des arbres, pèche. *Ils n'estiment pas permis de faire des creux en terre.*

Un Talapoin qui reçoit quelque chose de la main d'une femme, pèche. *La femme pose quelque part l'aumône qu'elle fait au Talapoin, & le Talapoin la prend où la femme l'a posée.*

Un Talapoin qui n'aime pas tout le monde également, pèche. *Ce n'est pas dire qu'il faille aimer autrui autant que soy-même.*

Un Talapoin qui mange quelque chose qui ait vie, comme par exemple des grains qui peuvent encore porter fruit, pèche. *Ils ne défendent pas de manger une chose, qui ait eu vie.*

Un Talapoin qui coupe ou arrache quelque chose, qui ait encore vie, pèche.

Un Talapoin qui fait une Idole, pèche. *C'est, disent-ils, parce que l'Idole est au dessus de l'homme, & qu'il y a de l'incongruité que l'Idole soit l'ouvrage de l'homme, d'autant que dans la justice l'ouvrage est au dessous de l'ouvrier. Le seculier donc qui fait l'Idole, pèche aussi, mais selon eux, le peché est inévitable aux seculiers. Au reste les Particuliers n'ont point d'Idole chez eux, & les Siamois n'en font ny n'en vendent, que pour mettre dans les Temples.*

Un Talapoin qui ne remplit pas une fosse qu'il a faite, pèche. *Il pèche en faisant la fosse, & il pèche en ne réparant pas le mal qu'il a fait.*

Un Talapoin qui n'ayant point de travail à faire, retrouffe la queue de sa pagne, péche.

Un Talapoin qui mange dans de l'or ou de l'argent, péche.

Un Talapoin qui dort après avoir mangé, au lieu de faire le service de la Religion, péche.

Un Talapoin qui après avoir mangé ce qu'on luy aura donné d'aumône, se plaît à dire, cela estoit bon, ou cela n'estoit pas bon, péche. *Ces discours sentent la sensualité, & non la mortification.*

Un Talapoin qui se glorifie, disant : je suis fils d'un Mandarin, ma mère est riche, péche.

Un Talapoin qui porte des pagnes rouges, noires, vertes, ou blanches, péche. *Ils comprennent sous ces quatre couleurs & sous la jaune, toutes les autres couleurs, horsmis les couleurs des animaux, qui ont souvent des noms particuliers. Le jaune & le feuille-morte, par exemple, ont un mesme nom, le bleu & le verd de mesme : ils appellent le bleu petit verd.*

Un Talapoin qui en riant élève sa voix, péche.

Un Talapoin qui en prêchant change quelque chose au texte Baly pour plaire, péche.

Un Talapoin qui donne des charmes pour rendre invulnérable, péche. *Ils croient que l'on peut se rendre invulnérable mesme aux coups des bourreaux en execution de justice.*

Un

Un Talapoin qui se vante d'estre plus savant que les autres, péche.

Un Talapoin qui desire de l'or ou de l'argent, disant : quand je sortirai du convent je me marierai , & je ferai de la dépense, péche.

Un Talapoin qui s'attriste de perdre ses parents par la mort, péche. *Il n'est pas permis aux Creng, c'est à dire aux Saints de pleurer les Cahat, c'est à dire les Séculiers.*

Un Talapoin qui sort le soir pour aller voir d'autres que son pere, ou sa mere, ou ses sœurs, ou ses freres, & qui sans y penser s'amuse à causer dans le chemin, péche.

Un Talapoin qui donne des pagnes, de l'or, ou de l'argent à d'autres qu'à ses pere & mere, freres & sœurs, péche.

Un Talapoin qui court hors du convent, pour attraper des pagnes, ou de l'or, ou de l'argent, qu'il croit que l'on a volé, péche.

Un Talapoin qui s'assied sur un tapis tissé d'or ou d'argent, qui ne luy aura pas esté donné, mais que luy-même aura fait faire, péche.

Un Talapoin qui s'assied sans prendre une pagne, qu'ils ont pour s'asseoir dessus, péche. *Cette pagne s'appelle fantat, & sert à élever le Talapoin, quand il est assis. Quelquefois ils se servent pour cela d'une peau de buffle pliée en plusieurs doubles.*

Un Talapoin qui marchant dans les rues n'a pas boutonné un bouton qu'ils ont à leur ha-

bit, pêche: & si allant dans un balon il n'a pas déboutonné ce même bouton, il pêche aussi. *C'est le bouton de l'Angsa. Je ne sçay pas la raison du précepte.*

Un Talapoin qui voyant une troupe de filles assises, touffe, ou fait du bruit pour leur faire tourner la tête, pêche.

Un Talapoin qui n'a pas la pagne de dessous bordée, pêche: & si celle qu'il a sur l'épaule n'est pas de plusieurs pièces, il pêche aussi.

Un Talapoin qui ne prend pas ses vêtemens dès le grand matin, pêche.

Un Talapoin qui court dans les ruës, comme si on courroit après luy, pêche.

Un Talapoin qui après avoir lavé ses piés, fait du bruit avec ses piés, soit sur du bois, soit sur de la pierre, puis monte au logis d'un séculier, pêche. *Ce bruit est pour faire remarquer la propreté de ses piés.*

Un Talapoin qui n'a pas appris de certains nombres, ou calculs, pêche. *Ce sont des nombres superstitieux.* Le P. Martini dans son Histoire de la Chine, p. 16. nous apprend que les Chinois sont aussi extrêmement superstitieux sur les nombres, & qu'ils croient entre autres choses le nombre 9. le plus parfait & le plus heureux de tous, & celui de 10. le plus imparfait, & le plus malheureux. Par cette raison, le Roy de la Chine a pour le service de son Palais 9999. barques & non pas 10000, & dans

& dans quelqu'une de ses Provinces il a 999. reservoirs, ou viviers, & non pas 1000. Il prefere le nombre heureux & bizarre, au nombre rond & malheureux. Quand les Chinois le saluent c'est par neuf prosternations.

Un Talapoin qui montant au logis de quelqu'un fait du bruit avec ses piés, & marche pesamment, péche. *En plusieurs de ces régles on découvre plusieurs choses, où les Siamois mettent en partie la politesse, car ils la veulent extrême dans les Talapoins.*

Un Talapoin qui lève sa pagne pour passer l'eau, péche.

Un Talapoin qui lève sa pagne en marchant dans les ruës, péche.

Un Talapoin qui juge des gents qu'il void, disant : celui-cy a bien fait, celui-là a mal fait, péche.

Un Talapoin qui regarde les gents fièrement, péche.

Un Talapoin qui se mocque de quelqu'un, ou qui le raille, péche.

Un Talapoin qui dort sur quelque chose d'élevé, péche. *Ils n'ont point d'autre bois de lit, qu'une claye.*

Un Talapoin se nettoyant les dents avec un certain bois ordinaire pour celà, si le bois est long, ou s'il les nettoye en parlant avec d'autres, il péche.

Un Talapoin qui mange, & qui en même temps cause avec quelqu'un, péche.

Un

Un Talapoin qui en mangeant fait tomber du ris d'un côté & d'autre, pèche.

Un Talapoin qui après avoir mangé, & après avoir lavé sa bouche, cure ses dents, & puis siffle des levres en présence des seculiers, pèche.

Un Talapoin qui ceint sa pague au dessous du nombril, pèche.

Un Talapoin qui prend les vêtemens d'un mort, lesquels ne sont pas encore percez, pèche. *Ils prennent volontiers chez un homme, qui vient de mourir.*

Un Talapoin qui menace quelqu'un de le faire lier, ou de le faire mettre à la cangue, ou de luy faire donner des coups de coude, ou qui le menace de quelque autre supplice, ou de parler au Roy, ou à quelque Grand contre luy, ce Talapoin qui en use ainsi pour se faire craindre, pèche.

Un Talapoin qui allant quelque part que ce soit, ne pense pas à garder les commandemens, pèche.

Un Talapoin qui se lave le corps, & prend le courant de l'eau au dessus d'un autre Talapoin plus ancien que luy, pèche.

Un Talapoin qui forge du fer, pèche. *Cela ne se fait pas sans éteindre le feu dont le fer est rouge.*

Un Talapoin qui pensant aux choses de la Religion, doute de quelque chose, qu'il n'entend pas clairement; & qui par vanité ne veut pas

pas interroger un autre, qui pourroit l'éclaircir, péche.

Un Talapoin qui ne connoît pas les trois saisons de l'année, & combien il se doit faire de conferences en chaque saison, péche. *J'ay dit en parlant des saisons, que les Siamois n'en ont que trois, l'hiver, le petit esté, & le grand esté.*

Un Talapoin qui soit qu'un autre Talapoin doit de l'argent à quelqu'un, & qui cependant entre dans le Temple avec ce Talapoin, péche. *Nous avons vû cy-dessus une regle qui leur défend d'emprunter des Seculiers.*

Un Talapoin qui est en inimitié ou en colere avec un autre Talapoin, & qui néanmoins vient avec ce Talapoin aux conferences, qui se font des choses de la Religion, péche.

Un Talapoin qui fait peur à quelqu'un, péche.

Un Talapoin qui fait prendre quelqu'un, qu'il fait qui perd de l'argent, si c'est moins d'un tical, péche; si c'est plus d'un tical, ce Talapoin doit estre chassé de la Religion.

Un Talapoin qui donne des medecines à un homme, qui n'est pas malade, péche. *Ils ne veulent point de medecines de precaution.*

Un Talapoin qui siffle avec sa bouche pour se divertir, péche. *Ce precepte est general. Il est défendu aux Talapoins de siffler pour quelque raison que ce soit, & de joüer d'aucun instrument; de sorte que ces mots, avec sa bouche*
che

che pour se divertir , qui sont dans ce précepte, ne sont pas pour en rétraissir la signification, mais seulement parce que la langue Siamoise aime à exprimer la maniere des choses, qu'elle exprime. La langue Hebraïque est du même genie, mulier si suscepto semine pepererit filium, &c. Et cette même remarque se peut appliquer à quelques autres de ces maximes des Talapoins.

Un Talapoin qui crie comme les voleurs, pèche.

Un Talapoin qui a coûtume d'avoir de l'envie contre quelqu'un, pèche. On diroit que, selon eux, un acte d'envie n'est pas péché, mais il peut estre qu'en celà la traduction ne respond pas bien au sens naturel du précepte.

Un Talapoin qui fait luy-même du feu, ou qui le couvre, pèche. Il n'est pas permis d'allumer du feu, parce que c'est détruire ce qui se brûle, ny de couvrir le feu, de peur de l'éteindre. Pythagore défendoit de donner un coup d'épée dans la flamme.

Un Talapoin qui mange du fruit hors de la saison de ce fruit, pèche. Je suis persuadé que ces mots hors de la saison se doivent entendre avant la saison, parce que c'est tuer la semence qui est dans le fruit, faute de la laisser mûrir.

Un Talapoin qui mange d'une de ces huit chairs, savoir d'homme, d'elephant, de che-
val,

val, de serpent, de tygre, de crocodile, de chien, ou de chat, pêche.

Un Talapoin qui va tous les jours demander l'aumône à un même endroit, pêche.

Un Talapoin qui fait faire un bandége ou bassin d'or ou d'argent, pour y recevoir les aumônes, pêche. *Ils reçoivent les aumônes dans un bandége de fer.*

Un Talapoin qui dort dans un même lit avec ses disciples, ou autres personnes que ce soit, pêche.

Un Talapoin qui met la main dans la marmite, pêche. *C'est pour cette raison que l'injure de culiere à pot est la plus grande, qu'on puisse dire à un Siamois.*

Un Talapoin qui luy-même pile du ris, le vanne, & le nettoye, ou qui prise de l'eau pour le cuire, pêche. Servir au péché est péché.

Un Talapoin qui en mangeant se barboüille autour de la bouche comme un petit enfant, pêche.

Un Talapoin qui demande l'aumône, & qui en prend plus qu'il n'en peut manger en un jour, pêche.

Un Talapoin qui va faire ses necessitez en lieu decouvert, pêche.

Un Talapoin qui prend du bois, ou autre chose pour faire du feu, en un lieu où quelque animal a coûtume de prendre son repos, pêche. *Il y a encore dans l'expression de ce précepte*

cepte quelque chose du génie de la langue Siamoise, car ce précepte ne veut pas dire que le Talapoin puisse pour quelque raison que ce soit prendre du bois en un lieu, où quelque animal a coutume de prendre son repos, ny qu'il puisse faire du feu de quelque bois que ce puisse estre: mais le sens du précepte est, que c'est une double faute de faire du feu, & de prendre du bois en un lieu, où quelque animal a choisi son gîte.

Un Talapoin, qui allant demander l'aumône touffe, afin qu'on le voye, pèche. Il pèche tout de même toutes les fois qu'il touffe pour attirer les regards des autres, quand ce ne seroit pas en allant demander l'aumône.

Un Talapoin qui allant dans les rues se couvre la tête avec sa pagne, ou met un chapeau, comme font quelquefois les seculiers, pèche. Les Talapoins se couvrent du soleil avec leur éventail en forme d'écran, qu'ils appellent *Talapat*.

Un Talapoin qui ôte sa pagne, afin que quelqu'un voye son corps, pèche.

Un Talapoin qui va chanter, ou plutôt réciter, chez un mort, pèche, s'il ne fait reflexion sur la mort, sur ce que tout le monde doit mourir, sur l'instabilité des choses humaines, sur la fragilité de la vie de l'homme. C'est en partie la matiere de leur chant auprès des corps morts.

Un Talapoin qui en mangeant n'a pas les
jam-

jambes croisées, péche. *En generat ils ne peuvent s'asseoir autrement en nulle occasion.*

Un Talapoin qui dort dans un lieu, où d'autres ont couché ensemble, péche.

Un Talapoin qui estant avec d'autres seculiers, & causant avec eux étend ses piés, péche. *La modestie veut qu'ils croisent leurs jambes.*

*Memoire des frais de Justice,
traduit du Siamois.*

QUand le Juge reçoit la premiere requête, pour ce 1. livr.

Le Juge, ou *Tcháou-Meüang* fait conter les lignes & les ratures, & fait mettre son sceau à la requête, pour ce 3. livr.

Le *Tcháou-Meüang* envoie la requête à examiner à l'un des Conseillers, tel qu'il luy plaît, mais ordinairement au Nái des Parties, & pour montrer le logis des deux cautions des Parties 1. livr.

Pour celuy qui va sommer les deux Parties de venir à la Salle de Justice. 3. livr.

Quand il faut dormir une nuit en chemin, 4. livr.

Pour avoir la liberté de donner chacun une caution, pour le Juge 16. livres pour le Greffier qui écrit. 3. livres c'est l'acceptation des cautions.

Pour

Pour copier les raisons des deux parties pour presenter au Juge, au Greffier 3. livres, au Juge 3. livres.

Pour le Greffier qui va oïir les témoins. 3. livr. Et s'il y a un jour & une nuit de chemin 4. livr. *En ce pais-là on va chercher les témoins chez eux pour recevoir leur déposition, & on ne députe à cela qu'un Greffier. La loy ne prescrit ny recollement ny confrontation de témoins, quoy que les Juges ne laissent pas quelquefois de confronter, au moins l'accusateur avec l'accusé. Les reproches contre les témoins n'y sont pas aussi en usage, & souvent l'accusé ignore qui sont les témoins qui déposent contre luy.*

Si les Parties font oïir plusieurs témoins, on prend pour chaque témoin 1. livr.

Pour copier les dires ou productions des deux Parties, & les mettre en estat d'estre presentées au Juge pour juger. 4. livr. tant au Conseiller qu'au Greffier.

Pour le Gouverneur ou Juge pour seoir en la Salle de Justice. 5. livr.

Quand il y a des *Oc-Prá* pour *Second* ou *Belat*, & pour *Conseillers*, à chacun 5. livr. aux *Oc-Loüang* 3. livr.

Quand le procès est jugé, pour celuy qui le garde 3. livr.

Collation ou repas des Conseillers, 3. livr.

Quand il est dit & jugé de voir la loy du Pais, qu'ils appellent, *Prá Rayja cit di caá*
ajat

ajat caan ; pour le Conseiller qui la lit , qu'ils appellent *Peng* , 3. livr. Plus une toile blanche d'environ quatre aunes , plus environ cinq livres pesant de ris , plus une bougie de cire jaune , plus cinq bouchées d'arek & de bétel , plus une poule , plus deux pots d'arak , plus des fleurs & une natte pour mettre sous les livres. Dequoy les deux Parties payent autant l'une que l'autre.

De Mesures , des Poids & des Monnoyes de Siam.

L Es mesures Siamoisés se forment ou se composent de cette sorte. *Peet met caon* ^{I. Les Mesures.} *pleüac* , c'est à dire , huit grains de ris entier , dont la premiere envelope n'a pas esté brisée au moulin , valent un *doit* , en Siamois *nion*.

Douze *doits* valent un *kenb* , c'est à dire une paulme , ou l'ouverture du pouce & du doit moyen.

Deux *Kenb* valent un *sok* , c'est à dire depuis le coude jusqu'aux bouts des doigts.

Deux *Sok* valent un *ken* , c'est à dire une coudée , depuis le bout des doigts jusqu'au milieu de la poitrine.

Deux *Ken* valent une brassé qu'ils appellent *Voüa* , & qui vaut à peu prés un pouce moins que nôtre toise : si bien qu'il s'en faut tres-peu de chose que leurs huit grains de ris , qui font leur

leur *doit*, ne vailent 9. de nos *lignes* que nous estimons égales à 9. grains d'orge.

Vint *Voûa* font une corde qu'ils appellent *sen*.

Et cent *sen*, c'est à dire cent cordes font une de leurs lieuës, qui revient à deux mille *brasses*. Ils appellent leur lieuë *rôë neng*, c'est à dire, un *cent*, *rôë* veut dire *cent*, & *neng* veut dire *un*. Ainsi les Italiens disent un mille.

Enfin quatre de leurs lieuës, ou 8000. *voûa* ou *brasses*, font un *7od*. Et ce sont là toutes leurs mesures des longueurs.

II.
Poids, &
mon-
noyes.

Voicy les noms & les valeurs des poids & des monnoyes tout-ensemble. Il est vray que quelques-uns de ces noms ne signifient pas des monnoyes, mais des valeurs ou des sommes, comme en France le mot de *livre* ne signifie pas une monnoye, mais la valeur d'une livre pesant de cuivre, qui est une somme de vingt sols.

Le *pic* vaut cinquante *Catîs*.

Le *catî* vaut vint *teils*.

Le *teil* quatre *ticals*.

Le *tical* est une monnoye d'argent, & vaut quatre *mayons*, & c'est le poids d'une demie once, à raison de quoy le *catî* pèse deux livres & demie.

Le *mayon* est une monnoye d'argent, & vaut deux *foïangs*.

Le *foïang* est aussi une monnoye d'argent, & vaut quatre *payer*.

La *paye* n'est pas une monnoye, & elle vaut deux *clams*. Mais la *song-paye*, c'est à dire les deux *payes* sont une monnoye d'argent, qui vaut la moitié d'un *foïang*.

Le *clam* aussi n'est pas une monnoye, mais il est censé peser douze grains de ris. Voilà ce que l'on m'a dit, & sur ce pié là le *tical* peseroit 768. grains de ris entier. Ce que je n'ay point éprouvé.

Tous ces noms-là ne sont pas Siamois, mais vulgaires parmy les Européens qui sont à Siam. Je ne say de quelle langue est le mot de *pic*. Il signifie aux Echelles du Levant une sorte d'aune, dont les neuf en valent cinq de Paris: à Siam c'est le poids de cent vingt-cinq livres de seize onces.

Le mot de *catì* est Chinois, & s'appelle *schang* en Siamois; mais le *catì* Chinois vaut deux *catìs* Siamois.

Teil, ou comme d'autres écrivent *tael*, est aussi un mot Chinois, qui se dit *tamling* en Siamois, mais le *catì* Siamois ne vaut que huit *taels* Chinois, au lieu qu'il en vaut vint Siamois, comme j'ay dit.

Tical & *mayon* sont des mots dont j'ignore l'origine, & que les Siamois appellent *baat* & *seling*. *Foïang*, *paye* & *clam* sont du langage Siamois.

Quant au rapport de cette monnoye à la nôtre, à le prendre vulgairement, & sans cette précision qui n'est pas nécessaire au commerce,

un baat ou tical, quoy qu'il ne pèse qu'un demy écu, vaut néanmoins trentesept sols & demy de nôtre monnoye, à raison dequoy un *cati* vaut cinquante écus.

Liste des Meubles, des Armes, & des Habits des Siamois, & des parties de leurs Maisons.

I.
Instru-
mens
communs
à tous.

P *Râ*, gros couperet qui leur tient lieu de hache.

Cion, ciseau de Menuisier.

Leüai, sie.

Kob, rabot.

Kabila, virebrequin.

Quiob, une besche.

Reüan, maison.

II.
Parties
d'une
maison.

Sáou, piliers de bambou, qui portent la maison, quatre ou six en nombre, plantez à égales distances sur deux rangs: ils ont douze ou treize piés sur terre.

Root, les deux bambous gisans ou posez en travers, comme des poutres sur les piliers, le long de la face, & le long du derriere de la maison.

Raneeng, les autres bambous gisans ou couchez sur les piliers, deux ou trois en nombre, le long des deux côtez de la maison, & sur les deux piliers du milieu, lors que la maison est assise sur six piliers.

Preüang,

Preüang, clayes servant de blancher bas, ou de premier plancher.

Fak, bâtons plats & liez parallelement ensemble, pour mettre sur le plancher, au lieu de carreau, ou de parquet : on en met aussi sur les clayes qui servent de mur, au lieu de lambris.

Méfà, mère-muraille, ce sont les clayes ou la menuiserie, qui servent de mur extérieur.

Fà, les clayes qui font les principales cloisons.

Loukfà, fils de cloisons, c'est à dire les moindres cloisons.

Pak-ton, bouche de devant, c'est à dire la porte du logis. *Pak* veut dire bouche.

Nâ-tang, garde-visage ou fenestre, ce sont des manieres d'auvent que l'on hausse, & que l'on soutient avec un bâton, & qu'on laisse retomber quand on veut fermer la fenestre. Il n'y a nulles vitres. *Nâ* veut dire visage, *tang*, garder.

Ken, la claye qui sert de plancher d'enhaut, ou de plat-fond.

Dang, les deux piliers de bambou pour porter le comble.

Okkâi, le bambou gisant ou couché sur ces deux piliers, pour faire le dos d'âne du comble.

Cloon, les clayes du comble mises en pente des deux côtes de l'*Okkâi*.

Kiak, feüillages qui servent de chaume.

Kraboüang, les tuiles : mais les maisons des

particuliers n'en ont pas, si elles ne sont de briques : auquel cas elles appartiennent aux Européans, aux Chinois, ou aux Mores.

Pê, le comble.

Hong, chambre.

Gadâi, l'échelle de la maison.

Tong, les deux bambous qui font les deux côtes de l'échelle.

Kan-gadâi, les échelons.

Scià, natte de jonc.

III.
Les Meubles.

Ti-nôn, la place où l'on met la natte pour se coucher, quand on n'a point de bois de lit. *Nôn* veut dire *dormir*. *Ti* veut dire *lien*.

Tiang-nôn, un bois de lit sans quenouilles ny dossier, mais avec quatre ou six piés, qui ne sont pas joints par des traverses. Le fond de ce bois de lit est un treillis de gros jonc, comme en ont ces chaises ; qui nous viennent d'Angleterre, & dont les Anglois envoient le bois aux Indes, pour l'y faire garnir de jonc.

Crê, un pareil bois de lit, mais sans piés. Tous ces bois de lit sont fort étroits, parce qu'ils ne servent qu'à une seule personne. Il n'y a que les gens du peuple, qui couchent en un même lit avec leurs femmes ; & ils n'ont point de bois de lit. Parmi les gens riches, chacun a son lit & sa chambre à part, mais en petit.

Fouk-rong-nôn, matelas, ou plutôt lit de *capoc*, espèce d'ouïette au lieu de plume. Ils ne font point

point piquez, *rong* veut dire dessous, *nôn*, dormir.

Pa-pou-nôn, toile de dessous à dormir, ou drap de lit. Ils n'ont point de second drap de lit, qui soit autre que la couverture.

Pa-houm-nôn, toile de dessus à dormir, c'est à dire la couverture. Ce ne sont que de simples toiles de coton.

Môn, oreiller un peu long, mais lors même qu'ils couchent ensemble, chacun a le sien, comme en Espagne. *Môn* veut dire aussi un carreau à s'appuyer, car ils ne s'asseient jamais dessus.

Man-can-ti-nôn, rideau de devant le lieu à dormir. *Man* veut dire rideau ou tapisserie. *Can* veut dire devant. Ils mettent un rideau devant leur lit pour n'être pas vus, parce que d'une chambre à l'autre il n'y a point de porte qui ferme.

Man-can-fak-reiàn, tapisserie de toile. *Man* rideau ou tapisserie, *can* devant, *fak* les bâtons plats liez parallèlement pour servir de lambris, *reiàn* veut dire maison.

Prom, tapis de pié.

Kiam, c'est la même chose.

Tloum, tables à rebord & sans pié, appelées autrement *bandéges*, & par nos Marchands *plateaux*. Quand ils mangent ensemble, chacun a sa table à Siam, comme à la Chine. Ils n'ont ny nappe ny serviettes, mais le bois verni de leurs tables se nettoie fort aisément

avec de l'eau chaude: & ainsi ils se passent aisément de nappe.

Hip, coffre.

Hip, chipoïn, coffre du Japon.

Hip-lin, cabinet à tiroüiers.

Tad, un plat de cuivre, ils y servent d'ordinaire leur poisson.

Mê-can, pot à mettre de l'eau, *can* veut dire pot, *mê* veut dire mere.

Can-nam, bouli de cuivre à faire boüillir de l'eau pour le Thé, *nam* veut dire de l'eau.

Can nam-nôi petit cannam. C'est un gobelet arrondy par le bas & sans patte.

Konthoo, pot à biberon.

Kon thii, bouli de terre pour le thé.

Tioc noy, petite tasse à thé.

Tioc yai, tasse plus grande.

Taboi-tong-kin-nam, culiere de cuivre pour boire de l'eau. Ils en ont aussi de coco pour cet usage: ils percent une tasse de coco de part en part, & poussent un bâton dans les deux trous, qui traverse le coco & sert de manche. *Tong* veut dire également de l'or & du cuivre jaune, *Tong di*, or bon, *Tong, leïang*, or faux ou léton. *Kin* veut dire également manger & boire, selon qu'il se dit d'une chose solide ou liquide. Ainsi les mots de prendre & d'avaller sont communs en nôtre langue, aux aliments solides & aux liqueurs.

Taoïac, culière à pot. C'est la plus grande injure qu'on puisse dire à quelqu'un, comme si on

si on le taxoit d'estre assez gourmand pour prendre de sa propre main au pot, & sans attendre que le pot soit vuide dans le plat. Il n'y a que les esclaves qui fassent les culières à pot, ou qui les touchent.

Toïai, assiette, ou plat de porcelaine.

Tcham, jatte de porcelaine à mettre du ris. Ils usent beaucoup de porcelaine, parce qu'il y en a de fort grossière & à tres-vil prix.

Tian, petite soucoupe à mettre sous la tasse à prendre du thé.

Mo cáou, poësson à cuire le ris, *mo* espece de pot ou de poësson, *cáou*, ris.

Quion, cuiller. Ils n'en usent que pour prendre des confitures, dont on sert toujours dans de petites soucoupes de porcelaine avec le thé. Ils n'ont point de fourchette, ny de salière. Ils ne servent point de sel à table.

Mid, couteau, ils en ont chacun un petit pour fendre l'arek, ils ne s'en servent pas comme nous, en tenant ce qu'ils veulent couper entre le pouce & le tranchant du couteau, mais ils mettent toujours le pouce sur le dos du couteau, & ils en guident le tranchant avec l'index de la main droite qu'ils tiennent étendu.

Mid coïne, rasoir ou couteau à raser. Leurs rasoirs sont de cuivre, *coïne* veut dire raser.

Tin quian, chandelier. *Tin* veut dire pié, *quian* est une bougie de cire jaune. Ils ne savent pas blanchir la cire, dont ils ont en abon-

dance : & comme ils n'ont point de boucherie, ils n'ont point de suif, & le suif seroit en ce Pais-là d'un méchant usage, il fondroit trop à cause du chaud.

Pen, une autre sorte de couteau plus grand, qu'ils portent sur eux pour leur usage, & qui pourroit leur servir d'arme en cas de besoin.

Mid-tok, sorte de couteau à travailler le bois, avec lequel ils attachent le feuillage qui leur sert de chaume.

Krob, boîte d'or ou d'argent pour l'arek & le bétel. Le Roy les donne, mais ce n'est qu'à certains Officiers considérables. Elles sont grosses & couvertes, & fort légères : ils les ont devant eux chez leur Roy, & dans toutes les cérémonies.

Tiab, autre boîte pour le même usage, mais sans couvercle, & qui demeure au logis. C'est comme un grand gobelet, quelquefois de bois verni; & plus la tige en est haute, plus il est honorable. Pour l'usage ordinaire ils portent sur eux une bourse, où ils mettent leur arek & leur bétel, leur petite tasse de chaux rouge, & leur petit couteau. Les Portugais appellent une bourse *bosseta*, & ils ont donné ce nom aux *Krob*, dont je viens de parler, & après eux nous les avons appelés *bossettes*.

Ca-tôn, crachoir, dont ils usent tous à cause du bétel, qui les fait fort cracher.

Reià, balon ou batteau étroit & long pour un Officier seul.

Cren, balon pour une famille entière.

Moung, *moscadiere*, c'est un ciel & un tour de lit de gaze, dont les seuls Talapoins se servent pour n'être pas incommodez des cousins, & ne se mettre pas dans la nécessité d'en tuër. Les séculiers n'ont point de ces moscadieres, mais ils tuënt les cousins sans scrupule.

Káou-i, fauteuil. Il n'y a que le Roy, & les Talapoins, qui en ayent, pour s'asseoir plus haut que les autres gens. Les Talapoins se croient fort au dessus des autres hommes.

Monamout, pot de chambre. Les seuls Talapoins en usent, parce qu'il leur est défendu d'uriner ny sur la terre, ny dans l'eau, ny dans le feu.

Lom-pok, bonnet de ceremonie. *Lom* veut dire bonnet, *pok* veut dire haut. Il est blanc d'ordinaire, mais à la chasse & à la guerre il est rouge. IV.
Les ha-
bits.

Pa-noung, toile-autour. C'est la pague, qu'ils portent autour des reins & des cuisses. Le Roy donne les plus fines, qu'on appelle *Pasompac*, & on n'en peut porter de cette finesse, qu'il ne les donne.

Seià-káou, la chemise de mouffeline, qui est leur véritable habit. Le mot de *seià* veut dire aussi *natte*, mais alors il a un autre accent, & les Siamois l'écrivent avec d'autres caractères.

Tchet-nâ, mouchoir. Les Seigneurs le font porter par leurs esclaves, & ne s'en chargent qu'en entrant dans le Palais : mais ils n'oseroient se moucher devant le Roy : la plupart font sans mouchoir.

Pa-houm, toile de dessus. C'est cette toile, qu'ils portent en manière de marteau contre le froid, ou en écharpe sur les épaules & autour des bras.

Rat-sa-yon, ceinture dans laquelle ils passent leur poignard. Ils la mettent aussi comme une écharpe sur le just-au-corps de guerre.

Pasabâi, écharpe de femme.

Seïa creüang, veste à mettre sous la chemise de mouffeline.

Seïa houm, just-au-corps ou chemise rouge pour la guerre, & pour la chasse.

Moak, chapeau. Ils les aiment de toutes couleurs, hauts, pointus, & d'un doigt de bord.

v. *Penn-nok-sap*, mousquet ou fusil. *Penn* veut
Armes. dire canon. *Penn yâi* canon grand, pour dire le gros canon.

Toüan, lance à la Siamoise.

Stok, zagaye, ou lance à la Moresque, c'est comme une lame de sabre au bout d'un bâton.

Dab, sabre. Ils le font porter par un esclave, qui le tient par respect sur l'épaule droite, comme nous portons le mousquet sur la gauche.

Krid, poignard que le Roy donne aux
Man-

Mandarins. Ils le portent passé dans une ceinture au côté gauche, mais beaucoup sur le devant. Les Européens l'appellent crist par corruption.

Kantar, arc.

Lô, rondache.

Na-mái, arbaleste, *mái* veut dire baston.

Lan, dard, c'est un bambou ferré.

Láou, dard de bambou durci au feu sans être ferré. *Láou* écrit d'une autre sorte veut dire toute liqueur, qui peut enivrer.

Mai-taboug, masse d'armes.

Mai-táou, bâton à s'appuyer.

*Les Noms des Jours des Mois & des
Années des Siamois.*

V *An* en Siamois veut dire jour. Les noms
des jours sont.

T.
Les Jours

Van Athit, jour du Soleil, ou Dimanche.

Van Tchan, jour de la Lune, ou Lundy.

*Van Angkaa*n, jour de Mars, ou Mardy.

Van Pont, jour de Mercure, ou Mercredy.

*Van Praha*at, jour de Jupiter, ou Jeudy.

Van Souc, jour de Vénus, ou Vendredy.

Van Sáou, jour de Saturne, ou Samedy.

Les noms des Planetes sont donc *Athit*,
Tchan, *Angkaan*, &c. Il est vray qu'ils ne nomment pas les Planetes hors des noms des jours, sans leur donner le titre de *Prá*, lequel, ainsi

que je l'ay dit plusieurs fois, marque une tres-grande excellence. Ainsi *Prá Athit* veut dire le Soleil, *Prá Tchan* veut dire la Lune, *Prá Prahaat* veut dire Jupiter : mais le mot *Prá* s'écrit avec un P. plus fort que celui qui est dans la première syllabe du mot *Prahaat*. Tous ces noms au reste sont de la Langue Balie. Le Soleil s'appelle *Tavan* en Siamois, & la Lune *Doën*. Abraham Roger dans son Histoire des *Mœurs des Bramines* nous a donné les noms des jours en *Samskortam*, qui est, dit-il, la Langue savante des Bramines de Paliacate sur la Côte de Coromandel. Ils sont pris aussi des Planetes. *Suriawaram* Dimanche, *Jendrawaram* Lundy, *Angaracawaram*, Mardy, *Buttawaram* Mercredy, *Brasaspitawaram* Jeudy, *Succrawaram* Vendredy, *Senniawaram* Samedy. Il est évident que *Waram* veut dire jour, que *Suria* est le nom du Soleil, peut-être avec quelque inflexion pour marquer le génitif; & que *Jendra* est le nom de la Lune peut-être aussi avec quelque inflexion, laquelle étant ôtée laisseroit quelque ressemblance entre ce mot, & le bali *Tchan*. Quant aux autres noms, *Angaraca* tient assez d'*Angkaan*: *Butta*, qu'il faut prononcer *Boutta*, n'est autre chose que *Pont*: *Prahat* convient avec le commencement de *Brasaspita*, & *succra* & *souc* sont un même mot. *Senni* & *Sáou* paroissent plus éloignés, & *Suria* & *Athit* n'ont rien de commun : mais ce que le même Auteur ajoûte, est remarquable, que

que le Dimanche est appelé *Aditawaram* dans la langue vulgaire de Paliacate : car c'est là que nous retrouvons le mot *bali Athit*.

Les Chinois, selon le P. Martini dans son *Historia Sinica*, p. 31. ne nomment pas les jours par les Planetes, mais par les soixante noms, qu'ils donnent aux soixante années de chaque Cycle : de sorte que leur semaine, pour m'expliquer ainsi, est une revolution de soixante jours.

Les Siamois nomment les mois par leur ordre.

II.
Les mois.

Deüan, veut dire mois.

Deüan ai, mois premier.

Deüan Tgii, mois second.

Deüan Sam, mois troisième.

Deüan si, mois quatrième.

Deüan haa, mois cinquième.

Deüan houk, mois sixième.

Deüan ket, mois septième.

Deüan peet, mois huitième.

Deüan cáou, mois neuvième.

Deüan sib, mois dixième.

Deüan sib-É, mois onzième.

Deüan sib-song, mois douzième.

Le Peuple Siamois n'entend pas les mots *ai* & *Tgii*, qui sont les noms des deux premiers mois ; mais il y a apparence que ce sont deux vieux mots numeriques, qui veulent dire *un* & *deux* : & cela est même évident du mot *Tgii* parce que les Siamois disent *Tgii-sib*

pour dire *vint*, ce qui est mot à mot *deux-dix*. Tous les autres noms de mois sont encore en usage pour signifier des nombres, avec cette différence que quand ils sont mis devant le substantif ils signifient de purs nombres, & que quand ils sont mis après, ils deviennent des noms qui marquent l'ordre. Ainsi *sam Deïan* veut dire trois mois, & *Deïan sam*, mois troisième.

III.
Les années.

Pii veut dire année. Les douze noms des années sont.

Pii ma mia, l'année de la petite Jument.

Pii ma mê, l'année de la grande Jument.

Pii vok, l'année du singe.

Pii Rakaa, l'année de la corneille.

Pii Tchio, l'année du Mouton.

Pii Counne, l'année du Cochon.

Pii Choïat, l'année du Lapin.

Pii Tchlon, l'année du Léopard.

Pii Kan, l'année des Poules.

Pii Thô, l'année du Bouc.

Pii ma Rong, l'année de la Canne de mer.

Pii ma seng, l'année du grand Serpent.

La plupart de ces noms sont aussi de la langue Balie. Or comme les Siamois se servent du Cycle de soixante années, ils devraient avoir soixante noms, pour nommer les soixante années de chaque cycle; & pourtant les personnes, que j'ay pû consulter, ne m'en ont sù donner que douze, qui se repètent cinq fois en chaque cycle, pour parvenir au nombre

bre de soixante ; mais je ne doute point que ce ne soit avec quelques additions qui en font les differences ; & je croy en avoir trouvé la preuve en deux dates de lettres Siamoises, que j'ay prises avec soin sur les originaux. La premiere est telle. *Dans le premier mois, le 9^{me}. jour depuis la pleine Lune dans l'Ere 2229. l'année Tchlon sapsoc.* Et la seconde est ainsi. *Le huitième mois, & le premier jour du decours de la Lune de l'année Pii Tho sapsoc de l'Ere 2231.* Le mot d'Ere dans ces deux dates veut dire simplement année, selon le langage Espagnol, de sorte que c'est tout un de dire l'Ere 2229. & de dire l'année Tchlon sapsoc: de dire l'Ere 2231. & de dire l'année Pii tho sapsoc. D'ailleurs comme le mot *Pii* veut dire année, ils pouvoient mettre *Tho sapsoc* au lieu de *Pii tho sapsoc*, comme ils ont mis *Tchlon sapsoc*, & non pas *Pii Tchlon sapsoc*. Or ces deux années qui sont celles de 1685. & 1687. de JESUS-CHRIST, ne sont pas simplement nommés ou par *Tchlon* & *Tho*, c'est à dire du *Lezard* & du *Bouc*: mais on a ajoûté aux mots de *Tchlon* & de *Tho* le mot de *Sapsoc* que je n'entens pas, & qui s'ajoûtoit aux noms de la douzaine d'années, qui couroit alors, pour la distinguer des quatre autres douzaines d'années du même cycle.

*Des Mouçons & des Marées du
Golphe de Siam.*

Nous éprouvons sur nos Mers, que quoy que les vents'y soient fort changeants, ils changent pourtant avec cette regle presque infaillible, de ne passer du Nord au Midy, que par le Levant; ny du Midy au Nord, que par le Couchant; ny du Levant au Couchant, que par le Midy; ny du Couchant au Levant, que par le Nord. De sorte que le vent fait toujours ainsi le tour du Ciel, passant du Nord vers le Levant, & du Levant vers le Midy, & du Midy vers le Couchant, & du Couchant vers le Nord, & presque jamais en un sens contraire, que les Pilotes appellent à *contre*. Cependant dans la Zone Temperée, qui est au Midy de la Ligne, lorsque nous naviguions ces Mers, qui sont au Levant de l'Afrique, nous avons à nôtre retour de Siam éprouvé que les vents alloient toujours à *contre*; mais pour assûrer que cela doive estre toujours ainsi, il faudroit plus d'une épreuve. Quoy qu'il en soit le vent ne va point à *contre* dans le Golphe de Siam, mais il n'y fait le tour du Ciel qu'en un an; au lieu que sur nos Mers il le fait en un petit nombre de jours, & quelquefois en un jour. Lorsque dans les Indes le vent fait le tour du Ciel en un jour,

jour , il est orageux : c'est ce qu'on appelle proprement un ouragan.

Dans les mois de Mars, d'Avril, & de May le vent du Midy regne à Siam , le Ciel s'y broüille, les pluyes commencent ; & sont déjà assez frequentes en Avril. En Juin elles sont presque continuëles, & les vents tournent au Couchant, c'est à dire tiennent du Couchant & du Midy. En Juillet, Aoust & Septembre les vents sont au Couchant ou presque au Couchant, & toujours accompagnez de pluyes, les eaux inondant les terres à la largeur de neuf ou dix lieües, & à plus de cent cinquante lieües au Nord du Golphe.

Pendant tout ce temps - là , & principalement vers la my-Juillet, les Marées sont si fortes, qu'elles montent jusqu'au dessus de Siam, & quelquefois jusqu'à Louvò ; & elles décroissent en vingt-quatre heures avec cette mesure, que l'eau ne redevient douce devant Bancok que pendant une heure ; quoy que Bancok soit à sept lieües de l'embouchure de la riviere : encore l'eau y est-elle toujours un peu saumâtre.

En Octobre les vents tiennent du Couchant & du Nord, & les pluyes cessent. En Novembre & en Decembre les vents sont Nord, nettoient le Ciel, & semblent abbatre si fort la Mer, qu'elle reçoit en peu de jours toutes les eaux de l'inondation. Alors les Marées sont si peu sensibles, que l'eau est toujours douce à deux

deux ou trois lieuës dans la Riviere , & qu'à certaines heures du jour , elle l'est même à une lieuë dans la Rade. Mais en tout temps il n'y a à Siam , qu'un flux , & qu'un reflux en 24. heures. En Janvier les vents ont déjà tourné au Levant, & en Fevrier ils tiennent du Levant & du Midy.

C'est une circonstance considerable , que dans le temps que les vents sont au Couchant ou qu'ils tiennent du Couchant, les courants du Golphe portent rapidement les Vaisseaux sur la côte Orientale, qui est celle de Camboya , & les empêchent de s'en relever ; & que dans le temps que les vents sont au Levant, ou qu'ils tiennent du Levant, les courants portent sur la côte Occidentale, de sorte qu'alors il faut craindre en Naviguant de s'y affaler, comme disent les Pilotes, c'est à dire de s'y abattre. Or cela prouve, ce me semble, que les vents ont beaucoup de part aux mouvements de la Mer, d'autant plus qu'on a éprouvé, que ces courants ne sont qu'en la partie superieure des eaux, & qu'au dessous elles ont un courant tout contraire, parce que l'eau superieure estant continuellement roulée sur le rivage, s'en retourne par dessous vers le côté d'où elle est venue. De même il semble que ce sont les vents de Midy, qui poussent le flux, & le soutiennent pendant six mois bien avant dans la Riviere, & que ce sont les vents de Nord, qui luy défendent
pres-

presque l'entrée de la Riviere pendant les six autres mois.

*Description des principaux
Fruits de Siam.*

LEs figues d'Inde , que les Siamois appellent Trompes-d'Elephant, *Cloïey-ngoïan-tchang* , n'ont point du tout le goût de nos figues , & selon moy elles n'en ont pas le mérite. Ainsi les melons de Siam ne sont pas de vrais melons , mais le fruit d'un arbre connu dans les Isles de l'Amerique sous le nom de Papayer. Je n'ay point mangé de ce fruit là. Mais pour revenir à la figue , elle est de la grandeur & de la figure d'un cervelat. Sa peau verte , qui devient jaune & tâchetée de noir dans sa maturité , se sépare aisément de sa chair molle & pâteuse ; & c'est ce qui luy a fait donner le nom de figue : mais dans le milieu de sa chair il n'y a point de vuide , ny de ces pepins , qui sont comme un petit gravier dans nos figues , lors qu'elles sont un peu sèches. Son goût est fort , & il a quelque chose d'aigret & de douceâtre tout ensemble.

La banane , que les Siamois appellent dent-d'Elephant, *Cloïey-ngaa-tchang* , est à peu près la même chose que la figue , sinon qu'elle est plus verte & un peu plus longue , & qu'elle a des angles , & des faces ou côtes plates , qui
sc

se réunissent en pointe par les deux bouts. Ces fruits pendent par bouquets, ou plutôt par grosses grappes du haut du tronc des arbres qui les portent. Les figues se durcissent à la braise, les bananes qui ne sont pas tout-à-fait si délicates crûes, s'y ramollissent, y perdent ce qu'elles ont de douceâtre, & y acquièrent le goût de nos pommes de reynette cuites au pommier.

La goyave (en Siamois *Louc-Kiac*, *louc* veut dire fils, *Kiac* est le nom du Goyavier) est de la grosseur d'une pomme médiocre. Sa peau est d'un verd grisâtre, comme celle de certaines poires : sous cette peau est une chair de la consistance de celle du citron, mais pas si blanche. Quand on la met dans la bouche elle sent la fraise, mais bien-tôt ce goût de fraise se perd, parce qu'il devient trop fort. Cette chair qui n'est que de l'épaisseur d'un écu contient une substance liquide comme de la bouillie, mais grisâtre, & qui ne seroit pas moins agréable à manger que la chair, si elle n'estoit mêlée d'un nombre innombrable de petits pepins si durs, qu'on les peut difficilement mâcher.

Les Jacques, en Siamois *Ca-noun*, sont de la figure d'un gros melon mal arrondy. Ils ont sous une peau grise & façonnée comme du chagrin, un assez grand nombre de pepins ou noyaux : noyaux si l'on prend garde à leur grosseur, qui est presque comme d'un œuf de pigeon ;



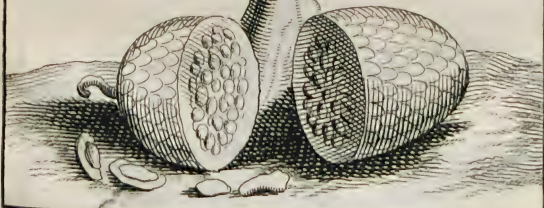
1840

10. June





le Jacquier







*Arbre qui porte
les Durions .*



pigeon ; pepins par le bois mince & poli qui les renferme. Ces noyaux donc ou pepins estant grillez ou bouillis ne different de nos marrons ny par le goût, ny par la consistance, sinon en ce qu'ils sont, ce me semble, plus delicats. Ils tiennent par un bout à une pulpe qui les enveloppe tous, & les sépare les uns des autres. Elle se déchire aisément selon le sens de ses fibres : elle est jaune, succulente, pâteuse, & même gluante, d'un goût douceâtre & d'une odeur forte. On ne sauroit la mâcher, on ne fait que la sucer.

Ils nous servirent un fruit semblable à des prunes, & nous fûmes trompez à l'apparence. Il avoit la chair & le goût de la nefle, & tantost deux, tantost trois noyaux, mais plus gros, plus plats & plus lices, que la nefle ne les a. Ce fruit s'appelle *monssida* en Siamois.

Le cœur-de-bœuf a esté ainsi nommé à cause de sa grosseur & de sa figure. La peau en est mince, & ce fruit est mol, parce que ce n'est au dedans qu'une espèce de cresse blanche, & d'un goût assez agréable. Les Siamois l'appellent *Mancont*.

Le Durion, en Siamois *Tourrien*, qui est un fruit fort estimé aux Indes, m'a paru insupportable par sa mauvaise odeur. Ce fruit est de la grosseur de nos melons couvert d'une robe épineuse comme nos châtaignes. Il a même, comme les Jaques, plusieurs coques, mais gros-

grosses comme des œufs , dans lesquelles est contenu ce que l'on mange , au dedans dequoy il y a encore un noyau. Moins il y a de ces coques dans un même Durion , plus le fruit est agréable. Il n'y en a jamais moins de trois.

La Mangue , en Siamois *Ma-moïan* , tient d'abord du goût de la pêche & de l'abricot : sur la fin ce goût-là devient un peu plus fort , & moins agréable. Les Mangues sont fort estimées , j'en ay vû de grandes comme la main d'un enfant , elles sont plates & en ovale , mais pointuës par les deux bouts , à peu près comme nos amandes. Leur peau est de la consistance de celle de nos pavies , de couleur tirant sur le jaune ; mais leur chair n'est qu'une pulpe qu'il faut sucer , & qui ne quitte pas un grand noyau plat qu'elle enveloppe.

Je n'ay point vû le Mangoustan qu'on dit estre encore meilleur que les Mangues.

Les Siamois ont des fruits aigrelets qui desalterent , & qui pour cela me paroïssent les plus agréables de tous. Ils sont petits comme des prunes , & ont un noyau entouré d'une chair blanche qui fond aisément dans la bouche.

Le Tamarin est aussi aigret. C'est un fruit enfermé dans un bois comme une amande , & puis plusieurs de ces fruits sont encore enfermés dans une gousse. J'en fis confire , & j'en trouvay le sirop fort agréable pendant mon
retour :



le Manguier



Patate

Voyez To. 1. p. 58.



Ananas



THE GARDEN OF EDEN



THE GARDEN OF EDEN



retour : mais peu à peu il perdit sa petite aigreur, & il ne luy resta plus que le goût de la pimprenelle. Aussi l'arbre qui le porte & qui est fort grand, a-t-il la feuille semblable à la pimprenelle.

J'ay apporté de ce pais-là plusieurs sortes de confitures liquides qui estoient venues de la Chine à Siam, il y avoit deux ans, & elles n'ont pas laissé de se conserver assez bien jusqu'à Paris. Le sirop sur tout en estoit fort beau & n'avoit rien de candi, malgré la chaleur des climats par lesquels il avoit passé. Ces confitures avoient peut-estre esté faites avec du sucre candi, qui est le seul purifié, qu'ayent les Orientaux. Je m'en rapporte aux Confituriers.

Je ne parle point des cannes de sucre dont Siam abonde, ny du poivre, parce que j'en ay pas vû. Le Roy de Siam en a, dit-on, fait planter cent-mille piés. C'est une plante qui a besoin d'appuy comme la vigne, & le poivre y pend aussi par petites grappes pareilles à celles des groseilles.

L'Ananas, en Siamois, *Saparot*, a la chair blanche & le goût de nos pavies. Sa chair est mêlée d'un peu de bois, non pas d'un bois qui en soit séparé, comme il y en a dans nos noix, mais d'un bois qui y tient, & qui n'est que la chair même trop durcie ; & c'est par le centre qu'elle commence à se durcir. On croit l'Ananas mal sain, parce que son jus, dit-on, ronge

ronge le fer. Il jaunit quand il est mûr ; & alors à le sentir sans l'ouvrir, il a l'odeur d'une pomme cuite. Sa figure est comme d'une grosse pomme de pin, il a de petites pellicules bien arrangées, sous lesquelles, à les voir, on croiroit que sont les pignons. La plante qui le donne le porte au sommet de sa tige, qui n'a pas trois piés de haut. L'Ananas y tient tout droit sur le petit bout ; & il a au gros bout une touffe de feuilles, comme de petits glayeuls, courtes, recourbées en dehors, & dentelées. Quelquefois du corps de ce fruit, & par les côtez, il sort en maniere de loupes, un ou deux autres petits ananas qui ont aussi leurs touffes. Or toute touffe coupée & mise en terre peut donner un autre ananas, mais chaque plante n'en porte qu'un, & ne porte qu'une fois.

Le coco, en Siamois, *ma-práou* est une espèce de noisette, mais bien grosse à la verité pour une noisette, comme on peut voir par ces tasses de coco que l'on nous vend. C'en est le bois qui est naturellement revêtu, comme celui de nos noix, d'un brou ou écorce verte épaisse de plus d'un pouce, & pleine de fibres, dequoy on peut faire des cordages. Dans le bois du coco est une liqueur tres-agréable, & le bois en est si plein, qu'elle jaillit assez loin quand on le perce. A mesure que ce fruit mûrit, cette liqueur se congèle aux extrémités ; c'est à dire auprès du bois, & y forme

le Cocotier





forme une chair de noisette fort blanche & d'un fort bon goût ; l'eau qui n'est pas encore congelée demeure toujours au centre du fruit, & à la longue elle se congèle toute.

De la Langue Siamoise, & de la Balie.

LA langue Siamoise a trente-sept lettres, & la Balie trente-trois, mais ce sont toutes consonnes. Quant aux voyéles & aux diphtongues, dont il y a un grand nombre dans l'une & l'autre langue, elles ont à la vérité des caractères particuliers, dont on fait d'autres alphabets : mais de ces caractères quelques-uns se placent toujours devant la consonne, quelques-autres toujours après, d'autres dessus, d'autres dessous : & néanmoins toutes ces voyéles & toutes ces diphtongues ainsi diversement situées à l'égard de la consonne, ne se doivent prononcer qu'après elle.

Que si dans la prononciation la syllabe commence par une voyéle, ou par une diphtongue, ou si elle n'est qu'une pure voyéle, ou une pure diphtongue, alors ils ont un caractère muët, qui tient la place d'une consonne, & qui ne se doit pas prononcer.

Ce caractère muët est le dernier dans les deux alphabets Siamois & Bali. Dans le Siamois il a la figure de nôtre *o*, & il vaut en effet un *o*, lors qu'il se doit prononcer, & n'être pas

consonne muette, c'est à dire lors qu'il est précédé d'une consonne, ou de luy-même. Dans l'alphabet Bali ce dernier caractère vaut *ang*, quand il n'est pas consonne muette; mais sa figure n'a nul rapport à pas une de nos lettres. Ainsi la premiere lettre de l'Alphabet Hébreu qui est l'*Aleph*, sert de consonne muette, par rapport à laquelle on place les points qui sont les voyées; & il y a apparence que l'*Aleph* s'est prononcé autrefois, comme l'*Alpha* des Grecs, qui a pris son nom de l'*Aleph*.

Les prononciations Siamoises nous sont tres-difficiles à imiter: & elles répondent si mal à la plûpart des nôtres, que de dix mots Siamois écrits en caractères François, & lus par un François, il n'y en aura peut-être pas un, qui soit reconnu & entendu par un Siamois naturel, quelque soin qu'on prenne d'accommoder nôtre orthographe à leur prononciation.

Ils ont l'*r*. que les Chinois n'ont pas. Ils ont nôtre *v* consonne, mais ils le prononcent souvent comme le *w*. des hauts Allemands, & quelquefois comme le *w*. des Anglois. Ils ont aussi le *ng* des Allemands, que nous n'avons point: car les Allemands prononcent *Engel*, par exemple, d'une manière que nous attrapons difficilement, & qui n'est qu'un *g*. prononcé devant l'*e* & l'*i*, comme devant l'*a*, mais fort mollement & beaucoup du nez.

Ils

Ils ont une prononciation moyenne entre nos deux prononciations de *jò* & de *jò*, & de là vient que les Européens disent tantôt *camboja*, & tantôt *camboya*, parce qu'ils ne savent prononcer juste à la Siamoise ces sortes de mots.

Il en est de même du mot *Kiäi* qui veut dire, *cœur*. L'on ne fait s'ils disent plutôt *Kiäi* que *ciäi* prononcé à l'Italienne, parce qu'en effet ils ne disent exactement ny l'un ny l'autre, mais quelque chose qui tient de l'un & de l'autre.

Ils ont nôtre aspiration qu'ils prononcent pourtant plus doucement, & quand ils en mettent le caractère devant une consonne (ce que la langue Françoisse ne souffre jamais) ils ne le font que pour affoiblir la prononciation de la consonne : & en general ils parlent si mollement, qu'on ne fait souvent s'ils prononcent une *m*. ou un *b*. *tiò*. où *Tchiò*.

Ils n'ont point nôtre *u* voyelle que les Chinois ont, mais ils ont nôtre *e* tel que nous le prononçons dans nos monosyllabes *ce*, *le*, *me*, *que*, *se*, *te*; mais cet *e* ne souffre point d'élision en leur langue, comme en la nôtre. J'ose même dire qu'ils n'ont point d'autre *e* que celui-là, non pas même dans les cris des Payageurs, *ho*, *he*, *he*, qu'ils prononcent, comme nous prononcerions *ho*, *heu*, *heu*; ny dans les syllabes qui finissent par une consonne, comme celle-cy, *pêt*, qui veut dire

dire diamant brut, & qu'ils prononcent plutôt *pent*, que *pét*.

Ils ont un *a* extrêmement bref qu'ils écrivent par deux points, ainsi, :, & qu'ils prononcent nettement à la fin des mots, comme en ce mot Baly, *Prá*, qu'ils donnent à tout ce qu'ils honorent le plus: mais quand cet *a* se trouve au milieu d'un mot, il passe si vite qu'on ne le discerne pas, & qu'il revient à notre *e* muet. De là vient que le mot *Pa-yà* qu'on a traduit par celui de Prince, & dont le premier *a* s'écrit par deux points, se prononce *Pe-yà*, ou *Pià*, quoy que dans les Relations on le trouve écrit *Pejà* & *Pujà*, par la confusion de l'*e* muet avec l'*u* & de l'*y* avec l'*j* consonne. Cet *a* marqué par deux points ne souffre point d'autre lettre après luy dans une même syllabe.

C'est une chose fort singulière que dans les syllabes qui finissent par une consonne, ils n'achevent pas de la prononcer à notre manière: mais leur langue demeure attachée ou au palais, ou aux dents, selon la nature de la consonne; ou bien leurs lèvres demeurent fermées: & c'est ainsi qu'ils terminent ces sortes de prononciations, je veux dire sans redétacher la langue, & sans rouvrir les lèvres. Ils ne sauroient même prononcer une aspirate à la fin d'une syllabe, fût-elle au milieu d'un mot. Ils prononcent *Petpayàtong*, quoy qu'ils écrivent *Petchpayàtong*. Ils appellent le Convent du Palais *vat si sarapet*, quoy qu'ils écri-

vent

vent *farapetch*. Ainsi quand ils vouloient dire *un œuf* ils disoient *un œub*, mais ils ne rouvroient pas les lèvres pour achever à nôtre manière la prononciation du *b*. Par la même raison ils prononceront une *n* pour une *r* & pour une *l*. à la fin d'un mot, parce qu'à la fin des mots ils ne détachent pas la langue du palais, comme il l'en faut détacher dans la prononciation de l'*r*. ou de l'*l*: car dans celle de l'*l*. la langue ne tient point au palais par les côtes. Ils écriront *Tahar*, & *Mar*, & ils diront *Tahan* & *Man*.

Ils ont beaucoup d'accent comme les Chinois: ils chantent presque en parlant; & l'Alphabet Siamois commence par six caractères différens, qui ne valent tous qu'un K. plus ou moins fort, & diversément accentué. Car quoy que dans la prononciation les accents soient naturellement sur les voyéles, ils en marquent néanmoins quelques-uns en variant les consonnes, qui d'ailleurs sont d'une même valeur. D'où il est peut-être permis de conjecturer qu'ils ont écrit au commencement sans voyéles, comme les Hébreux, & qu'enfin ils les ont marquées par des traits étrangers à leur Alphabet, & qui pour la plupart se placent hors du rang des lettres, comme les points, que les Hébreux récents ont ajouté à leur ancienne manière d'écrire. Quiconque donc a appris à donner le vrai accent aux six premiers caractères de l'Alphabet Siamois,

prononce aisément les autres ; parce qu'ils sont tous rangez avec cet artifice , que dans leur prononciation il faut répéter à peu près les mêmes accents. Ils lisent l'Alphabeth Baly de même , sinon qu'ils ne luy donnent que cinq accents , qu'ils répètent cinq fois dans les vingt-cinq premières lettres , les huit dernières n'ayant point d'accent. Et autant que je puis juger du Hanscrit , par l'Alphabeth , que le P. Kirker nous en a donné dans son *China illustrata* , cette langue , qui est la langue savante des Etats du Mogol , a cinq accents comme la langue Balie : car les caractères de son Alphabeth sont divisez de cinq en cinq.

Du premier Alphabeth Siamois.

LE premier Alphabeth est des consonnes qui sont trente-sept en nombre, & que j'ay mises dans leur ordre naturel avec leur valeur au dessus , exprimée par nos caractères , autant qu'il m'a esté possible. Ce double trait (||) qui s'y trouve six fois , est pour marquer les endroits où ils s'arrêtent en disant leur Alphabeth par cœur : car c'est une espèce de chant. Ils disent d'abord sept lettres , & puis les autres de six en six.

Le tiret qui est entre les noms de deux lettres , marque qu'ils prononcent fort vite la lettre qui precede le tiret , & qu'elle fait un
iambe

Trois Alphabeth Siamois.

premiere planche. To. 2. p. 78

1. Ko Khò Kho' Khò Khoo Khoo-ngo || Cho cho' chò Sò choo yo || do to thó thò
 thoò no || bo po ppo' fo ppò fo || ppo ma yo ro lo vo || So Sò
 So hò lo

2. Kâ Kí Kî Keú Keû Kou Kû Ké Kê Kái Kái Kô
 Káou Kam Ka.
 Keüy Kaái Kâou Kíou Kíou Keüy Keüy Koüy Kouí

3. Kéou Kéou Koüy Kôi Koíái Kiaóu Kiaí
 Kéou Kéou Koüy Kôi Koíái Kiaóu Kiaí

La Suite de cet Alphabeth est ala planche Suiuante.

Handwritten text at the top of the page, likely a title or header.

First line of the main body of handwritten text.

Second line of the main body of handwritten text.

Third line of the main body of handwritten text.

Fourth line of the main body of handwritten text.

Fifth line of the main body of handwritten text.

Sixth line of the main body of handwritten text.

Seventh line of the main body of handwritten text.

Eighth line of the main body of handwritten text.

Ninth line of the main body of handwritten text.

Kia, Keia, Keia, Koia, Koia, Ké, Kê

᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ

Ko Kaou Koum Kam Karama Ko,, Koiaï, Keua,

᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ

reu reu leu — leu



Trois Alphabeth Balis .

Ca Kha' Kha ga — nga || Icha Icha' Icha Icha — ya ||

1. ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ

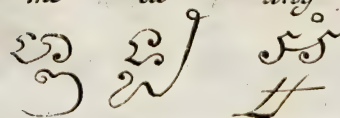
Ia tha tha da — na || Ia tha tha da — na || pa

᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ

ppa ppa ba — ma || Ca ra la ua ta

᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ ᠊ᠠᠨᠠ

ha la ang



Handwritten text at the top left, possibly a title or header.

Handwritten text at the top center, possibly a title or header.

Handwritten text at the top right, possibly a title or header.

Handwritten text in the upper middle section.

Handwritten text in the upper middle section.

Handwritten text on the right side, possibly a date or reference.

Handwritten text on the right side, possibly a date or reference.

Handwritten text in the middle section.

Handwritten text in the middle section.

Handwritten text in the middle section.

Handwritten text in the middle section.

Handwritten text in the middle section.

Handwritten text in the middle section.

Handwritten text in the middle section.


Handwritten text on the right side, possibly a date or reference.

Handwritten text on the right side, possibly a date or reference.

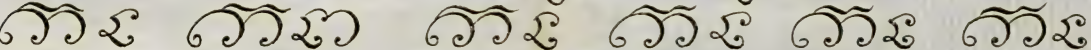
2. *Ka* *Kaa* *Ki* *Kü* *Kou* *Kôu* *Ke*



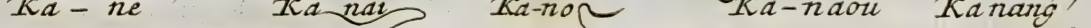
K'ai *Ko* *Káou* *Kam* *Ka'*



3. *Ka-na* *Ka-nâ* *Ka-ni* *Ka-nü* *Ka-nou* *Ka-nou'*



Ka-ne *Ka-nai* *Ka-no* *Ka-náou'* *Ka-nang'*



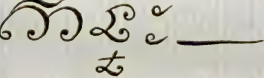
Ka-na *Ka-na* *Ka-na* *Ka-na* *Ka-na*



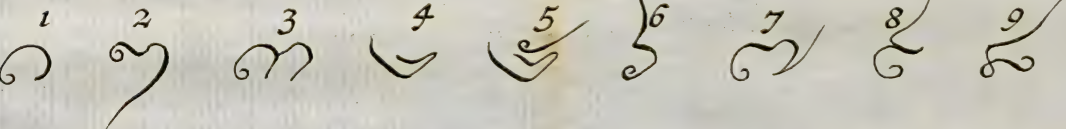
Ka-na *Ka-na* *Ka-na* *Ka-na* *Ka-na*




Les Chiffres Siamois.



1 2 3 4 5 6 7 8 9



10 *Les Noms numeraux Siamois.*



1 *Neng.* 2 *Song.* 3 *Sam.* 4 *Sii.* 5 *haa.* 6 *houk.* 7 *Ket.* 8 *peet.* 9 *Cáou.* 10 *Sib.* 11 *Sib-et*
12 *Sib-Song* 20 *Igii-Sib.* 30 *Sam-Sib. &c.*

22-20ng Tju-Sik. Sam-Sik. 22

22-20ng Tju-Sik. Sam-Sik. 22
22-20ng Tju-Sik. Sam-Sik. 22

22-20ng Tju-Sik. Sam-Sik. 22
22-20ng Tju-Sik. Sam-Sik. 22

22-20ng Tju-Sik. Sam-Sik. 22
22-20ng Tju-Sik. Sam-Sik. 22

22-20ng Tju-Sik. Sam-Sik. 22
22-20ng Tju-Sik. Sam-Sik. 22

iambe avec la lettre suivante, lors qu'ils disent leur Alphabet par cœur.

J'ay mis des accents aigus ou graves sur la valeur de certains caracteres, pour marquer qu'en ceux là les Siamois haussent, ou baissent la voix. L'aigu marque l'élévation de la voix, & le grave en marque l'abaissement; mais l'abaissement n'est pas égal à l'élévation. Où ils élèvent la voix, c'est de plus d'une quarte, & presque d'une quinte; & où ils l'abaissent, ce n'est de guère plus d'un demy-ton.

Où j'ay mis une *h* après le *K*. c'est pour marquer que le *K*. se doit prononcer avec une aspiration à l'Allemande, & non aussi simplement que nostre *c*. dur; & où j'ay mis deux *pp*. c'est pour marquer un *p*. plus dur que le nôtre.

Le *Ngo* se prononce devant toutes les voyelles, comme nôtre *g*. devant l'*a*, l'*o* & l'*u*; avec cette difference qu'il se prononce beaucoup plus nonchalamment & tout à fait du nez, ce qui luy donne quelque chose de l'*n* au commencement de sa prononciation. A la fin des mots il se prononce sans détacher la langue du palais: on dira *Tong*, & non *Tongue*.

Les trois premières lettres de la seconde division se prononcent entre le *quio* & le *cio* des Italiens.

Le *ço* se prononce à la Castillane en grasseyant.

Le *do* qui est à la troisième division se

prononce comme un *to* à la fin des mots, & ils n'ont point d'autre *to* final.

Ils ont un double *yo*, l'un à la seconde division & l'autre à la cinquième; ils les prononcent entre nôtre *yo* & nôtre *jo*, & il n'y a entre ces deux lettres d'autre difference, sinon que le dernier *yo* qui est celui de la cinquième division est le véritable *yo* final: ils le mettent après les voyelles pour faire des diphtongues, quoy qu'ils ne laissent pas d'y mettre quelquefois l'autre, mais par ignorance: car cette ortographe n'est pas dans leur Alphabet, où sont toutes leurs Diphtongues. Or ces *yo* sont pourtant censez des consonnes, comme l'*i* est censé consonne en Alleman & en Espagnol dans ces diphtongues *ia, ie, io, in*, avec lesquelles une voyelle qui les précède dans les Vers, ne se confond point, mais fait sa syllabe à part. Et néanmoins quoy que les Siamois mettent les *yo* parmy les consonnes, ils sentent si bien qu'elles sonnent comme des voyéles, qu'en écrivant les mots, qui commencent par un *yo* dans la prononciation, ils placent à la tête un *o* muët, comme ils font à la tête des mots, qui commencent par une voyéle: cela n'est pas régulier, mais ils sont incapables de toutes ces petites attentions.

Le *No* qui est la dernière lettre de la troisième division ne se prononce pas à la fin des mots comme nôtre *n*. mais comme l'*n* des Gascons & des Espagnols. Je l'ay écrit par une *n*
fin-

simple, en écrivant les mots Siamois par nos caractères; & quelquefois pour éviter des rencontres ridicules, que ces mots faisoient avec des mots de nôtre langue, j'y ay ajoûté un *e* féminin; quoy que cela soit mal, en ce que les Siamois n'en prononcent point, puis qu'ils ne détachent pas la langue du palais en prononçant leur *n* à la fin des mots.

Le *Vo* se prononce indifferémment comme nôtre *v* consonne, ou comme le *w*. des hauts Allemans, qui est un *b*. prononcé mollement, & sans achever de fermer les lèvres, ou enfin comme l'*w* des Anglois, c'est à dire comme nôtre *ou* dans le mot *oiii*. Le *Vò* se met aussi après des voyelles pour former certaines diphtongues, auquel cas il se prononce comme nôtre *ou*.

Les trois *so* de la dernière division ont l'accent tant soit peu plus aigu l'un que l'autre, la voix montant par degrez jusqu'au dernier.

Le *ho* se met quelquefois devant les consonnes pour en adoucir la prononciation.

L'*O* est une consonne muette comme j'ay dit qui sert à placer les voyelles, comme l'*Aleph* sert à placer les points des Hebreux, lors que la syllabe commence par une voyelle, ou qu'elle n'est qu'une voyelle: mais l'*o* devient voyéle, & se prononce comme nôtre *o* quand il est precedé d'une autre consonne, ou de luy-même.

Du second Alphabeth Siamois.

LE second Alphabeth Siamois est celuy des voyelles placées à l'égard du premier *Ko*, comme on les place à l'égard de toute autre consonne, & à l'égard de l'*o* muët.

J'ay mis sur chèque voyelle sa valeur exprimée par nos caractères. L'accent aigu marque que la voyelle est breve & d'un ton élevé, l'accent circonflexe marque que la voyelle est longue & d'un ton bas. Et la différence de ces deux tons est d'un peu plus d'une tierce majeure.

L'*é*, & l'*ê* tiennent toujours un peu de nôtre *eu*, quoy que la prononciation de l'*ê* soit beaucoup plus ouverte que celle de l'*é*, & qu'elle tienne moins de nôtre *eu*.

Eu, *ou* & *ai* sont des prononciations simples, quoy que nous les écrivions chèque par deux lettres.

Ai est une diphtongue & non une simple voyelle, & se prononce comme dans nôtre exclamation de plainte, *ai*.

Aou est aussi une diphtongue qui se doit prononcer comme *áu* en Italien & en Espagnol; mais l'orthographe Siamoise en est tout-a-fait bizarre: car elle vaut *ea*.

Am est une syllabe & non pas une voyelle. L'*a* y est marqué nettement après le *Ko*, & ce petit *o* qui est par dessus, marque l'*m* finale. Ils ont mis l'*m* finale parmy les voyelles,
parce

parce qu'ils l'ont marquée au dessus des consonnes à la manière des voyelles : ils placent aussi quelquefois à la fin des syllabes & des mots l'*m* qui est dans leur Alphabeth des consonnes.

Le dernier *a* qui se marque par deux points est un *a* fort bref, qui ne souffre point d'autre lettre après luy dans une même syllabe, & qui ne se prononce guère qu'à la fin des mots : car au milieu il se perd souvent, & devient nôtre *e* muet, tel que le premier *e* de *pureté* : c'est pourquoy en plusieurs mots Siamois j'ay obmis cet *a*, & quelquefois je l'ay écrit par un *e*. Ainsi j'ay mis *jocbat* pour *jocabat*, *Blat* ou *Belat* pour *Balat*, parce que cette orthographe approche plus de leur prononciation.

Le caractère du premier *a* se lie toujours à la consonne, & se met toujours après elle, c'est un *a* long, qui en vaut deux, comme nous écrivions autrefois *aage* pour *âge*.

Les quatre voyelles suivantes se mettent toujours sur la consonne, & les longues sont marquées par un trait de plus. Les deux voyelles d'après, savoir la sixième & la septième se mettent dessous, & la septième n'est que le trait double de la sixième. Les cinq d'après se mettent devant la consonne, & l'*é* long n'est que l'*é* bref redoublé.

L'*áou* consiste en deux caractères qui valent *ea* comme j'ay dit, & l'*é* se met toujours

devant la consonne, & l'*a* après, suivant leur nature.

L'*m* finale marquée par un petit *o* se met toujours sur la consonne, & se prononce sans redétacher les lèvres.

L'*a* bref & aigu marqué par deux points se met toujours après la consonne, & ne souffre nulle lettre après luy dans la même syllabe.

Toutes ces voyelles ainsi disposées, tantôt dessus, tantôt dessous, tantôt devant, tantôt après la consonne, se prononcent toujours après elle, comme je l'ay déjà dit. Cela feroit un embarras pour nous, quand la syllabe commence par une mute & une liquide, comme celle-cy *pret*, dont ils arrangeroient les lettres de cette manière *eprt*, de sorte que nous ne saurions s'il faudroit dire *pret* ou *pert* : mais ils prononcent toujours la liquide devant la voyelle, disant *pret*, & non *pert*. Ils ne sauroient même prononcer *pert*, mais *pent* : ils diront aussi *pent* pour *pelt*, & ils arrangeront ainsi les lettres, *lept*, ou *rept* ou *nept*. L'*e* se prononçant toujours après la consonne, qui le suit dans l'écriture, ne leur laisse aucun doute dans cette orthographe. Pour *pnet* ou *pent*, *pmet* ou *pemt* : ils prononceront toujours, *pent*, & *pemt*.

Du troisième Alphabet Siamois.

C Et Alphabeth est des diphtongues, dont la plupart sont bien orthographiées & aisées

féés à lire ; mais dont quelques-unes se prononcent d'une maniere affés differente de leur orthographe. On remarquera dans celles-là que les voyelles s'y prononcent selon leur arrangement, celles qui precedent la consonne se prononçant les premieres, quoy quelles se prononcent pourtant après la consonne. Par où il paroît que voulant placer certaines voyelles devant la consonne, ils ont choisi celles, qui dans la prononciation des diphtongues se prononcent les premieres. Il y a aussi dans cet Alphabeth quelques syllabes, qui ne sont pas des diphtongues.

*D'un quatrième Alphabeth Siamois
que je n'ay pas fait graver.*

C Et Alphabeth est des syllabes qui commencent, & qui finissent par des consonnes, & il apprend deux choses. La premiere, ce sont deux voyelles, un *a* & un *o*, qui ne doivent jamais ny commencer la syllabe ny la finir, mais estre toujours entre deux consonnes. Elles ont un accent particulier. L'*a* se marque par un accent aigu ' , souvent fort allongé, & toujours placé sur la premiere consonne de la syllabe ; & l'*o* se marque par un double accent aigu " qu'ils mettent aussi sur la premiere consonne de la syllabe. Quand dans la prononciation la syllabe ne finit pas par une consonne, ils mettent l'*a* muët à la

place de la seconde consonne, comme on le peut voir dans la syllabe *Ko* dans l'Alphabeth des Diphtongues Siamoisés: ils s'en dispensent néanmoins quelquefois après l'accent ' , qui marque l'*a* , mais jamais après les deux accents '' , qui marquent l'*o*. Quelquefois aussi au lieu du double accent , qui marque l'*o* ils mettent un petit *o* sur la premiere consonne, & quelquefois ils ne mettent rien, & toutes les fois que deux consonnes font une syllabe, c'est l'*o* qu'il y faut sous-entendre. La seconde chose que cet Alphabeth apprend, ce sont les consonnes finales : savoir le premier *ko*, le *ngo*, le *do*, le *no*, le *mo*, & le *bo*. Toutes les fois qu'ils finissent une syllabe, par quelque autre consonne, c'est une faute contre leur orthographe. Ils ne prononcent jamais que celles-là à la fin des syllabes, & ils ne montrent à lire à leurs enfants aucune syllabe, qui finisse par aucune autre consonne, que par celles que je viens de dire. Il est vray qu'ils prononcent le *do* comme un *to*, & le *bo* comme un *po* à la fin des syllabes, & des mots.

Des Alphabets Balis.

ILs ne sont pas difficiles à entendre après ce que j'ay dit des Siamois; les lettres sur la valeur desquelles j'ay marqué un accent aigu, se prononcent d'environ une tierce majeure plus haut que les autres, & toutes les autres se

se prononcent dans une parfaite monotonie. Le tiret marque que les deux lettres entre lesquelles il se trouve font un iambe dans la prononciation. Les cinq qui suivent la vintième, ne font pas aujourd'huy de valeur differente des cinq, qui les precedent inmediatamente: mais peut-estre celà estoit-il autrement, lors que cette langue estoit vivante.

Des Chiffres Siamois.

JE n'ay rien à dire des chiffres Siamois, sinon qu'un habile homme m'a dit qu'ils ressemblent à ceux, qu'il a trouvez dans quelques medailles Arabes de quatre à cinq-cent ans d'ancienneté. Voicy les Noms Siamois des Puissances du nombre dix.

Noée, qu'ils prononcent *Noái* veut dire *nombre*.

Sib, qu'ils prononcent *sip*, veut dire *dix*, & *dixaine*.

Rói, qu'ils prononcent *Róe*, veut dire *cent*, & *centaine*.

Pan, *mille*.

Meizing, *dix-mille*.

Seen, ou *sên*, *cent-mille*, ou *centaine de mille*. Abraham Roger pag. 104. *Des Mœurs des Bramines*, dit qu'à Paliacate *Lac* veut dire cent-mille, & Bernier dit *Leque*, dans sa *Relation des Gentils de l'Indoustan*. pag. 121.

Cot, *million*. Abraham Roger à l'endroit cité,

cité , dit qu'à Paliacate , *Coti* vaut dix millions.

Lan, dix millions.

Les nombres se mettent devant le substantif , comme en nôtre langue : mais ces mêmes nombres se mettent après le substantif pour signifier les noms d'ordre. Ainsi *Sam deïan* veut dire trois mois , & *Deïan sam* le troisième mois.

Des Pronoms de la premiere personne.

C*Oû*, *câ*, *ráou*, *átamâpapp* *Câ-Tcháou*, *Câ-ppa-toháou*, *atanou*, sont huit manieres de dire *je*, ou *nous* : car il n'y a point de difference du pluriel au singulier.

Coû est du Maître parlant à son esclave.

Câ est un terme respectueux de l'inférieur au supérieur , & par civilité entre égaux : les Talapoins ne s'en servent jamais à cause qu'ils se croient au dessus des autres hommes.

Ráou, marque quelque superiorité ou dignité , comme quand nous disons, *Nous tel*, dans les actes.

Roub veut dire proprement , *corps* c'est comme si l'on disoit *mon corps*: pour dire moy, il n'y a que les Talapoins qui s'en servent quelquefois.

Atamâpapp, est un terme Bali affecté plus qu'aucun autre aux Talapoins.

Câ Tcháou, est composé de *câ* qui veut dire

dire *moy*, & de *Tcháou* qui veut dire *Seigneur*, comme qui diroit *moy-du-Seigneur*, ou *moy* qui appartiens à vous *Monseigneur*, c'est-à-dire, qui suis vôtre esclave. Les esclaves en usent envers leurs Maîtres, le menu peuple envers les Grands, & tout le monde en parlant aux Talapoins.

Cá-ppa-Tcháou a encore quelque chose de plus soumis.

Atanon est un mot Bali introduit depuis trois ou quatre ans dans la langue Siamoise, pour pouvoir parler de soy avec une entière indifférence, c'est à dire sans hauteur & sans soumission.

Des Pronoms de la seconde & de la troisième personne.

T*En, Tân, Eng, Man, Otcháou*, servent également à la seconde & à la troisième personnes pour les nombres singulier & pluriel : mais souvent on se sert du nom ou de la qualité de la personne à qui l'on parle.

Teû est un terme tres-honorable, mais on ne s'en sert guère que pour la troisième personne, ou pour les Talapoins en la seconde personne, c'est à dire en parlant à eux.

Tân, est un terme de civilité entre personnes égales. Les François l'ont traduit par le mot de *Monsieur*.

Eng à une personne basse.

Man avec mépris.

Otcháou à une personne basse qu'on ne connoît pas.

*Des Particules qui tiennent lieu
de conjugaisons.*

LE temps present est sans particule. Par exemple *pen* veut dire *estre*, & *ráou pen* veut dire, *je suis*, *eng pen*, *tu es*, & *il est*. Et derechef *ráou pen* veut dire, *nous sommes*. *Tân tang-lái pen*, *vous êtes*. *Kon tang-lái pen*, *ils sont*. *Tang-lái* veut dire *tous*, ou *beaucoup*, & c'est la marque du pluriel. *Kon* veut dire *gents*, comme qui diroit *les gens sont*, pour dire en general *ils sont*, ou *l'on est*.

L'imparfait se dit mot à mot, en ce temps moy être, ou *temps ce* ou *quand ce* moy être, pour dire *j'étois*, *moïà nan ráo pen*. *Moïà* veut dire *temps*, ou *quand*, *nan* veut dire *ce*. Le passé se marque par *dái*, ou par *léou*, & quelquefois par tous les deux. Mais *dái* se met toujours devant le verbe, & *léou* après: ainsi *dái pen*, ou *ráo dái pen* j'ay esté, ou bien *ráou pen léou*, ou bien encore *Ráou dái pen léou*. *Dái* veut dire *trouver*, *léou* veut dire *fin*.

Le plus que parfait se compose des particules de l'imparfait, & du passé. Ainsi pour dire, quand vous vintes j'avois déjà mangé, ils diront, *moïà tân mâ*, *ráou dái kin sam-red*
Léou,

Léou, c'est à dire mot à mot, *temps*, ou quand vous venir, moy déjà manger achever. *Mâ* veut dire *venir*, & avec d'autres accents & une autre orthographe il veut dire *cheval* & *chien*. *Kin* veut dire manger, *jam-red* veut dire *achever* : & ce terme s'ajoute au passé pour former le plus que parfait.

Tcha est la marque du futur : *ráou cha pen*, je seray : cette particule precede toujours le verbe.

Hái marque l'imperatif, & se met devant le verbe. *Tent* le marque aussi & se met toujours à la fin de la phrase : *háikin*, mangés, ou bien, *kin tent*, ou bien *háikin tent*. *Hái* veut dire proprement *donner*, & on s'en sert aussi pour dire, *afin*.

Reû est la marque de l'interrogation. *Kin léou reû*? a-t-il mangé? ou avés vous mangé? *Léou*, comme nous avons dit, est la marque du passé, *reû* se met toujours à la fin de la phrase.

Pour dire *je mangerois*, ils disent, *je voudray manger*, *tcha erái kin*. *Tcha* est la marque du futur, *crái* veut dire *vouloir*, & ainsi *tcha crái* veut dire, *je voudray*, & *kin* veut dire *manger*.

Pour dire *si j'étois à Siam, je serois content*, ils disoient mot à mot, *si moy étre ville Siam, moy cœur bon beaucoup*. *Cœur bon* veut dire *content*, & le verbe *je serois* y est sous-entendu.

De la Construction.

ILs ont des pronoms démonstratifs, & point de relatifs. Ils ont des prépositions & des adverbes , ou au moins des noms pris en ce sens là.

Le nominatif precede toûjours le verbe , & le verbe precede les autres régimes.

La préposition precede auffi ce qu'elle régit.

Quand deux substantifs se suivent le dernier est censé au génitif. *Van athit* , jour du Soleil , *athit* qui veut dire *Soleil* est au génitif.

L'adjectif est toûjours après le substantif, & l'adverbe après l'adjectif, ou après le verbe auquel il se rapporte.

Leur construction est toûjours plus courte que la nôtre , parce qu'elle manque d'articles, & de beaucoup de particules que nous avons, & souvent de verbe : mais le tour de leurs expressions nous paroît long , si nous les traduisons mot à mot. Pour dire, comment *cecy a-t-il nom* ? ils disent *ny scheu rai*, c'est à dire mot à mot *cecy nom comment* ? où ils suppriment le verbe. Mais pour dire *apportez moy cela*, ils diront, *allez, prenez cela, & venez*. Pour dire *donne du ris à ton enfant*, ils disent, *prend ris, donne enfant manger* : la construction est tousjours courte ,
mais

mais le tour de l'expression est long ; parce qu'ils expriment toutes les circonstances de l'action.

En nommant les choses particulieres ils se servent presque toujours du mot general, auquel ils ajoûtent un autre mot pour la difference. Ils disent, tête de diamant, pour dire diamant , & ils ont deux mots l'un pour le diamant brut, *pêt*, & l'autre pour le diamant mis en œuvre, *ven*: *hoïà pêt*, *hoïà ven*, *hoïà* veut dire tête.

Pour dire un homme, ils disent *pou tcháy*, pour dire une femme *poû ying*, qu'ils prononcent presque *poû-ging*, & *poû* veut dire personne: pour nommer les bêtes, ils mettent le mot de corps, *corps de bœuf*, *corps de vache*. *Louk* veut dire fils, *louk scháou*, fils jeune, c'est à dire fille. *Scháou* en Siamois, veut dire jeune, comme *nang* en Bali. Pour marquer la femelle parmy les animaux, ils employent le mot *mía*. Ils mettent le mot *ban*, qui veut dire village, à presque tous les noms de leurs villages. *Ban-pac-tret-yáï*, village de la bouche du détroit grand. *Banc-pac-tret-noë*, village de la bouche du détroit petit. *Ban-vat*, village du convent. *Banc-pac-nam*, village de la bouche de l'eau.

*Le Pater noster, & l'Ave en Siamois
avec la traduction interlinéaire.*

* Particu-
le de l'im-
peratif.

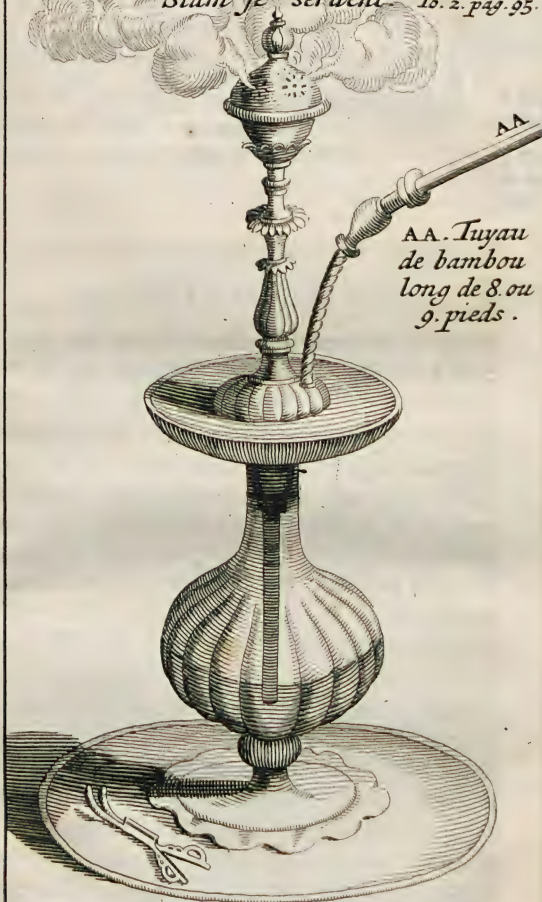
Pere de nous qui estre au Ciel. Nom de Dieu
Pô ráou you savang. Scheu Prá * háï
glorifier en tout lieu par gents tous offrir à Dieu
prá kot touk heng kon tang-láï touáï Prá
louange. Royaume de Dieu, je demande trouver à
pôn. Meüiang Prá cô háï dáï kê
nous. finir conformément au chœur de Dieu au
ráou. háï léou ning tcháï prá
Royaume de la Terre également du Ciel. Nourriture
Meüiang Pen-din semò savang. Ahan
de nous de tous les jours je demande trouver à nous
ráou touk van có háï dáï kê ráou
en jour ce. Je demande pardonner offenses de nous,
van ni. cô prot bap ráou,
également nous pardonner aux personnes qui faire offence à
semò ráou prot pou tam bap kê
nous. Ne nous tomber dans cause de péché:
ráou. Yà háï ráou tok náï kouian bap:
délivrer dehors malheur tous.
háï poun kiác aneráï tang-poang. Amen.

L'Ave.

Pleine de grace, Dieu être dans le
Ave Maria Ten anisong, Prá you
lieu de vous. Vous ou femme juste-bonne
heng † Nang. Nang soum-boui
plus que toutes. Avec fils
yingkouâ Nang Tang-láï. Touï louk
ventre, dans le lieu de vous Dieu, la Personne de
outong, heng nang Prá, Ongkiáo
Jésu

† Nang
est ce mot
bali, qui
veut dire
jeune, &
qui ajouté
aux noms

*Instrument a fumer dont les Mores de
Siam se seruent. To. 2. pag. 95.*



*AA. Tuyau
de bambou
long de 8. ou
9. pieds.*

Information on the subject of the
of the subject of the subject of the

40

Information on the subject of the
of the subject of the subject of the



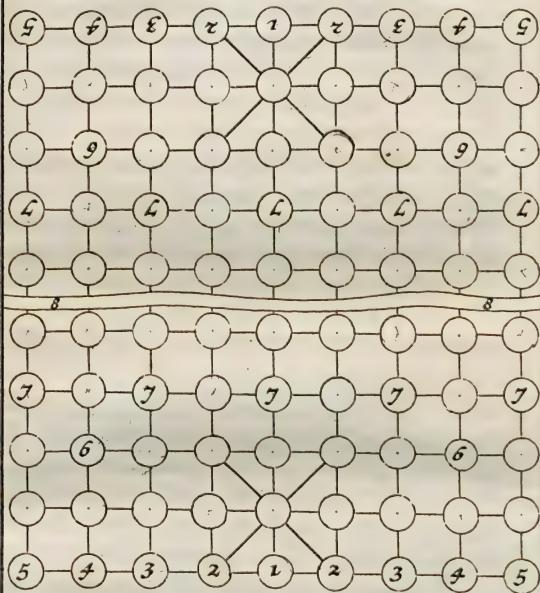
Jesu juste-charitable plus que tous.
 Yesu soum - boüi yingkoüâ Tang-lâi. masculins
 Mere de Dieu ayder par priere à les rend
 Sancta Maria Mê Prá thoüi ving von féminins.
 Dieu pour nous gents de péché maintenant & au
 Prá * pro ráou kon bap teit-bat-ni lê * C'est le
 temps de nous mourir. mot latin.
 moüa ráou † tcha tái. Amen. † Particu-
 le du fu-
 tur.

*Instrument à fumer dont les Mores ,
 qui sont à Siam, se servent.*

ILs ont une bouteille de verre de la figure de nos carraffes , horsmis qu'elle a une patte pour estre plus ferme , ils l'emplissent d'eau à demy , & ils mettent dans le goulet, qui est égal par tout & assez long, un tuyau d'argent entouré d'un ruban de laine afin qu'il ferme mieux : mais ce tuyau n'y entre que de la longueur de deux travers de doigt, quoy qu'il ait plus d'un demy pié de long. Au haut bout est une petite tasse ou d'argent ou de porcelaine laquelle a le fond persé pour communiquer avec le tuyau ; & c'est dans cette tasse qu'est le tabac sur lequel ils mettent un charbon ardent. Du côté du tuyau il en sort un autre plus petit en forme de biberon , ou plutôt c'est le petit qui entre dans le grand par le côté, & il descend par dedans le grand , & autant que le grand même , sans néanmoins en remplir toute la capacité , mais laissant du vuide par lequel la

la fumée du tabac , lequel se consume dans la tasse de porcelaine , puisse descendre dans la bouteille. Enfin à l'orifice inferieur du petit tuyau ils mettent un autre petit tuyau de bambou entouré aussi d'un petit ruban ou d'un peu de soye platte , lequel descend jusques dans l'eau. Maintenant celui qui veut fumer ayant posé à terre cette bouteille de verre , ou plutôt toute cette machine que je viens de décrire , met dans l'orifice superieur du petit tuyau d'argent , le bout d'un brin de bambou , qui quoy que d'un seul jet , est quelquefois long de sept à huit piés. Les deux bouts en sont garnis d'or ou d'argent , & outre cela l'un des deux est garni d'un petit tuyau de cristal , que celui qui fume met entre ses lèvres. De cette sorte il semble qu'en voulant fumer , il devroit attirer à sa bouche l'eau de la bouteille , à cause de la communication , qu'il y a depuis la bouche du fumeur jusqu'à l'eau de la bouteille , savoir par le grand brin de bambou , par le petit tuyau d'argent auquel il tient , & par le petit tuyau de bambou qui entre dans l'eau , & qui tient au bout inferieur du petit tuyau d'argent : mais au lieu de cela l'air extérieur ne pouvant entrer dans la bouteille , la fumée du tabac descend le long du grand tuyau d'argent non seulement jusques dans la bouteille , mais jusques dans l'eau pour s'insinuer dans le petit tuyau de bambou , d'où elle monte jusqu'à la bouche

Echiquier Chinois.



1. Le Roy.

2. Les Gardes.

3. Les Éléphants.

4. Les Cheualiers.

5. Les Chariots.

6. Les Canons.

7. Les Pions.

8. La Riviere.

Diagram of the



1. The first
2. The second
3. The third

1. The first
2. The second
3. The third
4. The fourth
5. The fifth

bouche de celui qui fume. De sorte que celui qui a inventé cet instrument, a fort bien compris qu'il seroit plus naturel que la fumée fût attirée dans l'eau, & de l'eau jusques à la bouche du fumeur, que non pas que l'eau, qui est plus pésante que la fumée, cedât à la force de cette attraction.

Quelquefois il y a plusieurs petits tuyaux autour du grand, afin que plusieurs personnes puissent fumer de compagnie au même instrument, & pour l'affermir davantage on l'assiet sur un bassin de cuivre couvert en cet endroit d'une petite pièce de drap, qui empêche la patte de la bouteille de glisser sur le bassin.

Jeu des Echecs des Chinois.

Leur Echiquier est composé comme le nôtre de 64. quarrez, mais qui ne sont pas distinguez en blancs & en noirs. Aussi ne plaçant-ils pas leurs pièces dans les quarrez, mais aux coins des quarrez, c'est à dire aux points où les lignes de l'Echiquier s'entrecoupent. De plus l'Echiquier est partagé en deux moitez, trente deux quarrez pour chacun des deux joueurs, & ces deux moitez sont séparées par un espace, qu'ils appellent *la Riviere*. Il est de la grandeur d'un rang de quarrez, & ne va pas d'un joueur à l'autre : mais du même sens dont on range les pièces sur l'Echiquier. Ce ne sont

I.
Descri-
ption de
leur Echiquier, &
denom-
brement
de leurs
pièces.

donc pas les quarrez qui sont les cases de leur jeu, mais les coings des quarrez. Et ainsi ils ont neuf cases sur chaque ligne, & il y en a cinq fois neuf ou quarante-cinq en chaque moitié de l'Echiquier; je les ay marquées par des ronds.

Ils ont trente-deux pièces comme nous, seize pour chaque joueur, les unes blanches, les autres noires: mais ces pièces ne sont pas toutes les mêmes que les nôtres, & ils ne les disposent pas tout-à-fait de même manière. Chaque joueur a un Roy & point de Dame, deux Gardes, deux Eléphants, deux Chevaliers, deux Charriots, deux Canons, & cinq Pions. Chacun des joueurs place neuf pièces sur la première ligne de l'Echiquier qui est de son côté, aux points où cette première ligne est divisée; & à ceux où elle est terminée. Ces neuf pièces sont, le Roy qu'on met au milieu, les deux Gardes qui sont près du Roy, l'un à droit & l'autre à gauche, les deux Eléphants qui sont près des Gardes, l'un à droit & l'autre à gauche, les deux Chevaliers ensuite, aussi l'un à droit, & l'autre à gauche, & enfin les deux Charriots qui occupent les deux coings de l'Echiquier. Les deux Canons se placent à la deuxième case devant les deux Chevaliers, & les Pions à la première, à la troisième, à la cinquième, à la septième & à la neuvième cases de la quatrième ligne, c'est à dire de celle, qui dans nôtre Echiquier sépare les premières

res

res cases de devant les pièces , d'avec les secondes.

Le Roy ne fait qu'un pas non plus que dans
 nôtre jeu , mais il n'en peut pas faire en tout
 sens : il va en avant, ou en arriere, ou à côté,
 comme vont nos Tours , mais il ne va pas de
 biais comme nos Fols. De plus il ne peut sor-
 tir d'une marrelle, qui est son champ de ba-
 taille ou son Palais , & qui contient quatre
 quarez, qui dans nôtre Echiquier sont ceux,
 où nous plaçons le Roy & la Dame , & les
 Pions du Roy & de la Dame : & enfin ils ne
 roquent jamais.

II.
 La Mar-
 che de
 leurs pié-
 ces.

Les deux Gardes ne sortent point aussi de
 la marrelle, & ils ne font jamais qu'un pas,
 mais de biais, comme nos fols, & non autre-
 ment.

Les deux Eléphants vont du sens de nos fols,
 mais ils font toujours deux pas, & jamais ny
 plus ny moins, & ils ne passent pas la rivière :
 ils n'entrent point dans le camp de l'ennemy.
 J'ay appris que l'Eléphant s'appelle *fil* en Ara-
 be, & que c'est de ce mot *fil* que nous avons
 pris celui de *fol* pour cette pièce de nos échecs
 qui répond à l'Elephant.

Le Chevalier va deux cases comme le nô-
 tre, dont l'une est selon le sens de la marche de
 nôtre Tour, & l'autre est selon le sens de la
 marche de nôtre Fol. Mais leur Chevalier ne
 passe pas par dessus les pièces : il faut qu'il
 ait le chemin ouvert, au moins d'un côté. Je

m'explique. La marche du Chevalier est composée de deux pas, comme j'ay dit, dont l'un est selon la marche de nôtre Tour, & l'autre selon celle de nôtre Fol. Il faut donc que le premier pas du Chevalier soit libre au moins en un sens, c'est à dire ou selon la marche du Fol ou selon celle de la Tour. D'ailleurs le Chevalier peut passer la riviere, & la largeur de la riviere est estimée un pas, de deux qu'il doit faire, comme si elle estoit un rang de quarrez.

Les Charriots marchent comme nos Tours, & peuvent passer la riviere.

Les Canons ont aussi la marche de nos Tours, & peuvent passer la riviere.

Les Pions ne font qu'un pas comme parmy nous, & ils n'ont jamais la liberté d'en faire deux, non pas mesme la premiere fois qu'on s'en sert. Ils peuvent passer la riviere qui est toujours contée pour un pas, & quand ils l'ont passée, ils peuvent aller non seulement en avant, mais aussi à côté comme la Tour, & jamais de biais comme le Fol, & comme nos Pions quand ils prennent, ny aussi en arriere, non pas mesme quand ils ont esté au bout du jeu, ce que nous appelons aller à Dame.

III. Le but du Jeu. Le but du jeu est de donner échec & mat, comme parmy nous; & le Roy est obligé parmy eux, comme parmy nous, de se tirer d'échec, ou en changeant de place, ou en se couvrant de l'échec.

IV. Comment Toute pièce prend, en se mettant à la place de

de la pièce qu'elle prend, pourvû que le chemin de l'une à l'autre soit libre. Il n'y a que le Canon qui a besoin qu'il y ait une pièce entre luy, & celle qu'il prend, & il n'importe que cette pièce soit amie ou ennemie. L'on dit qu'elle luy sert d'affust. Ainsi il faut qu'il y ait une pièce entre le Canon & le Roy, pour que le Canon donne échec au Roy; & si la pièce qui est entre deux, est du jeu du Roy, celui de qui le Roy est en échec, le peut tirer d'échec en ôtant cette pièce, & en découvrant le Roy devant le Canon. Au reste un Canon peut servir d'affust à un autre Canon.

leurs pièces prennent.

Leurs Pions ne prennent point de biais, comme les nostres, mais dans le sens naturel de leur marche, qui est en avant, quand ils n'ont pas passé la rivière; & en avant ou à costé selon la marche de nostre tour, quand ils ont passé la rivière.

On ne peut mettre ny laisser son Roy vis à vis de l'autre Roy, qu'il n'y ait une pièce entre deux, celui qui le feroit, ou qui voudroit ôter la pièce qui seroit entre deux, mettroit luy-mesme son Roy en échec, ce qui ne se peut. Le Roy pourtant ne peut rien prendre que ce qui est à une case près de luy, & selon la marche de nostre tour, & non selon la marche de nostre fol.

*De l'Instrument à conter des
Chinois.*

L'Instrument à conter dont se servent les Chinois est un châssis de bois de figure quarrée, mais beaucoup plus long que large. Il est divisé en deux quarrés longs, par une tringue parallele aux deux grands costez, & terminée aux deux petits. Ces trois tringues paralleles (je veux dire les deux grands costez du châssis & la tringue du milieu) sont enfilées à angles droits par plusieurs brochettes ou de bois, ou de fil d'archal, lesquelles sont toutes parallèles entre elles, & parallèles aux deux petits costez du châssis, & placées par égales distances pour la bonne grace. Et enfin dans chacune de ces brochettes sont passez sept boutons, deux d'un costé de la tringue du milieu, & cinq de l'autre, lesquels peuvent aller & venir le long des brochettes, c'est à dire s'approcher de la tringue du milieu, & s'en éloigner.

Cet instrument qui est composé tout au plus de vingt ou de vingt-cinq brochettes : car le nombre n'en est pas certain, se pose tout plat & non sur le costé, & l'on tourne vers soy les bouts des brochettes qui portent chacun cinq boutons. La maniere de s'en servir est fondée 1°. sur ce que les boutons ne marquent, que quand on les pousse près de la tringue du milieu. 2°. sur ce que chacun des cinq boutons vaut un point, & chacun des deux boutons

cinq

cinq points, toutes les fois que ces boutons valent quelque chose, c'est à dire toutes les fois qu'on les approche de la tringue du milieu. 3°. sur ce que les brochettes de suite, à les prendre de la droite à la gauche, valent *nombre*, *dixaines*, *centaines*, *mille*, & toutes les autres puissances du nombre *dix* dans leur ordre naturel. Au reste on peut en même temps marquer plusieurs sommes en divers endroits de cet instrument, en prenant telles brochettes, qu'on veut pour marquer *nombre*, & les prochaines à gauche pour marquer *dixaines*, & *centaines*, & ainsi de suite. Et cela suffit pour faire comprendre l'usage de cet instrument à ceux, qui savent conter au jeton. La vitesse avec laquelle j'ay vû les Chinois qui sont à Siam s'en servir, est inconcevable, mais ils disent que c'est un effet d'un apprentissage de deux années. L'instrument peut être plus simple si l'on veut, en ne mettant à chaque brochette que quatre boutons d'un costé & un de l'autre, parce que cela suffit à marquer jusqu'à neuf en chaque brochette, qui est tout ce dont on a besoin; & c'est dans cette simplicité qu'étoit l'instrument Romain, que j'ay dit dans ma Relation, que Pignorius nous a donné. D'où les savants tireront à leur gré leurs conjectures, pour decider lequel de ces deux instrumens est probablement l'original, ou le plus composé, ou le plus simple. Le simple semble une correction du composé, le composé

semble avoir ajoûté au simple , pour plus de facilité & d'exactitude dans l'usage.

Du Cap de Bonne-Esperance.

J'En donne trois vûës différentes , dont les deux sont entierement nouvelles , & la troi-siême , qui est celle dont le point de vûë est à la rade , est copiée d'après une fort bonne Carte Hollandoise.

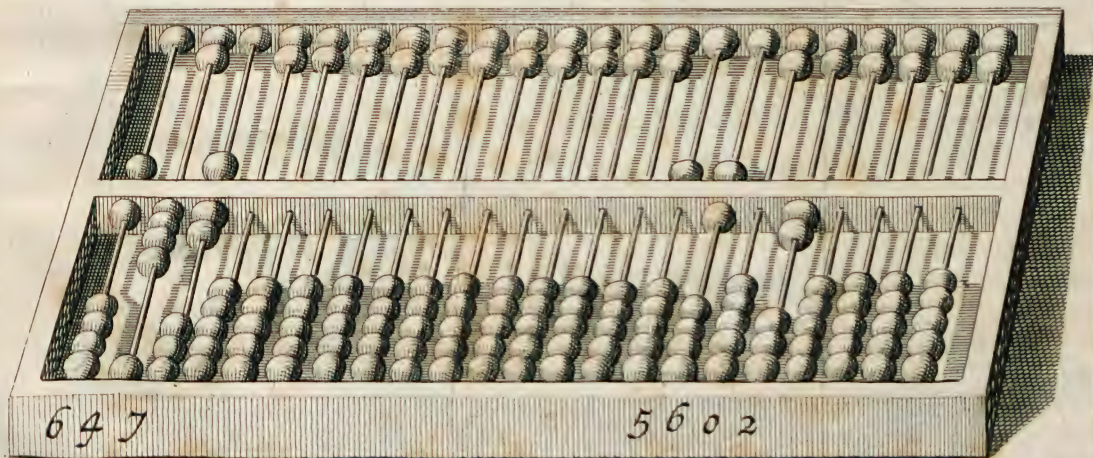
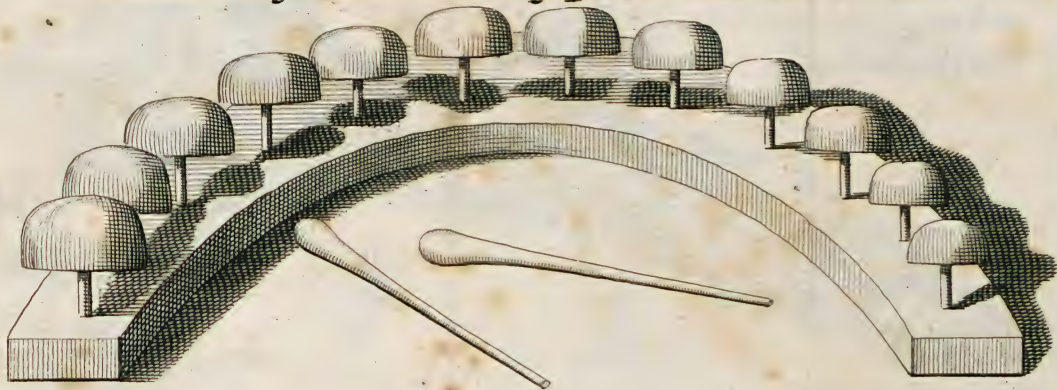
Tout le monde sait que les Hollandois y ont un établissement important , qui assure leur navigation des Indes Orientales. Le Fort qui le defend , ne seroit peut-être pas grand' chose en Europe : mais il suffit en un Pais , où il n'y a point de voisin à craindre , & où il ne peut aller d'ennemi considerable , que de fort loin , & par consequent avec beaucoup de difficulté.

Le Jardin de la Compagnie , dont le plan est dans l'une de ces estampes , est fort spacieux , comme on en peut juger en le comparant au fort : & quoy que le terroir n'en soit pas trop bon , il fournit en abondance les choux , les citrouilles , les oranges , les grenades , & en un mot les legumes , & les fruits , qui se conservent à la Mer , & dont les Navigateurs sont avides dans les voyages de long cours.

J'y ay vû en un coin , & sous un mesme abry , un camphrier , un figuier d'Europe , & un arbruste

Instrument de Musique a Timbres

To. 2. pag. 104.



Instrument Chinois d'Arithmetique .



Montagne de la Table .

Montagne du Lion

To. 2. pag. 104.

*Montagne
du Vent*

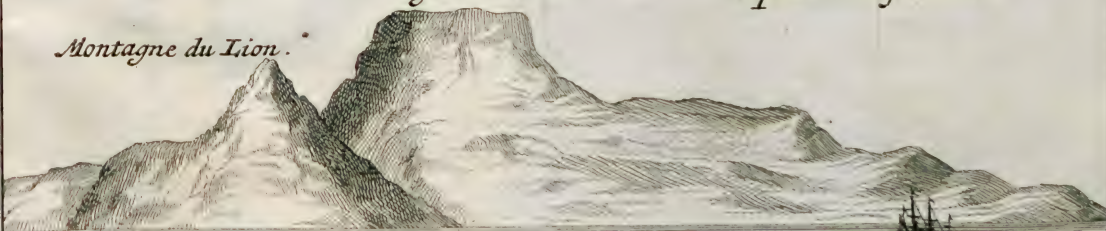
*Vüe du Cap de Bonne
Espérance quand on
est en Rade ala lettre A*



Montagne de la Table .

Vüe quand on est en Mer .

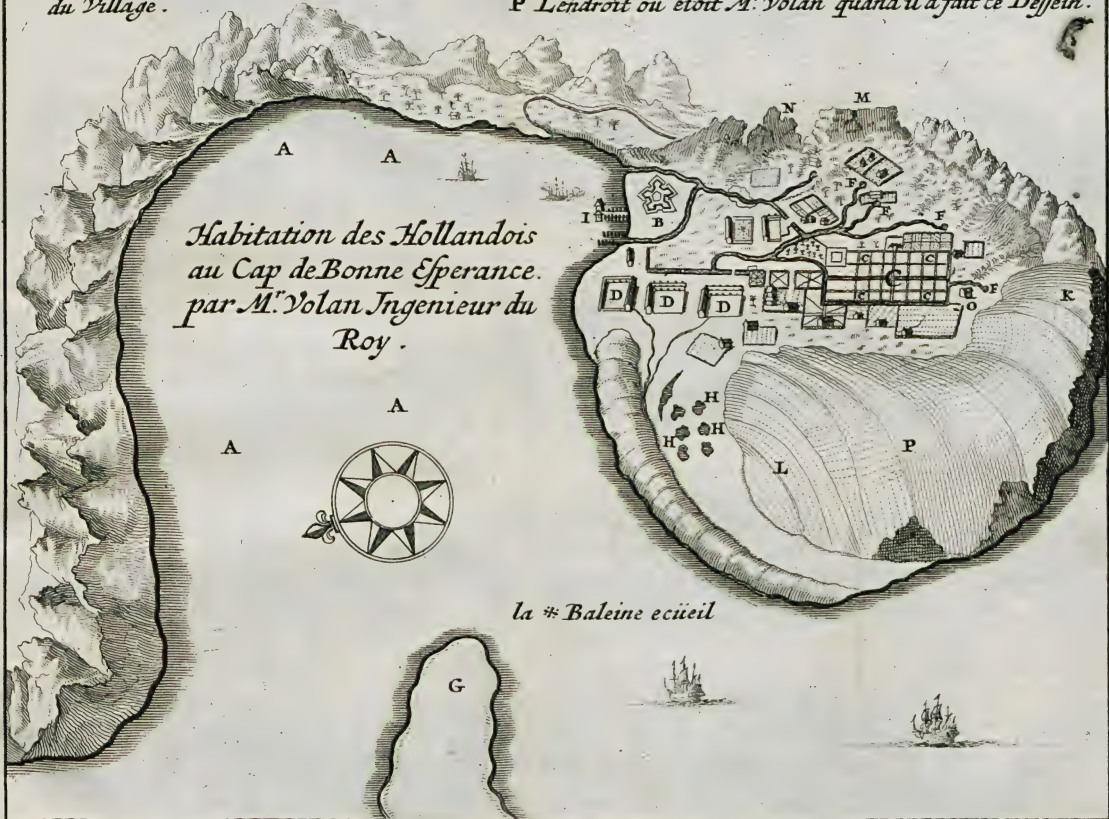
Montagne du Lion .



La Montagne du Lion a l'est $\frac{1}{4}$ S.E. Celle de la Table a E. S.E.



- | | | |
|----------------------------|---------------------------|---|
| A La Rade . | E Maison du Jardinier . | I Reservoir ou les Navires font de l'eau . |
| B Le Fort . | F Plusieurs Sources . | K Sommet de la Montagne du Lion . |
| C Le Jardin . | G l'Isle Robin . | L Croupe de la mesme Montagne . |
| D Les Maisons du Village . | H Cabanes des Hotantots . | M Montagne de la Table . N. Montagne du Vent . O. Moulin |
| | | P L'endroit ou etoit M ^r Volan quand il a fait ce Dessin . |



A. La Roche
B. Le Kev
C. La Roche
D. La Roche
E. 1800

F. 1800
G. 1800
H. 1800
I. 1800
J. 1800

K. 1800
L. 1800
M. 1800
N. 1800
O. 1800
P. 1800



arbuſte haut d'environ deux piés , qu'on diſoit eſtre celuy qui porte le Thé , & que j'euffe pris pour un jeune poirier. Il n'avoit ny fleurs, ny fruit , & fort peu de feüilles. Tout auprès & ſous un autre abry eſtoient deux ou trois piés d'Ananas , & ce fût tout ce que l'on m'y montra de rare pour le País. Le raiſin n'y eſt plus rare , mais il n'y a que celuy , que les Hollandois y ont planté. Le vin en eſt blanc & aſſez bon. Quelques-uns de noſtre troupe allerent juſqu'au ſommet de la Montagne de la Table , pour y chercher des plantes extraordinaires : mais ils n'y en trouverent point. Neanmoins à y regarder de prés, il n'y en a aucune, qui n'ait quelque choſe de particulier , que les plantes de ces País-cy n'ont pas. Les coquillages que l'on y trouve ne ſont pas des reſtes du Déluge , comme quelques-uns ont ſoupçonné : les Oyſeaux, les Singes , & les Horantots, les y portent, & les y laiſſent.

Les Allées du Jardin ſ'entretiennent preſque d'elles-mêmes , parce que le terroir ne produit que de la mouſſe ſ'il n'eſt cultivé : d'ailleurs la propreté du Jardin n'a rien, qui ne ſente une ſage économie , ny rien , qui ſente une trop grande negligence , comme un jardin potager de Marchands , plus attachez au profit, qu'ils en tirent, qu'à des agréments, dont ils ne jouïroient point.

L'eau qui l'arrouſe par pluſieurs petits canaux , y entre au ſortir d'un moulin qu'elle fait

moudre , & au deffous du jardin elle sert au blanchiffage. On en détourne seulement une partie, que l'on conduit à un reservoir, qui est au bord de la Rade , & où les Navires en vont prendre leur provision.

Le jardin est divisé en plusieurs quarrez grands à peu près comme le quart de la Place Royale. Ils sont entourez d'espalliers, pour les mettre à couvert des vents, qui sont quelquefois assez furieux, pour faire perir les Vaisseaux à la Rade , s'ils n'ont de bons ancrs & de bons cables. Ces vents se forment des nuages, qui s'assemblent quelquefois entre la Montagne de la Table, & celle qu'on a appelée la Montagne du Vent à cause de ces orages. Une allée de citroniers & d'orangers plantez en terre, qui va d'un bout du jardin à l'autre, se ressent tout à fait de leur fureur. A celà près la situation du jardin, & celle du village qui est un peu plus près de la Rade, sont fort bonnes; car elles sont tout à fait exposées au Soleil, & à couvert des vents de Midy, qui sont les vents froids de ce País-là. Les Hollandois, qui y sont habituëz, disent que si le vent de Sud-Oüest n'y souffle pendant leur esté, qui est nostre hyver, les maladies du poulmon y sont frequentes & dangereuses.

Le peu de séjour, que j'y ay fait, ne m'a pas permis de m'instruire à fonds des Mœurs des Hotantots habitants naturels du Cap: quoy qu'à la simplicité extrême, dans laquelle ils
vivent,



Hotantots Habitans naturels du Cap de Bonne Esperance.



vivent, ce ne puisse estre une longue estude. On les appelle Hotantots, parce que quand ils dansent, ils ne disent jamais en chantant que cette parole Hotantot. L'amour du tabac & de l'eau de vie, que les estrangers leur offrent, & qui leur a fait recevoir les Hollandois en leur Pais, les fait danser tant qu'on veut, c'est à dire frapper tantôt d'un pié, & tantôt de l'autre, comme qui foule de la vendange, & dire incessamment, & avec vivacité hotantot, hotantot, mais d'une voix tout à fait basse, comme s'ils estoient essoufflés, ou qu'ils craignissent d'éveiller quelqu'un. Ce chant muët n'a nulle diversité de tons, mais de la mesure: les deux premieres syllabes de hotantot sont toujours deux noires, & la derniere toujours une blanche.

Ils vont tous nus comme l'on peut voir dans la figure, que j'en donne. Ils n'ont qu'une peau sur leurs épaules en maniere de manteau: encore la quittent-ils à tout bout de champ; & alors il ne leur reste, qu'une petite bourse de cuir pendue à leur cou par un cordon, & une pièce de peau un peu plus grande que la main, pendue par devant, & attachée avec un autre cordon au tour de leur corps: mais cette petite pièce ne les couvre plus, ny quand ils se montrent par le costé, ny quand ils font quelque mouvement un peu vif.

Ils ont la taille agréable, & la demarche plus aisée, qu'on ne sauroit dire. Ils naissent

aussi blancs que les Espagnols , mais ils ont les cheveux fort cotonnez, & les traits tenant quelque chose de ceux des Negres : & d'ailleurs ils sont toujours fort noirs ; parce qu'ils se graissent le corps & le visage. Ils se graissent aussi la tête, & on les sent de vint pas, quand ils ont le dessus du vent. Nos gens leur donnoient les marmites , & les chaudières à laver ; & avant toutes choses, ils en prenoient la graisse à pleines mains, & s'en oignoient tout le corps depuis la teste jusqu'aux piés. La graisse les defend de l'air & du Soleil, les rend sains & dispos, & ils preferent ces avantages naturels à la bonne odeur & à l'agrement. Ils sont si agiles que plusieurs d'entre eux gagnent les chevaux à la course. Il n'y a torrent, qu'ils ne passent à la nage. Ils sont adroits à tirer de l'arc, & à darder ; & ils ont du courage jusqu'à l'intrepidité. Ils viennent quelquefois à bout d'un lion, pourvû qu'ils ayent ou assez de peaux, ou assez de hardes pour bien garnir leur bras gauche. Ils le mettent ainsi dans la gueule de cet animal, & ils le percent d'un dard ou d'un couteau qu'ils auront à la main droite. S'ils sont deux, l'un tuë le lion tandis que l'autre l'amuse. S'ils sont plusieurs, & qu'ils n'ayent rien pour se garantir des coups du lion, ils ne laissent pas de s'exposer tous à la fois : l'un d'eux périt d'ordinaire, mais le lion périt aussi par les coups que les autres lui donnent. Quelquefois ils se sauvent tous, & se défont du lion.

Leurs

Leurs femmes se graissent comme eux, quoy qu'elles affectent quelque parure, comme d'attacher à leurs cheveux courts, cotonnés, & pleins de graisse de petits os, & de petits coquillages. Elles ont aussi des colliers de diverses couleurs de verre, d'os ou de telle autre matière, selon que les étrangers leur en donnent, ou leur en vendent. Elles ont à chaque jambe une cinquantaine d'anneaux de cuir, qui battent les uns sur les autres, & font quelque bruit, quand elles dansent, & qui les défendent des ronces, quand elles vont faire du bois; car ce soin les regarde, & non leurs maris.

Eux & elles mangeoient les tripailles sans presque les vuider, quand nos gens leur en donnoient, & à peine les mettoient-ils un moment sur les charbons. Si nous leur offrions de l'eau de vie, ils ramassoient pour la recevoir, la première coquille, qu'ils trouvoient à terre, & après avoir soufflé dedans, ils s'en servoient pour boire. Ils mangent leurs poux aussi bien que les Cochinchinois: & quand on le trouve étrange, ils répondent en plaisantant, que c'est parce que leurs poux les mangent.

Ils logent sous de petites huttes faites de feuillage ou de grosses nattes de jonc, dont le haut me venoit à peine à my-corps, & il me sembloit que je n'eusse pû me coucher dedans de ma longueur. Ils font un trou en terre sous ces nattes, & dans ce trou profond d'environ deux

piés ils font leur feu, sans se soucier de la fumée dont leurs huttes ne desemplissent point. Ils vivent de chasse, de pêche, du lait & de la chair de leurs troupeaux.

Dans cette pauvreté ils sont toujours gais, chantant & dansant toujours, vivant sans affaires & sans travail, & ne se souciant de l'or & de l'argent qu'autant qu'il leur en faut pour avoir un peu de tabac & d'eau de vie ; corruption que le commerce étranger a glissée dans leurs mœurs.

Comme quelques-uns d'entre eux se firent exercer à darder devant nous, je leur offris cinq ou six paquets de colliers de grains de verre coloré ; & ils me saisirent tous si bien la main, que je ne pouvois plus l'ouvrir pour lâcher les colliers, & je ne pouvois d'ailleurs m'expliquer à eux. Je fus quelque temps dans cet embarras, jusqu'à ce qu'ils s'aperçurent qu'ils devoient me laisser en liberté pour avoir ce qu'ils desiroient. Ils aiment ces colliers pour leurs femmes, & quand nous eûmes remis à la voile, je sus qu'un laquais des nôtres en avoit vendu un écu à l'un d'entre eux. Le peu d'argent qu'ils ont, & dont ils font peu de cas, est le salaire du service, qu'ils rendent quelquefois aux Hollandois, & aux autres étrangers, qui abordent au Cap : mais ils s'empressent peu à leur en rendre.

Ils n'ont chacun qu'une femme, leur Chef seulement en a trois, & l'adultère est puni de mort

mort parmi eux. Ils tuënt leurs enfans, quand ils en ont trop : & comme ils marient en tres-bas âge ceux qu'ils gardent , on voit parmi eux beaucoup de petites filles déjà veuves , qui manquent d'un article au petit doigt : car quand une femme perd son mary, elle se coupe un article du petit doigt, ou du quatriéme doigt, si elle a esté assés souvent veuve, pour s'estre coupé tout le petit. Elle peut néanmoins s'en dispenser, si elle veut : & il y a quelques maris qui ne s'en dispensent pas, quand ils ont perdu leur femme. La plûpart d'entre eux se font eunuques à demy, pour estre plus propres aux femmes ; & quand l'âge vient d'y renoncer, ils se font eunuques tout à fait, pour se priver entierement de leur commerce, & jouïr d'une vieillesse plus saine. Les Hollandois avoient élevé à l'Européane, un enfant Hottantot, & l'avoient envoyé en Hollande. Quelque temps après ils le firent retourner au Cap, où il pouvoit leur estre utile parmi ceux de sa Nation : mais dès qu'il se fût retrouvé parmi eux, il y demeura, & renonça à l'habit & à la façon de vivre des Hollandois.

Ils ne commettent point de vol entre eux, ny dans les maisons des Hollandois, où ils sont reçûs sans précaution : & si le cas arrive, ils le punissent de mort. Néanmoins à la campagne, lors qu'ils le peuvent sûrement, & qu'ils esperent de n'estre pas découverts, ils assassinent quelquefois pour voler, & font
voir

voir que le mépris des richesses n'est chez eux que la haine du travail.

Les Hollandois nomment leur Chef, & ce Chef est leur Juge : mais ceux qui n'ont pû supporter cette dépendance étrangere , sont allez plus avant dans le País vivre avec les autres Caffres.

On m'avoit dit d'abord qu'ils n'avoient nul sentiment de Religion : mais enfin je sùs, que quoy qu'ils n'aient ny Prêtres ny Temples, ils ne laissent pas aux nouvelles & aux pleines Lunes de faire des réjouïssances publiques, qui sentent le Culte. Je soupçonne qu'ils ont quelque teinture du Manichéïsme , parce qu'ils reconnoissent un Principe du bien , & un autre du mal , qu'ils appellent le Capitaine d'en haut, & le Capitaine d'en bas. Le Capitaine d'en haut, disent-ils, est bon , il n'est pas nécessaire de le prier , il n'y a qu'à le laisser faire, il fait tousjours bien : mais le Capitaine d'en bas est méchant, il le faut prier pour le détourner de nuire. C'est ainsi qu'ils parlent, mais il ne paroît pas à leur conduite extérieure , qu'ils prient beaucoup. Un Hollandois, qui avoit de l'esprit & du savoir, me dit qu'il avoit trouvé parmi les Hotantots les noms d'Asdrubal & de Bocchus.

Règles de l'Astronomie Siamoise, pour calculer les mouvemens du Soleil & de la Lune, traduites du Siamois, & depuis examinées & expliquées par M. Cassini de l'Academie Royale des Sciences.

Monsieur de la Loubère, Envoyé extraordinaire du Roy à Siam, a rapporté un Manuscrit Siamois, qui comprend des règles pour calculer les mouvemens du Soleil & de la Lune selon la methode de ce Pais-là, & dont il m'a communiqué la traduction, qu'il a aussi apportée de Siam.

Cette methode est extraordinaire. On ne s'y sert point de Tables ; mais seulement de l'addition, soustraction, multiplication, & division de certains nombres, dont on ne voit pas d'abord le fondement, ny à quoy ces nombres se rapportent.

On cache sous ces nombres diverses periodes d'années solaires, de mois lunaires, & d'autres revolutions, & le rapport des unes avec les autres. On cache aussi sous ces nombres diverses espèces d'époques qu'on ne distingue point, comme l'époque civile, l'époque des mois lunaires, celle des équinoxes, celle des apogées, & celle du cycle solaire. Les nombres dans lesquels consiste la difference entre ces

ces époques, ne sont pas ordinairement à la tête des opérations auxquelles ils servent, comme ils devroient estre selon l'ordre naturel : ils sont souvent mêlez avec certains nombres ; & les sommes ou les différences sont multipliées ou divisées par d'autres ; car ce ne sont pas tousjours des nombres simples, mais souvent ce sont des fractions tantost simples, tantost composées, sans estre rangées en forme de fractions, le numerateur estant quelquefois dans un article, & le dénominateur dans un autre ; comme si l'on avoit eû un dessein formé de cacher la nature & l'usage de ces nombres. On entremêle au calcul du Soleil des choses qui n'appartiennent qu'à la Lune, & d'autres qui ne sont nécessaires ny à l'un ny à l'autre, sans en faire aucune distinction. On y confond ensemble des années solaires & des années lunifolaires, des mois de la Lune & des mois du Soleil, des mois Civils & des mois Astronomiques, des jours naturels & des jours artificiels. On y divise le Zodiaque tantost en douze Signes selon le nombre des mois de l'année, tantost en 27. parties selon le nombre des jours que la Lune parcourt le Zodiaque, & tantost en 30. parties selon le nombre des jours que la Lune retourne au Soleil. On n'y parle point d'heures dans la division du jour ; mais il s'y trouve des 11^{mes} des 703^{mes} & des 800^{mes} parties de jour, qui resultent des opérations arithmetiques que l'on prescrit.

Cette

Cette methode est ingenieuse ; & estant développée , rectifiée , & purgée des choses superflues , elle fera de quelque utilité , se pouvant pratiquer sans livres par le moyen de divers cycles & de la difference de leurs époques : c'est pourquoy j'ay tâché de la déchiffrer , quelque difficulté que j'y aye trouvée d'abord , non seulement à cause de la confusion qui y regne par tout , & des noms qui manquent aux nombres supposez ; mais aussi à cause des noms extraordinaires qu'on donne à ce qui résulte des operations , dont il y en a plus de vint qui n'ont pas esté interpretez par le Traducteur , & dont je n'aurois jamais trouvé la signification , si je n'avois auparavant découvert la methode ; ce qui m'a aussi fait connoître que l'interpretation que le Traducteur a faite de trois ou quatre autres noms , n'est pas assez juste.

Dans cette recherche j'ay distingué premierement , & séparé des autres nombres ceux qui appartiennent aux époques , ayant reconnu que ces nombres sont ceux que l'on donnoit à ajoûter ou à soustraire , ou simplement , ou en les divisant ou multipliant par certains autres nombres.

Secondement , j'ay considéré les analogies qui résultent des multiplications & divisions des autres nombres séparés des époques ; & c'est dans les termes de ces analogies que j'ay trouvé les périodes des années , des mois , &
des

des jours, & les differences des unes aux autres que l'experience des choses astronomiques, & l'occasion de diverses operations que j'ay faites, m'a fait reconnoître.

J'ay crû que les Missionnaires, à qui l'Astronomie donne entrée chez les Grands & chez les Sçavans par tout l'Orient, pourroient tirer quelque avantage de ce travail pour l'intelligence & pour l'explication de l'Astronomie Orientale, que l'on pourroit aisément réctifier & conformer à la nôtre sans apporter que tres-peu de changement à la methode, en corri-geant les nombres dont elle se sert.

J'ay crû aussi qu'il ne seroit pas inutile de réduire l'Astronomie de l'Europe à cette forme, afin de s'en pouvoir servir au defaut des Tables qui abrégent beaucoup le travail. Cette methode seroit bien plus facile à pratiquer dans la forme de l'année Julienne & de la Gregorienne dont nous nous servons, que dans la forme de l'année lunisolaire dont les Orientaux se servent : car leur difficulté principale consiste à reduire les années lunisolaires & les mois lunaires civils aux années & aux mois du Soleil, que la forme de nôtre Calendrier nous donne immédiatement ; & ce qui m'a donné le plus de peine, ç'a esté de reconnoître la methode dont ils se servent pour les reduire, dans laquelle les diverses espèces d'années, de mois, & même de jours, que l'on suppose & que l'on cherche, ne sont point distin-

distinguées. C'est pourquoy on ne verra pas d'abord la raison de l'explication que je donne, & de la détermination des genres aux espèces que je fais dans le commencement; mais on la comprendra dans la suite par la connexion des choses, & par ce qui en résulte nécessairement.

*De l'Epoque Astronomique de
cette methode.*

J'ay tâché de découvrir quelle est l'Epoque d'où l'on commence à compter icy les mouvemens du Soleil & de la Lune; & à quelle année, quel mois & quel jour de nôtre Calendrier elle se rapporte: car il n'en est point parlé dans cet Extrait, qui la suppose ou connue, ou expliquée peut-estre dans les chapitres precedens du manuscrit d'où cet Extrait a esté tiré, puisque sans la connoissance de l'Epoque il est absolument impossible de pratiquer cette methode.

J'ay trouvé que cette Epoque est Astronomique, & qu'elle est differente de la Civile: ce que j'ay reconnu, parce que l'on prescrit icy de commencer à compter les mois de l'année courante par le cinquième mois dans l'année Embolismique qui est de 13. mois, & par le sixième mois dans l'année commune qui est de 12. mois. Car cela ne seroit pas intelligible, si l'on ne supposoit deux differentes

Epo-

Epoques d'années, dont l'une, qui doit estre l'Astronomique, commence tantost au cinquième, & tantost au sixième mois de l'autre, qui est la Civile. Ce qui m'a fait encore connoître que l'Epoque Astronomique est différente de l'Epoque Civile non seulement dans les mois, mais aussi dans les années, c'est l'operation que l'on fait icy pour trouver l'année de la naissance de quelqu'un, en soustrayant son âge du nombre des années échûës depuis l'Epoque; car cette operation seroit inutile, si l'on ne demandoit que l'année de la naissance après l'Epoque Civile que l'on connoît immédiatement, & que l'on compare à l'année courante pour sçavoir l'âge d'une personne.

Cela estant supposé, j'ay cherché premierement le siècle auquel cette Epoque Astronomique se peut rapporter; & ayant trouvé dans le calcul du Soleil fait par cette methode, que deux signes & vingt degrez qu'on y employe ne sauroient marquer que l'endroit du Zodiaque où se trouvoit l'apogée du Soleil dans l'Epoque, lequel apogée devoit estre au vingtième degre des Gémeaux; j'ay jugé que cette époque devoit estre vers le septième siècle, où l'apogée du Soleil se trouvoit au vingtième degre des Gémeaux selon la plupart des Tables Astronomiques.

Secondement, ayant trouvé que le nombre 621, que l'on entremêle au calcul du Soleil,

leil, ne sauroit estre que le nombre des jours compris entre l'Epoque Astronomique & le retour de l'apogée de la Lune au commencement du Zodiaque; & que le nombre 3232, que l'on y employe ensuite, ne sauroit estre que le nombre des jours pendant lesquels cét apogée fait une révolution; j'ay établi que l'apogée de la Lune, qui en 621. jours fait deux Signes & 9. degrez, estoit dans cette Epoque au 21. degré du Capricorne: Et parce que l'apogée de la Lune par la revolution qu'il fait en 8. ans & $\frac{1}{2}$, retourne au même degré du Zodiaque douze fois en un siècle; j'ay distingué les années du siècle auxquelles l'apogée de la Lune s'est trouvé en ce degré, & j'ay exclu les autres années.

Troisièmement, ayant trouvé par la maniere dont on se sert icy pour calculer le lieu du Soleil, que cette Epoque Astronomique est tres-proche de l'Equinoxe moyen du printemps, qui au septième siècle arrivoit le 20. ou 21. de Mars; parmi ces années choisies j'en ay cherché une dans laquelle l'apogée de la Lune arrivât à ce degré du Capricorne vers le 21. de Mars, ce qui ne se rencontre qu'une fois en 62. années à quelques degrez près; & j'ay trouvé qu'en l'année 638. de J E S U S-CHRIST, l'apogée de la Lune estoit au 21. degré du Capricorne le 21. de Mars.

Quatrièmement, j'ay remarqué que cette Epoque Astronomique doit avoir commencé à une

à une nouvelle Lune, parce qu'on réduit les mois lunaires en jours pour trouver le nombre des jours depuis l'Epoque, & la valeur des mois entiers étant ôtée de la somme des jours, le reste sert pour trouver la distance de la Lune au Soleil.

En l'année 638. de JESUS-CHRIST la nouvelle Lune équinoxiale arriva le 21. de Mars à trois heures du matin à Siam, lors que le Soleil par son moyen mouvement parcouroit le premier degré d'Aries, l'apogée du Soleil étant au 20. degré des Gémeaux, & celui de la Lune au 21. degré du Capricorne. Ce jour fut encore remarquable par une grande éclipse de Soleil qui arriva le même jour, mais 14. heures après la conjonction moyenne.

Cinquièmement, par la maniere de trouver le jour de la semaine qui est pratiquée icy, il paroît que le jour de l'Epoque fut un Samedi: & le 21. de Mars de l'an 638. fut aussi un Samedi. Cela confirme encore la certitude de cette Epoque, & fait connoître le savoir & le jugement de ceux qui l'ont établie, qui ne se sont pas contentez d'une Epoque Civile, comme ont fait les autres Astronomes: mais qui en ont pris une Astronomique, qui fût le principe naturel de plusieurs révolutions, lesquelles ne sauroient recommencer ensemble qu'après plusieurs siècles. Cette Epoque est éloignée de 5. ans & 278. jours de l'Epoque Persienne de Jesdegerdes, dont la premiere année

année commence en l'an de JESUS-CHRIST 632. au 16. de Juin. Ces règles Indiennes pourtant ne sont pas tirées des Tables Persiennes rapportées par Crisococa: car ces Tables font l'apogée du Soleil plus reculé de deux degrez, & l'apogée de la Lune plus avancé de six degrez; ce qui ne s'accorde pas si bien avec nos Tables modernes. Les Tables Persiennes font aussi l'équation du Soleil plus petite de 12. minutes, & celle de la Lune plus grande de 4. minutes; ce qui s'accorde mieux avec les modernes.

Ces règles Indiennes ne sont pas non plus tirées des Tables de Ptolomée où l'apogée du Soleil est fixe au 5^e degré & demi des Gémeaux; ni des autres Tables faites depuis qui font toutes cet apogée mobile. Il semble donc qu'elles ont esté inventées par les Indiens; ou que peut-être elles ont esté tirées de l'Astronomie Chinoise, comme on le pourroit conjecturer de ce que dans cet Extrait les nombres sont écrits de haut en bas à la maniere des Chinois: mais il se peut faire que cette maniere d'écrire les nombres soit commune à ces deux nations.

Ayant trouvé l'Epoque Astronomique de cette méthode, & le rapport qu'elle a avec les années Juliennes; on peut réctifier les Epoques des mouvemens du Soleil & de la Lune par les Tables modernes, en ajoutant environ une minute par an à l'apogée du Soleil, & en cor-

rigeant les autres periodes. Ainsi il n'y aura plus de difficulté à reduire en jours les années & les mois depuis l'Epoque; & si l'on corrige aussi les équations conformément aux Tables modernes, on trouvera par cette mesme methode le lieu du Soleil & celuy de la Lune avec beaucoup plus de justesse. Nous donnerons cette correction avec le supplement de ce qui manque à ces regles, après que nous les aurons expliquées.

*Règles pour trouver
le lieu du Soleil & de
la Lune au temps de
la naissance de quel-
qu'un.*

Explication.

I.

1°. **P** Osez l'Ere.

I.

1°. **L** 'Ere en ce lieu
est le nombre

des années depuis l'Epoque Astronomique, d'où l'on prend le mouvement des Planettes, jusqu'à l'année courante; qui paroîtra dans la suite.

2°. Soustrayez l'âge de
la personne de l'Ere,
vous aurez l'âge de la
naissance.

2°. L'âge de la person-
ne est le nombre des
années depuis sa nais-
sance jusqu'à l'année

courante, qui estant ôté de l'Ere, reste l'âge de la naissance, c'est-à-dire, l'an depuis l'Epoque astronomique dans lequel la naissance est arrivée.

3°. En

3°. En multipliant les années par 12. on les reduit en mois. Ces mois seront solaires chacun de 30. jours 10. heures & demie, un peu plus ou un peu moins, selon les diverses hypotheses, si les années sont solaires; ou à peu près si elles sont lunifolaires & en si grand nombre, que l'excès des unes recompense le defaut des autres.

4°. La forme de l'année dont il s'agit icy, est lunifolaire, puis qu'il y en a de communes de 12. mois lunaires, & d'abondantes ou embolismiques, appellées *Attikamaat*, de 13. mois lunaires. De ce que l'on commence à compter les mois, non par le premier mois de l'année, mais par le cinquième, si l'année est embolismique, & par le sixième si l'année n'est pas embolismique, j'ay inferé qu'il y a deux Epoques & deux formes d'années différentes, l'une Astronomique, & l'autre Civile; que le premier mois de l'année Astronomique commence au cinquième mois de l'année Civile embolismique, qui seroit le sixième mois sans l'insertion du mois embolismique qu'on

3°. Multipliez - la par 12.

4°. Ajoûtez-y le nombre des mois de l'année courante: Et pour cela, si l'année courante est *Attikamaat*, c'est-à-dire, si elle a 13. mois de la Lune, vous commencerez à compter par le 5. mois; que si elle n'est point *Attikamaat*, vous commencerez à compter par le 6. mois.

ne compte point parmi les 12. mois , & qu'on suppose être inféré auparavant ; & que dans les autres années, dont tous les mois sont comptez de suite sans intercalation , le premier mois de l'année Astronomique n'est compté qu'au sixième mois de l'année Civile.

Mais comme l'on ne determine pas icy expressément si on doit commencer à compter un mois entier au commencement ou à la fin du 5^e ou de 6^e mois , il se peut faire que l'on prenne pour premier mois de l'année Astronomique celui qui finit au commencement des mois dont il est parlé dans cet article. En ce cas, l'intervalle entre le commencement de l'année Civile , & le commencement de l'année Astronomique ne seroit que de 3. ou de 4. mois entiers : au lieu que si l'on ne compte un mois entier qu'à la fin du 5^e ou du 6^e mois , & que le premier mois que l'on compte selon cette règle soit le premier de l'année Astronomique ; l'intervalle entre les commencemens de ces deux espèces d'années sera de 4. ou de 5. mois entiers. Nous verrons dans la suite, que les Indiens ont diverses espèces d'années Astronomiques, dont les commencemens sont différens, & ne sont pas beaucoup éloignés de l'Équinoxe du Printemps ; au lieu que l'année Civile doit commencer avant le Solstice de l'Hiver , tantôt au mois de Novembre , tantôt au mois de Decembre de l'année Gregorienne.

On ajoute le nombre des mois de l'année

cou-

courante, qui sont mois lunaires, à ceux qu'on a trouvez par l'article 3. qui sont mois solaires; & l'on suppose que la somme, toute heterogene qu'elle est, soit égale au nombre des mois solaires échûs depuis l'époque Astronomique. On néglige la difference qu'il peut y avoir, qui en une année ne sçauroit monter à un mois entier; mais on pourroit s'y tromper d'un mois dans la suite des années, si on ne prenoit bien garde aux intercalations des mois, après lesquelles le nombre des mois que l'on compte dans l'année Civile, est plus petit que celui que l'on compteroit sans les intercalations precedentes.

5°. 6°. 7°. On cherche icy le nombre des mois lunaires depuis l'époque Astronomique dont on a parlé à l'article 1, jusqu'au commencement du mois courant: ce que l'on fait en réduisant les mois solaires que l'on suppose avoir esté trouvez cy-dessus,

5°. Multipliez par 7. le nombre trouvé art. 4.

6°. Divisez la somme par 228.

7°. Joignez le quotient de la division au nombre trouvé art. 4; cela vous donnera le Maafaken (c'est-à-dire, le nombre des mois) que vous garderez.

en mois lunaires, par le moyen de la difference qui est entre les uns & les autres. Dans les operations que l'on fait, on suppose que comme 228. est à 7, ainsi le nombre des mois solai-

res donné, est à la difference dont le nombre des mois lunaires surpasse le nombre donné des mois solaires écoutez pendant le mesme espace de temps; qu'ainsi en 228 mois solaires, qui font 19 années, il y a 228 mois lunaires & 7 mois de plus, c'est-à-dire, 235 mois lunaires. Voicy donc une periode semblable à celle de Numa & de Meton, & à nostre Cycle du nombre d'Or de 19 années pendant lesquelles la Lune se rejoint 235 fois au Soleil.

Nous verrons néanmoins dans la suite que ces periodes qui s'accordent ensemble dans le nombre des mois lunaires & des années solaires, ne s'accordent point dans le nombre des heures, à cause de la grandeur de l'année solaire & du mois lunaire, qui est supposée diverse dans ces diverses periodes: & que l'Indienne n'est point sujette à une faute si grande que le cycle ancien du nombre d'Or, qu'on a esté obligé d'ôter du Calendrier Romain dans la correction Gregorienne, parce qu'il donnoit les nouvelles Lunes plus tardives qu'elles ne sont, à peu près d'un jour en 312 années; au lieu que les nouvelles Lunes déterminées par cette periode Indienne s'accordent avec les veritables dans cet intervalle de temps à une heure près, comme l'on trouvera en comparant ces regles avec les suivantes.

II.

II.

1°. **P**osez le Maasaken.

ON reduit icy les mois de la Lune

Lune en jours: mais 2°. Multipliez - le
parce qu'on fait tous par 30.

les mois de 30. jours, 3°. Joignez-y les
ce ne seront que jours du mois con-
des mois artificiels rant.

plus longs d'environ 11 heures, 16 minutes
que les Astronomiques, ou des jours artifi-
ciels qui commencent aux nouvelles Lunes,
& sont plus courts de 22 minutes, 32 secon-
des que les jours naturels de 24 heures, qui
commencent toujours au retour du Soleil au
même meridien.

On réduit les jours 4°. Multipliez le
en onzièmes de jour, tout par 11.

en les multipliant 5°. Ajoutez-y en-
par 11: & on y ajout- core le nombre de 650.

te 650. onzièmes, qui font 59. jours & $\frac{1}{11}$. Je
trouve que ces 59. jours & $\frac{1}{11}$ font les jours ar-
tificiels, qui au jour de l'Époque étoient échûs
depuis qu'une onzième partie de jour naturel,
& une onzième de jour artificiel avoient com-
mencé ensemble sous le meridien des Indes au-
quel on accommoda ces regles.

Ayant mis à part 6°. Divisez le tout
ce qu'on ajoute tou- par 703.

jours par l'article 5°, 7°. Gardez le nu-
il paroît par la 2, 3, mérateur que vous ap-
4, 6. & 8. operation, pellerez Anamaan.

que comme 703. est 8°. Prenez le quo-
à 11, ainsi le nom- tient de la fraction
bre des jours artifi- trouvé art. 6. & le

soustrayez du nombre trouvé art. 3 : le reste sera l'horocone (c'est-à-dire, le nombre des jours de l'Ere) que vous garderez.

ciels qui résulte des opérations de l'art. 2, & 3. est au nombre des jours à rabatre pour avoir le nombre des jours naturels qui répond à ce nombre des jours artificiels: d'où il paroît qu'en faisant le mois lunaire de 30. jours artificiels; 703. de ces jours surpassent d'onze jours le nombre des jours naturels qui les égalent.

On peut trouver la grandeur du mois lunaire qui résulte de cette hypothèse: car si 703. jours artificiels donnent un excès de 11. jours; 30. de ces jours qui font un mois lunaire, donnent un excès de $\frac{330}{70}$ de jour; & comme 703. est à 330, ainsi 24. heures sont à 11. heures, 15. minutes, 57. secondes, & ôtant de 30. jours cet excès, il reste 29. jours, 12. heures, 44. minutes, 3. secondes, pour le mois lunaire, qui s'accorde à une seconde près au mois lunaire déterminé par nos Astronomes.

A l'égard de la valeur de 59. jours & $\frac{1}{2}$ que l'on ajoute avant la division, il paroît que si 703. jours donnent 11. à soustraire, 59. jours & $\frac{1}{2}$ donnent $\frac{66}{70}$ de jour, qui font 22. heures, 11. minutes & demie, dont la fin du jour artificiel a dû arriver avant la fin du jour naturel que l'on prit pour l'Epoque.

L'anamaan est le nombre des 703^{mes} parties

riés de jour qui restent depuis la fin du jour artificiel jusqu'à la fin du jour naturel courant. On s'en sert dans la suite pour calculer le mouvement de la Lune, comme on l'expliquera cy-après.

Le quotient que l'on ôte du nombre des jours trouvé par l'art. 3. est la difference des jours entiers, qui se trouve entre le nombre des jours artificiels & le nombre des jours naturels depuis l'Epoque.

L'horoconne est le nombre des jours naturels écheus depuis l'époque Astronomique jusqu'au jour courant. Il sembleroit qu'à la rigueur l'addition des jours du mois courant prescrite par l'article 3, ne se devoit faire qu'après la multiplication & la division qui sert à trouver la difference des jours artificiels aux jours naturels, parce que les jours du mois courant sont naturels, & non pas artificiels de 30. par mois: Mais on voit par la suite que cela se fait pour avoir avec plus de justesse l'*anamaan* qui sert au calcul du mouvement de la Lune.

III.

III.

IL suit de cette operation & de l'avertissement, que si après la division il reste 1, le jour courant sera un Dimanche; & que s'il ne reste rien, ce sera

1°. **P**osez l'horoconne.

2°. Divisez-le par 7.

3°. Le numérateur de la fraction est le jour de la semaine.

un Samedi : l'époque Astronomique de l'horoscope est donc un Samedi.

Nota, *Que le premier jour de la semaine est le Dimanche.*

Si l'on sçait d'eux quel jour de la semaine est le jour courant, on verra si les operations precedentes ont esté bien faites.

IV.

1°. **P**osez l'horoscope.

2°. Multipliez-le par 800.

3°. Soustrayez-en 373.

4°. Divisez-le par 292207.

5°. Le quotient sera l'Ere, & le numérateur de la fraction sera le Krommethiaponne, que vous garderez.

L'Epoque de cette Section IV. pourra donc estre 11. heures & 11. minutes après la precedente.

IV.

ON réduit icy les jours en 800mes de jour. Le nombre 373 de l'article 3 fait $\frac{373}{800}$ de jour, qui font 11 heures & 11 minutes. Elles ne peuvent venir que de la difference des Epoques, ou de quelque correction, puis que c'est toujours le mesme nombre que l'on soustrait.

L'Ere sera un nombre de periodes de jours depuis cette nouvelle Epoque, 800. desquelles feront 292207. jours. La question est de sçavoir quelles seront ces periodes? 800. années Gregoriennes, qui approchent de fort près d'autant

d'autant d'années solaires tropiques, font 292194 jours. Si donc nous supposons que l'*Ere* soit le nombre des années solaires tropiques depuis l'Epoque, 800 de ces années seront trop longues de 13 jours selon la correction Gregorienne.

Mais si nous supposons que ce soient des années anomalistiques pendant lesquelles le Soleil retourne à son apogée, ou des années astrales pendant lesquelles le Soleil retourne à la même étoile fixe; il n'y aura presque point d'erreur: car en 13. jours, qui est l'exces de 800. de ces périodes sur 800. années Gregoriennes, le Soleil fait par son moyen mouvement $12^d. 48'. 48''$. que l'apogée du Soleil fait en 800. ans à raison de $57''. 39'''$. par an. Albategnius fait le mouvement annuel de l'apogée du Soleil de $59''. 4'''$. & celui des étoiles fixes de $54''. 34'''$. & il y a des Astronomes modernes qui font ce mouvement annuel de l'apogée du Soleil de $57''$; & celui des étoiles fixes de $51''$. Donc si ce qui est icy appelé *Ere*, est le nombre des années anomalistiques ou astrales: ces années seront à peu près conformes à celles qui sont établies par les Astronomes anciens & modernes. Néanmoins il paroît par les règles qui suivent, que l'on se sert de cette forme d'année comme si elle étoit la tropique, pendant laquelle le Soleil retourne au même lieu du Zodiaque, & qu'on ne la distingue point des deux autres especes d'années.

Le *Krommethiapponne* qui reste après la division précédente, c'est-à-dire, après avoir pris toutes les années entières depuis l'Epoque, sera donc les 800^{mes} parties de jour, qui restent après le retour du Soleil au même lieu du Zodiaque: & il paroît par les operations suivantes que ce lieu estoit le commencement d'Aries. Ainsi selon cette hypothese l'Equinoxe moyen du printemps sera arrivé 11 heures 11' après l'Epoque de la Section précédente.

V. *... V.*

1°. **P** Osez le *Krommethiapponne*.

2°. *Soustrayez-en l'Ere.*

3°. *Divisez le reste par 2.*

4°. *Negligeant la fraction, soustrayez 2 du quotient.*

5°. *Divisez le reste par 7: la fraction vous donnera le jour de la semaine.*

Nota, *Que quand je diray la fraction, je n'entends parler que du Numérateur.*

VI. *... VI.*

1°. **H** Oroconne.

2°. *Soustrayez-en 621.*

3°. *Divisez le reste par 3232. La fra-*

P uisqu' à l'article 3^e on a trouvé le jour de la semaine par l'*horoconne* d'une maniere tres-facile, il est inutile de s'arrester à celle cy qui est plus longue & plus composée.

C Ette soustraction de 621 que l'on ôte toujours de l'*horoconne*, quelque nombre que l'*horoconne* con-

contienne, marque *Etion s'appelle Ou-*
 une Epoque qui est *thiapponne, que vous*
 621. jours après l'E- *garderez.*
 poque de l'*horoconne.*

Le nombre 3232. doit estre le nombre des jours que l'apogée de la Lune employe à parcourir le cercle du Zodiaque; car 3232. jours font 8. années Juliennes & 310. jours. Pendant ce temps cét apogée acheve une revolution à raison de 6'. 41'', qu'il fait par jour, même selon les Astronomes d'Europe. L'apogée de la Lune acheva par conséquent sa revolution 621. jours après l'Epoque de l'*horoconne*. On fait donc icy: Comme 3232. jours font à une revolution de l'apogée, ainsi le nombre des jours après l'Epoque de l'*horoconne* est au nombre des revolutions de l'apogée. On garde le reste qui est le nombre des jours appelé *Outhiapponne*. L'*Outhiapponne* sera donc le nombre des jours échûs depuis le retour de l'apogée de la Lune au commencement du Zodiaque; ce qui paroîtra plus évidemment dans la suite.

Ayant déjà expliqué la vraie methode de trouver le jour de la semaine, il est inutile de s'arrêter à celle-cy. On laisse le soin de l'examiner, & d'en chercher le

Si vous voulez avoir le jour de la semaine par l'Outhiapponne, prenez le quotient de la division susdite; multipliez-le par 5; puis joignez-le à l'Outhiapponne; puis sou-
strayez.

strayez - en 2. jours ; fondement à ceux
divisez par 7. la fra- qui en auront la cu-
ction marquera le riosité.
jour.

Tout ce que dessus de Force du Soleil
s'appelle Poulasouriat, que l'on donne icy
comme qui diroit la aux operations pre-
force du Soleil. cedentes , il est con-

stant que ce qui a esté expliqué jusqu'à present ,
appartient non seulement au Soleil , mais aussi
à la Lune.

VII.

VII.

1. **P** Osez - le Krom-
methiapponne.

2. Divisez - le par
24350.

3. Gardez - le quo-
tient , qui sera le
Raafi , c'est - à - dire ,
le Signe où sera le So-
leil.

Zodiaque , & que l'année solaire contient
292207. de ces parties , comme il a esté dit
dans l'explication de la Section 4. La dou-
zième partie d'une année contiendra donc
24350. & $\frac{1}{12}$. de ces 800^{mes} parties : c'est pour-
quoy le nombre 24350. marque la 12. partie
d'une année solaire pendant laquelle le Soleil
par son moyen mouvement fait un Signe.

Puis que donc $\frac{292207}{12}$. de jour donnent un
signe, le Krommethiapponne divisé par 24350.
don-

P Our trouver ce
que c'est que le
nombre 24350, il
faut considerer que le
Krommethiapponne
font les 800^{mes} par-
ties de jour qui restent
après le retour du So-
leil au même lieu du

donnera au quotient les Signes que le Soleil a parcouru depuis son retour par son moyen mouvement au même lieu ; le *Raasi* donc est le nombre des Signes parcourus par le moyen mouvement du Soleil. On néglige icy la fraction $\frac{7}{11}$, de sorte que l'année solaire reste icy de $\frac{292200}{800}$, c'est-à-dire, de 365. jours $\frac{1}{4}$, comme l'année Julienne.

Puis que par l'article precedent $\frac{24330}{800}$ de jour donnent un Signe du moyen mouvement du Soleil, la 30^e partie de $\frac{24330}{800}$. donnera un degré, qui est la 30. partie d'un Signe. La 30^e partie de 24330. est 811 $\frac{1}{3}$. qui font un degré: divisant donc le reste par 811 $\frac{1}{3}$, on aura le degré du moyen mouvement du Soleil. On néglige icy les $\frac{1}{3}$ qui ne peuvent faire une différence considerable.

Puis que dans un degré il y a $\frac{811}{800}$. parties; dans une minute, qui est la 60^e partie d'un degré, il y aura 13 $\frac{1}{3}$. de ces parties. Négligant la fraction, l'on prend le nombre 14, qui divisant le reste, donnera les minutes.

4°. Posez la fraction de la division susdite, & la divisez par 811.

5°. Le quotient de la division sera le Ongsaa, c'est-à-dire, le degré où sera le Soleil.

6°. Posez la fraction de cette dernière division, & la divisez par 14.

7°. Le quotient sera le Libedaa, c'est-à-dire la minute.

8°. Soustrayez 3. du Libedaa.

9°. Mettez ce qui est

est au Libedaa, au
deffous de l'Ongsaa,
& l'Ongsaa au de-
ffous du Raafi: cela fe-
ra une figure qui s'ap-
pellera le Matteiom-
me du Soleil que vous
garderez: Je croy que
c'est locus medius So-
lis.

La soustraction que
l'on fait icy de 3. mi-
nutes est une redu-
ction dont nous par-
lerons dans la suite.

On prescrit icy de
mettre les degrez sous
les Signes, & les mi-
nutes sous les degrez
en cette maniere,

raafi, Signes.

ongsaa, degrez.

libedaa, minutes.

Cette disposition des Signes, degrez & minu-
tes l'un au deffous de l'autre est appellée, *figu-
re*, & elle marque icy le lieu moyen du So-
leil.

VIII.

Pour trouver le vray
lieu du Soleil.

1°. **P** Osez - le Mat-
teiomme du
Soleil, c'est - à - dire,
la figure qui comprend
ce qui est dans le raafi,
le Ongsaa, & le Li-
bedaa.

2°. Soustrayez 2. du
raafi. Que si cela ne
se peut, ajoutez 12.
au raafi pour le pou-

VIII.

L Enombre 2, que
l'on soustrait du
Raafi dans l'article 2,
& le nombre 20,
que l'on soustrait de
l'Ongsaa dans l'arti-
cle 3, sont 2. Signes
& 20. degrez qui mar-
quent sans doute le
lieu de l'apogée du
Soleil selon cette hy-
pothese,

pothèse, dans laquelle on ne voit aucun nombre qui responde au mouvement de l'apogée. Il paroît donc que cet apogée est supposé fixe au 20. degré des Gémeaux qui precede le lieu veritable de l'apogée, comme il est à présent, de 17. degrez, que cet apogée ne fait qu'en 1000. ans, ou à peu près: d'où l'on peut juger que l'époque de cette methode est environ mille ans avant le siècle present. Mais comme la grandeur de l'année s'accorde mieux icy avec le retour du Soleil à l'apogée & aux étoiles fixes, qu'avec le retour du Soleil aux Equinoxes; il se peut faire que le commencement des Signes dont on se sert icy, ne soit plus presentement au point équinoxial, mais qu'il soit plus avancé de 17. ou 18. degrez, & ainsi il aura besoin d'estre corrigé par l'anticipation des Equinoxes. On soustrait donc icy l'apogée du Soleil de son lieu moyen appellé *Mat-teiomme*, pour avoir l'anomalie du Soleil; & le nombre des Signes de cette anomalie est ce qu'on appelle *Kenne*.

Il paroît par ces regles que le *Kanne* est le nombre des demy-Signes de la distance

voir faire; puis le faites.

3°. Soustrayez 20. du Ongsaa. Que si cela ne se peut, tirez 1. du raasi, qui vaudra 30. dans le Ongsaa; puis vous tirerez le 20. susdit.

4°. Ce qui restera après, cela s'appellera *Kenne*.

5°. Si le *Kenne* est

0, 1, ou 2: multipliez-le par 2; vous aurez le Kanne.

6°. Si le Kenne est 3, 4, ou 5; vous soustrayez la figure de cette figure - cy

5

29

qui s'appelle attathiat, & vaut 6. Signes.

7°. Si le Kenne est 6, 7, 8; soustrayez 6. du raafi, le reste sera le Kanne.

8°. Si le Kenne est 9, 10, 11; soustrayez la figure de cette figure - cy

11

29

60

qui s'appelle Toüataa-lamounetonne, & vaut 12. Signes: le reste dans le Raafi sera le Kanne.

9°. Si vous pouvez, tirez 15. du Onglaa, ajoutez 1. au Kanne: si vous ne pouvez point, n'y ajoutez rien.

de l'apogée ou du périgée, prise selon la suite des Signes, selon que le Soleil est plus proche d'un terme que de l'autre: de sorte qu'à l'article 5. on prend la distance de l'apogée selon la suite des Signes, à l'article 6. la distance du périgée contre la suite des Signes, à l'article 7. la distance du périgée selon la suite des Signes, & à l'article 8. la distance de l'apogée contre la suite des Signes. Dans les articles 6, 7, & 8. il semble qu'il faut toujours sous entendre. Multipliez le raafi par 2, comme il paroît dans la suite.

Dans l'art. 6. quand les degrez de l'anomalie excèdent 15, on ajoûte 1. au Kanne; parce que le Kanne, qui est un demy-Signe,

Signe ; vaut 15. degrez.

On réduit icy les degrez & les minutes du Kanne en minutes, dont le nombre est appelé le *pouchalit*.

Il paroît par ces operations, que le *Cha-ai-aa* est l'équation du Soleil calculée de 15. en 15. degrez, dont le premier nombre est 35, le second 67, le troisiéme 94 ; & que ce sont des minutes, qui sont entr'elles comme le sinus de 15, de 30, & de 45. degrez : d'où qui

ils s'ensuit que	35
les équations	67
de 60, 75,	94
& 90. degres	116
sont 116,	129
129, 134.	134

sont disposez à part en cette forme, & respondent par ordre

10°. Multipliez-le Ongsaa par 60.

11°. Joignez-y le Libedaa : cela sera le *pouchalit*, que vous garderez.

12°. Considérez le Kanne. Si le Kanne est 0, prenez le premier nombre du *chaajaa* du Soleil, qui est 35 ; & multipliez-le par le *pouchalit*.

13°. Si le Kanne est quelqu'autre nombre, prenez selon le nombre, le nombre du *chaiaa aattit*, & le soustrayez du nombre du dessous ; puis ce qui restera dans le nombre du dessous, multipliez-en le *pouchalit*. Par exemple, si le Kanne est 1, soustrayez 35. de 67, & du reste multipliez. Si le Kanne est 2, soustrayez 67. de 94, & du reste multipliez le *pouchalit*.

14°. Divi-

14°. Divisez la somme du pouchalit multiplié, par 900.

15°. Joignez le quotient au nombre supérieur du chaiaa dont vous estes servis.

16°. Divisez la somme par 60.

17°. Le quotient sera onglaa : la fraction sera le libedaa. Mettez un 0 au lieu du raafi.

18°. Mettez la figure trouvée par l'article precedent vis-à-vis du matteiomme du Soleil.

19°. Considérez le Ken de cy-dessus. Si le Ken est 0, 1, 2, 3, 4, 5 ; il s'appelle Ken soustrayant : ainsi vous soustrayerez la figure trouvée à l'article 17. du matteiomme du Soleil.

20°. Si le Ken est 6, 7, 8, 9, 10, 11, il s'appelle Ken ajoutant :

au nombre du Kanne 1, 2, 3, 4, 5, 6. Pour les autres degrez on prend la partie proportionnelle de la difference d'un nombre à l'autre, qui répond à 15. degrez qui font 900. minutes, faisant : Comme 900, à la difference de deux équations ; ainsi les minutes qui sont au sur plus du Kanne, à la partie proportionnelle de l'équation, qu'il faut ajouter aux minutes qui respondent au Kanne pour faire l'équation totale. On réduit ces minutes de l'équation en degrez & minutes, les divisant par 60. La plus grande équation du Soleil est icy de 2. degrez, 12. minutes : les Tables Alphonsines la font de 2. degrez, 10. minutes : nous la trouvons.

vons d'un degré, 57 minutes. On applique l'équation au lieu moyen du Soleil, pour avoir son vray lieu qu'on appelle *somme-pont*. ainsi vous joindrez ladite figure au matreiomme du Soleil; ce qui vous donnera enfin le *somme-pont* du Soleil que vous garderez précieusement.

19°. Cette équation, conformément à la règle de nos Astronomes dans le premier demy-cercle de l'anomalie, est soustractive; & dans le second demy-cercle, additive. On fait icy les operations arithmetiques mettant l'un sous l'autre ce que nous mettons à côté, & au contraire mettant à côté ce que nous mettons l'un sous l'autre. Par exemple:

	le <i>somme-pont</i> , le <i>chayaa</i> , le matreiomme,			
<i>raasi</i> , 8	0	8	signes.	
<i>ong saa</i> 25	2	27	degrez.	
<i>libedaa</i> , 40	4	44	minutes.	
	le lieu moyen, l'équation.			vray lieu.

IX.

1°. **P**osez le Somme pont du Soleil.

2°. Multipliez par 30. ce qui est dans le raagi.

3°. Joignez-y ce qui est dans le ongsaa.

5°. Multipliez le tout par 60.

6°. Joignez-y ce qui est dans le libedaa.

7°. Divisez-le tout par 800. le quotient sera la reuc du Soleil.

8°. Divisez la fraction restante par 13. le quotient sera le naati reuc, que vous garderez au dessous du reuc.

des 27^{mes} parties du Zodiaque, dont chacune est de 800. minutes, c'est-à-dire, de 13. degrez, 40. minutes. Cette division est fondée sur le mouvement journalier de la Lune, qui est environ de 13. degrez, 40. minutes; comme la division du Zodiaque en 360. degrez, a pour fondement le mouvement journalier du Soleil dans le Zodiaque, qui est à peu près d'un degré.

IX.

IL paroît par ces operations que les Indiens divisent le Zodiaque en 27. parties égales, qui sont chacune de 13. degrez, 40. minutes. Car par les six premieres operations on réduit les Signes en degrez, & les minutes du vray lieu du Soleil en minutes; & en les divisant après par 800, on les réduit en 27^{mes} parties de cercle; car 800 minutes sont la 27^{me} partie de 21600 minutes qui sont dans le cercle: on appelle donc *reuc* le nombre

La 6^{me} de ces parties est $13\frac{1}{3}$, comme il paroît en divisant 800. par 60. C'est pourquoy on divise le reste par 13, negligéant la fraction, pour avoir ce qu'on appelle icy *naturenc*, qui sont les minutes ou 60^{mes} parties d'un *renc*.

X.

X.

Pour la Lune. Pour trouver le matteiomme de la Lune.

Selon l'article 7. de la III. Section l'*anamaan* est le nombre des 703^{mes} parties de jour qui restent depuis la fin du jour artificiel jusqu'à la fin du jour naturel. Quoy que selon cette règle l'*anamaan* ne puisse jamais monter jusqu'à 703; néanmoins si l'on pose 703. pour l'*anamaan*, & qu'on le divise par 25, selon l'article 2, on a 28 $\frac{3}{4}$ pour le quotient. Ajoutant 28. à 703, selon l'article 3, la somme 731. sera un nombre de minutes de degré. Divisant 731. par 60, selon l'article 4, le quotient qui est 12^d, 11', est le moyen mouvement journalier par lequel la Lune s'éloigne du Soleil.

1°. **P**osez l'*anamaan*.

2°. Divisez-le par 25.

3°. Méprisez la fraction, & joignez le quotient avec l'*anamaan*.

4°. Divisez-le tout par 60. le quotient sera onglaa, la fraction sera libedaa, & vous mettrez un 0 au raasi.

De ce qui a esté dit dans la II. Section il résulte qu'en 30. jours l'*anamaan* augmente de 330. Divisant 330. par 25, on a dans le quotient 13'. Ajoutant ce quotient à l'*anamaan*, la somme est 343, c'est-à-dire. 5. d. 43'. dont la Lune s'éloigne du Soleil en 30. jours, outre le cercle entier.

Les Tables Européanes font le mouvement journalier de 12. d. 11'. & le moyen mouvement en 30. jours, de 5. d. 43'. 21". outre le cercle entier.

5°. Posez autant de jours que vous en avez mis cy-dessus au mois courant sect. 2. n. 3.

6°. Multipliez ce nombre par 12.

7°. Divisez-le tout par 30. le quotient, mettez-le au raasi de la figure précédente qui a un 0 au raasi, & la fraction joignez-la à l'onglaa de la figure.

8°. Joignez toute cette figure au mateiomme du Soloil.

9°. Soustrayez 40. du libedaa. Que si

Après avoir trouvé les degrez & les minutes qui conviennent à l'*anamaan*, on cherche les Signes & les degrez qui conviennent aux jours artificiels du mois courant. Car les multiplier par 12. & les diviser par 30, c'est la même chose que de dire, Si trente jours artificiels donnent 12. Signes, que donneront les jours artificiels du mois courant ? On aura dans le quotient les Signes. La fraction font des

des 30mes de Signe, c'est-à-dire des degrez. On les joint donc aux degrez trouvez par l'anamaan, qui est l'excès des jours naturels sur les artificiels.

cela ne se peut, vous tirerez 1. du ongfaa, qui vandra 60. libe-daa.

10°. Ce qui restera dans la figure est le matteiomme de la Lune cherché.

La figure dont il est parlé icy est la distance de la Lune au Soleil, après qu'on en a ôté 40 minutes, ce qui est ou une correction faite à l'époque, ou la reduction d'un Meridien à un autre : comme on l'expliquera dans la suite. Cette distance de la Lune au Soleil étant ajoutée au lieu moyen du Soleil, donne le lieu moyen de la Lune.

XI.

Sur la Section VI. On a remarqué que l'outhiapponne est le nombre des jours après le retour de l'apogée de la Lune qui se fait en 3232 jours; 808 jours sont donc la quatrième partie du temps de la revolution de l'apogée de la Lune, pendant lequel il fait 3 Signes, qui sont la qua-

Tom. II.

XI.

1°. **P**osez Outhiapponne.

2°. Multipliez-le par 3.

3°. Divisez-le par 808.

4°. Mettez le quotient au raasi.

5°. Multipliez la fraction par 30.

6°. Divisez-la par 808. le quotient sera ongfaa.

7°. Prenez la fraction

G

Etion

ction restante, & la multipliez par 60.

8°. *Divisez la somme par 808. le quotient sera libedaa.*

9°. *Ajoutez 2 au libedaa; le raasi, l'ong-saa, & le libedaa feront le matteiomme de louthia, que vous garderez.*

mouvement du mesme apogée pendant ce temps. Il paroît par les operations suivantes que ce mouvement se prend du même principe du Zodiaque d'où l'on prend le mouvement du Soleil.

Donc le *matteiomme de louthia*, est le lieu de l'apogée de la Lune.

XII.

Pour le Somme pont de la Lune.

1°. **P**osez le matteiomme de la Lune.

2°. *Posez vis-à-vis, le matteiomme de louthia.*

3°. *Soustrayez le matteiomme de louthia du matteiomme de la Lune.*

trième partie du cercle.

On trouve donc par ces opérations le mouvement de l'apogée de la Lune, faisant Comme 808. jours sont à 3. Signes; ainsi le temps passé depuis le retour de l'apogée de la Lune est au

XII.

Toutes ces regles sont conformes à celles de la Section VIII. pour trouver le lieu du Soleil, & s'entendent assez par l'explication faite de cette mesme Section.

La difference n'est que

que dans le *Chaiaa* de la Lune dont il est parlé icy à l'article 12, & 15. Ce *Chaiaa* consiste dans ces nombres.

77

148

209

256

286

296

La plus grande équation de la Lune est donc de 4. degrez 56. minutes, comme la font quelques Astronomes modernes, quoy - que la plûpart la fassent de 5 degrez dans les conjonctions & dans les oppositions.

4°. Ce qui reste dans le *raali* sera le *Kenne*.

5°. Si le *Kenne* est 0, 1, 2, multipliez-le par 2, & sera le *Kanne*.

6°. Si le *Ken* est 3, 4, 5, soustrayez-le de cette figure - cy,

5

29

60

7°. Si le *Ken* est 6, 7, 8, soustrayez-en 6.

8°. Si le *Ken* est 9, 10, 11, soustrayez-le de cette figure - cy,

11

29

60

9°. Si le *Kenne* est 1 ou 2, multipliez-le par 2; ce sera le *Kanne*.

10°. Tirez 15. du *ongfaa*, si cela se peut; vous ajouterez 1. au *raali*; sinon, vous ne le ferez point.

11°. Multipliez l'*ongfaa* par 60, & joignez y le *libedaa*, & sera le *pouchalit*, que vous garderez.

12°. Prenez dans le Chaiaa de la Lune le nombre conformément au Kanne, comme il a été dit du Soleil; soustrayez le nombre de dessus de celui de dessous.

13°. Prenez le reste, & en multipliez le pouchalit.

14°. Divisez cela par 900.

15°. Joignez ce quotient au nombre de dessus du Chaiaa de la Lune.

16°. Divisez cela par 60: le quotient sera ongfaa, la fraction libedaa, & un 0 pour le raafi.

17°. Mettez vis-à-vis de cette figure le matteiomme de la Lune.

18°. Considérez le Ken. Si le Ken est 0, 1, 2, 3, 4, 5, soustrayez la figure du matteiomme de la Lune; si le Ken est 6, 7, 8, 9, 10, 11, joignez les deux figures ensemble, & vous aurez le sommepont de la Lune, que vous garderez bien.

XIII.

Posez le sommepont de la Lune, & opérant comme vous avez fait au sommepont du Soleil, vous trouverez le reuc & le nattireuc de la Lune.

XIII.

Cette operation a esté faite pour le Soleil à la Section IX. Elle est pour trouver la position de la Lune dans ses stations, qui sont les 27^{mes} parties du Zodiaque.

XIV.

L Epianne est donc la distance de la Lune au Soleil.

2°. Mettez vis-à-vis le sommepont du Soleil.

3°. Soustrayez le sommepont du Soleil au sommepont de la Lune, & restera le pianne, que vous garderez.

XV.

C Es trois premières operations servent à reduire en minutes la distance de la Lune au Soleil : la divisant par 720, on la reduit à des 30^{mes} parties de cercle, car 720. minutes font la 30^{me} partie de 21600 minutes qui font toute la circonference. Le fondement de cette division est le mouvement journalier de la Lune au Soleil, qui est à peu près de la 30^{me} partie de tout le cercle. On considere donc la position de la

XIV.

1°. **P** Osez le sommepont de la Lune.

XV.

1°. **P** Reniez le pianne, & le posez.

2°. Multipliez le raasi par 30; joignez-y le ongfaa.

3°. Multipliez le tout par 60; & joignez-y le libedaa.

4°. Divisez le tout par 720, le quotient s'appelle itti, que vous garderez.

5°. Divisez la fraction par 12, le quotient sera natti itti.

Fin du Souriat.

Lune, non-seulement dans les Signes & dans

ses stations, mais aussi dans les 30^{mes} parties du Zodiaque qui sont de 12. degrez chacune, & s'appellent *itti*; divisant le reste par 12. on a les minutes ou les soixantièmes parties d'un *itti*, qui sont chacune de 12. minutes de degrez, dont la Lune s'éloigne du Soleil dans la soixantième partie d'un jour; ces soixantièmes parties s'appellent *natti itti*.

✓ Réflexions sur les Régles Indiennes.

I. Des Epoques particulières de la méthode Indienne.

A Prés avoir expliqué les règles comprises dans les Sections précédentes, & trouvé diverses périodes d'années, de mois, & de jours, qu'elles supposent: il nous reste à expliquer en détail diverses Epoques particulières que nous avons reconnues dans les nombres employez dans cette methode, qui étant comparées ensemble peuvent servir à déterminer l'année, le mois, le jour, l'heure, & le meridien de l'Epoque Astronomique dont il n'est point parlé dans les regles Indiennes, qui la supposent connue d'ailleurs.

Par les règles de la Section I. on cherche le nombre des mois lunaires échûs depuis l'Epoque Astronomique. L'Epoque que l'on suppose dans cette Section est donc celle des mois
lunai-

lunaires; & par conséquent elle doit estre à l'heure de la conjonction moyenne d'où commence le mois où est l'Epoque.

Par les regles de la Section II. on reduit premierement les mois lunaires échûs depuis l'Epoque en jours artificiels de 30. par mois, qui sont plus courts que les jours naturels, d'un midy à l'autre, de $\frac{11}{703}$ de jour, c'est-à-dire, de 22 minutes 32 secondes d'heure. Ces jours artificiels ont donc leur commencement aux nouvelles Lunes, & à chaque trentième partie de mois lunaire; mais les jours naturels commencent toujours naturellement à minuit sous un même meridien. Le terme des jours artificiels ne s'accorde donc pas avec le terme des jours naturels dans la même heure & la même minute, sinon quand le mois, ou une des 30^{mes} parties du mois commence à minuit sous le meridien donné au choix de l'Astronome. Après ce commun commencement la fin du jour artificiel previent la fin du jour naturel sous le même meridien de $\frac{11}{703}$ de jour, dans lesquelles consiste pour lors l'*Anamaan*, qui augmente toujours d'une 703^{me} de jour à chaque onzième partie du jour, jusqu'à ce que le nombre des 703^{mes} parties, monte à 703, ou surpasse ce nombre: car alors on prend 703 de ces parties pour un jour dont le nombre des jours artificiels surpasse le nombre des jours naturels échûs depuis l'Epoque; & le reste, s'il y en a, est l'*Anamaan*. Le jour de cette ren-

contre ou concours du terme des jours artificiels avec le terme des jours naturels sous le meridien que l'on choisit, est toujours une nouvelle Epoque de l'*Anamaan*, qui se réduit à rien, ou à moins de 11, après avoir atteint ce nombre 703; ce qui n'arrive qu'à peu près, à chaque periode de 64 jours, comme il paroît en divisant 703 par 11, & plus exactement, onze fois en 703 jours. On prend donc à chaque temps donné pour l'Epoque de l'*Anamaan* le jour de la rencontre precedente du commencement des jours artificiels avec le commencement des jours naturels, qui sous un mesme meridien n'arrive que cinq ou six fois en une année.

Puisque donc à l'article 5. de la Section II, on ajoûte 650 onzièmes de jour à celles qui sont achevées depuis l'Epoque de la Section I, on suppose que cette Epoque fut procedée d'une autre Epoque qui ne scauroit être que celle de l'*Anamaan*, de 650 onzièmes de jour; c'est-à-dire, de 59 jours $\frac{11}{11}$, qui donnent $\frac{650}{11}$ de jour pour l'*Anamaan*, sous le meridien des Indes Orientales auquel on accommoda les regles de cette Section II. Ce qui marque que sous ce meridien la conjonction moyenne qui donna principe au jour artificiel depuis l'Epoque Astronomique, fut de $\frac{650}{11}$ de jour avant la fin du jour naturel dans lequel cette conjonction arriva; & par consequent qu'elle y arriva à une heure 49. minutes du matin, sous le
meri-

meridien que l'on suppose à la mesme Section : mais à l'article 9. de la Section X, on ôte 40 minutes au mouvement de la Lune, & à l'article 8. de la Section VII, on ôte 3 minutes au mouvement du Soleil; ce qui éloigne la Lune du Soleil de 37 minutes, à l'heure que l'on supposoit être arrivé la conjonction moyenne de la Lune au Soleil, à la Section II.

C'est pourquoy j'ay jugé que les 40 minutes ôtées au mouvement de la Lune, & les trois minutes ôtées au mouvement du Soleil, résultent de quelque difference entre le meridien auquel ces regles ont esté accommodées du commencement, & d'un autre meridien auquel on les a reduites depuis : de sorte que sous le meridien supposé à la Section II, la nouvelle Lune dans l'Epoque arriva à 1 heure 49 minutes du matin; mais sous le meridien que l'on suppose à l'article 9. de la Section X, à la mesme 1 heure 49 minutes après minuit, la Lune estoit encore éloignée du Soleil de 37 minutes qu'elle fait en une heure 13 minutes; donc sous le meridien supposé dans l'article 9. de la Section X, la nouvelle Lune ne seroit arrivée qu'à trois heures 2 minutes après minuit. Le meridien auquel ces regles ont esté reduites, seroit donc plus oriental que le meridien choisi du commencement de 1 heure 13 minutes, c'est-à-dire, de 18 degrez & un quart, & ayant supposé qu'on les ait reduites au meridien de Siam, elles auroient été accommodées

du commencement, à peu près, au meridiem de Narfinga.

Ce qui persuade davantage que cette soustraction de 40. minutes au mouvement de la Lune, & de 3. minutes au mouvement du Soleil, est causée de la difference des meridiens de 1. heure 13. minutes, est qu'en 1. heure 13. minutes la Lune fait 40. minutes, & le Soleil en fait 3 : c'est donc par la mesme difference de 1. heure 13. minutes que l'on a ôté 3. minutes au mouvement du Soleil, & 40. minutes au mouvement de la Lune.

Sans cette correspondance de ce qu'on ôte au mouvement du Soleil avec ce qu'on ôte au mouvement de la Lune, qui montre avoir pour fondement la même difference de temps, & par consequent la mesme difference des meridiens, on auroit pû croire que la soustraction de ces 40. minutes a esté faite long-temps après ces premieres regles ; parce que l'on s'est apperceû dans la suite des temps, que le mouvement de la Lune n'estoit pas precisement aussi vite, qu'il resulte des regles precedentes, qui font le mois lunaire environ trois quarts d'une seconde plus court que les Tables modernes ; & cette difference monte à une heure & 13. minutes d'heure en 450. ans, ou à peu près. Ainsi, si 450. ans après l'Epoque on eût comparé les premieres regles aux observations, on auroit pû juger que la Lune retardoit, à l'égard de ces premieres regles,
de

de 1. heure & 13. minutes, ou de 40. minutes de degré. Mais cette différence qui est toujours la même quand on l'attribue à la différence des méridiens, ne seroit pas toujours la même si elle dépendoit du mouvement de la Lune; car elle augmenteroit d'une minute en 12. ans, à quoy il auroit fallu avoir égard dans la correction de ces regles.

II. Détermination de l'Epoque Astronomique de la méthode Indienne.

PUIS que ces regles Indiennes ont esté apportées de Siam, & que l'année Civile des Siamois commence dans la saison que nous trouvons devoir commencer selon les regles de la Section I, comme nous montrerons cy-après, il est raisonnable de supposer que le méridien auquel ces regles ont esté reduites par les additions dont il est parlé dans la Section VII, & dans la Section X, est le méridien de Siam: donc par le calcul que nous venons de faire, la nouvelle Lune qu'on a pris pour Epoque, a dû arriver à 3. heures du matin à Siam. Comme le mois lunaire de cette methode s'accorde à une seconde près avec le mois lunaire établi par tous les Astronomes d'Europe, l'on peut supposer que cette heure de la nouvelle Lune de l'Epoque est assez précise, pouvant être tirée des observations des éclipses

G. 6

de

de Lune, qui sont beaucoup plus faciles à déterminer que tous les autres phenomenes des Planetes. Nous nous pouvons donc servir des Tables communes pour chercher les nouvelles Lunes arrivées vers le septième siècle à trois heures du matin au meridien de Siam, dont la difference au meridien de Paris nous est connue assez exactement par plusieurs observations d'éclipses de Lune, & des Satellites de Jupiter, que les Peres Jesuites envoyez par le Roy dans l'Orient en qualité des Mathematiciens de Sa Majesté, ont faites à Siam, & par les observations des mêmes éclipses faites en même temps à Paris à l'Observatoire Royal; par la comparaison desquelles observations on trouve que la difference des meridiens de ces deux Villes est de six heures 34 minutes.

A ce caractère de temps nous pouvons ajouter la circonstance de l'Equinoxe moyen du Printemps, qui selon l'hypothese de la Section IV, a dû arriver à 11 heures 11 minutes après la minuit qui suivoit la conjonction moyenne de la Lune au Soleil prise pour Epoque, selon ce qui a esté dit sur l'article 5. de la Section IV, ou l'on ôte $\frac{17}{300}$ de jour, c'est-à-dire, 11 heures & 11 minutes des jours échûs depuis l'Epoque; ce qui diminuë d'autant le *Krommethiapponne* que nous avons dit être le temps échû depuis le retour du Soleil au point du Zodiaque; d'où l'on prend le mouvement du
Soleil

Soleil & de la Lune, qui doit estre le point équinoxial du Printemps.

Mais il ne faut pas prétendre que les Tables modernes donnent la même heure de cette Equinoxe : car elles ne s'accordent pas bien ensemble dans les Equinoxes , à cause de la grande difficulté que l'on trouve à les déterminer précisément. Elles ne conviennent pas avec les Tables anciennes de Ptolomée dans les Equinoxes moyens , à 3 ou 4 jours près : c'est pourquoy il suffit que nous trouvions par les Tables modernes une nouvelle Lune arrivée à 3 heures du matin à Siam , à un ou deux jours près de l'Equinoxe moyen du Printemps. trouvé par les Tables modernes.

Le lieu de l'apogée du Soleil, qui selon ce que nous avons tiré des regles des articles 2. & 3. de la Section VIII, estoit au temps de l'Epoque Astronomique au 20^e degré du Signe des Gémeaux, marque le siècle où il faut chercher cette nouvelle Lune Equinoxiale, laquelle selon des Tables modernes, fut environ le septième après la Naissance de JESUS-CHRIST.

Il est vray que comme ces regles ne donnent point de mouvement à l'apogée du Soleil, on pourroit douter, s'il n'estoit pas en ce degré au temps de l'Epoque, ou au temps des observations sur lesquelles ces regles ont esté faites. Mais le siècle de cette Epoque est encore déterminé par un autre caractère joint aux précédens: c'est le lieu de l'apogée de la Lune, qui selon

ce que nous avons tiré des articles 2. & 3. de la Section V I, estoit au temps de l'Epoque au 20^e degré du Capricorne, & auquel ces regles donnent un mouvement conforme à celui que luy donnent nos Tables; quoy qu'elles ne s'accordent ensemble dans les Epoques des apogées, qu'à un ou deux degrez près.

Enfin le jour de la semaine a deû estre un Samedi dans l'Epoque, puisque selon la Section III, le premier jour après l'Epoque fut un Dimanche; & cette circonstance jointe à ce qui a esté dit que le même jour fut près de l'Equinoxe, donne la derniere détermination à l'Epoque.

Nous avons donc cherché une nouvelle Lune Equinoxiale, à laquelle tous ces caracteres conviennent; & nous avons trouvé qu'ils conviennent à la nouvelle Lune qui arriva l'an 638. après la Naissance de JESUS-CHRIST, le 21. Mars, selon la forme Julianne, un Samedi à 3. heures du matin, au méridien de Siam.

Cette conjonction moyenne de la Lune avec le Soleil, selon les Tables Rudolphines qui sont presentement le plus en usage, arriva en ce jour-là à Siam à la meme heure, la reduction des méridiens estant faite selon nos observations: & selon ces Tables ce fut 16. heures après l'Equinoxe moyen du Printemps; l'apogée du Soleil estant à 19. degrez $\frac{1}{2}$ des Gémeaux; l'apogée de la Lune à 21. de-

21. degrez & demy du Capricorne ; & le nœud descendant de la Lune à 4. degrez d'Aries : de sorte que cette conjonction Equinoxiale eut aussi cela de particulier , qu'elle fut écliptique , estant arrivée à si peu de distance d'un des nœuds de la Lune.

Cette Epoque Astronomique des Indiens estant ainsi déterminée par tant de caracteres qui ne peuvent convenir à aucun autre temps , on trouve par ces regles Indiennes les conjonctions moyennes de la Lune avec le Soleil vers le temps de cette Epoque , avec autant de justesse que par les Tables modernes , entre lesquelles il y en a qui donnent pour ce temps-là la même distance moyenne entre le Soleil & la Lune , a un ou deux minutes près , la reduction estant faite au même méridien.

Mais depuis cette Epoque , à mesure qu'on s'en éloigne , les moyennes distances de la Lune au Soleil trouvées par ces regles , surpassent d'une minute en douze ans celles que les Tables modernes donnent , comme nous avons cy-dessus remarqué ; d'où l'on peut inferer que si ces regles Indiennes , au temps qu'elles ont esté faites , donnoient les moyennes distances de la Lune au Soleil plus justes qu'elles ne les ont données depuis , elles ont esté faites assez près du temps de l'Epoque établie par ces mêmes regles. Elles pourroient néanmoins avoir esté établies long-temps après sur des observations faites assez près du
temps

temps de l'Epoque ; ainsi elles représentent avec plus de justesse ces observations, que celles des autres temps éloignez de l'Epoque : comme il arrive ordinairement à toutes les Tables Astromiques, qui représentent avec plus de justesse les observations sur lesquelles elles sont fondées, que les autres faites long-temps avant & après.

III. De l'Epoque Civile de Siamois.

J'Ay jugé par les règles de la premiere Section, que l'Epoque Civile qui est en usage aux Indes Orientales, est differente de l'Epoque Astronomique de la methode Indienne que nous avons expliquée.

J'en ay presentement de nouvelles assurances par diverses dates de Lettres Siamoisés qui m'ont esté communiquées par Mr. de la Loubère, & par d'autres dates des Lettres que le Pere Tachard vient de publier dans son second voyage de l'an 1687 ; par lesquelles il paroît que l'année 1687. fut la 223^{me} depuis l'Epoque Civile Siamoise, qui se rapporte par consequent à l'année 544. avant la Naissance de JESUS-CHRIST ; au lieu que par les règles 2. & 3. de la Section VIII, & par d'autres caracteres de cette methode Indienne, on voit que l'Epoque Astronomique se rapporte au 7^{me} siècle après la Naissance de JESUS-CHRIST.

Cette

Cette Epoque Civile Siamoise est du temps de Pythagore, dont les dogmes estoient conformes à ceux que les Indiens ont encore aujourd'hui, & que ces peuples avoient déjà du temps d'Alexandre le Grand, comme Onésicritus envoyé par Alexandre même pour traiter avec les Philosophes des Indes, leur témoignna, au rapport de Strabon au livre 15.

Les Lettres que les Ambassadeurs de Siam écrivirent le 24. Juin 1687, estoient datées selon Mr. de la Loubere *du huitième mois, le premier jour du decours de l'année Pitosapsoe de l'Ere 2231*; & selon le P. Tachard, *du huitième mois, le second plein de la Lune de l'année Ihoh napasoc de l'Ere 2231*. Le plein de la Lune n'arriva que le jour suivant: & le mois lunaire qui couroit alors, estoit le troisième après l'Equinoxe du Printemps; le premier après cet Equinoxe ayant commencé le 12 Avril de la même année: donc le premier mois depuis l'Equinoxe fut le sixième mois de l'année Civile, qui dût commencer le 15. Novembre 1686.

Il paroît aussi que la même année fut Embolismique de 13 mois, & qu'il y eût un mois qu'on ne mit point au nombre des autres: car le 20. Octobre de la même année on comptoit *le quinzième jour de la Lune onzième de l'an 2231*; & entre la pleine Lune de Juin & celle d'Octobre il y eût 4 mois lunaires. Cependant on n'en compta que 3, puisqu'à la pleine

pleine Lune de Juin on comptoit le huitième mois, & à celle d'Octobre on ne comptoit que le onzième; il y eût donc dans cet intervalle de temps un mois intercalaire qu'on ne compta point. On trouve aussi cette intercalation en comparant les Lettres des Ambassadeurs avec trois Lettres du Roy de Siam du 22. Decembre de la même année 1687, rapportées par le Pere Tachard aux pages 282, 288, & 407, qui sont datées *du 3. du decours de la premiere Lune de l'année 2231*: Et il paroît que si la Lune de Juin fut la huitième Lune de l'année Civile 2231, celle de Decembre fut la quatorzième de la même année Civile, que l'on compta pour la premiere Lune de l'année suivante, quoy-que l'année soit encore nommée 2231, au lieu que suivant les dates precedentes elle devoit estre nommée 2232.

Peut-estre ne change-t-on pas le nom de l'année Civile, qu'elle ne soit assez avancée, & qu'elle n'ait atteint le commencement de l'année Astronomique: ou bien jusqu'à ce temps-là ils la nomment en deux manieres. Car une autre date que Mr. de la Loubere vient de me communiquer, est ainsi marquée, *Le 8. du croissant de la premiere Lune de l'année 2231. 2. qui est l'onzième Decembre 1687.* Il semble que cette forme de date marque que l'année peut en ce mois être nommée ou 2231, ou 2232: ce qui a du rapport

port à la forme dont on se sert presentement dans les pais Septentrionaux , où l'on marque souvent les dates en deux manieres, sçavoir selon le Calendrier Julien , & selon le Gregorien ; & aux dix premiers jours de l'année Gregorienne, on marque une année de plus que dans la Julienne.

En comparant la date du 20. Octobre, qui suppose que le premier de la Lune fut le 6. de ce mois (lequel jour fut aussi celui de la nouvelle Lune) avec l'autre date du onzième Decembre, qui suppose que le premier de la Lune fut le 4. de ce mois, on trouve 59. jours en deux mois, comme le mouvement de la Lune demande. Selon ces dates le 22. Decembre a dû estre le 19. de la Lune, c'est-à-dire, le quatrième jour du decours, qui dans les Lettres du Roy de Siam est marqué le 3. du decours, le plein de la Lune estant supposé au 15 : ce qui marqueroit l'intercalation d'un jour faite au plein de la Lune, à moins que ces Lettres ne soient antidatées d'un jour, ou qu'on n'ait manqué d'un jour dans le rapport qu'on en fait à nôtre Calendrier.

Parmi les dates precedentes, & quelques autres que nous avons examinées, il n'y a que celles du 20. Octobre & du 11. Decembre qui s'accordent bien ensemble & avec le mouvement de la Lune, & dans lesquelles on prend le jour même de la conjonction de la Lune avec le Soleil par le premier jour du mois.

mois. Les autres dates different entre elles de quelques jours ; car dans celles du 24. Juin on prend pour le premier jour du mois un jour qui precede la conjonction ; au contraire , dans les dates du 22. Decembre l'on prend pour le premier jour du mois un jour qui suit la conjonction. Ainsi les dates qui prennent pour premier jour du mois le jour même de la conjonction , peuvent estre censées les plus regulieres. Nous avons calculé ces conjonctions, non seulement par les Tables modernes, mais aussi par les regles Indiennes , de la maniere que nous dirons cy-aprés , & nous avons trouvé qu'elles s'accordent ensemble dans les mêmes jours de l'année.

Ces regles Indiennes peuvent donc servir à regler le Calendrier des Siamois , quoy-qu'elles ne soient pas presentement observées exactement dans les dates des Lettres. Sans un Calendrier où les intercalations des mois & des jours soient réglées selon cette methode, on ne pourroit se servir de ces regles Indiennes dans le calcul des Planetes sans faire la même erreur qui se seroit glissée dans le Calendrier ; à moins que cette erreur ne fût connue par l'histoire exacte des intercalations, & qu'on y eût égard dans le calcul.

Quoy-que par les regles Indiennes on cherche le nombre des mois échûs depuis une Epoque, par le moyen d'un Cicle de 228 mois Solaires supposez égaux à 325 mois Lunaires,

res, qui est équivalent au Cicle de nôtre nombre d'or de dix-neuf années dans le nombre des mois Solaires & des mois Lunaires qu'il comprend ; on voit pourtant par la plûpart des dates Siamoisés que nous avons pû avoir, que le premier jour de leur mois, même en ce siècle, ne s'éloigne guere du jour de la conjonction de la Lune avec le Soleil ; & que le Calendrier des Indiens n'est pas tombé dans la faute dans laquelle estoit tombé nôtre vieux Calendrier, où les nouvelles Lunes estoient réglées par Cicle du nombre d'or qui les donne plus tardives qu'elles ne sont : de sorte que depuis qu'on eût introduit ce Cicle dans le Calendrier (ce qui fut vers le quatrième siècle) jusqu'au siècle passé, l'erreur estoit montée à plus de quatre jours. Mais les Indiens auront évité cette faute ; en se servant des regles de la Section I. pour trouver le nombre des mois Lunaires ; & des regles de la Section II. pour trouver le nombre des jours & des heures qui sont dans ce nombre des mois ; lesquelles estant fondées sur l'hypothese de la grandeur du mois lunaire qui ne differe pas de la veritable d'une seconde entiere, ne scauroient manquer d'un jour qu'environ en 8000 ans ; au lieu que l'ancien Cicle de nôtre nombre d'or suppose qu'en 235 mois Lunaires il y ait le nombre de jours & d'heures qui sont en 19 années Juliennes, lesquelles excèdent 235 mois Lunaires d'une heu-
re

re 27', 33"; qui font 5. jours en 1563. années.

Il paroît aussi que le Calendrier des Indiens est fort différent de celui des Chinois, qui commencent leur année par la nouvelle Lune la plus proche du quinzième d'Aquarius, selon le P. Martini, ou du cinquième du même Signe, selon le P. Couplet (ce qui n'arrive qu'un mois & demy avant l'Equinoxe du Printemps) & qui régulent leurs intercalations par un Cicle de soixante années: ce que font aussi les Tunquinois, au rapport du P. Martini dans ses Relations.

IV. Methode de comparer les dates Siamoisés aux règles Indiennes.

Pour examiner si les dates Siamoisés s'accordent avec les règles Indiennes, nous avons cherché par ces règles le nombre des mois compris dans les années échelées depuis l'Epoque Astronomique & l'année courante, & nous y avons ajouté les mois de l'année courante, que nous avons commencé à compter par le sixième mois de l'année Civile, pour la première date qui fut du huitième mois avant l'intercalation d'un mois; & pour la seconde date qui fut de l'onzième mois, & après l'intercalation d'un mois, nous avons commencé à compter les mois de l'année courante par le cinquième des onze mois que l'on com-

comptoit alors , qui est le même mois que l'on avoit compté pour le fixième avant l'intercalation d'un mois , selon l'explication que nous avons donnée à l'article quatrième de la I. Section.

Nous avons fait la même chose pour les dates suivantes : ayant verifié qu'il faut commencer à compter par le cinquième mois, pendant le reste de l'année Astronomique & pendant celle qui suit immédiatement l'intercalation. Et ayant ensuite calculé le nombre des jours compris dans ces sommes de mois suivant les règles de la Section II, nous avons trouvé que le nombre des jours trouvé par ces règles s'accorde avec le nombre des jours compris entre l'Epoque Astronomique de l'année 638, & les jours des conjonctions d'où l'on a pris le commencement des mois dans plusieurs de ces dates , & particulièrement dans celles du 20. Octobre, & du 8. Decembre qui nous ont paru les plus regulieres.

Cette methode , dont nous nous sommes servis pour comparer les dates Siamoisés aux regles Indiennes , nous a fait connoître les termes dans nôtre Calendrier entre lesquels doit arriver la nouvelle Lune du cinquième mois de l'année Civile après l'embolismique, ou du fixième mois de l'année après une commune , par où on doit commencer à compter les mois selon l'article 4. de la I. Section, & qui peut estre considérée comme la premiere nouvelle

velle Lune d'une espèce d'année Astronomique lunisolaire que nous avons jugé devoir commencer après l'Equinoxe du Printemps. C'est pourquoy il est à propos de donner tout au long un exemple de cette comparaison, qui fera connoître l'usage de ces regles & servira comme de démonstration de l'Explication que nous en avons faite.

EXEMPLE POUR LA I. DATE.

Nous avons cherché quel doit estre selon les regles Indiennes, le nombre des jours compris entre l'Epoque Astronomique, & la conjonction moyenne du huitième mois de l'année Indienne 2231, en cette forme.

Par les Règles de la Section I.

Depuis l'Epoque Astronomique de l'année Julienne de JESUS-CHRIST 638. jusqu'à l'année 1687, il y a 1049 années, qui est l'Ere selon l'article 1 : l'ayant multipliée par 12. selon l'article 3, on a 12588 mois solaires.

Il faut y ajoûter les mois de l'année courante, article 4; & parce que les Ambassadeurs comptoient le huitième mois de l'année 2231. avant l'intercalation d'un mois, nous commençons à compter par le sixième de ces mois selon nôtre explication; ainsi au huitième mois nous aurons trois mois à ajoûter à 12588, qui feront la somme de 12591 mois.

Les

Les multipliant par 7, *article 5*, le produit fera 88137.

Le divisant par 228, *article 6*, le quotient fera 386 à ajoûter à 12591, *article 7*; & la somme fera 12977 mois Lunaires.

Par les règles de la Section II.

Multipliant ce nombre de mois par 30, *article 2*, le produit donnera 389310 jours artificiels.

Les multipliant par 11, *article 4*, le produit fera de 4282410.

Divisant ce produit par 703, *article 6*, le quotient sera 6091 ^{$\frac{437}{703}$} .

L'ayant soustrait de 383310 jours artificiels, *article 8*, il reste 383218 ^{$\frac{266}{703}$} , qui est le nombre des jours naturels écheûs depuis l'Epoque Astronomique jusqu'à la nouvelle Lune du huitième mois de l'année Indienne 2231.

La fraction ^{$\frac{266}{703}$} estant reduite donne 9 heures 4' 34" dont cette conjonction arriva plus tard à Siam, suivant ces regles, que celle de l'Epoque Astronomique de l'an 638.

Par le moyen de nôtre Calendrier on trouve le nombre des jours écheûs entre le vingtunième mois de l'année Julienne 1638, & le 10 Juin de l'année Gregorienne 1687 par ce calcul.

Depuis l'année 638, qui fut la seconde après la bissexile 636, jusqu'à l'année 1687,

qui fut la troisiéme après la bissextile 1684, il y a 1049 années, parmi lesquelles il y eût 262 bissextiles qui donnent 262 jours plus qu'autant d'années communes. En 1049 années communes de 365 jours, il y a 282925 jours; & y ayant ajouté 262 jours pour les bissextiles, on aura 483187 jours en 1049 années tant communes que bissextiles entre le 21^e Mars de l'année Julienne 638, & le 21^e Mars de l'année Julienne 1687, qui est le 31^e Mars de l'année Gregorienne.

Depuis le 31^e Mars jusqu'au 10 Juin il y a 71 jours, qui estant ajoutés à 383147, donnent 383218 jours entre le 21^e Mars de l'année Julienne 638, où est l'Epoque Indienne des nouvelles Lunes, & le 10^e Juin de l'année Gregorienne 1687, jour de la nouvelle Lune du huitième mois de l'année Siamoise 2231. Ce nombre de jours est le même que nous avons trouvé entre ces deux nouvelles Lunes, suivant les regles Indiennes.

Pour trouver le même nombre de jours par l'une & par l'autre methode dans la conjonction d'Octobre de la même année 1687, après l'intercalation qui paroît en comparant la date de ce mois avec celle du mois de Juin precedent; il a fallu compter 8 mois, commençant par le cinquième des onze que l'on comptoit. Dans la conjonction de Novembre on en a compté 8; & dans celle de Decembre d'où commença le premier mois de l'année 2232, on en

en a compté 9, ajoûtant 8 mois à ceux de l'année courante jusqu'à la nouvelle Lune du 31 Mars 1688, d'où commença le cinquième mois de l'année 2232. On commença à compter de ce 5^e mois pendant toute l'année qui suivit l'intercalation & qui fut commune; & on ne commença à compter du sixième mois, qu'à la nouvelle Lune qui arriva le 19 Avril de cette année 1689. On commencera aussi à compter du sixième mois, à la nouvelle Lune qui arrivera le 9 Avril, jusqu'à l'intercalation qui se fera dans la même année, après laquelle on suivra le même ordre qu'après l'intercalation précédente. Nous avons jugé à propos de rapporter distinctement ces exemples, afin de terminer plus précisément l'article 4 de la I^{re} Section, auquel on pourroit se méprendre si l'on ne l'avoit éclairci; & l'on n'auroit pû le déterminer sans plusieurs calculs faits selon la méthode précédente.

V. Les termes des premiers mois des années Indiennes.

Ayant calculé par la même méthode, suivant les règles Indiennes, les moyennes conjonctions de la Lune au Soleil pour plusieurs années de ce siècle & du siècle suivant; nous avons toujours trouvé, que chacune de ces conjonctions tombe à un jour auquel la moyenne conjonction arrive selon nos Tables,

mais presque trois heures plus tard que par les regles Indiennes.

Par ce moyen nous avons determiné dans nôtre Calendrier les termes entre lesquels doit arriver la nouvelle Lune, d'où il faut commencer à compter les mois de l'année courante, suivant l'article 4 de la I Section; & nous avons trouvé qu'en ce siecle cette nouvelle Lune est celle qui arrive entre le 28 Mars & le 27 Avril de l'année Gregorienne, qui sont presentement le 18 Mars & le 17 Avril de l'année Julienne.

Nous avons aussi trouvé que ces termes dans le Calendrier Gregorien s'avancent d'un jour en 239 années, & reculent d'un jour dans le Calendrier Julien en 302 années: ce qu'il falloit sçavoir pour pouvoir se servir parmy nous de ces regles Indiennes.

Pour determiner dans ces Calendriers les termes entre lesquels doit arriver la nouvelle Lune d'où doit commencer l'année Civile des Siamois selon ces regles, il nous a fallu établir un systême d'années communes & embolismiques bien ordonnées dans le cycle de 19 années, lequel systême soit tel, que le cinquième mois de la premiere année après l'embolismique, & le sixième mois des autres années, commencent en ce siecle entre le 28 Mars & le 27 Avril de l'année Gregorienne.

Selon cette regle l'année Civile devoit commencer en ce siecle avant le 12 Decembre.

Car

Car si elle commence le 12, l'année suivante qui commenceroit le 1 Decembre seroit après l'année commune, & selon la regle on ne commenceroit point à compter par le cinquième mois qui arriveroit le 29^e Mars, mais par le sixième mois qui commenceroit le 28 Avril: ce qui est contraire à ce que nous avons trouvé par le calcul, qu'en ce siècle il faut commencer à compter par le mois qui commence entre le 28 Mars & le 27 Avril. On pourroit donc se tromper dans l'usage de ces regles aux années qui commenceroient après le 11 Decembre de l'année Gregorienne.

Nous trouvons aussi par nos calculs que selon ces mesmes regles l'année Siamoise devoit commencer au 12 Decembre en l'année Gregorienne 1700, qui ne sera point bissextile. Ce sera donc le terme le plus avancé, qui doit être éloigné du terme precedent d'un mois entier. Ainsi la nouvelle Lune qui arrivera le siècle suivant entre le 12 Novembre & le 12 Decembre, sera celle d'où devoit commencer selon ces regles l'année Civile des Siamois.

Cependant nous avons vû depuis peu une date du premier Janvier 1684, où l'on suppose que le commencement de l'année Siamoise fut à la nouvelle Lune qui arriva le 18 Decembre 1683. Cette datte estant comparée avec celles des Ambassadeurs de Siam, où l'on suppose que le commencement de l'année 2231 fut à la nouvelle Lune qui arriva le 16 No-

vembre 1686, montreroit que les termes du premier mois de l'année Siamoise, selon l'usage de ces temps, sont éloignez entr'eux tout au moins de 32 jours, quoy que selon les regles ils ne deussent pas être éloignez de plus d'un mois lunaire, ou de 30 jours.

Cela confirme ce que nous avons déjà remarqué, qu'en ce siècle on ne se conforme pas exactement à ces regles dans les dates, quoy qu'on ne s'en éloigne pas beaucoup. Mais comme ces regles sont obscures, & qu'il faut suppléer des circonstances qui n'y sont pas exprimées distinctement, il peut facilement arriver que le peuple s'y méprenne.

Ainsi, après avoir déterminé ce qui se devoit faire selon ces regles, il faut apprendre des Relations des Voyageurs ce qui se pratique actuellement. Cependant nous sçavons par les dates que nous avons vûës, que l'usage present ne s'éloigne pas beaucoup de ces regles.

VI. Diverses espèces d'années Solaires selon les régles Indiennes.

CHacun de ces termes dont nous avons parlé, peut être considéré comme le commencement d'une espece d'année solaire dont la grandeur est moyenne entre celle de l'année Julienne & celle de la Gregorienne, puis que nous avons remarqué que dans la suite des siècles ces termes s'avancent dans l'année Gregorienne,

rienne, & reculent dans la Julienne : le terme qui tombe presentement au 28 de Mars, est si proche de l'Equinoxe du Printemps, qu'il pourroit être appelé Terme Equinoxial, & pourroit être censé le commencement d'une année solaire Astronomique.

On ne scauroit accorder ensemble les regles de diverses Sections qui parlent du nombre des années écheûës depuis l'Epoque sous le nom d'*Ere*, sans supposer diverses especes d'années Indiennes.

Il est parlé de l'*Ere* dans la I Section, où nous avons dit que l'*Ere* est le nombre des années écheûës depuis l'Epoque Astronomique. On la résout en mois solaires & en mois lunaires dans la mesme Section; & dans la Section II on résout les mois lunaires en jours artificiels de 30 par chaque mois lunaire, & en jours naturels tels qu'ils sont dans l'usage commun.

Il est aussi parlé de l'*Ere* dans la Section IV, où l'on voit qu'elle est composée d'un nombre de ces mesmes jours qu'on a trouvé à la Section II; de sorte qu'il sembleroit d'abord, que ce fût la synthese de la mesme *Ere*, dont on a fait l'analyse à la Section I & II.

Mais ayant calculé par les regles de la Section I & II, & par le Supplement, dont nous parlerons, le nombre des jours qui doivent estre en 800 années, lequel nombre dans la Section IV. est supposé être 292207, nous n'y

avons trouvé que le nombre de 292197 jours, 8 heures & 27 minutes ; qui est moindre de 9 jours, 15 heures, 33 minutes, que celui de 292207 jours que l'on suppose dans la IV Section se devoit trouver en ce mesme nombre d'années. Cette difference est plus grande que celle qui se trouve entre 800 années Juliennes, qui sont de 292200 jours ; & 800 années Gregoriennes , qui ne sont que de 292194 jours ; dont la difference est de 6 jours : & en 800 de ces années qui resultent des regles des deux premieres Sections, il y a un excès sur les Gregoriennes de 13 jours, 8 heures, 24 minutes ; & un defaut à l'égard des Juliennes de 2 jours, 15 heures, 33 minutes ; au lieu que 800 années de la Section IV, excèdent de 7 jours 800 années Juliennes, & de 13 jours un pareil nombre d'années Gregoriennes.

Comme l'année Gregorienne est une année Tropicque, qui consiste dans le temps que le Soleil employe à retourner au mesme degré du Zodiaque, lequel degré est toujours également éloigné des points des Equinoxes & des Solstices ; il n'y a point de doute que l'année tirée des regles de la Section I & II, approche plus de la Tropicque que l'année tirée des regles de la Section IV, qui, comme nous avons remarqué, approche de l'année Astrale déterminée par le retour du Soleil à une mesme estoile fixe, & de l'anomalistique déterminée par le retour du Soleil à son Apogée, laquelle plu-

plusieurs Astronomes anciens & modernes ne distinguent point de l'Astrale, non plus que les Indiens, supposant que l'apogée du Soleil est fixe parmi les estoiles fixes; quoy - que la plupart des modernes luy attribuent un peu de mouvement à leur égard.

Cependant, il paroît que les Indiens se servent de l'année solaire de la Section I V, comme nous nous servons de la Tropicque, lors que selon les regles de la Section VII, VIII, X, & XI, ils calculent le lieu du Soleil & celui de son apogée, & le lieu de la Lune, & de son apogée. Car le temps écheû depuis la fin de cette année appelé *Krommethiapponne* leur sert à trouver les signes, degrez, & minutes du moyen mouvement du Soleil. Ils supposent donc que cette année consiste dans le retour du Soleil au commencement des signes du Zodiaque comme nôtre année tropique.

Il est vray que presentement les signes du Zodiaque se prennent parmi nous en deux manieres qui n'estoient pas autrefois distinguées. Quand les Anciens eurent observé la trace du mouvement du Soleil par le Zodiaque, qu'ils l'eurent divisée en quatre parties égales par les points des Equinoxes & des Solstices, & qu'ils eurent sous-divisé chaque quatrième partie en trois parties égales, qui font en tout les 12 signes, ils observerent les constellations formées d'un grand nombre d'étoiles fixes qui tomboient dans chacun de ces

signes, & ils donnerent aux signes le nom des constellations qui s'y trouverent, ne supposant pas alors que les mesmes estoiles fixes deussent jamais quitter leurs signes.

Mais dans la suite des siecles on trouva que les mesmes estoiles fixes n'étoient plus dans les mesmes degrez des signes, soit que les estoiles se fussent avancées vers l'Orient à l'égard des points des Equinoxes & des Solstices, ou que ces points mesmes se fussent éloignez des mesmes estoiles fixes vers l'Occident; & on trouve presentement qu'une estoile fixe passe du commencement d'un signe au commencement d'un autre environ en 2200 ans.

C'est pourquoy depuis que Ptolomée, au deuxieme siecle de JESUS-CHRIST, confirma cette decouverte encore douteuse, qui avoit esté faite trois siecles auparavant par Hipparque; on fait distinction entre le Zodiaque qu'on peut appeller local, qui commence du point equinoxial du Printemps & est divisé en 12 signes, & le Zodiaque astral composé de 12 constellations qui retiennent encore le même nom, quoy-que presentement la constellation d'Aries ait passé dans le signe du Taureau, & que la mesme chose soit arrivée aux autres constellations qui ont passé dans les signes suivans.

Les Astronomes neanmoins rapportent ordinairement les lieux & les mouvemens des planetes au Zodiaque local; parce qu'il est important

portant de sçavoir comment elles se rapportent aux Equinoxes & aux Solstices, d'où depend leur distance de l'Equinoxial & des Poles, la diverse grandeur des jours & des nuits, la diversité des Saisons, & quelques autres circonstances dont la connoissance est d'un grand usage.

Copernic est presque le seul parmi nos Astronomes qui rapporte les lieux & les mouvemens des astres au Zodiaque astral ; parce qu'il suppose que les estoiles fixes sont immobiles, & que l'anticipation des Equinoxes & des Solstices n'est qu'une apparence causée par un certain mouvement de l'axe de la terre. Mais ceux mesmes qui suivent son hypothese, ne laissent pas de marquer les lieux des planetes à l'égard des points des Equinoxes dans le Zodiaque local, à cause des consequences de cette situation que nous avons remarquées.

Ce seroit une chose admirable que les Indiens qui suivent les dogmes des Pithagoriciens, se conformassent en cela à la methode de Copernic, qui est le restaurateur de l'hypothese des Pithagoriciens.

Neanmoins il n'y a pas d'apparence qu'ils aient eû dessein de rapporter les lieux des planetes plutôt à quelque estoile fixe, qu'au point equinoxial du Printemps. Car il semble qu'ils auroient choisi pour cela quelque étoile fixe principale comme a fait Copernic, qui a

choisi pour principe de son Zodiaque le point auquel se rapporte la longitude de la premiere estoile d'Arles, qui se trouvoit au premier degre d'Arles où estoit le point equinoxial du Printemps, lors que les Astronomes commencerent à placer les estoiles fixes à l'égard des points des Equinoxes & des Solstices.

Mais à l'endroit du ciel où les Indiens posent le commencement des signes du Zodiaque selon la Section I V, & les Sections suivantes, il n'y a aucune estoile considerable: il y a seulement aux environs quelques-unes des plus petites & des plus obscures estoiles de la constellation des Poissons, mais c'est l'endroit où estoit le point equinoxial au temps de leur Epoque Astronomique, d'où les estoiles fixes se sont ensuite avancées vers l'Orient; de sorte que le soleil par son mouvement annuel ne retourne à la mesme estoile fixe qu'environ 20 minutes après son retour au même point du Zodiaque local. Il estoit difficile que cette petite difference eût esté apperceuë en peu d'années par les Anciens, qui ne comparoient pas immédiatement le Soleil aux estoiles fixes, comme on le compare presentement, & qui comparoient seulement le Soleil à la Lune pendant le jour, & la Lune aux estoiles fixes pendant la nuit, quoy-que du jour à la nuit la Lune change de place parmi les étoiles fixes, tant par son mouvement propre qui est vite & inégal, que par sa parallaxe qui n'étoit pas bien connuë
aux

aux Anciens. C'est pourquoy ils ne s'apperceurent que fort tard de la difference qu'il y a entre l'année Tropicque, pendant laquelle le Soleil retourne aux points des Equinoxes & des Solstices, & l'année Astrale pendant laquelle il retourne aux mêmes étoiles fixes; & pour lors ils avoient une année solaire de 365 jours & un quart, que l'on trouve presentement estre moyenne entre la Tropicque & l'Astrale, & qu'elle surpasse la tropique de 11 minutes, & est plus courte que l'astrale de 9 minutes.

*VII. Détermination de la grandeur
des deux espèces d'années
Indiennes.*

IL est aisé de trouver la grandeur de l'année que l'on suppose dans la Section IV, en divisant 292207 jours par 800 années, dont chacune se trouve de 365 jours 6 heures 12', 36".

Il est un peu plus difficile de trouver celle qui résulte des Sections I & II dans lesquelles il faut même suppléer quelques regles qui y manquent pour en pouvoir faire cet usage. Car dans la Section I on suppose que les années sont composées de mois lunaires entiers, & que le nombre des mois qui restent, est connu d'ailleurs: Et à la Section II on suppose que les mois entiers ont esté trouvez par la Section I,

ction I, & que le nombre des jours qui restent, est connu d'ailleurs. Cependant un nombre d'années solaires, qui n'est que tres-rarement composé de mois lunaires entiers, doit avoir non seulement le nombre des mois, mais aussi le nombre des jours déterminé. En effet, nous trouvons que ces regles supposent tacitement une année solaire composée de mois, jours, heures & minutes, qui regle les années lunisolaires.

La maniere de la trouver par ces regles est de résoudre une année en mois solaires & en mois lunaires, par les regles 3, 5, 6, & 7 de la I Section, & de ne point negliger la fraction qui reste après la division faite par l'article 6 de la même Section; mais de la reduire en jours, heures, minutes & secondes, ou en parties décimales de mois, allant jusqu'aux mille millionnièmes, pour la preparer aux operations que l'on doit faire selon les regles, 1, 2, 3, 4, 6, & 8 de la II Section, tant sur cette fraction que sur les mois entiers; & enfin, de reduire de la même maniere la fraction appelée *Anamaan* dans la Section II.

On peut encore trouver d'une maniere plus simple la grandeur de cette année, en se servant des hypotheses que nous avons developpées dans ces deux Sections, pour trouver une période d'années qui soit composée d'un nombre de mois lunaires entiers, & aussi d'un nombre de jours entiers.

En supposant selon nôtre explication des hypothèses de la Section II, qu'un mois lunaire est égal à 30 jours artificiels, & que 703 jours artificiels sont égaux à 692 jours naturels, on trouvera qu'en 703 mois lunaires il y a 20760 jours naturels; & y ajoutant l'hypothese de la Section I, selon laquelle le nombre de 228 mois solaires (qui font 19 années) sont égaux à 235 mois lunaires, on trouvera qu'en 13357 années solaires il y a 165205 mois lunaires entiers, qui font 4878600 jours naturels: d'où il resulte qu'un mois lunaire, selon ces hypothèses, est de 29 jours, 12 heures, 44', 2", 23"', 23"', & l'année solaire de 365 jours, 5 heures 55', 13", 46"', 5'''.

Cette année Indienne cachée dans les hypothèses tacites de ces deux Sections, s'accorde à deux secondes près avec l'année Tropicque d'Hipparque & de Ptolomée, qui est de 365 jours, 5 heures, 55', 12"; & à 13 secondes près avec celle de Rabbi Adda Auteur du 3 siècle, laquelle est de 365 jours, 5 heures, 55', 26". Si l'on pouvoit verifier que ces années & ces mois eussent esté déterminez par les Indiens sur les observations du Soleil, independamment de l'Astronomie Occidentale; cet accord de plusieurs Astronomes de diverses Nations si éloignées les unes des autres serviroit pour prouver que l'année Tropicque a esté autrefois de cette grandeur, quoyque presentement on la trouve plus petite de
6 mi-

6 minutes, qui font en 10 ans une heure, & en 240 ans un jour entier. Mais il y a apparence que cette grandeur de l'année n'a esté déterminée que par les observations des éclipses & des autres lunaisons, & par l'hypothese que dix-neuf années solaires font égales à deux cent trente-cinq mois lunaires; laquelle hypothese approche si près de la verité, qu'il estoit difficile d'en observer la difference que dans la suite des siècles; ce qui empêcha Hipparque & Ptolomée de s'en éloigner dans la détermination de la grandeur de l'année solaire.

VIII. Antiquité de ces deux espèces d'années Indiennes.

Nous n'avons point de connoissance plus precise des années Indiennes, que celle que nous venons de tirer de ces regles. Scaliger qui a ramassé avec beaucoup de soin tous les Memoires qu'il a pû avoir des Auteurs anciens, du Patriarche d'Antioche, des Missionnaires, & de differens Voyageurs, & qui les a inserez non seulement dans son ouvrage de la Correction des temps, mais aussi dans ses Commentaires sur Manilius, & dans ses Isagoges Chronologiques, jugeant que ces memoires doivent contenter tous ceux qui ont quelque goût des belles lettres, n'établit rien là-dessus qui satisfasse le P. Petau; & il est constant que l'année Indienne de Scaliger ne se rap-

rapporte n'y à l'une n'y à l'autre de celles que nous venons de trouver.

Mais dans le Traité du Calendrier du Cardinal de Cuse, il y a des vestiges de ces deux espèces d'années Indiennes. Celle que nous avons tirée de la Section IV, s'y trouve presque en termes formels; celle que nous avons tirée de la comparaison de la I & de la II Section s'y trouve aussi, mais d'une manière si obscure, que l'Auteur même qui la rapporte ne l'a pas comprise.

Ce Cardinal dit, que selon Abraham Aven-Ezre, Astronome du douzième siècle, les Indiens ajoutent (à l'année de 365 jours) la quatrième partie d'un jour & la cinquième partie d'une heure, lors qu'ils parlent de l'année pendant laquelle le Soleil retourne à une même étoile. Cette année est donc de 365 jours, 6 heures, & 12'; & elle s'accorde à 36 secondes près, avec l'année que nous venons de trouver par l'hypothèse de la Section IV. Cét Auteur ajoute que ceux qui parlent de l'année selon laquelle les Indiens reglent leurs Fêtes, disent que de la quatrième partie il résulte un jour de plus en 320 années, *Ex quarta plus 320 annis diem exurgere*: ce qu'il explique d'une manière qui ne sçauroit subsister. Cette année, dit-il, est plus grande que nôtre année commune, d'un quart, de 23 secondes & de 30 tierces, qui en 353 années font un jour. On ne voit pas le moyen de tirer un

un sens raisonnable de cette explication. Car un jour partagé en trois cent cinquante-trois années donne à chaque année 4 minutes 4", 45"; & non pas 23", 30". Le véritable sens de ces paroles, *Ex quarta plus 320 annis diem exurgere*, est, ce me semble, que 320 années de 365 jours & un quart surpassent d'un jour entier 320 de ces années Indiennes. Un jour partagé en 320 années donne à chacune 4 minutes, 30 secondes, lesquelles étant ôtées de 365 & un quart, laissent 365 jours, 5 heures, 55 minutes & 30 secondes, qui sera la grandeur de l'année qui règle les Fêtes Indiennes. Cette année n'excede que de 16 secondes la grandeur de l'année que nous avons trouvée par la comparaison des hypothèses de la I & de la II Section des regles Indiennes: c'est pourquoy il n'y a pas lieu de douter qu'elle ne soit celle dont il s'agit.

IX. Epoque des années solaires Synodiques des Indiens.

Cette espèce d'années solaires tirées des regles des deux premières Sections, peut estre appelée synodique, parce qu'elle résulte de l'égalité que l'on suppose estre entre 19 de ces années solaires & 235 mois lunaires qui se terminent à la conjonction de la Lune avec le Soleil. On peut prendre pour Epoque de ces années le jour & l'heure de la moyenne conjonction.

jonction de la Lune avec le Soleil, qui arriva le jour même de l'Epoque Astronomique, à un jour près de l'Equinoxe moyen du Printemps; quoy-que l'on puisse inferer des articles 5, 6, & 8 de la Section II, que l'on prit pour Epoque de ces années le minuit qui suivit immédiatement cette conjonction moyenne, au méridien auquel les regles de cette Section furent accommodées. Ainsi dans les calculs particuliers, on n'aura plus besoin de l'operation prescrite à l'article 5 de la Section II, qui est fondée sur la difference qui fut entre l'instant de cette conjonction moyenne & le minuit suivant, à un méridien particulier plus Occidental que Siam; ny des operations prescrites à l'article 8 de la Section VII, & à l'article 9 de la Section X, que nous avons jugé marquer les minutes du mouvement du Soleil & de la Lune entre le méridien de Siam & le méridien auquel avoient esté accommodées les regles de la Section II; & il suffira d'avoir eû égard à ces trois articles une fois pour toujours.

L'Epoque de ces années Synodiques fera donc le 21 Mars de l'année 638 de JESUS-CHRIST, à 3 heures, 2 minutes du matin au méridien de Siam.

La grandeur de ces années, selon le Chapitre VII de ces Reflexions, étant de 365 jours, 5 heures, 55', 13'', 46''', 5''''', on trouvera le commencement des années suivantes dans les
années

années Juliennes, par l'addition continuelle de 5 heures, 55', 13", 46"', 5''', ôtant un jour de la somme des jours qui résulte de cette addition dans les années bissextiles; ainsi nous trouverons les commencemens de ces années solaires synodiques dont nous avons examiné les dates comme nous les avons icy calculées, au méridien de Siam aux heures comptées après minuit.

		<i>Dans les Années Juliennes.</i>	
		Jours.	H. M.
	1683	Mars 17	21 57
Biss.	1684	Mars 17	3 52
	1685	Mars 17	9 47
	1686	Mars 17	15 42
	1687	Mars 17	21 38
Biss.	1688	Mars 17	3 33

<i>Dans les Années Gregoriennes.</i>		<i>Années Astronomiques completes.</i>
Jours.	H. M.	
Mars 27	21 57	1045
Mars 27	3 52	1046
Mars 27	9 47	1047
Mars 27	15 42	1048
Mars 27	21 38	1049
Mars 27	3 33	1050

Ces commencemens d'années arrivent un jour & demy avant les Equinoxes moyens du Printemps, selon Ptolomée; & cinq jours & demy avant les mêmes Equinoxes, selon les Modernes: c'est pourquoy ils peuvent estre pris pour une espèce d'Equinoxes moyens des Indiens. La premiere nouvelle Lune depuis les commencemens de ces années solaires synodiques, doit estre la cinquième de l'année Civile quand l'intercalation a precede ces commencemens, ainsi qu'il est arrivé l'an 1685 & l'an 1688; & elle doit estre la sixième de l'année Civile aux autres années.

Voicy ces premieres nouvelles Lunes depuis les Equinoxes de cette espèce, calculées pour les années precedentes..

<i>Années Astronomiques complètes.</i>		<i>Années Gregoriennes courantes.</i>
1045		1683
1046	Biss.	1684
1047		1685
1048		1686
1049		1687
1050	Biss.	1688

*Premieres conjonctions des
Années Astronomiques
courantes.*

*Années Solaires
Astronomi-
ques couran-
tes.*

Jours.	Après midy.		
	H.	M.	
Avril 25	22	41	1046
Avril 14	7	30	1047
Avril 3	16	18	1048
Avril 22	14	50	1049
Avril 11	22	38	1050
Mars 31	7	27	1051

X. De la période Indienne de 19 années.

POur connoître les premieres conjonctions des années solaires synodiques Indiennes dans nôtre Calendrier, il suffit de calculer les commencemens des années de 19 en 19 années après l'Epoque.

Car chaque dix-neuvième année solaire synodique depuis l'Epoque finit par la moyenne conjonction de la Lune au Soleil, d'où commence la vingtième année. On trouve la grandeur de cette periode en resolvant 19 années en mois lunaires par les articles 3, 5, 6, & 7 de la Section I, & en resolvant les mois lunaires en jours par les articles 2, 4, 6, & 8 de la Section II; & enfin en reduisant la fraction

Étion des jours appelée *Anamaan* en heures, minutes, secondes & tierces : & par ce moyen on trouvera que la période Indienne de 19 années est de 6939 jours 16 heures, 29 minutes, 21 secondes, 35 tierces.

Quoy-que cette période Indienne de 19 années s'accorde dans le nombre des mois lunaires qu'elle comprend, avec les périodes de Numa, de Méton, & de Calippus, & avec nôtre cycle du nombre d'or, comme nous avons remarqué dans l'explication de la Section I ; elle en est pourtant différente dans le nombre des heures.

Celle de Méton qui contient 6940 jours, est plus longue que l'Indienne de 7 heures, 30 minutes, 38 secondes, 25 tierces. Celle de Calippus, & celle de nôtre nombre d'or qui contiennent 6939 jours & 18 heures sont plus longues que l'Indienne de 1 heure, 30 minutes, 38 secondes, 25 tierces. Celle de Numa devoit estre d'un nombre de jours entiers, selon Tite-Live dont voicy les termes : *Ad cursum Luna in duodecim menses describit annum, quem (quia tricenos dies singulis mensibus Luna non explet, desuntque dies solido anno, qui solstitiali circumagitur orbe) intercalares mensibus interponendo, ita dispensavit, ut vigesimo anno ad metam eandem solis unde orsi essent, plenis annorum spatiis dies congruerent.* On lit *vice*simo anno dans tous les Manuscrits anciens que nous avons

avons vûs, & non *vigesimo quarto*, comme dans quelques Exemplaires imprimez.

La periode de 19 années des Indiens est donc plus juste que ces periodes des Anciens, & que nôtre cycle d'or ; & elle s'accorde à 3 minutes & 5 ou 6 secondes près avec la periode de 235 mois lunaires établie par les Modernes, qui la font de 6939 jours, 16 heures, 32 minutes, 27 secondes.

Voicy le commencement de la periode Indienne courante de 19 années, & des autres qui suivent pendant plus d'un siècle dans le Calendrier Gregorien, au méridien de Siam, aux heures après minuit.

		Jours.	H.	M.
	1683	Mars 27	21	57
	1702	Mars 28	14	26
	1721	Mars 28	6	56
Biss.	1740	Mars 27	23	25
	1759	Mars 28	15	54
	1778	Mars 28	8	24
	1797	Mars 28	0	53
Biss.	1816	Mars 28	17	22

XI. Des Epâctes Indiennes.

L'Epacte des mois est la difference du temps qui est entre la nouvelle Lune & la fin du mois solaire courant ; & l'Epacte annuelle est la

la différence du temps qui est entre la fin de l'année lunaire simple ou Embolismique, & la fin de l'année solaire qui court quand l'année lunaire finit.

Suivant l'exposition de la Section I, 228 mois lunaires plus 7 autres mois lunaires sont égaux à 228 mois solaires. Donc ayant partagé le tout par 228, 1 mois lunaire plus $\frac{7}{228}$ de mois lunaire, est égal à un mois solaire.

L'Epacte Indienne du premier mois est donc $\frac{7}{228}$ d'un mois lunaire.

L'Epacte du second $\frac{14}{228}$ & ainsi de suite; & l'Epacte de 12 mois qui font une année lunaire simple est $\frac{84}{228}$: l'Epacte de 2 années $\frac{168}{228}$: l'Epacte de 3 années seroit $\frac{252}{228}$; mais parce que $\frac{252}{228}$ sont un mois, on ajoute un mois à la troisième année qui est Embolismique, & le reste est l'Epacte

Ainsi l'Epacte de six années est	- - - - -	$\frac{24}{228}$
l'Epacte de 18 années est	- - - - -	$\frac{48}{228}$
& y ajoutant l'Epacte d'une année qui est	- - - - -	$\frac{84}{228}$
l'Epacte de 19 années seroit	- - - - -	$\frac{218}{228}$
qui font un mois lunaire.	- - - - -	$\frac{228}{228}$

On ajoute donc un treizième mois à la dix-neuvième année pour la faire Embolismique: ainsi l'Epacte à la fin de la dix-neuvième année est 0.

Si l'on ordonne les années lunisolaires de cette maniere, elles finiront toujours avant l'Equinoxe synodique, ou dans l'Equinoxe même. Mais on les peut ordonner en sorte qu'elles

les finissent toujours après l'Equinoxe synodique: ce qui arrivera, si quand l'Epacte est 0, on les commence par la nouvelle Lune qui arrive un mois après l'Equinoxe synodique: & de cette sorte le premier mois de l'année Astronomique commencera au commencement du cinquième mois de l'année Civile après l'Embolisme; au lieu que dans l'année de la première manière, le premier mois finiroit au commencement du cinquième mois de l'année Civile après l'Embolisme.

Cette Epacte Indienne est beaucoup plus précise que nôtre Epacte vulgaire qui augmente de 11 jours par année; de sorte qu'on en ôte 30 jours quand elle excède ce nombre prenant 30 jours pour un mois lunaire, & la dix-neuvième année on en ôte 29 jours, que l'on prend pour un mois lunaire pour réduire l'Epacte à rien à la fin de la dix-neuvième année lunisolaire.

L'Epacte Indienne d'un mois étant réduite en heures, est de 21 heures, 45', 33", 46". L'Epacte d'une année est de 10 jours, 21 heures, 6', 45". L'Epacte de 3 années est de 3 jours, 2 heures, 36', 13". L'Epacte de 11 années, qui est la moindre de toutes dans le cycle de 19 années, est de 1 jour, 13 heures, 18', 7".

On peut considérer l'Epacte Indienne à l'égard des années Juliennes & Gregoriennes; & elle servira à trouver le commencement des années Civiles & Astronomiques des Indiens

diens dans nôtre Calendrier, après qu'on aura établi une Epoque, & marqué les termes.

D'une année commune ou bissextile, à l'année suivante commune, Julienne ou Gregorienne, l'Epacte Indienne est de 10 jours, 15 heures, 11', 32".

D'une année commune à l'année bissextile suivante, l'Epacte Indienne est de 11 jours, 15 heures, 11', 32".

L'Epacte annuelle doit être soustraite de la premiere nouvelle Lune d'une année, pour trouver la premiere nouvelle Lune de l'année suivante.

Mais quand après la soustraction, la nouvelle Lune precede le terme; on ajoute un mois à l'année pour la faire Embolismique. Ainsi ayant supposé la premiere nouvelle Lune après l'Equinoxe synodique de l'an 1683; comme au Chapitre IX, au 25 Avril, 22 heures, & 41 minutes après midy, c'est-à-dire, au 26 Avril, à 10 heures, 41 minutes du matin au meridiem de Siam, pour avoir la premiere nouvelle Lune de l'année suivante 1684 qui est bissextile, on ôtera de ce temps 11 jours, 15 heures, 11 minutes, 32 secondes; & on aura le 14 Avril à 19 heures, 29 minutes, 28 secondes de l'année 1684: & pour avoir la premiere nouvelle Lune de l'année solaire synodique de l'année 1685, qui est commune, on ôtera des jours precedens 10 jours, 15 heures, 11 minut. 32 secondes; & on aura le 4 Avril à 4 heures, 17 min. 56 secondes.

Enfin pour avoir la premiere nouvelle Lune de l'année solaire synodique de l'année suivante 1686, qui est commune, ôtant encore le mesme nombre des jours, on aura le 24 Mars à 13 heures, 6 minutes, 24 secondes. Mais parce que ce jour precede le terme des années synodiques, qui pour ce siecle a esté trouvé le 27 Mars; il faut ajoûter un mois lunaire de 29 jours, 12 heures, 44 minutes, 3 secondes: ainsi l'année sera Embolismique de 13 Lunes; & on aura la premiere nouvelle Lune de l'année synodique Indienne le 23 Avril à 1 heure, 50 minutes, 27 secondes du matin à Siam; & continuant de la même maniere, on aura toutes les premieres nouvelles Lunes des années suivantes.

Dans ces regles Indiennes le nom d'Embolismique ou *Attikamaat* convient à l'année qui suit immédiatement l'intercalation.

On peut aussi ordonner les années lunisolaires de telle sorte que l'addition du mois intercalaire se fasse quand l'Epacte excède $\frac{114}{218}$, qui font la moitié du mois: afin que le terme soit comme moyen entre les divers commencemens des années dont les unes commencent plutôt, & les autres plus tard; comme il se pratique dans nos années Ecclesiastiques, qui commencent avant l'Equinoxe du Printemps, quand l'Equinoxe arrive avant le 15 de la Lune; & qui commencent après l'Equinoxe, quand l'Equinoxe arrive après le

14 de la Lune. Mais il est plus commode pour les calculs Astronomiques de commencer l'année toujours avant, ou toujours après l'Equinoxe; comme on le pratique dans l'année Astronomique Indienne, selon nôtre explication.

Neanmoins il faut remarquer que le point du Zodiaque, que les Indiens prennent pour le commencement des signes, suivant les regles de la Section IV & des Sections suivantes, & qu'ils considerent en quelque maniere comme le point Equinoxial du Printemps, est éloigné en ce siecle de plus de 13 degrez du terme Astronomique des années dont il est parlé dans la Section I; de sorte que le Soleil y arrive le quatorzième jour après l'Equinoxe synodique. C'est pourquoy une partie des années Astronomiques lunisolaires qui commencent après le terme establi par les regles de la Section I, commencera en ce siecle avant cette espece d'Equinoxe; & l'autre partie commencera après: de sorte que cette espece d'Equinoxe est comme au milieu des divers commencemens des années lunisolaires qui commencent au cinquième & au sixième mois de l'année Civile.

*XII. Correction des mois lunaires, &
des années solaires synodiques
des Indiens.*

IL est tres-aisé d'accommoder les mois lunaires des Indiens & leurs années solaires synodiques aux hypothèses modernes.

Après avoir fait les calculs selon les règles Indiennes, il faut diviser le nombre des années échelées depuis l'Epoque Astronomique, par 6 & par 4. Le premier quotient donnera un nombre de minutes d'heure à ajouter; & le second quotient donnera un nombre de secondes à soustraire du temps des nouvelles Lunes calculé selon ces règles.

E X E M P L E.

L'An 1688 de JESUS-CHRIST, le nombre des années échelées depuis l'Epoque Astronomique des Indiens est 1050. Ce nombre étant divisé par 6, le quotient, qui est 175, donne 175 minutes, c'est-à-dire 2 heures, 55 minutes à ajouter.

Ce même nombre étant divisé par 4, le quotient est 262, qui donne 262 secondes, c'est-à-dire 6 minutes, 22 secondes à soustraire; & l'équation sera 2 heures, 48 minutes, 38 secondes. Ayant ajouté cette équation à la première conjonction de l'an solaire synodique 1051, laquelle, suivant ces règles, arrive le
31 Mars

31 Mars de l'année 1688 à 19 heures, 28 minutes, 24 secondes après minuit; la conjonction moyenne sera le 31 Mars à 22 heures, 17 minutes, 12 secondes au meridiem de Siam. La mesme équation sert aux années synodiques qui resultent du temps de 235 mois lunaires partagé en 19 années.

La premiere division par 6 suffira, si l'on prend une fois & demie autant de secondes à soustraire, qu'on a trouvé de minutes à ajoûter.

XIII. Différence entre les années solaires synodiques des Indiens & les années Tropiques.

SI les Indiens prennent pour année Tropicque le temps que le Soleil employe à retourner au commencement des signes du Zodiaque, selon la Section IV & les suivantes; la difference entre ces années & les Synodiques est considerable, comme nous l'avons déjà remarqué. Selon l'Astronomie Occidentale, le commencement des signes est le point de l'Equinoxe du Printemps, où le demicercle ascendant du Zodiaque, terminé aux deux tropiques, est coupé par l'Equinoxial; car on ne s'arrête plus à l'hypothese des Anciens qui mettoient les Equinoxes aux huitièmes parties des signes: & l'année Tropicque est le temps que le Soleil employe à retourner au mesme point ou Equinoxial ou Tropicque.

Les conjonctions de la Lune avec le Soleil, qui arrivent dans les points des Equinoxes, n'y retournent pas précisément à la fin de la dix-neuvième année Tropicque: car cette dix-neuvième année finit environ deux heures avant la fin du 23^e mois lunaire, qui termine la dix-neuvième année synodique.

Je dis, environ deux heures: car en cela les Astronomes modernes ne sont d'accord entr'eux qu'à 9 ou 10 minutes près, parce que le temps des Equinoxes estant tres-difficile à déterminer précisément, ils ne s'accordent dans la grandeur de l'année Tropicque qu'à une demy-minute près; quoy qu'ils soient tous d'accord presque jusqu'aux tierces dans la grandeur du mois lunaire. Ceux qui font la grandeur de l'année Tropicque de 365 jours, 5 heures, 49 minutes, 4 secondes, & 36 tierces, auront la periode de 19 années solaires synodiques plus longue de 2 heures précises que la periode de 19 années Tropicques: Ceux qui font l'année Tropicque plus longue, auront une difference plus petite: Et ceux qui font l'année Tropicque plus courte, comme la font presentement la plupart des Astronomes, l'auront plus grande. On peut supposer icy que cette difference soit de 2 heures moins 3 minutes, puis que le defaut des mois lunaires Indiens en 19 années est de 3 minutes; & que l'année Tropicque soit de 365 jours, 5 heures, 48 minutes, 55 secondes. Ainsi, si à cha-
que

que dix-neuvième année depuis l'époque Astronomique des Indiens, on ôte 2 heures du terme Equinoxial calculé par les regles Indiennes sans la correction ; & si l'on en ôte aussi 14 heures, 46 minutes pour le temps dont on peut supposer que l'Equinoxe moyen preceda l'époque des nouvelles Lunes, selon les hypotheses modernes ; on aura l'Equinoxe moyen du Printemps de l'année proposée depuis l'époque, conformément aux hypotheses modernes.

E X E M P L E.

L'An 1686 le nombre des années depuis l'époque Astronomique des Indiens est 1048. Ce nombre estant divisé par 19, le quotient est 55 $\frac{1}{9}$, qui estant doublé donne 110 heures, 19 minutes, c'est-à-dire, 4 jours, 14 heures, 19 minutes ; à quoy ayant ajouté pour l'époque 14 heures, 4 minutes, la somme est 5 jours, 5 heures, 5 minutes : & cette somme estant ôtée du terme de la même année synodique 1048 qui a esté trouvé cy-dessus au 27 Mars 1686 à 15 heures, 42 minutes du soir ; il reste le 22 Mars 10 heures, 37 minutes du soir au meridien de Siam pour l'Equinoxe moyen du Printemps de l'an 1686.

*XIV. Examen de la grande période
Lunisolaire des Indiens.*

NOus avons trouvé au Chapitre VII de ces Reflexions, que la période de 13357 années est composée de 165205 mois lunaires entiers, qui font 4878600 jours entiers, suivant les regles de la II Section. Cette période, selon les hypotheses de ces regles, ramene les nouvelles Lunes qui terminent les années Indiennes synodiques, à la même heure & à la même minute sous le même méridien.

Mais l'ayant examinée par la methode du Chapitre XII de ces Reflexions, on trouvera qu'elle est plus courte qu'une période d'un pareil nombre de mois lunaires, selon les Astronomes modernes, d'un jour & 14 heures, qui est presque l'Epacte de 11 années: & par la methode du Chapitre XIII, on trouvera que l'anticipation des Equinoxes à l'égard de ce nombre d'années synodiques des Indiens est de 54 jours & 5 heures. Si l'on retranche 11 années de cette période, on en aura une de 13346 années, composée de 165069 mois lunaires, ou de 4874564 jours, qui sera plus conforme aux hypotheses modernes.

XV. Grande Période Lunisolaire Equinoxiale, conforme aux corrections précédentes.

MAis au lieu de corriger la grande Période précédente, il est plus à propos d'en trouver une beaucoup plus courte, qui ramène les nouvelles Lunes & les Equinoxes à la même heure sous le même méridien, afin d'établir des Epoques Astronomiques plus prochaines, & d'abréger les calculs qui sont d'autant plus longs que les Epoques sont plus éloignées de nôtre temps.

Il est extrêmement difficile, ou plutôt il est impossible de trouver des périodes courtes & précises, qui ramènent tout ensemble les nouvelles Lunes & les Equinoxes au même méridien. Viète en propose une pour le Calendrier Gregorien de 165580000 années, qui comprend 2047939047 mois lunaires.

On ne sçauroit vérifier la justesse de ces périodes par la comparaison des observations que nous avons, dont les plus anciennes ne sont que de 25 siècles; & ces longues périodes ne servent point à nôtre dessein, qui est de rapprocher les Epoques.

Il est mieux de se servir de périodes plus courtes, quoy que moins exactes, & de marquer combien il s'en faut qu'elles ne soient précises selon les hypotheses que l'on suit.

Par les regles de la premiere Section, &

par nos additions , on trouve que 1040 années synodiques Indiennes font 12863 mois lunaires & $\frac{157351}{1000000}$; & par les regles de la Section II on trouve que ce nombre de 12863 mois sans la fraction fait 379851 jours , 21 heures, 24 minutes, 19 secondes.

Suivant la correction faite par la methode du Chapitre XII de ces Reflexions, à ce nombre de jours il faut ajoûter 2 heures & 49 minutes , pour le rendre conforme aux hypotheses des Astronomes modernes : ainsi dans ce nombre de 12863 mois, il y a 379852 jours entiers, & 13 minutes, 19 secondes d'heure.

Le mesme nombre de mois avec la fraction, suivant les regles de la Section II & suivant nos additions, fait 379856 jours, 13 heures, 16 minutes, 43 secondes ; qui font 1040 années synodiques Indiennes.

La difference dont ces années excèdent les années Tropiques, par nôtre methode du Chapitre XIII de ces Reflexions se trouve de 4 jours, 13 heures, 28 minutes, 25 secondes ; & cette difference estant ôtée de 379856 jours, 13 h, 16', 43", il reste 379851 jours, 23 heures, 48 minutes, 28 secondes, pour 1040 années Tropiques , & pour faire 379852 jours entiers, il ne s'en faut que 11 minutes & 32 secondes, pendant lesquelles le mouvement propre du Soleil n'est pas sensible.

*XVI. Epoque récente des nouvelles
Lunes tirée de l'Epoque
Indienne.*

Ayant ajouté 1040 années à l'Epoque Indienne de l'an 638 de JESUS-CHRIST, on aura l'an 1678 pour une nouvelle époque, dans laquelle la conjonction de la Lune au Soleil sera arrivée le jour de l'Equinoxe moyen 13 minutes d'heure plus tard à l'égard du même méridien, & 25 minutes plus tard à l'égard de l'Equinoxe moyen : de sorte que la conjonction estant arrivée l'an 638 à Siam à 3 heures, 2 minutes du matin ; l'an 1678 elle y sera arrivée à 3 heures, 15 minutes du matin.

Durant cet intervalle l'anticipation des Equinoxes dans le Calendrier Julien est de 8 jours, lesquels estant ôtez de 21, il reste 13 ; & ainsi l'Equinoxe moyen, qui en l'an 638 estoit au 21 Mars, se trouve en l'an 1678 au 13 de Mars de l'année Julienne, lequel est le 23 de l'année Gregorienne. La conjonction moyenne sera donc arrivée en l'an 1678 le 23 Mars à 3 heures, 15 minutes du matin au meridien de Siam ; c'est-à-dire, le 22 Mars à 8 heures, 41 minutes du soir au meridien de Paris.

*XVII. Epoques recentes de l'apogée,
& du nœud de la Lune.*

PARCE que dans cette Epoque des nouvelles Lunes, l'apogée & le nœud de la Lune estoient trop éloignez de l'Equinoxe, nous avons trouvé une Epoque Equinoxiale de l'apogée, qui precede de 12 années celle des nouvelles Lunes; & une Epoque des nœuds, qui la suit de 12 années.

A l'Equinoxe moyen du Printemps de l'an 1666, l'apogée de la Lune fut au vingtième degré d'Aries; & à la fin de la presente année Julianne 1689, le nœud Borel de la Lune sera au commencement d'Aries: mais à l'Equinoxe moyen du Printemps de 1690, il sera au 26 degré & demy des Poissons, à 3 degrez & demy du Soleil.

L'apogée de la Lune fait une revolution selon la suite des signes en 2232 jours, selon les regles Indiennes; ou en 2231 jours & un tiers, selon les Astronomes modernes. Les nœuds de la Lune dont il n'est pas parlé dans les regles Indiennes, font une revolution contre la suite des signes en 6798 jours.

Par ces principes on trouvera autant d'autres Epoques que l'on voudra de l'apogée & des nœuds.

*XVIII. Epoque des nouvelles Lunes
prés de l'apogée & des nœuds de la
Lune. & de l'Equinoxe moyen du
Printemps.*

IL ne se trouve point que la nouvelle Lune Equinoxiale soit arrivée plus près de nôtre temps, & tout ensemble plus près de son apogée & d'un de ses nœuds, que le 17 Mars de l'année 1029 de JESUS-CHRIST. Ce jour-là à midy, au meridien de Paris, le lieu moyen du Soleil fut au milieu du premier degré d'Aries, à 3 degrez & demy du lieu moyen de la Lune, qui se joignit au Soleil le soir du même jour.

L'apogée de la Lune precedoit le Soleil d'un degré & demy; & le nœud descendant de la Lune le precedoit d'un degré, l'apogée du Soleil estant au 26 degré des Gemeaux.

Il seroit inutile de chercher un autre retour de la Lune à son apogée, à son nœud, au Soleil, & à l'Equinoxe du Printemps. Le concours de toutes ces circonstances ensemble estant trop rare, il faut se contenter d'avoir des Epoques séparées en divers autres temps, dont en voicy trois des plus précises.

La conjonction moyenne de la Lune avec le Soleil dans l'Equinoxe moyen du Printemps, arriva l'an de JESUS-CHRIST 1192, le 15 Mars sur le midy, au meridien de Rome.

L'apo-

L'apogée de la Lune fut au commencement d'Aries dans l'Equinoxe moyen du Printemps, l'an 1460, le 13 Mars.

Le nœud descendant de la Lune fut au commencement d'Aries dans l'Equinoxe moyen du Printemps, l'an 1513, le 14 Mars.

Il ne sera pas inutile d'avoir des Epoques particulieres des nouvelles Lunes propres pour le Calendrier Julien, auquel la plûpart des Chronologistes rapportent tous les temps passez.

Jules Cesar choisit une époque d'années Juliennes dans laquelle la nouvelle Lune arriva le premier jour de l'année. Ce fut la quarante-cinquième année avant la Naissance de J E S U S - C H R I S T, qui est dans le rang des bissextiles, selon que ce rang fut depuis établi par Auguste, & qu'il est observé encore presentement.

Le premier de Janvier de la même année quarante-cinquième avant J E S U S - C H R I S T la conjonction moyenne de la Lune au Soleil arriva sur les six heures du soir au meridiem de Rome.

Et le premier de Janvier de l'année 32 de J E S U S - C H R I S T la conjonction moyenne arriva précisément à midy au meridiem de Rome.

La plus commode des Epoques prochaines des moyennes conjonctions dans les années Juliennes, est celle qui arriva le premier de Janvier de l'an 1500, une heure & demie avant midy au meridiem de Paris.

XIX. Ancienne Epoque Astronomique des Indiens.

Nous avons remarqué au Chapitre III de ces Reflexions, que les Siamois dans leurs dates se servent d'une Epoque qui precede l'année de J E S U S - C H R I S T de 544 années, & qu'après le douzième ou treizième mois des années depuis cette Epoque, qui finissent presentement en Novembre ou en Decembre, le premier mois qui suit & qui devroit estre attribué à l'année suivante, est encore attribué à la même année: ce qui nous a donné lieu de conjecturer qu'on attribué aussi à la même année les autres mois jusqu'au commencement de l'année Astronomique qui commence à l'Equinoxe du Printemps. Cette conjecture a esté confirmée par le rapport de Mr. de la Loubère, qui juge mêmes que cette Epoque ancienne doit estre aussi une Epoque Astronomique.

La maniere extraordinaire de compter le premier & le second mois de la même année après le douzième ou après le treizième, peut faire croire que le premier mois de ces années, qui commence presentement en Novembre ou en Decembre, commençoit anciennement proche de l'Equinoxe du Printemps, & que dans la suite du temps les Indiens, soit par méprise, soit pour s'estre servi d'un cycle

cycle trop court, comme seroit celui de 60 années dont les Chinois se servent, ont quelquefois manqué d'ajouter un treizième mois à l'année qui auroit dû estre Embolismique; d'où il est arrivé que le premier mois a reculé dans l'hiver; ce qui ayant esté apperceû, les mois de l'hiver appelez presentement premier, second & troisième, ont esté attribuez à l'année precedente, qui selon l'institution ancienne ne doit finir qu'au Printemps.

Ainsi l'année Indienne, que l'on appelloit 2231 à la fin de l'année 1687 de JESUS-CHRIST, ne devoit finir, selon l'institution ancienne, qu'au Printemps de l'année 1688. Ayant soustrait 1688 de 2231, il reste 543 qui est le nombre des années complètes depuis l'Epoque ancienne des Indiens jusqu'à l'année de JESUS-CHRIST. Cette Epoque appartient donc à l'année 544 courante avant JESUS-CHRIST, selon la maniere plus commune de compter.

En cette année la conjonction moyenne de la Lune arriva entre l'Equinoxe veritable & l'Equinoxe moyen du Printemps à 15 degrez de distance du nœud Boréal de la Lune le 27 Mars selon la forme Julienne un jour de Samedi, qui est une Epoque Astronomique à peu près semblable à celle de l'an 638, laquelle aura esté choisie comme plus recente & plus précise que la precedente.

Entre

Entre ces deux Epoques Indiennes il y a une periode de 1181 années, laquelle estant jointe à une periode de 19 années, on a deux periodes de 600 années, qui ramènent les nouvelles Lunes proche des Equinoxes.

*XX. Rapport des années Synodiques
des Indiens à celles du Cycle des
Chinois de 60 années.*

Selon la chronologie de la Chine que le Pere Couplet vient de publier, & selon le Pere Martini dans son Histoire de la Chine, les Chinois se servent d'années lunisolaires, & ils les distribuënt en cycles sexagenaires, dont le 74 commença en l'année de J E S U S-CHRIST 1683; de sorte que le premier cycle auroit commencé 2697 ans avant la Naissance de J E S U S-CHRIST.

Par les regles Indiennes de la premiere Section, en 60 années synodiques, il y a 720 mois solaires, & 742 mois lunaires, & $\frac{22}{128}$. Il faut rejeter cette fraction, parce que les années lunisolaires sont composées de mois Lunaires entiers. Cependant cette fraction en 19 cycles sexagenaires, qui font 1140 années, monte à $\frac{416}{218}$ qui font deux mois: donc si les cycles sexagenaires des Chinois sont tous uniformes, 1140 années Chinoises sont plus courtes de deux mois que 1140 années synodiques des Indiens. C'est pourquoy si les Indiens ont réglé

reglé les intercalations de leurs années civiles par cycles sexagenaires uniformes, le commencement de l'année civile 2232, a dû précéder d'un peu moins de 4 mois le terme de leurs années synodiques qui est présentement au 27 Mars de l'année Gregorienne; ainsi qu'il est arrivé en effet : ce qui confirme ce que nous avons conjecturé au Chapitre précédent de l'anticipation des années civiles.

Pour égaler les années du cycle sexenaire aux années synodiques réglées selon le cycle de 19 années, il faudroit que parmi 19 cycles sexagenaires il y en eût 17 de 742 mois lunaires, & 2 de 743 : ou plutôt, il faudroit qu'après 9 cycles de 742 mois, qui font 740 années, le dixième cycle suivant, qui s'accompliroit à la 600 année, fût de 743 mois.

Mais il y a lieu de douter s'ils en usent ainsi, puis que l'année Chinoise a eû plusieurs fois besoin d'estre reformée pour remettre son commencement au même terme; dans lequel néanmoins les Relations modernes ne sont d'accord qu'à 10 degrez près, le Pere Martini le marquant au 15 degre d'Aquarius, & le Pere Couplet au 5 du même Signe; comme si le terme eût reculé de 10 degrez depuis le temps du Pere Martini.

Il est indubitable qu'une grande partie des éclipses & des autres conjonctions que les Chinois donnent comme observées, ne peuvent pas estre arrivées aux temps qu'ils pretendent, selon

selon le Calendrier réglé de la manière qu'il est présentement, comme nous avons trouvé par le calcul d'un grand nombre de ces éclipses, & même par le seul examen des intervalles qui sont marquez entre les uns & les autres : car plusieurs de ces intervalles sont trop longs ou trop courts pour pouvoir estre terminez par des éclipses, qui n'arrivent que quand le Soleil est proche d'un des nœuds de la Lune ; où il n'auroit pas pû retourner aux temps marquez, si les années Chinoises avoient esté réglées dans les siècles passez comme elles le sont présentement. Le Pere Couplet même doute de quelques-unes de ces éclipses, à cause du compliment que les Astronomes Chinois firent à un de leurs Rois qu'ils feliciterent sur ce qu'une éclipse qu'ils avoient predite, n'estoit point arrivée, le Ciel, disoient-ils, luy ayant épargné ce malheur : & ce Pere a laissé à Mr. Thevenot un exemplaire manuscrit des mêmes éclipses qu'il a fait imprimer dans sa Chronologie, lequel a pour titre *Eclipses verae & falsa*, sans que les unes soient distinguées des autres.

Mais sans accuser les Chinois de fausseté, on peut dire qu'il se peut faire que les éclipses marquées dans la Chronologie Chinoise soient arrivées, & que la contradiction qui y paroît vienne du déreglement de leur Calendrier sur lequel on ne peut faire aucun fondement.

XXI. *Composition des Períodes Lunifolaires.*

L'Intervalle entre les deux Epoques des Indiens, qui est de 1181 années, est une période lunifolaire, qui remet les nouvelles Lunes près de l'Equinoxe, & au même jour de la semaine. Cette période est composée de 61 périodes de 19 années, qui sont plus longues que 1159 années tropiques; & de deux périodes de 11 années, qui sont plus courtes que 22 tropiques; le défaut des unes recompenfant en partie l'excés des autres.

Comme le mélange des années lunifolaires, les unes plus longues, les autres plus courtes que les tropiques, recompense plus ou moins le défaut des unes par l'excés des autres, autant que l'incommensurabilité qui peut estre entre les mouvemens du Soleil & de la Lune le permet; il fait les périodes lunifolaires d'autant plus précises, qu'elles ramènent les nouvelles Lunes plus près des lieux du Zodiaque où elles estoient arrivées du commencement.

Les Anciens ont fait premièrement l'essay des petites périodes, dont la plus celebre a esté celle de 8 années, qui a esté en usage non seulement parmi les anciens Grecs, mais aussi parmi les premiers Chrestiens; comme il paroît par le Cycle de Saint Hippolyte, publié au commencement du troisième siècle.

Cette

Cette Periode composée de cinq années ordinaires & de trois Embolismiques, s'estant trouvée trop longue d'un jour & demy, qui en 20 periodes font plus d'un mois; on estoit obligé de retrancher un mois à la vingtième periode. Mais dans la suite la periode de 8 années fut jointe à une autre d'onze ans composée de sept ordinaires & de quatre Embolismiques, qui est trop courte environ d'un jour & demy; & on en fit la periode de 19 années, que l'on supposa d'abord estre precise, quoy-qu'elle ait depuis eû besoin de correction dans le nombre des jours & des heures qu'elle comprend. La correction de cette periode fut l'origine de la periode de 76 ans composée de 4 periodes de 19 ans corrigées par Calippus, & de la periode de 304 ans composée de 16 periodes de 19 ans corrigées par Hipparque.

Les Juifs eurent une periode de 84 ans, composée de quatre periodes de 19 ans, & d'une de 8 ans qui remet les nouvelles Lunes près de l'Equinoxe au même jour de la semaine.

Mais la periode la plus celebre de celles qui ont esté inventées pour remettre les nouvelles Lunes au même lieu du Zodiaque, & au même jour de la semaine, est la Victoriennne de 532 ans composée de 28 periodes de 19 ans.

Cependant la nouvelle Lune qui devrait terminer cette periode n'arrive que deux jours après

après le retour du Soleil au même point du Zodiaque, & deux autres jours avant le même jour de la semaine auquel la conjonction estoit arrivée au commencement de la periode; & ces defauts se multiplient dans la succession des temps selon le nombre de ces periodes. Néanmoins, après même que les defauts de cette periode ont esté connus de tout le monde, plusieurs celebres Chronologistes n'ont pas laissé de s'en servir, & ils la terminent au même jour de la semaine & au même jour de l'année Julienne, laquelle dans cet intervalle de temps excède l'année solaire tropique de 4 jours entiers, & de l'année lunisolaire un peu moins de 2 jours.

Ils multiplient aussi cette periode par le cycle de 15 années qui est celui des Indictions, dont l'origine n'est pas plus ancienne que de 13 siècles pour en former la periode Julienne de 7980 années, dont ils établissent l'Epoque 4713 années avant l'Epoque commune de JESUS-CHRIST. Ils preferent cette periode imaginaire, dans laquelle les erreurs de la Periode Victorienne sont multipliées 15 fois, aux veritables periodes lunisolaires, & ils preferent aussi cette Epoque ideale qu'ils supposent plus ancienne que le monde, aux Epoques Astronomiques & aux Historiques: jusques-là qu'ils y rapportent les faits Historiques des temps anciens avant JESUS-CHRIST & avant Jule Cesar, bien que les Indictions ne fussent

fussent point encore en usage, qu'il n'y eût point alors de Calendrier auquel cette période pût servir pour regler les jours de la semaine, & qu'enfin le cycle de 19 années estendu à ce temps-là, ne montre point l'estat du Soleil ni de la Lune; qui sont les trois choses principales pour lesquelles ces trois cycles qui forment la période Julienne ont esté inventez. C'est pourquoy elle ne donne point une idée aussi juste des temps anciens qui n'estoient point reglez de cette maniere, que de ceux des treize derniers siècles qui estoient reglez parmi nous selon l'année Julienne.

Mais les périodes lunisolaires de 19 années, qui à l'égard des années tropiques sont un peu trop longues, estant jointes à des périodes de 11 années qui sont trop courtes, forment d'autres périodes plus précises que celles qui les composent. Parmi ces périodes les premières des plus précises sont celles de 334, de 353 & de 372 ans, dont la dernière se termine aussi au même jour de la semaine, & pourroit estre mise à la place de la Victorienne.

XXII. Périodes Lunisolaires composées de siècles entiers.

LA première période lunisolaire composée de siècles entiers, est celle de 600 années, qui est aussi composée de 31 périodes de 19, & d'une de 11 années. Quoy-que les Chro-

nologistes ne parlent point de cette période, elle est pourtant une des plus anciennes qui ayent esté inventées.

Antiq.
Jud. l. I.
c. 3.

Josèphe parlant des Patriarches qui ont vécu avant le Deluge, dit que Dieu prolongeoit leur vie, tant à cause de leur vertu, que pour leur donner moyen de perfectionner les Sciences de la Géometrie & de l'Astronomie qu'ils avoient trouvées; ce qu'ils n'auroient pû faire s'ils avoient vécu moins de 600 ans, parce que ce n'est qu'après la révolution de six siècles que s'accomplit la grande année.

Cette grande année qui s'accomplit après six siècles, de laquelle aucun autre Auteur ne parle, ne peut être qu'une période d'années lunisolaires semblable à celle dont les Juifs se sont toujours servis, & à celle dont les Indiens se servent encore aujourd'huy. C'est pourquoy nous avons jugé à propos d'examiner quelle a dû être cette grande année selon les regles Indiennes.

On trouve donc par les regles de la I Section, qu'en 600 années il y a 7200 mois solaires, & 7421 mois lunaires & $\frac{11}{12}$. Il faut négliger icy cette petite fraction; parce que les années lunisolaires finissent avec les mois lunaires, étant composées de mois lunaires entiers.

On trouve par les regles de la Section II, que 7421 mois lunaires comprennent 219146 jours, 11 heures, 57 minutes, 52 secondes:

des: si donc nous composons de jours entiers cette periode, elle doit être de 219146 jours.

600 années Gregoriennes font alternative-ment de 219145 jours, & de 219146 jours: elles s'accordent donc à un demi jour près avec une periode lunisolaire de 600 ans, calculée selon les regles Indiennes.

La seconde periode lunisolaire composée de siecles est celle de 2300 années, qui étant jointe à une de 600, fait une periode plus précise de 2900 années: Et deux periodes de 2300 années, jointes à une periode de 600 années, font une periode lunisolaire de 5200 années, qui est l'intervalle du temps que l'on compte selon la Chronologie d'Eusebe depuis la Creation du monde jusqu'à l'Epoque vulgaire des années de JESUS-CHRIST.

XXIII. Epoque Astronomique des années de JESUS-CHRIST.

CEs periodes lunisolaires, & les deux Epoque des Indiens que nous venons d'examiner, nous montrent comme au doigt l'Epoque admirable des années de JESUS-CHRIST, qui est éloignée de la premiere de ces deux Epoque Indiennes, d'une periode de 600 années moins une periode de 19 années; & qui precede la seconde d'une periode de 600 années, & de deux de 19 années. Ainsi l'année de

JESUS-CHRIST (qui est celle de son Incarnation & de sa Naissance, selon la tradition de l'Eglise, & comme le Pere de Grandamy le justifie dans sa Chronologie Chrestienne, & le Pere Riccioli dans son Astronomie reformée) est aussi une Epoque Astronomique, dans laquelle, suivant les Tables modernes, la conjonction moyenne de la Lune au Soleil arriva le 24 Mars, selon la forme Julienne rétablie un peu après par Auguste, à une heure & demie du matin au meridiem de Jerusalem, le jour même de l'Equinoxe moyen, un Mercredi, qui est le jour de la creation de ces deux Astres.

De Trin.

l. 4. c. 5.

Le jour suivant, 25 Mars, qui selon l'ancienne tradition de l'Eglise rapportée par Saint Augustin, fut le jour même de l'Incarnation de Nôtre-Seigneur, fut aussi le jour de la premiere phase de la Lune; & par consequent il fut le premier jour du mois selon l'usage des Hebreux, & le premier jour de l'Année Sacrée qui par l'institution divine devoit commencer par le premier mois du Printemps, & le premier jour d'une grande année dont l'Epoque naturelle est le concours de l'Equinoxe moyen & de la conjonction moyenne de la Lune avec le Soleil.

Ce concours termina donc les periodes lunisolaires des siècles precedents, & fut une Epoque d'où commença un nouvel ordre de siècles, selon l'oracle de la Sybille rapporté par Virgile en ces termes,

Magnus

Magnus ab integro seclorum nascitur ordo: Eclog. 4.

Jam nova progenies cælo dimittitur alto.

Cet Oracle semble répondre à la Prophetie ^{c. 9. v. 6.} d'Isaïe, *Parvulus natus est nobis*, où ce nouveau né est appelé Dieu & Pere du siecle à venir; *Deus fortis, Pater futuri sæculi.* ^{7.}

Les Interprètes remarquent dans cette Prophetie comme une chose mystérieuse la situation extraordinaire d'un *Mem* final (qui est le caractère numerique de 600) dans ce mot *לכוכה* *ad multiplicandum*, où ce *Mem* final est à la seconde place, sans qu'il y en ait d'autre exemple dans tout le texte de l'Ecriture Sainte, où jamais une lettre finale n'est placée qu'à la fin des mots. Ce caractère numerique de 600 dans cette situation pourroit faire allusion aux periodes de 600 années des Patriarches, lesquelles devoient se terminer à l'accomplissement de la Prophetie qui est l'Epoque d'où nous comptons presentement les années de JESUS-CHRIST.

XXIV. Epoque des Equinoxes Ecclesiastiques, & du cycle vulgaire du nombre d'Or.

LEs Chrétiens des premiers siècles ayant remarqué que les Juifs de ce temps-là avoient oublié les regles anciennes des années Hebraï-

*Euseb. de
Vita Con-
stantini
lib. 3. s. 9.*

ques; de sorte qu'ils celebroident la Pâque deux fois en une année, comme temoigne Constantin le Grand dans la lettre aux Eglises, emprunterent la forme des années Juliennes retablies par Auguste, qui sont distribuées par des périodes de 4 années, dont trois sont communes de 365 jours, & une bissextile de 366 jours, & surpassent les années lunaires de 11 jours. Ils marquerent donc dans le Calendrier Julien le jour de l'Equinoxe & les jours de la Lune avec leur variation, & ils la reglerent les uns par le cycle de 8 années, les autres par le cycle de 19 années; comme il paroît par le reglement du Concile de Cesarée de l'an 196 de JESUS-CHRIST, & par le Canon de Saint Hyppolyte, & par celui de Saint Anatolius. Mais ensuite le Concile de Nicée tenu l'an 325 ayant chargé les Evêques d'Alexandrie, comme les plus versez dans l'Astronomie, de determiner le temps de la Fête de Pâque; ces Prelats se servirent de leur Calendrier Alexandrin, où l'année commençoit par le 29 d'Aoust; & ils prirent pour Epoque des cycles lunaires de 19 années, la premiere année Egyptienne de l'Empire de Diocletien; parce que le dernier jour de l'année precedente, qui fut le 28 d'Août de l'an 284 de JESUS-CHRIST, la nouvelle Lune estoit arrivée près de midy au meridian d'Alexandrie. En comptant de cette Epoque en arriere les cycles de 19 années, on vient au 28 d'Août de l'année qui precede l'Epo-

l'Epoque de JESUS-CHRIST; de forte que la premiere année de JESUS-CHRIST est la seconde année d'un de ces cycles. C'est ainsi que l'on compte ces cycles encore presentement, depuis que Denis le Petit transporta les cycles de la Lune du Calendrier Alexandrin au Calendrier Romain, & qu'il commença à compter les années depuis l'Epoque de JESUS-CHRIST au lieu de les compter de l'Epoque de Diocletien, marquant l'Equinoxe du Printemps au 21 Mars, comme il avoit esté marqué dans l'Epoque Egyptienne.

On auroit pû prendre pour Epoque des cycles lunaires la conjonction equinoxiale de l'année mesme de JESUS-CHRIST plutôt que la conjonction du 28 Août de l'année precedente, & la renouveler après 616 années, qui ramènent les nouvelles Lunes au mesme jour de l'année Julienne, & au mesme jour de la semaine; qui est ce que l'on demandoit de la Periode Victorienne; mais on ne songea qu'à se conformer au reglement des Alexandrins, qui estoit le seul moyen d'accorder l'Eglise Orientale & l'Occidentale. Ainsi ces reglemens ont esté suivis jusqu'au siecle passé; quoiqu'on eût apperceû depuis long-temps que les nouvelles Lunes réglées de la sorte, suivant le cycle de 19 années anticipoient presque d'un jour en 312 années Juliennes, & que les Equinoxes anticipoient environ de 3 jours en 400 de ces années.

XXV. La Periode Solaire Grégorienne de 400 années.

VErs la fin du siècle passé l'anticipation des Equinoxes depuis l'Epoque choisie par les Alexandrins estoit montée à 10 jours : & celle des nouvelles Lunes dans les mêmes années du cycle lunaire continué sans interruption estoit montée à 4 jours : c'est pourquoy on parla en divers Conciles de la maniere de corriger ces defauts ; & enfin le Pape Gregoire XIII après avoir communiqué son dessein aux Princes Chrétiens & aux plus celebres Universitez, & avoir entendu leurs avis, ôta dix jours à l'année 1582, & remit l'Equinoxe au jour de l'année où il avoit esté au temps de l'Epoque choisie par les Deputez du Concile de Nicée.

Il establit aussi une periode de 400 années plus courte de 3 jours que 400 années Juliennes, faisant Communes les centièmes années à la reserve de chaque 400^{me}, à compter depuis l'année 1600 ; ou, ce qui revient à la même chose, à compter depuis l'Epoque de JESUS-CHRIST.

Ces periodes de 400 années Gregoriennes remettent le Soleil aux mêmes points du Zodiaque, aux mêmes jours du mois, & de la semaine, & aux mêmes heures sous le même meridien, la grandeur de l'année estant supposée de 365 jours, 5 heures, 49', 12".

Selon

Selon les observations modernes, aux centièmes bissextiles l'Equinoxe moyen arrive le 21 Mars à 20 heures après midy au meridian de Rome; & la 96^e après la centième bissextile il arrive au 21 Mars 2 heures, 43 minutes après midy, qui est l'Equinoxe qui arrive le plutôt. Mais la 303^e année après la centième bissextile, l'Equinoxe moyen arrive le 23 Mars à 7 heures, 12 minutes après midy, qui est le plus tardif de tous les autres.

Par ces Epoques, & par cette grandeur de l'année, il est aisé de trouver pour tousjours les Equinoxes moyens du Calendrier Gregorien.

XXVI. Règlement des Epactes Grégoriennes.

DAns la correction Gregorienne on n'interrompt pas la suite des cycles de 19 années tirée de l'ancienne Epoque Alexandrine, comme on auroit pû le faire; mais on observa à quel jour de la Lune finit l'année Gregorienne à chaque année du cycle Alexandrin. Ce nombre des jours de la Lune à la fin d'une année est l'Epacte de l'année suivante. On trouva qu'après la correction en la premiere année du cycle, Epacte est 1. Chaque année on l'augmente de 11 jours; mais après la 19 année on l'augmente de 12, ôtant toujours 30 quand elle surpasse ce nombre, & prenant le

reste pour l'Epacte; ce que l'on fait pendant ce siecle.

On observa aussi la variation que les Epactes font de siecle en siecle aux mesmes années du cycle lunaire ancien, & on trouva qu'en 2500 années Juliennes elles augmentent de 8 jours; ce qui suppose le mois lunaire de 29 jours, 12 heures, 44', 3'', 10''', 41''''.

Calend.

Greg. c. 2.

Explic. Ca-

lend. Greg.

c. 11. n. 10.

Mais pour trouver les Epactes Gregoriennes de siecle en siecle, on fit trois Tables differentes dont on ne crut pas pouvoir bien expliquer la construction que dans un Livre à part, qui ne fut achevé que vingt ans après la correction. On crut d'abord que toute la variation des Epactes Gregoriennes estoit renfermée dans une periode de 300000 années: mais cela ne s'estant pas trouvé conforme au projet de la correction, on fut obligé d'avoir recours à des equations difficiles, dont on ne trouva pas aucune periode determinée.

XXVII. Nouvelle Période Lunifolaire & Paschale.

POUR suppléer à ce defect, & trouver sans Tables les Epactes Gregoriennes pour les siecles à venir, nous nous servons d'une periode lunifolaire de 11600 années, qui a pour Epoque la conjonction equinoxiale de l'année de JESUS-CHRIST, & qui ramene les nouvelles Lunes depuis la correction au même jour

jour de l'année Gregorienne, au mesme jour de la semaine, & presqu'à la mesme heure du jour sous le mesme meridien. Suivant cette periode nous donnons à chaque periode de 400 années depuis J E S U S- C H R I S T, 9 jours d'Epacte equinoxiale, en ôtant 29 quand elle surpasse ce nombre; & nous ajoûtons 8 jours à l'Epacte equinoxiale depuis la correction, pour avoir l'Epacte civile Gregorienne, en ôtant 30, quand la somme surpasse ce nombre.

A chaque centième année non-bissextile, nous diminuons l'Epacte equinoxiale de 5 jours à l'égard de la centième precedente, & nous prenons chaque centième année pour Epoque de 5 periodes de 19 années, pour trouver l'augmentation des Epactes pendant un siecle à chaque année du cycle, à la maniere accoustumée.

Ainsi, pour avoir l'Epacte equinoxiale de l'année 1600, qui est éloignée de l'Epoque de J E S U S- C H R I S T de 4 periodes de 400 années, multipliant 4 par 9 on a 36; d'où ayant ôté 29, il reste 7, Epacte equinoxiale de l'année 1600, qui marque que l'Equinoxe moyen de l'année 1600 arriva 7 jours après la moyenne conjonction de la Lune, avec le Soleil: y ajoûtant 8 jours, on a 15, qui est l'Epacte Civile Gregorienne de l'an 1600, comme elle *Expl. Cal.* est marquée dans la Table des Fêtes Mobiles *pag. 4204* Gregoriennes.

Il est evident que l'Epacte equinoxiale de l'année 11600 qui termine cette periode doit être 0. Mais pour le trouver par la mesme methode ; puis que l'année 11600 est éloignée de l'Epoque de JESUS-CHRIST de 29 periodes de 400 années, multipliant 29 par 9, & divisant le produit par 29, on a le quotient 9, & reste 0 pour Epacte equinoxiale : y ajoûtant 8 on a l'Epacte Civile Gregorienne de l'année 11600 qui sera 8, comme Clavius l'a trouvé par les Tables Gregoriennes, à la page 168 de l'Explication du Calendrier. Ce qui fait voir la conformité des Epactes des siecles à venir trouvées par le moyen de cette periode d'une maniere si aisée, avec les Epactes Gregoriennes trouvées par le moyen de trois Tables du Calendrier Gregorien.

Si l'on demande aussi les heures & les minutes de ces Epactes equinoxiales aux 400^{es} années ; on y ajoûtera toujours 8 heures, & de plus ; & d'autant d'heures qu'il y a de jours entiers dans l'Epacte, & un tiers d'autant de minutes. Ainsi pour l'an 1600, dont l'Epacte equinoxiale est de 7 jours ; un tiers de 7 heures est 2^h, 20' : un dixième est 0^h, 42' : un tiers de 7 minutes est 2' : la somme ajoûtée à 7 jours 8 heures fait 7 jours 11^h, 4', Epacte equinoxiale de l'an 1600.

Otant cette Epacte du temps de l'equinoxe moyen, qui en 1600 arrive le 21 Mars à 20^h après midy à Rome, on aura la moyenne
con-

conjonction precedente au 14 Mars à 8^h, 56': y ajoûtant un demy mois lunaire qui est de 14 jours, 18^h, 22', on trouvera l'opposition moyenne au 29 Mars à 3^h, 18'. Dans la Table des Fêtes mobiles où l'on néglige les minutes, elle est marquée au 29 Mars à 3 heures.

*Expl. Cal.
pag. 420.*

Pour avoir à heures & minutes l'Épacte Equinoxiale aux centièmes non-bissextils, on ôtera à l'Épacte trouvée dans la centième bissextile precedente 5 jours, 2^h, 12' pour la premiere, le double pour la seconde, le triple pour la troisième (empruntant un mois de 29 jours 12^h, 44', s'il le faut) & on aura l'Épacte à la centième proposée, dont on se servira comme dans l'exemple precedent, la comparant avec l'Equinoxe moyen de la même année.

Par cette methode on trouvera les oppositions moyennes aux centièmes années non-bissextils un jour avant qu'elles ne sont marquées depuis l'an 1700 jusqu'à l'an 5000 dans la Table des Fêtes mobiles qui est dans le livre de l'Explication du Calendrier, où elles sont marquées un jour plus tard que les hypothèses mêmes Gregoriennes ne demandent. Ce qui est arrivé aussi dans les preceptes, & dans les exemples de trouver les progrès des nouvelles & pleines Lunes, & dans les Epques des centièmes années non-bissextils, & dans tous les calculs qui en sont tirez;

*Expl. Cal.
à pag.
424. ad
561.
Pag. 201.
284.
Ap. 596.
ad p. 609.
Pag. 634.*

comme l'on reconnoît en comparant ensemble les pleines Lunes calculées dans la même Table, dont l'anticipation, qui d'une année commune à un autre commune doit toujours estre de 10 jours, 15 heures, s'y trouve tantost de 9 jours, 15 heures, comme de l'an 1699 à l'an 1700; tantost de 11 jours, 15 heures, comme de l'an 1700 à l'an 1701; & ainsi de même aux autres centièmes non-bissextils.

*Expl. Cal.
pag. 595.*

Il y eut sur ce sujet des differends qui donnerent occasion d'examiner avec soin le progrès des nouvelles Lunes d'une centième Gregorienne à l'autre; & néanmoins ces contestations ne furent pas capables de développer pour lors les vraies differences qu'il y a entre diverses centièmes communes, & bissextils. Mais comme ces calculs des pleines Lunes n'ont esté faits que pour examiner les Epactes qui estoient réglées d'ailleurs, les differends ne tombent que sur l'examen, qui estant rectifié, fait voir la justesse de ces Epactes Gregorienes plus grande que les Auteurs mêmes de la correction ne la supposoient.

C'est une chose digne de remarque que les hypotheses Astronomiques du Calendrier Gregorien se trouvent présentement plus conformes aux mouvemens celestes que l'on ne les supposoit au temps même de la correction; car comme il paroît par le projet que le Pape Gregoire XIII. envoya aux Princes Chrétiens l'an 1577, on se proposa de suivre dans le

le reglement des années les Tables Alphonfines qu'on jugeoit estre preferables aux autres; mais pour retrancher trois jours à 400 années Juliennes, on fut obligé de supposer l'année solaire plus courte de quelques secondes que l'Alphonfine, & de preferer cette commodité à une plus grande justesse : & néanmoins tous les Astronomes qui ont depuis conferé les observations modernes avec les anciennes, ont trouvé que l'année Tropicque est en effet un peu plus courte que l'Alphonfine, quoy-qu'ils ne soient pas d'accord dans la difference précise.

La grandeur du mois lunaire qui résulte de l'hypothese Gregorienne de l'équation des Epactes qui est de 8 jours en 2500 années Juliennes, est aussi plus conforme aux Astronomes modernes, que le mois lunaire des Alphonfines; & la disposition des Epactes Gregoriennes, & les nouvelles & pleines Lunes qui en resultent, sont aussi souvent plus précises que ceux mêmes qui donnerent la dernière main à la correction ne pretendoient.

Enfin, tout le Systême du Calendrier Gregorien a des beautez qui n'ont pas esté con-nuës par ceux mêmes qui en ont esté les Auteurs, comme est celle de donner les Epactes conformes à celles qui se trouvent par la grande Periode Lunisolaire qui a pour Epoque l'année même de J E S U S - C H R I S T, & le jour même, qui selon la tradition ancienne, pre-

precede immediatement le jour de l'Incarnation; d'où l'on peut tirer les Equinoxes & les nouvelles Lunes avec plus de facilité que de l'Epoque Egyptienne du nombre d'Or, dont on a voulu en quelque maniere garder le rapport.

*Expl. Cal.
pag. 4.*

Il eût esté à souhaiter que, puisque dans le projet envoyé aux Princes Chrestiens & aux Universitez on proposa de retrancher de l'année Julienne sur la fin du siècle passé 10 ou 13 jours; on en eût retranché 12, qui est la difference entre 1600 années Juliennes & 1600 années Gregoriennes, pour mettre les Equinoxes aux mêmes jours de l'année Gregorienne qu'ils estoient dans l'année Julienne, selon la forme rétablie par Auguste, dans l'Epoque même de JESUS-CHRIST, plutôt que de les remettre aux jours où ils estoient au temps de l'Epoque étrangere choisie par les Alexandrins pour leur commodité particulière: & qu'au lieu de regler les Epactes par le cycle defectueux des Alexandrins, & de chercher des équations & des corrections pour les Epactes portées par ce cycle, on eût aussi pris garde à la grande Periode Lunisolaire de 11600 années, que nous venons de proposer, qui donne immediatement les vrais jours des Epactes; qui ramene les nouvelles Lunes au même jour de l'année & de la semaine, & qui a une Epoque la plus auguste & la plus memorable parmi les Chrestiens que l'on puisse imaginer.

Je ne doute point que si on eût trouvé dès ce temps-là cette période que nous venons de proposer, on ne l'eût employée non-seulement par l'excellence de son époque, mais aussi parce que la grandeur du mois qu'elle suppose est autant conforme aux Tables Alphonfines, que la grandeur de l'année qu'ils établirent pour se conformer à ces Tables le plus que la commodité du calcul le permettoit.

Par cette période est composée de 143472 mois lunaires, & de 4236813 jours naturels; & par conséquent elle suppose le mois lunaire de 29 jours, 12^h, 44', 3'', 5''', 28''''', 48''''', 20''''''; & les Tables Alphonfines le supposent de 29 jours, 12^h, 44', 3'', 2''', 58''''', 51''''', qui est plus court de 2''', que celui de nôtre période.

Selon Tycho Brahé, le mois lunaire est de 29 jours, 12^h, 44', 3'', 8''', 29''''', 46''''', 48''''', qui excède le nôtre de 3''; ainsi ce mois est moyen entre celui d'Alphonse & celui de Tycho Brahé.

C'est pourquoy cette grande période composée d'un nombre de ces mois entiers, & d'un nombre de périodes Gregoriennes de 400 années, & par conséquent de semaines entières, & de jours entiers, pourroit estre proposée pour servir comme de regle à comparer ensemble toutes les autres périodes, & pour y rapporter les temps avant & après l'Epoque de JESUS-CHRIST, laquelle seroit la fin
de

de la premiere de nos periodes & le commencement de la seconde : & comme cette grande periode a esté inventée dans les exercices qui se font à l'Academie Royale des Sciences & à l'Observatoire Royal, sous la protection & par les ordres du Roy ; il semble que si la periode Julianne a pris son nom de Jules Cesar, & la Gregorienne de Gregoire XIII, celle-cy pourroit à aussi juste titre estre nommée la PERIODE LUNISOLAIRE DE LOUIS LE GRAND.

Notez, que ce qui est dit au commencement de la page 121, que dans cet Extrait les nombres sont écrits de haut en bas à la maniere des Chinois, se doit entendre qu'ils mettent la somme des minutes sous celle des degrés, celle des secondes sous celle des minutes, celle des tierces sous celle des secondes, & ainsi de suite, comme nous mettons les sommes les unes sous les autres, lorsque nous en voulons faire l'addition : mais dans chaque somme particuliere, soit des degrés, soit des minutes, secondes, tierces, ou autres, les chiffres sont rangés dans cet Extrait selon nôtre maniere de les ranger.

Notez, aussi que le mot de Souriat, qui se trouve page 134 & ailleurs, est le nom du Soleil dans la langue savante de Paliacate, & que le mot aatit, qui se trouve pag. 139 est encore le nom du Soleil, mais dans la langue Balie,

Balie, & aussi dans la langue vulgaire de Palacate, comme il a esté remarqué cy-dessus au chapitre des noms, des jours, des Mois, & des Années.

F I N.

*Le Probleme des Quarrés Magiques
selon les Indiens.*

CE Probleme est tel :

Un quarré estant divisé en autant de petits quarrés égaux que l'on voudra, il faut remplir les petits quarrés d'autant de nombres donnés en progression Arithmetique, de telle sorte que les nombres des petits quarrés de chaque rang, soit de haut en bas, soit de droit à gauche, & ceux des diametres facent toujours une même somme.

Or afin qu'un quarré soit divisé en petits quarrés égaux, il faut qu'il y ait autant de rangs de petits quarrés, qu'il y aura de petits quarrés à chaque rang.

J'appelleray les petits quarrés des *cases*, & les rangs de haut en bas des *montants*, & ceux de droit à gauche des *gisants*; & le mot de *rang* marquera également les montants & les gisants.

J'ay dit que les cases doivent estre remplies de nombres en progression Arithmetique, & parce

parce que toute progression arithmetique est indifferente pour ce Probleme, je prendray la naturelle pour exemple, & je prendray l'unité pour le premier nombre de la progression.

Voicy donc les deux premiers exemples savoir le quarré de neuf cases, & celui de 16, remplis, l'un des neuf premiers nombres depuis l'unité jusqu'à neuf, des seize premiers nombres depuis l'unité jusqu'à 16 : de telle sorte que dans le quarré de 9 cases la somme de chaque montant, & celle de chaque gisant est 15, & celle de chaque diametre aussi 15 : & que dans celui de 16 cases la somme de chaque montant, & celle de chaque gisant est 16, & celle de chaque diametre aussi 16.

4	9	2
—	—	—
3	5	7
—	—	—
8	1	6

1	15	14	4
—	—	—	—
12	6	7	9
—	—	—	—
8	10	11	5
—	—	—	—
13	3	2	16

On appelle ce Probleme les quarrés Magiques, parce qu'Agrippa dans son second Livre de *Occultâ Philosophiâ*, chap. 22. nous apprend qu'on s'en est servi comme de Talismans, après les avoir fait graver sur des lames de divers métaux : l'adresse qu'il y a à ranger les nombres de cette maniere, ayant paru.

parû assez merveilleuse aux ignorants, pour en attribuer l'invention à des esprits supérieurs à l'homme. Agrippa a donné non seulement les deux quarrés precedents, mais les cinq d'ensuite, qui sont ceux de 25, de 36, de 49, de 64, & de 81 cases: & il dit que ces sept quarrés ont esté consacrez aux sept Planetes. Les Arithmeticiens de ces temps-cy les ont regardez comme un jeu d'Arithmetique, & non comme un mystere de magie: & ils ont cherché des methodes generales pour les ranger.

Le premier que je sache qui y ait travaillé a esté Gaspar Bachet de Meziriac, Mathématicien celebre par ses Savants Commentaires sur Diophante. Il trouva une Methode ingenieuse pour les quarrés impairs, c'est à dire pour ceux, qui ont un nombre des cases impairs: mais il n'en pût trouver pour les quarrés pairs. C'est dans un livre *in 8°*, qu'il a intitulé, Problemes-plaisants par nombres.

Mr. Vincent dont j'ay souvent parlé dans ma Relation, me voyant un jour, dans le Vaisseau pendant nôtre retour, ranger par amusement des quarrés magiques à la maniere de Bachet, me dit que les Indiens de Suratte les rangeoient avec bien plus de facilité, & m'enseignèrent leur methode pour les quarrés impairs seulement, ayant, disoit-il oublié celle des pairs.

Le premier quarré qui est celui de 9 cases
reve-

revenoit au quarré d'Agrippa , il estoit seulement renversé : mais les autres quarrés impairs estoient essentiellement differents de ceux d'Agrippa. Il rangeoit les nombres dans les cases tout d'un coup , & sans hésiter , & j'espere qu'on ne desapprouvera pas que je donne les regles , & la demonstration de cette methode , qui est surprenante par son extreme facilité à executer une chose , qui a paru difficile à tous nos Mathematiciens.

1°. Après avoir divisé le quarré total en ses petits quarez , on y place les nombres selon leur ordre naturel , je veux dire en commençant par l'unité , & en continuant par 2, 3, 4, & par tous les autres nombres de suite , & l'on place l'unité , ou le premier nombre de la progression arithmetique donnée , à la case du milieu du gifant d'en haut.

2°. Quand on a mis un nombre dans la plus haute case d'un montant , on met le nombre suivant dans la plus basse case du montant qui suit vers la droite : c'est à dire que du gifant d'en haut on descend tout d'un coup à celui d'en bas.

3°. Quand on a placé un nombre dans la dernière case d'un gifant , on place le suivant dans la première case du gifant immédiatement supérieur , c'est à dire que du dernier montant à droit on revient tout d'un coup à gauche au premier montant.

4°. En toute autre rencontre après avoir placé

placé un nombre, on place les suivans dans les cases qui suivent diametralement ou en écharpe de bas en haut & de la gauche à la droite, jusqu'à ce qu'on arrive à l'une des cases du gifant d'en haut, ou du dernier montant à droit.

5°. Quand on trouve le chemin bouché par quelque case déjà remplie de quelque nombre, alors on prend la case immédiatement au dessous de celle qu'on vient de remplir, & l'on continuë comme auparavant diametralement de bas en haut & de la gauche à la droite.

Ce peu de regles aisées à retenir suffisent à ranger tous les quarrés impairs generalement. Un exemple les va rendre plus intelligibles.

17	24	1	8	15
—	—	—	—	—
23	5	7	14	16
—	—	—	—	—
4	6	13	20	22
—	—	—	—	—
10	12	19	21	3
—	—	—	—	—
11	18	25	2	9

Ce quarré est essentiellement different de celui d'Agrippa: la Methode de Bachet ne s'y accommode pas aisement; & au contraire la

Me-

Methode Indienne peut aisement donner les quarrés d'Agrippa en la changeant en quelque chose.

1°. On place l'unité dans la case, qui est immédiatement sous celle du centre, & l'on poursuit diametralement de haut en bas, & de la gauche à la droite.

2°. De la plus basse case d'un montant on passe à la plus haute case du montant qui suit à droit; & de la derniere case d'un gisant on revient à gauche à la premiere case du gisant immédiatement inferieur.

3°. Quand le chemin est interrompu, on reprend deux cases au dessous de celle qu'on vient de remplir; & s'il ne reste point de case au dessous, ou qu'il n'en reste qu'une la premiere case du même montant, est censée revenir en ordre après la derniere, comme si elle estoit en effet au dessous de la plus basse.

Exemple tiré d'Agrippa.

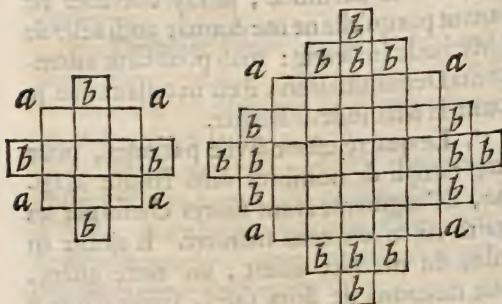
11	24	7	20	3
—	—	—	—	—
4	12	25	8	16
—	—	—	—	—
17	5	13	21	9
—	—	—	—	—
10	18	1	14	22
—	—	—	—	—
23	6	19	2	15

Comme

Comme Bachet n'a pas donné la démonstration de sa Methode, je l'ay cherchée ne doutant pas qu'elle ne me donnât aussi celle de la Methode Indienne : mais pour faire entendre ma Demonstration, il est necessaire que je donne la Methode de Bachet.

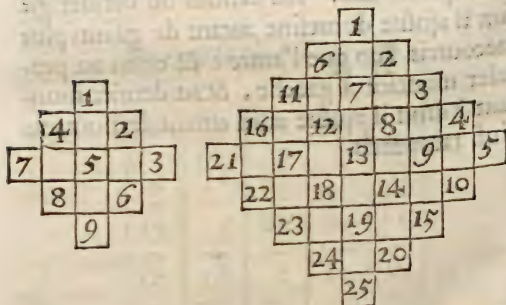
1°. Le quarré estant divisé par cases, pour estre rempli de nombres dans l'ordre Magique, il l'augmente avant toutes choses par les quatre côtez en cette maniere. Il ajoûte au dessus du premier gisant, un autre gisant, mais raccourci de deux cases, savoir d'une à chaque bout. Sur ce premier gisant raccourci il en ajoûte un second raccourci de deux nouvelles cases. Au second il en ajoûte un troisième plus raccourci que le precedent, au troisième un quatrième, & ainsi de suite, s'il est necessaire, jusqu'à ce que le dernier gisant n'ait qu'une case. Au dessous du dernier gisant il ajoûte de mesme autant de gisants plus raccourcis l'un que l'autre : & enfin au premier montant à gauche, & au dernier montant à droit il ajoûte aussi autant de montants ainsi raccourcis.

E X E M P L E S.



a a sont les quarrés de 9 & de 25 cases *b b* sont les cases d'augmentation.

Le quarré estant ainsi augmenté Bachet y place les nombres suivant l'ordre naturel tant des nombres que des cases, en la maniere suivante.



Dans cette disposition on voit que les cases du veritable quarré sont alternativement pleines,

nes , & alternativement vuides , & que ses deux diametres sont entierement pleins. Or les cases pleines ne reçoivent aucun changement dans la suite de l'operation , & les diametres demeurent toujours tels qu'ils sont par position dans le quarré augmenté : mais pour les cases du veritable quarré , qui sont encore vuides , elles se doivent remplir des nombres , qui sont dans les cases d'augmentation , en transportant en bas ceux d'enhaut , & en haut ceux d'en bas , chacun dans son montant ; ceux de la droite à la gauche & ceux de la gauche à la droite , chacun dans son gisant , & tous à autant de cases , qu'il y en a dans le côté du veritable quarré. Ainsi dans le quarré de 9 cases , qui n'en a que trois dans son côté , l'unité qui est dans la case d'augmentation d'en haut , se transporte à la troisième case au dessous dans le même montant , 9 qui est dans la case d'augmentation d'en bas se transporte à la troisième case au dessus dans le même montant. 3 qui est à la case d'augmentation à droit , se transporte à gauche à la troisième case dans le même gisant : & enfin 7 qui est dans la case d'augmentation à gauche se transporte à droit à la troisième case dans le même gisant.

De même dans le quarré de 25 cases , qui en a 5 dans son côté , les nombres , qui sont dans les cases d'augmentation d'enhaut descendent 5 cases au dessous chacun dans son montant. Ceux des cases d'augmentation d'en

bas montent cinq cases au dessus chacun dans son montant. Ceux des cases d'augmentation à droit passent 5 cases à gauche chacun dans son gisant; & ceux des cases d'augmentation à gauche passent 5 cases à droit, chacun aussi dans son gisant. Il en doit estre de mesme dans tous les autres quarrés à proportion, & par là ils deviendront tous Magiques.

Définitions.

1°. Dans le quarré augmenté de Bachet, les rangs d'augmentation seront appelés *complements* des rangs du veritable quarré, dans lesquels les nombres des rangs d'augmentation doivent estre transportés: & les rangs, qui doivent recevoir des complements, seront appelés rangs *défaillants*. Or comme par la Methode de Bachet chaque nombre des cases d'augmentation se doit transporter à autant de cases, qu'il y en a dans le côté du veritable quarré, il s'ensuit que chaque rang defaillant est autant éloigné de son complement, qu'il y a de cases dans le côté du veritable quarré.

2°. Parce que le veritable quarré, c'est-à-dire celuy qu'il faut remplir de nombres selon l'ordre Magique, est toujours compris dans le quarré augmenté, je le considereray dans le quarré augmenté, & j'appelleray ses rangs & ses diametres, les rangs & les diametres du veritable quarré: mais ses rangs, soit gisants, soit

soit montants, comprendront les cases d'augmentation, qu'ils ont aux deux bouts; parce que les nombres qui sont dans les cases d'augmentation, ne sortent ny de leur gisant ny de leur montant, quand on les transporte dans les cases du veritable quarré selon la Methode de Bachet.

3°. Les Diametres du quarré augmenté sont le montant moyen, & le gisant moyen du veritable quarré, & ce sont les seuls rangs; qui ne sont pas defaillants, & qui ne reçoivent point de complement. Ils n'acquierent, & ne perdent aucun nombre dans l'operation de Bachet: ils souffrent seulement le transport de leurs nombres de quelques-unes de leurs cases en d'autres.

4°. Comme le quarré augmenté a des rangs d'un autre sens, que ne sont les rangs du veritable quarré, je les appelleray *bandes* & *barres*. Les bandes descendent de la gauche à la droite, comme celle où sont les nombres 1, 2, 3, 4, 5, dans l'exemple precedent, les barres descendent de la droite à la gauche, comme celle, où sont les nombres 1, 6, 11, 16, 21, dans le même exemple.

Préparation à la Démonstration.

Le Probleme des quarrés Magiques consiste en deux choses. La premiere est que châque gisant & châque montant fassent même somme, & la seconde que châque diametre fasse

aussi cette même somme. Je ne parleray pas d'abord de cette dernière condition, non plus que si je ne la cherchois pas. Et parce que pour parvenir à la première, il n'est pas nécessaire que tous les nombres, qui doivent remplir un quarré Magique, soient en proportion Arithmétique continuë, mais qu'il suffit que les nombres d'une bande soient arithmétiquement proportionnaux avec ceux de toute autre bande, je marqueray les premiers nombres de chaque bande par les lettres de l'Alphabeth latin, & les différences entre les nombres d'une même bande par les lettres de l'Alphabeth grec : & afin que les nombres d'une bande soient arithmétiquement proportionnaux aux nombres de toute autre bande, je marqueray

				a			
			b		ω+a		
		c		ω+b		γ+a	
	d		ω+c		γ+b		χ+a
e		ω+d		γ+c		χ+b	φ+a
	ω+e		γ+d		χ+c		φ+b
		γ+e		χ+d		φ+c	
			χ+e		φ+d		
				φ+e			

les differences des nombres de chaque bande par les mêmes lettres grecques.

1°. Rien n'empêche qu'on ne mette le signe \rightarrow au lieu du signe \rightarrow , ou devant toutes les differences, ou devant quelques-unes, pourvu que le même signe soit devant la même difference en chaque bande : car ainsi la proportion arithmetique ne sera point alterée.

2°. Plus un quarré sera grand, plus il aura de lettres latines, & de lettres grecques : mais chaque bande n'aura jamais qu'une lettre latine, & toutes les lettres grecques ; & la lettre latine sera differente en chaque bande. Chaque barre au contraire aura toutes les lettres latines, & toutes hormis la premiere auront une lettre grecque, qui sera differente en chaque barre.

Démonstration.

De-là il s'ensuit 1°. que les Diametres du quarré augmenté ont chacun toutes les lettres latines & toutes les grecques, parce qu'ils ont chacun une case de chaque bande, & une case de chaque barre, & que les cases de chaque bande leur donnent toutes les lettres latines, & les cases de chaque barre toutes les grecques. La somme donc de ces deux diametres est la même, savoir celle de toutes les lettres tant grecques que latines prises une fois. Or ces deux diametres font un montant & un gisant dans le quarré Magique, parce que dans l'ope-

ration de Bachet leur somme ne change point par la perte ou par l'acquisition de quelque nombre, comme je l'ay déjà remarqué.

2°. Comme les rangs du veritable quarré, soit gisants, soit montants, sont autant éloignez de leurs complements, qu'il y a de cases dans le côté du veritable quarré, il s'ensuit que les bandes, & les barres, qui commencent par un complement ou au dessus de ce complement, n'atteignent point, c'est-à-dire n'ont point de case au rang defaillant de ce complement; & que les bandes & les barres qui commencent par un rang defaillant ou au dessus, n'ont point de case dans son complement: donc les lettres du rang defaillant sont toutes differentes de celles des complements, parce que differentes bandes ont differentes lettres latines, & que differentes barres ont differentes lettres grecques. Mais parce que toutes les bandes & toutes les barres ont chacune une case dans tous les rangs defaillants ou dans leurs complements: donc quelque rang defaillant que ce soit, aura toutes les lettres, quand il aura reçu son complement il aura toutes les latines, parce que toutes les bandes passant par tout rang defaillant, ou par son complement y laissent toutes les lettres latines, & il aura toutes les grecques, parce que toutes les barres passant aussi par tout rang defaillant ou par son complement y laissent toutes les lettres grecques. Et ainsi tous les
rangs

rangs defaillants feront meſme ſomme dans le quarré Magique, & la meſme ſomme que les diametres du quarré augmenté, qui ſont les deux ſeuls rangs non-defaillants du veritable quarré.

Que cette Méthode ne peut convenir aux quarrés pairs.

La Demonſtration que je viens de donner, convient aux quarrés pairs, comme aux impairs, en ce que dans le quarré augmenté pair, tout rang defaillant & ſon complement font la ſomme qu'un rang du quarré Magique doit faire : mais il y a cet inconvenient aux quarrés pairs, que les nombres des caſes d'augmentation trouvent remplies par d'autres nombres, les caſes du veritable quarré qu'ils devroient remplir : parce que toute caſe eſt pleine, qui vient en rang pair après une caſe pleine, & que dans les quarrés pairs les caſes des rangs defaillants viennent en rang pair après celles des complements, les rangs defaillants eſtant autant éloignez des complements, que le côté du quarré a des caſes, & le côté de tout quarré pair ayant ſes caſes en nombre pair.

Des Diametres des quarrés Magiques impairs.

Il eſt clair par l'operation de Bachet, qu'il eſt clair que les diametres ſont tels qu'ils doivent eſtre par la ſeule poſition des nombres

dans le quarré augmenté: & cela fera toujours vray pourvû seulement que l'on suppose que le nombre de la case du milieu de chaque bande soit moyen arithmetique-proportionnel entre les autres nombres de la même bande pris deux à deux: condition, qui est naturellement renfermée dans le Probleme ordinaire des quarrés Magiques, où l'on demande que tous les nombres soient en proportion arithmetique continuë. *Alternando* le nombre moyen de chaque barre sera aussi moyen arithmetique-proportionnel entre tous les nombres de la même barre pris deux à deux: & par là chaque *moyen* pris autant de fois qu'il y a de cases dans la bande ou dans la barre, ce qui est tout un, fera égal à la somme totale de la bande ou de la barre. Donc tous les *moyens* des bandes pris autant de fois qu'il y a de cases dans chaque bande, ou, ce qui est tout un, dans le côté du quarré, seront égaux à la somme totale du quarré: donc pris une fois seulement, ils seront égaux à la somme de l'un des rangs du quarré Magique: & il en sera de même des *moyens* des barres: & parce que les moyens des bandes font un diametre, & les moyens des barres l'autre, il est prouvé que les diametres seront justes par la seule position des nombres dans le quarré augmenté, pourvû que chaque *moyen* de bande soit moyen arithmetique-proportionnel entre tous les nombres de la bande pris deux à deux.

Au reste comme il n'y a dans les quarrés augmentez pairs, ny véritable quarré, ny diametres du veritable quarré, parce que les bandes des quarrés pairs n'ont pas un nombre *moyen*, c'est encore une raison, qui fait que cette Methode ne se peut accommoder aux quarrés pairs.

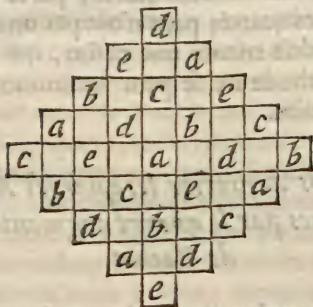
Moyens de varier les quarrés Magiques par le quarré augmenté de Bachet.

1°. En variant l'ordre des nombres dans les bandes, ou dans les barres, pourvû que l'ordre qu'on prendra soit le même dans toutes les bandes, ou le même dans toutes les barres, afin que dans cet ordre les nombres d'une bande ou d'une barre soient arithmetiquement proportionnels à ceux de toute autre bande ou barre : mais il faut qu'aucun des diametres ne perde aucun de ses nombres.

2°. Ou bien (ce qui reviendra au même) en variant l'ordre des bandes entre elles, & celui des barres entre elles dans le quarré augmenté : car cela ne trouble pas la proportion arithmetique qui est le fondement de la Demonstration precedente : mais il faut se souvenir de laisser toujours en leur place la bande & la barre, qui font les deux diametres.

3°. En ne mettant pas le premier nombre

de chaque bande dans la premiere case de chaque bande: par exemple:



d, a, e, c, b, sont les cinq lettres de la premiere bande, dont l'ordre est arbitraire, & la lettre *d*, qui est à la premiere case de cette premiere bande, ne se trouve à la premiere case d'aucune autre bande: mais à la quatrième case de la deuxième bande, à la deuxième de la troisième, à la cinquième de la quatrième, & à la troisième de la cinquième. D'ailleurs la suite ou l'ordre des lettres doit être le même dans chaque bande. Mais parce qu'aux bandes où la lettre *d* est dans une case plus basse que la premiere, il ne reste plus assez de cases au dessous, pour mettre toutes les autres lettres de suite, les premieres cases des bandes reviennent en ordre après les dernieres, & sont en ce cas-là censées les dernieres cases de leurs bandes. Circonstance qu'il faut bien retenir.

Si donc on dispose dans un quarré augmenté les nombres dans chaque bande, comme j'ay disposé dans les bandes de ce quarré-cy les lettres *a, b, c, d, e*, & que l'on continue d'operer comme Bachet, c'est-à-dire de transporter, comme il fait, les nombres des cases d'augmentation dans les cases vuides du veritable quarré, le veritable quarré sera Magique au moins quand aux rangs, soit gisants, soit montants, car je ne parle pas encore des diametres.

J'appelleray cases capitales, celles où se trouvent les lettres pareilles, à la lettre qu'on met dans la premiere case de la premiere bande, que j'appelleray premiere case capitale.

Préparation à la Démonstration.

1°. Il faut observer en disposant ces lettres, qu'après avoir choisi la case capitale de la seconde bande près d'une lettre de la premiere bande que j'appelleray lettre d'indication, de telle sorte que cette seconde case capitale soit aussi la seconde case de la barre qui commence par cette lettre d'indication, on choisisse la case capitale de la troisième bande, auprès de la lettre de la seconde bande, pareille à la premiere lettre d'indication, de telle sorte que cette troisième case capitale soit la 3^e de la barre où sera la seconde lettre d'indication. On déterminera de même la case capitale de

chaque bande auprès de la lettre d'indication de la bande precedente. D'où il s'ensuit qu'il y a autant de cases capitales que de bandes, & pas davantage.

Il s'ensuit aussi que non seulement la lettre *d* est toujours sous la lettre *c* dans une même barre, mais que toutes les autres lettres sont toujours sous les mêmes lettres dans les mêmes barres, & que les lettres ont aussi un même ordre dans toutes les barres, comme elles en ont un même dans toutes les bandes, quoy que l'ordre des lettres dans les barres ne soit pas le même que l'ordre des lettres dans les bandes.

1°. Le choix de la case capitale de la deuxième bande qui détermine celui des autres, n'est pas entièrement arbitraire. Pour le regler il faut avoir égard au nombre des rangs du véritable quarré, qui est le nombre 5 dans l'exemple precedent, & qui est toujours la racine quarrée du nombre, qui exprime la multitude des cases du véritable quarré, & ainsi je l'appelleray la racine du quarré.

Prenez donc un nombre à votre choix, pourvû néanmoins qu'il soit moindre que la racine du quarré, & premier à cette même racine, & qu'en y ajoutant deux points, il soit encore premier à la même racine du quarré: ce sera par ce nombre, que nous déterminerons le choix de la seconde case capitale: & appellons-le nombre déterminant.

La seconde case capitale ne doit pas estre la seconde case de la seconde bande, parce que cette seconde case se trouve dans le diametre montant du quarré augmenté, & qu'il ne doit y avoir deux lettres pareilles dans aucun des diametres du quarré augmenté : & ainsi comme la premiere case capitale est déjà dans le diametre montant, la seconde n'y peut estre. Il faut au contraire que la case, que vous choisirez dans la seconde bande, pour seconde capitale, s'éloigne autant de la seconde case du diametre montant, que vôtre nombre déterminant aura d'unitéz, & en même temps vôtre seconde capitale, sera éloignée de la premiere case capitale d'autant de gisants, que vôtre nombre déterminant $\div 2$ aura d'unitéz. Ainsi dans l'exemple precedent la seconde case capitale savoir la case de la seconde bande, où est la lettre *d*, est la seconde case après celle, qui est dans le diametre montant, & elle est dans le quatrième gisant au dessous de la premiere case capitale, qui toute seule est regardée comme un gisant, & le nombre 2, qui détermine cette seconde case capitale, est premier à 5, qui est la racine du quarré, & $2 \div 2$ c'est-à-dire 1, est encore premier à 5, la troisième case de la seconde bande est donc la premiere, qui s'éloigne du diametre montant, & c'est par celle-là qu'il faut commencer de conter l'éloignement des autres: de sorte que la premiere case de cette

seconde

seconde bande est en ce sens-là la plus éloignée de la seconde case, quoy qu'à conter d'un sens contraire elle la touche.

Vous pouvez donc dans l'exemple precedent, où la racine du quarré est 5, prendre ou 1 ou 2, ou 4, qui vous donnent trois cases différentes, dont vous pourrez faire vôtre seconde case capitale, 1 est premier à 5, & $1 + 2$, c'est-à-dire 3 est aussi premiere à 5, & 1 vous donnera la case où est *b*, distante de trois gisants de la premiere case capitale. 2 est premier à 5, & $2 + 2$ c'est-à-dire 4 est aussi premier à 5, & 2 vous donnera la case où est *d*, distante de 4 gisants de la premiere case capitale. 3 est aussi premier à 5, mais parce que $3 + 2$ c'est-à-dire 5 n'est pas premier à 5, 3 ne vous peut donner en cet exemple, qu'une fausse case capitale. 4 est premier à 5, & $4 + 2$ c'est-à-dire 6 est aussi premier à 5, mais de 6 il faut ôter 5 qui est la racine, & il restera 1. Et 4 vous donnera la case où est *e*, la quatrième en éloignement de la case du diametre montant, & a un gisant près de la premiere capitale. Le nombre 4 vous donnera donc l'arrangement de Bacher, qui a mis toutes les cases capitales dans la premiere barre : & toutes les fois que vous prendrez pour nombre déterminant, un nombre moindre de l'unité, que la racine du quarré, vous tomberez dans l'arrangement de Bacher.

3°. De-là il s'ensuit que le Diametre montant n'aura aucune autre case capitale, que la premiere, qu'il a déjà, & qu'ainsi il n'aura pas deux fois la lettre, qui sera dans les cases capitales. Pour le prouver supposons que nos bandes soient assez allongées vers la droite, pour faire autant de nouveaux montants, que nous voudrons; & marquons le premier montant, qui sera autant éloigné du diametre montant, que la racine du quarré a d'unités: c'est-à-dire qui sera le cinquième à droit du diametre montant, si la racine du quarré est 5. Et à pareille distance de ce premier montant marqué, marquons en un second, & puis un troisième, & un quatrième, toujours à pareille distance l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'il y ait autant de montants marquez que le nombre déterminant aura d'unités. En ce cas-là comme le nombre déterminant & la racine du quarré sont premiers entre eux, le dernier montant marqué sera le seul, dont la distance à la prendre depuis le diametre montant, soit divisible par le nombre déterminant.

Supposons aussi, que maintenant que les bandes sont assez longues, on y marque les cases capitales tout de suite, & sans revenir jamais aux premieres cases des bandes, comme il falloit faire avant que les bandes fussent allongées, parce qu'alors elles n'avoient pas assez de cases après la capitale, pour recevoir toutes

tes les lettres de suite. Je dis que dans ces suppositions, nul de ces montants marquez n'aura de case capitale si-non le dernier : parce qu'il est le seul montant marqué dont la distance depuis le diametre montant jusqu'à luy, est divisible par le nombre déterminant : car comme les montants, où sont les cases capitales, sont autant éloignez (savoir le premier du diametre montant, le second du premier, le troisieme du second, & ainsi de suite) que le nombre déterminant a d'unités, il s'ensuit que nul montant n'a de case capitale que la distance, depuis le diametre montant jusqu'à luy, ne soit divisible par le nombre déterminant. Il demeure donc prouvé que nul montant marqué horsmis le dernier n'aura de case capitale : & la case capitale qu'il aura sera la premiere au delà du nombre des cases nécessaires à vôtre quarré augmenté, parce qu'en content la premiere case capitale, il y en aura autant d'autres avant celle-cy, que la racine du quarré a d'unitéz.

Or quand vous marquez les cases capitales dans un quarré augmenté selon la methode que j'en ay donnée cy-dessus, de telle sorte que quand vous parvenez à la derniere case d'une bande, vous revenez à sa premiere case, comme si elle estoit après la derniere, vous ne faites autre chose, que placer successivement toutes les cases capitales à l'égard du diametre montant, comme dans le cas de l'allongement

gement des bandes vous les placerez l'une après l'autre à l'égard de tous les montants marquez successivement. Et aucune de vos cases capitales, sinon une premiere surnumeraire ne peut tomber dans vôtre diametre montant, comme nulle autre sinon une premiere surnumeraire ne tomberoit dans vôtre dernier montant marqué.

4°. Que si vous regardez la premiere case capitale comme un gisant, & que vous fassiez les mêmes suppositions qu'auparavant, de telle sorte qu'il y ait autant de gisants marquez, que le nombre déterminant $\div 2$ aura d'unités, & aussi distants (savoir le premier de la premiere case capitale, le second du premier, le troisieme du second, & ainsi de suite) que la racine du quarré aura d'unités : De ce que la racine du quarré, & le nombre déterminant $\div 2$ sont premiers entre eux, & de ce que le nombre déterminant $\div 2$ exprime la distance des gisants, où seront les cases capitales, vous prouverez qu'il n'y aura que le dernier gisant marqué, qui ait une case capitale, qui sera la premiere surnumeraire : & par consequent, que le rang défailant, dont la premiere case capitale est le complement, n'aura pas de case capitale, parce qu'il est le premier gisant marqué : & vous prouverez aussi que la premiere case capitale surnumeraire doit revenir au gisant de la premiere case capitale, & comme elle doit revenir aussi au
dia-

diametre montant , il s'ensuit que la premiere case surnumeraire , c'est-à-dire celle que vous voudriez marquer après la derniere des necessaires , est la premiere case capitale même , parce qu'il n'y a que celle-là qui soit commune , a son gisant & au diametre montant.

5°. De l'ordre des lettres, pareil dans toutes les bandes & pareil aussi dans toutes les barres, vous prouverez que toutes les lettres pareilles, sont en même distance les unes des autres, & en même ordre entre elles, que les lettres des cases capitales entre elles, & qu'ainsi toutes les cases qui contiennent lettres pareilles peuvent estre regardées comme capitales, de telle sorte que deux lettres pareilles ne se trouvent jamais ny en même montant ny en même gisant, ny en un rang défailant & en son complement. Ce qui n'a pas besoin d'autre démonstration.

Démonstration.

Cela supposé la démonstration du Probleme est facile, car dès que nulle lettre n'est deux fois ny dans aucun des diametres du quarré augmenté, ny dans aucun rang défailant & son complement, il s'ensuit que chacun des deux diametres, & chaque rang défailant & son complement ont toutes les lettres, & que par conséquent ils font même somme.

Des Diametres.

La bande qui fait l'un des Diametres estant magique par position , comme elle le doit estre , demeure magique , parce qu'elle ne reçoit aucune lettre nouvelle, ny ne perd aucune des siennes. La barre qui fait l'autre diametre se trouve magique par l'arrangement, & la preuve en est telle.

Autant que la barre de la seconde case capitale s'écarte de la premiere barre , autant la barre de la troisième case capitale s'écarte de la barre de la seconde, & ainsi de suite, les premieres barres auxquelles vous revenés estant contées en ce cas-là comme venant après les dernieres. Or la barre de la seconde case capitale s'écarte de la premiere barre d'autant qu'il y a d'unités dans le nombre déterminant $\div 1$. C'est pourquoy si le nombre déterminant $\div 1$ est premier à la racine du quarré la démonstration precedente suffit pour prouver qu'aucune barre n'aura deux lettres pareilles , c'est pourquoy la barre qui servira de diametre n'aura pas aussi deux lettres pareilles, & ainsi elle aura toutes les lettres une fois.

Que si le nombre déterminant $\div 1$ est partie aliquote de la racine du quarré, alors chaque barre aura autant de lettres pareilles qu'il y aura d'unités dans le nombre déterminant $\div 1$, & il y aura autant de lettres différentes

rentes qu'il y aura d'unités dans l'autre aliquote de la racine du carré, qui fera le quotient de la division faite de la racine par le nombre déterminant $\div 1$. Ces lettres diverses seront donc en nombre impair, parce que ce quotient ne peut être qu'un nombre impair, étant aliquote d'un nombre impair. De ces lettres en nombre impair l'une sera la moyenne de la première bande, les autres prises deux à deux seront pareilles à des lettres de la première bande qui prises aussi deux à deux seront également éloignées de la moyenne, l'une vers la tête de la bande l'autre vers la queue: de sorte que si l'ordre des lettres de la première bande est que la moyenne par sa situation, soit moyenne proportionnelle entre toutes les autres qui prises deux seront également éloignées d'elle alors la barre qui servira de diamètre sera magique, parce que si elle n'a les lettres moyennes de toutes les bandes, elle en aura la valeur, car des autres lettres, qui ne seront pas moyennes, si étant prises deux à deux, l'une est plus faible que la moyenne de sa bande, l'autre sera plus forte d'autant que la moyenne de la sienne; & ainsi les deux ensemble vaudront les moyennes de leurs bandes. Par exemple dans le carré de 81 cases, dont la racine est 9, si le nombre déterminant est 2 comme 2 $\div 1$ c'est-à-dire 3 est partie aliquote de 9, dont l'aliquote correspondante, c'est-à-dire celle, qui revient de la division de 9

par 3,

par 3, est aussi 3, il y aura dans chaque barre, trois lettres diverses qui y seront repetées chacune 3 fois. La premiere des differentes, sera la moyenne de la premiere bande, les deux autres d'entre les differentes, seront pareilles à deux de la premiere bande également distantes de la moyenne. De même dans le quarré de 225 cases dont la racine est 15, si le nombre déterminant est encore 2, comme $2 \div 1$, c'est-à-dire 3 est partie aliquote de 15 (dont 5 est l'aliquote correspondante,) il arrivera qu'il y aura dans chaque barre 5 lettres diverses repetées chacune 3 fois. L'une sera la moyenne de la premiere bande, les 4 autres seront pareilles à 4 de la premiere bande, qui prises deux à deux seront équidistantes de la moyenne.

La conclusion est donc que lorsque le nombre déterminant $\div 1$ est premier à la racine du quarré, la barre qui sert de diametre ne peut estre que magique : mais que si le nombre déterminant $\div 1$ est aliquote de la racine du quarré, la barre qui sert de diametre ne peut estre magique, que la lettre moyenne de la premiere bande ne soit moyenne arithmetique de toutes les autres lettres de sa bande prises deux à deux, & qu'elle ne la soit des lettres de sa bande qui prises deux à deux sont en égales distances d'elle, & dont les pareilles doivent entrer dans la barre qui servira de diametre. A celà prés l'ordre des lettres de la premiere bande est arbitraire.

Au reste les plus proches de ces lettres, équidistantes seront chacune autant éloignées de la moyenne que le nombre déterminant $\rightarrow 1$ aura d'unités, les suivantes seront autant éloignées de ces premières, chacune de la sienne, & ainsi de suite.

J'ay dit qu'il faut prendre la seconde case capitale dans la seconde bande, quoy qu'on la puisse prendre en telle autre bande que l'on voudra, pourvû que la bande de la troisième case capitale soit aussi distante de la bande de la seconde case, que celle-cy le sera de la première, & que la bande de la quatrième case capitale soit en cette même distance de la bande de la troisième, & ainsi de suite, les premières bandes revenant en ordre après les dernières. Mais outre cela il faut que cette distance soit exprimée par un nombre premier à la racine du quarré, & la chose reviendra au même, c'est-à-dire à mettre une case capitale en chaque bande. Que si vous mettiez la seconde case capitale en une bande, dont la distance depuis la première bande, ne fût pas exprimée par un nombre premier à la racine du quarré, alors plusieurs cases capitales tomberoient en la première bande, laquelle étant supposée pleine de toutes les lettres différentes, ne pourroient recevoir les lettres pareilles, qui remplissent les cases capitales.

*Autre moyen de varier les quarréz
Magiques.*

Vous doublerez les variations precedentes, si vous faites dans les barres, ce que nous venons de faire dans les bandes, & dans les bandes ce que nous venons de faire dans les barres : prenant pour l'un des diametres, une barre qui soit magique par position, & rendant magique par l'arrangement la bande qui fera l'autre diametre.

De ces principes il s'ensuit que le quarré de 9 cases est toujours le mesme sans pouvoir recevoir de varietez essentielles, parce qu'il ne peut avoir que 2 pour nombre determinant : & parce que le transport des bandes ou des barres entre elles ne fait qu'un simple renversement, à cause qu'il n'y a que deux bandes & deux barres sujettes à transposition, & que la bande & la barre qui servent de diametres, ne peuvent se deplacer.

Il s'ensuit aussi que toujours l'un des diametres pour le moins doit estre magique par position : & que le plus grand & le plus petit des nombres proposez pour remplir un quarré Magique, ne peuvent jamais estre au centre, parce que le centre est toujours rempli par quelqu'un des nombres du diametre par position, dans lequel, soit-il bande ou barre, le plus grand nombre ny le plus petit ne peuvent estre.

Au contraire le nombre moyen de tout le quarré, c'est-à-dire celuy qui par la position est au centre du quarré augmenté, demeurera au centre du quarré Magique, toutes les fois que le diametre par position aura la case capitale à l'un de ses bouts, mais en tout autre cas il en sortira, & il ne sortira pourtant jamais du diametre par position.

Toutes lesquelles choses se doivent entendre selon les suppositions expliquées cy-dessus. D'ailleurs je say que les quarrés Magiques impairs peuvent estre varieez en un nombre surprenant de manieres, ausquelles tout ce que je viens de dire ne conviendrait pas.

Au reste l'une des diverses Methodes, qui resultent des principes, que j'ay expliqués, est l'Indienne, comme on le pourra éprouver en transportant dans un quarré augmenté les nombres d'un quarré Magique Indien, de telle sorte que les cases d'augmentation soient pleines des nombres, qu'elles doivent rendre au veritable quarré. On verra que les nombres seront rangez dans le quarré augmenté, en l'une des manieres que j'ay expliquées.

Eclaircissement de la Méthode Indienne.

Comme j'eus communiqué à Monsieur de Malezieu Intendant de Monseigneur le Duc du Mayne les quarrés impairs Indiens, sans
luy

luy rien dire de ma demonstration, que je n'avois pas encore achevé de débrouïller, il en trouva une qui n'a nul rapport au quarré augmenté de Bachet, & que j'expliqueray en peu de mots, parce que les choses que j'ay dites, m'aideront à me faire entendre.

Soit un quarré que nous appellerons naturel, dans lequel les nombres soient disposez selon leur ordre naturel en cette maniere.

1	2	3	4	5
—	—	—	—	—
6	7	8	9	10
—	—	—	—	—
11	12	13	14	15
—	—	—	—	—
16	17	18	19	20
—	—	—	—	—
21	22	23	24	25

Il s'agit de disposer ces nombres Magiquement dans une autre quarré d'autant de cases & vuide.

1°. En considerant ce quarré je voy que les deux diametres, & le montant, & le gisant moyens font la mesme somme: ce que Monsieur de Malezieu croit avoir donné lieu au Probleme, par l'envie de rendre égaux aussi les autres gisants & les autres montants, sans détruire l'égalité des diametres.

2°. Je voy que le premier gisant contient tous les nombres depuis l'unité jusqu'à la racine

du quarré: que le second gisant contient ces mesmes nombres & dans le mesme ordre, mais augmentez chacun d'une racine: que le troisieme contient aussi ces mesmes nombres dans le mesme ordre augmentez chacun de 2 racines: qu'il en est de mesme de chaque gisant, sinon que le quatrieme a chacun de ces nombres augmenté de 3 racines, que le cinquieme les a augmentez de 4 racines, & ainsi à proportion des autres gisants, s'il y en avoit davantage.

3°. Il s'offre donc naturellement à mon esprit de considerer un autre quarré, où je mettray dans chaque gisant les mêmes nombres, qui sont dans le premier, c'est-à-dire depuis l'unité jusqu'à la racine du quarré, sans les augmenter d'aucune racine en aucun gisant; & je trouve d'abord que les gisants seront égaux en leurs sommes, ayant chacun les mêmes nombres; & que les montants de ce nouveau quarré auront le même excès les uns sur les autres, que les montants du quarré naturel, parce que la difference des montants dans le quarré naturel, ne vient pas des racines attachées aux nombres, mais de ces nombres qui sont repétez dans chaque gisant, comme l'on void en cet exemple, où les traits attachez aux nombres marquent les racines dont chaque nombre est augmenté dans le quarré naturel.

1	2	3	4	5
1'	2'	3'	4'	5'
1''	2''	3''	4''	5''
1'''	2'''	3'''	4'''	5'''
1''''	2''''	3''''	4''''	5''''

4°. Il est évident qu'en ce quarré tous les gisans sont égaux, en ce qu'ils ont chacun les mesmes nombres, & que les montants ne sont inégaux que parce qu'ils n'ont pas chacun tous ces nombres differents qui sont en chaque gisant, mais au contraire un seul de ces nombres repeté autant de fois qu'il y a de quarrés en châce montant. C'est pourquoy je rendray les montants égaux entre eux, si je fais que pas un de ces nombres ne soit deux fois en chaque montant, mais que tous y soient une fois. Et parce que ces mesmes nombres portent chacun mesme nombre de racines en mesme gisant, je rendray aussi les gisans égaux entre eux, si je fais que chaque gisant n'ait pas tous ces divers nombres de luy-mesme, mais qu'il en emprunte un de châce gisant. Ainsi les Diametres sont déjà égaux entre eux, parce qu'ils ont chacun les nombres divers qu'il faut avoir, & qu'ils en prennent un de chaque gisant, c'est-à-dire l'un

sans racine, l'autre augmenté d'une racine, l'autre de 2, l'autre de 3, & ainsi de suite.

Donc le véritable secret est de disposer tous les nombres de chaque gisant de sens diamétral, c'est-à-dire en écharpe, de telle sorte qu'ayant posé un nombre, le suivant soit en un autre gisant & un autre montant en même temps. Ce qui ne se peut mieux exécuter que de la manière Indienne.

		1		
	5			
4				
				3
			2	

Voilà les nombres du premier gisant disposez en écharpe, desorte qu'il n'y en a pas deux en même montant ny en même gisant. Je doy donc disposer les nombres du second gisant de même manière, & parce que je doy éviter de mettre le premier nombre de ce gisant sous le premier de l'autre, je ne puis mieux faire que de le mettre sous le dernier, en cette manière.

		1	3'	
	5	2'		
4	1'			
5'				3
			2	4'

Je dispose avec la mesme économie les autres gifants, mettant toujours le premier nombre de l'un sous le dernier de l'autre; & je mets pour l'un des Diametres le gifant du milieu, parce que naturellement il est Magique.

2'''	4'''	1	3'	5''
3'''	5	2'	4''	1'''
4	1'	3''	5'''	2'''
5'	2''	4'''	1''''	3
1''	3'''	5''''	2	4'

Il est clair que dans cette disposition aucun gifant ny aucun montant n'ont deux nombres ny d'un mesme gifant, ny d'un même montant du quarré naturel, & que le diametre que nous n'avons pas fait par position, n'a aussi qu'un

nombre de chaque gisant & de chaque montant du quarré naturel. C'est ce que Monsieur de Malezieu a pensé, sans avoir eu le loisir de l'approfondir davantage; & c'est évidemment le principe, sur lequel la Methode Indienne & mesme celle de Bachet sont fondées, & toutes les autres, dont j'ay fait voir qu'on peut varier les quarrez Magiques. Et si l'on prend garde que dans un quarré Magique, les rangs en écharpe ou paralleles aux diametres sont defaillants, & qu'ils ont leurs complements, on verra que le quarré augmenté de Bachet, & le quarré Magique ont des proprieté oppoées. Dans le quarré augmenté, les bandes qui sont ses veritables rangs, ne sont pas Magiques, & ses rangs defaillants augmentez de leurs complements le sont. Dans le quarré Magique au contraire les rangs sont Magiques, & les rangs defaillants & leurs complements contiennent chacun ce que contient une bande du quarré augmenté.

Pour achever ce que Monsieur de Malezieu a pensé, il y faut seulement accommoder ce que nous avons dit du choix des cases capitales: & parce que cela est aisé à faire, je n'en parleray pas davantage.

Monsieur de Malezieu s'est avisé aussi que son Principe doit servir aux quarrés pairs, & cela est vray: mais il se trouve encore icy de la difficulté dans l'exécution, parce que dans les quarrez pairs les rangs defaillants & leurs
com.

complementens ont chacun une case dans le même diametre, ou n'y en ont point du tout, desorte qu'en disperfant les nombres d'un gisant dans un rang defaillant & dans son complement, on met deux nombres de ce gisant dans un mesme diametre, où l'on n'y en met point du tout, & l'une & l'autre de ces deux choses est également mal. D'ailleurs il n'y a point de gisant dans les quarrez pairs, qui puisse fournir un diametre par position: & ainsi il faudroit s'éloigner un peu dans les quarrez pairs, de la maniere Indienne de dispenser les nombres, & en mettre un dans chaque rang, & un dans chaque diametre: mais la Methode ne s'en presente pas d'abord. En voicy néanmoins le premier exemple.

8	11	14	1
—	—	—	—
2	13	12	7
—	—	—	—
9	6	3	16
—	—	—	—
15	4	5	10

De la Méthode Indienne des Quarrés pairs.

Je croy l'avoir devinée sur les Exemples des Quarrés de 16, de 36, & de 64 cases, qu'Agrippa nous a donnés.

1°. Comme les rangs sont en nombre pair

M. 5,

dans

dans les quarrés pairs, ils peuvent estre confiderez deux à deux. Comparant donc le premier au dernier, le second au penultième, le troisième à l'antepenultième, & ainsi de suite en nous éloignant également du premier & du dernier rangs, nous les appellerons opposez, soient-ils gisants, soient-ils montants.

Or parce que les nombres d'un rang sont arithmetiquement proportionnaux avec ceux d'un autre rang de mesme sens, il est clair à ceux qui entendent la proportion arithmetique, que deux rangs opposez font la mesme somme totale que deux autres rangs opposez, & que si l'on partage cette somme en deux égales, chaque moitié sera la somme que doit faire un rang Magique.

2°. Les nombres opposez sont aussi le premier & le dernier de tout le quarré, le second & le penultième, le troisième & l'antepenultième, & ainsi de suite en nous éloignant également du premier, & du dernier nombres: de telle sorte que la somme de deux nombres opposez est toujours égale à la somme de deux autres opposez.

De là il est évident que les nombres opposez à ceux d'un rang, sont les nombres qui sont dans le rang opposé, & que pour rendre les sommes de deux rangs opposez égales, il ne faut que prendre la moitié des nombres de l'un des rangs, & les échanger contre leurs opposez, qui sont dans l'autre. Par exemple.

$\frac{1}{13}$	$\frac{14}{2}$	$\frac{15}{3}$	$\frac{4}{16}$
----------------	----------------	----------------	----------------

1. 2. 3. 4. font le premier rang naturel du quarré de 16 cases, & 13. 14. 15. 16. en font le dernier rang. Il ne faut pour les rendre égaux, que prendre 2 & 3 qui sont la moitié des nombres du premier, & les échanger contre 14 & 15 leurs opposez : & ainsi 1. 14. 15. 4. feront la mesme somme que 13. 2. 3. 16.

Les gisants entre eux, & les montants entre eux se peuvent rendre égaux par cette Methode : mais parce que le choix des nombres opposez se peut faire de plusieurs façons, les Indiens en ont choisi une, qui est aisée à retenir, qui laisse les diamètres tels qu'ils sont dans le quarré naturel, parce qu'ils sont tels qu'ils doivent estre, & qui arrange les montants, lors qu'on ne songe qu'à arranger les gisants. Toute la methode consiste donc à savoir arranger deux gisants opposez, & en voicy les regles.

1^o. On prend la moitié des nombres du gisant superieur, & on les transporte au gisant inferieur : & on prend leurs nombres opposez dans le gisant inferieur, & on les transporte au superieur.

2^o. Les nombres qui demeurent en chaque rang, y demeurent en leur place naturelle, & dans leur ordre naturel : les transportez se

placent chacun dans la case de son opposé, & par conséquent en ordre renversé.

3°. Le premier & le dernier nombres de chaque rang demeurent dans leur rang naturel, le deuxième & le troisième sont transportez, le quatrième & le cinquième demeurent, le sixième & le septième sont transportez, & ainsi alternativement deux sont transportez, & deux demeurent.

E X E M P L E.

1	63	62	4	5	59	58	8
57	7	6	60	61	3	2	64

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. font le premier rang naturel du quarré de 64 cases, 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. en font le dernier. 1 & 8 premier & dernier nombres du premier rang y demeurent & en leur place naturelle. 57 & 64 premier & dernier nombres du dernier rang y demeurent & en leur place. Ensuite 2 & 3 sont transportez, 4 & 5 demeurent, 6 & 7 sont transportez : & de mesme des nombres du rang opposé 58 & 59 sont transportez 60 & 61 demeurent, 62 & 63 sont transportez. 1. 4. 5. 8. qui demeurent au premier rang y sont dans leurs cases naturelles, & par conséquent dans leur ordre naturel. 2. 3. 6. 7. qui sont transportez, sont dans les cases de leurs

leurs opposez , & sont dans un ordre renversé. De même 57. 60. 61. 64. qui demeurent dans leur rang , y sont dans leurs cases naturelles , & dans leur ordre naturel. 58. 59. 62. 63. qui sont transportez sont dans les cases de leurs opposez & dans un ordre renversé.

Tous les rangs opposez se doivent ranger sur ce peu de regles : mais il n'est pas toujours certain qu'il faille mettre le premier nombre du rang à la premiere case à gauche , car de cette sorte le premier & le dernier montants conserveroient tous leurs nombres naturels , & ne seroient pas égaux. C'est pourquoy il faut les rendre égaux par les mêmes regles que les gifants , en transportant la moitié des nombres du premier montant dans les cases de leurs opposez , laissant le premier & le dernier dans leur montant , transportant le deuxième & le troisième , laissant le quatrième & le cinquième , transportant le sixième & le septième , & ainsi de suite selon les regles que nous avons données pour les gifants. La tête de chaque gifant sera donc à droit ou à gauche selon que son premier nombre sera demeuré ou transporté , au premier ou au dernier montant , à droit ou à gauche.

Exemple du quarré de 64 cases.

1	63	62	4	5	59	58	8
—	—	—	—	—	—	—	—
56	10	11	53	52	14	15	49
—	—	—	—	—	—	—	—
48	18	19	45	44	22	23	41
—	—	—	—	—	—	—	—
25	39	38	28	29	35	34	32
—	—	—	—	—	—	—	—
33	31	30	36	37	2	26	40
—	—	—	—	—	—	—	—
24	42	43	21	20	46	47	17
—	—	—	—	—	—	—	—
16	50	51	13	12	54	55	9
—	—	—	—	—	—	—	—
57	7	6	60	61	3	2	64

Mais ces regles ne suffisent qu'aux quarrés pairement pairs : & il y a quelque observation particuliere pour les impairement pairs.

Tout quarré impairement pair, si vous en ôtez une enceinte (c'est-à-dire le premier & le dernier gisans, le premier & le dernier montants) laisse un quarré pairement pair, qui doit estre rangé suivant les regles cy-dessus à un petit changement près, que nous dirons. Il faut donc voir comment s'arrangent le premier & le dernier gisans, parce que le premier & le dernier montans s'arrangent de même.

1°. Les gisans, estant d'un quarré impairement

rement pair, ont chacun un nombre de cases impairement pair : mais si l'on ne prend pas garde aux deux cases moyennes de chaque gisant, alors il restera en chacun un nombre de cases pairement pair, que nous appellerons les cases pairement paires. La premiere regle est donc de transporter la moitié des nombres des cases pairement paires, & de transporter ceux, qu'on choisiroit pour cela, dans un gisant d'un quarré pairement pair. Ainsi le premier & le dernier nombres demeurent dans leurs cases, le deuxième & le troisième sont transportez, le quatrième & le cinquième demeurent, le sixième & le septième sont transportez, & ainsi de suite : mais je ne parle que des nombres des cases pairement paires, & je ne comprends que ceux-là au conte que je fais, non plus que si les cases moyennes n'avoient pas des nombres.

2°. Les nombres transportez ne passent pas aux cases de leurs opposez, mais dans les cases qui sont vis-à-vis des leurs, c'est-à-dire dans leur même montant : & ainsi ils ne se trouvent point en ordre renversé dans le gisant où ils passent.

Exemple pris du quarré de 100 cases.

1			4			7			10
	2	3					8	9	

Je n'ay pas marqué les nombres 5 & 6 dans cet exemple, parce que ce sont ceux des deux cases moyennes du premier gisant, & que les nombres des deux cases moyennes du premier gisant, dans chaque quarré impairement pair, ont une regle particuliere, que je donneray. Quant aux huit autres nombres, 1, 2, 3, 4, 7, 8, 9, 10, qui sont ceux des cases pairement paires, ils sont rangés selon les regles que j'ay données. 1°. le premier & le dernier sont en leurs cases naturelles, puis le deuxième & le troisième sont transportez, le quatrième & le cinquième demeurent en leurs cases naturelles, le sixième & le septième sont transportez. 2°. les transportez, savoir 2, 3, 8, 9, sont dans les cases vis-à-vis des leurs, & dans leur ordre naturel, & non dans un ordre renversé.

3°. Quant aux deux nombres moyens, le premier demeure, & le second est transporté: mais le premier ne demeure pas dans sa case naturelle. Il passe à la case du second, & le second n'est pas transporté à la case qui est vis-à-vis de la sienne, mais dans celle de son opposé: parce qu'il faut que le premier laisse sa case.

case naturelle à son opposé , qui sera transporté en ce premier gisant , & que le second laisse aussi à son opposé , la case qui est vis-à-vis de la sienne.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
---	---	---	---	---	---	---	---	---	----

Les nombres 5 & 6 sont les moyens. 5 demeure dans son gisant , mais il passe à la case de 6 , & 6 est transporté à la case de son opposé , & non à celle , qui est vis - à - vis de la sienne.

4°. Les nombres du dernier gisant s'arrangent de cette maniere. Le premier & le dernier demeurent dans leurs cases, les autres remplissent les cases qui sont demeurées vuides dans les deux gisants , & il faut les y placer tout d'une suite , mais dans un ordre renversé. De cette maniere les deux gisants deviennent égaux, parce qu'ils se sont donné l'un à l'autre la moitié de leurs nombres des cases parement paires , & que leurs nombres moyens font somme pareille en châque gisant , les opposés étant ensemble & non en gisants differents. On pourroit si l'on vouloit ranger le second gisant comme nous avons rangé le premier , mais alors il faudroit ranger le premier comme nous avons rangé le second.

1	99	98	4	96	5	7	93	92	10
91	2	3	97	6	95	94	8	9	100

Les nombres 91 & 100, qui sont le premier & le dernier, du dernier gisant, demeurent dans leurs places naturelles, les autres qui sont 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, remplissent les cases, qui estoient demeurées vuides dans les deux gisants, & ils y sont mis tout de suite, mais dans un ordre renversé.

5°. Le premier & le dernier montans des quarrés impairement pairs se rangent l'un par rapport à l'autre, comme le premier & le dernier gisants : & par ce moyen tout le quarré impairement pair se trouve Magique, & par une Methode aisée à retenir, & à executer de memoire.

La Démonstration en est sensible. Car à considérer les nombres comme nous les venons d'arranger dans le premier & dans le dernier gisants, on void que les nombres opposez pris deux à deux y sont placés ou diametralement dans les cases premiere & derniere de chaque gisant, ou vis-à-vis dans un même montant, & parce que les nombres opposez pris ainsi deux à deux font toujours sommes égales : il s'ensuit que ces deux gisants estant au haut & au bas du quarré pairement pair & interieur déjà Magique, ajoûteront
som.

sommes égales aux diametres & aux montants de ce quarré pairement pair interieur, & qu'ainfi les montants & les diametres du quarré impairement seront égaux en leurs sommes. Il en sera de même des gisants du quarré impairement pair, parce que son premier & son dernier montants ajoûteront aussi sommes égales aux gisants du quarré pairement pair interieur. Et nôtre Démonstration seroit complete, n'estoient les deux nombres moyens tant du premier & du dernier gisants, que du premier & du dernier montants: car ces nombres n'estant pas placés chacun vis-à-vis de son opposé ajoûtent des sommes inégales aux gisants & aux montants moyens du quarré pairement pair interieur. Donc pour reparer cette inégalité, qui n'est que de deux points, il faut faire un petit changement dans le quarré pairement pair interieur, ce qui fera la dernière regle de cette Methode.

6°. En rangeant le quarré pairement pair interieur, selon les regles des quarrés Magiques pairement pairs; il faut renverser l'ordre, que devroient avoir selon ces regles des quarrés pairement pairs, les deux nombres moyens du dernier gisant du quarré de 16 cases, qui est au centre de tout, & les deux nombres moyens du dernier montant du même quarré de seize cases. Vous affoiblirez ainsi le premier montant & le premier gisant moyens du quarré pairement pair: d'autant
que

que dans le premier gisant du quarré de 16 cases, le premier nombre moyen est toujours plus fort que le second, & que dans le dernier montant du même quarré de 16 cases, le nombre moyen superieur est plus fort que l'inférieur.

Quarré de trente-six cases.

1	35	34	3	32	6
30	8	28	27	11	7
24	23	15	16	14	19
3	17	21	22	20	18
12	26	9	10	29	25
31	2	4	33	5	36

Ce quarré est celui d'Agrippa, si-non que j'ay mis à droit, ce qu'il a mis à gauche, parce qu'il a pris les quarrés qu'il donne, d'après des Talismans Hebraïques, où l'ordre naturel des nombres est de la droite à la gauche selon la maniere d'écrire des Hebreux.

Quarré

Quarré de 100 cases.

1	99	98	4	96	5	7	93	92	10
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
90	12	88	87	15	16	84	83	19	11
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
80	79	23	24	76	75	27	28	72	21
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
31	69	33	34	66	65	37	38	62	70
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
60	42	58	57	45	46	44	53	49	51
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
41	52	48	47	55	56	54	43	59	50
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
61	39	63	64	35	36	67	68	32	40
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
30	29	73	74	26	25	77	78	22	71
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
20	82	18	17	85	86	14	13	89	81
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
91	2	3	97	6	95	94	8	9	100

Dans le quarré de 36 cases les nombres 9 & 10, qui sont les moyens du dernier gisant du quarré de 16 cases, qui est au centre, sont dans un ordre contraire à celui qu'ils devroient avoir selon les regles des quarrés pairement pairs. Ainsi 14 & 20 qui sont les moyens du dernier montant du même quarré de 16 cases, sont dans un ordre contraire, à celui qu'ils devroient avoir par les mêmes regles : car il faudroit que 10 fut devant 9, & que 14 fût sous 20.

Dans

Dans le quarré de 100 cases au septième gisant les nombres moyens 35 & 36 sont mis contre les mêmes regles des quarrés pairement pairs : 36 devroit preceder 35 selon les regles : & 44 & 54 qui sont les moyens du septième montant sont aussi renversez, parce que 44 devroit estre sous 54.

Dans tout quarré pairement pair rangé magiquement suivant les regles que j'ay données, il est infailible que dans le gisant qui est immédiatement sous les gisants moyens, les deux nombres moyens soient dans un ordre renversé, c'est à dire que le plus fort precede le plus foible : car où ces nombres moyens sont transportez, & par consequent dans un ordre renversé, où ils ne sont pas transportez, & ils sont encore dans un ordre renversé parce qu'alors leur gisant commence à droite : d'autant que si les nombres moyens de chaque rang ne sont pas transportez comme on le suppose, les moyens du premier montant ne le sont pas, & ainsi les gisants moyens commencent à gauche, donc le gisant au dessous commence à droite. Par un pareil raisonnement on prouvera que selon les regles des quarrés pairement pairs les nombres moyens du montant qui est immédiatement après les montants moyens, sont rangés de telle sorte, que le plus fort est toujours au dessus du plus foible.

Voilà la Methode des quarrés pairs d'Agrip-
pa,

pa, qui sont à mon avis les Indiens, dont le merite ne consiste pas à donner la seule maniere possible de ranger les quarrés pairs, mais la plus aisée à executer de memoire : car c'est à cela principalement qu'il semble que les Indiens, se soient attachés. Au reste les quarrés pairs Indiens seront aussi Magiques dans la progression Geometrique.

Les Indiens ont donc connu deux Principes pour le Probleme des quarrés Magiques, dont ils ont appliqué l'un aux quarrés impairs, & l'autre aux pairs. Les Mathematiciens de ce Pais-cy, qui ont travaillé là dessus, n'ont connu que l'un de ces deux Principes, qui est celuy des quarrés pairs ; mais ils l'ont accommodé aussi aux quarrés impairs, & de plus ils ont ajouté une condition singuliere à ce Probleme, qui est que le quarré Magique soit rangé de sorte, qu'en luy ôtant sa premiere enceinte, c'est-à-dire son premier & son dernier gisans, son premier & son dernier montants, le quarré interieur qui restera, se trouve Magique de cette même espèce, c'est-à-dire pouvant perdre toutes ses enceintes l'une après l'autre, & laisser toujours pour reste un quarré Magique, pourvû que ce reste ait au moins 9, ou 16 cases : parce que le quarré de 4 cases ne sauroit estre Magique.

Monfieur Arnoud a donné la solution de ce dernier Probleme à la fin de ses Elements de Geometrie, & avant qu'il l'eût fait imprimer

mer la premiere fois , j'avois aussi résolu ce même Probleme dans toute son étendue, m'ayant esté proposé par feu Monsieur de Fermat Conseiller au Parlement de Thoulouse, dont la Memoire est encore en veneration parmi les savants, & parmi les gents de bien : mais alors je ne devinay point le principe des quarrés impairs d'Agrippa, ny la raison de la Methode de Bachet.

Enfin je doy rendre ce témoignage à Monsieur Sauveur Professeur des Mathematiques à Paris, qu'il a trouvé une démonstration des quarrés impairs Indiens, que Monsieur de Malezieu luy a communiqué: & qu'il a trouvé aussi une Methode pour ranger les quarrés pairs. Je luy laisse le soin d'en faire un jour part au Public, & de plusieurs autres choses de son invention, parce que ce Chapitre est déjà trop long.

*Du soin des Mœurs chez les Chinois,
& de l'ancienneté de leur
Histoire.*

LA Chine est heureusement située pour n'avoir point à craindre de guerre étrangere. Elle n'a d'autres Voisins que la Tartarie au Nord, & le Tonquin au Couchant d'hiver. Par tout ailleurs elle est bornée ou par l'Océan,

l'Océan , ou par un desert de plusieurs journées de chemin , ou par des Forêts , & des Montagnes presque impraticables. Le Tonquin est un fort petit Etat, si on le compare à la Chine : & il est situé sous ces Climats chauds, d'où il n'est jamais sorti de Conquérant. Le Tartare est de tout temps accoutumé à ne faire que des courses sur ses ennemis, & non des guerres en forme. Une muraille sur les frontières de la Chine, qui ferme les passages, que les montagnes laissent ouverts, a suffi durant une longue suite de siècles, pour arrêter toutes les entreprises des Tartares.

Il ne faut donc pas s'étonner si les Chinois sont peu belliqueux, & si les Tartares quoy que plus foibles, & d'ailleurs peu propres à faire des conquêtes, les ont pourtant subjugués deux fois dans l'espace de trois à quatre mille ans.

Mais autant que les Chinois ont ignoré la guerre, autant ont-ils esté habiles dans la science du gouvernement. Leur bon esprit naturel la leur a fait cultiver avec tant de soin dans le repos dont leur País a presque toujours jouï, qu'après les Loix que Dieu donna à Moïse, il n'y en a peut-être point qui fassent un corps de Politique plus complet, ny dont les parties concourent mieux à même fin, que les Loix Chinoises. Aussi ce Peuple est-il le plus nombreux qui ait jamais esté au monde, excepté peut-être le Peuple de Dieu: ce qui,

à mon sens, est la meilleure marque d'un heureux gouvernement.

J'ay assez dit dans ma Relation, comment les Chinois ont accommodé leur Religion à leur Politique, en faisant de l'Esprit du Ciel & des autres Esprits une Republique invisible pareille à la leur, dont ils supposent que les membres ont une correspondance secreete avec les membres de la leur, & qu'ils punissent les fautes cachées de leurs Rois, de leurs Magistrats, & de chacun de leurs Citoyens en particulier.

J'ay marqué aussi comment ils ont pourvû à la durée de leurs Loix par la crainte de leurs parents morts, qu'ils supposent devoir s'irriter en l'autre vie, des fautes que leurs enfants commettent en celle-cy, & principalement du grand manque de respect que ce seroit aux Chinois envers leurs ancêtres, de changer les Loix qu'ils leur ont laissées. Ce n'est donc pas une vaine ceremonie que ce deuil de trois ans accompagné d'une extrême austerité, & séparé de toute fonction publique, que les Loix Chinoises ordonnent aux enfants à la mort de leur Pere & de leur Mere, & dont elles ne dispensent pas même leurs Rois. Elles ne pouvoient trop imprimer dans les Esprits ce respect, qui a toujours esté leur plus grand appuy.

Mais ce que j'admire le plus dans les Loix de la Chine, c'est le soin qu'elles ont de former les mœurs, puis qu'il n'y a que les bonnes mœurs,

mœurs, qui puissent maintenir les Loix, comme il n'y a que les bonnes Loix qui puissent faire les bonnes mœurs. Platon, ce me semble, a connu toute l'importance de cette maxime, & si ma memoire ne me trompe, il veut en quelques endroits de ses Loix, qu'elles se mêlent de l'interieur du domestique de ses Citoyens: & parce qu'il craignoit que cela ne parût trop nouveau à des Peuples aussi libres que les Grecs l'estoient de son temps, il cherche quelque excuse au peu qu'il en dit.

Les Chinois au contraire n'ont point hésité à donner des Loix à presque toutes les actions des hommes. Un de leurs plus anciens livres regle non seulement les Rites, qui concernent la Religion & les Sacrifices, mais tous les devoirs des enfants envers leur Pere, & du Pere envers ses enfants, du mary envers la femme, & de la femme envers le mary, des freres & des amis entre eux, du Roy envers ses sujets, & des sujets envers leur Roy, des Magistrats envers le Peuple, & du Peuple envers les Magistrats. Dans ce Livre qui a autorité de Loy, les Vieillards sont regardés comme les Peres de tout le monde & du Roy même, les Orphelins y sont regardez comme ses Enfans, & tous les Citoyens comme freres entre eux. Le P. Martini dit, qu'il n'y a presque point d'action humaine, quelque petite qu'elle soit, à laquelle ce Livre ne donne des Loix, jusques à causer de l'ennuy par un trop petit détail. Je

Hist. Sin.
p. 352.

ne doute pas que tous les Européens n'en jugeassent comme luy, si ce Livre venoit à nostre connoissance, mais c'est toujours un témoignage bien ancien, du soin extreme que les Chinois ont pris de tout temps des bonnes mœurs.

Et parce qu'ils savoient la force qu'à l'exemple des Rois sur les Peuples, leur plus grande étude a esté toujours d'inspirer la Vertu à leurs Rois. Le Peuple, disent-ils, est comme les épics dont une campagne est couverte, les mœurs du Prince sont comme le vent, qui les incline, où il veut.

Leur Politique n'a donc point de mœurs particulieres pour leurs Rois, & d'autres mœurs pour les Peuples. Leurs Rois sont obligés à respecter les vieillards : ils en nourrissent en chaque ville ; & l'Histoire Chinoise marque avec éloge ceux de leurs Rois, qui leur ont rendu plus de devoirs, & quelques autres, qui ont fait asseoir à leur table & au dessus d'eux, leurs freres illégitimes, qui les devançoient en âge. Leurs Rois sont obligez au deuil de trois ans à la mort de leur Pere, & de leur Mere, & à s'abstenir pendant ce temps-là des soins du gouvernement, quoy que peut-être cette Loy ait perdu sa vigueur dans les derniers temps. Lors que la Chine étoit encore divisée en petits Etats, qui étoient autant de Fiefs de ce grand Empire, Ven-cum Roy de Cin chassé de son petit Royaume par les artifices de sa

sa Marastre, ne voulut pas entreprendre de guerre pour y rentrer, qu'il n'eût porté le deuil de son Pere pendant trois ans.

Ils croyent entre autres choses que les parents morts peuvent abrégier ou prolonger la vie de leurs enfants ; ils leur demandent une longue & heureuse vie, & sur ce fondement ridicule, ils ont en mêmes termes que nous ce Precepte, que nous tenons de Dieu même, & dont la Verité éternelle nous est garent : honore ton pere & ta mere, afin de jouir d'une longue vie.

Xin le premier Roy de la Race Cina, ayant exilé sa Mere pour ses impudicitez, & parce que son adultère s'étoit servi de la faveur de cette Princesse pour se révolter, & pour assembler une grande armée, fût forcé par tous ses Ministres, à la rappeler de l'exil, quoy qu'il se fût fait Roy par la force, & que par là il semblât devoir être plus fort que les Loix.

Hoëi second Roy de la race Hana ayant aussi une Mere impudique, n'osa l'en punir : mais ne voulant pas régner & souffrir ses impudicités, il luy abandonna le Gouvernement par une pieté outrée, & se plongea luy-même dans la débauche : si bien que Hiáovu le sixième Roy de la même race, fit mourir la Reyne sa femme, de peur de laisser après luy une veuve débauchée, & une mere incommode à son successeur.

Je ne finirois point si je voulois rapporter tous les exemples de l'extreme respect que les Rois Chinois ont pour leur Pere, & pour leur Mere, j'ajouterois seulement qu'ils ne changent point leurs Officiers, comme ils n'innovent rien en leurs Loix.

Ils sont élevés aussi à n'avoir pas moins de respect pour leurs Gouverneurs, que les Particuliers en ont pour leurs Precepteurs. Ils appellent Coláo leur Gouverneur, qu'ils font pour l'ordinaire leur premier Ministre, comme le Grand Seigneur appelle son Grand Vizir *lala*, c'est-à-dire Gouverneur. Ce respect est si entier chez eux, qu'ils châtient, comme je l'ay dit en quelque endroit de ma Relation, le Gouverneur du Prince heritier presomptif de la Couronne, des fautes que fait ce Prince, & qu'il s'est trouvé des Princes, qui estant devenus Rois ont vengé leurs Gouverneurs.

Outre le Coláo, qui est le principal Conseil du Roy, il a d'autres Officiers, dont la seule fonction est de le reprendre publiquement de ses fautes. Yvus le premier Roy de la race Hiáa, qui selon leur Histoire commença de regner 2207 ans avant JESUS-CHRIST donna pleine liberté à tous les gens de bien de luy donner des conseils: & néanmoins parce qu'il se trouva une fois repris avec trop d'aigreur en presence de ses principaux Conseillers, il en fût si fâché, qu'il avoit résolu de faire mourir celuy qui luy avoit fait cet

af-

affront : mais sa femme l'appaisa. S'estant parée plus qu'à l'ordinaire, elle se presenta devant luy : & comme il fût encore blessé de cette parure, qui dans le chagrin où il estoit, luy sembla hors de propos, elle luy dit, qu'elle le venoit feliciter, d'avoir dans sa Cour des serviteurs assez courageux & assez fideles, pour oser luy dire la Verité. Cette liberté d'avertir le Prince passa en Loy dans la suite du temps : il y eut comme j'ay dit, des Offices créez exprés pour l'exercer : sans néanmoins l'ôter à pas un autre Officier de l'Etat ; & les Chinois ont toujours esté si jaloux de cette prerogative, que plusieurs sont morts pour la soutenir, & qu'il y a eu, mesme en ce siecle, des exemples, que lors que le Roy s'est obstiné à ne pas écouter quelque correction importante, les Officiers de sa Cour, au nombre quelquefois de deux-mille, sont entrés dans son Palais, pour y déposer les marques de leurs Offices. De sorte qu'il est impossible qu'un Roy de la Chine puisse demeurer Roy, s'il est vicieux à un certain point. Aussi, luy dit-on sans cesse, que c'est son exemple qui doit rendre les Magistrats, & le Peuple vertueux, & que s'il se depart de la Vertu de ses Ancêtres, les Magistrats & le Peuple venant à se corrompre dans leurs mœurs, oublieront la fidelité qu'ils luy doivent, & qui est leur premier devoir, & leur premiere vertu. Les exemples en sont frequents dans leur Histoire :

en quoy ils n'ont pas mieux pourvû à la sûreté de leur Maître, que tous les autres Etats Despotiques. Selon eux il y a 4000 ans que leur Royaume dure dans ces maximes, qui le rendent l'admiration de tous ses voisins. Saint François Xavier rapporte dans ses Lettres, que les Japponois luy objectoient incessamment que la Religion Chrétienne ne pouvoit être véritable, puis qu'elle étoit ignorée des Chinois. Je sáy pourtant que les Chinois ont des vices, mais ils péchent peut-être moins contre leur Morale, que nous ne péchons contre la nôtre. Combien nos mœurs n'ont-elles pas dégénéré de celles de nos ancêtres? & les Chinois incomparablement plus anciens que nous, estiment encore que c'est une honte de violer leurs mœurs en public, & de manquer aux égards qu'ils se doivent les uns aux autres, ou par quelque desobéissance envers leurs parents, ou par quelque querelle avec leurs égaux. Ils sont infidèles, dit-on, dans le commerce: mais peut-être ne le sont-ils qu'avec les étrangers, comme les Hebreux ne prêtoient à usure qu'aux étrangers: & d'ailleurs, les Chinois qui ont commerce avec les étrangers, sont ceux des frontieres, dont ce même commerce étranger a gâté les mœurs.

Le plus grand vice des Chinois sans doute est une extreme hypocrisie: mais outre qu'il y en a par tout, parce que c'est un vice qui se dérobe à la correction des Loix, c'est peut-être

être un moindre mal , qu'une corruption publique.

Que s'il en faut croire l'Histoire Chinoise , c'est la vertu toute seule qui a formé ce grand Empire : l'Amour de leurs Loix , qui furent d'abord établies en un coin de ce Pais-là , attira peu à peu au même joug toutes les Provinces voisines , sans qu'il paroisse que les Chinois ayent soumis ces Provinces par aucune guerre. Il est vray que tous ces petits Etats , qui estoient au commencement autant de fiefs hereditaires donnés pour l'ordinaire aux Princes du sang Royal , ont esté réunis à la Couronne par des guerres Civiles , lors que la race Royale a changé , & que des Usurpateurs ont chassé du Thrône les Rois legitimes : mais il paroît que la premiere sujétion de tous ces petits Etats à la Couronne de la Chine a esté volontaire. Ils disent que 44 Royaumes amoureux de la vertu de Venvam , se soumirent à ses Loix. Il regna sur les deux tiers de la Chine , lors qu'elle estoit encore divisée. Quoy qu'il en soit , les Chinois ont esté de tout temps ennemis de toute guerre , comme de la principale cause de la corruption des mœurs , & ils ont préféré les mœurs à toute la gloire des conquêtes , & à tous les avantages du commerce avec les étrangers.

Le Roy *Siven* , neuvième de la race *Hana* , 60 ans avant la Naissance de JESUS-CHRIST , craignant les suites de quelque mouvement

des Tartares, qui quelque temps auparavant avoient esté confinés dans leurs Montagnes par *Hiáouu*, & qui estoient revenus s'emparer du plat Pais, voulut les prevenir, & leur faire la guerre, avant qu'ils se missent en estat de la porter dans la Chine. En un autre Pays cette prudence eût pû être approuvée, mais elle ne le fut pas à la Chine, où le soin des bonnes mœurs est la premiere affaire de l'Etat. L'Histoire donc rapporte que son premier Ministre le dissuada de cette entreprise par ce discours. Quoy Seigneur, vous songez à envahir les Pays étrangers, quand il y a de si grandes choses à reformer dans le vôtre. Prodige jusqu'à cette heure inouï parmi nous! en cette année un fils a tué son pere, sept freres cadets ont tué 25 freres leurs aînés. Voilà des traits d'une audace intolérable, & qui presagent une tres-dangereuse corruption dans nos mœurs. C'est de quoy nous devons nous allarmer, c'est à quoy il faut appliquer un prompt remede: car tandis que ces crimes ne seront pas soufferts à la Chine, la Chine n'aura rien à craindre des Tartares: mais s'ils estoient une fois soufferts, je crains qu'ils s'étendroient non seulement dans toutes les terres de l'Empire, mais mêmes dans le Palais Imperial.

Sous *Juen*, dixième Roy de la même race, les Provinces de Quangtong, & de Quangsi, & l'Isle de Hainan s'estant revoltées, il assembla autant de forces qu'il luy fut possible,
pour

pour les ranger à leur devoir : mais *Kiasu*, qu'il nomma pour leur General le detourna de cette guerre par ces paroles. Autrefois le Royaume de la Chine estoit borné au Levant par l'Océan, au Couchant par le désert sablonneux, & au Midy par le Fleuve Kiang : mais peu à peu il estendit ses limites moins par les armes, que par la vertu. Nos Rois recevoient humaine-ment sous leur empire, ceux qui s'y soumettoient d'eux-mêmes par l'amour de nôtre justice & de nôtre douceur, & plusieurs Provinces voisines s'y soumirent : aucune n'y fût contrainte par la force. C'est mon avis que vous vous absteniez de cette guerre, & qu'imitant les bons Rois qui ont vécu avant vous, vous les fassiez revivre dans vos maximes. C'est aux appas de la vertu, & non à l'horreur des armes, à rappeler à leur devoir les Peuples rebelles.

La Chine pourtant a eu quelques Rois Conquerants, mais deux ou trois tout au plus, si je ne me trompe : encore disent-ils, qu'*Hiáou*, qui fût l'un de ceux-là se repentit des guerres qu'il avoit faites, & ne se soucia pas de conserver ses Conquêtes.

Cu-Cum l'un des Disciples de Confucius luy demanda un jour quelles choses étoient nécessaires à un bon gouvernement. Abondance de vivres, luy répondit-il, assez de soldats, & de munitions de guerre, de la vertu dans le Roy & dans les sujets. J'entends ce que vous me dittes, reprit le Disciple, mais s'il falloit

manquer de l'une de ces trois choses, laquelle abandonneriez-vous la premiere? Les soldats, repartit le Philosophe. Mais s'il falloit encore manquer de vivres ou de vertu, lequel de ces deux partis choisiriez-vous? Je choisirois, dit-il, de manquer de vivres. Il ne pouvoit mieux témoigner le mépris de la guerre, & l'amour des bonnes mœurs. Platon ne vouloit qu'un petit nombre de Citoyens dans sa Republique, parce qu'il craignoit la corruption dans la trop grande multitude, & qu'il ne se soucioit pas tant que sa Republique durât, comme qu'elle fût heureuse, & par consequent vertueuse, tandis qu'elle durerait.

Enfin les Chinois n'ont jamais negligé l'instruction du Peuple. Outre qu'il est aisé de savoir des Loix qui sont publiques, & qui ne changent jamais, ils publient tous les quinze jours, par cry & par affiche un petit nombre de Preceptes, qui sont le fondement de leur Morale, comme les Commandements de Dieu le sont de la nôtre.

Ils n'ont pas aussi negligé les châtimens, puis que les Magistrats répondent des fautes de leur famille, les parents de celles de leurs enfans, les superieurs de celles de leurs inférieurs, & qu'ils ont tous droit de punir les fautes de ceux, dont ils répondent: mais j'ay déjà touché ces choses, & quelques autres dans ma Relation.

C'est ce que j'avois à dire du soin que les
Chinois

Chinois ont eu de conserver leurs mœurs, dont la durée est sans doute la plus grande merveille, qu'on ait vû parmi les hommes. On peut soupçonner que leur Histoire est flattée en quelque chose. Ils ont pû mentir, sans craindre d'estre contredits par leurs voisins : & il y a de l'apparence qu'ils n'ont pas toujours dit la verité, puisque leur Histoire est l'ouvrage de leur Politique. L'Office d'Historien est chez eux un Office public. L'Histoire d'un Roy s'écrit après sa mort par l'ordre de son successeur, qui quelquefois a esté son ennemi, & aucune Histoire ne se publie, que la race des Rois dont elle parle, ne soit éteinte, ou au moins chassée du Thrône. Il n'est permis à aucun Historien de révoquer en doute les Histoires déjà écrites, ny à aucun particulier d'écrire l'Histoire : chacun seulement peut faire des abrezés des Histoires déjà publiées. Il n'y a donc qu'une seule Histoire generale, & point de Memoires particuliers. Cependant il n'y a nulle apparence, qu'ils ayent corrompu à dessein le gros des événements ; & les Historiens Romains n'ont peut-estre pas esté plus fideles dans tout ce qu'ils ont écrit à l'honneur de leur Patrie, & à la honte de leurs ennemis.

Mais une raison particuliere jette un grand doute sur l'Histoire Chinoise depuis le commencement de leur Monarchie jusqu'à environ 200. ans avant JESUS-CHRIST, parce que

Xin le premier Roy de la race Cina, qui re-
gnoit environ 200 ans avant JESUS-CHRIST,
fit brûler autant qu'il luy fût possible, tous les
livres de la Chine, qui ne traittoient pas de
Medecine ou de Divination. Leur Histoire
marque qu'il exerça de grandes cruauces,
contre ceux qui cachoient des livres, & qu'ainsi
il en échappa peu à sa fureur, & qu'il n'en
échappa presque point d'entiers: événement
fort singulier parmi ceux, qui détruisent de
temps en temps la Memoire des choses pas-
sées. Cela suffit donc à mon avis pour douter
si l'on veut, que ce grand Empire se soit formé
sans aucune guerre.

Malgré cette perte de leurs livres, les Chi-
nois ne laissent pas de donner une Histoire
complete non seulement depuis le commen-
cement de leur Monarchie, mais depuis l'ori-
gine du Genre humain, qu'ils font remonter
à plusieurs milliers d'années au delà de la ve-
rité. Ils reconnoissent pourtant eux-mêmes
que leur Histoire a l'air d'une Fable, en tout ce
qui precede le commencement de leur Mo-
narchie, mais il a esté difficile jusqu'à cette
heure de leur persuader qu'ils n'ayent pas eu
une longue suite de Rois avant JESUS-CHRIST,
qui remonte au delà du temps, où nôtre Chro-
nologie ordinaire met le Déluge: desorte que
plusieurs d'entre les Missionnaires ont crû
qu'il falloit avoir recours à la Chronologie des
Septante, selon laquelle le Déluge est plus an-
cien

cien de plusieurs Siècles, que selon la Chronologie commune. Ce qui rendoit l'Histoire Chinoise plus vray-semblable, c'est qu'elle marque sous chaque Roy les Eclipses, & les autres Phénomènes célestes de son Regne: mais Monsieur Cassini ayant examiné le temps d'une conjonction des Planetes, qu'ils mettent sous leur cinquième Roy, il l'a trouvée plus récente de 500 ans que leur Histoire ne la fait: & il prouve ce même méconte de 500 ans par une autre remarque Astronomique rapportée au regne de leur septième Roy. Ainsi la Monarchie Chinoise paroît moins ancienne de 500 ans que les Chinois n'ont crû, & on peut présumer que dans cette suite de Rois qu'ils nous donnent, ils en ont mis qui ont régné en même temps en diverses Provinces de la Chine, lors qu'elle estoit divisée en plusieurs petits Etats feodataires d'un même Maître. Monsr. Cassini m'ayant donné ses Reflexions sur ce sujet, j'ay crû devoir les ajoûter icy, & enrichir encore une fois mon Ouvrage d'un Chapitre de sa façon. Et parce qu'il m'a communiqué une nouvelle pensée qu'il a eue sur la situation de la Taprobane des anciens, je l'ay prié de me la donner: tout ce qui regarde les Indes ne pouvant estre hors de propos dans ce livre, & tout ce qui vient de Monsieur Cassini estant toujours bien reçu de tout le Monde.

Reflexions sur la Chronologie
Chinoise par Monsieur
CASSINI.

I. Système des Chinois.

LEs années des Chinois sont Lunisolaires, dont les unes sont communes de 12 mois Lunaires, les autres Embolismiques de 13.

Le premier jour du mois est ordinairement le premier jour après la conjonction de la Lune avec le Soleil, de sorte que les Eclipses du Soleil arrivent ordinairement le dernier jour du mois, comme l'on peut voir dans la Chronologie Chinoise du P. Couplet.

Si les commencements des mois s'éloignent de cet Epoque des conjonctions, il est aisé de les y remettre après l'observation d'un Eclipsé du Soleil.

L'ordre des années communes & Embolismiques est réglé par le cycle de 60 années, dans lequel 22 sont Embolismiques, & les autres communes.

Suivant le P. Martini dans son Histoire Chinoise, les années commencent à la conjonction de la Lune avec le Soleil la plus proche du quinziesme degré d'Aquarius : c'est-à-dire du point du Zodiaque qui est à égales distances des points du Solstice d'hyver, & de l'Equinoxe du Printemps : ce qui suivant cet Au-
teur.

teur a esté observé depuis le vingt-cinquième siècle avant la Naissance de J E S U S- C H R I S T jusqu'au siècle présent : quoy que ce commencement ait varié suivant la volonté de divers Empereurs, & qu'on ait esté obligé quelquefois de corriger l'année, des erreurs qui s'y estoient glissées.

Il y peut y avoir plus d'erreur dans l'Epoque des années, que dans l'Epoque des mois, parce que les points du Zodiaque qui déterminent les premiers mois des années, ne sont pas visibles immédiatement, comme les Eclipses du Soleil, qui déterminent les commencements des mois.

Il est constant, comme le P. Martini remarque, qu'après une periode de 60 années Lunifolaires les conjonctions de la Lune avec le Soleil ne retournent pas au même point du Zodiaque, mais quelles anticipent de trois degrez, que le Soleil ne parcourt qu'en trois jours, qui en dix Periodes de 60 années montent à 30 jours. Ainsi pour empêcher le commencement des années de s'éloigner de plus d'un signe du quinzième degré d'Aquarius, il seroit necessaire que les Chinois ajoûtassent à chaque Periode de 600 ans un mois extraordinaire par dessus les 22 mois, qu'on ajoûte à chaque Periode de 60 années. Neanmoins le P. Martini dit qu'ils n'ont pas besoin d'aucune intercalation : ce que je croy qu'il faut entendre des intercalations de ces trois jours à part,

part, mais non pas des intercalations extraordinaires des mois, quand cette difference de trois jours est montée au mois entier.

II. Doutes sur la Chronologie Chinoise.

Mais on ne sçait pas si cela se pratique regulierement, ou si les Chinois ajoûtent quelque mois extraordinaire à leurs années sans regle, quand ils s'aperçoivent que le commencement de l'année s'est trop éloigné du milieu d'Aquarius, & si les intercalations des mois tant ordinaires qu'extraordinaires, se font à propos.

Nous avons sujet d'en douter, de ce que le P. Couplet, qui a esté long-temps à la Chine, dans son *Traité de la Chronologie Chinoise* dit que les Chinois commencent leurs années à la conjonction de la Lune avec le Soleil la plus prochaine du cinquième degré d'Aquarius, ce qui doit estre ainsi presentement : de sorte que depuis le P. Martini jusqu'à present l'Epoque des années Chinoises auroit reculé de 10 degrez.

Si l'observation rapportée par le P. Martini au septième livre de son *Histoire* estoit veritable, le commencement de l'année Chinoise se seroit éloigné de plusieurs signes du quinzième degré d'Aquarius, depuis le temps que ce degré a esté assigné pour limite moyen des années

années Chinoises : car il dit que suivant les Historiens Chinois, dont la foy luy est pourtant suspecte, l'an 204 avant l'Epoque de JESUS-CHRIST, dans le commencement de l'année, cinq Planetes se trouverent dans la constellation de *Cing*, qui presentement s'étend depuis le commencement du Cancer jusqu'au commencement du Lion, & alors par consequent s'étendoit depuis les 4 ou 5 des Jumeaux jusqu'aux mêmes degrez du Cancer. On peut voir sans autre calcul que cette observation ne s'accorde pas au sisteme des années Chinoises: car puisque Mercure ne s'éloigne pas du Soleil de plus de 28 degrez, ny Venus de plus de 48; il est constant que Venus ne pouvoit estre dans la constellation *Cing* avant que le Soleil eût passé la moitié du signe d'Aries qui est éloigné de deux signes entiers du milieu d'Aquarius; & que Mercure ne pouvoit se trouver dans cette constellation à moins que le Soleil n'eût passé le commencement du Taureau, & parce qu'il estoit necessaire qu'au moins un de ces deux Planetes se trouvât dans cette constellation pour accomplir le nombre de cinq, ou tous les deux, si la Lune ne s'y trouvoit pas; (car le Soleil dans cette hypothese ne pouvoit pas s'y trouver) il est constant que le Soleil ne pouvoit estre moins éloigné du milieu d'Aquarius que de deux signes entiers dans le commencement de l'année, auquel on marque cette conjonction.

L'Histoire Chinoise marque aussi qu'en divers temps il s'est trouvé des égarements dans les années Chinoises qui ont obligé divers Empereurs de les remettre à la premiere Epoque. Ces égarements peuvent estre arrivez pour avoir intercalé des mois trop souvent, ou pour avoir negligé les intercalations des mois, quand il falloit les faire, & comme nous n'avons pas l'Histoire de ces intercalations, on ne sçauroit se tirer des embarras qu'il y a pour cette cause dans la Chronologie Chinoise.

On sçait quel a esté celuy des Chinois en ce même siècle : car nonobstant l'ancienneté de leurs magnifiques Observatoires fournis de toutes sortes d'Instruments, & les amples Colleges & les Magistratures d'Astronomie cette Nation tres-jalouse de sa propre gloire, & ennemie des étrangers a esté obligée de mettre à la tête de ses Astronomes pour la correction de leur Calendrier les PP. Jesuites, qui y sont allez pour y porter une Religion contraire à la leur, & de combler d'honneurs les PP. Ricci, Schall, Verbiest, & Grimaldi, qui du temps même de son absence en Italie a esté élu par l'Empereur de la Chine pour President du Magistrat de l'Astronomie. D'où l'on peut juger que les Chinois n'avoient pas de Methode si certaine de regler leurs années, qu'ils n'ayent reconnu, qu'ils ne sont pas capables de les regler tous seuls sans de grandes erreurs.

III. Observation ancienne du concours des Planetes dans la constel- lation Xe.

Le P. Martini attribué au cinquième Empereur de la Chine qu'il dit avoir regné depuis l'an 2513 jusqu'à l'an 2435 avant J E S U S-CHRIST, la regle de commencer l'année par la nouvelle Lune la plus proche du 15 d'Aquarius.

Il dit que suivant l'Auteur de l'Histoire Chinoise cet Empereur vit cinq Planetes jointes ensemble au jour même de la conjonction du Soleil & de la Lune dans la constellation *Xe*, qui presentement commence vers le dix-huitième degré du signe des Poissons, & s'étend jusqu'au quatrième degré d'Aries, & qu'il prit ce jour-là pour le commencement de l'année.

Il ne dit pas en quelle année de son regne fut la conjonction des Planetes : Mais comme cette conjonction est tres-rare, nous pouvons chercher si elle a pû arriver entre l'année 2513 & 2435 avant J E S U S-CHRIST dans cette constellation *Xe*.

Cette recherche est importante, d'autant que cette Epoque seroit plus ancienne que le Déluge de plusieurs siècles suivant le calcul de ceux qui le mettent environ 2200 années entre Déluge & la Naissance de J E S U S-CHRIST.

IV. Des constellations Chinoises.

Pour l'intelligence de ce caractere celeste, nous avons examiné les constellations Chinoises, dont le P. Martini dans son Histoire, & dans son Atlas Chinois donne le Catalogue calculé pour l'année 1628 à la maniere d'Europe, & nous les avons comparées avec nos constellations calculées pour la même année.

Nous avons trouvé par cette comparaison que châque constellation Chinoise commence ordinairement par quelque étoile fixe considerable, qui en l'année 1628 se trouve dans le Catalogue de Tycho, presque toujours dans la même minute, que le commencement de la constellation correspondante dans les deux Catalogues du P. Martini, à la reserve de 3 ou 4, dans lesquelles il paroît qu'il y a erreur de nombres dans les deux Catalogues, où la distance prise du point de l'équinoxe ne s'accorde pas avec les degrez & les minutes du signe du Zodiaque, auquel ces constellations sont rapportées, comme elle s'y accorde dans les autres constellations.

C'est pourquoy nous les mettons icy en deux manieres, suivant les nombres du P. Martini & suivant nôtre correction.

*Constellationes Sinenses ex P. Martini historia,
& ex ejus Atlante Sinico ad annum 1628.*

Nomen.		Longitudo.	Gradus.	Signa.
Kio	♂	198 39	18 39	♈
Kang	♀	209 14	29 14	♈
Ti	♂	219 54	9 54	♈
Fang	♂	237 48	27 48	♈
Sing	♂	242 34	2 34	♈
Vi	♂	250 7	20 7	♈
	<i>corrige</i>	260 7		
Ki	♀	265 43	25 43	♈
Teu	♂	275 3	5 3	♈
Nieu	♀	298 54	28 54	♈
Niu	♂	306 35	6 35	♈
Hiu	♂	318 14	18 14	♈
Guei	♂	328 13	28 13	♈
Xe	♂	346 20	18 20	♈
	<i>corrige</i>	348 20		
Pi	♀	4 1	4 1	♈
Quei	♂	15 32	15 32	♈
Leu	♀	28 46	26 46	♈
			<i>corrige</i> 28 46	♈
Cuey	♂	41 46	11 46	♈
Mao	♂	53 37	23 37	♈
Pie	♂	63 16	3 16	♈
Sang	♂	77 14	17 14	♈
Cu	♀	78 35	18 35	♈
Cing	♂	90 8	0 8	♈
Qu'ei	♀	120 33	0 33	♈
Lieu	♂	125 9	5 9	♈
Sing	♂	142 9	22 9	♈
Chang	♂	150 32	0 32	♈
Ye	♂	168 36	18 36	♈
Chin	♀	185 36	5 39	♈

*Fixæ ad initia Constellationum Sinensium ex com-
paratione tabulæ præcedentis cum Tycho-
nica deductæ.*

Longitudines Tychonicæ ad annum 1628.

Nomina.	Fixæ.	Grad.	Min.
Kio.	Spica Virginis.	♌	18 39
Kang.	Austrina in fimbria Virginis.	♌	29 14
Ti.	Lucida lancis australis.	♍	9 54
Fang.	Austr. trium in fronte Scorp.	♍	27 49
Sing.	Præced. lucent. in corp. Scorp.	♏	2 34
Vi.	Dexter humerus Ophiuci.	♏	20 8
Ki.	Cuspis Sagittarii.	♐	25 43
Teu.	Antecedens in jaculo Sagitt.	♐	5 3
Nieu.	Austr. in cornu præced. Capr.	♐	28 54
Niu.	Antecedens in manu Aquarii.	♑	6 35
Hiu.	In humero sinistro Aquarii.	♑	18 14
Guei.	Dexter humerus Aquarii.	♑	28 12
Xe.	Prima alæ Pegasi.	♒	18 20
Pi.	Extrema alæ Pegasi.	♒	4 1
Quei.	In sinistro brachio Andumed.	♒	15 32
Leu.	Sequens in cornu austr. Ariet.	♓	28 46
Guey.	In femore Arietis.	♓	11 46
Mao.	Occid. trium lucid. in Pleiad.	♓	23 37
Pie.	Oculus Tauri Barcus.	♉	3 16
Sang.	Recedens Balthei orientis.	♉	17 14
Cu.	In extremo cornu austr. Tauri.	♉	19 35
Cing.	Pes sequens præced. Gemin.	♊	0 7
Qu'ei.	Borea præc. in quad. lat. Canc.	♊	0 33
Lieu.	Septentrion. in rostro Canc.	♊	5 30
Sing.	Cor Hidræ.	♊	22 9
Chang.	In medio corpore <u>Virginis</u> .	♍	0 37
Ye.	In basi Crateris.	♋	18 36
Chin.	Tertia in ala austrina Virg.	♌	4 59

Cet

Cet accord des nombres de ces Tables Chinoises avec celles de Tycho , à peu près dans la même minute , nous donne lieu de juger que ces Tables ont esté calculées par les Peres Jesuites , qui depuis un siècle sont allez à la Chine , & non par les Chinois. Car quelle apparence y a-t-il , que sans être tirées des Tables de Tycho elles y fussent si conformes ? Nos Astronomes de ce siècle ont de la peine à s'accorder dans la même minute dans le lieu des étoiles fixes : & l'on fait qu'entre le Catalogue de Tycho & celui du Langrave de Hesse faits en même temps par d'excellents Astronomes , il y a une difference de plusieurs minutes. C'est pourquoy il n'est pas vray-semblable que les observations des Chinois s'accordent presque toujours avec les observations de Tycho dans la même minute.

V. Methode de terminer les constellations Chinoises à chaque temps.

Le P. Martini remarque , que les Chinois déterminent les longitudes dans le Ciel par les Poles du monde : c'est-à-dire par de grands cercles tirez par les Poles perpendiculaires à l'Equinoxial , où nous marquons les ascensions droites des étoiles. C'est pourquoy les étoiles qui sont entre deux cercles qui passent par les poles & par les deux étoiles fixes qui terminent une constellation se rapportent à cette constellation même.

Mais il paroît par la comparaison des deux Tables précédentes, que les longitudes ne sont pas marquées dans la Table du P. Martini différemment de ce qu'elles sont marquées dans la Table de Tycho, qui réduit les étoiles à l'écliptique, & non pas à l'équinoxial. Elles n'y sont donc pas marquées à la Chinoise; mais pour les réduire à la maniere Chinoise, il est nécessaire de rapporter les étoiles qui sont au commencement de chaque constellation à l'équinoxial, & de trouver leurs ascensions droites, & les points du Zodiaque qui auront les mêmes ascensions droites, seront au commencement de ces constellations.

Quand une étoile tombe dans le colure des solstices, comme le pié des Jumeaux dans cette Table d'où commence la constellation *Cing*, il n'y a point de difference entre sa longitude à nôtre maniere, & son ascension droite, qui est la longitude à la Chinoise; mais à mesure que les étoiles s'éloignent du colure des solstices, la difference de leurs longitudes & de leurs ascensions droites augmente d'autant plus, que les latitudes ou les déclinaisons des étoiles sont grandes. Et parce que les étoiles fixes s'éloignent toujours d'un colure & s'aprochent de l'autre par un mouvement parallele à l'ecliptique & oblique à l'equinoxiale, cette difference varie continuellement, & autrement en une constellation qu'en une autre: d'où il arrive que d'un siècle à l'autre la même constellation

Chi-

Chinoise determinée par deux estoiles fixes s'élargit ou se rétraiſſit, & ne comprend pas toujours le meſme nombre d'estoiles fixes.

C'eſt pourquoy pour ſavoir en quelle conſtellation Chinoiſe tombe une Planete en un certain temps, il faut trouver pour ce temps-là l'aſſenſion droite de la Planete, & l'aſcenſion droite des eſtoiles fixes prochaines, qui determinent le commencement & la fin des conſtellations; ce que nous n'aurions pas ſceu ſans la reflexion que nous venons de faire, que chaque conſtellation commence par une certaine eſtoile fixe, & ſans l'avis que le P. Martini nous donne, que les longitudes Chinoiſes ſe prennent des Poles du monde, c'eſt-à-dire differemment de ce qu'elles ſont marquées dans cette Table.

Il paroît par cette Table, que la conſtellation *Xe* dont eſt queſtion, commence par la premiere de l'aile du Pegafe, & finit par la derniere de la meſme aile, puis que ſuivant la ſeconde colonne de cette meſme Table cette conſtellation commence l'an 1628. par les 18 degrez & 20 minutes des Poiſſons, où nous trouvons en la meſme année la premiere de l'aile par la Table de Tycho reduite au meſme temps; quoique la premiere colonne de la Table Chinoiſe donne deux degrez de moins, ce qui ſans doute eſt une erreur d'impreſſion ou de calcul, qui ſ'eſt gliffée dans les deux Ouvrages du P. Martini.

Les originaux des Tables de Tycho & de Longimontanus donnent aussi la dernière de l'aile en 4 degrez & une minute d'Ariés, où finit la constellation *Xe*, & où commence la constellation suivante *Pi* quoique les Tables Rudolphines, les Philolaiques & celles du P. Riccioli montrent la même étoile en 4 degrez des Poissons, ce qui certainement est une erreur des copistes, qui s'est glissée dans les ouvrages de ces Astronomes. Comme ces deux étoiles ont une grande latitude Boréale, la première en ayant 19 degrez & 26 minutes, la seconde 12 degrez & 35 minutes; la différence entre leur longitude & leur ascension droite, que les Chinois prennent pour longitude, est considérable présentement, d'autant que ces étoiles sont proche du colure des équinoxes, où cette différence est plus grande qu'ailleurs. Mais elle n'étoit pas si considérable anciennement quand ces étoiles estoient proche du colure des solstices.

VI. Détermination du temps du cours de cinq Planetes dans la constellation Xe.

Ayant réduit ces étoiles à l'équinoxial au vingt-quatrième & au vingt-cinquième siècle avant la Naissance de JESUS-CHRIST, nous n'avons point trouvé, qu'entre les cercles des déclinaisons qui passent par ces étoiles, cinq
Pla-

Planetes se soient trouvées jointes ensemble, ny en ces siècles, ny en deux autres avant & après, pendant que le Soleil étoit dans le signe d'Aquarius, ainsi que porte l'Histoire Chinoise.

Mais nous avons trouvé que Saturne, Jupiter, Venus, Mercure, & la Lune se trouverent dans cette constellation Chinoise déterminée par cette methode, le Soleil étant au 20 d'Aquarius, l'année 2012. avant l'Epoque de JESUS-CHRIST, le 26 de Fevrier suivant la forme Julienne le 9 de Fevrier suivant la forme Gregorienne, qui court presentement, & que le jour suivant 17 de Fevrier à 6 heures du matin à la Chine arriva la conjonction de la Lune avec le Soleil, qui peut être celle qui fut prise pour époque des années Chinoises.

Alors suivant le catalogue de Tycho, & suivant le mouvement qu'il donne aux étoiles fixes, la premiere de l'aile du Pegase d'où commence la constellation *Xe* étoit à 26 degrez 50 minutes du Capricorne, & le cercle de sa declinaison coupoit l'écliptique à 24 degrez du mesme signe.

La derniere de l'aile du Pegase étoit à 12 degrez & demy d'Aquarius & son cercle de declinaison coupoit l'écliptique, & le rapportoit à l'onzième degre du mesme signe.

Le matin du 16 Fevrier dans le crepuscule à la Chine.

Commencement de la constellation <i>Xe</i>	☿	24
Saturne étoit	♄	24
Jupiter	♃	26
Mercure	☿	27
Venus	♀	4
La Lune	☾	8
Fin de la constellation <i>Xe</i>	☾	11

Et en 24 heures ou environ arriva la conjonction de la Lune au Soleil.

La Chronologie Chinoise met cette conjonction des Planetes entre l'an 2513 & l'an 2435 avant la Naissance de JESUS-CHRIST. Il y aura donc une difference de 5 siècles entre le temps marqué par cette Chronologie & le *vray* temps. Ainsi l'Epoque Chinoise sera plus récente de 5 siècles que les Historiens Chinois ne la supposent.

VII. Observation ancienne d'un solstice d'Hyver faite à la Chine.

Cette difference de cinq siècles dont il paroît suivant ce calcul, que les Chinois font leur Epoque trop ancienne, est confirmée par un autre endroit de l'Histoire du P. Martini, où cet Auteur dit que sous Jáo septième Empereur des Chinois le solstice d'hyver fut observé vers le premier degré de la constellation *Hin*, qui presentement commence vers le 18 d'Aquarius, de sorte que depuis ce temps le solstice c'est éloigné de plus de 48 degrez de son premier lieu, il rapporte cette observation à l'année

née 20 de Jáo laquelle il dit avoir esté la 2342 avant la Naissance de JESUS-CHRIST.

Il paroît par la Table que cette constellation *Hin* commence par l'étoile qui est dans l'épau-le gauche d'Aquarius qui l'an 1628 estoit à 18 degrez 16 minutes d'Aquarius; mais l'an-née 20 de Jáo elle estoit en 29 degrez du Sagi-taire & quelques minutes, puis que le solstice d'hyver, qui est toujours au commencement du Capricorne estoit au premier de la constel-lation *Hin*. La distance entre ces deux lieux du Zodiaque est de 49 degrez 16 minutes, que les estoiles fixes suivant la Table de Tycho font en 3478 années, à raison de 51 secondes par an: d'où ayant ôté 1625 années au plus qui font depuis l'Epoque de JESUS-CHRIST, la 20 de Jáo seroit l'année 1852 avant la nais-sance de JESUS-CHRIST, que le P. Martini suivant l'Histoire Chinoise met en l'année 2347 avant JESUS-CHRIST, la faisant plus ancienne d'environ de 497 années. Ainsi il y a environ 5 siècles de difference entre cette Epo-que tirée de l'Histoire Chinoise, & la même Epoque tirée du mouvement des étoiles fixes fait dans cet intervalle de temps, comme nous avons trouvé par l'examen de l'observation des 5 Planetes dans la constellation *Xe*.

Selon le P. Martini, au commencement de son Histoire de la Chine, il semble que les Chinois

ne content que cinq Planetes, Saturne, Jupiter, Mars, Venus, & Mercure, & qu'ils supposent au temps de leur cinquième Empereur le concours de ces cinq Planetes en la constellation Xc, au même jour qu'il y eut conjonction de la Lune avec le Soleil. Mais si cette observation Chinoise se devoit entendre ainsi, ce seroit une bêtise toute pure, & sans fondement : un tel concours n'étant point arrivé au temps marqué par les Chinois, ny bien loin de là, de sorte qu'on ne sauroit peut-être où le prendre.

Les Histoires appuyées d'observations Astronomiques, meritent donc d'être examinées avant qu'on y ajoute foy. Ainsi un conte d'éclipses, qui est au commencement de Diogene Laërce, & qu'il rapporte après Sotion, est condamné de fausseté par Monsieur Cassini. Sotion contoit 48863 années entre Vulcain, & Alexandre le Grand, & dans cet intervalle, il mettoit 373 éclipses solaires, & 832 lunaires.

Il ne faut pas aussi ajouter une foy trop prompte à une Histoire, parce qu'elle nous donne une suite de Rois bien arrangée. Les Perses nous en donnent une de cette nature, que nous savons être pleine de faussetés : & nous avons des Généalogies de nos Rois depuis Adam, qui sont encore plus fausses. Ce n'est pas seulement d'une suite bien ajustée, que les Histoires auxquelles nous croyons, prennent leur certitude, mais de ce qu'elles sont confirmées les unes par les autres : toutes les Nations qui ont pu avoir une
con-

connoissance des mêmes choses, les rapportant de même, au moins pour les circonstances les plus importantes, de telle sorte que là, où il y a diversité d'avis nous retombons dans le doute. L'Histoire des Chinois n'a esté ny contredite, ny confirmée par leurs Voisins: elle ne peut tirer nulle autorité de leur silence; & ainsi tout ce que nous pouvons faire, est de la croire véritable en gros, sur tout depuis environ 200 ans avant JESUS-CHRIST: mais non en ce qui choque nos Histoires, qui sont mieux attestées que les leurs.

De l'Isle Taprobane, par Monsieur CASSINI.

LA situation de l'Isle Taprobane suivant Ptolomée au septième livre de sa Geographie estoit vis-à-vis du Promontoire Cari.

Ce Promontoire est placé par Ptolomée entre l'Inde & le Gange, plus près de l'Inde que du Gange.

Cette Isle Taprobane estoit divisée par la ligne Equinoxiale en deux parties inégales, dont la plus grande estoit dans l'hémisphere Boréal, s'estendant jusqu'à 12 ou 13 degrez de latitude Boréale. La plus petite partie estoit dans l'hémisphere Austral, s'estendant jusqu'à deux degrez & demy de latitude Australe.

Autour de cette Isle il y avoit 1378 petites
Isles,

Isles, parmi lesquelles il y en avoit 19 plus considerables dont le nom estoit connu en Occident.

Le Promontoire Cori ne sauroit estre autre, que celuy, qui est appelé presentement Comori, ou Comorin, qui est aussi entre l'Inde & le Gange, & plus près de l'Inde, que du Gange.

Vis-à-vis ce Cap il n'y a pas presentement une aussi grande Isle que la Taprobane qui soit divisée par l'Equinoxial, & environnée de 1378 Isles: mais il y a une multitude de petites Isles, appellées Maldives, que les Habitans disent estre au nombre de 12 mille. Suivant la Relation de Pirard, qui y a demeuré cinq années, ces Isles ont un Roy, qui se donne le titre de Roy de 13 Provinces, & 12 mille Isles.

Châcune de ces treize Provinces est un amas de petites Isles, dont chacune est environnée d'un grand banc de pierre, qui la ferme tout autour comme une grande muraille: on les appelle Attolons. Elles ont chacune trente lieues de tour, un peu plus, un peu moins, & sont de figure à peu près ronde, ou ovale. Elles sont bout à bout l'une de l'autre depuis le Nord jusqu'au Sud; & elles sont séparées par des canaux de mer, les unes larges, les autres fort étroits. Ces bancs de pierre, qui environnent chaque Attollon, sont si élevez, & la mer s'y romp avec une telle impétuosité,

que ceux qui sont au milieu d'un Attollon, voyent ces bancs tout autour, avec les vagues de la mer qui semblent hautes comme des maisons. L'enclos d'un Attollon n'a que 4 ouvertures, deux du côté du Nord, deux autres du côté du Sud, dont une est à l'Est, l'autre à l'Ouest, & dont la plus large est de 200 pas, la plus étroite un peu moins de 30. Aux deux côtes de chacune de ces entrées il y a des Isles, mais les courants & les grandes marées en diminuent tous les jours le nombre. Pirard ajoûte qu'à voir le dedans d'un de ces Attollons, on diroit que toutes ces petites Isles, & les canaux de mer, qu'il enferme, ne sont qu'une plaine continuë, & que ce n'estoit anciennement qu'une seule Isle, coupée & divisée depuis en plusieurs. On voit presque par tout le fond des canaux, qui les divisent, tant ils sont peu profonds, à la reserve de quelques endroits: & quand la mer est basse, l'eau n'y vient pas à la ceinture, mais seulement à mie-jambe presque par tout.

Il y a un courant violent & perpetuel, qui depuis le mois d'Avril jusqu'au mois d'Octobre vient impetueusement du côté de l'Ouest, & cause des pluies continuëles qui y font l'hiver; & aux autres six mois les vents sont fixes du côté de l'Est, & portent une grande chaleur, sans qu'il y pleuve jamais, ce qui cause leur esté. Au fond de ces canaux, il y a de grosses pierres, dont les Habitants se servent à bâtir,

à bâtir, & il y a aussi tout plein d'une espèce de broussailles, qui ressemblent au corail : ce qui rend extrêmement difficile le passage des bateaux par ces canaux.

L'inscot témoigne que suivant les Malabares, ces petites Isles ont esté autresfois jointes à la Terre-ferme, & que par la succession des temps elles en ont esté détachées par la violence de la mer à cause de la bassesse du terrain.

Il y a donc apparence que les Maldives sont un reste de la grande Isle Taprobane, & des 1378 Isles qui l'environnoient, qui ont esté emportées ou diminuées par les courants, sans qu'il en soit resté autre chose que ces Rochers, qui devoient estre autrefois les bases des montagnes ; & ce qui reste dans l'enclos de ces rochers, où la mer se romp de forte, qu'elle n'est plus capable que de diviser, mais non pas d'emporter les terres qui sont enfermées au dedans de leur circuit.

Il est certain que ces Isles ont la même situation à l'égard de l'Equinoxial & à l'égard du Promontoire, & de l'Inde & du Gange, que Ptolomée assigne à divers endroits de l'Isle Taprobane.

F I N.

T A B L E

Des Planches de ce second Volume.

L E Bananier.	pag. 67
Le Jacquier.	68.
L'arbre qui porte les Durions.	69.
Le Manguiier.	70.
L'Ananas.	71
Le Cocotier.	72.
Les Alphabeth Siamois & Balis en trois Plan- ches.	78.
Instrument à fumer.	95
Echiquier Chinois.	97
Instrument à conter.	102.
Cap de Bonne-Esperance.	104.
Autre.	ibid.
Hotantots.	106

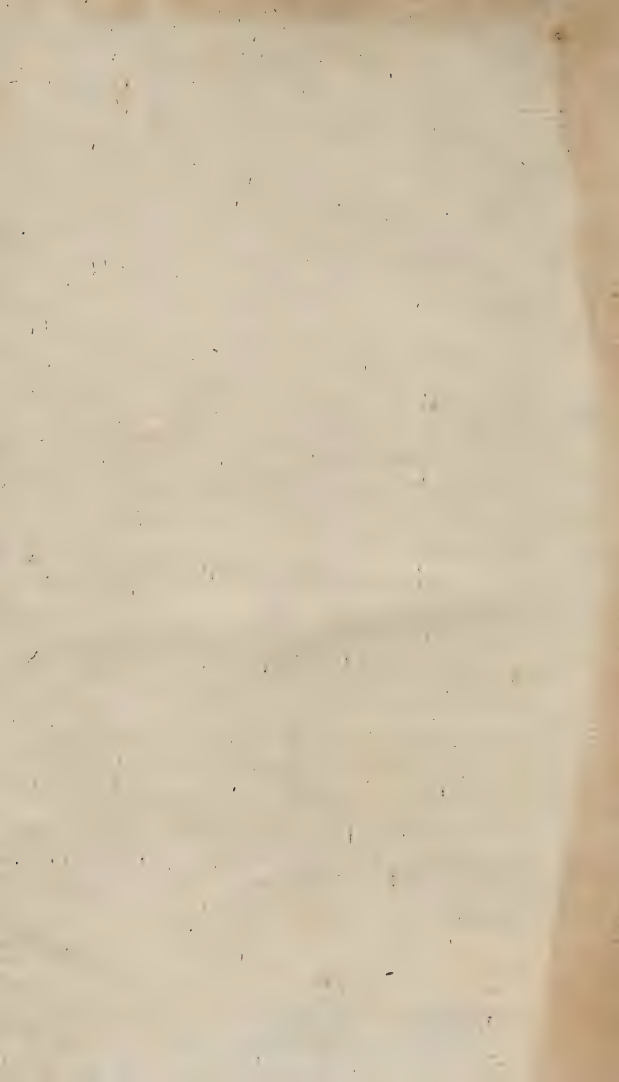


THE A. T.

THE A. T. is a book of...

1881	1. 1. 1.
1882	1. 1. 1.
1883	1. 1. 1.
1884	1. 1. 1.
1885	1. 1. 1.
1886	1. 1. 1.
1887	1. 1. 1.
1888	1. 1. 1.
1889	1. 1. 1.
1890	1. 1. 1.
1891	1. 1. 1.
1892	1. 1. 1.
1893	1. 1. 1.
1894	1. 1. 1.
1895	1. 1. 1.
1896	1. 1. 1.
1897	1. 1. 1.
1898	1. 1. 1.
1899	1. 1. 1.
1900	1. 1. 1.
1901	1. 1. 1.
1902	1. 1. 1.
1903	1. 1. 1.
1904	1. 1. 1.
1905	1. 1. 1.
1906	1. 1. 1.
1907	1. 1. 1.
1908	1. 1. 1.
1909	1. 1. 1.
1910	1. 1. 1.
1911	1. 1. 1.
1912	1. 1. 1.
1913	1. 1. 1.
1914	1. 1. 1.
1915	1. 1. 1.
1916	1. 1. 1.
1917	1. 1. 1.
1918	1. 1. 1.
1919	1. 1. 1.
1920	1. 1. 1.
1921	1. 1. 1.
1922	1. 1. 1.
1923	1. 1. 1.
1924	1. 1. 1.
1925	1. 1. 1.
1926	1. 1. 1.
1927	1. 1. 1.
1928	1. 1. 1.
1929	1. 1. 1.
1930	1. 1. 1.
1931	1. 1. 1.
1932	1. 1. 1.
1933	1. 1. 1.
1934	1. 1. 1.
1935	1. 1. 1.
1936	1. 1. 1.
1937	1. 1. 1.
1938	1. 1. 1.
1939	1. 1. 1.
1940	1. 1. 1.
1941	1. 1. 1.
1942	1. 1. 1.
1943	1. 1. 1.
1944	1. 1. 1.
1945	1. 1. 1.
1946	1. 1. 1.
1947	1. 1. 1.
1948	1. 1. 1.
1949	1. 1. 1.
1950	1. 1. 1.
1951	1. 1. 1.
1952	1. 1. 1.
1953	1. 1. 1.
1954	1. 1. 1.
1955	1. 1. 1.
1956	1. 1. 1.
1957	1. 1. 1.
1958	1. 1. 1.
1959	1. 1. 1.
1960	1. 1. 1.
1961	1. 1. 1.
1962	1. 1. 1.
1963	1. 1. 1.
1964	1. 1. 1.
1965	1. 1. 1.
1966	1. 1. 1.
1967	1. 1. 1.
1968	1. 1. 1.
1969	1. 1. 1.
1970	1. 1. 1.
1971	1. 1. 1.
1972	1. 1. 1.
1973	1. 1. 1.
1974	1. 1. 1.
1975	1. 1. 1.
1976	1. 1. 1.
1977	1. 1. 1.
1978	1. 1. 1.
1979	1. 1. 1.
1980	1. 1. 1.
1981	1. 1. 1.
1982	1. 1. 1.
1983	1. 1. 1.
1984	1. 1. 1.
1985	1. 1. 1.
1986	1. 1. 1.
1987	1. 1. 1.
1988	1. 1. 1.
1989	1. 1. 1.
1990	1. 1. 1.
1991	1. 1. 1.
1992	1. 1. 1.
1993	1. 1. 1.
1994	1. 1. 1.
1995	1. 1. 1.
1996	1. 1. 1.
1997	1. 1. 1.
1998	1. 1. 1.
1999	1. 1. 1.
2000	1. 1. 1.





K

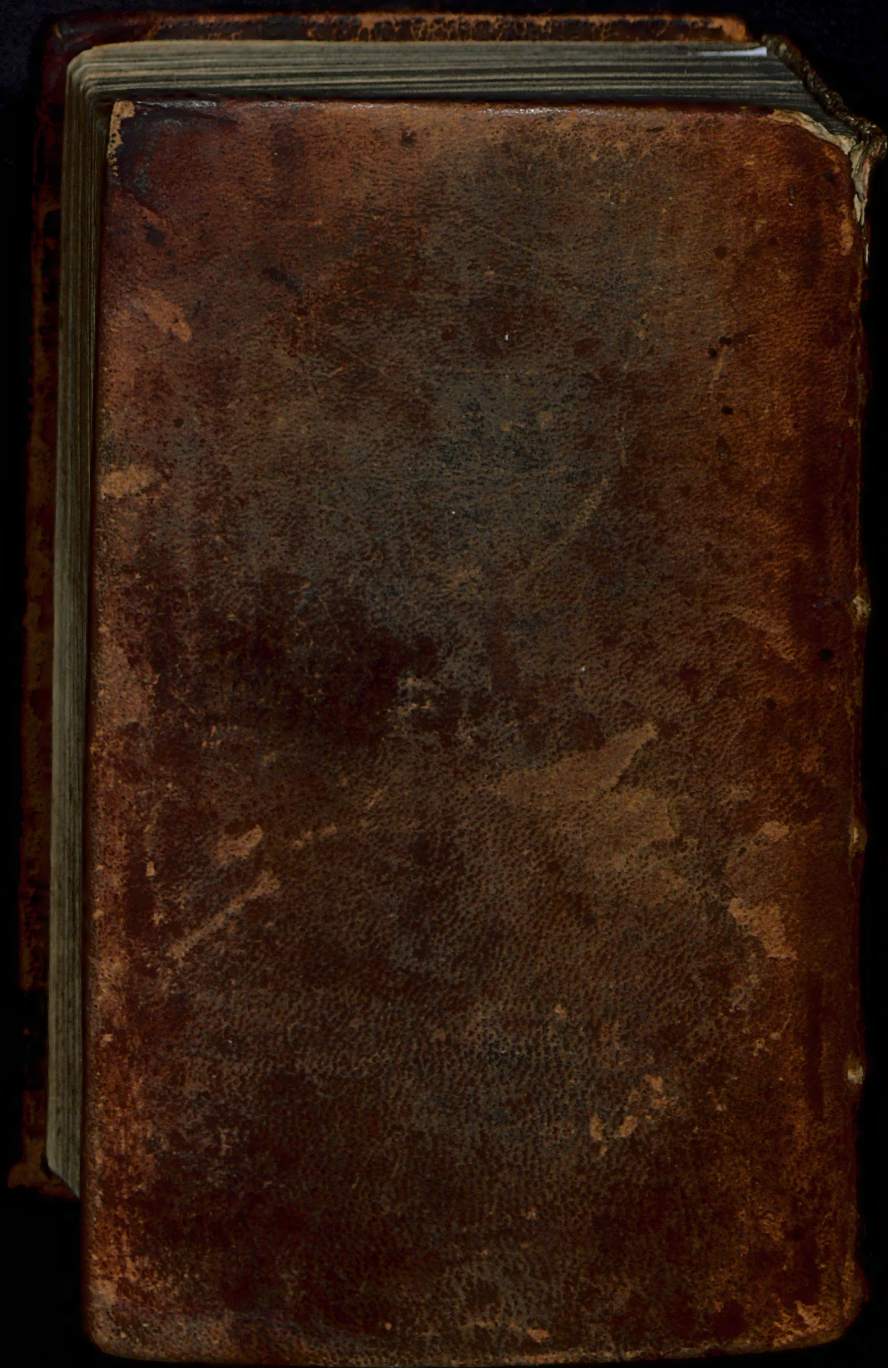
Asia.

VII. India orient.

SBB



N12<127854667010



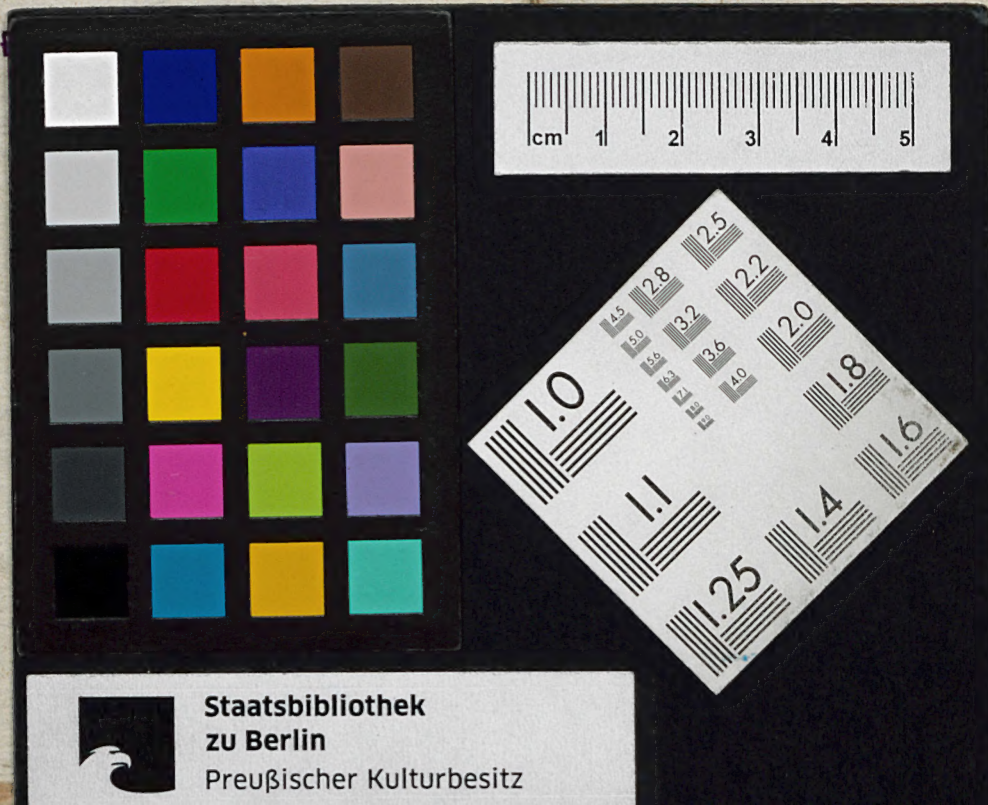
Ex bibl. Ezech. Spanhemii.

Extrait de ce livre dans
la Bib. Univ et Kgl. de l'An 1691.
Decemb. p. 96.

Ps. 2804

Up 5522-1

Nur f



Staatsbibliothek
zu Berlin
Preußischer Kulturbesitz